9.24.'02

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

BT 315 .A84
Augustine,
Lectures spirituelles pour
No el et L'Epiphanie

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

II

SAINT AUGUSTIN

NOËL ET ÉPIPHANIE

SAINT AUGUSTIN

Par Fra Philippo Lippi. (Florence. Galerie des Offices).

SAINT AUGUSTIN

LECTURES SPIRITUELLES

POUR

NOËL ET L'ÉPIPHANIE

DISPOSÉES PAR

P. GŒDERT E. M.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS.

J'ai communiqué à Son Eminence le Cardinal votre projet de publier, sous le titre de Lectures spirituelles, *une série d'ouvrages dont les chapitres seraient empruntés aux grands Maîtres de la Vie chrétienne et religieuse.*

Persuadée que les âmes qui cultivent la vraie dévotion dans le monde trouveront, dans vos nouvelles publications, un réel profit, Son Eminence me charge de vous transmettre, avec ses encouragements et ses vœux pour le succès de votre Bibliothèque de Lectures spirituelles, *de paternelles bénédictions pour l'initiateur intelligent et judicieux qui va mettre à la portée d'un plus grand nombre les écrits savants et pieux des meilleurs auteurs.*

Recevez, en même temps, l'expression de mes sentiments tout dévoués en N.-S.

Ern. CAULY,
vic. gén., prot. apost.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Permis d'imprimer :
le 14 décembre 1900,
P. FAGES,
Vic. gén.

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

Il n'est pas donné à tous de posséder les œuvres complètes des Saints, des Docteurs, des Pères de l'Eglise et des grands maîtres de la vie spirituelle. D'autre part, il n'est pas toujours possible, faute de temps, de chercher dans ces œuvres complètes les pages appropriées aux sujets que l'on veut étudier ou revoir.

Nous avons cru faire œuvre utile en nous chargeant de ce travail préparatoire, en puisant aux sources les plus autorisées, et nous avons groupé en un volume tout ce qui a été dit de plus remarquable et de plus complet sur chaque sujet. Tantôt les lectures se rapportent à une époque spéciale de l'année, telles que l'Avent, Noël, le Carême, la Semaine sainte, le Temps pascal, etc. Tantôt ces lectures ont pour objet Dieu, Jésus-Christ, la très Sainte Vierge ou les Saints. D'autres volumes sont consacrés aux vertus, aux sacrements, aux devoirs du chrétien, etc.

Cette collection nouvelle de chefs-d'œuvre, consacrés par l'expérience, judicieusement choisis au milieu de tant de richesses accumulées pendant des siècles, ces meilleures pages de notre belle littérature chrétienne conviennent à toutes les âmes de bonne volonté. Non seulement les Membres du Clergé et des Communautés religieuses trouveront profit à puiser dans cette bibliothèque spéciale, mais nous nous adressons encore et tout particulièrement aux personnes pieuses qui vivent dans le monde. Ces volumes leur éviteront bien des recherches et leur faciliteront ce saint exercice de la lecture spirituelle tant recommandé par le doux saint François de Sales aux âmes qu'il dirigeait dans les voies du salut.

Notre but a donc été de créer un répertoire spécial pour toutes

les personnes pieuses, quelles que soient leur condition et leur vocation.

Toutes, nous l'espérons, se serviront avantageusement de notre nouvelle collection pour s'éclairer, se diriger et s'affermir dans la vie surnaturelle.

Chaque volume forme un tout complet et indépendant.

Le premier volume de la collection est de Bourdaloue et se rapporte au temps de l'Avent.

Le troisième volume de la collection est de Bossuet et sert de préparation au Carême.

AVERTISSEMENT

Dans le premier volume (1) de cette collection, nous avons donné des Lectures préparatoires à la fête de Noël. Dans celui-ci, nous avons groupé à peu près tout ce que saint Augustin a dit sur les fêtes de Noël et de l'Épiphanie (Traduction de M. Poujoulat).

Ces sermons sont partagés en trois catégories pour Noël et en deux parties pour l'Épiphanie, chaque série formant un tout et pouvant suffire aux personnes disposant de peu de temps. Ces lectures sont plus spécialement désignées pour les derniers jours de l'année et pour tout le mois de janvier consacré à Jésus-Enfant. Néanmoins, elles peuvent se faire avec profit à n'importe quelle époque.

Nous avons conservé certains passages concernant les hérésies ou les schismes du temps de saint Augustin, car la lecture en est encore utile de nos jours, où ces erreurs se renouvellent sous une forme différente. Ainsi que l'a remarqué un savant auteur, l'illustre Docteur auquel nous avons emprunté ces pages semble avoir écrit pour les siècles futurs, et l'on trouve dans ses œuvres la réfutation de tous les sophismes qui ont tour à tour déchiré l'Église. Saint Thomas d'Aquin, du reste, en a extrait sa doctrine en se déclarant lui-même son disciple.

On constatera dans ces *Lectures spirituelles* avec

(1) Bourdaloue. — *Lectures spirituelles pour le temps de l'Avent.* Même éditeur.

quelle insistance saint Augustin revient sans cesse sur le privilège qui a fait la plus grande gloire de la Très Sainte Vierge Marie.

En tête du volume, nous avons placé la *Lecture préparatoire* sur la *Lecture spirituelle* déjà donnée dans le volume précédent. Il importe, en effet, de relire de temps à autre ces sages conseils pour bien faire ce saint exercice et en profiter largement. Nous ne saurions trop insister sur ce point en engageant les personnes pieuses, qui se serviront de ce livre, à les revoir souvent.

Nous avons puisé les éléments de la notice sur saint Augustin dans une remarquable étude publiée par la *Semaine du Clergé*.

Nous remercions ici M. Bloud qui a bien voulu nous autoriser à prendre la matière de ce volume dans la belle et bonne traduction de M. Poujoulat.

P. GŒDERT.
E. M.

NOTICE SUR SAINT AUGUSTIN

Ce fut le 13 novembre de l'année 354 que naissait dans la ville de Tagaste, en Numidie, un enfant du nom d'Aurèle Augustin. Son père, appelé Patrice, était encore païen, c'est-à-dire indifférent en matière de religion; mais, en revanche, et malgré son peu de fortune, il se promettait de donner à son fils une brillante éducation selon le monde. Monique, sa mère, désirait pour son enfant la piété dont elle était elle-même embrasée pour Dieu.

Aurèle commença ses études dans sa ville natale, mais il fût bientôt envoyé aux écoles plus savantes de Madaure et de Carthage. Il apprit de ses maîtres la grammaire grecque et latine, les préceptes de la rhétorique de Cicéron et la philosophie des platoniciens. Après la mort de son père, il poursuivit ses études oratoires auxquelles il mêlait beaucoup de libre travail et toutes les distractions de la rêverie. Enfin il professa lui-même la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome et à Milan. Ces préceptes d'éloquence que saint Augustin reçut de ses professeurs, et qu'il enseigna lui-même à ses disciples, le disposaient assurément aux travaux de la chaire chrétienne.

Saint Augustin fut l'un des plus aimables de nos pontifes et ce fut aussi l'un des plus aimants. Le ciel l'avait doué d'une tendresse de cœur dont il ne guérit jamais et qui nous explique ses défaites comme ses triomphes, ses fautes comme ses vertus. Il aima d'abord la créature jusqu'à mépriser le Créateur; plus tard, maître de ses affections, il aima son Dieu et son prochain, jus-

qu'au mépris de soi-même. Cet amour semble avoir été le fonds même de son génie. Augustin n'apprenait que pour aimer et ne parlait que pour faire aimer.

Cependant, tout en se préparant aux luttes de la tribune publique, saint Augustin se perfectionnait, sans le savoir, dans l'art des controverses de la chaire chrétienne. Mais l'orateur n'est pas seulement un homme habile à manier la parole : c'est encore et surtout un homme de bien. Nous avons lieu d'admirer ici les saintes industries de la grâce divine. Dieu permit, en effet, que la vertu de notre illustre rhéteur se fortifiât au milieu des infirmités de la jeunesse. Cette longue et pénible tentation paralysa toutes les puissances d'Augustin ; son intelligence pourtant si droite, subit les erreurs du manichéisme qu'il eut la conscience de ne jamais approuver; son cœur, qui n'oublia point la prière, s'attacha follement à la créature ; sa volonté, sans cesse inquiète et maladive, formait chaque jour des résolutions renvoyées au lendemain.

Comment la grâce divine parvint-elle donc à ramener dans le bercail cette brebis égarée?

Il faut en convenir d'abord : le ciel avait gratifié saint Augustin d'une excellente nature. « Né avec les plus riches qualités de l'esprit et du cœur, il avait un raisonnement juste, solide et élevé ; une pénétration vive et aisée, une mémoire prodigieuse, une équité naturelle et un amour extrême pour la vérité; beaucoup de politesse, une humeur douce et bienfaisante qui lui gagnait l'esprit de tout le monde ». Aussi, le mal ne put jamais régner paisiblement dans cette âme d'élite; et la vérité chrétienne, après avoir sans cesse talonné son fils prodigue, parvint à le dominer sans retour.

Aux dons de la nature se joignirent les dons de la grâce. L'histoire nous l'atteste : à côté du berceau des grands hommes, l'on voit toujours une noble femme. Sainte Monique avait déposé dans le cœur de son fils la connaissance et l'amour de Jésus-Christ : si bien qu'au milieu des égarements de son jeune âge, celui-ci

regrettait de ne point découvrir, dans ses livres classiques, le nom du Dieu béni par sa mère : et nous voyons qu'il se laissa séduire par les livres des Manichéens, où ces hérétiques faisaient souvent l'éloge du Sauveur des hommes. Quand Augustin eut fait naufrage dans la foi, la pieuse Monique priait Dieu avec larmes pour la conversion de l'enfant de sa douleur ; et comme le lui avait assuré un évêque, il était impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périt jamais. Elle le surveillait en Afrique, elle le suivit à Rome et à Milan. A peine saint Augustin avait-il reçu la grâce du baptême, que Monique s'envolait heureuse dans le ciel pour y rendre grâces au Dieu qui exauce les vœux des mères éplorées.

Une autre mère était venue modérer les passions de l'illustre étudiant : nous voulons dire la philosophie. Dans ses moments de loisir et de curiosité, il avait lu l'Hortensius de Cicéron ; cette lecture changea sa pensée et ses vœux, lui fit mépriser les espérances du monde, et le remplit d'ardeur pour la vérité. Lui-même nous avoue que l'étude des philosophes lui inspira l'amour de la sagesse. Plus tard la reconnaissance le porta à recommander aux orateurs chrétiens la fréquentation des sages anciens dont tous les livres, à l'exception de ceux des épicuriens, renferment d'estimables et nombreux trésors. La philosophie produisit un double résultat sur son disciple : elle lui éclaira l'esprit, de manière à lui faire sentir la fausseté du système dualiste des Manichéens, et le contraignit à garder une sorte de noblesse jusque dans les excès de sa passion.

Mais, dans les vues de la Providence, saint Ambroise devait être le principal instrument de la conversion d'Augustin. « Errant, depuis tant d'années, autour de la foi chrétienne, il allait, dit M. Villemain, trouver un docteur de la foi assez puissant pour le convaincre et l'émouvoir. Ambroise, évêque de Milan, auquel il se présenta dès son arrivée, l'accueillit avec une douceur

paternelle, et saint Augustin allait assidûment l'entendre à l'Eglise. Indifférent d'abord pour le fond même des choses, il était séduit par l'agrément du discours qu'il jugeait cependant moins gracieux et moins orné que celui de Faustus, le manichéen. Toutefois, sans entrer dans la foi catholique, dont il ne connaissait pas bien encore les dogmes et les mystères, son esprit se détachait du manichéisme et ne croyait plus qu'à une philosophie, qui ne devait pas lui suffire longtemps. »

Une seule chose le retenait encore dans les bras de l'hérésie. Telle était la force de l'habitude, qu'il ne croyait plus à la possibilité d'être chaste ; et, tout en admirant la vertu d'Ambroise, il le plaignait naïvement d'être obligé de garder la continence. Sur ces entrefaites, l'exemple de grands personnages, qui avaient tout sacrifié pour Dieu, le piqua d'une vive émulation. Le rhéteur Victorin n'avait-il pas abandonné sa profession pour suivre Jésus-Christ? Saint Antoine et ses frères n'opéraient-ils pas, au désert, des merveilles de la perfection évangélique? Enfin, des officiers de l'empereur ne venaient-ils pas d'embrasser la vie monastique?

Augustin paraissait vivement touché de ces exemples, mais il était dit que notre rhéteur ne serait subjugué que par la force irrésistible de nos livres saints. Dès le principe, il avait essayé de lire les Écritures; mais l'humilité du langage lui déplaisait, et lui paraissait trop au-dessous de la belle élocution romaine, c'est-à-dire qu'il n'entendait pas encore ce langage sublime et familier dont il fut ravi plus tard, et que, dans un traité vraiment original, il mit alors au-dessus de toute la science des orateurs antiques.

Il faut lire dans ses *Confessions* le récit de sa merveilleuse conversion, véritable coup de foudre qui fut pour lui le chemin de Damas, et où il trouva la solution de tous ses doutes. Nous y renvoyons le lecteur.

Sa résolution prise, Augustin attendit le moment des vacances pour résigner sa place de rhéteur, et se retira

dans une solitude, proche de Milan. Vers le carême de 387, il revint à Milan pour se disposer au baptême qu'il reçut des mains de saint Ambroise. Saint Augustin perdit sa mère quelque temps après et à quarante-deux ans il fut ordonné prêtre vers la fin de l'année 391. Bientôt l'Église d'Afrique le regarda comme sa plus vive lumière et les évêques eux-mêmes le prenaient pour conseiller. Il fut l'âme du Concile tenu à Carthage en octobre 393 et y fit le discours d'ouverture dans lequel il exposa l'ensemble de la religion catholique avec cette élégance et cette précision qui déjà le caractérisaient parmi les orateurs de son temps. Bientôt Augustin devint le coadjuteur de son évêque et enfin lui succéda définitivement.

Nous ne pouvons raconter ici toutes les phases d'une vie si bien remplie, car le zèle du vaillant apôtre fut toujours à la hauteur de son ministère. Il faisait ses délices de nos Livres saints et donnait à cette lecture tout le temps que lui laissaient ses nombreuses occupations; mais il n'avait, dans son étude de nos divines Écritures, d'autre but que l'instruction des âmes. « Si j'ai quelque notion de la Bible, écrivait-il à saint Jérôme, je m'en sers pour le bien du peuple de Dieu; car de suivre d'autres travaux que ceux de la prédication, c'est que je ne puis en raison des charges de mon ministère. »

Saint Augustin aimait à parler d'abondance. Voilà pourquoi les homélies ou sermons de notre docteur, tels que nous les avons aujourd'hui, ne sont pour la plupart qu'un résumé de sténographes. M. Villemain dit à ce sujet dans son tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e^ siècle : « Moins élevé, moins brillant que les Basile et les Chrysostôme, il a quelque chose de plus profond. Il est moins éloquent, mais plus évangélique, car il parle davantage au cœur de l'homme. »

Dans son troisième dialogue sur l'éloquence, Fénelon déclare que saint Augustin est : « un homme qui raisonne avec une force singulière, qui est plein d'idées

nobles, qui connaît le fond du cœur de l'homme, qui est poli et attentif à garder dans tous ses discours la plus étroite bienséance, qui s'exprime enfin presque toujours d'une manière tendre, affectueuse et intéressante. Il est touchant, lors même qu'il fait des pointes; c'est qu'il corrige le jeu d'esprit autant qu'il est possible, par la naïveté de ses mouvements et de ses affections. Tous ses ouvrages portent le caractère de l'amour de Dieu; non seulement il le sentait, mais il savait merveilleusement exprimer au dehors les sentiments qu'il en avait. Voilà la tendresse qui fait une partie de l'éloquence. »

Les ouvrages de saint Augustin furent pour Bossuet une source féconde d'inspirations, il les étudiait sans cesse et en garda de fortes empreintes. Voici comment ce grand admirateur de l'illustre évêque d'Hippone juge son maître :

Saint Augustin « a des digressions, mais, comme tous les autres Pères, quand il est permis d'en avoir, dans les discours populaires, jamais dans les traités, où il faut serrer le discours, ni contre les hérétiques. Il a des allégories, comme tous les Pères, selon le goût de son siècle, qu'on a peut-être poussé trop avant, mais qui, dans le fond, était venu des apôtres et de leurs disciples. Les pointes, les antithèses, les rimes mêmes, qui étaient encore du goût de son temps, sont venues trop tard dans ses discours. Erasme qui, sans doute, ne le flatte guère, cite les premiers écrits de saint Augustin comme des modèles, et remarque qu'il a depuis affaibli son style pour s'accommoder à la coutume et suivre le goût de ceux à qui il voulait profiter. Mais, après tout, que ces minuties sont peu dignes d'être relevées! Un savant homme de nos jours dit souvent qu'en lisant saint Augustin on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est saisi par la grandeur, par la suite, par la profondeur des pensées. En effet, le fond de saint Augustin, c'est d'être nourri de l'Ecriture, d'en tirer l'esprit, d'en prendre les plus hauts principes,

de les manier en maître et avec la diversité convenable. Après cela, qu'il ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, je ne daignerais ni les avouer, ni les nier, ni les excuser ou les défendre; tout ce que je sais certainement, c'est que quiconque saura pénétrer sa théologie, aussi solide que sublime, gagné par le fond des choses et par l'impression de la vérité, n'aura que du mépris ou de la pitié pour les critiques de nos jours, qui, sans goût et sans sentiment pour les grandes choses, ou prévenus de mauvais principes, semblent vouloir se faire honneur de mépriser saint Augustin qu'ils n'entendent pas. » *(Défense de la tradition et des saints Pères.)*

Bien qu'il se contentât modestement de sa ville d'Hippone, saint Augustin fit briller son éloquence dans plusieurs cités étrangères, par exemple à Carthage et à Césarée. Telle était la renommée de notre orateur qu'on lui cédait partout l'honneur de la parole, en sorte qu'il se plaint amèrement d'avoir instruit tout le monde, et de n'avoir jamais pu entendre un discours. Il souffrait de cette tyrannie glorieuse ; mais il avait pour habitude de ne point demander et de ne point refuser un sermon. Avant tout, il instruisait d'abord les siens avec une persévérance et une autorité qui croissaient de jour en jour. Il avait tellement à cœur le progrès de ses ouailles qu'il y travaillait sans paraître éprouver de fatigue et de peine. Rien ne pouvait arrêter son zèle, ni la maladie, ni la vieillesse. Quelquefois, à bout de forces, il interrompait son discours. Sur la fin de sa vie il prêchait avec autant d'exactitude que pendant sa jeunesse; pourtant il abrégeait alors ses instructions et rachetait, par la gravité de ses paroles, la brièveté de ses entretiens. Tantôt il avait pitié de son auditoire, qui écoutait debout la parole évangélique ; tantôt, après des développements assez longs, il craignait d'éblouir les âmes par l'éclat d'une lumière trop vive; d'autres fois enfin il gardait un peu le silence pour donner à son peuple le temps de méditer ce qu'il avait entendu. Mais, à part

ces raisons de ménager l'assemblée, il se livrait sans relâche au pénible devoir de la prédication : en parlant, disait-il lui-même, il retrempait sa vigueur.

L'éloquence d'Augustin, sublime comme l'Ecriture, populaire comme un drame, enflammée comme un cœur, remportait journellement de grandes victoires. Et cela n'arrivait pas seulement dans les grandes circonstances : les sujets les plus simples l'entraînaient souvent dans les hauteurs les plus admirables du génie oratoire. Fénelon, dans sa lettre sur les occupations de l'Académie française, nous donne la note exacte et caractéristique des sermons de l'orateur d'Hippone : « Saint Augustin, dit-il, est tout ensemble sublime et populaire ; il remonte aux plus hauts principes par les tours les plus familiers ; il interroge, il se fait interroger, il répond ; c'est une conversation entre lui et son auditeur ; les comparaisons viennent à propos dissiper tous les doutes. »

En définitive, saint Augustin fut à la fois rhéteur, philosophe, historien, commentateur, orateur, théologien ; sa science est un abîme. Cet incomparable docteur embrassa toutes les vérités de la religion et fit connaître aux chrétiens les immenses richesses qu'ils possédaient peut-être sans les connaître.

Saint Augustin gouverna durant trente et un ans, avec le plus grand éclat, l'Église d'Hippone. A l'âge de soixante-treize ans, il fit une revision générale de ses ouvrages et publia son livre des *Rétractations*, où il indique les erreurs qu'il a commises en rédigeant ses œuvres.

Mais ses dernières heures furent troublées par l'aspect des malheurs de sa patrie et il mourut en 430, pendant le siège de sa ville épiscopale par les Vandales. Augustin fut le dernier grand homme de l'Afrique ; après lui commence la barbarie.

P. G.

LECTURES PRÉPARATOIRES

PREMIÈRE LECTURE

DE LA LECTURE SPIRITUELLE

Ce serait une erreur de croire que la lecture spirituelle est un exercice exclusivement réservé aux personnes consacrées à Dieu dans l'état religieux ou dans le sacerdoce. Sans doute, ces âmes privilégiées sont fidèles à faire cette lecture spirituelle chaque jour, et les règles de leurs ordres divers indiquent même le moment spécialement affecté à cet exercice. Mais les personnes qui vivent dans le monde en ont un besoin plus grand et doivent s'y adonner le plus possible, si elles veulent se maintenir dans cette atmosphère de piété où la vertu est plus facile, le péché plus rare, le devoir plus doux, le bonheur plus grand.

Saint Jean Chrysostôme s'écrie, dans son troisième discours sur Lazare : « Toujours, oui, toujours je vous exhorterai, non seulement à prêter une oreille attentive et réfléchie à nos discours, mais encore à lire assidûment dans vos maisons les saintes Écritures ; et ce conseil, je n'ai jamais manqué de le donner à ceux qui ont avec moi des entretiens particuliers. Et qu'on ne me fasse pas cette réponse froide et digne des plus vifs reproches : « Je suis enchaîné aux fonctions du bar- « reau, engagé dans la gestion des affaires publiques ; « j'exerce une profession mécanique ; j'ai une femme et « des enfants à nourrir, une maison à gouverner ; je suis

« engagé dans le siècle, la lecture des livres saints n'est « pas mon affaire, je n'en ai pas le loisir. C'est l'affaire « de ceux qui ont renoncé au monde et qui, relégués « dans la solitude au sommet des montagnes, n'ont point « d'autre occupation que celle-là. »

« Que dites-vous, ô mon frère? Ce n'est point votre affaire, à vous, de lire nos saints livres, mille embarras vous en détournent? Eh! mais, je vous y trouve plus obligé que ces solitaires... vivant dans la retraite, les solitaires jouissent dans le port d'une sécurité parfaite. Mais nous qui voguons en pleine mer, bon gré, mal gré, sommes en butte à mille occasions de péchés, le secours des saintes Écritures nous est d'une indispensable nécessité. Ceux-là ne peuvent être blessés parce qu'ils sont loin du combat. Mais vous qui êtes toujours en campagne et comme criblés de blessures, c'est plus souvent qu'il vous faut prendre des remèdes...

« Non, mes frères, non, point d'espérance de salut pour celui qui néglige la lecture habituelle des saints livres. Quel bonheur si par un contact fréquent avec les maximes salutaires des saintes lettres, nous pouvons enfin nous assurer notre salut... Ce que le marteau, l'enclume et les tenailles sont aux artisans, les livres des apôtres, les oracles des prophètes le sont aux chrétiens...

« Gardons-nous donc bien de négliger d'acquérir ces bons livres, pour nous mettre à l'abri des plus mortelles blessures. N'entassons pas cet or; mieux vaut pour trésor des ouvrages qui forment le cœur à la vertu... »

« De même que le fer, dit saint Augustin, si l'on ne s'en sert pas, engendre la rouille, de même l'âme si elle ne s'exerce fréquemment par des lectures pieuses, laisse germer en elle les péchés. »

Saint François de Sales écrivait à Mme la présidente Brulart : « Je voudrais qu'il ne se passât aucun jour sans que vous donnassiez une demi-heure ou une heure à la lecture de quelque livre spirituel. » Et dans une autre lettre à une dame mariée, le doux

évêque disait : « Lisez le plus souvent que vous pourrez, mais peu à la fois et avec dévotion. » Dans son *Introduction à la vie dévote*, il complète ce conseil : « Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres, missives que les saints vous eussent envoyées du ciel pour vous montrer le chemin et vous donner le courage d'y aller... »

L'un des maîtres de la vie spirituelle, le P. Berthier, nous assure que « les avantages des lectures de piété sont presque infinis. Dans la prière, ajoute-t-il, c'est nous qui parlons à Dieu et dans la lecture c'est Dieu qui nous parle : en priant, nous pouvons donner dans l'illusion; au lieu qu'un livre plein de l'esprit de Dieu nous guide sûrement et nous rappelle même dans le droit chemin si nous avions eu le malheur de nous en écarter. Quand nous sommes dans la tiédeur un livre de piété peut être l'instrument dont la grâce se sert pour nous rétablir dans la ferveur ; et quand nous ne savons plus nous entretenir avec Dieu, ce livre sur lequel nous jetons les yeux peut nous inspirer des lumières. Ce livre nous retrace les exemples des saints, condamne notre indifférence, rappelle le souvenir des jugements de Dieu, rapproche de nous le moment de l'éternité, dissipe les illusions du monde, répond aux faux prétextes de l'amour-propre, donne des armes pour résister aux passions. C'est un moniteur qui reprend en secret, un ami qui ne peut être soupçonné de nous tromper, un juge qui décide sans partialité, un prophète qui annonce la vérité sans flatterie. Il n'est ni opportun, puisqu'on le quitte et qu'on le reprend quand on veut; ni contradicteur, puisqu'il produit ses pensées sans disputer contre les nôtres; ni indiscret puisqu'il donne des avis sans savoir si nous les suivrons; ni susceptible de jalousie, puisqu'il nous laisse toute liberté de déférer à ses conseils ou de préférer ceux d'un autre.

« Combien de pécheurs ont été rappelés à la pénitence par la lecture d'un saint livre !... C'est la parole de Dieu qui pénètre toutes les facultés de l'âme, tantôt comme une rosée bienfaisante, et tantôt comme un coup de foudre. On est quelquefois attiré par les douceurs ineffables de la sainte charité, et quelquefois atterré par la crainte des vengeances divines. Le Seigneur paraît ou miséricordieux ou terrible, ou Jésus en croix, ou Jésus jugeant les vivants et les morts ; ou le ciel avec tous ses charmes, ou l'enfer ouvrant ses abîmes...

« Mais, remarque le même auteur, une lecture faite sans attention est une perte de temps, une source d'ennui, un aliment de paresse et la preuve d'une tiédeur concentrée dans le fond de l'âme. Notre attention aux lectures de piété doit être sérieuse, soutenue et animée de l'esprit de prière... »

Toujours au sujet de la manière de faire la lecture spirituelle, le vénérable Louis de Grenade nous donne ces conseils précieux : « Il faut la faire, non point à la hâte et comme en courant, mais avec lenteur et réflexion, s'appliquant à saisir le sens des paroles et à savourer par la volonté les vérités qu'elles expriment. Quand nous rencontrons un passage touchant, arrêtons-nous-y un peu, et faisons une espèce de halte, pour réfléchir à ce que nous avons lu et produire une courte prière (1) ».

Saint Bernard ajoute « qu'il est bon de cueillir, en lisant, quelques fleurs de dévotion et de piété, d'interrompre le fil de la lecture par quelque prière en rapport avec la pensée qui nous a frappés. Cette prière nous élève vers Dieu, s'entretient avec lui et en obtient toujours quelques faveurs (2) ».

« Un bon livre, dit saint Alphonse Rodriguez, ne doit pas se lire une seule fois ; reprenez-le entre vos mains, la seconde lecture vous touchera plus que la première,

(1) De l'oraison et de la considération, I. 5.
(2) De mod. orand., VII et VIII.

et la troisième plus que la seconde; vous y trouverez toujours un nouveau goût, comme l'éprouvent ceux qui lisent avec un véritable dessein de profiter. Au contraire, c'est une coutume très louable et très utile que celle de quelques-uns, qui ne rencontrent rien dans un livre de piété qui fasse quelque impression sur eux, qui ne prennent aussitôt le soin de le marquer pour avoir ainsi toujours quelque chose de réserve, dont leur âme se nourrisse dans ses besoins, et où ils puissent trouver de quoi s'exciter à la ferveur et de quoi se consoler dans les temps de sécheresse et d'afflictions (1) ».

Saint Bonaventure n'est pas moins explicite : « Lisez la vie et les enseignements des saints, dit-il, afin de trouver, en vous comparant à eux, à vous humilier en tous temps, à vous instruire, à vous embraser de dévotion, à vous exciter aux saintes pratiques, à vous former à l'intelligence des Écritures et à vous éclairer des splendeurs de la foi. Apprenez dans vos lectures à discerner la vérité du mensonge, le bien du mal, le vice de la vertu, et à connaître les divers remèdes des vices et des tentations. Lisez pour comprendre les choses et non pour devenir plus savant, ni dans un but de curiosité. Laissez de côté ce qui n'édifie pas : une lecture vaine engendre des pensées plus vaines et éteint la dévotion en notre âme (2) ».

Et ailleurs il dit encore : « L'âme a besoin d'être nourrie de saintes lectures... Il est avantageux de tirer souvent de ce qu'on lit de pieuses affections, d'en former des prières et d'interrompre de temps en temps la lecture. En agisant de la sorte, l'âme puise dans cet endroit une intelligence salutaire, et la science, mise de côté par amour pour la vertu, se montrera ensuite bien plus belle appuyée sur cette même vertu.

« On devra aussi avoir pour ses lectures des moments et des sujets déterminés : on ne retire aucun fruit à lire

(1) Perfect. chrét., I. V. XXVIII.
(2) De l'inst. des nov., XIV.

au hasard et à s'attacher au premier endroit venu, ou plutôt une telle manière ne laisse à l'âme que l'instabilité. Il faut donc s'arrêter aux sujets commencés et y assujettir son esprit, car c'est l'indice d'un estomac dégoûté que la recherche des mets variés. Il faut aussi confier chaque jour à la mémoire quelque chose de nos lectures, afin de nous en nourrir plus fidèlement, d'en rappeler plus fréquemment le souvenir et d'en faire l'objet de nos méditations ; mais ce choix doit convenir au but de notre vocation, perfectionner notre intention, captiver notre âme et l'éloigner de toute pensée étrangère (1) ».

« Saint Jean Chrysostôme fait la remarque suivante : Quand nous voulons lire quelque livre de piété, il faut bannir de notre cœur tous les soins temporels et toutes les pensées du monde ; et recueillant notre esprit de toutes sortes de distractions, nous appliquer avec beaucoup d'attention et de piété à cette sainte lecture, afin de parvenir sous la conduite de l'Esprit-Saint à l'intelligence de ce que nous lisons et en tirer beaucoup de fruit (2) ».

A son tour saint Grégoire le Grand dit : « Nous devons tellement transformer en nous les bonnes choses que nous lisons, qu'en même temps que notre esprit en est touché, notre vie s'y conforme par ses actions (3) ».

Et c'est pourquoi saint Augustin s'écrie : « Qui ne sait que nous profitons d'autant plus vite d'une bonne lecture, que plus vite nous mettons cette lecture en action (4) ! »

Le vénérable Louis de Blois nous donne à ce sujet tout un ensemble de conseils pratiques qui peuvent très heureusement compléter ce que nous avons dit jusqu'ici : « Livrez-vous avec ardeur, nous dit-il, aux

(1) Mir. de la disc., XIII
(2) Hom. sur la Gen
(3) Mor. Job, t. 9.
(4) Lab. Mon., XVII.

pieuses lectures; elles ont un charme qui ne s'épuise jamais. Vous y apprendrez à goûter la douceur des choses célestes; et il arrivera, qu'accoutumé aux saintes délices, vous n'aurez plus que du mépris pour les voluptés des sens, et votre esprit s'affermira merveilleusement dans ses bonnes résolutions.

« Afin donc de retirer de cette lecture un si grand fruit, efforcez-vous d'y apporter les dispositions convenables, c'est-à-dire l'attention, la sagesse, l'humilité. Que ce soit pour vous un aliment d'amour et non pas une vaine pâture de la curiosité : cherchez-y l'utilité et les consolations spirituelles, plutôt qu'une science superflue et des paroles éloquentes ; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'élégance du langage, mais dans la sainteté de la vie. Cependant, de même qu'il ne faut pas rechercher cette élégance où elle n'est pas, il ne faut pas non plus la dédaigner où elle se trouve, car elle est aussi un don de Dieu.

« Ne vous troublez pas si tout ce que vous lisez ou entendez ne peut se fixer dans votre mémoire; car, de même qu'un vase pur, souvent arrosé d'eau, demeure exempt de souillures, quoique l'eau s'écoule à l'instant même qu'on l'y jette, ainsi la pensée du salut, en passant à travers l'âme bénévole, la purifie et la rend agréable au Seigneur. Ce qui vous importe véritablement, ce n'est pas de retenir des mots, mais de vous approprier la substance de la doctrine, c'est-à-dire de conserver, par le moyen de la doctrine, la pureté intérieure et une volonté toujours prête à accomplir les préceptes divins.

« N'imitez pas ceux qui, ne gardant aucun ordre dans leurs lectures, lisent indifféremment tout ce que le hasard leur offre, n'ont de goût que pour la nouveauté, et dédaignent tout ce qui est ancien et commun, quelle qu'en soit l'utilité. Loin de vous une telle inconstance : elle n'étend pas l'âme, elle la disperse ; et celui-là est dans un grand danger, qui est atteint de cette maladie.

« Attachez-vous prudemment à une lecture choisie, et habituez-vous à y persévérer, lors même qu'elle a pour vous moins de charme. Lisez, dis-je, avec ordre, sans vous détourner ni vous écarter çà et là. Ne vous faites aucune peine de lire ce qui est bon et de le relire encore.

« Ainsi que l'attestent les Pères, il est utile de passer de la lecture à la méditation, et ensuite de revenir de la méditation à la lecture. Cette louable inconstance, en prévenant le dégoût, fortifie, renouvelle l'âme, fait qu'elle s'applique avec plus d'ardeur à chacun de ses exercices, et qu'elle en retire de plus grands fruits. Et qui empêche que vous ne formiez, pendant la lecture même, de courtes et vives prières, de tendres aspirations vers Dieu ? Il est plusieurs ouvrages qui peuvent servir également pour la lecture et pour l'oraison, lectures dans lesquelles nous conversons avec Dieu. » (1)

Enfin saint Jean-Baptiste de la Salle résume admirablement en quelques lignes très pratiques tout ce qui concerne la lecture spirituelle : « Ne commencez point de lecture, dit-il, sans vous être mis en la présence de Dieu; demandez-lui, par quelque courte prière, les grâces et les lumières pour pouvoir comprendre et pratiquer ce que vous allez lire. Ne lisez jamais par curiosité, et ne vous pressez point pour avoir bientôt lu un livre; arrêtez-vous de temps en temps pour goûter ce que vous lisez; consultez et examinez-vous vous-même sur ce qui vous empêche de pratiquer ce que vous lisez. Lorsque vous le pouvez pratiquer, voyez pourquoi vous ne le faites pas. Lisez votre livre comme vous liriez une lettre que Jésus-Christ vous aurait envoyée lui-même pour vous faire connaître sa sainte volonté; et, surtout si c'est l'Écriture sainte, lisez-là avec un très profond respect, respectez-en jusqu'aux moindres syllabes; lisez-la avec soumission d'esprit; pratiquez ce que vous

(1) Spec. mon.

entendez, adorez ce que vous n'entendez pas; et, si vous le voulez entendre, demandez quel en est le sens à ceux qui en ont l'intelligence.

« Repassez souvent dans votre esprit, et tâchez de graver dans votre cœur, ce que vous avez le plus goûté dans ce que vous avez lu.

« A la fin de votre lecture, ne manquez pas de rendre grâces à Dieu des vérités que vous aurez le plus goûtées et retenues, et priez-le qu'il vous aide à les mettre en pratique (1) ».

On ne peut mieux dire et, en moins, de mots la meilleure méthode de faire la lecture spirituelle d'une façon véritablement profitable à l'âme de bonne volonté.

En terminant, écoutons encore Bourdaloue qui a dit des choses merveilleuses sur le sujet qui nous occupe. Nous voudrions citer dans son entier cette instruction, si solide et si précieuse; mais, pour éviter des redites, nous donnerons seulement ces quelques passages : « Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire, dit-il, la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoi qu'il y ait sans doute des livres beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux les livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-

(1) Recueil de petits traités.

à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profit par son avancement et sa perfection.

« Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire, car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficacité et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y prête alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac, et le met hors d'état de la digérer.

Lire, pour remarquer certaines sentences ou de l'Écriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude : or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire et s'arrêter en lisant, à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs au lieu de cueillir les fruits.

« De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle et quelles règles il faut observer. C'est : 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur, pour lui demander la lumière de son esprit; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue. 2° De lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'exprimer et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qui tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre. 3° Pour cela de lire peu chaque jour, estimant beaucoup plus une courte lecture faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digé-

rée. 4° De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation; et c'est un avis très sage que donnent les maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans l'oraison, et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5° De relire de temps en temps certains livres généralement estimés et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans une seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent. »

P. G.

DEUXIÈME LECTURE

L'ANNONCIATION

1. L'ange Gabriel salue la Vierge. — 2. Hésitation et réponse Marie. — 3. Marie restera vierge dans l'enfantement. — 4. Assentiment de Marie. — 5. Génération inénarrable du Christ. — 6. Marie devenue mère de Dieu par la virginité et l'humilité. — 7. Jésus-Christ prodigue ses dons à ceux qui sont humbles et doux.

1. Le Verbe éternel se faisant homme, et daignant habiter parmi les hommes, tel est le grand mystère que célèbre aujourd'hui l'Église universelle, et dont elle salue chaque année le retour par des transports de joie. Après l'avoir une première fois reçu pour sa propre rédemption, le monde fidèle en a consacré le souvenir de génération en génération, afin de perpétuer l'heureuse substitution de la vie nouvelle à la vie ancienne. Maintenant donc, lorsque le miracle depuis longtemps accompli nous est remis annuellement sous les yeux dans le texte des divines Écritures, notre dévotion s'enflamme et s'exhale en chants de triomphe et de joie. Le saint Évangile que nous lisions nous rappelait que l'archange Gabriel a été envoyé du ciel par le Seigneur pour annoncer à Marie qu'elle serait la mère du Sauveur. L'humble Vierge priait, silencieuse et cachée aux regards des mortels; l'ange lui parla en ces termes : « Je vous salue, Marie, » dit-il, « je vous

« salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous (1) ». O annonciation miraculeuse! ô salutation céleste, apportant la plénitude de la grâce et illuminant ce cœur virginal! L'Ange était descendu porté sur ses ailes de feu et inondant de clartés divines la demeure et l'esprit de Marie. Député par le Juge suprême et chargé de préparer à son Maître une demeure digne de lui, l'ange, éblouissant d'une douce clarté, pénètre dans ce sanctuaire de la virginité, rigoureusement fermé aux regards de la terre : « « Je vous salue, Marie, » dit-il, « je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est « avec vous »; Celui qui vous a créée vous a prédestinée; Celui que vous devez enfanter vous a remplie de ses dons.

2. A l'aspect de l'ange, la Vierge se trouble et se demande quelle peut être cette bénédiction. Dans son silence humble et modeste, elle se rappelle le vœu qu'elle a formé, et, jusque-là, tout à fait étrangère au langage d'un homme, elle se trouble devant un tel salut, et elle est saisie de stupeur devant un tel langage, et n'ose d'abord répondre au céleste envoyé. Plongée dans l'étonnement, elle se demandait à elle-même d'où pouvait lui venir une telle bénédiction. Longtemps elle roula cette pensée dans son esprit, oubliant presque la présence de l'ange que lui rappelaient à peine quelques regards fugitifs attirés par l'éclat de l'envoyé céleste. Elle hésitait donc et s'obstinait dans son silence; mais l'ambassadeur de la sainte Trinité, le messager des secrets célestes, le glorieux archange Gabriel, la contemplant de nouveau, lui dit : « Ne craignez donc pas, « Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu; voici « que vous concevrez et enfanterez un fils et vous le « nommerez Jésus. Il sera grand et sera appelé le fils « du Très-Haut, et le Seigneur-Dieu lui donnera le « siège de David son père; il régnera éternellement « sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de

(1) Luc, I, 28.

« fin (1) ». Alors Marie, pesant sérieusement ces paroles de l'ange et les rapprochant de son vœu de virginité perpétuelle, s'écria : « Comment ce que vous me dites « pourra-t-il se réaliser, puisque je ne connais point « d'homme ? » Aurai-je un fils, moi qui ne connais point d'homme ? Porterai-je un fruit, moi qui repousse l'enfantement ? Comment pourrai-je engendrer ce que je n'ai point conçu ? De mon sein aride, comment pourrai-je allaiter un fils, puisque jamais l'amour humain n'est entré dans mon cœur et n'a pu me toucher.

3. L'ange répliqua : Il n'en est point ainsi, Marie, il n'en est point ainsi ; ne craignez rien ; que l'intégrité de votre vertu ne vous cause aucune alarme ; vous resterez vierge et vous vous réjouirez d'être mère ; vous ne connaîtrez point le mariage, et un fils fera votre joie ; vous n'aurez aucun contact avec un homme mortel, et vous deviendrez l'épouse du Très-Haut, puisque vous mettrez au monde le Fils de Dieu. Joseph, cet homme chaste et juste, qui est pour vous non point un mari, mais un protecteur, ne vous portera aucune atteinte ; mais « l'Esprit-Saint surviendra en vous », et, sans qu'il s'agisse ici d'un époux et d'affections charnelles, « la vertu du Très-Haut vous couvrira de « son ombre : voilà pourquoi le Saint qui naîtra de « vous sera appelé le Fils de Dieu ». O séjour digne de Dieu ! Avant que l'ange ne lui eût fait connaître clairement le Fils qui lui était promis au nom du ciel, Marie ne laissa échapper de ses lèvres pudiques aucune parole d'assentiment.

Mais dès qu'elle sut que sa virginité ne subirait aucune atteinte, dès qu'elle en reçut l'attestation solennelle, faisant de son cœur un sanctuaire digne de la Divinité, elle répondit : « Voici la servante du Seigneur, « qu'il me soit fait selon votre parole ». Comme si elle eût dit : « Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est « prêt », puisque mon sein doit rester intact. « Qu'il

(1) Luc, I, 30-33.

« me soit fait selon votre parole », ô glorieux archange Gabriel; qu'il vienne dans sa demeure. « Celui « qui a placé sa tente dans le soleil (1) ». Puisque je dois demeurer vierge, « que le Soleil de justice se lève » en moi (2); sous ses rayons je conserverai la blancheur, et la fleur de mon intégrité s'épanouira dans une chasteté perpétuelle. » Que le juste sorte « dans toute sa splendeur (3) », et que le Sauveur « brille comme un flambeau (4) ». Le flambeau du soleil illumine l'univers ; il pénètre ce qui semble vouloir lui faire obstacle, et il n'en jette pas moins ses flots de lumière. Qu'il apparaisse donc aux yeux des hommes « le plus beau des enfants des hommes »; « qu'il s'a- « vance comme un époux sort du lit nuptial (5) ; car maintenant je suis assurée de persévérer dans mon dessein.

5. Quelle parole humaine pourrait raconter cette génération? Quelle éloquence serait suffisante pour l'expliquer? Les droits de la virginité et de la nature sont conservés intacts, et un fils se forme dans les entrailles d'une vierge. Lorsque les temps furent accomplis, le ciel et la terre purent contempler cet enfantement sacré auquel toute paternité humaine était restée complètement étrangère. Telle est cet ineffable union nuptiale du Verbe et de la chair, de Dieu et de l'homme. C'est ainsi qu'entre Dieu et l'homme a été formé « le Médiateur de Dieu et des « hommes, l'homme Christ Jésus (6) ». Ce lit nuptial divinement choisi, c'est le sein d'une Vierge. Car le Créateur du monde venant dans le monde, sans coopération du monde, et pour racheter le monde de toutes les iniquités qui le souillaient, devait sortir du sein le plus pur et entourer sa naissance d'un miracle plus grand que le miracle même de la création. Car, comme le dit lui-même le Fils de Dieu et de l'homme,

(1) Ps., XVIII, 6. — (2) Malach., IV, 2. — (3) Isa., LVI, 1. — (4) Eccli., XLVIII, 1. — (5) Ps., XLIV, 3. — (6) I Tim., II, 5.

le Fils de l'homme est venu « non point juger le monde, « mais pour le sauver (1) ».

6. O vous, Mère du Saint des Saints, qui avez semé dans le sein de l'Église le parfum de la fleur maternelle et la blancheur du lis des vallées, en dehors de toutes les lois de la génération et de toute intervention purement humaine; dites-moi, je vous prie, ô Mère unique, de quelle manière, par quel moyen la Divinité a formé dans votre sein ce Fils dont Dieu seul est le Père. Au nom de ce Dieu qui vous a fait digne de lui donner naissance à votre tour, dites-moi, qu'avez-vous fait de bien? Quelle grande récompense avez-vous obtenue? sur quelles puissances vous êtes-vous appuyée? quels protecteurs sont intervenus? à quels suffrages avez-vous eu recours? Quel sentiment ou quelle pensée vous a mérité de parvenir à tant de grandeur? La vertu et la sagesse du Père « qui atteint d'une « extrémité à l'autre avec force et qui dispose toutes « choses avec suavité (2), le Verbe demeurant tout entier partout, et venant dans votre sein sans y subir aucun changement, a regardé votre chasteté dont il s'est fait pavillon, dans lequel il est entré sans y porter atteinte et d'où il est sorti en y mettant le sceau de la perfection. Dites-moi donc comment vous êtes parvenue à cet heureux état? Et Marie de répondre : Vous me demandez quel présent m'a mérité de devenir la mère de mon Créateur? J'ai offert ma virginité, et cette offrande n'était pas de moi, mais de l'Auteur de tout bien; « car tout don excellent et parfait nous vient du « Père des lumières (3) ». Toute mon ambition, c'est mon humilité; voilà pourquoi « mon âme grandit le « Seigneur, et mon esprit a tressailli en Dieu mon Sau- « veur (4); car il a regardé, non pas ma tunique garnie de nœuds d'or, non pas ma chevelure pompeusement ornée et jetant l'éclat de l'or, non pas les pierres pré-

(1) Jean, XII. 47. — (2) Sages., VIII, 1. — (3) Jacques, I, 17. — (4) Luc. I, 47.

cieuses, les perles et les diamants suspendus à mes oreilles, non pas la beauté de mon visage trompeusement fardé; mais « il a regardé l'humilité de sa ser« vante ».

7. Le Verbe est venu plein de douceur à son humble servante, selon l'oracle du Prophète : « Gardez-vous de « craindre, fille de Sion. Voici venir à vous votre Roi « plein de douceur et de bonté, assis sur un léger « nuage (1) ». Quel est ce léger nuage? C'est la Vierge Marie dont il s'est fait une Mère sans égale. Il est donc venu plein de douceur, reposant sur l'esprit maternel, humble, « calme et craignant ses paroles (2) ». Il est venu plein de douceur, remplissant les cieux, s'abaissant parmi les humbles pour arriver aux superbes, ne quittant pas les cieux et présentant ses propres humiliations pour guérir avec une mansuétude toute divine ceux qu'oppressent les gonflements de l'orgueil. O profonde humilité! « O grandeur infinie des trésors de la « sagesse et de la science de Dieu; que les jugements « de Dieu sont incompréhensibles et ses voies impéné« trables (3)! » Le pain des Anges est allaité par les mamelles d'une mère; la source d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle demande à boire à la Samaritaine, figure de l'Église; il ne refuse pas de manger avec les publicains et les pécheurs, lui que les Anges au ciel servent dans la crainte et la terreur. Le Roi des rois a rendu à la santé le fils de l'officier, sans employer aucun remède et par la seule efficacité de sa parole. Il guérit le serviteur du centurion et loue la foi de ce dernier, parce qu'il a cru que le Seigneur commande à la maladie et à la mort comme lui-même commandait à ses soldats. Quelque cruelles que fussent les souffrances de la paralysie, il en trouva la guérison infaillible dans la visite miséricordieuse de Jésus-Christ. Une femme affligée depuis de longues années d'une perte de sang

(1) Isa., LXII, 11; Zach., IX, 9; Isa., XIX, 1; Matth., XXI, 5. — (2) Isa., LXVI, 2 — (3) Rom., XI, 33.

qui faisait de ses membres une source de corruption, s'approche avec foi du Sauveur qui sent aussitôt une vertu s'échapper de lui et opérer une guérison parfaite. Mais comment rappeler tant de prodiges? Le temps nous manque pour énumérer tous ces miracles inspirés à notre Dieu par sa puissance infinie et sa bonté sans limite. Abaissant sa grandeur devant notre petitesse et son humilité devant notre orgueil, il est descendu plein de piété, et, nouveau venu dans le monde, il a semé dans le monde des prodiges nouveaux. C'est lui que les évangélistes nous dépeignent sous différentes figures : l'homme, le lion, le bœuf et l'aigle. Homme, il est né d'une Vierge sans le concours de l'homme; lion, il s'est précipité courageusement sur la mort et s'est élevé sur la croix par sa propre vertu; bœuf, il a été volontairement immolé dans sa passion pour les péchés du peuple ; et comme un aigle hardi, il a repris son corps, est sorti du tombeau, a fait de l'air le marchepied de sa gloire, « est monté au-dessus des chérubins, prenant « son vol sur les ailes des vents », et maintenant il siège au ciel, et c'est à lui qu'appartient l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE LECTURE

ABAISSEMENT ET ÉLÉVATION

Si le Fils de Dieu en se faisant homme avait cessé d'être Dieu, on comprendrait la répugnance des sages du monde à croire ce mystère et l'inutilité pour nous de l'Incarnation. Mais en devenant ce que nous sommes, Jésus n'a rien perdu de ce qu'il était, et en s'abaissant jusqu'à nous, il veut nous élever jusqu'à lui. Que tous donc se réjouissent et contemplent avec ravissement les merveilles de cette naissance temporelle, où brille quelque éclat de la génération éternelle.

1. C'est aujourd'hui que revient et que brille parmi nous la solennité anniversaire de la naissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ; aujourd'hui que la Vérité s'est élevée de terre et que le jour issu du jour a paru pour être notre jour : réjouissons-nous donc et tressaillons d'allégresse. Eh! que ne devons-nous point aux abaissements de cette incomparable Majesté? La foi des chrétiens le connaît et le cœur des impies n'y comprend rien. C'est que Dieu a caché ces merveilles aux sages et aux prudents et les a dévoilées aux petits (1). Que les humbles donc s'attachent à ces abaissements d'un Dieu, et appuyée sur ce puissant

(1) Matt., xi, 25

secours, leur faiblesse pourra s'élever jusqu'à sa hauteur.

Pour ces sages et ces prudents qui ne cherchent en Dieu que grandeurs sans croire à ses abaissements, en ne voulant pas de ceux-ci, ils n'atteindront pas à celles-là : esprits vains et légers, qui n'ont pour eux que l'enflure et l'orgueil, ils sont comme suspendus entre le ciel et la terre, toujours agités par le souffle des vents. Sans doute ils sont sages et prudents, mais pour ce monde et non pour Celui qui a fait le monde. Ah! s'ils avaient cette vraie sagesse, cette sagesse de Dieu, qui n'est autre que Dieu même, ils comprendraient que Dieu a pu prendre un corps sans devenir corps; ils comprendraient qu'il est devenu ce qu'il n'était pas, sans cesser d'être ce qu'il était; qu'il est venu à nous comme homme, sans s'éloigner de son Père; qu'en demeurant ce qu'il était, il s'est montré ce que nous sommes; et qu'en incarnant sa puissance dans le corps d'un enfant, il ne l'a pas moins appliquée au gouvernement du monde. Lui, qui a créé l'univers en demeurant dans le sein de son Père, a donné à une Vierge d'enfanter, pour venir à nous. N'y a-t-il pas un reflet de sa toute-puissance dans cette Vierge qui devient mère et qui reste Vierge après l'avoir mis au monde comme avant de le concevoir; qu'un homme trouve enceinte, sans qu'aucun homme y ait contribué; qui porte un homme dans son sein, sans le concours d'aucun homme, et qui, sans rien perdre de son intégrité, emprunte à sa fécondité un nouveau bonheur et une gloire nouvelle? Plutôt que d'ajouter foi à d'aussi étonnantes merveilles, ces orgueilleux aiment mieux croire qu'elles sont de notre part de simples fictions. Aussi, ne pouvant se résoudre à voir l'humanité dans un Dieu fait homme, ils dédaignent le Christ; et parce qu'ils sentent la divinité au-dessus de leur mépris, ils ne croient pas en lui. Mais plus ils dédaignent les

abaissements d'un Dieu fait homme, plus nous devons les aimer; et plus il leur semble impossible qu'une Vierge ait donné le jour à un homme, plus nous y devons voir l'empreinte de la puissance divine.

2. Célébrons donc cette naissance du Seigneur avec tout l'empressement et la solennité qui conviennent. Hommes et femmes, tressaillez de joie, car le Christ s'est fait homme en naissant d'une femme et en honorant ainsi les deux sexes. Que tous les hommes s'attachent au second homme, puisque tous ont été condamnés avec le premier. Une femme nous avait inoculé la mort; une femme a pour nous enfanté la vie. Pour purifier la chair de son péché, elle a donné naissance à une chair semblable seulement à la chair de péché (1). Ne condamnez donc pas la chair, détruisez seulement le péché pour faire vivre la nature. Pour rendre en lui une vie nouvelle au pécheur, un homme ne vient-il pas de naître sans péché?

Réjouissez-vous, saints jeunes hommes, qui vous êtes attachés, avec un soin particulier, à marcher sur les traces du Christ et qui avez renoncé aux unions charnelles. Ce n'est point par le moyen d'une union charnelle que le Christ s'est présenté à vous; ainsi voulait-il vous servir de modèle et vous faire la grâce de dédaigner l'union qui vous a fait naître. En effet, n'êtes-vous pas redevables de votre naissance à cette union charnelle en dehors de laquelle le Christ vient vous convier à une union toute spirituelle? et tout en vous appelant à des noces ne vous a-t-il pas accordé de mépriser d'autres noces? Ainsi vous ne voulez point pour vous de ce qu'il vous a donné l'existence; c'est que vous aimez, plus que beaucoup d'autres, Celui qui n'est pas né comme vous.

(1) Rom., VIII, 3.

Réjouissez-vous, vierges saintes : une Vierge a enfanté pour vous l'Époux auquel vous pourrez vous attacher sans contracter aucune souillure; et en ne concevant ni en enfantant vous ne pourrez perdre le trésor que vous chérissez. Réjouissez-vous, justes : voici la naissance de Celui qui fait les justes. Réjouissez-vous, infirmes et malades : voici la naissance du Sauveur. Réjouissez-vous, captifs : voici la naissance du Rédempteur. Réjouissez-vous, serviteurs : voici la naissance de votre Seigneur. Réjouissez-vous, hommes libres : voici naître Celui qui donne la liberté. Réjouissez-vous, chrétiens : voici la naissance du Christ.

3. En naissant de sa Mère il fait de ce jour un jour mémorable pour tous les siècles, comme il a créé tous les siècles en naissant de son Père. Il ne pouvait avoir de mère dans sa génération éternelle; et il n'a point voulu d'homme pour père dans sa génération temporelle. Ainsi le Christ est né à la fois d'un père et d'une mère, et sans père et sans mère : d'un père, comme Dieu, et d'une mère comme homme ; sans mère, comme Dieu, et sans père comme homme. « Qui expliquera sa génération (1) » ; soit la première qui est en dehors du temps, soit la seconde qui est en dehors de l'homme ; soit la première qui est sans commencement, soit la seconde qui est sans précédent; soit la première qui n'a jamais été sans être, soit la seconde qui ne s'est jamais reproduite ni avant ni après; soit la première qui n'a point de fin, soit la seconde qui a aujourd'hui son commencement, mais quand aura-t-elle une fin? Il était donc juste que les prophètes annonçassent sa naissance future, que les cieux et les anges publiassent sa naissance accomplie. Il reposait dans une étable, et il gouvernait le monde ; enfant sans parole,

(1) Isaïe, LIII, 8.

il était la Parole même; les cieux ne sauraient le contenir, et une femme le portait sur son sein; oui, elle dirigeait notre Roi, elle portait Celui qui nous porte, elle allaitait Celui qui nous nourrit de lui-même. Quelle incontestable faiblesse! quel abaissement prodigieux! et pourtant la divinité tout entière y est enfermée. L'enfant dépendait de sa mère, et sa puissance la conduisait; il prenait son sein, et il la nourrissait de la vérité.

Ah! qu'il mette en nous le comble à ses dons, puisqu'il n'a pas dédaigné de partager nos commencements; qu'il nous rende fils de Dieu puisqu'il a voulu, pour notre amour, devenir fils de l'homme.

DEUXIÈME LECTURE

JUSTIFICATION DE L'HOMME

Si le Christ s'est tant abaissé, ce n'était pas pour son avantage, mais pour le nôtre; c'était pour nous justifier et conséquemment pour nous donner la paix et le bonheur.

1. Qu'est-ce que la naissance du Seigneur? C'est la Sagesse de Dieu se montrant sous les formes d'un enfant; c'est le Verbe de Dieu faisant entendre dans la chair des sons inarticulés. Mais ce Dieu caché saura se faire rendre témoignage par le ciel devant les Mages, et se faire annoncer aux bergers par la voie des

anges. Ainsi nous célébrons aujourd'hui le jour anniversaire de celui où s'accomplit cette prophétie : « La « Vérité s'est levée sur la terre, et la justice nous a « regardés du haut des cieux (1) ». La Vérité qui est dans le sein du Père s'est levée sur la terre, pour être aussi dans le sein d'une mère. La Vérité qui porte le monde s'est levée sur la terre, pour être portée sur les mains d'une femme. La Vérité, qui nourrit d'elle l'inaltérable bonheur des Anges, s'est levée sur la terre pour vivre elle-même du lait d'une mère. La Vérité que ne saurait contenir le ciel s'est levée sur la terre, pour être déposée dans une étable.

Pour l'avantage de qui cette incomparable grandeur se présente-t-elle à nous sous de si prodigieux abaissements? Ce n'est pas assurément pour son avantage; mais, si nous croyons, il en résultera pour nous des biens immenses. O homme! éveille-toi; c'est pour toi que Dieu s'est fait homme. « Toi qui dors, lève-toi; « lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera (2) ». Oui, c'est pour toi que Dieu s'est fait homme; et s'il n'était né dans le temps, éternellement tu serais mort; jamais tu ne serais délivré de cette chair de péché, s'il n'en avait pris la ressemblance; s'il ne te faisait une si grande miséricorde, tu serais livré à une misère sans fin; tu n'aurais point recouvré la vie, s'il ne s'était assujetti à mourir comme toi; tu aurais succombé, s'il ne t'avait secouru; tu aurais péri, s'il n'était venu.

2. Ainsi célébrons avec joie le jour de notre salut et de notre rédemption; célébrons le jour solennel où le grand jour, où le jour éternel qui naît d'un jour également grand et éternel également, fait son entrée dans notre jour temporel et si court. C'est lui qui « est de- « venu pour nous et justice, et sanctification, et ré-

(1) Ps. LXXXIV, 12. — (2) Eph., V. 14.

« demption, afin que, comme il est écrit, celui qui se « glorifie, se glorifie dans le Seigneur (1) ». Ah! nous devons nous garder de ressembler à ces Juifs orgueilleux « qui ignorent la justice de Dieu, qui veulent établir la leur, et qui se soustraient ainsi à la divine « justice (2) ». Aussi après ces mots : « La Vérité s'est « levée sur la terre », lisons-nous aussitôt ceux-ci : « Et la justice a regardé du haut du ciel ». C'est pour détourner la faiblesse des mortels de chercher à s'attribuer cette justice, à s'approprier les dons divins; pour empêcher l'homme de prétendre qu'il se justifie, c'est-à-dire qu'il se rend juste lui-même et de dédaigner la justice de Dieu. « La Vérité s'est levée sur la terre » : le Christ a dit : « Je suis la Vérité (3) », et il est né d'une Vierge. « Et la justice a regardé du haut du ciel »; car en croyant à l'Enfant nouveau-né, l'homme est justifié, non par lui-même, mais par Dieu. « La Vérité s'est levée sur la terre »; car « le Verbe s'est fait chair (4) ». — « Et la justice a regardé du haut du ciel »; car « tout bien excellent et tout don parfait vient d'en « haut (5) ». « La Vérité s'est levée sur la terre »; la chair est née de Marie. « Et la justice a regardé du « haut du ciel »; car « l'homme ne peut rien recevoir « qui ne lui ait été donné du ciel (6) ».

3. « Ainsi donc justifiés, par la foi, ayons la paix « avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur; par qui « aussi nous avons accès à cette grâce où nous som- « mes établis et où nous nous glorifions dans l'espoir « de la gloire de Dieu (7) ». Vous reconnaissez avec moi, mes frères, ces quelques paroles de l'Apôtre. J'aime d'en rapprocher quelques paroles aussi du psaume que nous citons et de découvrir le rapport qui les unit. « Justifiés par la foi, soyons en paix avec

(1) I Cor., I, 30, 31. — (2) Rom., X, 3. — (3) Jean, XIV, 16. — (4) Ib., I, 14. — (5) Jacq., I, 17. — (6) Jean, III, 27. — (7) Rom., V, 1, 2.

Dieu »; c'est que « la justice et la paix se sont em-« brassées. — Par Jésus-Christ Notre-Seigneur »; car « la Vérité s'est levée sur la terre. — Par qui aussi « nous avons accès à cette grâce où nous sommes éta-« blis, et où nous nous glorifions dans l'espoir de la « gloire de Dieu ». Il n'est pas dit : De notre gloire, mais : « De la gloire de Dieu ». Aussi ce n'est pas de nous que vient la justice ; « elle a regardé du haut du « ciel. » — De là vient « que celui qui se glorifie doit « se glorifier dans le Seigneur. » C'est pourquoi lorsque la Vierge eut donné naissance au Seigneur dont nous célébrons aujourd'hui la Nativité, les anges chantèrent cet hymne : « Gloire à Dieu au plus haut « des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté (1) »; Eh! d'où vient cette paix donnée à la terre, sinon de ce que « la Vérité s'est levée sur la « terre »; de ce que le Christ a reçu une naissance charnelle? Et c'est Lui qui est notre paix, puisque de « deux choses il en a fait une (2) »; en nous rapprochant par les doux liens de l'unité, pour faire de nous des hommes de bonne volonté.

Ah! réjouissons-nous de cette grâce, afin de mettre notre gloire dans le témoignage de notre conscience; afin de nous y glorifier, non pas en nous, mais dans le Seigneur. Voilà pourquoi il est écrit : « C'est vous qui « êtes ma gloire et qui m'élevez la tête (3) ». Dieu lui-même pouvait-il faire briller à nos yeux une grâce plus généreuse? Il n'a qu'un Fils unique et il fait de lui un fils de l'homme, afin d'élever le Fils de l'homme jusqu'à la dignité de Fils de Dieu ! Cherche ici quel est notre mérite, quelle est notre justice, quel motif détermine le Seigneur : découvriras-tu autre chose que sa grâce ?

(1) Luc, II, 14. — (2) Ephés., II, 14. — (3) Ps. III, 4.

TROISIÈME LECTURE

LE FILS DE DIEU DEVENU FILS DE L'HOMME

De ce qu'en s'incarnant le Verbe de Dieu n'a rien perdu de ce qu'il était, plusieurs concluent qu'on ne peut pas dire que le Fils de Dieu soit devenu Fils de l'homme. Ils se trompent, malgré la droiture de leurs intentions, et cette manière de parler est conforme au langage habituel des Écritures.

1. Réjouissons-nous, mes frères; que les peuples tressaillent de bonheur et d'allégresse. Ce n'est pas ce soleil visible, mais son invisible créateur qui a fait pour nous de ce jour un jour sacré; quand devenu visible pour l'amour de nous, l'invisible Créateur de sa mère est né de son sein fécond sans aucune atteinte à sa pureté virginale; car elle est restée Vierge en concevant son Fils, Vierge en l'enfantant, Vierge en le portant, Vierge en le nourissant de son sein, Vierge toujours.

Pourquoi t'étonner de ceci, ô mortel? Il fallait qu'en daignant se faire homme Dieu naquît de cette sorte, et qu'il formât ainsi Celle qui devait lui donner le jour. En effet, il était avant de naître, avec sa toute-puissance, il pouvait naître tout en demeurant ce qu'il était. Il se créa donc une Mère tout en demeurant dans

le sein de son Père; et naissant d'elle, il ne cessa de demeurer en Lui. Et comment aurait-il cessé d'être Dieu en se faisant homme; puisqu'il accordait à sa Mère de ne pas cesser d'être Vierge, tout en l'enfantant? Aussi en se faisant chair le Verbe n'a point péri, il ne s'est point transformé en chair ; c'est la chair qui s'est unie au Verbe pour ne point périr: et comme il y a dans l'homme une âme et un corps, le Christ est Dieu et homme tout à la fois. Ainsi l'homme est Dieu, et Dieu est homme; il n'y a pas de confusion de nature, mais unité de personne. Ainsi encore le Fils de Dieu, qui est coéternel à son Père en naissant éternellement de lui, a commencé, en naissant d'une Vierge, à être fils de l'homme; et c'est ainsi que l'humanité s'est jointe en lui à la divinité, sans former pourtant une quatrième personne et sans ajouter à la Trinité.

2. Ne vous laissez donc pas gagner au sentiment de certains esprits trop peu attentifs à la règle de foi et aux divins oracles des Ecritures. Le fils de l'homme, disent-ils, est devenu Fils de Dieu, mais le Fils de Dieu n'est pas devenu Fils de l'homme. En parlant ainsi ils pensent bien, mais ils ne savent s'exprimer correctement. Que veulent-ils dire, sinon que la nature humaine a pu s'améliorer et que la nature divine n'a pu se détériorer ? Ce qui est incontestable. Cependant, quoique la divinité ne se détériore d'aucune manière, le Verbe ne s'est pas moins fait chair. L'Évangile en effet ne dit pas : La Chair s'est faite Verbe: mais : « Le Verbe s'est fait chair ». Or, le Verbe est Dieu, puisqu'il est écrit : « Et le Verbe était Dieu (1) ». Quant à la chair, ne désigne-t-elle pas l'homme, car le Christ ne se l'est point unie sans prendre l'âme en même temps ? Aussi dit-il : « Mon âme

(1) Jean, I, 1, 14.

est triste jusqu'à la mort (1) ». Mais si le Verbe est Dieu et si la chair est l'homme même, que signifie : « Le Verbe s'est fait chair », sinon : Dieu s'est fait homme; sinon encore : Le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme en prenant une nature inférieure, et sans changer sa divine nature ; en s'unissant ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était ?

Comment d'ailleurs confesserions-nous, d'après la règle de la foi, que nous croyons au Fils de Dieu qui est né de la Vierge Marie, si de la Vierge Marie était né, non pas le Fils de Dieu, mais le Fils de l'homme ? Quel chrétien nierait qu'elle a donné le jour au Fils de l'homme, mais aussi que Dieu s'étant fait homme, l'homme est aussi devenu Dieu ? Car « le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair ». Reconnaissons-le donc : le Fils de Dieu, pour naître de la Vierge Marie, est devenu fils de l'homme en prenant une nature d'esclave ; en restant ce qu'il était, il est devenu ce qu'il n'était pas ; il a commencé à être ce qui le rend inférieur à son Père, tout en conservant ce qui le rend un avec lui.

3. Si le Sauveur, qui est toujours le Fils de Dieu, n'était pas devenu réellement fils de l'homme, comment l'Apôtre dirait-il de lui : « Ayant la nature de Dieu, il « n'a pas cru usurper en se faisant égal à Dieu ; cepen- « dant il s'est anéanti lui-même en prenant la nature « d'esclave, en devenant semblable aux hommes et en « se montrant homme par tout l'extérieur ? » Il n'est pas ici question d'un autre ; c'est l'égal du Père, dont il possède la divine nature ; c'est le Fils unique de Dieu qui « s'est anéanti lui-même en deve- « nant semblable aux hommes ». Ce n'est pas un autre non plus, c'est encore l'égal du Père dont il a la nature

(1) Matt., xxvi, 38.

divine, qui « a humilié », non pas un étranger, mais « Lui-même, en devenant obéissant jusqu'à la mort de « la croix (1) ». Or, le Fils de Dieu n'a fait cela qu'autant qu'il est fils de l'homme et qu'il en a pris la nature.

De plus, si étant éternellement le Fils de Dieu, il n'était pas devenu fils de l'homme, l'Apôtre dirait-il aux Romains : « Choisi pour l'Évangile de Dieu, qu'il « avait promis auparavant par ses prophètes dans les « saintes Écritures, touchant son Fils, qui lui est né « de la race de David selon la chair (2) ? » Voilà bien le Fils de Dieu, le Fils éternel de Dieu, devenu membre de la race de David selon la chair, sans en avoir toujours été membre.

De plus encore, si le Fils de Dieu, ne s'était pas fait fils de l'homme. « Dieu aurait-il envoyé son Fils, formé d'une femme (3) ? Remarquons que ce dernier terme en hébreu désigne simplement le sexe sans contester la gloire de la virginité. Or, qui a été envoyé par le Père, sinon son Fils unique ? Et comment a-t-il été formé d'une femme, sinon en devenant fils de l'homme quand il a été envoyé, lui qui dans le sein de son Père est le Fils même de Dieu ?

Il naît de son Père en dehors du cours du temps, et c'est aujourd'hui qu'il est né de sa Mère. Après avoir créé ce jour, il l'a choisi pour y être créé lui-même, comme après avoir créé sa Mère il l'a choisie pour naître d'elle. Ce jour, d'ailleurs, à partir duquel le jour grandit, ne convient-il pas à la mission du Christ, par qui de jour en jour se renouvelle en nous l'homme intérieur (4) ? Et puisque l'éternel créateur daignait dans le temps devenir créature, ne devait-il pas avoir, pour jour de naissance, un jour qui indiquât ce qu'il venait créer dans le temps ?

(1) Philip., II, 6, 7. — (2) Rom., I, 1, 3. — (3) Gal., IV, 4. — (4) II Cor., IV, 16.

QUATRIÈME LECTURE

JÉSUS-CHRIST DIEU ET HOMME

Pour expliquer comment le Verbe de Dieu, en se faisant homme, ne perd rien de sa divinité, saint Augustin le compare à la parole ou plutôt à la pensée humaine qui se donne à tous sans s'épuiser ni s'amoindrir, et qui ne perd pas sa nature en prenant dans la voix une espèce de corps. Le saint Docteur prouve ensuite, par plusieurs textes de l'Écriture, que le Sauveur n'a rien changé dans sa nature divine en s'unissant à la nature humaine.

1. Ma bouche va publier la gloire du Seigneur; de ce Seigneur par qui tout a été fait et qui a été formé lui-même avec tout; qui a montré son Père et qui a créé sa Mère. Fils de Dieu, il a un Père et point de mère; Fils de l'homme il a une Mère et point de père; il est à la fois le grand jour des anges et parmi les hommes une petite lumière; Verbe de Dieu avant tous les temps, Verbe fait chair au temps convenable; Créateur du soleil et créé lui-même sous le soleil; du sein de son Père gouvernant tous les siècles et du sein de sa Mère consacrant le jour présent; demeurant dans l'un sortant de l'autre; formant le ciel et la terre, naissant sous le ciel et sur la terre; ineffablement sage, et sagement enfant; remplissant le monde, et couché dans une

étable; dirigeant les astres, et pressant le sein maternel; si grand avec sa nature de Dieu, et si petit avec sa nature d'esclave, que sa petitesse ne diminue en rien sa grandeur et que sa grandeur n'accable en rien sa petitesse. En effet, en prenant un corps humain il n'a pas interrompu ses œuvres divines; et il a continué d'atteindre avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre et de tout disposer avec douceur (1), lorsque se revêtant de l'infirmité de la chair il est entré sans s'y enfermer dans le sein d'une Vierge; et que, sans ôter aux anges l'aliment divin de sa sagesse, il nous a donné de pouvoir goûter combien le Seigneur est doux.

2. Pourquoi voir avec surprise ces merveilles dans le Verbe de Dieu, quand notre propre parole entre si libre dans l'esprit, qu'elle y pénètre sans y être enfermée? Effectivement, si elle n'y pénétrait, elle ne l'éclairerait pas; et si elle y était enfermée, elle n'entrerait pas dans d'autres esprits. Tout formé qu'il soit de mots et de syllabes, le discours que je vous adresse en ce moment n'est point découpé par vous en morceaux, comme la nourriture matérielle; tous vous l'entendez tout entier, il est tout entier retenu par chacun de vous. Nous ne craignons pas en vous l'adressant que l'un s'empare de tout sans laisser rien à l'autre. Au contraire nous demandons de vous une telle attention, attention de corps et attention d'esprit que chacun entende tout et permette aux autres d'entendre également tout. De plus, il n'y a pas ici succession, en ce sens que l'un devrait d'abord recueillir la parole puis la passer à un autre; c'est au même moment qu'elle se présente à tous et que tout entière elle se fait entendre de chacun; et si le discours pouvait être retenu totalement par la mémoire, chacun de vous

(1) Sag., VIII, 1.

en retournant l'emporterait tout entier, comme vous vouliez tous en venant l'entendre tout entier. Donc ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait et qui renouvelle tout sans sortir de lui-même; qui ne s'arrête point dans l'espace, qui ne s'allonge point avec le temps, que ne diversifient point les syllabes brèves ou longues, qui n'est pas une suite de sons et que ne termine point le silence; à combien plus forte raison ce Verbe immense a-t-il pu, en prenant un corps, féconder le sein de sa Mère sans quitter le sein de son Père; sortir de l'un pour se montrer aux hommes, rester dans l'autre pour éclairer les anges; venir de l'un sur la terre, et dans l'autre déployer le ciel; dans l'un se faire homme, et dans l'autre créer les hommes?

3. Nul donc ne doit croire que le Fils de Dieu se soit changé et altéré pour devenir Fils de l'homme; croyons plutôt que sans rien changer à sa divine substance et en prenant dans toute sa perfection la nature humaine, il demeure Fils de Dieu tout en devenant fils de l'homme. Car, s'il est écrit : « Le Verbe était Dieu »; et encore : « Le Verbe s'est fait chair (1) »; ce n'est pas pour faire entendre qu'en se faisant chair il ait cessé d'être Dieu ; n'est-il pas dit qu'après sa naissance charnelle ce Verbe fait chair est « Emmanuel « ou Dieu avec nous (2) ? » Pour s'échapper par notre bouche, notre pensée intérieure devient une voix, sans pourtant se changer en voix. Cette pensée reste sans altération lorsqu'elle prend une voix pour se produire; elle demeure en nous pour continuer à se faire comprendre, pendant que le bruit la porte au dehors pour la faire entendre ; ce bruit ne dit rien autre chose que ce qui avait frappé dans le silence. Ainsi, tout en devenant voix, ma pensée ne se confond pas avec elle;

(1) Jean, I, 14.— (2) Matt., I.

elle reste dans la lumière de l'intelligence, et quand elle s'unit au bruit que fait mon organe, c'est pour arriver à vos oreilles sans quitter mon esprit. Remarquez-le : je parle ici non pas de la méditation silencieuse qui cherche des expressions grecques, latines ou de tout autre langue ; mais de la méditation qui cherche la pensée même avant de s'occuper du langage, lorsque cette pensée, qui a besoin, pour se produire, du vêtement de la parole, est en quelque sorte, dans le sanctuaire intérieur, toute nue aux yeux de l'intelligence. Et pourtant cette pensée de l'intelligence, comme le son qui l'exprime, est muable et changeante ; il n'en reste rien quand on l'a oubliée, comme il ne reste rien dans la parole quand on a fait silence. Mais le Verbe de Dieu subsiste éternellement, et subsiste immuablement.

4. Aussi lorsqu'il a pris un corps dans le temps afin de partager notre vie temporelle, il n'a point perdu son éternité, mais au corps même il a conféré l'immortalité. C'est ainsi que « pareil à l'époux quittant sa « couche nuptiale, il s'est élancé comme un géant « pour parcourir sa carrière (1). — Il avait la nature « de Dieu et ne croyait pas usurper en s'égalant à « Dieu » ; mais afin de devenir pour nous ce qu'il n'était pas, « il s'est anéanti lui-même », non pas en perdant sa divine nature, mais « en prenant une nature « d'esclave » ; et par cette nature « il est devenu sem- « blable aux hommes et s'est montré homme », non point par sa propre substance, mais « par l'extérieur (2) ». Par l'extérieur, car tout ce que nous sommes, nous, dans l'âme ou dans le corps, est notre nature ; pour Jésus-Christ, c'est l'extérieur. Si nous n'avions notre nature, nous n'existerions pas ; pour

(1) Ps. XVIII, 6. — (2) Philip., II, 6. 7.

lui, s'il ne l'avait pas, il n'en serait pas moins Dieu. Quand il l'a prise, il s'est fait homme en restant Dieu ; de manière qu'il peut dire de lui ces deux choses également incontestables, l'une, qui a trait à son humanité : « Le Père est plus grand que moi (1) » ; l'autre, qui a rapport à sa divinité : « Mon Père et moi nous « sommes un (2) ». Car si le Verbe s'était confondu avec la chair, Dieu avec l'homme, il aurait pu dire à la vérité : « Mon Père est plus grand que moi », puisque Dieu est plus grand que l'homme; mais nullement : « Mon Père et moi nous sommes un » ; attendu que l'homme n'est pas une même chose avec Dieu. Tout au plus aurait-il pu s'exprimer ainsi : Mon Père et moi nous ne sommes pas, mais nous avons été un ; car il ne serait plus ce qu'il aurait cessé d'être. Cependant la nature d'esclave qu'il s'est unie lui a permis de dire : « Mon Père est plus grand que moi » ; et la nature divine qu'il n'a pas quittée, de dire aussi avec vérité : « Mon Père et moi nous sommes un ». Si donc il s'est anéanti au milieu des hommes, ce n'était pas pour cesser d'être ce qu'il était en devenant ce qu'il n'était pas ; c'était pour voiler ce qu'il était et pour montrer ce qu'il était devenu.

Aussi la Vierge ayant conçu et mis au monde ce Fils en qui se manifestait la nature d'esclave, « un enfant nous est né (3) » ; et le Verbe divin qui subsiste éternellement s'étant fait chair pour habiter parmi nous en voilant, tout en la conservant, sa divine nature, nous lui donnons avec Gabriel « le nom d'Emmanuel ». Puisqu'il s'est fait homme en demeurant Dieu, nous avons le droit de donner à ce fils de l'homme le nom de « Dieu avec nous » ; sans que l'homme soit en lui une autre personne que Dieu.

(1) Jean, XIV, 28. — (2) Ib., X, 30. — (3) Isaïe, IX, 6.

Tressaille donc, ô monde des croyants, puisque pour te sauver est venu parmi nous le Créateur même du monde. Le Père de Marie est ainsi le Fils de Marie ; le Fils de David, le Seigneur de David ; le descendant d'Abraham existait avant Abraham ; celui qui a formé la terre a été formé sur la terre ; le Créateur du ciel a été créé sous le ciel ; il est en même temps le jour qu'a fait le Seigneur, le jour et le Seigneur de notre cœur. Marchons à sa lumière, réjouissons-nous en lui et soyons transportés d'allégresse.

CINQUIÈME LECTURE

LE BUT DE L'INCARNATION

Pourquoi un Dieu, si grand que nous ne pouvons parler convenablement de lui, s'est-il abaissé jusqu'à se faire petit enfant? C'était pour notre bien, pour appliquer à nos maux les remèdes les plus capables de nous guérir. Il montre déjà la magnificence de ses desseins en accordant à Marie le double privilège de la virginité et de la maternité réunies.

1. Entreprendrons-nous de louer le Fils de Dieu tel qu'il est dans le sein de son Père, égal et coéternel à son Père, lui en qui tout a été formé au ciel et sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, lui le

Verbe de Dieu et Dieu en même temps, lui la vie et la lumière des hommes? Aucune pensée, aucune parole humaine n'en seraient capables. Pourquoi s'en étonner? Notre langue pourrait-elle en effet célébrer dignement Celui que notre cœur ne saurait voir encore, quoique le Verbe y ait ouvert un œil qui pourra le contempler lorsque nous serons purifiés de nos iniquités, guéris de nos infirmités et parvenus à la béatitude que goûteront les cœurs purs en voyant Dieu (1) ? Oui, pourquoi s'étonner que nous ne trouvions pas de paroles pour exprimer cette Parole unique qui nous a appelés à l'existence et invités à dire d'Elle quelque chose? C'est notre esprit qui forme les paroles que nous méditons et que nous produisons au dehors ; mais notre esprit est formé à son tour par cette Parole suprême. Quand l'homme forme en soi des paroles, il n'agit pas comme a agi le Verbe en le formant lui-même ; parce que le Père n'agit pas non plus en engendrant son Verbe comme en créant tout par lui. C'est un Dieu qu'engendre alors un Dieu ; et le Fils engendré n'est qu'un même Dieu avec son Père. Quant au monde, Dieu l'a créé ; et le monde passe, tandis que Dieu demeure ; et comme rien de ce qui est fait n'a pu se faire, ainsi Celui qui a pu tout faire n'a été fait par personne. Il n'est donc pas surprenant qu'ayant été fait comme tout le reste, l'homme ne trouve point de paroles pour expliquer la Parole qui a fait tout.

2. En écoutant toutefois et en réfléchissant un peu, peut-être pourrons-nous parler avec quelque convenance et quelque dignité, non « pas du Verbe en tant « qu'il était au commencement, qu'il était en Dieu et « qu'il était Dieu «, mais du Verbe en tant qu'il « s'est « fait chair » ; peut-être pourrons nous parler du motif

(1) Matt., v, 8.

pour lequel il « a habité parmi nous (1) ». Ne permettrait-il point de parler de lui là où il s'est rendu visible ? et n'est-ce point parce qu'il a voulu se montrer à nos yeux que nous solennisons ce jour où il a daigné naître d'une Vierge ? N'a-t-il pas voulu aussi que des hommes rapportassent à leur manière cette génération humaine ; au lieu que dans cette haute éternité où il est né égal à Dieu son Père, « qui rapportera sa génération (2) ? » Il n'y a point là de jour particulier à célébrer avec plus de solennité ; le jour n'y passe point pour revenir chaque année, car il y est sans fin comme il y a été sans commencement ; et ce jour éternel n'est autre que le Verbe unique de Dieu, lui qui est la vie et la lumière des hommes ; au lieu que le jour actuel où après s'être incarné il s'est montré comme l'époux qui sort du lit nuptial, s'appelle maintenant aujourd'hui comme demain s'appellera hier ; et si ce jour actuel tend à glorifier le Fils éternel de la Vierge, c'est que lui-même l'a consacré en naissant d'elle aujourd'hui.

Comment donc louer cet amour d'un Dieu ? comment lui rendre grâces ? Quelle affection en effet ne nous témoigne-t-il pas ? C'est lui qui a fait les temps, et pour nous il est né dans le temps ; son éternité le rend bien plus ancien que le monde, et pour nous il s'est fait dans le monde plus jeune que beaucoup de ses serviteurs ; il a fait l'homme et il s'est fait homme ; il est né d'une Mère après l'avoir créée, il est porté sur les bras que lui-même a formés, attaché au sein qu'il remplit, faisant entendre dans une étable les vagissements inarticulés de l'enfance muette, quand il est le Verbe sans lequel est réduite au silence toute éloquence humaine.

3. Contemple, ô mortel, ce que Dieu s'est fait pour

(1) Jean, I, 1, 14. — (2) Isaïe, LIII, 8.

toi ; et de ce docteur qui ne parle pas encore apprends combien sont profonds ses abaissements. Telle était ta faconde au paradis terrestre qu'elle te permit de donner des noms à tout être vivant (1) : et ton Créateur, pour l'amour de toi, est couché sans parole, sans appeler même sa Mère par son nom. Dans ce parc immense couvert d'arbres chargés de fruits, tu t'es perdu en négligeant d'obéir ; et lui est descendu par obéissance et comme un mortel dans cette étroite demeure pour y chercher les morts en se dévouant à mourir. Tu n'étais qu'un homme et, pour ta perte, tu as voulu être Dieu (2) ; lui, était Dieu, et, pour retrouver ce qui était perdu, il a voulu se faire homme. Enfin tu t'es laissé tellement accabler par l'orgueil humain, que tu n'as pu être relevé que par une humilité divine.

4. Avec joie donc célébrons ce jour où on a vu Marie enfanter son Sauveur ; une femme, l'Instituteur de l'union conjugale ; une Vierge, le Roi des vierges ; une épouse devenir mère sans époux, une Vierge rester toujours Vierge, pendant comme avant le mariage, en portant dans son sein et en allaitant son Fils. Ce Fils tout-puissant aurait-il, après sa naissance, dépouillé sa sainte Mère de cette virginité qui avait attiré son choix avant sa naissance ? La fécondité du mariage est louable sans doute ; mais l'intégrité virginale est préférable encore. Aussi le Christ fait homme, le Christ qui est en même temps Dieu et homme, ayant comme Dieu le pouvoir d'octroyer à sa Mère ce double privilège, ne lui accorderait pas le moindre, celui que convoitent les époux, pour la dépouiller du plus précieux, de celui qu'ambitionnent les vierges en dédaignant de devenir mères.

De là vient que l'Église, qui est vierge aussi, célèbre

(1) Gen., I, 19, 20. — (2) Ib., III.

aujourd'hui le miraculeux enfantement de cette Vierge. N'est-ce pas à l'Église que l'Apôtre a dit : « Je travaille « à vous présenter, comme une vierge chaste, au « Christ votre unique Époux (1) ? » Composée de ces peuples nombreux formés des deux sexes, de tant de jeunes filles, de pères et de mères unis par les liens du mariage, comment l'Église est-elle appelée une vierge chaste, sinon à cause de l'intégrité de sa foi, de son espérance et de sa charité ? Le Christ voulait donc se former une Église qui fût vierge de cœur ; c'est pourquoi il a conservé à Marie la virginité du corps même. Dans les unions humaines une femme est livrée à son mari pour n'être plus vierge ; et l'Église ne pourrait demeurer vierge, si elle n'avait pour Époux de son cœur le Fils même d'une Vierge.

(1) II Cor., xi, 1 .

SIXIÈME LECTURE

VÉRITÉ ET JUSTIFICATION

Le Verbe naissant de la Vierge est la Vérité s'élevant de la terre. Or, ce qu'il se propose n'est pas seulement de nous éclairer, mais encore de nous justifier. Donc allons à lui et nous y attachons.

1. Le Jour, auteur de chaque jour, a pour nous, mes frères, sanctifié le jour présent. C'est de ce Jour suprême qu'il est dit dans un psaume : « Chantez au « Seigneur un cantique nouveau ; que toute la terre « célèbre le Seigneur. Célébrez le Seigneur et bénis- « sez son nom ; bénissez son Sauveur, le Jour issu du « Jour (1) ». Quel est ce Jour issu du Jour, sinon le Fils issu du Père, lumière de lumière ? Le Jour donc a engendré le Jour qui jaillit aujourd'hui du sein de la Vierge ; et ce Jour par conséquent n'a ni lever ni coucher. J'appelle ici Jour Dieu le Père. Ce Jour en effet n'est-il pas lumière, non pas cette lumière, que voient les yeux du corps et qui éclaire les animaux aussi bien que nous ; mais la lumière qui brille aux yeux des anges et qui demande, pour arriver jusqu'à nous,

(1) Ps. XCV, 1, 2.

que nous purifiions nos cœurs. Ne vivons-nous pas dans une nuit qui passe et durant laquelle sont allumés pour nous les flambeaux de l'Écriture ? A cette nuit succédera le matin dont il est parlé dans ces mots d'un psaume : « Je me lèverai le matin devant vous et je « vous contemplerai (1) ».

2. Ce Jour donc qui n'est autre que le Verbe de Dieu, ce Jour qui éclaire les anges et qui rayonne dans cette patrie dont nous sommes exilés, s'est revêtu de chair et il est né de la Vierge Marie. Naissance merveilleuse ! qu'y a-t-il de plus merveilleux que l'enfantement d'une Vierge, qu'une Vierge qui conçoit étant Vierge et qui enfante étant Vierge encore ? Son Fils est ainsi formé de celle qu'il a formée ; il lui a donné la fécondité, sans altérer en rien son intégrité.

D'où vient Marie ? D'Adam. Et Adam ? De la terre. Mais Marie venant d'Adam et Adam de la terre, ne s'ensuit-il pas que Marie est terre comme lui ? Or, Marie étant terre, comment ne pas comprendre ce que nous chantons : « La Vérité s'est élevée de terre ? » Qu'y gagnons-nous ? « La Vérité s'est élevée de terre, « et la justice a regardé du haut du ciel (2) ». Pourquoi ? C'est que, comme s'exprime l'Apôtre, « igno- « rant la justice de Dieu et cherchant à établir la leur, « les Juifs ne se sont pas soumis à la divine justice. ». Comment un homme peut-il devenir juste ? Est-ce par lui-même ? Quel pauvre, hélas! peut se donner du pain ? Quel homme nu peut se couvrir si on ne lui donne des vêtements ? D'où vient aussi la justice ? Peut-elle exister sans la foi, puisque « c'est de la foi que vit le juste (3) ? » Se dire juste quand on n'a pas la foi, c'est mentir. Or, si on ment lorsqu'on n'a pas la foi, il faut pour ne pas mentir se tourner du

(1) Ps. v, 5. — (2) Ps. LXXXIV, 12. — 3) Rom., I. 17.

côté de la Vérité. Mais la Vérité était bien éloignée; elle s'est levée de terre. Tu dormais, elle est venue près de toi ; tu étais plongé dans un profond sommeil, elle t'a éveillé, et pour te détourner de ta perte, elle t'ouvre un chemin dans elle-même. Ainsi donc la Vérité s'élevant de terre, c'est le Christ naissant de la Vierge ; et si la justice regarde du haut du ciel, c'est pour ramener à la sagesse les hommes que l'injustice en a éloignés.

3. Nous étions mortels, accablés du poids de nos péchés, chargés des châtiments mérités par nous. La vie de chacun ne commence-t-elle point par la souffrance ? Pourquoi chercher des tireurs d'horoscopes ? Questionne l'enfant qui vient au monde, comprends ses pleurs. Eh bien ! la terre entière portait ainsi la colère de Dieu ; mais tout à coup quel éclair de bonté ! « La Vérité s'est élevée de terre ». Celui qui a tout créé, vient d'être créé aussi. Il a fait le jour. Le Christ Notre-Seigneur est de toute éternité sans commencement dans le sein de son Père ; il a maintenant son jour de naissance. Au commencement était le Verbe ; si ce Verbe n'avait passé par une génération humaine, jamais nous ne parviendrions à être divinement régénérés ; il est donc né pour nous faire renaître. Le Christ est né, comment hésiter de renaître ? Il a été engendré mais sans aucun besoin d'être régénéré. Eh ! qui a besoin d'être régénéré, sinon celui qui est condamné dans sa génération même ? Que sa miséricorde donc agisse dans nos cœurs. Sa mère l'a porté dans son sein ; portons-le dans nos âmes. On a vu une Vierge enceinte du Christ incarné : remplissons nos cœurs de la foi du Christ. Une Vierge a enfanté le Sauveur ; que notre âme à son tour enfante le salut, enfantons aussi la louange ; ne soyons point stériles et que pour Dieu nos âmes soient fécondes.

4. Le Christ est sans Mère quand il est engendré de son Père, et sans Père, quand il est enfanté par sa Mère: générations merveilleuses! la première est éternelle, la seconde temporelle. L'Éternel est né de l'Éternel. Pourquoi s'en étonner? Il est Dieu. Qu'on pense à la Divinité, et toute surprise cessera. Qu'on mette de côté l'étonnement pour faire monter des cris de louanges; aie la foi, crois ce qui s'est accompli. Dieu ne s'est-il pas assez humilié pour toi? Il était Dieu, et il est né. Quelle étroite étable! il y est enveloppé de langes et déposé dans une crèche; qui ne serait surpris? Il remplit le monde et pour lui il n'y a point place dans une hôtellerie. Quoi! notre pain céleste placé dans une crèche! Ah! que de cette crèche s'approchent les deux peuples, comme deux animaux mystérieux. « Le « bœuf a connu son maître, et l'âne, la crèche de son « Seigneur (1) ». Ne rougis point d'être pour ton Dieu l'un de ces animaux: tu porteras le Christ et tu ne t'égareras pas; tu es dans le vrai chemin, puisque le Christ te monte.

Oui, que le Seigneur nous monte aussi et qu'il nous mène où il lui plaît; soyons pour lui comme des animaux de charge et allons à Jérusalem. Ce fardeau n'écrase pas, il soulève; guidés par lui nous ne nous égarerons pas; par lui allons à lui, afin de partager l'éternelle joie de l'Enfant qui naît aujourd'hui.

(1) Isaïe, I, 3.

SEPTIÈME LECTURE

TROIS CIRCONSTANCES

1° Jésus-Christ a choisi pour naître le jour de l'année où les jours commencent à croître : c'est pour nous faire entendre que désormais nous devons croître dans la lumière et dans la sainteté ; 2° il pouvait naître sans le concours d'une mère comme il est né sans père ; mais il a voulu avoir une mère, afin de rendre l'espérance aux femmes comme il la rend aux hommes en se faisant homme ; 3° il a voulu naître dans une étable, être déposé dans une crèche, comme s'il devait servir de nourriture aux animaux ; c'était pour nous apprendre avec quelle docilité nous le devons servir et comment il se disposait à nous nourrir de lui-même.

1. Du sein de son Père où il était avant de naître de sa Mère, Jésus Notre-Seigneur a choisi non-seulement la Vierge qui devait le mettre au monde, mais encore le jour où il y devait entrer. Des hommes égarés préfèrent souvent un jour à l'autre, soit pour planter ou pour bâtir, soit pour se mettre en route et quelquefois même pour contracter mariage ; et cela dans l'espoir d'obtenir de plus heureux résultats. Nul cependant ne fixe le jour même de sa naissance. Quant au Sauveur il a pu le choisir comme il a pu choisir sa Mère, attendu que la création de l'une et de l'autre dépendait de lui.

Or, en préférant un jour à l'autre, il n'est pas entré dans les vaines idées de ces esprits superficiels qui attachent les destinées des hommes à la disposition des astres. Est-ce le jour de sa naissance qui a fait le bonheur du Christ? N'est-ce pas le Christ plutôt qui a béni le jour où il a daigné naître parmi nous? Aussi le jour de sa naissance est-il l'emblème mystérieux de la lumière qu'il vient répandre. « La nuit s'achève et le jour ap-« proche, dit l'Apôtre; rejetons par conséquent les « œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de « lumière ; comme en plein jour vivons avec honnê-« teté (1) ». Distinguons le jour et soyons jour nous-mêmes, car nous étions la nuit en vivant dans l'infidélité. Or, cette infidélité, qui s'était abattue sur le monde entier comme une nuit épaisse, devant diminuer à mesure que grandirait la foi, c'est pour cette raison qu'au jour de la naissance de Jésus-Christ la nuit commence à décroître et la lumière à croître.

Que ce jour, mes frères, soit donc pour nous un jour solennel; célébrons-le, non pas comme les infidèles, en considération du soleil, mais en considération de Celui qui a créé le soleil même. Car si le Verbe s'est fait chair (2), c'était afin de vivre pour l'amour de nous sous le soleil. Son corps n'était-il pas éclairé par cet astre, pendant que sa majesté l'élevait au-dessus de tout cet univers où il l'a placé ? Et ce même corps ne domine-t-il pas aujourd'hui ce soleil, à qui rendent des honneurs divins les aveugles qui ne sauraient contempler le vrai Soleil de justice ?

2. Aujourd'hui donc, chrétiens, célébrons non pas la génération divine du Christ, mais la naissance humaine qu'il a voulu recevoir pour s'accommoder à notre faiblesse, en se faisant visible, d'invisible qu'il

(1) Rom., XIII, 12, 13. — (2) Jean, I, 14.

était, afin de nous élever des choses visibles aux invisibles. La foi catholique, en effet, ne nous permet pas d'oublier ces deux générations du Sauveur, dont l'une est divine et l'autre humaine; dont l'une est au-dessus du temps et dont l'autre s'est accomplie dans le temps, mais qui sont toutes deux merveilleuses, puisque dans l'une le Sauveur n'a pas de Mère, ni de Père dans l'autre. Si nous ne comprenons pas celle-ci, comment peindre celle-là ? Comment du reste comprendre un fait si nouveau, si singulier, si unique dans le monde, un fait si incroyable, lequel pourtant est devenu croyable et se trouve incroyablement accepté dans le monde entier, savoir qu'une Vierge ait conçu, qu'elle ait enfanté, et en enfantant soit demeurée Vierge ? Mais ce que ne saurait expliquer la raison humaine, la foi le saisit et cette foi grandit à mesure que la raison est en défaut. En effet, qui oserait avancer que le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, n'aurait pu, même sans une Mère, se former un corps comme il en a formé un au premier homme, qui n'avait ni père ni mère.

Cependant, dès qu'il a créé les deux sexes, le sexe masculin et le sexe féminin, et qu'il venait les délivrer l'un et l'autre, il a voulu en naissant les honorer tous deux. Vous connaissez assurément la chute du premier homme ; vous savez que le serpent n'osa s'adresser à Adam, et que pour l'abattre il eut recours à l'intermédiaire de la femme. A l'aide du plus faible des deux époux il gagna le plus fort, et après s'être servi de l'un pour aller à l'autre, il triompha de tous deux. Il était à craindre que sous l'impression d'une juste douleur nous n'eussions horreur de la femme comme de la cause de notre mort, et qu'elle ne fût considérée par nous comme irrémédiablement perdue. C'est pour écarter ce sentiment qu'en venant chercher ce qui était perdu, le Seigneur voulut honorer l'homme et la

femme, perdus l'un et l'autre. Gardons-nous d'outrager le Créateur à l'occasion d'un sexe quelconque ; sa naissance les invite à espérer le salut tous deux. La gloire du sexe masculin, c'est que le Christ en soit, et la gloire du sexe féminin, c'est que la Mère du Christ en fasse partie. La grâce du Christ a triomphé de l'astuce du serpent.

3. Ainsi donc que tous deux renaissent avec Celui dont nous honorons aujourd'hui la naissance et qu'ils célèbrent tous deux ce grand jour. Ce n'est pas d'aujourd'hui sans doute que date l'existence du Christ Notre-Seigneur, puisqu'éternellement il a existé dans le sein de son Père ; mais c'est aujourd'hui qu'il a pris un corps dans le sein de sa Mère et qu'il s'est montré à nos yeux, rendant sa Mère féconde sans lui ôter rien de sa virginité. Ainsi il a été conçu, il est né et il est enfant. Or, qu'est-ce que cet enfant ? Enfant signifie incapable de parler, *fari*. Ainsi la Parole même ne peut parler. Mais, si dans son corps il garde le silence, il parle par la bouche des anges ; ceux-ci annoncent aux pasteurs le Prince et le Pasteur des pasteurs.

De plus il est déposé dans la crèche comme pour servir d'aliment au bétail fidèle. Un prophète n'avait-il pas fait cette prédiction : « Le bœuf reconnaît son maî-« tre, et l'âne, l'étable de son Seigneur (1) ? » Aussi était-il monté sur un ânon lorsqu'aux acclamations des multitudes qui le précédaient et qui le suivaient, il fit son entrée à Jérusalem (2). Nous aussi, reconnaissons-le, approchons-nous de la crèche, mangeons-y, et portons le Seigneur en nous laissant guider par lui, afin de parvenir ainsi à la Jérusalem céleste. Si la naissance humaine du Christ décèle l'infirmité, quelle majesté révèle sa génération dans le sein de son Père ! Si dans

(1) Isaïe, I, 3. — (2) Matt., XXI, 1-9.

le temps il compte un jour, n'est-il pas l'Éternel même engendré par le Jour éternel ?

4. Il convient donc de nous enflammer d'ardeur aux accents de ce psaume qui retentit à nos oreilles comme l'éclat d'une trompette céleste : « Chantez au Seigneur « un cantique nouveau ; que toute la terre célèbre le « Seigneur. Chantez le Seigneur et bénissez son « nom (1) ». Ainsi reconnaissons et publions la gloire de ce Jour issu du Jour, lequel reçoit aujourd'hui une naissance corporelle. Ce Jour issu du Jour est le Fils né du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière. Il est aussi le Sauveur dont il est dit ailleurs : « Que Dieu « prenne pitié de nous et qu'il nous bénisse : qu'il « fasse rayonner sa face au-dessus de nous ; afin que « sur la terre nous puissions connaître votre voie, et « *votre Sauveur* parmi tous les peuples (2) ». *Sur la terre* révèle la même idée que *parmi tous les peuples* ; et *votre voie* désigne *votre Sauveur*. Ne nous souvient-il pas que le Seigneur a dit : « Je suis la voie (3) ? » Tout à l'heure encore, pendant qu'on lisait l'Évangile, nous avons vu que le bienheureux vieillard Siméon avait reçu, d'un oracle divin, l'assurance de ne pas goûter la mort avant d'avoir contemplé le Christ du Seigneur. Il prit dans ses bras le divin Enfant, et reconnaissant la suprême grandeur dans ces petits membres : « C'est maintenant, Seigneur, que selon votre « parole vous laisserez votre serviteur s'en aller en paix, « puisque mes yeux ont vu votre Sauveur (4),

Nous donc aussi « proclamons ce Jour issu du Jour, « ce Sauveur de Dieu ». Publions « sa gloire parmi « les nations, ses merveilles parmi tous les peuples (5) ». Il est couché dans une crèche, mais il supporte le monde ; il prend le sein, mais il nourrit les

(1) Ps. XCIV, 1, 2. — (2) Ps. LXVI, 2, 3. — (3) Jean, XIV, 6. — (4) Luc, II, 26, 29, 30. — (5) Ps. XCV, 2, 2.

anges ; il est enveloppé de langes, mais il nous donne le vêtement de l'immortalité ; il est allaité, et en même temps adoré ; pour lui il n'y a point place dans l'hôtellerie, mais il s'élève un temple dans le cœur des croyants. Pour fortifier la faiblesse, la force s'affaiblit. Ah ! sachons admirer cette naissance temporelle plutôt que de la dédaigner, et reconnaissons-y les abaissements profonds de la plus haute Majesté, et, pour arriver à son éternité, enflammons près de lui notre charité.

HUITIÈME LECTURE

DE LA VIRGINITÉ

Tel est l'amour du Sauveur pour la virginité, qu'au moment où il vient se soumettre de grand cœur à tant d'outrages, il ne veut qu'une vierge pour mère, exige de toute son Église qu'elle soit vierge de cœur, et comble de ses grâces privilégiées les chrétiens qui gardent la virginité spirituelle et corporelle, à l'exemple de Marie.

1. En se faisant chair, le Verbe du Père, par qui tout a été fait, nous donne à célébrer le jour de sa naissance dans le temps ; Auteur divin de tous les jours, il a voulu en réserver un au souvenir de sa Nativité. Dans le sein de son Père, il est antérieur à la longue suite des siècles ; et en quittant aujourd'hui le sein de sa

mère, il suit le cours des années. Créateur de l'homme, il se fait homme ; il veut ainsi prendre le sein maternel, lui qui dirige les astres, condamner le Pain à endurer la faim, la Fontaine à avoir soif, la Lumière à dormir, la Voie à se fatiguer de la route, la Vérité à être accusée par de faux témoins, le Juge des vivants et des morts à être jugé par un mortel, la Justice à être condamnée par l'iniquité, la Règle à être flagellée, la Grappe à être couronnée d'épines, le Fondement de l'édifice à être suspendu, la Force à être affaiblie, la Santé même à être blessée et la Vie à mourir. Oui, c'était pour endurer en notre faveur ces énormités et d'autres encore ; c'était pour délivrer des indignes, puisqu'en souffrant tant de maux pour l'amour de nous, il n'en avait mérité aucun, et qu'en recevant de lui tant de bienfaits nous n'étions pas dignes d'un seul ; c'était, dis-je, dans ce but que Fils de Dieu avant tous les siècles et sans avoir eu jamais de commencement, il a daigné dans ces derniers jours se faire fils de l'homme ; né de son Père sans avoir été formé par lui, il est né d'une Mère que lui-même a formée, redevable enfin de l'existence humaine à celle qui jamais et nulle part n'aurait existé sans lui.

2. Ainsi s'accomplit cette prédiction d'un psaume : « La Vérité s'est élevée de terre (1) ». Cette terre est Marie, Vierge après l'enfantement comme avant de concevoir. Comment admettre la perte de l'intégrité dans ce corps, dans cette terre d'où s'est élevée la Vérité ? Aussi, après sa Résurrection, le Sauveur était considéré, non pas comme ayant un corps, mais comme étant un pur esprit : « Palpez, dit-il, et « voyez, car un esprit n'a ni chair ni ossements, comme « vous voyez que j'en ai (2) ». Or, ce corps jeune et

(1) Ps. LXXXIV, 12. — (2) Luc, XXIV, 38.

ferme n'entra pas moins dans l'appartement où étaient les disciples, quoique les portes en fussent fermées (1). Mais s'il a pu, malgré tout son développement, entrer par des portes closes, comment lui aurait-il été impossible, quand il était si petit, de sortir, sans le violer, du sein maternel ? Toutefois les incrédules ne veulent admettre ni l'un ni l'autre de ces faits ; et ce qui engage les croyants à les admettre avec plus de confiance, c'est qu'ils sont rejetés l'un comme l'autre par les incroyants, par ceux qui ne croient pas à la divinité du Christ. Mais avec la certitude que Dieu même s'est incarné, la foi ne doute pas que ces deux faits ne soient également possibles ; que Dieu ait pu, dans la maturité de l'âge, pénétrer, sans l'ouvrir, dans une maison et montrer son corps à ceux qui s'y tenaient enfermés ; qu'il ait pu aussi, devenu petit enfant, sortir comme l'époux de son lit nuptial, du sein de la Vierge, sans blesser aucunement l'intégrité de sa Mère (2).

3. C'est là effectivement que le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine afin de s'unir une Église immaculée comme son Chef. Aussi l'apôtre Paul dit-il que cette Église est vierge, non seulement à cause des vierges proprement dites qu'il voit en elles ; mais encore à cause de l'inviolable pureté qu'il désirait à toutes les âmes. « Je vous ai fiancés, écrit-il, comme une « vierge chaste pour vous présenter au Christ, votre « unique Époux (3) ». Afin donc d'imiter la Mère de son Seigneur, comme l'Église ne saurait être, par le corps, vierge et mère tout ensemble, elle l'est par l'esprit. Et quand le Christ veut que son Église soit vierge et qu'il la purifie des souillures contractées avec le démon, il aurait, en naissant, dépouillé sa Mère de sa virginité ?

(1) Jean, xx, 19. — (2) Ps. xviii, 6. — (3) II Cor., xi, 12.

O vous qui êtes le fruit de cette incorruptible virginité, vierges sacrées qui foulez aux pieds les noces terrestres et qui voulez rester vierges jusque dans votre corps, célébrez aujourd'hui avec joie, célébrez avec pompe l'enfantement de la Vierge. C'est une femme qui met au monde sans s'être approchée d'aucun homme. Ah ! Celui qui vous a donné d'aimer ce que vous aimez, n'en a point privé sa Mère. Comment croire que guérissant en vous la maladie que vous avez héritée d'Ève, il corrompit en Marie la vertu qui pour vous a tant de charmes ?

4. Il est donc sûr que cette Vierge, sur les traces de qui vous marchez, n'a point connu d'homme pour concevoir son Fils, et qu'elle est restée Vierge tout en le mettant au monde. Imitez-la dans la mesure de vos forces, non point dans sa fécondité, ce qui vous est interdit, mais dans toute sa pureté. Seule elle a pu joindre ces deux faveurs dont l'une a fixé votre choix, et vous perdriez celle-ci en voulant les réunir comme elle. Si elle a joui de l'une et de l'autre, c'est par la grâce du Tout-Puissant devenu son Fils ; car au Fils de Dieu seul il était réservé de naître de cette manière pour devenir Fils de l'homme.

Néanmoins, de ce que le Christ ne soit Fils que d'une Vierge, ne concluez pas qu'il vous est étranger. Vous n'avez pu donner naissance à son humanité ; mais voyez dans vos cœurs, il y est votre Époux, et quel Époux ! Un Époux à qui vous devez vous attacher comme à l'Auteur de votre félicité, sans craindre qu'il vous ravisse la virginité. Eh ! si tout en naissant corporellement il n'a point ôté la virginité à sa Mère, ne vous la conservera-t-il pas bien mieux encore en vous donnant des embrassements purement spirituels ? Gardez-vous encore de vous croire stériles en demeurant vierges ; car la sainte pureté du corps contribue à fé-

conder l'âme. Suivez les recommandations de l'Apôtre ; et puisque vous ne vous souciez ni des choses du monde, ni de plaire à un mari, appliquez-vous aux intérêts de Dieu, cherchez à lui plaire en tout (1) ; plus féconde ainsi que votre corps, votre âme pourra s'enrichir de vertus.

Un mot enfin à vous tous ; voici donc ce que j'ai à vous dire, à vous que l'Apôtre a fiancées au Christ comme une vierge chaste : Ce que vous admirez extérieurement en Marie, reproduisez-le dans l'intérieur de votre âme. Croire de cœur pour être justifié, c'est concevoir le Christ : confesser de bouche pour être sauvé, c'est l'enfanter (2). Heureux moyen d'unir en vous la plus riche fécondité à une virginité constante !

(1) I Cor., VII, 32-34. — (2) Rom., X, 10.

NEUVIÈME LECTURE

BONTÉ DE DIEU DANS L'INCARNATION

Quelque grandes que soient les merveilles qui se manifestent dans l'Incarnation, la bonté de Dieu s'y révèle avec plus d'éclat encore. C'est pour nous en effet qu'il s'est fait homme, c'est pour tous en général et pour chacun en particulier; et quand il retourne au ciel c'est encore pour veiller sur nous.

1. « La Vérité » aujourd'hui « s'est élevée de « terre (1) » ; le Christ est né de la chair. Livrez-vous à une sainte joie ; que ce jour attache vos esprits à la pensée du jour éternel, souhaitez, espérez fermement les biens célestes, et puisque vous en avez reçu le pouvoir, comptez devenir enfants de Dieu. N'est-ce pas pour vous qu'est né dans le temps l'Auteur même des temps, pour vous que s'est montré au monde le Fondateur du monde, pour vous enfin que le Créateur est devenu créature ? Pourquoi donc, ô mortels, mettre encore votre esprit dans ce qui est mortel ? pourquoi consacrer toutes vos forces à retenir, s'il était possible, une vie fugitive? Ah! de plus brillantes espérances rayonnent sur la terre, et ceux qui l'habitent n'ont

(1) Ps. LXXXIV, 12

reçu rien moins que la promesse de vivre dans les cieux.

Or, pour faire croire à cette promesse, une chose bien plus incroyable vient d'être donnée au monde. Pour rendre les hommes des dieux, Dieu s'est fait homme ; sans rien perdre de ce qu'il était, il a voulu devenir ce qu'il avait fait ; oui, devenir ce qu'il a fait, unissant l'homme à Dieu, sans anéantir Dieu dans l'homme. Nous sommes étonnés de voir une Vierge qui devient Mère; il nous faut des efforts pour convaincre les incrédules de la réalité de cet enfantement tout nouveau, pour leur faire admettre qu'une femme a conçu sans le concours d'aucun homme ; qu'elle a donné le jour à un Enfant dont aucun mortel n'était le père ; enfin que le sceau sacré de sa virginité est resté inviolable au moment de la conception et au moment de l'enfantement. La puissance de Dieu se montre ici merveilleuse ; mais sa miséricorde plus admirable encore, puisqu'à la puissance il a joint la volonté de naître ainsi. Il était le Fils unique du Père, avant de devenir le Fils unique de sa Mère ; lui-même l'avait formée, avant d'être formé dans son sein ; avec son Père il est éternel, et avec sa Mère il est enfant d'un jour; moins âgé que la Mère dont il est formé, il est antérieur à tout sans être formé de son Père ; sans lui le Père n'a jamais existé, et sa Mère n'existerait pas sans lui.

2. Vierges du Christ, réjouissez-vous ; sa Mère est l'une de vous. Vous ne pouviez donner le jour au Christ, et pour lui vous ne voulez donner le jour à personne. Il n'est pas né de vous, mais c'est pour vous qu'il est né. Et pourtant, si vous gardez, comme vous y êtes obligées, le souvenir de sa parole, vous aussi vous êtes ses mères, puisque vous accomplissez la volonté de son Père. N'a-t-il pas dit : « Quiconque fait la

« volonté de mon Père, celui-là est mon frère, et ma « sœur, et ma mère (1) ? » Veuves chrétiennes, réjouissez-vous : il a rendu la virginité féconde, et c'est à lui que vous avez fait le vœu sacré de continence. Réjouis-toi aussi, chasteté nuptiale, vous tous qui gardez la fidélité conjugale ; conservez dans vos cœurs ce que n'ont plus vos corps. Si la chair ne peut rester étrangère à certaines impressions, que la conscience soit vierge dans la foi, vierge comme l'est toute l'Église. La pieuse virginité de Marie a donné naissance au Christ; la longue viduité d'Anne l'a reconnu petit enfant; et pour lui a combattu la chasteté conjugale et la miraculeuse fécondité d'Élisabeth. Ainsi tous les ordres de l'Église ont fait pour le Christ ce que par sa grâce des membres fidèles pouvaient en faveur de leur Chef.

Et vous, puisque le Christ est la vérité, la paix et la justice, concevez-le par la foi, enfantez-le par vos œuvres ; que votre cœur fasse par sa loi ce qu'a fait pour son corps le sein de sa Mère. Etes-vous étrangers à l'enfantement de la Vierge, puisque vous êtes les membres du Christ? A votre Chef, Marie a donné naissance; à vous c'est l'Église ; car l'Église aussi est à la fois vierge et mère; mère par les entrailles de la charité: vierge par l'intégrité de la foi et de la piété. Elle enfante ces peuples entiers ; mais ils ne sont que membres de Celui dont elle est à la fois et le corps et l'épouse : semblable encore, sous ce rapport, à la Vierge qui est devenue pour nous tous la Mère de l'unité.

3. Ainsi donc célébrons tous avec unanimité de cœur, célébrons avec des pensées chastes et de saintes affections le jour de la naissance du Seigneur. C'est

(1) Matt., xii, 50.

en ce jour, comme nous le disions en commençant, que « la Vérité s'est élevée de terre. » Aussi bien ce que dit ensuite le même psaume est également accompli En effet, comme Celui qui s'est élevé de terre, c'est-à-dire, qui est né de la chair, est descendu du ciel et se trouve au-dessus de tous (1); il est hors de doute qu'en remontant vers son Père, il est « la justice qui regarde « du haut du ciel ». Lui-même, en promettant l'Esprit Saint, dit expressément qu'il est la justice. Cet Esprit, dit-il, « convaincra le monde au sujet du péché « et de la justice, et du jugement. Du péché, parce « qu'on n'a pas cru en moi; de la justice parce que « je vais à mon Père et que vous ne me verrez « plus (2) ». Telle est donc la justice qui regarde du haut du ciel. « Elle s'élance d'une extrémité du ciel et « s'étend jusqu'à l'autre ».

Il était à craindre qu'on ne vînt à mépriser la Vérité à cause qu'elle s'est élevée de terre, lorsque, semblable à l'époux qui sort du lit nuptial, elle s'est élancée du sein maternel où le Verbe de Dieu avait contracté avec la nature humaine une ineffable union. Afin de détourner ces mépris, et pour empêcher que malgré sa naissance admirable, malgré ses paroles et ses œuvres merveilleuses, la ressemblance de la chair du Christ avec la chair de péché ne fît voir en lui qu'un homme; après ces mots : « Pareil à l'époux sortant du lit nup- « tial, il s'est élancé comme un géant pour fournir sa « carrière », viennent aussitôt ceux-ci : « Il est parti d'une extrémité du ciel (3) ». Si donc, « la Vérité s'est « élevée de terre », c'était bonté de sa part, et non pas nécessité; miséricorde, et non pas dénûment. Pour s'élever de terre, cette Vérité est descendue des cieux; pour sortir de son lit nuptial, l'Époux s'est élancé d'une

(1) Jean, III, 31. — (2) Jean, XVI, 8-10. — (3) Ps. XVIII, 6, 7.

extrémité du ciel. Voilà pourquoi il est né aujourd'hui.

Ce jour est le plus court des jours de la terre ; et c'est à dater de lui que les jours commencent à grandir. Ainsi Celui qui s'est rapetissé pour nous élever, a fait choix du jour qui est à la fois le moindre et le principe des grands jours. En naissant ainsi et malgré son silence, il nous crie en quelque sorte, avec une voix retentissante, que pour nous il s'est revêtu de la nature de son esclave et que nous devons avec lui posséder le ciel.

DIXIÈME LECTURE

JÉSUS NOTRE PAIX

Il convenait que les Anges félicitassent hautement Marie de sa divine maternité ; il convient aussi que nous répétions le cantique des Anges, car c'est nous qui serons un jour la gloire de Dieu dans les cieux, et si nous avons bonne volonté, si nous demandons instamment la grâce divine au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, lui-même sera notre paix.

1. A la lecture de l'Évangile, nous avons entendu ce chant des Anges annonçant aux bergers que Jésus-Christ Notre-Seigneur était né de la Vierge : « Gloire « à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix

« aux hommes de bonne volonté (1) ». Ce chant solennel de félicitation ne s'adressait pas seulement à la Mère de l'Enfant divin, mais encore à toute l'humanité à qui elle venait de donner un Sauveur. Et ne convenait-il pas, n'était-il pas de haute bienséance que Celle qui venait de donner naissance au Seigneur du ciel et de la terre en conservant toute son intégrité virginale, fût félicitée non par des femmes qui lui auraient adressé des louanges humaines, mais par les Anges chantant la gloire de Dieu? Nous donc aussi élevons la voix, non pour annoncer à des bergers la naissance du Sauveur, mais pour la célébrer avec ses brebis fidèles; écrions-nous avec toute l'allégresse dont nous sommes capables, et avec tout le dévouement de notre cœur; écrions-nous à haute voix : « Gloire à Dieu au plus « haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de « bonne volonté. » De plus étudions, avec toute la force de notre attention, le sens de ces divines paroles, de ces louanges divines, de ce chant angélique; méditons-les avec foi, espérance et charité. Car, conformément à ce que nous croyons, à ce que nous espérons, et à ce que nous désirons, nous aussi nous glorifierons Dieu au plus haut des cieux, lorsqu'à la résurrection de notre corps devenu spirituel nous serons transportés dans les nues au-devant du Christ; pourvu toutefois que, durant notre séjour sur la terre, nous unissions la paix à la bonne volonté. La vie, en effet, n'est-elle pas au plus haut des cieux, puisque c'est là le séjour des vivants? Là aussi les jours ne sont-ils pas heureux, puisque le Seigneur y est toujours le même sans que ses années diminuent? Or, quand on cherche la vie, quand on aspire à voir des jours heureux, on doit préserver sa langue de toute parole mauvaise, et ses

(1) Luc. II, 14.

lèvres de tout artifice ; on doit éviter le mal et faire le bien, afin d'être ainsi un homme de bonne volonté ; chercher aussi la paix et courir à sa poursuite (1) : car c'est « aux hommes de bonne volonté » qu'elle est assurée.

2. Diras-tu, ô mortel : « Je sens en moi le vouloir, « mais je n'y trouve pas à faire le bien ? Au fond du « cœur aimes-tu la loi de Dieu, et vois-tu dans tes « membres une autre loi qui résiste à la loi de ton es- « prit et t'assujétit à cette même loi du péché qui est « dans tes membres ? » Maintiens-toi dans cette bonne volonté, et écrie-toi avec l'Apôtre : « Malheureux « homme que je suis ! Qui me délivrera du corps de « cette mort ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ « Notre-Seigneur (2) ». C'est lui, en effet, cette paix promise aux hommes de bonne volonté, quand sera terminée cette guerre « où la chair convoite contre l'es- « prit et l'esprit contre la chair, sans vous laisser « faire ce que vous voulez (3) » ; car il a montré qu'il est réellement « notre paix, en nous unissant les deux en un (4) ». Oui, maintenons notre bonne volonté en face de ces convoitises perverses, et en la maintenant, implorons le secours de la grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Sentons-nous le soulèvement de la loi charnelle ? y avons-nous même succombé ? Implorons encore le secours divin, sans nous appuyer sur nos propres forces, et au moins dans cet accablement ne dédaignons point de nous humilier. Ainsi viendra à notre aide Celui qui disait à des hommes déjà croyants : « Si vous demeurez dans ma parole, « vous serez vraiment mes disciples, et vous connaî- « trez la vérité, et la Vérité vous rendra libres (5) ». La Vérité donc viendra à notre aide et nous délivrera

(1) Ps. xxxiii, 13-15. — (2) Rom., vii, 18-25. — (3) Galat., v, 17. — (4) Ephés. ii, 14. — (5) Jean, viii, 31-32.

du corps de cette mort. Aussi quand cette Vérité, dont nous célébrons la naissance, « s'est élevée de terre (1) », c'était pour être sur la terre la paix des hommes de bonne volonté.

Qui pourrait, en effet, vouloir et faire le bien, sans être aidé pour le pouvoir, sans le secours intérieur de Celui qui en nous appelant nous a donné de vouloir ? Aussi est-ce en tous sens que nous a prévenus sa miséricorde, et pour nous appeler quand nous ne le voulions pas, et pour nous faire obtenir de pouvoir ce que nous voulons ? Disons-lui donc : « J'ai juré et résolu « de garder les arrêts de votre justice », je l'ai résolu, sans doute, et pour vous obéir ; je vous ai même promis l'obéissance. Mais comme « je vois dans mes membres « une autre loi qui résiste à la loi de mon esprit et « qui m'assujetit à cette loi du péché qui est dans « mes membres ; je suis humilié de tous côtés. Sei- « gneur, rendez-moi la vie, selon votre parole. Le vouloir « est en moi ; agréez donc, Seigneur, les vœux que vous « offre ma volonté (2) », afin de donner sur la terre la paix aux hommes de volonté bonne. Parlons à Dieu de cette sorte, disons-lui encore ce que nous suggérera notre piété, éclairée par de saintes lectures : ainsi nous ne célébrerons pas inutilement le Seigneur naissant d'une Vierge, nous dont la sanctification commence par la bonne volonté et se consomme par la charité parfaite, charité que répand dans nos cœurs, non pas nous, mais l'Esprit-Saint qui nous a été donné (3).

(1) Ps. LXXXIV, 12. — (2) Ps. CXVIII, 106-108. — (3) Rom., V, 5.

ONZIÈME LECTURE

LE PAIN DE VIE

En naissant de son Père, Jésus-Christ est l'aliment des Anges, et il se fait l'aliment des hommes en naissant de sa Mère. Mais si les hommes s'attachent à vivre de lui sur la terre, ils jouiront de lui comme les Anges dans le ciel et seront pleinement heureux. Pourquoi hésiter ?

1. Écoutez, enfants de lumière, adoptés pour faire partie du royaume de Dieu ; mes très chers frères, écoutez ; écoutez, justes, et tressaillez dans le Seigneur ; ainsi vos cœurs droits seront dignes de chanter ses louanges (1), Écoutez ce que vous savez, rappelez-vous ce qui vous a été dit, aimez ce que vous croyez et publiez ce que vous aimez. Puisque nous célébrons le retour anniversaire de ce grand jour, attendez les quelques mots qu'il réclame.

Le Christ est né ; comme Dieu, de son Père, de sa Mère, en tant qu'homme ; de son Père, sans nuire à son immutabilité, de sa Mère, sans altérer sa virginité ; de son Père, sans avoir de Mère, de sa Mère, sans avoir de Père ; de son Père en dehors du temps, de sa Mère

(1) Ps XXXIII, 1.

en dehors de l'homme ; de son Père comme principe de vie, de sa Mère comme anéantissant la mort ; de son Père comme dirigeant tous les jours, de sa Mère comme consacrant celui-ci. Quand il a envoyé Jean devant lui, il a voulu qu'il naquît au moment où les jours commencent à diminuer : pour lui, il est né quand les jours commencent à grandir : emblème mystérieux de ce que Jean devait dire plus tard : « Il faut qu'il « croisse et que je diminue (1) ». C'est qu'en soi, la vie humaine doit décroître, et croître en Jésus-Christ ; « en sorte que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux- « mêmes, mais pour Celui qui est mort et qui est res- « suscité dans l'intérêt de tous (2) » ; et que chacun de nous dise avec l'Apôtre : « Je vis, mais ce n'est plus « moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (3) » ; à lui de croître, à moi de diminuer.

2. Les anges lui adressent des louanges dignes de lui ; aussi bien est-il leur aliment éternel, il leur communique une incorruptible vigueur. Mais c'est comme Verbe de Dieu qu'ils vivent de sa vie, participant à son éternité et partageant son bonheur. Ils le louent magnifiquement comme Dieu dans le sein de Dieu, ils glorifient en lui le Dieu qui réside au plus haut des cieux. « Pour nous, qui sommes son peuple et les « brebis de ses mains (4) », travaillons, dans la mesure de notre faiblesse, à mériter la paix par notre bonne volonté, après nous être réconciliés avec lui. N'est-ce pas aujourd'hui que les anges eux-mêmes, en célébrant avec transport le Sauveur qui nous est né, ont dit : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la « terre paix aux hommes de bonne volonté (5) ? » Si donc les anges le louent avec magnificence, louons-le, nous, avec obéissance. Ils sont ses messagers, nous

(1) Jean, III, 20. — (2) II Cor., V, 15. — (3) Gal., II, 20. — (4) Ps. XCIV, 7. — (5) Luc, II, 14.

sommes son troupeau. Il couvre d'un mets divin leur table dans les cieux, il remplit aussi notre étable sur la terre. Ce qui couvre leur table, c'est Celui dont il est écrit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Ce qui remplit notre étable, c'est Celui dont il est dit : « Et le « Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous (1) ». Ainsi, pour permettre à l'homme de manger le pain des anges, le Créateur des anges s'est fait homme. Les anges le louent par leur vie même, et nous par notre foi; eux, en jouissant, et nous, en demandant; eux, en saisissant, et nous, en cherchant; eux, en entrant, et nous, en frappant.

3. Quel est en effet celui d'entre nous qui connaît tous les trésors de sagesse et de science enfermés dans le Christ et cachés sous le voile de sa pauvreté matérielle ? Car « pour nous il s'est fait pauvre quand il « était riche, afin de nous enrichir par sa pauvreté (2) » ; il s'est montré pauvre, lorsque pour anéantir la mort il s'est revêtu de notre mortalité. Toutefois il n'a point perdu alors ses richesses, il nous les a promises pour plus tard. Qu'elles sont grandes les jouissances qu'il cache pour ceux qui le craignent et qu'il montre à ceux qui espèrent en lui (3) ! Car nous ne connaissons que partiellement et jusqu'à ce qu'arrive ce qui est parfait. Or pour nous rendre capables de goûter ainsi ce qui est parfait, Celui qui comme Dieu est égal au Père et qui comme serviteur est devenu semblable à nous, nous réforme sur l'image de Dieu même. Fils unique de Dieu, devenu fils de l'homme, il élève en grand nombre les fils des hommes jusqu'à la dignité de fils de Dieu ; par sa nature visible de serviteur il nourrit ses serviteurs et en fait des enfants capables

(1) Jean, I, 1, 14. — (2) II Cor, VIII, 9. — (3) Ps. XXX, 20.

de voir la nature même de Dieu. « Nous sommes les « enfants de Dieu, est-il écrit, et ce que nous serons « n'apparaît pas encore. Nous savons que quand Dieu « apparaîtra nous lui serons semblables, parce que nous « le verrons tel qu'il est (1) ». Pourquoi, en effet, ces « expressions de *trésors de sagesse et de science*, de divines richesses, sinon pour dire que Dieu nous suffit ? Pourquoi parler encore de *grandes jouissances*, sinon pour faire entendre qu'il nous satisfait pleinement ? « Montrez-nous donc votre Père, et c'est assez (2) ». Aussi est-il dit par l'un de nous, est-il dit en nous ou pour nous dans un psaume : « Je serai rassasié, lors- « que se manifestera votre gloire (3) ». De plus, comme le Père et le Fils font un, voir le Fils, c'est voir aussi le Père (4) ; et « le Seigneur des vertus » est par là même « le Roi de gloire (5) ». En se tournant vers nous, il nous montrera sa face, et nous serons sauvés, et nous serons rassasiés, et cela nous suffira.

4. Ah ! disons-lui donc du fond du cœur : « J'ai « recherché votre présence, je la rechercherai, Sei- « gneur ; ne détournez pas de moi votre face (6) ». Et qu'à notre cœur aussi lui-même réponde : « Celui qui « m'aime garde mes commandements ; de plus, celui « qui m'aime sera aimé par mon Père ; moi aussi je l'ai- « merai et je me révélerai à lui (7) ». Ceux à qui il parlait ainsi le voyaient bien des yeux du corps, entendaient sa voix, et considéraient l'homme en lui ; mais ce qu'il promettait de montrer à ceux qui l'aiment, c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui ne s'est point élevé dans le cœur de l'homme (8), c'est lui-même encore.

Jusqu'à ce que s'accomplisse cette promesse, jusqu'à

(1) I Jean, III, 2. — (2) Jean, XIV, 8. — (3) Ps. XVI, 15. — (4) Jean, X, 3, XIV, 9. — (5) Ps. XXIII, 10. — (6) Ps. XXVI, 8, 9. — (7) Jean, XIV, 21. — (8) I Cor., II, 9.

ce que le Sauveur nous montre ce qui nous suffira; en attendant que nous puisions en lui la vraie source de vie, le rassasiement même; pendant que vivant de la foi nous sommes éloignés de lui; pendant que nous avons faim et soif de la justice, et qu'avec une ardeur ineffable nous aspirons à contempler la beauté de la nature même de Dieu, célébrons avec une humble dévotion le jour où il naît comme esclave. Incapables encore de contempler ce qu'il reçoit du Père qui l'engendre avant l'aurore, chantons ce qu'il reçoit de sa Mère qui l'enfante dans la nuit. Nous ne voyons pas encore le nom qu'il porte dès avant le soleil (1); considérons dans le soleil sa tente qu'il y a placée. Nous ne voyons pas encore le Fils unique subsistant dans le sein de son Père; rappelons-nous l'Époux sortant du lit nuptial (2). Nous ne pouvons nous asseoir encore au festin de notre Père; saluons la crèche de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(1) Ps. LXXI, 17. — (2) Ps. XVIII, 6.

DOUZIÈME LECTURE

LES TITRES DU SAUVEUR

Celui dont nous honorons aujourd'hui la naissance est à la fois le Fils de Dieu et le Fils de Marie, l'Époux de l'Église et le Sauveur des hommes, en faveur de qui il sait user de douceur et de force, de sévérité et de bonté.

1. Celui qui est à la fois Fils de Dieu et fils de l'homme, Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme Fils de Dieu n'a point de Mère et il a créé tous les jours; comme fils de l'homme il n'a point de Père et il a consacré ce jour. Invisible par sa naissance divine, rendu visible par sa naissance humaine, il est admirable dans l'une et dans l'autre. Quand donc un prophète disait de lui : « Qui racontera sa généra-« tion (1) ? » de laquelle parlait-il préférablement? Il est difficile de décider si c'est de celle où par sa naissance éternelle il est coéternel au Père, ou bien de celle où, formé dans le temps, il avait auparavant créé sa Mère afin de naître d'elle: si c'est de celle où il n'a jamais commencé puisqu'il a existé toujours. Eh! qui pourrait expliquer comment la Lumière est née de la

(1) Isaïe, LIII, 8.

Lumière, en ne formant toutefois qu'une seule et même Lumière ; comment un Dieu est né d'un Dieu, sans faire néanmoins plusieurs dieux ; comment on présente cette naissance à titre de fait accompli, quand il a été impossible de distinguer en elle soit un temps passé qui la montre comme passée, soit un temps futur qui l'ait indiquée comme devant avoir lieu, soit un temps présent qui la désigne comme s'accomplissant, sans être accomplie encore ? Qui donc racontera cette génération, puisque l'acte à raconter subsiste au-dessus du temps, et que les paroles du récit passent avec le temps ? Quant à cette autre génération qui lui donne une Vierge pour Mère, qui la racontera encore, puisque sa conception dans la chair n'a pas eu lieu d'une manière charnelle, et puisqu'en naissant de la chair, il a rempli de lait le sein de sa nourrice, sans altérer l'intégrité de sa Mère. Qui donc racontera ces deux générations ou l'une d'elles ?

2. Ah ! voici le Seigneur notre Dieu ; voici le Médiateur de Dieu et des hommes, notre Sauveur fait homme. Fils du Père, il a créé sa Mère ; Fils de sa Mère il a glorifié son Père ; comme Fils unique du Père, il n'a point de Mère, et comme Fils unique de sa Mère, il n'a point de Père parmi les hommes. Voici le plus beau des enfants des hommes (1), le Fils de sainte Marie, l'Époux de la sainte Église, qu'il a rendue semblable à sa Mère, puisqu'il nous l'a donnée pour être notre mère et puisqu'il lui conserve pour lui-même une pureté virginale. N'est-ce pas à elle que dit l'Apôtre : « Je vous ai parée, comme une vierge pure, « pour vous présenter au Christ, votre unique Époux (2) ? » N'est-ce pas de cette mère qu'il dit encore qu'elle est, non pas la servante, mais la femme libre dont les en-

(1) Ps. XLIV, 3. — (2) Cor., XI, 12.

fants sont plus nombreux, malgré son délaissement, que les fils de celle qui a un époux (1)? L'Église a donc, comme Marie, une virginité inaltérable et une inviolable fécondité. Ce que Marie a mérité de posséder dans sa chair, l'Église le conserve dans son âme : seulement Marie n'a mis au monde qu'un Fils, l'Église en enfante une multitude entre lesquels sera établie l'unité par la grâce du Fils unique de Marie.

3. Ce jour est donc celui où est venu au monde le Créateur même du monde; où il s'y est rendu corporellement présent, quoique par sa puissance il n'en ait jamais été absent, puisqu'il a toujours été dans ce monde, et qu'il y est descendu chez lui-même. Sans doute il était dans ce monde, mais il y était caché; la Lumière luisait dans les ténèbres, sans que les ténèbres la comprissent (2). Il y est venu avec un corps de chair, pour purifier les vices de la chair. Il y est venu avec un corps de terre, qui devait aider à guérir en nous les yeux du cœur, privés de lumière par notre corps de boue : ainsi, après notre guérison, nous deviendrions lumière dans le Seigneur, de ténèbres que nous étions (3) : ainsi encore la Lumière ne luirait plus dans les ténèbres près d'hommes absents, elle se révélerait à des regards qui ne douteraient plus de la vérité.

Tel est le but pour lequel l'Époux est sorti du lit nuptial, et le géant s'est élancé afin de fournir sa carrière (4); car le Fils de Marie est beau comme un époux et fort comme un géant; il est à la fois aimable et terrible, doux et sévère, plein de charmes pour les bons, de rigueurs pour les méchants, demeurant dans le sein de son Père et remplissant celui de sa Mère. C'est dans ce sein de la Vierge, dans ce lit nuptial, que

(1) Gal., IV, 26, 27. — (2) Jean, I, 5, 10, 11. — (3) Ephés., V, 8. — (4) Ps. XVIII, 6.

la nature divine s'est unie à la nature humaine ; que pour nous le Verbe s'est fait chair afin de demeurer au milieu de nous après l'avoir quitté (1), et afin de nous précéder près de son Père pour nous y préparer une demeure. Aussi célébrons ce jour avec allégresse, avec solennité, et par la grâce de l'Éternel, qui pour nous est né dans le temps, aspirons avec une fidélité constante à contempler l'éternel jour.

TREIZIÈME LECTURE

POUR QUI L'INCARNATION ?

La génération du Fils de Dieu dans le sein de son Père est ineffable ; sa naissance du sein de sa Mère n'est-elle pas merveilleuse aussi ? Pour qui est-il né ? Pour tous les genres de vie qui sont dans l'Église, pour les vierges, les époux et les veufs. C'est donc pour nous et pour nous tous qu'il s'est tant abaissé et qu'il a tant souffert ! Abus censuré à propos des calendes de janvier.

1. Voici pour nous la fête de la naissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; ce jour natal est celui où est né le Jour même, et s'il l'a choisi, c'est parce qu'à dater d'aujourd'hui le jour commence à grandir.

(1) Jean, I, 14.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a deux naissances : l'une est divine, l'autre humaine, et toutes deux admirables ; dans l'une il n'a point de femme pour Mère, et dans l'autre point d'homme pour Père. Aussi peut-on appliquer à ces deux naissances le cri du saint Prophète Isaïe : « Qui racontera sa génération (1) ? » Eh ! qui pourrait expliquer convenablement comment un Dieu engendre, comment enfante une Vierge ? La génération divine est en dehors de tout jour, l'enfantement virginal est à un jour déterminé ; mais ces actes tous deux merveilleux surpassent tous deux les conceptions de l'homme. Écoutez ; voici la première génération : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu (2) ». Le Verbe de qui ? Du Père. Quel est ce Verbe ? Le Fils. Le Père n'a jamais été sans son Fils ; et le Père néanmoins a engendré son Fils. Il l'a engendré ; et pourtant le Fils n'a pas commencé. Comment aurait-il commencé, puisque jamais il n'y a eu de commencement à sa génération ? Toutefois, je le répète, il est réellement son Fils et engendré réellement.

Comment, dira-t-on, a-t-il été engendré, s'il n'a pas eu de commencement ? S'il est engendré, il a sûrement commencé ; s'il n'avait pas commencé, pourrait-il être engendré ? — Comment ? Je l'ignore. Est-ce à un homme que tu oses demander comment un Dieu a été engendré ? Ta question m'embarrasse ; néanmoins j'en appellerai au Prophète : « Qui racontera, dit-il, sa gé- « nération ? » Viens considérer avec moi cette génération humaine, cette génération où il s'est anéanti en prenant une nature d'esclave ; pourrons-nous au moins la comprendre ? nous sera-t-il possible d'en dire au moins quelque chose ? Eh ! qui serait capable de com-

(1) Isaïe, LIII, 8. — (2) Jean, I, 1.

prendre ceci : « Il avait la nature de Dieu, et il n'a pas « cru usurper en se faisant égal à Dieu ? » Oui, qui peut comprendre cela ? Qui peut s'en faire une juste idée ? Quelle intelligence oserait sonder cet abîme ? Quelle langue aurait la hardiesse d'en parler ? Quel esprit assez fort pour concevoir ce mystère ? Mais laissons-le pour le moment; il est trop au-dessus de nos forces. Afin de s'abaisser jusqu'à nous, « ils'est anéan- « ti en prenant une nature d'esclave, en se faisant « semblable aux hommes (1) ». Où l'a-t-il prise ? Dans le sein de la Vierge Marie. Parlons donc de cet événement. Mais le pourrons-nous ? Un ange l'annonce ; la Vierge l'écoute, y croit et conçoit. Elle a la foi dans le cœur, et le Christ est dans son sein. Vierge, elle conçoit : qui ne serait étonné ? Vierge, elle enfante, étonnez-vous davantage ; après avoir enfanté elle demeure Vierge, qui raconterait cette génération ?

2, Voici qui vous fera plaisir, mes bien-aimés. Il y a dans l'Église trois genres de vie pour les membres du Christ : la vie conjugale, la vie des veufs et la vie des vierges. Or, comme ces vies devaient être, dans toute leur pureté, les vies des membres saints du Christ, toutes ont été appelées à lui rendre témoignage. La première de ces vies est la vie conjugale. Quand Marie conçut en demeurant Vierge, Élisabeth, épouse de Zacharie, avait déjà conçu et elle portait dans ses entrailles le héraut du grand Juge. Sainte Marie alla vers elle, comme pour rendre ses hommages à une parente, et l'enfant que portait Élisabeth tressaillit dans son sein. L'enfant tressaillit, mais la mère prophétisa : n'est-ce pas le témoignage de la pureté conjugale ? Et le témoignage des veuves ? Voici Anne. Vous venez de l'entendre encore pendant la lecture de l'Évangile :

(1) Philip., II, 6, 7.

c'était une sainte prophétesse âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui en avait passé sept avec son mari, et qui depuis son veuvage était souvent au temple, servait Dieu en le priant nuit et jour. Elle aussi reconnut le Christ. Dans ce petit enfant elle vit une grandeur toute divine et elle lui rendit témoignage. Voilà pour les veuves. Quant aux vierges, elles sont représentées par Marie (1).

A chacun de choisir entre ces trois vies ; vouloir être en dehors de toutes, c'est ne pas vouloir compter parmi les membres du Christ. Que les épouses ne disent donc pas : Nous sommes pour le Christ des étrangères ; de saintes femmes ont été mariées. Que de leur côté les vierges prennent garde de s'enorgueillir. Plus elles sont grandes, plus elles doivent s'abaisser en toutes choses (2). Il n'est pas de saints exemples qui ne nous aient été mis sous les yeux. Que nul ne s'égare loin de la voie ; que nul n'aille à d'autre qu'à son épouse. Il est préférable de n'en pas avoir ; mais si on veut des modèles de chasteté conjugale, en voici dans Susanne ; de pureté dans le veuvage, voici Anne ; de sainteté virginale, voici Marie.

3. C'est pour nous qu'a voulu se faire homme le Seigneur Jésus. Ne dédaignons point sa miséricorde ; c'est la Sagesse étendue sur la terre. « Au commence-« ment était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu ». O Pain divin et aliment des Anges ! c'est vous que mangent les Anges, de vous qu'ils se rassasient sans dégoût, de vous qu'ils vivent, en vous qu'ils puisent la sagesse et la félicité. Ah ! où êtes-vous descendu à cause de moi ? Dans une étroite hôtellerie ; sur des langes, dans une crèche ; et pour qui ? Oui, Celui qui dirige les astres

(1) Luc, I, 11. — (2) Eccli., III, 20.

prend le sein d'une femme; Celui qui nourrit les Anges et qui parle dans le sein de son Père, garde le silence sur le sein de sa Mère. Mais il parlera quand sera venu l'âge convenable; pour nous alors il publiera tout l'Évangile. Il souffrira pour nous, pour nous il mourra, et afin de montrer en lui quelle sera notre future récompense, il ressuscitera, montera au ciel sous les yeux de ses disciples et en reviendra pour juger l'univers. Ainsi donc en s'abaissant dans une crèche il n'a rien perdu de lui-même; il a pris ce qu'il n'était pas, tout en demeurant ce qu'il était. Nous l'avons, ce divin enfant, croissons avec lui.

4, Que votre charité veuille bien se contenter de cela. La solennité ayant amené ici une nombreuse assistance, je dois faire une observation.

Les calendes de Janvier vont arriver; vous êtes tous chrétiens; oui, par la grâce de Dieu, la ville est chrétienne. Il y a pourtant dans cette ville des Juifs mêlés aux chrétiens. Ah! qu'on ne fasse rien de ce qui déplaît à Dieu : il est des divertissements où se commet l'iniquité, des jeux où se pratique l'injustice. Gardez-vous d'appeler la vengeance des juges, pour ne pas tomber entre les mains du Juge suprême. Vous êtes chrétiens, vous êtes membres du Christ. Refléchissez à votre dignité, songez au prix qui a été donné pour vous racheter. Mais que faites-vous donc? Je m'adresse aux seuls coupables. Vous à qui déplaît cette conduite, ne vous offensez pas; je ne parle qu'à ceux qui se livrent et qui se plaisent à ces désordres. Voulez-vous savoir enfin ce que vous faites et de quelle douleur vous nous pénétrez. Vous imitez les Juifs. N'est-ce pas assez pour vous porter à rougir et à ne plus recommencer?

Le jour de la nativité de saint Jean, il y a six mois, car le héraut précède le Juge de tout ce temps, des

chrétiens vinrent se laver dans la mer, conformément à un usage superstitieux des païens. Je n'étais pas ici; mais, m'a-t-on dit, quelques prêtres, zélés pour la discipline chrétienne, imposèrent à quelques-uns de ces coupables une pénitence convenable et canonique. On en murmura, et plusieurs s'écrièrent: En coûtait-il tant de nous prévenir ? Si nous avions été avertis d'avance, nous n'aurions pas agi ainsi. Que ces prêtres eux-mêmes ne nous prévenaient-ils ? Nous n'aurions pas fait cela. Eh bien ! votre évêque aujourd'hui vous prévient ; je vous avertis, je le fais hautement, je le fais clairement. Qu'on se rende donc à l'évêque quand il commande, à l'évêque quand il prévient, à l'évêque quand il supplie, à l'évêque quand il adjure ; oui, au nom de Celui qui est né aujourd'hui, je vous adjure, je vous y oblige, ne continuez pas. Ainsi je me décharge ; mais il vaut mieux que vous écoutiez mes avertissements que de sentir le poids de ma douleur.

DEUXIÈME PARTIE

PREMIÈRE LECTURE

SUR

L'AVÈNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR

---

1. Le Christ est notre guide. — 2. Parfait accomplissement des prophéties. — 3. Prenons garde d'être surpris faute de précautions, comme les hommes du temps de Noé. — 4. Ne nous attachons ni aux biens ni aux choses de la terre. — 5. Pourtant, les riches peuvent se sauver. — 6. Le pauvre méchant et le bon riche. — 7. Personne ne doit murmurer des maux du temps. — 8. Ils sont destinés à nous rendre meilleurs. — 9. Dès lors que Dieu nous aura souvent avertis, nous ne serons plus admis à nous disculper. — 10. Epilogue moral.

---

1. Mes frères, nous sommes chrétiens, et, tous, nous voulons fournir notre carrière; lors même que nous ne le voudrions pas, nous marchons. Impossible, pour n'importe qui, de s'arrêter ici-bas et d'y rester. Quiconque vient en ce monde doit nécessairement passer, emporté par la rapidité du temps. Par conséquent, point de paresse. Marche, si tu ne veux pas qu'on te traîne. Deux chemins s'ouvrent devant nous : à leur point d'intersection se présente un homme; je me trompe, ce n'est pas un homme, mais c'est un Dieu qui s'est fait homme pour sauver les hommes; et il nous dit :

N'allez pas à gauche. La voie y semble facile, unie, plaisante à parcourir, frayée par une foule de voyageurs, extrêmement large, mais elle aboutit à des abîmes où l'on trouve la mort. Le chemin de droite impose des efforts et de la fatigue : on y rencontre des obstacles, des pièges, un terrain rocailleux; non seulement, on n'y goûte aucun plaisir, mais c'est à peine si la pauvre humanité suffit à en supporter les dégoûts, tant la marche y est difficile : néanmoins, l'épreuve est de courte durée, et quand vous en serez sortis, vous trouverez, au point culminant de votre course, des joies ineffables, et vous n'aurez plus à craindre ces pièges dangereux qu'il est presque impossible d'éviter.

2. Rappelons-nous les événements du passé, souvenons-nous aussi de ce qu'ont annoncé les Écritures. Cet homme est-il le Verbe de Dieu? « Le Verbe » de Dieu « s'est-il fait chair » dans le temps, « et a-t-il habité parmi nous? » Avant qu'il se fît chair et qu'il habitât parmi nous, ce Verbe a-t-il parlé par l'organe des Prophètes? Évidemment, Dieu a parlé à Abraham par son Verbe; il lui a prédit que ses descendants voyageraient sur une terre étrangère, et, pourtant, à ce moment-là, Abraham était avancé en âge, et Sara était vieille et stérile. Les deux vieillards crurent à cette prédiction, et elle s'accomplit. Leur race, c'est-à-dire le peuple issu d'eux selon la chair, devait rester comme esclave en Égypte pendant quatre cents ans : elle y est restée. Elle devait être délivrée de cette captivité : elle en a été délivrée. Elle devait entrer en jouissance de la terre promise : elle y est entrée. Des événements ont été prédits pour des temps singulièrement reculés et pour des époques peu lointaines; ces événements ce sont réalisés : nous voyons même, aujourd'hui, s'en opérer l'accomplissement. La parole du

Seigneur s'est fait entendre par des prophètes. Elle a annoncé que la nation juive offenserait Dieu et qu'elle tomberait au pouvoir de ses ennemis en punition de ses crimes; c'est ce qui est arrivé; qu'elle serait emmenée captive à Babylone : cela s'est vérifié; que le Christ-Roi sortirait de son sein; or, le Christ est venu, et il est né; rien d'étonnant en cela, puisque c'était la Parole elle-même qui avait annoncé d'avance son propre avènement. Il a été prédit que les Juifs crucifieraient le Christ : ils l'ont crucifié; qu'il ressusciterait et serait glorifié : c'est fait, il est sorti vivant du tombeau, et monté au ciel; que toute la terre croirait en son nom, et que les rois persécuteraient son Église : rien de plus réel; que les princes croiraient aussi en lui : notre foi se trouve être déjà celle des rois, et nous élevons encore des doutes sur la foi chrétienne? Il a été prédit que des hérétiques seraient retranchés de l'Église; ne voyons-nous pas, de nos jours des hérésies? Ne gémissons-nous pas à les entendre hurler tout autour de nous? Les Prophètes ont dit que les idoles disparaîtraient sous les efforts de l'Église et l'influence exercée par le nom du Christ; qu'il y aurait, dans la société des fidèles, des scandales, de la zizanie, de la paille : n'est-ce pas là ce que nous voyons de nos yeux? n'est-ce pas là ce que nous endurons avec le plus de courage possible, avec la force d'âme que nous communique le Seigneur? En quoi as-tu été trompé par celui qui t'a prédit tous ces événements? Fie-toi donc à sa parole, si tu es fidèle; marche à droite. Avec les preuves convaincantes que me donne celui qui te parle, d'après la réalisation de ses paroles, j'apprends à le connaître, puisque c'est ainsi qu'il a daigné se faire connaître à moi. Si tout ce qu'il me dit est absolument vrai, il ne m'induit pas en erreur : or, tous les événements qu'il me prédit, je les

reconnais comme incontestables : il ne m'a imposé en rien : je le reconnais pour la Parole de Dieu. Quand il m'a parlé par la bouche de ses serviteurs, il ne m'a pas trompé, et lorsqu'il me parle par sa propre bouche, il me tromperait ? Pour celui qui ne connaît pas encore le Christ, et qui doute de lui, il doit se dire aussi : J'irai à droite, car, enfin, le monde tout entier croit déjà en lui, et il dit peut-être la vérité.

3. Mes frères, il y en a beaucoup pour ne pas croire et ne pas écouter les oracles des saints Pères : il en sera d'eux comme de la multitude qui vivait au temps de Noé. Il n'y eut alors de sauvés que ceux qui se trouvèrent dans l'arche. Si les malheureux pécheurs avaient pris la peine de réfléchir, s'ils avaient abandonné leurs voies impies et s'étaient convertis à notre Dieu, s'ils avaient cherché à réparer leurs fautes et implorer sa miséricorde, il est sûr qu'ils n'auraient point péri. Dieu, en effet, ne s'est pas montré dur à l'égard des Ninivites ; il leur a suffi de trois jours pour obtenir leur pardon. Trois jours ne sont-ils pas bientôt écoulés ? Néanmoins, avec un laps de temps si court, ils n'ont pas désespéré de la bonté divine; ils se sont hâtés de fléchir sa clémence. S'il a suffi d'un espace de trois jours à cette ville immense pour obtenir le pardon du Très-Haut, les hommes du temps du déluge n'auraient-ils pas eu assez de cent, deux cents et trois cents ans employés à la construction de l'arche? Si, depuis que le Christ a commencé à couper, dans la forêt des nations, les bois incorruptibles qui devaient entrer dans l'édification de son Église, les hommes incrédules avaient changé de voie et de mœurs, s'ils avaient offert à Dieu le sacrifice propitiatoire d'un cœur contrit et humilié, ils auraient eu la certitude d'échapper, sains et saufs, aux coups de la colère divine. Que les hommes craignent donc qu'il en soit

d'eux au dernier jour, comme il en a été des contemporains de Noé. Pour nous, mes frères, agissons de telle sorte, que nous quittions le chemin de l'iniquité et que nous amendions nos mœurs : profitons du temps qui nous est accordé : c'est ainsi que le dernier jour nous trouvera prêts. Celui qui nous annonce son avènement futur n'a jamais proféré le mensonge ; ne restez pas dans le doute à cet égard : son avènement aura lieu. Aux jours de Noé, voici ce qui se passait : « Ils mangeaient et ils buvaient : les hommes épou- « saient des femmes, et les femmes des maris : ils « achetaient et ils vendaient, jusqu'au jour où Noé « entra dans l'arche ; et le déluge vint et perdit « tous (1) » ceux dont les espérances se bornaient à ce bas-monde, et qui désiraient y vivre tranquilles. Mais ce n'était pas dans le monde que se trouvait la sécurité ; aussi ceux-là seuls furent-ils sauvés, qui se trouvèrent dans l'arche.

4. Mais beaucoup se disent : On nous ordonne de nous préparer au dernier jour, de ne pas nous laisser surprendre par lui, comme ont été surpris hors de l'arche ceux que le déluge a jadis engloutis. La trompette de l'Évangile nous glace d'épouvante, le Verbe divin nous fait trembler. Que faire ? Je ne pourrai donc point prendre femme, dit un jeune homme ? Il ne m'est donc pas permis de boire et de manger, ajoute un adolescent ? Faudra-t-il toujours jeûner ? Ainsi raisonnent beaucoup de gens. D'autres, qui voulaient peut-être faire des acquisitions se diront : Il ne faut rien acheter, pour ne pas être du nombre de ceux qui ont péri dans les eaux du déluge. Que faire donc, mes frères ? Gémir comme les Apôtres ont gémi sur le sort fait du genre humain, quand le Sauveur a dit en

(1) Luc, XVII, 27.

leur présence : « Si tu veux être parfait, vends tout « ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu au- « ras un trésor dans le ciel; puis, viens, et suis- « moi (1)? » Celui à qui s'adressaient ces paroles, en devint chagrin et s'éloigna : quand il demandait au Christ comment il pourrait acquérir la vie éternelle, il lui donnait le nom de bon Maître ; mais Jésus ne fut à ses yeux un bon Maître que jusqu'au moment où, répondant à sa question, il lui dit ce que dessus « Le « Seigneur parla, et le riche devint triste (2) ». Et comme il s'en allait, le chagrin dans le cœur, le Christ lui dit : « Qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le « royaume des cieux (3)! » Comme si le royaume des cieux était fermé pour les riches. Que faire? Il est fermé. Mais Jésus a dit : Frappez, et l'on vous ouvrira. Ah! plaise à Dieu que ceux qui iront au feu éternel soient en aussi petit nombre que les riches! Mais il est sûr que beaucoup d'entre les riches entreront dans le royaume des cieux, et que beaucoup d'entre les pauvres seront précipités en enfer, non pour avoir été réellement riches, mais pour avoir brûlé du désir de l'être.

5. Les Apôtres étaient donc contristés; le Sauveur leur dit : « Ce qui est difficile pour des hommes, est « facile pour Dieu (4) ». La difficulté d'aller au ciel vous paraît insurmontable, parce que le Seigneur a parlé d'un chameau (5). Si elle le veut, cette énorme bête qu'on appelle chameau entre ici dans le trou d'une aiguille. Il a daigné nous parler ainsi, et un riche peut entrer dans le royaume des cieux, parce qu'à cause de lui un chameau a passé par le trou d'une aiguille. Qu'est-ce à dire? Voyons si nous pourrons le comprendre. Ce n'est évidemment pas sans motif

(1) Matth., XIX, 21. — (2) Matth., XIX, 22. — (3) Ibid., 23. — (4) Ibid., 26 — (5) Ibid., 24. Cette expression est un proverbe très usité du temps de Notre-Seigneur, pour désigner une chose très difficile sinon impossible. Le mot traduit par *chameau* désigne une corde, un câble, ou un animal.

que Jean-Baptiste, précurseur du Christ, portait une tunique faite de poils de chameau ; il semblait tenir son vêtement de ce Juge à venir auquel il rendait témoignage. Puisque le nom du chameau a été prononcé, voyons-y l'emblême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Regardons cet animal si grand et si docile tout à la fois, que personne ne pourrait charger, s'il ne s'abaissait jusqu'à terre : c'est ainsi qu'a fait le Christ : « Il s'est humilié lui-même jusqu'à la mort (1) », « afin de détruire celui qui avait l'empire de la mort, « c'est-à-dire le démon (2). » Examinons encore le trou de l'aiguille, où ce Maître du monde a passé. L'aiguille qui perce l'étoffe symbolise les souffrances qu'il a endurées, et le trou de l'aiguille représente ses tourments. Par conséquent, un chameau a passé par le trou d'une aiguille ; d'où il suit que les riches ne doivent nullement désespérer de leur avenir, et qu'ils peuvent, sûrement, entrer dans le royaume des cieux.

6. Mais de quels riches parlons-nous ? C'est ce qu'il s'agit de savoir. Quelqu'un (je ne sais qui) se trouve n'avoir, pour vêtement, que des haillons ; quand il a entendu dire qu'un riche ne peut entrer dans le royaume des cieux, il a tressailli de joie, s'est mis à rire, et a dit : Moi, j'y entrerai ; mes haillons m'y donnent droit. Ils n'y entreront pas ces hommes qui nous font tort et nous pressurent. Oh ! sois-en sûr, de telles gens n'y seront pas admis. Mais, toi, qui es pauvre, vois si tu y auras toi-même une place. A quoi te servira ta pauvreté, si tu es cupide ? A quoi te servira d'être éprouvé par l'indigence, si tu brûles du feu de l'avarice ? Qui que tu sois, ô pauvre, si tu es indigent, c'est malgré toi ; et si tu n'es pas riche, c'est que tu n'as pu le devenir. Dieu ne regarde pas tant à tes facul-

(1) Philipp., II, 8. — (2) Hébr., II, 14.

tés qu'à tes désirs. Si ta conduite est mauvaise, si tes mœurs sont dépravées, si tu es un blasphémateur, un adultère, un ivrogne, retire-toi, car tu n'es pas un pauvre de Dieu : jamais on ne te verra parmi ceux dont il a été dit : » Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux (1) ». Mais voilà que je rencontre un riche ; en te comparant à lui, tu as cru que tu lui étais préférable, et tu n'as pas craint d'aspirer à son exclusion du royaume des cieux ! En lui je vois un pauvre d'esprit, c'est-à-dire un homme humble, pieux, de mœurs pures, ennemi du blasphème, soumis à la volonté de Dieu ; s'il vient à souffrir du dommage en quelqu'un des biens qu'il possède ici-bas, aussitôt il s'écrie : « Dieu a donné, Dieu a ôté ; comme il a plu au « Seigneur, ainsi il a été fait ; que le nom du Seigneur « soit béni dans tous les siècles (2) ». Voilà donc un riche doux, humble, qui ne résiste point, qui ne murmure pas, qui observe les lois divines, et dont l'espérance d'entrer dans la terre des vivants fait tout le bonheur ; car, « bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre (3). » Pour toi, qui es pauvre, tu es peut-être non moins orgueilleux. Le riche qui est humble, je le loue ; est-ce que je ne loue point le pauvre qui possède l'humilité ? Le pauvre n'a rien qui puisse lui inspirer de l'orgueil : le riche, au contraire, a mille sujets de lutter contre le mal ; celui-ci, oui, le riche entrera, plutôt que toi, dans le ciel, et le royaume céleste sera fermé pour toi, parce qu'il sera fermé pour les impies, pour les orgueilleux, pour les blasphémateurs, pour les adultères, pour les ivrognes, pour les avares. Quiconque croit aux promesses du Christ, possède les titres d'une solide créance. Le riche humble, humain, fidèle, a répondu ceci : Dieu sait que je ne

(1) Matth., v, 2. — (2) Job, i, 21. — (3) Matth., v, 4.

suis pas orgueilleux ; s'il m'arrive de crier, de parler durement, Dieu connaît mes intentions ; je ne profère de tels discours que par nécessité et pour me faire obéir ; mais jamais je ne me croirai, pour cela, au-dessus des autres. Dieu voit ce que je pense et, aussi, ce que je fais. Car les riches, amis des bonnes œuvres, donnent facilement et partagent avec ceux qui n'ont pas. L'humilité se montre à être riche et humble en même temps. Tu te montres bon et charitable ; et, par là même, tu te prépares une fondation solide pour l'avenir, tu te ménages d'incontestables droits pour la vraie et heureuse vie ; si tels sont les riches, qu'ils soient tranquilles pour le temps où viendra le dernier jour. Qu'on les trouve dans l'arche, et ils entreront dans l'édifice de la Jérusalem céleste. Le déluge ne sera point pour eux ; que leur qualité de riches ne leur inspire aucune crainte. Si, maintenant, il est question d'un jeune homme qui ne se sente pas de force à garder la continence, il peut se marier ; mais parce que « le temps est court il faut que ceux mêmes, qui ont « des femmes, soient comme s'ils n'en avaient point ; « ceux qui achètent, comme s'ils n'achetaient point ; « ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient point ; « ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouis- « saient point ; ceux qui usent des choses de ce monde, « comme s'ils n'en usaient point ; car la figure de ce « monde passe (1) ».

7. Mes frères, j'entends quelqu'un murmurer contre Dieu : Les mauvais moments, dit-il ! que les temps sont durs ! quelle époque difficile à traverser ! Hé quoi ! on donne des spectacles et l'on ose dire que les temps sont durs ! O homme qui ne te corriges point, n'es-tu pas mille fois plus dur que le temps où nous vivons ?

(1) Cor., VII, 29-31.

Quelle aveugle folie entraîne encore au luxe ! Comme on soupire après la vanité ! Comme la cupidité reste toujours insatiable ! Aussi, que de maladies de l'âme sortent de tout cela ! Quel redoublement de luxure occasionné par les théâtres, la musique, les jeux de flûte, les danses des acteurs ! Tu veux faire un mauvais usage de ce que tu désires ? Alors, tu n'obtiendras rien. Écoute l'Apôtre, voici ce qu'il dit : « Vous désirez « sans fin, et vous n'obtenez rien ; vous tuez et vous « portez envie ; vous disputez, vous faites la guerre, « vous demandez et vous ne recevez pas, parce que « vous demandez mal, ne cherchant qu'à satisfaire « vos passions (1) ». Guérissons-nous, mes frères, corrigeons-nous. Le juge viendra, et parce qu'il ne vient pas encore, on se moque de lui : il viendra, et alors il ne sera plus temps de s'en moquer. Mes frères bien-aimés, corrigeons-nous, car des temps meilleurs surviendront, mais ce ne sera pas pour ceux qui vivent mal. Déjà le monde décline et tourne à la décrépitude. Reviendrons-nous à la jeunesse ? Qu'avons-nous à espérer maintenant ? Ne cherchons plus rien désormais. N'espérez plus d'autres temps que ceux dont nous parle l'Evangile. Ils ne sont point mauvais en raison de la venue du Christ ; mais parce qu'ils étaient durs et difficiles, le Christ est venu pour nous consoler.

8. Ecoutez, mes frères : les temps devaient être nécessairement durs et mauvais : que ferions-nous donc, si le grand Consolateur n'était venu nous visiter ? Depuis Adam, le genre humain était gravement malade : il doit l'être jusqu'à la consommation des siècles. Du moment que nous sommes venus en ce monde et que nous avons été chassés du paradis, il y a évidemment maladie ici-

(1) Jacq., IV, 2, 3.

bas ; mais à la fin, cette maladie devait empirer à tel point qu'elle pouvait amener une crise favorable pour les uns, et, pour plusieurs, se terminer par la mort. Le genre humain était donc malade, aussi le médecin par excellence s'est-il approché de lui et l'a-t-il trouvé couché dans un lit immense, c'est-à-dire dans le monde entier. Un homme de l'art, qui s'y entend, connaît les diverses phases de la maladie ; il fait ses remarques, il prévoit ce qui arrivera, et, quand le mal n'en est encore qu'à son début, il se contente d'envoyer, auprès de l'infirme, ses serviteurs ; ainsi notre médecin a-t-il agi à notre égard : il a, d'abord, confié à ses Prophètes la mission de nous visiter. Ces hommes ont parlé, prêché, et, par leur intermédiaire, Dieu a porté remède à une partie de nos maux, et les a guéris. Les Prophètes ont prédit une recrudescence du mal, qui devait le porter à son comble, et une grande agitation du malade ; en conséquence, ils ont déclaré que la visite du médecin lui-même était devenue indispensable, qu'il fallait le faire venir. C'est ce qui a eu lieu, car le Seigneur a dit : Celui qui croit en moi, je le rétablirai, je le sauverai, « je le blesserai et le guérirai (1) ». Il est venu, il s'est fait homme, il est entré en partage de notre condition mortelle, afin que nous puissions devenir participants de son immortalité. Le malade est encore agité ; lorsque, dans les ardeurs de la fièvre, sa respiration devient courte, et qu'il brûle intérieurement, il s'écrie : C'est depuis que ce médecin est venu, que les accès de fièvre sont devenus plus violents ; je me sens plus cruellement tourmenté : c'est un feu intolérable. D'où m'est-il venu ? Il n'est pas entré pour mon bien dans ma maison. Ainsi parlent tous ceux qui sont attaqués de vanité. Pourquoi la vanité les rend-elle malades ?

(1) Deut., XXXII, 39.

C'est qu'ils ne consentent pas à recevoir de la main du Christ la potion de la sobriété. Dieu a vu les hommes s'agiter misérablement sous l'étreinte de leurs désirs et dans les divers soins de ce monde qui tuent leur âme; alors il s'est approché d'eux comme un médecin, pour apporter un remède à leurs maux ; et ils ne craignent pas de dire : C'est du moment où le Christ est venu, que nous avons eu de pareils maux à supporter ; c'est depuis qu'il y a des chrétiens, que le monde décline en toutes choses. Malade insensé ! Non, ce n'est pas à cause de la visite du médecin que ton mal a empiré ! Ce médecin est bon, charitable, juste, miséricordieux; il a prévu ta maladie, mais il n'en est pas l'auteur. Il s'est approché de toi pour te consoler, pour te rendre vraiment sain. Que t'enlève-t-il ? Rien, que le superflu. Tu soupirais après des choses nuisibles : c'était là le seul objet de tes désirs. Tout ce que tu demandais ne pouvait qu'augmenter ta fièvre. Un médecin est-il cruel, pour arracher des mains d'un malade des fruits capables de lui faire du mal ! Qu'est-ce que le Christ t'a arraché ? La fausse sécurité que tu voulais prendre, rien de plus : corrige tes goûts dépravés. Ce qui te fait gémir et murmurer, voilà ce qu'il te destine comme remède à tes maux. Prends-y garde : si tu ne veux pas qu'il te guérisse, tu souffriras malgré toi. Il faut que les temps soient durs : pourquoi ? Pour qu'on ne recherche pas le bonheur de ce monde. Il faut, et c est là notre véritable remède, il faut que cette vie-ci soit agitée, pour qu'on s'attache à l'autre vie. Comment ? On se complaît encore si nonchalamment dans la possession des biens de la terre et dans la fréquentation de l'amphithéâtre ! Que serait-ce donc, si Dieu ne flagellait de pareils écarts ? Hé quoi ! tant d'amertumes empoisonnent notre existence, et le monde plaît encore si vivement !

9. Où se verront, au dernier jour, les sages de ce monde? Où se verra l'avare? l'adultère? l'impie? l'ivrogne? le blasphémateur? Que pourront alléguer, pour leur défense, tous ces malheureux? Nous ne savions pas que vous étiez Dieu; nous ne vous avons ni vu ni entendu? Des prophètes ne sont point venus en votre nom; vous n'avez pas donné de lois au monde; nous n'avons rencontré aucun patriarche; nul livre ne nous a fait connaître les exemples des saints; votre Christ n'a point paru sur la terre? Est-ce que Pierre a gardé le silence? Paul a-t-il refusé de prêcher. Il ne s'est présenté ni évangéliste pour nous instruire, ni martyrs pour nous servir de modèles; personne ne nous a prédit le jugement à venir; personne ne nous a commandé de vêtir celui qui est nu, de résister à nos passions, de lutter contre l'avarice? Nous avons péché sans le savoir : pour tout ce que nous avons fait dans l'ignorance, nous obtiendrons indulgence et pardon? Le juste Noé se lèvera alors contre eux du milieu de l'assemblée des saints; il sera le premier à réclamer, et que dira-t-il? Seigneur, je leur ai parlé de vous, pour les empêcher de périr dans les eaux du déluge à cause de leurs crimes, et afin qu'ils sussent bien que l'innocence les sauverait, mais que le péché serait la cause de leur perte. Après lui viendra Abraham : Je suis, dira-t-il, le père des nations; tous les autres devaient prendre exemple sur moi; eh bien! Seigneur, je n'ai pas hésité un instant à vous offrir, comme victime, Isaac mon fils bien-aimé; ils ont donc pu savoir qu'ils devaient vous offrir dévotement et volontiers leurs vœux. Sur votre ordre, Seigneur, j'ai quitté mon pays et ma famille pour leur servir de modèle et les porter ainsi à devenir étrangers aux méchancetés de ce monde, aux iniquités du siècle. Puis le bienheureux Moïse se présentera et dira : Moi, j'ait dit : « Tu ne

« forniqueras point (1) », afin de faire disparaître le libertinage des fornicateurs. Moi, j'ai dit : « Tu ne con-« voiteras pas (2) », afin de mettre un frein à l'avarice. Moi, j'ai dit : « Tu aimeras ton prochain (3) », pour établir parmi eux le règne de la charité. Moi, j'ai dit : « Tu ne serviras que le Seigneur ton Dieu (4) », pour empêcher ces hommes d'offrir des sacrifices aux idoles. Moi, j'ai dit : « Que personne ne prononce un faux té-« moignage (5) », afin que leur bouche fût toujours fermée au mensonge. Ensuite, on entendra David : Seigneur, je vous ai annoncé par tous les moyens : j'ai crié de tous côtés qu'il faut vous servir et ne servir que vous. J'ai dit : « Bienheureux l'homme qui craint « le Seigneur (6). Les saints se réjouiront dans le sé-« jour de la gloire (7). Les désirs des pécheurs s'éva-« nouiront (8) ». N'auraient-ils pu s'instruire et cesser de commettre l'iniquité? Bien que je fusse revêtu de la puissance royale, j'ai prié dans un lit, étendu sur la cendre et couvert d'un cilice : à mon exemple, ces pécheurs ne devaient-ils point pratiquer la mansuétude et l'humilité? J'ai épargné les ennemis qui me persécutaient; c'était leur enseigner à se montrer indulgents. A la suite de David paraîtra Isaïe, qui dira : Seigneur, vous leur avez parlé par ma bouche : « Malheur à vous, « qui joignez toujours à votre maison une maison « nouvelle, et qui étendez vos champs sans mesure (9).» Vous vouliez arrêter leur cupidité. Je leur ai affirmé que leurs péchés attireraient sur eux votre colère : par là, j'espérais les détourner du mal, sinon par l'espoir des récompenses, du moins par la crainte des supplices. Enfin, ils entendront le Christ, en personne : Je vous ai promis le royaume des cieux, leur dira-t-il; je

(1) Exod., xx, 11. — (2) Ibid., 17. — (3) Lévit., xix, 18. — (4) Deut., vi, 13. — (5) Exod., xx, 16. — (6) Ps. cxi, 1. — (7) Id. cxlix, 5. — (8) Id. cxi, 10. — (9) Isaïe, v, 8.

vous ai donné pour modèle l'un d'entre vous, car j'ai placé au paradis un larron qui m'a publiquement reconnu, une heure seulement avant de mourir : je vous l'ai donné comme exemple, afin que vous imitiez du moins cet homme, qui a mérité, par sa foi, la rémission de ses iniquités. J'ai enduré pour vous toutes les tortures de ma passion : après cela, auriez-vous dû hésiter de souffrir ce que votre Dieu avait souffert pour vous? Votre foi devait se montrer inébranlable, puisque, après ma résurrection, je me suis fait voir à plusieurs. J'ai instruit les Juifs dans la personne de Pierre, et les Gentils dans celle de Paul. A quoi bon m'honorer des lèvres, si vous me reniez par votre conduite et vos œuvres? Après avoir subi tous ces reproches, ces malheureux s'entendront dire : « Allez au feu « éternel (1) et dans les ténèbres extérieures, où il y « aura pleurs et grincement de dents (2) ». Oh! qu'ils sont à plaindre, ceux que n'épouvantent pas de pareilles choses, ceux qui se montrent d'autant plus orgueilleux ici-bas, qu'ils souffriront davantage en l'autre monde.

10. C'est pourquoi, mes frères, nous devons nous réjouir, bien que de telles gens se moquent de nous et disent honteusement que nous sommes des sots et des malheureux. Pour nous, ne rions pas même de leur propre folie : gémissons-en plutôt. Qu'ils se conduisent comme ils voudront; nous, ayons soin de nous conserver purs. Aujourd'hui, ils se réjouissent de nos maux; plus tard, nous nous réjouirons de leurs souffrances et de leurs peines. Je vous en conjure, bien-aimés frères, et je vous en avertis de plus en plus expressément : ce qu'entendent les oreilles de votre corps, gardez-le soigneusement dans le sanctuaire de votre cœur, et met-

(1) Matth., xxv, 11. — (2) Id., xxii, 13.

tez-le en pratique : soyons unis par les liens de la charité, célébrons avec dévotion l'anniversaire de l'avènement de notre Rédempteur; ainsi mériterons-nous de pouvoir tranquillement solenniser le jour de sa naissance. Daigne nous accorder cette grâce celui qui vit et règne avec Dieu le Père, pendant les siècles des siècles ! Ainsi soit-il !

DEUXIÈME LECTURE

SUR L'AVÈNEMENT DU SAUVEUR

1. Double avènement du Christ. — 2. Réparation de l'homme par le Christ. — 3. Préparons-nous à recevoir le Christ quand il viendra.

1. « Nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur « Jésus-Christ (1) ». Bien-aimés frères, pour vous entretenir de la solennité qui est proche, je ne me servirai pas d'un exorde qui vienne de moi ; je n'emploierai point de paroles dictées par la sagesse humaine, mais je m'arrêterai aux paroles d'un célèbre prédicateur, m'efforçant de les faire bien comprendre à mes fidèles auditeurs et de leur montrer ce que le Docteur des nations prêche dans la foi et la vérité, ce qu'annonce cette

(1) Philipp., III, 20.

trompette de Dieu, cette cymbale de Jésus-Christ. « Nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-« Christ ». Or, comme l'ont entendu les oreilles catholiques sur le giron de l'Église, le Sauveur, que nous croyons être déjà venu pour restaurer le monde, reviendra encore, un jour, pour nous juger tous, et nous l'attendons : la foi en ce qui est arrivé doit, par la charité, nous affermir dans la pratique du bien, comme l'attente de ce qui arrivera au moment de notre mort, doit nous rendre vigilants et nous éloigner du mal. Nous devons croire, en effet, sans ombre de doute, que le Christ est venu, puisque « nous avons reçu sa misé-« ricorde au milieu de son temple (1) ». D'ailleurs, « le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (2) ; « il a abaissé les cieux et il est descendu (3) ; car celui « qui est descendu est le même qui est monté au-des-« sus de tous les cieux (4) », et qui, à la fin des temps, redescendra du ciel. Il en est descendu pour nous arracher à la malédiction de la loi, et faire de nous les enfants adoptifs de Dieu (5). Oui, le Fils de Dieu est descendu, il a pris notre nature, et il est devenu le Fils de l'homme, afin de communiquer sa gloire aux enfants des hommes et d'en faire les enfants de Dieu. Parce qu'il s'est abaissé jusqu'à notre niveau, nous avons tous été élevés jusqu'à lui. Il est aussi monté, afin d'envoyer du haut des cieux, à ses fidèles, le don du Saint-Esprit, et d'inspirer aux cœurs de ses disciples l'amour des choses célestes. Il est monté afin que le troupeau, qui se trouvait placé si bas, pût monter avec courage jusqu'au point culminant où l'a précédé le pasteur. Enfin, il descendra de nouveau, lorsqu'au dernier jour il viendra rendre à chacun selon ses œuvres : c'est ce que l'ange a dit aux disciples du Sauveur,

(1) Ps. XLVII, 10. — (2) Jean, I, 14. — (3) Ps. XVII, 10. — (4) Ephes., IV, 10. — (5) Id., I, 5.

lorsque, stupéfaits et étonnés, ils le voyaient monter au ciel : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous « là regardant les cieux (1)? » Vous l'avez entendu ; Celui que la foi catholique croit et confesse avoir déjà opéré un premier avènement, reviendra indubitablement à la fin des siècles. Il est venu, d'abord, dans un état d'humiliation, et pour être jugé : il reviendra, en second lieu, dans un appareil terrible, et il jugera les vivants et les morts. A son premier avènement, « il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point connu (2) ». A son second avènement, « tout genou fléchira devant lui « dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (3) »; pour lui rendre hommage. Voilà le redoutable et terrible Juge que nous attendons avec crainte et tremblement; « il changera notre misérable corps (4) ».

2. Par un bienfait tout gratuit de son divin Auteur, le premier homme a été formé et créé à la ressemblance du Très-Haut. Le Fils de Dieu est l'image du Père, la splendeur et la figure (5) de sa substance. Mais, préférablement à toutes les autres créatures, l'homme a été fait à l'image de Dieu, quant à son âme, pour qu'il fût capable de raisonner, charitable, juste, saint et innocent, pour qu'en lui, comme dans un miroir, se reflétassent les traits brillants de son Créateur. Il a conservé sa ressemblance avec Dieu tant que sa raison est restée dominante et que son cœur ne s'est laissé ni obscurcir ni aveugler par les ténèbres de l'iniquité ; mais, en cédant aux suggestions de son épouse, en mangeant du fruit défendu, il a affaibli et complètement effacé en lui les traits de l'image divine qui s'y trouvait empreinte ; alors la masse du genre humain a été viciée et corrompue en sa personne. En effet, le vice, dont la racine de l'arbre se trouvait in-

(1) Act., I, 11. — (2) Jean, I, 11. — (3) Philipp., II, 11. — (4) Philipp., III, 21. — (5) Hébr., I, 3.

fectée, s'est à tel point communiqué à la tige et aux branches, que tous les hommes, issus d'Adam par l'effet de la concupiscence charnelle, sont sujets à la loi du péché et à la mort. Paul l'affirme, car il dit : « En lui tous ont péché (1) », et : « par la désobéis- « sance d'un seul, plusieurs sont devenus pécheurs (2) ». Dans ces derniers temps est venu en ce monde le Fils du Dieu qui l'a tiré du néant ; descendant du trône de son Père, sans se dépouiller de sa splendeur ; prenant notre nature sans perdre la sienne, il a uni notre humanité à sa divinité dans le sein d'une Vierge, sans que l'intégrité de cette Vierge ait souffert la moindre atteinte ; il est né de la chair, mais non par l'effet de la concupiscence ; il s'est fait homme, mais non par le concours de l'homme. Il était « saint, innocent, sans « tache (3) », et étranger à toute convoitise charnelle. C'est ainsi que le Médiateur de Dieu et des hommes est devenu participant de notre nature, c'est ainsi qu'il nous a conféré sa grâce et merveilleusement reformé en nous les traits de ressemblance avec Dieu, qu'y avait effacés la gourmandise de notre premier père ; c'est ainsi, enfin, qu'il nous a ramenés à une condition singulièrement meilleure, puisqu'à la suite de la prévarication primitive, les hommes étaient forcément condamnés à mourir, et que par la résurrection finale ils deviendront immortels.

3. Mes très chers frères, ce Juge si bon et si miséricordieux, qui « changera la misérable condition de « notre corps (4) », nous devons donc l'attendre dans les sentiments d'une inquiétude et d'une crainte extrêmes. Changeons de vie, déplorons amèrement les péchés que nous avons commis, et puisque nous imprimons sans cesse à notre âme la tache de l'iniquité, pu-

(1) Rom., v, 12. — (2) Ibid., 19. — (3) Hébr., vii, 26. — (4) Philipp., iii, 21.

rifions notre conscience par un nouveau baptême, celui de nos larmes. Comme nous le dit l'Apôtre : « Vivons « avec sobriété, justice et piété en ce monde, en atten- « dant le bonheur que nous espérons et l'avènement du grand Dieu (1) ». Que l'apparence trompeuse des biens passagers d'ici-bas ne nous induise point en une fausse sécurité ; que les charmes de la terre ne nous arrêtent pas dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu ; soupirons plutôt après les choses du ciel ; débarrassons-nous, par les gémissements de la pénitence, du fardeau de nos fautes ; puissent nos bonnes œuvres nous donner l'espérance des joies de l'éternité ! Alors nous attendrons avec crainte et tremblement le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'honneur, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Tit., II, 13.

TROISIÈME LECTURE

L'INCARNATION

1. Prophétie d'Isaïe. — 2. Jésus-Christ de la famille de David. — 3. Naissance immaculée de Jésus-Christ. — 4. Jésus-Christ Fils de Dieu. — 5. Réfutation des hérétiques qui nient la divinité de Jésus-Christ. — 6. Même sujet.

1. Mes frères, que votre charité écoute en quels termes le prophète Isaïe a annoncé Notre-Seigneur Jésus-Christ: « Voici », dit-il, « qu'une vierge concevra « dans son sein et enfantera un Fils (1) » ; « et vous « l'appellerez Jésus, car il sauvera lui-même son peu- « ple de leurs péchés (2) ».

2. « Joseph, fils de David, (3) ». Vous voyez, mes frères, la race tout entière désignée dans une seule personne; vous voyez dans un seul nom toute une généalogie. Vous voyez dans Joseph la famille de David. « Joseph, fils de David »; Joseph était sorti de la vingt-huitième génération, et il est appelé fils de David, pour mieux nous découvrir le mystère de sa naissance, et nous prouver l'accomplissement de la promesse; ne s'agit-il pas d'une conception surnaturelle et d'un enfantement céleste dans une chair restée parfaitement vierge? « Joseph fils de David »; voici en

(1) Isa., VII, 14. — (2) Matth., I, 21. — (3) Id., I, 20.

quels termes David avait reçu la promesse de Dieu le Père : « Le Seigneur a juré la vérité à David, et il ne « le trompera pas : je placerai sur mon trône le fruit « de tes entrailles (1) ». David chante ainsi ce grand événement : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite (2) ». « Le fruit de vos en- « trailles » ; c'est bien le fruit de ses entrailles, le fruit de son sein ; car le divin Hôte, le Dieu du ciel, en venant faire séjour dans son sein, n'a pas connu les barrières du corps ; il est sorti du sein de Marie sans ouvrir la porte virginale. Et c'est ainsi que s'est accomplie cette parole du Cantique des Cantiques : « Mon « Épouse, jardin fermé, source scellée (3) ».

3. « Joseph, fils de David, gardez-vous de craindre ». L'époux est prévenu de ne pas craindre au sujet de son épouse, car tout esprit vraiment pieux s'effraie d'autant plus qu'il compatit davantage. « Joseph, fils « de David, gardez-vous de craindre » ; vous qui êtes assuré de votre conscience, ne succombez pas sous le poids des pensées que provoque ce mystère. « Fils de « David, gardez-vous de craindre ». Ce que vous voyez est une vertu, et non pas un crime ; ce n'est point une chute humaine, mais un abaissement divin ; c'est une récompense, et non pas une culpabilité. C'est un accroissement du ciel, et non pas un détriment du corps. Ce n'est point la perte d'une personne, mais le secret du Juge. Ce n'est point le châtiment d'une faute, mais la palme de la victoire. Ce n'est point la honte de l'homme, mais le trésor de Jésus-Christ. Ce n'est point la cause de la mort, mais de la vie. Voilà pourquoi : « Gardez-vous de craindre », car celle qui porte un tel Fils ne mérite point la mort. « Joseph, fils de David, « ne craignez pas de recevoir Marie pour votre épouse ».

(1) Ps. CXXXI, 11. — (2) Id., CX, 1. — (3) Cant., IV, 14.

La loi divine elle-même donne à la compagne de l'homme le titre d'épouse. De même donc que Marie est devenue mère sans éprouver aucune atteinte à sa virginité, de même elle porte le nom d'épouse en conservant sa pudeur virginale.

4. « Joseph, fils de David, ne craignez pas de rece- « voir Marie pour votre épouse ; car l'enfant qui naî- « tra d'elle est le fruit du Saint-Esprit ». Qu'ils viennent et entendent, ceux qui demandent quel est cet enfant qui est né de Marie : « Ce qui est né en elle « vient du Saint-Esprit». Qu'ils viennent et entendent, ceux qui, profitant de l'obscurité du grec pour troubler la pureté latine, ont multiplié les blasphèmes dans le but de faire disparaître ces expressions : Mère de l'homme, Mère du Christ, Mère de Dieu. « Ce qui est « né en elle vient du Saint-Esprit ». Et ce qui est né du Saint-Esprit est esprit, parce que « Dieu est esprit ». Pourquoi donc demander ce qui est né du Saint-Esprit ? Il est Dieu, et parce qu'il est Dieu il nous répond avec saint Jean : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; et « le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, « et nous avons vu sa gloire (1) ». Jean a vu sa gloire ; vous, infidèle, mesurez l'injure : « Ce qui est né en elle « vient du Saint-Esprit. Et nous avons vu sa gloire ». De qui ? « De Celui qui est né du Saint-Esprit » ; du « Verbe qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous. « Ce qui est né en elle vient du Saint-Esprit ». Une Vierge a conçu, mais par l'action du Saint-Esprit ; une Vierge a enfanté, mais enfanté Celui que prophétisait Isaïe en ces termes : « Voici qu'une Vierge con- « cevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emma- « nuel, c'est-à-dire : Dieu avec nous ». Il sera homme

(1) Jean, I, 1, 14.

avec eux, mais : « Maudit soit l'homme qui place son « espérance dans l'homme (1) ».

5. Qu'ils écoutent, ceux qui demandent quel est celui qui est né de Marie. « Elle enfantera un fils », dit l'Ange, « et ils l'appelleront Jésus ». Pourquoi Jésus ? L'Apôtre répond : « Afin qu'au nom de Jésus tout ge- « nou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les en- « fers (2) ». Et vous, disciple trompeur, vous demandez ce qu'est Jésus ? « Que toute langue confesse que « le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son « Père (3) », et vous osez encore demander hautement ce qu'est Jésus !

6. Écoutez de nouveau ce qu'est Jésus : « Elle enfan- « tera un fils, et il sera appelé Jésus. Car il sauvera « son peuple de leurs péchés ». Ce n'est pas le peuple d'un autre qu'il doit sauver. De quoi le sauvera-t-il ? de leurs péchés. Que Dieu seul puisse remettre les péchés ; si vous n'en croyez pas les chrétiens, croyez du moins à la parole des Juifs : « Vous n'êtes qu'un « homme, et vous vous faites Dieu (4) ». « Personne « ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul (5) ». Les Juifs refusaient de croire à la divinité de Jésus, puisqu'ils ne lui croyaient pas le pouvoir de remettre les péchés ; vous, au contraire, vous croyez qu'il remet les péchés et vous hésitez à le proclamer Dieu. « Le « Verbe s'est fait chair », afin que l'homme-chair pût s'élever jusqu'à la gloire de Dieu, et non pas afin que Dieu fût changé en chair, selon cette parole de l'Apôtre : « Celui qui s'unit à Dieu est un seul esprit avec lui (6) » ; de même, quand Dieu s'unit à l'homme, il est un seul Dieu. Les lois humaines établissent la prescription de trente ans pour éteindre tous les procès ; et voilà déjà près de cinq cents ans que Jésus-Christ

(1) Jérém., XVII, 15. — (2) Philipp., II, 10. — (3) Id., II, 11. — (4) Jean, X, 33. — (5) Luc., V, 31. — (6) Cor., VI, 17.

soutient la cause de sa naissance. Son origine lui est disputée, sa nature est sans cesse remise en question. Hérétiques, cessez de juger notre Juge, et adorez dans le ciel notre Dieu que le Mage a proclamé Dieu sur la terre. C'est à lui qu'appartiennent l'honneur et la gloire, la louange et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

I

1. Difficulté de parler sur un tel sujet. — 2. Heureuse difficulté qui nous élève jusqu'à l'unité et la Trinité divine. — 3. La Divinité une et trine. — 4. La Trinité comparée à l'or. — 5. Un seul Dieu et non pas trois dieux. — 6. Jésus-Christ, fils de Marie, pasteur et brebis. — 7. La naissance de Jésus-Christ annoncée aux bergers. — 8. L'incarnation appuyée sur des témoignages irrécusables. — 9. Dieu a voulu naître, afin de pouvoir mourir et de nous sauver de l'enfer par sa mort. — 10. Perpétuelle virginité de Marie. — 11. Le sein de Marie en quelque sorte digne de Dieu. — 12. Marie a conçu dans la virginité, et elle a enfanté par la vertu du Dieu tout-puissant. — 13. Dieu n'a pu être souillé dans le sein de Marie. — 14. Exemple d'Elie et des corbeaux. — 15. Exemple tiré du soleil. — 16. Pureté du sein de Marie. — 17. Le lieu dans lequel Dieu apparut à Moïse a été par cela même sanctifié, combien plus le sein de Marie. — 18. Le Fils de Dieu entre dans le sein de Marie comme dans une fournaise ardente. — 19. Celui qui a fait germer la verge d'Aaron a pu naître d'une vierge. — 20. Récit

de ce fait. — 21. Application à la maternité de Marie. — 22. Comment l'incarnation a été immaculée. — 23. Le fruit de la verge. — 24. Paroles d'Isaïe : « Une Verge sortira de la souche de Jessé ». — 25. Témoignages d'Ézéchiel, d'Isaïe et de David. — 26. Celui qui a soustrait une côte au premier homme pour en former la première femme en dehors de toute concupiscence, a pu naître d'une vierge. — 27. Les chrétiens doivent se réjouir de cette nativité miraculeuse.

---

1. Comment ne rougirais-je pas de parler, quand le saint dont on vient de lire le témoignage trouve plus à propos de se renfermer dans son silence ? Toutefois la honte ne saurait nous arrêter, car la foule pieuse ici réunie, les élans de sa dévotion, l'éclat que projette en ce jour la vérité et la foi, les honneurs avec lesquels vous célébrez la fête de la naissance du Seigneur, tout cela ne condamnerait-il pas une torpeur exagérée ? Notre devoir nous jette dans l'embarras ; la charité me presse de vous être agréable, la solennité me commande de porter la parole, votre sainteté provoque ma présence dans cette chaire.

2. Le devoir, ai-je dit, me jette dans l'embarras, et voyez ce que dit le Seigneur : « Si quelqu'un vous « oblige à l'accompagner pendant mille pas, faites-en « encore deux autres mille avec lui (1) ». J'obéis ; je ne puis résister à la parole du Seigneur, je m'incline devant ce jugement ; on me conduit à un mille, j'en offre trois. La Trinité sera l'objet de ma course, Dieu m'appelle à l'unité, je l'accompagne jusqu'à la Trinité. Une même intention dirige le maître et l'esclave, car il est nécessaire que celui qui me commande marche avec moi. « Si quelqu'un vous entraîne à mille « pas, faites-en deux mille avec lui ». O bienheureuse

(1) Matth., v, 41.

contrainte, qui, loin de me faire injure, me conduit à la gloire ! Un et trois ; trois et un. Quatre chemins nous conduisent à la patrie, parce que les quatre Évangiles nous initient aux mystères de la Trinité. D'un nous allons à trois, et en courant les trois nous revenons à un. Mais nous ne finissons pas dans l'unité qui est trois. Dans cette voie que nous parcourons, je vois couler trois sources. A ces mots l'hérétique relève la tête ; on dirait qu'il a entendu ce qu'il désire, qu'il entende donc aussi ce qu'il ne veut pas. Je dis donc que je vois couler trois sources, mais il n'y a qu'un seul récipient qui se verse dans ses trois déversoirs, parce que la Trinité reflue dans l'unité ; voilà pourquoi, en buvant à une source, nous buvons aux trois. Toutefois que personne ne se contente d'une seule et qu'il use de toutes les trois afin qu'il aspire d'une manière plus parfaite le goût de l'unité.

3. Nous connaissons cette belle parole du Sauveur : « Allez, enseignez toutes les nations, et les baptisez « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (1) ». Quel est donc le nom du Père ? Dieu. Quel est le nom du Fils ? Dieu. Quel est le nom du Saint-Esprit ? Dieu. Dieu un, car il n'a pas été dit : aux noms, mais : « au nom », pour exclure la pluralité de nature. Un seul Dieu, Père et Fils et Saint-Esprit, selon ce témoignage de l'Apôtre : « Car le Seigneur notre Dieu est un seul « Dieu. Il n'y a de médiateur qu'entre plusieurs per« sonnes, mais Dieu est unique (2) ». Ce qui est individuel dans l'unité de nom, n'est l'objet d'aucune distinction dans l'égalité de la nature. Le Fils est engendré du Père ; le Saint-Esprit procède du Père ; le Fils et le Saint-Esprit sont dans le Père ; le Saint-Esprit et le Père sont dans le Fils ; il n'y a qu'une seule et même

(1) Matth., XVIII, 19. — (2) Rom., III, 30.

divinité, le Père et le Fils et le Saint-Esprit. Il n'y a aucune division dans l'unité, ni de distinction de nature dans la Trinité ; une personne n'est ni inférieure ni supérieure à l'autre ; la plénitude de la divinité dans toute sa perfection, son unité et son intégrité, appartient à chacune des trois personnes. Voilà que nous parcourons les trois mille, au delà nous ne trouvons plus rien.

4. Toutefois, ne craignons pas de recourir à des comparaisons pour jeter plus de lumière sur notre foi, malgré la distance infinie qui sépare la créature du créateur. S'il répugnait à quelqu'un d'entendre parler de pluralité quand il s'agit de la divinité, je citerais l'or qui n'admet pas de pluralité dans le nom et qui cependant se divise en différentes espèces, du moins quant aux objets qui en sont formés ; ainsi l'on dit : un anneau d'or, un collier d'or, un bracelet d'or, et autres choses semblables formées de la même masse d'or. Et cependant la différence des noms ne change pas la nature de l'or, quels que soient les objets qui en sont formés. Un anneau, c'est de l'or ; un collier, c'est de l'or ; un bracelet, c'est de l'or. Prenez trois morceaux d'or ; tous sont de l'or, celui-ci est de l'or, chacun est de l'or, tout est de l'or ; abstenez-vous de toute pluralité, si vous le pouvez. L'or, sous quelque nom qu'on le désigne, est toujours de l'or ; quant aux objets qu'il forme, il reçoit différentes dénominations ; mais dans son genre il est toujours le même. Dans la Trinité, de quelque personne qu'il s'agisse, elle est Dieu. Vous nommez le Père, il est Dieu ; vous nommez le Fils, il est Dieu ; vous nommez le Saint-Esprit, il est Dieu. Il n'y a qu'un seul Dieu. La Divinité n'admet donc pas de nombre, parce que la Trinité n'admet aucune distinction quant à la nature. Comme elle n'admet pas de nombre, elle ne saurait non plus admettre d'accroissement.

5. Mais, dites-vous, ne peut-on pas dire : les dieux, s'il y a trois personnes dans l'unité de nature? Gardez-vous bien de vous arrêter à de telles apparences. Dès l'origine du monde, le démon s'est trahi sur ce point ; car, en voulant tromper les hommes il a osé pluraliser les Dieux en disant : « Vous serez comme des Dieux », au lieu de dire : Vous serez comme Dieu. Il préparait ainsi la voie aux idoles, lui qui avait été rejeté par l'unité divine. Enfin, soit qu'il eut tenu ce langage du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ou bien des hommes eux-mêmes, sous prétexte qu'ils deviendraient des dieux, il a menti de toute manière, il est devenu le père du mensonge. Si nous admettons des dieux, quelle différence établir entre le chrétien et le gentil, lequel croit à la pluralité des dieux, s'en forge de grands et de petits et s'éloigne ainsi, par vanité et par erreur, du Dieu unique et véritable? Si le chrétien embrasse une telle doctrine, en quoi le païen peut-il être condamné? Qu'il affirme, qu'il soutienne deux ou trois dieux, celui qui, méprisant l'autorité de la règle de foi, n'admet pas l'unité de nature dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et divise la Trinité essentiellement inséparable dans son unité. En séparant ainsi la Trinité, il s'efforce de tuer la vérité ; de même, en admettant l'inégalité parmi les personnes, il introduit nécessairement la division dans la divinité elle-même ; que cette inégalité soit basée sur la durée ou sur le mérite, peu importe ; car la nature cesse d'être égale et par conséquent d'être une. Pour nous, chrétiens, comme nous l'avons dit, il n'y a qu'un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. L'égalité n'admet pas de degrés, l'unité rejette la diversité, et la divinité ne dégénère ni par le nom, ni par la nature.

6. Mais en me laissant entraîner par la grandeur du sujet, voici que je touche à des hauteurs redoutables,

La fête de ce jour nous ramène à d'autres idées. Passons donc sous silence ce qu'il y a de mystérieux dans les sacrements, et traitons de ce qui regarde l'incarnation elle-même. En effet, mes frères, en ce jour les anges ont tressailli, les cieux ont frémi, les éléments du monde ont rebondi, et dans les limbes les victimes de la mort ont été saisies de joie à la pensée de leur délivrance. Qu'en ce jour aussi la joie rayonne sur le front du peuple chrétien; car vient de naître dans la chair le Sauveur du monde, et le crime du premier homme a été effacé. Le Seigneur est né dans une chair véritable, et la nature a été vaincue dans cette naissance, parce qu'une vierge a conçu et enfanté sans porter aucune atteinte à sa virginité et parce qu'elle est véritablement mère, tout en restant vierge. Le Seigneur est né en ce jour, le monde a été racheté et le démon a été vaincu. Contemplez ce prodige. L'agneau vient de naître, et le loup a été mis en fuite. L'agneau vient de naître, et il a été annoncé aux bergers tout à la fois comme bon pasteur et comme agneau; comme pasteur pour garder et pour nourrir le troupeau; comme agneau, pour servir de victime. Désigné comme agneau, il nous est aussi présenté comme bélier et comme brebis. Il était ce bélier retenu par les cornes dans les épines, lorsque le bienheureux Isaac se préparait à sa propre immolation. Isaac fut arraché à la mort, mais Jésus fut attaché à la croix. Isaac, chargé de liens, fut étendu sur le bois du sacrifice; Jésus-Christ percé de clous, fut suspendu à la croix, après avoir porté une couronne d'épines, lui qui avait eu une couronne tissée de pierres précieuses, couronne d'autant plus belle qu'elle avait été formée par son Père. Un bélier porte sur son front toute sa force; toute notre force nous vient de la croix, dont le signe a été gravé sur notre front. Ce que la Judée

faisait en figure en teignant de sang la porte de ses maisons, l'Église le fait sur nos fronts, nous apprenant que l'agneau innocent a été immolé pour nous. Bélier par la fermeté, agneau par l'innocence. Sans doute on remarque dans ces animaux la diversité des sexes; toutefois leur communauté d'origine établit entre eux une sorte d'égalité.

7. Un Dieu nous est né aujourd'hui dans la chair, et les anges ont annoncé : « Gloire à Dieu au plus haut « des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté (1) ». Gloire est rendue à Dieu par le triomphe, et aux hommes qui depuis longtemps étaient séparés de Dieu, le sacrement de la paix a été rendu, et le démon a subi une défaite éternelle. Écoutons l'Évangile : « Il y avait aux alentours des bergers qui « passaient la nuit à la garde de leurs troupeaux. Un « ange du Seigneur leur apparut, une lumière divine « les environna et les bergers furent saisis de beau- « coup de crainte. L'ange leur dit : Ne craignez « point; car voici que je vous annonce une grande joie « pour vous tous et pour toute la terre ; c'est qu'il vous « est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ « Seigneur, dans la ville de David. Et voici le signe « auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un en- « fant enveloppé dans des langes et placé dans une « crèche (2) » Allez, pasteurs, allez à l'étable; courez promptement à la crèche : là vous trouverez l'agneau né aujourd'hui, notre joie, couvert, à cause de nos péchés, de langes très-pauvres ; il a voulu s'immoler, non point pour le salut d'un seul peuple, mais pour celui de toutes les nations. Enfant dans l'étable, il a été, jeune encore, suspendu à la croix.

8. La naissance du Sauveur, tel est, selon l'Apôtre,

(1) Luc. II, 14. — (2) Id., 8-12.

« le sacrement qui a été manifesté dans la chair, jus-
« tifié dans le Saint-Esprit, connu par les Anges, prê-
« ché aux gentils, cru dans ce monde, transformé en
« gloire (1) »; les patriarches l'ont reçu, les Pro-
phètes l'ont attesté, les anges l'ont fondé, les Apôtres
l'ont confirmé, les martyrs l'ont confessé dans leurs
souffrances, la vérité l'a enseigné par les faits, notre
foi l'a prouvé, la vertu l'a accompli, et il est passé jus-
qu'à nous par la grâce du divin sacrement. Nous avons
de cette foi des témoins sûrs et des docteurs éclairés,
les Apôtres. La majesté divine ne pouvait se voir en
elle-même, mais elle nous est apparue dans l'humilité
de la chair; et ce qui était caché aux sages dans la
puissance céleste a été révélé aux petits dans l'infir-
mité corporelle : et afin que la faiblesse fût relevée, la
la sublimité céleste s'est humiliée. La divinité s'est
humiliée de manière que, sans rien perdre de sa nature,
elle communiquait de sa force à la faiblesse en se met-
tant en contact avec elle.

9. Il a été fait comme l'Évangile l'a attesté; la force
a brillé par la faiblesse. Dieu, en revêtant la nature
humaine dans le sein d'une vierge, n'a rien voulu de-
voir à la chair et tout à l'action divine et à l'union du
Verbe; voulant, par un excès d'amour, réparer l'homme
déchu, il a réformé l'homme dans l'homme et a pris
une chair vierge dans une vierge. L'Homme-Dieu vous
a aimé, et Dieu s'est fait homme pour vous. Il s'est
humilié pour vous recevoir, selon cette parole de l'A-
pôtre ; « Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme
« d'esclave, se constituant dans la ressemblance de
« l'homme et portant tous les traits extérieurs de
« l'homme. Voilà pourquoi Dieu l'a exalté et lui a
« donné un nom qui est au-dessus de tout nom (2) ».

(1) I Tim , III, 16. — (2) Philipp., II, 7-9.

Il s'est anéanti, et il vous a comblé de biens; il s'est enseveli dans la plus profonde obscurité, et il vous a inondé de gloire. Il s'est abaissé et il vous a élevé. De là ces paroles inspirées par le Saint-Esprit au roi-prophète : « Seigneur, inclinez les cieux et descen-« dez (1) ». Il est descendu vers vous, afin de vous faire monter vers lui; il s'est tellement abaissé que celui qui, par sa nature, ne devait pas mourir, est mort pour vous, et cela par sa libre volonté, parce que, s'il n'avait pas voulu mourir, la mort n'aurait eu sur lui aucun empire; et de même s'il n'avait pas voulu naître, il était infiniment au-dessus de la condition charnelle. Il a donc voulu naître, afin de vouloir mourir. S'il n'avait pas d'abord subi volontairement la chair, il n'aurait pu souffrir dans la suite, et la mort n'aurait pu l'atteindre, s'il n'avait voulu revêtir notre chair comme condition pour pouvoir mourir. Bien plus, sa chair elle-même ne pouvait mourir, si lui-même ne l'avait voulu, conformément à cette parole : « Je donne « ma vie de moi-même, et personne ne me l'ôtera, car « je l'abandonne librement. J'ai le pouvoir de me dé-« pouiller de la vie, et j'ai aussi celui de la repren-« dre (2) ». Sa mort nous eût été inutile, si elle n'avait pas été volontaire de sa part; car s'il n'eût voulu mourir, l'homme n'aurait pas recouvré ses droits à l'éternité bienheureuse. Il est donc mort parce qu'il l'a voulu, et par sa mort il a rendu à l'immortalité l'homme qui était mort. « Il a incliné les cieux et il est descendu ». Il a brisé la captivité des limbes, et il est monté, selon cette parole de l'Apôtre : « Il a con-« duit la captivité captive (3) ». L'Apôtre ne parle pas de l'auteur de la captivité, mais de la captivité elle-même, quoique, en détruisant l'empire de la captivité,

(1) Ps. CXLIII, 15. — (2) Jean, X, 17, 18. — (2) Ephés., IV, 8.

il ait par cela même détruit l'auteur de cet empire. Et quelle captivité? La mort. Il a tué la lettre, et le maître du mal a perdu son pouvoir. Il a désarmé le fort armé, il lui a arraché son glaive et l'a conduit captif de cette même captivité. C'est là ce que nous atteste l'Écriture : « La mort ira et sortira, et le dé- « mon se tient debout à ses pieds (1) ». Or, celui qui s'est tenu vaincu devant les pieds du vainqueur, quelle peut être sa contenance, si ce n'est celle d'un captif? « Il a incliné les dieux, et il est descendu » vers le monde. Il a fait captif le démon et il est monté au ciel, afin que celui qui par nature est le Roi suprême du ciel, fût établi par son corps le roi de la terre, et par sa mort le triomphateur des enfers, selon cette parole de l'Apôtre : « Afin que tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers (2) ». Et « Jésus-Christ « est mort et ressuscité, afin qu'il devînt le roi des « morts et des vivants (3) ».

10. Dieu est né du sein d'une vierge, d'une chaste union et du mariage le plus pur; sans le concours de l'homme et par l'action du Verbe; et celui qui est né de Dieu, avant tous les siècles, et qui était Dieu lui-même, a pris la forme d'esclave. Afin que l'esclave devint maître, le Seigneur est devenu esclave. Tout cela s'est accompli dans le sein d'une vierge, par l'opération du Saint-Esprit. Il en est sorti un homme plein de Dieu, qui était en même temps Dieu et homme, comme le dit l'Apôtre : « L'un et l'autre ne faisaient qu'un (4) » ; il parlait de la chair et du Verbe, natures infiniment séparées, mais réunies en une seule personne par la volonté de Dieu, de telle sorte que, après avoir été essentiellement éloignées l'une de l'autre, elles se trouvèrent indivisiblement unies. Or, c'est dans le

(1) Habac., III, 5. — (2) Philipp., II, 10. — (3) Rom , 9. — (4) Ephés., II, 14.

sein de Marie que s'accomplit ce prodige. Comme elle avait conçu, elle enfanta; son enfantement fut aussi miraculeux que la conception, la pudeur n'y reçut aucune atteinte. Elle ne dut rien à l'homme; aussi, le fruit de ses entrailles, loin d'être un mélange quelconque de force divine et d'humaine faiblesse, est un Dieu parfait dans ses vertus et ses opérations, selon cette parole de saint Pierre : « Jésus de Nazareth, cet « homme dont Dieu a fait éclater les œuvres parmi vous (1) ». Isaïe avait dit : « Voici qu'une Vierge con- « cevra et enfantera un fils ». C'est donc une Vierge qui a conçu, c'est une Vierge qui a enfanté. A une conception sans tache a succédé un enfantement incorruptile, comme l'effet participe naturellement à la cause. Le Fils de Dieu, sans doute, nous a été semblable dans son enfantement, mais sa conception a dû être toute différente. Nous sommes conçus dans l'iniquité, tandis que la Mère de Dieu est toujours restée vierge. Elle est devenue mère par son enfantement, et elle a conçu dans une virginité parfaite. La conception de son Fils a été exclusivement l'œuvre du Verbe, et son enfantement n'a porté aucune atteinte à sa pudeur, parce qu'elle est demeurée vierge dans sa conception et dans son enfantement. Marie a subi la loi de l'enfantement, tandis qu'elle est restée complètement étrangère à la conception; ce qui pour elle avait été d'abord insensible, le devint dans l'enfantement; toutefois, son intégrité et sa pureté ne reçurent aucune atteinte. Dans cette alliance céleste s'unirent la virginité et la divinité. La Vierge offrit son esprit, le Verbe lui présenta l'incorruption ; elle offrit la sainteté de son âme et de son corps, le Verbe lui présenta l'intégrité de la pudeur et la virginité perpétuelle. De là

(1) Act., II, 22.

cette parole de l'ange : « Vous êtes bénie entre toutes « les femmes », parce qu'elle avait été bénie entre toutes les vierges. C'est là ce qui la distingue de toutes les mères et de toutes les vierges. Parmi les mères, elle est vierge ; et parmi les vierges elle est mère ; car elle a conçu et enfanté, et dans sa conception et son enfantement elle est restée vierge. « Vous êtes bénie entre toutes les femmes » ; elle devait être élevée aux honneurs de la maternité, sans en subir les atteintes.

11. Mais, répondent les hérétiques, quelle indignité de renfermer Dieu dans le sein d'une femme, et de prétendre qu'une femme mortelle peut engendrer le Dieu immortel ? n'est-il pas insensé de soutenir que les grandes choses procèdent des petites ? Homme perfide, qui que vous soyez, voulez-vous donc que, m'appuyant sur les choses temporelles, je vous prouve qu'un être qui naît peut être plus grand que celui qui l'engendre et peut le dépasser en valeur et en magnificence ; une telle démonstration ne pourra-t-elle enfin vous fermer la bouche et étouffer vos clameurs impudentes ? Veuillez donc me dire ce qui est le plus précieux du miel ou de l'abeille, de la mouche ou de la cire. Comparez, et vous trouverez que l'ouvrage est plus précieux que l'ouvrier, que le miel est plus précieux que la mouche, et que l'abeille, très laide en elle-même, est très belle dans son œuvre. La reine, dit-on, n'a aucun commerce charnel, et pourtant elle produit des essaims ; son corps est des plus vils, et pourtant elle forme un miel d'une douceur extrême. Une autre comparaison : l'or naît de la terre, le ver tisse la soie, et la soie est bien plus précieuse que le le ver ; le coquillage produit la perle, et la perle l'emporte de beaucoup sur le coquillage ; on teint la laine en pourpre dans le suc d'un coquillage, et pourtant la pourpre est beaucoup plus précieuse que le coquillage.

Du sein des montagnes on extrait des pierres précieuses, et le prix d'une seule pierre précieuse dépasse de beaucoup la valeur même de la montagne. Dans une pierre se trouve renfermé l'éclat d'une perle, c'est là que cette perle a pris naissance? qu'est-ce donc qu'une pierre en comparaison d'une perle? Et pourtant celle-là engendre, et celle-ci est engendrée. C'est ainsi que de choses viles naissent des choses superbes; les grandes naissent des petites; les belles naissent des laides; les plus précieuses naissent des plus communes. Pourquoi donc jugez-vous encore le sein de Marie indigne de Dieu? Vous ne pensez pas que l'Homme-Dieu ait pu naître d'une créature, quand vous venez de voir que, dans toutes les choses terrestres, ce qui engendre est souvent fort inférieur à ce qui est engendré? Combien de fois un plébéien n'a-t-il pas donné naissance à un empereur, et un laïque à un évêque; celui-là devenant le maître de son père, et celui-ci devenant le père spirituel de celui qui lui a donné la vie temporelle; celui-là devenant le maître du monde, et celui-ci le père du peuple chrétien? Mais il est quelque chose de plus extraordinaire que tout ce qui précède, quelque chose qui devrait attirer votre attention et soulever votre admiration : une vierge a conçu, une vierge a enfanté; elle est demeurée vierge, elle n'a jamais cessé d'être vierge. Elle était vierge avant de concevoir, elle est vierge après son enfantement, elle demeure éternellement vierge.

12. La naissance du Seigneur confond l'argumentation du siècle et la sagesse de la terre. Quelle est cette argumentation? Si Marie a enfanté, elle a connu l'homme, et le monde semble entendre cette parole sans frémir, tant est vrai ce mot de l'Apôtre : « L'homme « animal ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu, « car sa prétendue sagesse n'est que de la folie et il ne

« peut comprendre (1) ». Mais le Créateur de la nature a renversé cette argumentation et suspendu en cette circonstance la loi de la nature. Dans l'ordre ordinaire, c'est l'expérience qui fait loi; mais quand il s'agit de la maternité de Marie, il n'y a d'autre règle à invoquer que la vertu et la grandeur du Tout-Puissant; par conséquent, la loi ordinaire est ici sans valeur. Pourquoi? Parce que, selon l'Apôtre. « Dieu appelle les choses « qui ne sont pas, comme si elles étaient (2) ». Quelle est l'argumentation de Dieu? Une vierge a enfanté, et pourtant elle est restée vierge, parce qu'une mère parfaite a engendré le Verbe fait chair. Mais, dit le monde, c'est folie de croire qu'une vierge ait pu enfanter, tout en restant vierge. Or, cette folie est pour nous la plus grande sagesse qui, dans ce mystère, nous saisit d'admiration, voilà pourquoi je ne suis sage, aux yeux de Dieu, qu'en devenant insensé aux yeux du monde. Il est écrit: « Je confondrai les sages dans leur astuce (3) »; et encore : « Le Seigneur connaît les pensées des sages, « car elles sont vaines (4) ». L'apôtre saint Paul dit également : « Où est le sage? où est le scribe? où est « l'investigateur de ce siècle? Est-ce que le Seigneur « n'a pas rendu folle la sagesse de ce monde? Car le « monde n'a pas connu Dieu par la sagesse. Or, il a plu « à Dieu de sauver les croyants par la folie de la pré- « dication (5) ». « Donc, ce qui est insensé aux yeux « du monde, c'est ce qui est sage aux yeux de « Dieu (6) », « afin que la sagesse du monde soit « réprouvée par la sagesse de Dieu (7) ». Le propre de cette sagesse du monde, c'est de faire grand bruit de ses syllogismes plus ou moins sophistiques, et c'est ce qui l'empêche de comprendre que la volonté de Dieu n'a d'autre règle et d'autre mesure que sa toute-puis-

(1) Cor., II, 14. — (2) Rom., IV, 17. — (3) Job, V, 13. — (4) Ps. CXIII, 11 (5) I Cor., I, 20, 21. — (6) Id., 25. — (7) Id., 19.

sance. Dans les œuvres et les opérations de Dieu, est-ce à nous de lui tracer ses règles? Ce qu'il crée n'existait pas, et pour le créer toute matière préexistante lui était inutile. « Il a dit, et tout a été fait; il a « commandé, et tout a été créé (1) ». Or, celui qui a le pouvoir de créer ce qui n'était pas, ne pourrait pas faire ce qu'il veut de ce qui existe déjà? Vous invoquez ce qui se fait dans l'ordre ordinaire du mariage; mais qu'importent ces lois primitivement établies, dès que la puissance du Créateur daigne intervenir directement? Quand il s'agit de l'action immédiate de Dieu, toute comparaison doit disparaître; car à quelle œuvre purement humaine peut-on comparer les œuvres divines? Tout ce qui se fait par les hommes s'accomplit en vertu des lois générales et ne saurait avoir le caractère d'un miracle qui est un fait essentiellement singulier.

13. Vous vous imaginez donc, ô incrédule, que Dieu peut être souillé par le contact du sein maternel? Je repousse votre sacrilège et je réponds à votre blasphème. Quand, dans le vase impur de votre cœur se formait cette pensée téméraire, vous oubliiez donc cette maxime de l'Apôtre : « Tout est pur pour ceux « qui sont purs (2) ». Si donc, même dans les choses de ce monde, tout est pur pour ceux qui sont purs, à combien plus forte raison tout n'est-il pas pur pour Dieu qui, étant la pureté même, n'a rien fait que de pur. Ne lisons-nous pas : « Dieu vit tout ce qu'il avait « fait, et tout était très bien (3)? » Si tout était très bien, tout était donc pur. Les créatures ne deviennent impures ou honteuses que par le mauvais usage que nous en faisons. C'est en ce sens qu'il a été dit ailleurs, en parlant des animaux : « Ils seront impurs pour

(1) Ps. CXLVIII, 5. — (2) Tit., I, 15. — (3) Gen., I, 31.

vous (1) ». Cette impureté ne tient donc pas à l'essence même des choses, ou à leur nature ; c'est quelque chose d'accidentel résultant, non pas du fait même de leur création, mais du mauvais usage que les hommes peuvent en faire. Par exemple, le vin est bon de sa nature, mais il devient mauvais pour celui qui s'enivre ; le miel est bon et doux, mais dans certaine maladie il est mauvais et funeste ; « la loi est bonne », comme le dit l'Apôtre, mais pour celui qui en fait un usage légitime ; quant à en faire un usage illégitime, ce n'est plus en user, mais en abuser. Ce n'est donc pas la nature même qui a rendu impur tout ce qui peut l'être, c'est uniquement la défense qui en interdit l'usage, Cette défense est elle-même essentiellement accidentelle et spéciale à telle chose en particulier et dans tel cas déterminé, et c'est à tort que l'on y chercherait une malédiction générale, une condamnation absolue,

Après avoir appuyé cette doctrine sur des témoignages, il nous est facile de la confirmer par des exemples et de montrer que ce qui est impur d'après la loi, est réellement pur par nature. Nous savons tous comment le prophète Elie, après avoir accompli son pèlerinage sur la terre, quitta ce monde sur un char de triomphe pour aller prendre place en paradis, où l'appelaient sa parfaite sainteté, ses grandes vertus et ses nombreuses révélations. Il fut ravi sur un char de feu, sans que les flammes qui jaillissaient de toute part lui portassent la plus légère atteinte, quoiqu'il eut conservé sa chair mortelle. Il est dit qu'il fut transporté en paradis ; or, nous savons qu'après avoir chassé le premier homme du paradis terrestre, Dieu confia à l'ange du feu la garde de ce séjour heureux ; voilà pourquoi le char d'Elie fut un char de feu, afin

(1) Deut., XIV, 7.

que le feu livrât passage au feu. Le texte porte : « Elie, emporté dans un tourbillon, monta comme au « ciel (1) ». « Comme au ciel » et non pas réellement au ciel, « car personne n'est monté au ciel que Celui « qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est « est dans le ciel (2) ». Insistons sur ce témoignage dans lequel se révèle d'une manière éclatante la gloire du Sauveur. « Personne n'est monté au ciel, si ce n'est « Celui qui est est descendu du ciel, le Fils de l'homme « qui est au ciel ». Le voici sur la terre, et il n'a pas quitté le ciel ; il est auprès de son Père et au ciel ; il est tout entier dans le sein de Marie, et tout entier au ciel, et tout entier en son Père. Il est dans l'intérieur du sein de Marie, il enveloppe l'univers entier, et dans son Père il est l'unique souverain de toutes choses. O grand Dieu répandu partout ! Il remplit le sein de sa mère, il enveloppe le monde, il possède le ciel.

14. Mais je reviens à mon sujet. Le Seigneur dit à Elie : « Allez vers le torrent dans le désert de Charath, « qui est en face du Jourdain... et les corbeaux lui « apportaient du pain le matin, et à midi de la viande, « et il buvait de l'eau du torrent (3) ». Quel doute peut encore exister sur la question qui nous occupe ? Quelle impiété n'y aurait-il pas à condamner ce saint homme parce qu'il a accepté la nourriture qui lui était présentée par ces corbeaux regardés comme des animaux immondes ? Mais je n'ai point oublié la sentence générale du Seigneur : « Tout ce qu'un impur aura touché « sera rendu impur (4) ». Voici donc un corbeau qui apporte du pain, un corbeau qui apporte de la viande, et ce qu'il a touché n'a pu être impur, et celui qui a reçu ce pain et cette viande n'a pas été rendu impur. L'Apôtre nous en donne la raison : « Tout est pur pour

(1) IV Rois, II, 11. — (2) Jean, III, 13. — (3) III Rois, XVII, 3, 6. — (4) Nomb., XIX, 22.

« ceux qui sont purs » ; et cette maxime s'appliquait même à ces temps reculés où la distinction des animaux était en pleine vigueur. Je n'ai nullement l'intention de discuter sur la nature des viandes qui pouvaient être licites, mais qui devenaient impures par l'effet de leur contact avec un oiseau impur, en vertu de cette prescription légale : « Tout ce qu'un impur « aura touché sera rendu impur ». Or, rien ne pourrait être impur pour cet homme devant lequel toute prescription générale cessait. C'est ce qui prouve que la défense des viandes dites impures était toute personnelle ; d'où il suit que l'impureté du corbeau n'avait aucune prise sur l'éminente sainteté d'Elie ; ce corbeau lui-même devint pur en entendant ce que ne veulent pas entendre les Juifs. En entendant, il devint pur ; en refusant d'entendre, les Juifs restent impurs ; car, dit l'Apôtre : « Tout est pur pour ceux qui sont purs ». Ce que le corbeau impur avait touché n'est donc pas devenu impur, et le sein que Jésus-Christ a touché aurait pu être impur ? Oh ! je vois partout de ces corbeaux devenus de pieux ministres de Dieu. Ils sont noirs quant à la couleur, mais blancs quant à la crainte surnaturelle qui les dirige ; ils sont impurs par leur nom, mais purs par leurs œuvres. Enfin, le corbeau a expié sa faute primitive, il est rentré dans la voie de l'obéissance ; autrefois il sortit de l'arche et refusa d'y rentrer ; plus tard il se rendit le pourvoyeur docile du serviteur de Dieu.

15. Vous regardez comme impur le sein virginal de Marie ; vous croyez qu'il était indigne de Dieu ou qu'il a pu communiquer une certaine souillure au Verbe incarné ; pour vous confondre, il me suffira d'un exemple. Le soleil jette sur le monde une clarté uniforme et qui, néanmoins, produit des effets bien différents sur chaque chose en particulier. Il fait fondre la

cire, il durcit la boue, il dissout le fumier, il dessèche la fange, et, en jetant de tous côtés ses rayons, s'il dessèche certaines choses, du moins il n'est souillé par quoi que ce soit. Et le sein d'une Vierge pourrait souiller la divinité, quand ce qu'il y a de plus fétide ne saurait souiller le soleil? Jésus-Christ serait souillé dans les entrailles de sa mère, quand le soleil n'a rien à craindre des cloaques les plus hideux? Toutefois, lors même que ce sein de Marie aurait été souillé par son origine, du moment qu'un Dieu daigne y pénétrer, ne se trouve-t-il pas orné de la pureté la plus parfaite? Marie avait été couverte de l'ombre du Tout-Puissant, le Verbe s'incorporait à elle d'une manière incorruptible, le Saint-Esprit avait lui-même formé ses membres, et quelque chose d'impur pourrait encore se rencontrer dans cette Vierge incomparable, malgré la présence du Verbe divin dont le regard efface soudain toutes les souillures? Par le simple attouchement de sa robe, le Sauveur a purifié la souillure légale d'une femme affligée d'une perte de sang, et ce même Sauveur, entrant dans le sein d'une autre femme, n'aurait pu y purifier tout ce qu'il y rencontrerait de souillé?

16. Ajoutons à cela que le sein de Marie était saint, pur, sans tache, sans souillure, directement créé par Dieu et rempli de la majesté divine. Dieu y a reconnu son œuvre dans toute son intégrité, et il a pu en sortir comme un nouvel époux sort du lit nuptial. Nouvel époux de la chair, il est sorti du tabernacle vivant dans lequel il s'était renfermé, et l'on oserait mettre des bornes à la sainteté de ce sein virginal dans lequel a trouvé bon de se renfermer le Dieu que le monde lui-même ne saurait contenir?

17. Le Seigneur apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb, dans un buisson ardent qui brûlait sans se consumer; la flamme enveloppait les épines et ne les

dévorait pas. Malheur à vous, pécheurs, qui entendez ces paroles et passez sans y faire attention ! La flamme étincelait et les épines n'étaient point consumées. Les corps brûleront en enfer, et ce feu sera éternel comme le châtiment des coupables. Et une voix se fit entendre : « Moïse, Moïse, ôtez la chaussure de vos pieds, car le « lieu dans lequel vous vous trouvez est une terre « sainte (1) ». Si donc cette terre a été sanctifiée parce que la majesté divine y était apparue, combien plus ce sein de Marie dans lequel la divinité devait habiter n'a-t-il pas dû être sanctifié ? C'était la lumière qui entrait dans les ténèbres et faisait étinceler de son éclat la demeure tout entière. La lumière véritable, c'est-à-dire Dieu lui-même, est entré dans le sein de Marie et lui a communiqué sa sainteté. Il était donc d'une sainteté parfaite, ce sein dans lequel la sainteté même est entrée, qu'elle a sanctifié et dont elle sortie sans subir la plus légère atteinte, selon cette parole de l'ange : « Voilà pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (2) ».

18. Affirmons-le donc sans crainte : non, il n'a pas dédaigné d'entrer dans le sein de Marie, Celui qui n'a pas dédaigné d'entrer dans la fournaise ardente, comme l'atteste Nabuchodonosor : « N'avons-nous pas envoyé trois « hommes au milieu du feu ardent ? « Comment donc puis-je en voir quatre se promenant « en toute liberté dans les flammes, sans qu'elles leur « portent aucune atteinte ; et la quatrième porte la « ressemblance du Fils de Dieu (3) ? » Celui-là donc qui est entré dans la fournaise ardente, est entré dans le sein de Marie restée vierge. Quel est celui qui est entré dans la fournaise ? le Fils de Dieu. Quel est celui qui est entré dans le sein de Marie ? le Fils de Dieu. De

(1) Exod., III, 5. — (2) Luc, I, 35. — (3) Dan., III, 91, 92.

là il chassait la flamme ; ici il chassait la nature. De même donc qu'il fut au milieu de la fournaise ardente sans brûler, de même il sortit du sein de Marie sans porter aucune atteinte à son intégrité. Il entra dans la fournaise ardente pour en tirer les trois jeunes Israélites : et il n'aurait pas dû entrer dans le sein de Marie quand il s'agissait de racheter le monde tout entier ?

19. Mais, disent les Juifs, Marie n'a pu enfanter contre la nature. O étrange impudence, toujours frappée et ne s'avouant jamais vaincue ! Sans cesse vous êtes convaincus d'erreur et vous ne cédez pas ; combien moins la vérité doit-elle céder, elle qui ne tombe jamais et triomphe toujours, selon cette parole de l'Ecriture : « La vérité triomphe, s'affermit, vit et règne dans les « siècles (1) ». Marie, dit-on, n'a pu enfanter contre la nature. Ceux qui tiennent ce langage se sont flattés sans doute de nous avoir en quelque chose ravi la victoire. Aussi nous provoque-t-on au combat, mais je ne craindrai pas, aucune terreur n'arrivera jusqu'à moi : car celui qui me provoque est déjà frappé à mort. Marie n'a pu enfanter contre la nature, ce n'est donc pas contre la nature que la verge d'Aaron a fleuri dans le tabernacle de l'Alliance, sans aucun secours naturel. Tout manquait à cette floraison, la semence, les racines, les sucs de la terre. La verge, par sa nature, avait possédé tout cela, mais en perdant ses racines elle avait tout perdu. Et cependant, malgré l'absence de tout principe naturel de fécondité, la verge d'Aaron fleurit, sans aucune sève, sans aucune semence, sans aucune racine.

20. Mais ce fait d'histoire paraît ignoré de quelques-uns ; je le raconterai brièvement. Coré, Dathan et Abiron, par esprit de jalousie contre Moïse et Aaron,

(1) III Esdras, IV, 38.

prétendaient s'attribuer à eux-mêmes le sacerdoce et tentèrent de consommer ce sacrilège malgré les ordres formels du Seigneur ; mais la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas, ils se virent eux-mêmes descendre dans l'abîme, et contre l'ordre ordinaire ils furent ensevelis avant leur mort. La terre engloutit ces sacrilèges et les enveloppa dans ses entrailles, non point pour les conserver, mais pour les punir. Leurs corps furent enterrés tout vivants, et tandis que l'espoir de la sépulture est d'ordinaire une consolation pour les mourants, cette même sépulture fut pour ces malheureux une aggravation de peine : car ils furent ensevelis dans leur propre châtiment. Non-seulement ces trois auteurs de la révolte furent engloutis, mais leurs complices furent dévorés par des flammes sorties de la terre ; « la « terre s'ouvrit », dit l'Ecriture, « et engloutit Da- « than... et le feu consuma leurs compagnons ». Alors le Seigneur ordonna à Moïse d'apporter dans le tabernacle une verge de chacune des tribus. Douze verges furent présentées, parmi lesquelles se trouvait celle de la tribu de Lévi, et appartenant au prêtre Aaron; elles furent toutes placées dans le tabernacle de l'Alliance, et le lendemain il se trouva que la verge d'Aaron avait produit des feuilles, des fleurs et des fruits.

21. Ce fait et la perfidie qui en fut l'occasion méritent un examen sérieux, car nous y trouvons une figure sensible du mystère que nous étudions. Une verge produit ce qu'elle n'avait pas. Elle n'avait aucune racine, elle n'était même pas enfoncée dans la terre, elle n'avait aucune sève, aucune semence ne pouvait la féconder, et cependant elle porte des fleurs, des feuilles et des fruits. Elle avait entièrement perdu la fécondité qu'elle pouvait tenir de l'arbre auquel elle avait appartenu, et cependant, en témoignage du sacerdoce suprême, elle produit ce qui n'était pas en elle ni en son

pouvoir ; car il était contre sa nature de verge desséchée de produire des fleurs et des fruits. Et une Vierge n'a pu engendrer, contre l'ordre de la nature, le Fils de Dieu ? Je vous dirai comment la Vierge a conçu et enfanté ; montrez-moi de votre côté comment une verge complétement desséchée a pu germer. Mais je conçois que vous ne puissiez expliquer ni la fécondité de la verge, ni l'enfantement de la Vierge. Si donc vous ne pouvez dire comment cette verge d'Aaron a produit des fruits, pourrez-vous dire comment une Vierge a conçu et enfanté la Vérité ? Ainsi donc, puisque vous ne pouvez expliquer le mystère d'une Vierge devenue fécond, acceptez les effets de l'Incarnation divine.

22. Venez à moi et je vous dirai ce que j'ai entendu intérieurement. Sur ce sujet, ce qui me trouble, ce n'est point la raison, mais la pudeur, et je veux, dans mes paroles, apporter toute la réserve possible, pourvu que la foi ne coure aucun danger. Pardonnez-moi, Seigneur Jésus, et épargnez ma bouche ; car je reconnais tout ce qu'il y a de témérité de ma part à décrire le mystère de votre incarnation ; il est vrai que vous avez tenu fermé le sein dans lequel vous avez voulu naître, mais vous nous avez permis d'ouvrir votre Evangile aux incrédules. Je dirai donc ce qui s'est passé dans le secret de la nature. Marie, comme toute autre femme, possédait ce qui est requis pour la génération. Le Verbe lui-même vint se mêler à son sang pour le solidifier, et la substance de ce sang ainsi coagulé produisit la chair. Survint alors l'action de l'Esprit-Saint qui forma cette masse jusque-là informe, en distingua les parties et en produisit l'homme dont les linéaments cachèrent réellement la divinité. Vous savez maintenant comment la Vierge a conçu. Si vous me demandez ensuite comment elle a enfanté, je vous le dirai encore. Elle a enfanté comme elle a conçu ; de même que l'enfant s'était mys-

térieusement formé dans son sein, il en sortit d'une manière incorruptible comme il y était entré. Ici, du reste, tout se passa selon l'ordre de la nature ; la Vierge accomplit la durée de la gestation, tandis que la verge d'Aaron ne subit point le temps de la germination. Ce ne fut qu'après neuf mois que Marie enfanta ; et après trois jours la verge avait germé, quoique par elle-même elle fût entièrement desséchée. Nous savons du premier homme qu'il n'eut ni père ni mère et qu'il fut formé du limon de la terre. Comment un corps peut-il être formé sans venir d'un autre corps ; comment la chair peut-elle exister sans venir de la chair ? Le premier homme sortit en quelque sorte du sein de la terre, comme l'enfant sort du sein de sa mère, avec cette différence qu'aucun principe générateur venant de l'homme n'y avait été déposé. Si donc, sur le sujet qui nous occupe, je crois plus facile de recourir à une comparaison, que votre conviction n'en soit nullement ébranlée. Le rayon du soleil pénètre un miroir, sans que la densité de la glace fasse obstacle à la subtilité insensible du rayon solaire, et le soleil se voit à l'intérieur comme à l'extérieur. En pénétrant dans la glace, il ne la brise pas ; en en sortant, il ne la souille point, et malgré l'entrée et la sortie du rayon solaire, le miroir reste dans sa parfaite intégrité. Le rayon du soleil ne brise pas le miroir ; et l'entrée ou la sortie de la vérité aurait pu vicier l'intégrité de Marie ?

23. Mais pourquoi insister plus longtemps ? Que le chrétien entende ce que ne veut pas entendre le juif ; ainsi racheté, le chrétien progressera dans le bien, tandis que le juif périra dans son endurcissement. La verge d'Aaron était réellement la figure de la Vierge Marie, qui a conçu et enfanté le véritable prêtre dont il a été dit : « Tu es prêtre pour l'éternité (1) ». Au

(1) Ps. CIX, 4.

verset précédent il avait été dit : » Le Seigneur fera « sortir de Sion la verge de sa puissance ». En effet, le fruit produit par la verge était la figure du corps de Jésus-Christ. Une noix dans son unité renferme trois substances distinctes : l'enveloppe, la coque et le noyau. L'enveloppe figure la chair, la coque figure les os et le noyeau figure l'âme. L'enveloppe figure la chair du Sauveur, laquelle a porté les aspérités et les amertumes de la passion ; le noyau figurerait bien la douceur intérieure de la Divinité, de qui nous recevons à la fois la nourriture et la lumière ; la coque représenterait le bois longitudinal de la croix, désignant non pas ce qui est intérieur et extérieur, mais les choses terrestres et les choses célestes mises en communication les unes avec les autres par l'intermédiaire de la croix, selon cette parole de l'Apôtre : « Par le sang de sa croix il « a pacifié soit les choses qui sont au ciel, soit les « choses qui sont sur la terre (1) ». Voilà, ô Juif, comment votre verge figurait notre Vierge.

24. Même au seul point de vue de l'étymologie, vierge est pour ainsi dire synonyme de verge (*virgo virga*). A la différence d'une lettre, ces deux mots font entendre le même son. Or, veulent-ils se convaincre que la verge désignait la Verge ? Qu'ils méditent ces paroles d'Isaïe : « Une verge sortira de la souche de « Jessé (2) ». La verge est de la race de Jessé ; Jessé est le Père de David, la verge est donc de la famille de David, et cette verge, c'est Marie. Jessé, étant un homme, n'a pu produire du bois, c'est-à-dire une verge. Ce qui est sorti de Jessé, ce n'est donc pas une verge, mais la Vierge Marie qui, répondant à sa race selon la chair, reproduisit le miracle de la verge d'Aaron, puisqu'elle conçut et enfanta, quoique tou-

(1) Coloss., I, 20.— (2) Isa., XI, 1.

jours elle fût restée vierge. Il est vrai que l'on a tenté d'appliquer cette prophétie à David lui-même; mais cette opinion se réfute d'elle-même, ne fût-ce qu'à raison du temps. En effet, David était mort lorsqu'Isaïe prophétisa, et pourtant c'est le futur qu'il emploie, à l'exclusion du passé : « Une verge sortira de la sou-« che de Jessé ». « Sortira » et non pas, est sortie. D'ailleurs le Prophète ajoute : « Une verge sortira de « la souche de Jessé, et une fleur montera de sa ra-« cine ». Cette fleur, c'est la chair du Seigneur; car cette chair fut formée miraculeusement en dehors de tout concours de l'homme, et elle conserve toute sa beauté native. « Une fleur montera de sa racine, et « l'Esprit du Seigneur se reposera sur elle ». Sur qui? il est évident que c'est sur la fleur. « L'Esprit de sa-« gesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de « force, l'Esprit de science et de piété, et l'Esprit de « crainte l'a remplie. Elle ne jugera pas selon la « gloire, elle n'accusera pas sur un ouï-dire, mais elle « jugera par un humble jugement, elle accusera les « orgueilleux de la terre. Elle ébranlera la terre par la « parole de sa bouche, et elle écrasera l'impie par « l'Esprit qui siégera sur ses lèvres; la justice ceindra « ses reins, et la vérité l'enveloppera comme d'un « vêtement (1). » Un peu plus loin nous lisons également : « En ce jour apparaîtra la souche de Jessé; « celui qui s'élèvera sera le prince des nations, et « tous les peuples espéreront en son nom (2) ». O fleur roi ; ô fleur juge! De même que cette verge n'est pas la verge, mais la Vierge, de même cette fleur n'est pas la fleur de la verge, mais la chair formée dans le sein de la Vierge. Marie a réellement produit cette fleur de sa virginité et a tiré de sa chair la chair du Messie;

(1) Isa., XI, 2-5. — (2) Id., 10.

mais cette génération n'a rien qui ressemble à la génération du péché ; car Jésus-Christ dans son humanité ne doit rien à l'action de l'homme, puisqu'il a été conçu du Saint-Esprit. La verge d'Aaron prophétisait ainsi la Vierge Marie. Si donc cette verge a pu fleurir sans sève ni racine, une vierge en restant vierge n'aurait pu engendrer dans une parfaite incorruptibilité ? Mais, disent nos adversaires, ce n'est que par un miracle que la verge d'Aaron a pu fleurir. Eh bien! c'est par un miracle plus grand encore que s'est opérée l'Incarnation : la verge d'Aaron n'était qu'une image et une figure ; mais ici nous trouvons la réalité dans tout son éclat et sa divinité.

25. Un autre témoignage plus grand encore et plus formel nous est fourni par Eséchiel ; nous en avons fait la lecture, mais nous avons dû en remettre le commentaire et nous appliquer exclusivement à l'objet du mystère que nous avons célébré. « Je me suis tourné », dit le Prophète « vers la porte de la voie « extérieure des saints, laquelle regarde l'Orient, « et elle était fermée. Et le Seigneur me dit : Cette « porte sera fermée et ne s'ouvrira point, et per- « sonne n'y pénétrera, parce que le Seigneur, Dieu « d'Israël, y entrera lui-même ; il en sortira et elle sera « fermée (1) ». Donnez-moi donc l'explication de cette porte par laquelle le Seigneur est entré ou sorti, sans que l'on pût expliquer son entrée et sa sortie. « Cette porte « sera fermée et ne sera point ouverte, parce que le « Seigneur, Dieu d'Israël, y entrera lui-même ; il en « sortira ensuite et la porte restera fermée ». Cette porte est certainement une allégorie, sous le voile de laquelle la chasteté virginale de Marie nous est clairement désignée. Comment le prouvons-nous ? Écou-

(1) Ezéch., XLIV, 1, 2.

tons Job : « Maudit soit le jour où je suis né, puisqu'il n'a pas fermé la porte du sein de ma mère lorsqu'elle m'a enfanté (1)! » C'est dans le même sens que le Prophète se sert du mot porte pour désigner le sein de Marie, où personne que Dieu lui-même n'est entré et d'où personne que lui n'est sorti. Le Verbe y est entré pour en sortir revêtu de notre propre humanité, à l'exclusion du péché; et soit en entrant, soit en sortant, il a laissé cette porte absolument fermée: car c'est de lui qu'il est écrit : « Ce qu'il ouvre, personne ne le ferme, « personne ne l'ouvre (2) ». Levez-vous donc, Isaïe, levez-vous dans la joie, donnez la main à Ezéchiel et applaudissez dans le Saint-Esprit à la gloire de la nativité du Seigneur. Que David accoure également avec sa cithare divinement harmonieuse pour chanter la naissance du Sauveur, dont les mystères défieront à jamais toute l'harmonie de la terre. Isaïe s'écriait : « Cieux, laissez tomber votre rosée, et que les nues « pleuvent le juste; que la terre s'ouvre et fasse ger- « mer son Sauveur (3) ». Quelle est cette terre? C'est notre chair, mais restée parfaitement pure comme elle l'était en Marie. « Que la terre germe son Sauveur » : ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Il ne s'agit pas ici d'une semence charnelle, mais de la rosée céleste ; non pas de la pluie naturelle, mais de l'action divine ; car ce mystère est tout entier l'œuvre de Dieu, la créature n'y est qu'un agent purement passif; c'est ce que David exprime en ces termes : « Il est « descendu comme la rosée se distillait sur la « terre (4) ». Il dit également : « La terre donnera « son fruit » : et par ces paroles il désigne spécialement le sein de Marie. On peut dire de ce sein qu'il

(1) Job, III, 3, 10 — (2) Apoc., III, 17. — (3) Isa., XLV. 8. — (4) Ps. LXXXI, 6.

a véritablement donné « son fruit », puisque rien ne lui est venu d'ailleurs.

26. Si vous éprouvez encore quelque doute, affermissez votre foi par des exemples. Dès l'origine du monde, après la formation complète du corps d'Adam, une côte est soustraite de ce corps, et nulle part on ne trouve l'endroit d'où cette côte a pu être arrachée; Adam perd un de ses os, et cependant il reste parfait dans son entier. Nulle part on ne remarque la cicatrice, nulle part on ne trouve des vestiges de cette disparition. Une côte sort du côté, et le corps ne perd rien de sa plénitude. Ce qui sort est parfait, ce qui reste est entier. Je vais plus loin encore et j'ajoute que, sans porter atteinte à quoi que ce soit, cette côte a pour ainsi dire engendré d'elle-même un corps humain; deux corps se sont trouvés au lieu d'un, sans que la mère ait subi aucune diminution. Ainsi donc la puissance divine a pu soustraire une côte au flanc de l'homme, sans que le corps en ressentît aucune atteinte; et un Dieu sortant du sein d'une vierge n'aurait pu conserver son intégrité? Pourtant aucun homme, à l'exception du juif, ne pousse la folie jusqu'à nier que ce soit le Verbe lui-même qui ait opéré ce prodige sur le corps du premier homme. Et ce qu'il a fait en formant la première femme, le Verbe n'aurait pu le faire lorsqu'il revêtait notre humanité dans le sein de Marie? Il n'a pas permis que le corps d'Adam laissât paraître aucune trace de ce qui se passait, et il aurait permis que la virginité ou la pudeur de sa Mère subît quelque atteinte! Mais, dites-vous, « Dieu remplit de chair le vide laissé par la disparition de la côte (1) », et ne causa aucune souffrance. De même, en sortant du sein de sa Mère, le Verbe

(1) Gen., II, 21.

incarné ne déchira point sa pudeur et ne laissa aucun signe de corruption là où s'était déployée toute la puissance divine. Enfin, montrez-moi, comment Dieu remplit de chair le vide laissé par la disparition de la côte, et moi je vous montrerai comment Jésus-Christ est sorti du sein de Marie sans y laisser aucune trace. Mais vous ne pourrez satisfaire à ma demande ; car où la puissance divine n'a laissé aucun vestige, vous ne sauriez en trouver ; de même vous ne pouvez découvrir aucune corruption en Marie, puisque Dieu a voulu cacher à tous les regards ce que vous cherchez.

27. Chrétiens, levez-vous donc joyeux et répandez-vous en louanges aux pieds du Seigneur. Que les accents de votre reconnaissance remplissent l'Eglise de Dieu, le temple de Jésus-Christ, la demeure du Saint-Esprit. Entrez dans l'étable de votre Créateur, visitez la crèche de votre Sauveur, baisez les haillons du Pasteur éternel, et prenez dans vos bras ce Dieu devenu petit enfant. Venez adresser avec moi des louanges à la Vierge sainte, à la Mère véritable restée pure dans son enfantement, et rehaussant sa beauté par l'intégrité de sa pudeur. Louez avec les cieux, louez avec les anges, louez avec toutes les vertus, louez avec tous les éléments de la nature. Ne cessez pas, ne vous lassez pas de chanter la gloire du Sauveur : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix « sur la terre aux hommes de bonne volonté (1) »

(1) Luc, II, 14.

CINQUIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

II

1. Naissance inénarrable de Jésus-Christ. — 2. Réfutation de l'impiété des Juifs. — 3 A la fin des temps le Fils de Dieu est venu comme législateur.

1. Frères bien-aimés, quand il s'agit de célébrer la grandeur du mystère de notre salut, le prodige de la naissance du Sauveur, l'humanité doit avouer l'impuissance de ses conceptions et de sa parole. A un tel bienfait, à cette grâce infinie, que peut répondre la faiblesse de notre dévotion? Comment concevoir que le Fils unique, consubstantiel au Père, éternel comme le Père, redoutable au ciel, à la terre et aux enfers, ait voulu se revêtir d'un corps humain pour opérer le salut de l'homme? Quelle langue pourra raconter ce que l'intelligence ne saurait comprendre? Quel homme tenterait de juger ce qui n'a pour auteur et pour témoin que Dieu lui-même? « Car personne ne con-« naît le Fils, si ce n'est le Père (1) ». Comment la fragilité humaine, corrompue par le péché, pourrait-elle sonder le secret de cette Nativité virginale? Jésus-

(1) Matth., XI, 27.

Christ naît, non point par la nécessité de vivre, mais par sa volonté de nous sauver. Il naît parmi les morts, lui qui donne la vie aux morts. Nous ne devons pas douter de l'accomplissement de cette Prophétie formulée par le plus grand des prophètes sous l'inspiration du Saint-Esprit : « Voici qu'une Vierge concevra « dans son sein, et enfantera un Fils (1) ». Qu'une femme enfante, c'est l'objet de notre foi à l'incarnation : mais que cette femme ait toujours été vierge, c'est le principe d'une gloire éternelle pour celui qu'elle nomme son Fils. Jésus-Christ naît d'une vierge, car il n'était pas convenable que la vertu prît naissance dans la volupté, la chasteté dans la luxure, ou la pureté dans la corruption. Celui qui venait détruire l'ancien empire de la mort ne pouvait naître sous les lois de cet empire, et le Seigneur de l'univers ne pouvait prendre la forme d'esclave dans laquelle il devait nous sauver, qu'en prenant un corps dans le sein d'une servante. Comment le Fils de Dieu aurait-il subi pour nous les crachats, les soufflets et la croix, s'il ne s'était pas constitué le Fils de l'homme?

2. O malheureux Juifs qui, en recourant à la calomnie de l'adultère, éteignent pour eux-mêmes cette grande lumière sous le souffle de ténébreux soupçons, en refusant de croire qu'une Vierge ait conçu! Ils ne voient plus qu'un crime humain dans l'acte par excellence de l'amour de Dieu pour nous ; et ce qui n'est que vertu ils l'appellent une faute, tant ils sont aveuglés par leur jalousie. Malheureux que vous êtes, croyez donc à celui qui n'a voulu naître que pour opérer votre salut. Comprenez, mes frères, l'aveuglement de ces hommes perfides qui nient obstinément que le Christ ait pu naître d'une Vierge. Dans une

(1) Isa., VIII, 14.

naissance toute céleste ils invoquent ce qui se passe parmi les hommes et veulent soumettre le Créateur aux lois établies pour les simples créatures. Que l'impiété humaine n'essaie donc pas de porter atteinte à la glorieuse Nativité de Jésus-Christ, qui n'a voulu naître que par amour pour nous. Si le Fils de l'homme et de Dieu s'est humilié dans la chair, si une Vierge a enfanté et est demeurée vierge après son enfantement, tout cela s'est fait, non point selon l'ordre d'une nature mortelle, mais par l'effet immédiat de la puissance divine.

3. Comment peut-on douter que ce soit là le secret du Tout-Puissant, quand on entend dire que le Roi des cieux est né d'une vierge, et que le Fils de la Vierge commande aux puissances du ciel? Qui dira, mes frères, l'accroissement miraculeux des bienfaits de Dieu pour le salut des nations? Autrefois, après le passage de la mer Rouge, voulant donner au peuple hébreu des préceptes relatifs au culte divin, le Seigneur appela Moïse au sommet du Sinaï, et confia à ce serviteur l'expression authentique de sa volonté à l'égard de cette petite nation. Mais quand les temps prédits furent arrivés, voulant prodiguer à toutes les nations les sacrements de la vie éternelle, Dieu lui-même, descendant du ciel et du sein de son Père, se renferma dans le sein d'une Vierge, et y revêtit notre humanité et se fit homme sans cesser d'être Dieu, acquérant ainsi une gloire incomparable. C'est ainsi que le Tout-Puissant est sorti du sein de Marie, a subi les infirmités de la chair sans perdre la majesté du Fils de Dieu, et, tempérant cette majesté suprême, il a réalisé ce prodige d'un Dieu fait homme s'entretenant avec les hommes, et d'un homme triomphant du démon par la puissance infinie qu'il tenait de son union hypostatique avec Dieu.

SIXIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

III

1. Accord des Prophètes et des Apôtres sur la naissance de Jésus-Christ. — 2. Virginité sans tache de Marie dans son enfantement.

1. Frères bien-aimés, nous avons longuement parlé de la divinité du Fils de Dieu et réfuté, selon notre pouvoir, toutes les attaques de nos adversaires. Je veux aujourd'hui vous parler de l'Incarnation, parce que ces mêmes adversaires refusent au Fils de Dieu la qualité de Fils de l'homme. « Cieux, laissez tomber « votre rosée, et que les nuées pleuvent le Juste ; que « la terre s'ouvre et germe le Sauveur, et que la jus- « tice s'élève en même temps ; c'est moi, le Seigneur, « qui l'ai créé (1) ». Nous lisons également : « Voici « qu'un petit enfant nous est né, la principauté a été « déposée sur ses épaules, et il sera appelé l'Admira- « ble, l'Ange du grand conseil, le Dieu fort, le Père « du siècle futur, le prince de la paix (2) » ; et encore : « Voici qu'une Vierge concevra dans son sein, elle « enfantera un Fils et il sera appelé Emmanuel (3) ».

(1) Isa., XLV, 8. — (2) Id., IX, 6. — (3 Id., VII, 13.

L'ordre des choses exige qu'en parlant sur l'Évangile je ne passe pas sous silence les Prophètes. Saint Paul lui-même nous en donne l'exemple dans ce début de l'Épître aux Romains : « Paul, serviteur de Jésus-« Christ, appelé à l'apostolat, séparé pour prêcher « l'Évangile de Dieu, Évangile qu'il avait promis au-« paravant par ses Prophètes dans les saintes Écritu-« res, touchant son Fils qui est sorti de la race de Da-« vid selon la chair (1) ». Saint Paul vient de vous apprendre que, avant d'être publié, l'Évangile avait dû être promis par les Prophètes. L'Apôtre vient de vous dire que le Fils de Dieu, selon la divinité, est devenu le Fils de l'homme « de la race de David, selon la « chair ». Quelles contradictions peuvent donc exister entre les prophéties et l'Évangile? Le Prophète s'écrie : « Cieux, laissez tomber votre rosée, et que les « nuées pleuvent le Juste ». Que l'Ange vienne, qu'il annonce le Verbe ; que la terre s'ouvre, que Marie entende, qu'elle conçoive le Sauveur, qu'elle enfante Jésus. Le Prophète avait dit : « Voici qu'une Vierge con-« cevra et enfantera un Fils, et il sera appelé Emma-« nuel », L'Évangile rapporte textuellement ces paroles et ajoute : « C'est-à-dire Dieu avec nous (2) ». De son côté l'Apôtre écrit : « Touchant son Fils qui est « sorti de la race de David selon la chair ». Ce que les Prophètes ont prévu et prédit, les Apôtres l'ont vu et prêché. Celui qui était a été fait ; celui qui a été fait était déjà le Verbe, et il s'est fait chair ; il était le Fils de Dieu, et il s'est fait homme.

2. Il était Dieu, il s'est fait homme; il a pris notre humanité sans perdre la divinité ; il s'est fait humble, il est demeuré sublime. Il est né homme, il n'a pas cessé d'être Dieu. Il est né petit, tout en restant l'In-

(1) Rom., I, 1. — (2) Matth., I, 23.

fini sous les voiles de l'enfance. Que celui qui embrasse avec plaisir le Dieu né, se garde bien d'avoir horreur de l'enfantement de la Vierge. Dieu lui-même, le Créateur de l'homme, le Fils de l'homme, vous dit : Qu'y a-t-il pour vous étonner dans ma naissance? La concupiscence n'a eu aucune part dans mon enfantement.

Moi-même j'ai créé la mère dont je devais naître ; moi-même j'ai préparé et purifié la voie que je devais suivre en entrant dans le monde. Celle que vous méprisez, c'est ma mère, laquelle a été créée de ma propre main. Si j'ai pu me souiller en la créant, j'ai pu me souiller en prenant d'elle ma naissance. De même que sa virginité n'a reçu aucune atteinte par ma présence dans son sein, de même ma majesté n'a pu subir aucune souillure. Si les rayons du soleil savent dessécher les lieux les plus infects et rester toujours purs, combien plus la splendeur de la lumière éternelle, dans laquelle aucune tache ne saurait se produire, pourra-t-elle, sans se souiller, purifier tout ce qu'elle touchera de ses rayons? Insensé, dans une Vierge restant toujours Vierge, puisqu'elle enfante en dehors de tout concours de l'homme, comment prétendez-vous trouver en elle des souillures? Elle a conçu sans éprouver aucune concupiscence ; elle a enfanté sans ressentir aucune douleur : où donc trouver des taches en elle? Aucun étranger n'a eu accès dans cette demeure ; elle n'a été visitée que par son Créateur et son maître, dans le but de se couvrir d'un vêtement qu'il n'avait pas; en la quittant, il l'a fermée sans que personne pût l'ouvrir, et vous soutenez qu'elle a été profanée? Comme ce Fils de Marie est le seul libre entre les morts, de même la pudeur de sa mère est la seule qui ait conservé toute son intégrité. Ève, par sa désobéissance, a mérité le châtiment ; Marie, par son

obéissance, a obtenu la gloire. Ève, en goûtant du fruit défendu, a été maudite ; Marie, en croyant à la parole de l'ange, a été bénie.

SEPTIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

IV

1. Naissance du Sauveur ; virginité de Marie. — 2. Annonciation de l'Ange. — 3. L'étoile brillant du haut du ciel. — 4. Offrandes symboliques des Mages.

1. Si nous pouvions exposer parfaitement l'événement de ce jour, nous aurions la connaissance complète des mystères de notre salut. Or, chacun de ces mystères défie, par sa profondeur, toute l'habileté du langage humain. Comment donc pourrait-on se flatter de les exposer tous à la fois sur un seul et même sujet ? Nous célébrons aujourd'hui la naissance du Sauveur ; mais ne devons-nous pas voir dans cette naissance du Christ la naissance même du monde? C'est aujourd'hui la naissance du Sauveur, c'est-à-dire le mystère d'où le monde a reçu la vie et d'où la lumière, qui avait péri, a été rendue aux mortels. Il naît, celui que les Prophètes ont proclamé le Roi des na-

tions. « Il naît d'une Vierge, comme le Prophète l'at-« teste en ces termes : Voici qu'une Vierge concevra « et enfantera un fils, et ils l'appelleront Emmanuel, « c'est-à-dire Dieu avec nous ». Le mode de sa naissance prouve donc qu'il est le Seigneur des vertus ; une vierge a conçu sans avoir jamais connu la concupiscence ; le Saint-Esprit a tout fait en elle ; tout a été pur, et le sein qui a conçu le Verbe, et les membres qui l'ont conservé, et les entrailles qui l'ont porté. La mère du Sauveur est elle-même le plus grand miracle ; une vierge a conçu, une vierge a enfanté ; elle était vierge avant, elle est restée vierge après l'enfantement. Virginité glorieuse et fécondité éclatante ; le Tout-Puissant prend naissance, et sa mère n'exhale aucun gémissement. Elle enfante, son fils paraît à la lumière et sa virginité ne souffre aucune atteinte. Du moment que c'est un Dieu qui naît, il fallait que la chasteté de la mère reçût un nouvel éclat, et celui qui était venu pour guérir toutes les souillures ne pouvait porter atteinte à la parfaite intégrité de sa mère. L'enfant, à sa naissance, est déposé dans une crèche ; ce sont là les premières bandelettes d'un Dieu, le Roi du ciel ne dédaigne pas ces entraves, après avoir trouvé bon d'habiter dans un sein virginal. Marie, dépouillée de son précieux fardeau, se tient là debout et se reconnaît mère, avant de s'être connue épouse. Elle adore la divinité de son fils et tressaille de joie d'avoir enfanté par le Saint-Esprit ; elle ne frémit pas d'avoir enfanté en dehors du mariage, mais elle se réjouit d'avoir donné naissance à un Dieu.

2. Quand fut arrivé le moment où le Sauveur devait descendre sur la terre et régénérer le monde ; à cette époque où les prophéties planaient sur les nations attentives, le Saint-Esprit survint dans la Vierge Marie, selon cette parole de l'Ange : « Le Saint-Esprit

« viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous « couvrira de son ombre, Voilà pourquoi le Saint qui « naîtra de vous sera appelé le Fils du Très-Haut (1) ». Grand est donc le mérite de notre foi, parce que grand est le prodige de cette génération, et c'est en toute justice que nous adorons la puissance divine dans la naissance de Celui que nous savons nous être venu du ciel et engendré de Dieu le Père par la vertu du Saint-Esprit, afin de proclamer plus solennellement la Trinité et de sceller la sainteté de Marie. Le Sauveur naît, et le soleil s'élance plus loin dans sa carrière. N'est-il pas nécessaire que la splendeur qui apparaît aujourd'hui avec tant d'éclat prenne de jour en jour une nouvelle extension ?

Mais voici un nouveau messager qui vient nous attester la naissance du Sauveur. C'est une étoile qui apparaît du ciel ; ne fallait-il pas que celui qui descendait du ciel fût également attesté par un envoyé du ciel ? La course de l'étoile annonce la naissance du Dieu fait homme ; les éléments attestent le même prodige et, mêlée aux rayons du soleil, l'étoile n'en jette que plus d'éclat.

4. Voyons donc ce que signifiaient ces présents mystérieux offerts par les Mages, malgré l'abjection de la crèche, et comprenons qu'ils proclament en Jésus-Christ l'union personnelle de la divinité et de l'humanité. Le Sauveur est vu comme homme, et il est adoré comme Dieu ; il est gisant dans ses langes et il brille parmi les étoiles. Ses langes annoncent l'enfant qui vient de naître, les étoiles proclament qu'il est le souverain Maître de toutes choses. C'est son humanité qui est enveloppée de langes, c'est sa divinité qui est adorée ; les bergers tressaillent sur la terre, les Anges sont

(1) Luc, I, 35.

remplis de joie dans les cieux. Mais enfin, quels sont donc ces présents que les Mages, divinement instruits, offrent à l'Enfant-Dieu ? Ils présentent de l'or et confessent ainsi que cet enfant est le souverain Maître de toutes choses. Ils présentent de l'encens, et ce sacrifice s'adresse à un Dieu. Ils présentent de la myrrhe, symbole de sa mortalité. L'or nous le montre comme Roi, l'encens nous le fait connaître comme Dieu, la myrrhe nous annonce sa sépulture. Les Prophètes annoncent un seul Dieu, et les Apôtres le prêchent ; les Mages ont cru, et à Jésus-Christ dans les langes il ont offert de l'encens, de l'or et de la myrrhe. Pour nous, mes frères, craignons le Dieu unique, afin qu'il daigne nous accorder tous les biens par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HUITIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

V

1. La naissance du Sauveur, cause de joie pour le monde. — 2 Salutation de l'Ange à Marie. — 3. Éloge de la bienheureuse Vierge.

1. Frères bien-aimés, la naissance de Jésus-Christ est la rédemption du pécheur. En effet, le pécheur n'aurait pu être délivré si le Sauveur n'était pas venu sous la forme d'esclave. C'est aujourd'hui la naissance du Seigneur, que les esclaves se réjouissent ; c'est la naissance du Rédempteur, que les captifs rachetés se réjouissent ; c'est la naissance du médecin, que les malades se réjouissent ; c'est la naissance de la miséricorde, que les pécheurs se réjouissent ; c'est la naissance de Jésus-Christ, que tous les chrétiens applaudissent. Dieu a voulu naître dans le temps, lui qui a fixé la mesure des temps. Ecoutons l'Apôtre : « Il s'est « anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, il « a pris la ressemblance de l'homme et il a paru « comme homme (1) ». Vous entendez qu'il s'est anéanti, mais il n'a jamais perdu la nature divine et

(1) Philipp., II, 7.

ne s'est jamais séparé d'elle. Il s'est fait homme, mais sans cesser d'être Dieu. Il a revêtu l'humanité, mais il n'a pas dépouillé la divinité. Il s'est fait homme en prenant la forme humaine, sans perdre la forme divine. Il a pris le vêtement de la chair, mais intérieurement il est toujours resté Dieu. Comme Dieu et comme Créateur, « par qui tout a été fait, et sans lequel « rien n'a été fait, il s'est construit à lui-même le « temple dans lequel il devait naître. Il a créé sa Mère ; « or, il demeure éternellement avec son Père. Il a « revêtu notre humanité, il est né d'une mère qu'il « avait formée lui-même en régnant avec son Père ». Tel est le sens de ces paroles du Prophète ; « Sion est « ma mère, dira un homme, un homme a été fait en « elle, et le Très-Haut lui-même l'a établie (1) ». Que les cieux tressaillent et que la terre se réjouisse ; que les cieux tressaillent, parce qu'ils n'ont personne pour les accuser ; que la terre se réjouisse, parce qu'elle a germé son Sauveur. Qui donc pourra trouver le secret d'un don si précieux ? L'Apôtre, parlant de ce secret, n'a pas craint de dire « qu'il était caché depuis les « siècles (2) ».

2. La Mère du Sauveur, irrévocablement attachée à sa virginité, demanda à l'Ange comment elle pourrait concevoir sans porter aucune atteinte à sa pudeur : « Comment », dit-elle, « cette promesse pourra-t-elle « s'accomplir, puisque je ne connais pas d'homme (3) ? » Les Prophètes m'ont appris qu'une vierge devait enfanter, mais je n'ai jamais su comment ce prodige devait s'accomplir. Je vous en prie, bienheureux Gabriel, ange de Dieu, expliquez à une chaste vierge le secret d'un aussi grand mystère. Vous m'avez adressé une salutation inouïe jusque-là, ajoutez-y une consolation

(1) Ps. LXXXVI, 5. — (2) Coloss., I, 26. — (3) Luc, I, 34.

pour ma virginité, car je l'ai vouée à Dieu, je me suis engagée à le servir dans son temple. Dites-moi donc « comment cela se fera, puisque je ne connais pas « d'homme ». L'Ange lui répondit : Vous ne connaîtrez pas d'homme, mais vous connaîtrez le mystère : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du « Très-Haut vous couvrira de son ombre, voilà pour- « quoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils « de Dieu ». Marie avait dit : Expliquez-vous, ô envoyé de Dieu, car ce que vous m'annoncez est extrêmement sérieux : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne « connais pas d'homme », et il en sera ainsi tant que je vivrai. Contemplez cet Ange instruit du mystère, et Marie en demandant l'explication. O Marie, écoutez « comment cela se fera » : votre virginité n'aura pas à souffrir, votre pudeur ne subira aucune atteinte; pour vous, croyez la vérité, du moment que votre virginité est sauve, soyez en toute sécurité; parce que votre foi est parfaite, votre virginité restera intacte. Ecoutez comment cela se fera : « Le Saint-Esprit surviendra en « vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son « ombre »; parce que vous concevez par l'espérance en croyant, vous deviendrez mystérieusement féconde; « voilà pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé « le Fils de Dieu ». Et comme son arrivée en vous est insensible, sa sortie le sera également. Dieu peut-il être un fardeau? Marie répondit : S'il en est comme vous le dites, je m'incline avec joie devant votre voix angélique. En refusant de croire, je ferais injure à Celui qui vous a envoyé, et Dieu pourrait me frapper de mutisme, comme l'a été Zacharie. L'Ange répliqua : O Vierge, ne soyez point incrédule, mais fidèle; « le « Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très- « Haut vous couvrira de son ombre »; vous ne connaîtrez pas les ardeurs de la concupiscence, parce que

tout ici défie les règles ordinaires de la mortalité et reflète les caractères de la sainteté la plus parfaite. Marie dit à son tour : Si Dieu, en me conférant la maternité, me laisse ma virginité, « voici la servante du « Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (1) ». Oh ! que Marie est heureuse d'avoir cru ; Celui que le monde ne peut contenir, elle l'a porté dans son sein, l'a conçu par la foi et l'a formé de sa chair et de son sang ; de la virginité a germé la rédemption pour ceux qui croient.

3. O bienheureuse Marie, à quel titre avez-vous donc mérité de devenir la Mère du Sauveur? Par quel privilège Celui qui vous a créée est-il venu à vous? D'où vient une si grande faveur? Vous êtes vierge, vous êtes sainte, vous avez fait un vœu ; ce que vous avez voué, vous l'avez reçu de lui, et cependant qu'il est grand, Celui que vous avez enfanté ! Réjouissez-vous, sainte virginité, réjouissez-vous d'être ainsi protégée par le message d'un Ange. Votre pudeur vous est conservée dans toute son intégrité, et pourtant vous êtes réellement la Mère du Sauveur. Votre enfantement sera célébré par toute l'armée angélique, par toute la milice céleste. Bientôt un ange va porter la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur aux pasteurs qui veillaient dans les champs : « Bienheureux les servi- « teurs que le Seigneur trouvera éveillés lorsqu'il « viendra (2) ». Jésus-Christ est venu pour nourrir ceux qui ont faim, pour rendre les captifs à la liberté, pour éclairer les aveugles, pour ressusciter les morts ; des enfants de colère, qu'il fasse des vases de miséricorde, afin que tous ceux qui croient en lui aient la vie éternelle et louent avec les Anges la naissance du Sauveur.

(1) Luc, 1,38. — (2) Id., XII, 37.

NEUVIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

VI

1. Joseph et Marie prennent part au recensement. — 2. Naissance de Jésus-Christ.

1. Après avoir longuement étudié le mystère de l'enfantement virginal et de la naissance de Jésus-Christ, il nous est donné de suivre dans tous ses détails le récit du saint Évangile : « Voici ce qui arriva dans ces « jours : César-Auguste ordonna par un décret d'opé- « rer le recensement de l'univers. Ce premier recen- « sement se fit, etc. ». Au moment de la naissance de Jésus-Christ, tout l'univers se fait enregistrer sur les rôles publics, parce que le tribut est dû à César, comme l'adoration est due à Dieu. La pièce de monnaie est marquée au coin de César, comme les hommes sont formés à l'image de Dieu. Le recensement du monde s'opère en ce moment, afin que l'image du roi soit empreinte sur la monnaie, et que l'image de Dieu soit réformée dans l'homme. C'est ainsi que le tribut était rendu à César et l'homme à Dieu, selon cette parole du Seigneur : « Rendez à César ce qui « est à César et à Dieu ce qui est à Dieu (1). » Alors, dit

(1) Matth., xxii, 21.

l'Évangile, s'accomplit le premier recensement; le premier quant au mystère, et non pas quant au temps; quant au mérite, et non pas quant à la classification; quant à la foi, et non pas quant à l'exécution matérielle. Depuis longtemps déjà l'univers payait le tribut aux Romains, ce qui suppose le cens établi; comment donc peut-on dire qu'il y eut à la naissance du Sauveur un premier recensement? n'y a-t-il pas là un enseignement mystérieux et prophétique? « Joseph « monta donc, afin d'inscrire son nom sur les registres, « avec Marie son épouse ». Cette parole : « Il monta », est parfaitement exacte, car c'est monter que de se diriger vers les choses divines. Il monta pour confesser qu'il était époux et non mari; qu'il était chargé de prendre soin de l'enfant, et non pas de concourir à sa formation, et que cet enfant était tout à la fois et le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Marie monta également, afin de confesser qu'elle était plus encore la servante que la mère de son Fils; qu'elle avait reçu l'annonce de sa maternité, sans que sa chair en ressentît les atteintes; qu'elle portait le don de Dieu, et non pas un fardeau humain : car, du moment que la mère reste vierge, l'enfant qu'elle porte ne saurait être que l'œuvre de Dieu.

2. « Et pendant qu'elle était là, les jours de l'enfantement furent accomplis »? ces jours sont plutôt des temps et des siècles que des jours proprement dits. Écoutez l'Apôtre : « Quand la plénitude des temps fut « arrivée, Dieu envoya son Fils (1) » pour revêtir notre humanité. Le premier homme, accablé sous le poids du précepte, succomba. La postérité de Noé, en cherchant à s'élever dans le ciel, se sentit précipitée et confondue par la diversité des langues. Le peuple

(1) Galat., IV, 4.

juif, impuissant à porter le fardeau de la loi, s'inclina de plus en plus vers la terre et préféra « être comparé « aux animaux sans raison (1) », quant à ses œuvres, plutôt que de devenir leur égal par l'ignorance de la loi. C'est donc par un juste dessein que l'Auteur du monde attend le temps du monde et veut donner à ce monde le moyen de s'instruire, afin de l'amener à recevoir, si tard que ce soit, son Rédempteur, lui qui avait rejeté son Créateur parce qu'il n'avait pas encore l'expérience de son malheur. « Les jours de l'enfantement « furent accomplis, et elle enfanta un fils, l'enveloppa « de langes et le déposa dans une crèche (2) ». Celui qui contient l'univers est renfermé dans le sein d'une femme; l'Auteur de la nature prend lui-même naissance ; le Créateur des hommes et des temps devient le premier-né des hommes, le Trésor du ciel est enveloppé sous la pauvreté des langes ; le Maître de la foudre fait entendre le gémissement de l'enfance; Celui à qui toute créature est soumise est couché dans une étable. Sentez-vous, ô homme, quel est celui qui vous poursuit, afin de vous rappeler Jésus-Christ? Il entre dans le sein d'une femme, afin de vous y reformer; il naît afin de vous faire renaître à l'immortalité; il devient le premier-né des hommes, afin de vous rendre participant de la nature divine. Voilà pourquoi le Christ est couché dans une crèche et devant de vils animaux, c'est afin de leur faire sentir, en quelque sorte, leur Créateur.

Enfin il est placé dans une crèche, afin de réaliser cette parole du Prophète : « Le bœuf a reconnu « son possesseur, et l'âne l'étable de son maître (3) ». Le Psalmiste avait dit également : « Seigneur, vous sauverez les hommes et les animaux (4). Les hommes

(1) Ps. XLVIII, 13. — (2) Luc, II, 6, 7. — (3) Isa., I, 3. — (4) Ps. XXXV, 7.

ne sont-il pas comparés aux animaux, dans ces paroles du Sauveur : « Prenez sur vous mon joug, car il est « doux, et mon fardeau, car il est léger (1) ? »

DIXIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

VII

1. Nous devons naître avec Jésus-Christ par les bonnes œuvres. — 2. Nombreuses manifestations de Jésus-Christ. — Naissance virginale de Jésus-Christ. — 4. Humilité et gloire de Jésus-Christ naissant. — 5. Conclusion.

1. Jésus-Christ naît d'une Vierge : quel éclat ne jette pas sur le monde cette naissance du Sauveur! En la méditant avec piété, nous mettons un terme à nos péchés, et, rejetant les habitudes criminelles de nos mauvaises actions, nous nous unissons à la vie nouvelle, nous renaissons avec Jésus-Christ naissant. De même qu'aujourd'hui, pour sauver le monde, Jésus-Christ est sorti du sein de Marie, de même le genre humain sort aujourd'hui du sein de Marie, c'est-à-dire

(1) Matth., XI, 28, 29.

des entrailles de l'Église, créé de nouveau par les sacrements mystiques et spirituels, et paraît à la lumière avec Jésus-Christ, et s'élance dans la voie qui mène au salut. Je vous parle ainsi, mes frères, parce que nous célébrons aujourd'hui en commun la naissance du Sauveur. Trop peu de chrétiens cherchent à se rendre compte du but et de l'auteur de cette naissance ; car si ce mystère était toujours présent à notre esprit, nous ne pécherions jamais ; et cependant tous disent : C'est aujourd'hui la naissance du Seigneur ; applaudissons par des bonnes œuvres, réjouissons-nous dans le Seigneur par des actions saintes, dépouillons notre malice à l'arrivée de Jésus-Christ et montrons-nous bons en toutes choses. Et pourtant, malgré ce langage, ils n'ont d'autres préoccupations que de satisfaire aux besoins de la chair et du sang, ils mêlent leur joie à des actions criminelles, tandis que leur âme, pour laquelle aucun bien n'est à négliger, reste privée de toute nourriture spirituelle, et tous leurs soins sont pour le corps, auquel ils n'osent imposer aucune privation en faveur de leur âme. Ceux qui célèbrent aussi indignement la naissance de leur Sauveur, est-il étonnant qu'ils soient comparés à des animaux sans raison, qui n'ont d'autre joie qu'à repaître leur corps ? Si donc nous sommes des fidèles et des chrétiens, rappelons-nous quel est Celui qui a daigné naître aujourd'hui, et à la vue de sa grandeur infinie, nous changerons promptement notre vie, parce que dans cette naissance nous reconnaîtrons Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre vie véritable et éternelle. Renonçons à nous-mêmes et commençons à vivre pour Celui qui a daigné pour nous non seulement naître, mais encore mourir. Contemplez sa grandeur, pénétrez-vous de sa mansuétude, afin que vous méritiez de concevoir son infinie majesté. Aujourd'hui paraît pour nous à la lumière le suprême arbitre

de la liberté, l'auteur de toute équité, le promoteur de la justice, le destructeur de l'orgueil, le principe de l'humanité, celui qui dissipe la discorde, nous ramène la paix, triomphe de la mort et nous procure la rédemption et la vie.

2. Mais Jésus-Christ nous a manifesté sous différentes formes son apparition sur la terre. D'abord, sur la terre, les anges le montrent aux bergers ; ensuite, dans le ciel, une étoile le désigne aux Mages ; dans les eaux du Jourdain, le Saint-Esprit le fait connaître clairement ; enfin il se manifeste lui-même dans le vin de Cana. Tous ces prodiges ont pour but de prouver aux hommes que Celui qui, en se faisant homme, leur est apparu dans un tel état d'abaissement, est véritablement Dieu ; toutes ces merveilles confondent les incrédules qui ne voulaient voir en lui qu'un homme, et confirment d'une manière éclatante la foi des fidèles. Autrefois les enfants d'Israël, sûrs d'échapper à la haine des Égyptiens par le miracle de la mer Rouge, virent marcher à leur tête la colonne de nuée qui s'obscurcissait pendant le jour pour leur servir de guide, et se transformait en une colonne de feu qui les inondait de lumière pendant la nuit. Autant cette colonne projetait de clarté pour les Juifs fidèles, autant elle projetait d'obscurité pour les Égyptiens incrédules. Figuré par cette colonne, le Sauveur s'est toujours rendu visible pour affermir la foi des croyants, et aujourd'hui, au moment même de sa naissance, il se manifeste de la manière la plus éclatante au genre humain tout entier, pour l'empêcher de périr éternellement. Il était apparu à Abel pendant ses sacrifices, à Noé dans la construction de l'arche, à Abraham le père des croyants, à Isaac bénissant son fils, à Jacob fuyant la colère d'Ésaü, à Moïse paissant les troupeaux ; c'est lui qui fit entrer Josué dans la terre promise, où devaient couler pour

lui des ruisseaux de lait et de miel ; c'est lui qui affermit le trône de David, accorda la sagesse à Salomon, entoura d'honneurs le sacerdoce. Or, c'est ce même Sauveur qui, aujourd'hui, a daigné prendre la forme d'esclave, afin de rendre participants de sa propre nature tous ses serviteurs dévoués, et d'en faire, par l'adoption, les enfants de son Père tout-puissant. Engendré du Père avant tous les temps, et sans le concours d'aucune mère, il a créé le monde ; il est né dans le temps d'une mère vierge, sans le concours d'aucun homme, et a purifié le monde de toutes ses souillures. Né de la bouche du Père, il a créé tout ce qui existe ; né d'une mère vierge, il a réparé toutes les brèches faites au monde par le péché.

3. Lecteur, redoublez de vigilance et d'attention lorsque vous entendez dire que le Verbe s'est incarné dans le sein d'une vierge pour la rédemption du monde. Vous avez été formé d'une terre vierge, parce que la vie a précipité le monde dans la mort. Voilà pourquoi il a été nécessaire que le Sauveur, sorti d'un enfantement virginal, arrachât le monde à l'abîme de la mort pour le rappeler à la vie, et que Celui qui est né d'une vierge, comme homme, triomphât du prince de la mort qui avait vaincu l'homme créé d'une terre vierge. Le premier homme a été vaincu, et il a perdu la vie pour sa postérité ; l'Homme-Dieu a vaincu et il a rendu aux hommes la vie qu'ils avaient perdue. Le premier Adam est devenu le chef de tous les mourants : le second Adam est devenu le chef de tous ceux qui passent de la mort à la vie. Marie a enfanté un Fils qui devait faire de tous les hommes des enfants de Dieu, qui devait nous soustraire à l'ignominie de la mort et obtenir la vie éternelle à ce monde condamné à mourir. Sur la terre une Vierge-Mère engendre son Fils en forme d'esclave, et dans le ciel ce même Fils est reçu comme sou-

verain Maître par Dieu son Père. Une Mère engendre un Fils dont elle attend sa propre nourriture, et, simple créature, elle porte dans son sein Celui devant qui le ciel n'est rien. Dans cet enfantement glorieux, ses entrailles rayonnaient de gloire plutôt qu'elles ne souffraient, l'enfant divin croissait dans son sein et formait pour sa mère un fardeau céleste qu'elle portait sans en être surchargée. Son sein renfermait Celui que les cieux ne sauraient contenir, et elle enfanta Celui qui, loin de souiller sa mère, devait par sa naissance purifier le monde de toute souillure. Sainte, elle a cru; sainte, elle a conçu ; mais elle a été rendue plus sainte encore par son enfantement. Le Verbe n'était que son Époux, mais il devient son Fils par l'Incarnation; il était son Créateur, et c'est d'elle qu'il reçoit la vie.

La foi de Marie a été pour elle le principe de sa maternité divine; l'Archange en a été le héraut. Elle devint mère et épouse vierge, et elle eut pour époux Jésus-Christ même qu'elle enfanta : Jésus-Christ n'est-il pas le Verbe sorti de la bouche du Père ? Reçu par la Vierge immaculée, il revêtit dans son sein l'humanité à laquelle il devait rester éternellement uni, selon cette parole du Saint-Esprit s'exprimant par la sagesse de Salomon : « La Sagesse s'est choisi une demeure (1) ». Quelle est cette Sagesse, sinon le Fils de Dieu engendré du Père avant tous les temps ? Quelle est cette demeure qu'il a choisie, si ce n'est l'homme-Christ Jésus dont il s'est revêtu, que la glorieuse Vierge a engendré, que le Saint-Esprit a formé, que l'archange Gabriel a annoncé, que le chœur des anges a célébré, que l'étoile éclatante a manifesté ? Marie n'a été rendue féconde que par Celui-là même qu'elle devait enfanter, et comme la lumière n'a aucun poids, la grossesse de

(1) Prov., IX, 1.

Marie ne fut nullement pour elle un fardeau ; elle tressaillait, au contraire, parce qu'elle n'ignorait pas ce qu'elle portait. Marie est devenue la Mère de Celui qui n'avait pas de père selon la chair. O heureuse Vierge, qui, devenant un nouveau ciel, a mérité de porter Dieu lui-même ? Le Saint-Esprit parlait par l'ange et, en l'écoutant, Marie se sentit pénétrée de son ombre vivifiante.

4. Le Roi des rois, repoussé de partout, ne trouva d'asile que dans une grotte ; il eut pour berceau une crèche, et la plume fut pour lui remplacée par le cilice. Le ciel verse sa rosée divine, et une Vierge enfante ; les étoiles brillent dans le ciel, et les rois tremblent sur la terre. Les anges tressaillent d'allégresse, les bergers sont saisis d'étonnement, les mages consultent les habitants de Jérusalem, et les princes des Juifs sont confondus. Les Prophètes se réjouissent de trouver en Jésus-Christ l'accomplissement de toutes leurs prophéties. « Abraham a vu ce jour, et il s'en est réjoui (1) ». Car aujourd'hui dans sa race toutes les nations ont accès à l'héritage de l'éternelle promesse. Vous avez accompli, Seigneur, ce que vous avez promis dans le passé et vous avez prouvé que vous réaliserez toujours l'objet de vos serments. Car, Seigneur, vous êtes fidèle dans vos promesses, et dans la naissance de Jésus-Christ tout est arrivé comme vous l'avez promis à Abraham. De même tout ce que vous promettez maintenant à votre Église, vous l'accomplirez au second avènement du Sauveur. Celui qui nous apparaît aujourd'hui sur la terre pour sauver le monde, vous apparaîtra un jour au milieu des élus pour rendre à chacun selon ses œuvres. Aujourd'hui se manifeste le maître des archanges, la lumière des anges, l'arbitre des siè-

(1) Jean, VIII, 56.

cles, le libérateur de tous ceux qui cherchent en lui leur refuge, la gloire de l'intégrité, la couronne de la virginité, le secours de la chasteté, le port de la foi, l'aliment de l'innocence, le destructeur des vices, le roi des siècles, l'ami des fidèles, le rémunérateur de la vertu, l'attrait des conversions, la purification des souillures, la guérison des blessures, le guide de la vie, le secours des faibles, le modèle des saints, la voie des Prophètes, l'harmonie du Psalmiste, le charme de la pureté, l'intelligence des voyants, la force de ceux qui persévèrent, la direction du bon chemin, le repos de ceux qui sont agités, le rafraîchissement de ceux qui ont soif, le pardon des péchés, le maître des Apôtres, le précepteur du monde, le persécuteur du démon. C'est Lui qui proclame toute la sagesse des Prophètes ; c'est Lui que prêchent toutes les voix des saints ; la foule des Apôtres se proterne à ses pieds ; les saints célèbrent ses louanges ; il est la vraie foi de ceux qui croient ; il est la solution de toutes les discussions ; il est la porte du paradis et le principe de la vie éternelle.

5. Que tout âge et toute condition prêtent l'oreille : Marie a contracté alliance dans son enfantement ; sa sainteté s'est accrue dans sa maternité ; en devenant mère, elle a doublé son intégrité, elle a couronné sa virginité. Jésus-Christ naissant a prêté secours aux veuves, il est devenu l'appui des orphelins, l'assistance des pauvres, la vue des aveugles, le bâton des boiteux et la nourriture de ceux qui ont faim. Il est enfant parmi les hommes, jeune parmi les forts, beau parmi les anges, père céleste, héraut de la paix, olivier de l'Église, vigne des martyrs, aliment de tous les siècles. Aujourd'hui nous est manifesté dans la Chair Celui qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ONZIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS CHRIST

VIII

1. L'Ange envoyé à Marie. — 2. Nativité de Jésus-Christ.

1. Nous célébrons ce grand jour dans lequel le Dieu Tout-Puissant est descendu du ciel, et, par sa naissance, a brillé parmi les hommes d'une gloire toute nouvelle. Le prince des anges est descendu ; il a entendu les gémissements des malheureux, et il est venu arracher les hommes aux ténèbres du péché. Le monde tout entier gisait la proie de l'enfer, et ses misères auraient achevé de le corrompre, si Jésus-Christ n'était promptement descendu sur la terre. La Vierge Marie nous a procuré un remède aussi grand qu'efficace, et maintenant les hommes, jusque-là courbés vers l'abîme, ont reconquis le droit de monter au ciel. Au premier jour du monde Ève avait distillé dans nos veines un venin mortel ; mais Marie, en engendrant le Christ, nous a mérité une glorieuse liberté. Quoi de plus beau que cette salutation que lui adresse l'envoyé de Dieu, l'ange Gabriel? C'est le ciel qu'il salue sur la terre : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Sei-« gneur est avec vous (1) ». Car il convient que ce soit

(1) Luc, I, 28.

en ces termes que je salue la Mère de mon Dieu. J'ai été choisi et envoyé vers vous, et non pas vers Abraham, Isaac ou Jacob. Car ceux qui étaient dans les liens du mariage n'ont pu me contempler. Un ange vierge et une femme vierge, un ange et la Mère de Dieu. A ma voix, vos oreilles se sont ouvertes, afin que le Saint-Esprit daignât vous pénétrer de sa présence; « vous êtes bé- « nie entre toutes les femmes », car devant vous sont saisies d'admiration toutes les nations et les puissances angéliques. Quand les Gentils apprendront qu'une vierge a conçu et est restée vierge dans son enfantement, ils se convertiront à la foi, parce que le monde n'a jamais connu un tel enfantement et n'a jamais contemplé un Dieu vivant parmi les hommes. Les Juifs sécheront d'envie, mais ils ne pourront nous ravir le Christ Notre-Seigneur; les incrédules voudront détruire notre foi, mais ils resteront frappés d'impuissance. La libéralité divine resplendira dans toute sa magnificence.

2. C'est au milieu de ces circonstances mystérieuses que le Verbe de Dieu, porté, pour ainsi dire, sur la parole de l'ange, pénétra dans le sein de Marie, mettant le sceau à son intégrité et à la virginité de son enfantement divin. Celui qui, dans l'Eden, avait employé une terre vierge pour former l'homme, créa le second Adam dans le sein d'une vierge; et comme le premier Adam, créé âme vivante, dépouilla sa postérité des biens qui lui avaient été accordés, de même le second Adam est venu nous rendre tous ces biens dans l'esprit vivificateur, après avoir replacé l'homme dans un état supérieur à celui dont il jouissait d'abord. Incrédules, vous doutez qu'une vierge ait pu concevoir ou enfanter. Mais ne voyez-vous pas que, parmi les abeilles, toutes les mères sont vierges? elles conçoivent par la bouche dans le baiser des fleurs, et elles engendrent par la

rosée du ciel, comme elles-mêmes ont été engendrées; elles sortent filles vierges, et cependant, en revenant vierges, elles se connaissent vierges et mères. De même Marie ne connaît pas d'homme, et cependant elle enfante : elle n'a reçu aucun mari de la terre, mais elle a reçu un fils du ciel. Celui qu'elle nous donne, par son enfantement virginal, se révèle lui-même dans sa toute-puissance comme étant le Fils de Dieu ; comment exprimer un tel prodige? Les cantiques des anges, l'admiration des bergers, les déclarations des Mages, l'éclat de l'étoile, la persécution d'Hérode, le ravissement de Siméon, les prédications de Jean, les cieux ouverts, la voie même de Dieu, tout cela manifeste Jésus-Christ et le proclame le Fils unique du Père. Le Saint-Esprit le manifeste à son tour en descendant sur lui en forme de colombe, et une clarté divine l'entoure d'une splendeur céleste ; c'est ainsi que les cieux nous montrent Dieu descendu parmi les hommes et annoncent au genre humain qu'il trouvera son salut dans le Fils de Dieu qui règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DOUZIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

IX

1. La naissance du Sauveur annoncée par les Prophètes. — 2. Actions de grâces à Jésus-Christ naissant. — 3. Il vient pour exercer miséricorde. — 4. Nécessité de nous attacher à lui. — 5. Exhortation à une vie sainte. — 6. L'univers entier doit tressaillir à la naissance du Sauveur.

1. Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ; aujourd'hui « la vérité est sortie de la terre et la justice nous a re« gardés du haut du ciel (1) »; aujourd'hui le Sauveur a daigné naître dans la chair; aujourd'hui, lumière du monde, il s'est élevé pour arracher le monde à sa ruine; aujourd'hui, lumière éternelle, ou plutôt soleil de justice plus éclatant que toute lumière, il est sorti du sein virginal de Marie. C'est le jour de notre rédemption, de notre salut, « de la voie, la vérité et la vie (2)»; c'est le jour où notre héritage, notre royaume, notre paradis, en un mot le Christ Jésus, est sorti de la terre, c'est-à-dire de la bienheureuse Marie. Aujourd'hui, en revêtant notre chair, l'invisible Divinité s'est

(1) Ps. LXXXIV. — (2) Jean, XIV, 6.

rendue visible aux hommes; aujourd'hui Dieu nous est apparu dans la nature de l'homme. « Nations en- « tières, applaudissez des mains, célébrez votre Dieu « dans les chants de l'exaltation (1) »; car « un enfant « nous est né, le Fils nous a été donné, il porte sa « puissance sur ses épaules et il sera nommé l'Ange « du grand conseil, le Dieu fort, le Prince de la paix, « le Père du siècle futur (2) ». Aujourd'hui, mes frères, s'est accomplie cette prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une « Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera nommé « Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (3) ». Aujourd'hui s'est réalisé cet oracle du saint prophète Habacuc, s'écriant avant la venue de Jésus-Christ : « Sei- « gneur, j'ai entendu votre voix, et j'ai craint ; j'ai « considéré vos œuvres, et j'ai été frappé d'étonne- « ment (4) », Puis, comme si quelqu'un lui eût demandé quelle est cette œuvre qui le frappe d'étonnement, il répond immédiatement : « Vous serez reconnu entre deux « animaux », c'est-à-dire dans l'étable, où le bœuf et l'âne mangent le foin et la paille, et où vous vous cacherez pour échapper à la fureur d'Hérode.

2. Telle est, mes frères, la joie à laquelle nous convie la solennité de ce jour ; le bonheur que nous a procuré la miséricorde de Jésus-Christ est si grand, qu'au moment même où « nous étions assis dans les « ténèbres des péchés et dans l'ombre de la mort (5) », la lumière de Jésus-Christ a brillé à nos yeux, et par là nous avons mérité « le nom et la qualité d'enfants « de Dieu (6) ». Nous devons ce bienfait à Celui dont il est dit : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Or, « Celui par qui tout a été fait, et sans lequel rien n'a « été fait (7) », s'est profondément humilié dans sa

(1) Ps. XLVI, 2. — (2) Isa , IX, 6. — (3) Id., VII, 14. — (4) Habac , III, 2. — (5) Isa., IX, 2. — (6) I Jean, III, 1. — (7) Jean, I, 1-3.

naissance, afin de nous relever de notre profonde bassesse ; il s'est manifesté sur la terre, afin de nous montrer le chemin qui conduit au ciel. Quel jour de gloire et de bonheur ! Quelle langue humaine serait capable de le célébrer dignement! Toutefois, si elle est ineffable, la faveur que Jésus-Christ nous accorde aujourd'hui gratuitement dans sa naissance ; si cette faveur surpasse infiniment toute la reconnaissance que nous pourrions témoigner à Dieu, ne laissons pas cependant de rendre au Seigneur toutes les actions de grâces dont nous sommes capables. « Confessons ses « bienfaits en sa présence et faisons éclater notre jubi- « lation dans de saints cantiques (1) » ; que notre cœur lui parle, que nos lèvres redisent sa gloire ; que personne ne s'abstienne de cette louange, et sachons que notre silence serait un signe d'ingratitude : nous vous rendons grâces, ô Christ, notre Sauveur, notre Rédempteur et notre appui, souverain maître et ordonnateur du monde ; vous étiez avec le Père et le Saint-Esprit ; vous régniez en souverain absolu dans le ciel et pour nous vous avez pris la forme d'esclave.

3. C'est ce bienfait, mes frères, qu'avec la grâce de Dieu j'essaie de dérouler sous vos yeux, en vous rappelant que ces dons nous ont rendu nos droits au royaume éternel. Aspirez aux biens éternels avec une ferme confiance ; puisque Jésus-Christ vient à vous, cherchez la compagnie des anges et la société des saints. Pour nous, le Créateur des temps s'est soumis à la condition du temps ; pour nous, l'Auteur et le Créateur de toutes choses s'est soumis aux lois de la création temporelle. En naissant aujourd'hui d'une Vierge, Jésus-Christ aurait-il eu besoin de nous ? bien plutôt c'est notre profonde misère qui réclamait

(1) Ps. XCIV, 2.

un tout-puissant auxiliaire. En effet, s'il ne se fût humilié pour nous, il ne nous aurait pas délivrés de notre misère. Il a vu que l'homme, « qui n'est que cendre et « poussière (1) », paille et étoupe, sang et humeur, périrait dans sa misère, resterait l'esclave du démon orgueilleux, négligerait les ordres du Seigneur et serait éternellement privé du royaume des cieux. Le Verbe est descendu dans la chair et s'est fait homme, afin qu'à son exemple nous devenions des dieux. Pour sa naissance il a pris en quelque sorte modèle sur la nôtre, et il nous invite à imiter son humilité : « Venez à moi, « vous tous qui êtes accablés de peines et de fardeaux », qui sentez sur vous le poids écrasant du joug du démon, c'est-à-dire de l'orgueil, de la méchanceté, de l'iniquité et du péché. Vous souffrez de tout cela, mais « venez à moi », c'est-à-dire humiliez-vous, comme vous voyez que je m'humilie moi-même, « et je vous « soulagerai (2) » ; car si vous ne commencez par vous humilier, vous ne pourrez vous élever. Rejetez loin de vous le fardeau de vos péchés, ce joug que le démon vous imposait jusqu'alors, et « prenez mon joug, « car il est doux, et mon fardeau, car il est léger », afin que vous imitiez en tout mon humilité. Vous qui n'êtes qu'une simple créature et l'ouvrage de mes mains, vous auriez pu rejeter l'humilité ; voilà pourquoi je l'ai pratiquée moi-même le premier, en me revêtant de la chair, moi qui suis votre Dieu, votre créateur et qui, pour votre salut, accomplis en tout la volonté de mon Père. « Qu'il suffise au disciple de res- « sembler à son précepteur, et au serviteur de ressem- « bler à son maître (3) ». Si je suis votre précepteur, où est l'honneur que vous me rendez ? Et si je suis votre maître, où est la crainte dont vous m'entourez ?

(1) Gen., XVIII, 27. — (2) Matth., XI, 28. — (3) Matth., X, 24, 25.

Si vous aimez votre précepteur, montrez les œuvres de votre charité ; et si vous craignez votre maître, donnez des témoignages de votre crainte. « Pourquoi me dire : « Seigneur, Seigneur, et ne pas faire ce que je vous « commande (1) ?

4. Réunissons-nous donc en ce jour, d'un commun accord, pour célébrer Jésus-Christ naissant de la Vierge Marie ; craignons, louons, honorons, aimons-le puisqu'il nous a aimés le premier (2). Si son amour pour nous n'avait pas été purement gratuit, aujourd'hui il ne serait pas né de la chair, et nous ne trouverions pas dans sa naissance une cause de joie si légitime. Recevons Notre-Seigneur avec un esprit pur, une charité ferme, une foi inébranlable, une chasteté sans tache, conservons-le, ne le repoussons point par nos péchés ; car il nous abandonnerait, et en se retirant il nous laisserait pauvres et orphelins ; offrons-lui une sainte hospitalité, une demeure chaste, un corps mortifié ; soyons pour lui un temple, puisque c'est de nous qu'il est écrit : « Vous êtes le temple de Dieu, et l'Esprit « de Dieu habite en vous (3) ». Si l'Esprit-Saint habite en nous, nécessairement le Père y habite également, parce que le Saint-Esprit est consubstantiel au Père et au Fils ; et là où habitent le Père et le Saint-Esprit, il est nécessaire que le Fils y habite également, puisque le Fils n'a jamais été sans le Père, ni le Père sans le Fils, ni le Saint-Esprit sans le Père et le Fils ; car la Trinité est absolument indivisible et cette Trinité est un seul Dieu. Donc, que dans aucun chrétien ne se trouvent les œuvres du démon.

5. Mes frères, mes fils, nous avons changé de Père, il est juste que nous changions d'héritage. Jusque-là le démon était notre père ; que Jésus-Christ le soit main-

(1) Luc, VI, 46. — (2) Jean, IV, 19. — (3) I Cor., III, 16.

tenant; par conséquent délivrons-nous du péché et servons Dieu. Quel charme pouvons-nous trouver encore dans les choses mortelles ? Malgré nos efforts, pouvons-nous retenir notre vie fugitive? Une plus grande espérance vient de briller sur la terre, Jésus-Christ Notre-Seigneur a daigné naître dans la plénitude des temps afin de relever les hommes terrestres par la promesse d'une vie céleste ; livrons-nous aux flammes de cette charité divine, et, pour Jésus-Christ, « regar-« dons comme de l'ordure (1) » tout ce que nous voyons sur la terre ; car à la fin du monde tout cela sera détruit. A notre mort, sachons-le bien, nous n'emporterons rien que nos propres œuvres ; bonnes ou mauvaises, ces actions nous suivront au jour du jugement devant le tribunal de Jésus-Christ. N'hésitons donc pas à faire des choses passagères et périssables comme une monnaie pour acquérir les biens éternels ; « avec l'ar-« gent » que nous possédons « faisons-nous des amis « qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels (2) » ; c'est-à-dire, attachons-nous les pauvres, les indigents, les faibles, les boiteux, les aveugles, les malheureux de toute sorte, afin que, aidés par leurs prières, nous méritions d'être introduits avec eux dans le royaume de Jésus-Christ, par la médiation de Jésus-Christ lui-même, dont nous célébrons aujourd'hui la naissance et qui est né miraculeusement du sein virginal de Marie, sans porter aucune atteinte à son intégrité. Cette intégrité, cette virginité sans tache de Marie est l'œuvre de la puissance divine ; mais j'admire encore davantage cette infinie miséricorde, car que nous aurait-il servi que le Fils de l'homme pût naître ainsi, s'il ne l'avait pas voulu ? Fils unique du Père, il naît aujourd'hui Fils unique de sa mère, et il naît de celle que lui-

(1) Philipp., III, 8. — (2) Luc, XVI, 9.

même avait créée pour en faire sa mère. Fils éternel du Père, il sort enfant d'un jour, du sein de sa mère ; son Père ne fut jamais sans lui ; et sans lui sa mère n'eût jamais été.

6. Vierges de Jésus-Christ, tressaillez de joie ; à vos rangs appartenait la Mère de Jésus-Christ. Vous n'avez pu enfanter le Christ, mais à cause de Jésus-Christ vous avez refusé d'enfanter. Celui qui n'est pas né de vous est né pour vous. Toutefois, si vous vous souvenez de ses paroles, comme vous devez vous en souvenir, vous êtes aussi sa mère, puisque vous faites la volonté de son Père. N'a-t-il pas dit lui-même : « Quiconque fera la volonté de mon Père, celui-là est « mon frère, ma sœur et ma mère (1) ». Réjouissez-vous également, veuves de Jésus-Christ, parce qu'à Celui qui a rendu la virginité féconde vous avez voué la chasteté de la continence. Que la chasteté conjugale se réjouisse également ; soyez dans l'exaltation, vous tous qui vivez dans la fidélité avec vos épouses, et conservez dans votre cœur ce que vous avez perdu dans votre corps. Si, dans le mariage, la chair ne peut conserver son intégrité, que la conscience du moins reste vierge dans le cœur. Et comme Jésus-Christ est la charité, la paix et la justice, concevez-le par la foi, enfantez-le par les œuvres, afin que votre cœur fasse dans la loi de Jésus-Christ ce que le sein de Marie a fait dans la loi du Sauveur, et qu'ainsi vous méritiez l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Matth., XII, 50.

TREIZIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

X

1. La naissance de Jésus-Christ est pour tous une cause de joie. — 2. Jésus-Christ vient pour relever le genre humain.

1. Notre-Seigneur est né aujourd'hui, et toute créature est invitée à la joie par ces paroles du Prophète : « Que les cieux se réjouissent en que la terre tressaille; « que la mer s'agite et toute sa plénitude (1) ». Par les cieux, entendez les chœurs des anges qui occupent les les trônes célestes et qui, apparaissant aux bergers, font entendre cet hymne de joie : « Gloire à Dieu au « plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes « de bonne volonté (2) ». La terre désigne la nature humaine; et la mer le monde tout entier et tout ce qu'il renferme; or, c'est à tout cet univers que la naissance de Jésus-Christ a procuré une joie immense. Jésus-Christ est né d'une Vierge, afin que nous naissions du Saint-Esprit. Celui qui a été engendré du Père avant tous les siècles, est né aujourd'hui d'une mère vierge. Engendré par Marie, il est demeuré dans le Père. Celui qui est éternellement a été fait ce qu'il

(1) Ps. xcvii, 7. — (2) Luc, ii, 14.

n'était pas en demeurant ce qu'il était. Il n'était pas homme, et s'il s'est fait homme, selon cette parole de l'Apôtre : « Il est né d'une vierge, il s'est soumis à la « loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi (1) » ; mais il est demeuré ce qu'il était, c'est-à-dire Dieu. Sa naissance selon la chair a été le principe de notre salut, mais sans le priver de quoi que ce soit ; car elle nous a procuré l'adoption des enfants de Dieu et Jésus-Christ est resté essentiellement dans la divinité avec le Père.

2. Celui qui était la grandeur infinie s'est abaissé, afin de nous relever de notre profond abaissement. En effet, avant la venue du Sauveur, la nature humaine gisait accablée sous le poids du péché. Il est vrai que c'était par sa volonté propre que l'homme s'était courbé sous le joug, mais il ne pouvait se relever par ses propres forces. Cet esclavage sous lequel gémissait la nature humaine nous est dépeint dans ces paroles du Prophète : « Je suis devenu malheureux, je suis écrasé « jusqu'à la fin, et je marchais attristé pendant tout « le jour (2) ». « Pendant tout le jour », c'est-dire pendant les siècles qui ont précédé la venue du Sauveur ; car alors le genre humain marchait tristement courbé vers la terre, et il ne trouvait personne qui pût le relever ni l'arracher à l'abîme du péché. C'est dans ce but que Notre-Seigneur est venu, et rencontrant cette femme courbée que « Satan retenait liée depuis dix-huit ans, sans qu'elle pût se redresser (3) », il la guérit lui-même par la puissance de sa divinité. L'état physique de cette femme était l'image de l'état moral du genre humain ; comme sa guérison est l'image de la liberté que nous a rendue le Sauveur en brisant les liens sous lesquels Satan nous retenait captifs, et en nous

(1) Galat., IV, 4, 5. — (2) Ps. XXXVII, 7. — (3) Luc, XII, 11-16.

permettant de regarder le ciel. Si donc autrefois nous marchions dans la tristesse sous le poids de toutes nos misères, aujourd'hui regardons le médecin qui vient à nous, et tressaillons de joie.

QUATORZIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

XI

1. Jésus-Christ est descendu du ciel pour nous sauver. — 2. Marie mère et vierge. — 3. La virginité de Marie prouvée contre les Manichéens (1).

1. La sainte et glorieuse solennité de ce jour jette partout le plus vif éclat et apporte le salut au genre humain tout entier. Le Seigneur a vu la terre couverte de péchés et plongée dans l'abîme où l'avait précipitée l'ennemi de tout bien, mais il a daigné la secourir par Jésus-Christ. Il ne s'est pas contenté de ce qu'il faisait autrefois, d'envoyer des Prophètes pour prêcher aux hommes et les détourner des pièges de l'enfer. Le Père

(1) Manichéens, sectateurs de Manès, qui, sous prétexte d'expliquer le mal qui est dans le monde, soutenait qu'il y a deux principes coéternels : l'un bon, cause nécessaire du bien ; l'autre mauvais, cause nécessaire du mal.

de famille a vu qu'il était méprisé dans la personne de ses envoyés; il s'est dit à lui-même : « Que ferais-je? « ne dois-je pas leur envoyer mon Fils unique et bien-« aimé ? peut-être ils le respecteront (1) ». En effet, tout homme fût-il juste, porte en lui-même la trace du péché, il participe aux misères communes, et a lui-même besoin de miséricorde; « car tous cherchent « leur propre gloire et non pas celle de Jésus-Christ (2) ». Le premier des prophètes ainsi envoyés fut Moïse, ensuite Aaron, Isaïe, Jérémie, Élie et les autres, et aucun d'entre eux n'a pu nous procurer la guérison; car pour cela il nous fallait voir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur eut pitié de nous, il descendit vers nous, n'ayant en lui-même ni ruse, ni péché, ni mélange d'aucun mal; car il est la justice, l'innocence, la sainteté même, brillant « comme l'argent purifié au creu-« set, purifié sept fois (3); » loin d'avoir en lui-même aucun péché il est venu pour condamner celui qui « a « fait le péché et qui possédait l'empire de la mort (4) ».

2. Alors fut accompli cet oracle d'Isaïe : « Voici « venir le Seigneur sur une nuée légère (5) ». Quelle est cette nuée légère, sinon la Vierge Marie, qui n'a jamais ressenti le poids d'aucun péché? Après le ciel, elle a pu porter le Seigneur, puisqu'elle a mérité de rester vierge après l'enfantement. Le Roi des anges s'est renfermé dans sa créature, et il a apparu parmi les hommes comme une perle éclatante et précieuse. Quelle et combien grande fut la Vierge Marie, qui a pu porter le Seigneur, quand le ciel et la terre sont impuissants à le contenir; elle a porté dans son sein le Verbe fait chair, sans en ressentir aucun poids. Pourquoi ne ressentit-elle aucun fardeau ? parce que la lumière est impondérable. Quel fardeau pouvait ressen-

(1) Matth., xxi, 37. — (2) Philipp., ii, 21. — (3) Ps. xi, 7. — (4) Hébr., ii, 14. — (5) Isa., xix, 1.

tir la sainte Vierge Marie, puisque le Seigneur s'était reposé en elle « comme la pluie descend sur la toison (1) ? » Elle mit au jour la perle précieuse, et sa virginité n'en éprouva aucune atteinte.

3. Plusieurs hérétiques, et en particulier les Manichéens, soutiennent que le Seigneur n'a pu naître d'une femme. Le Manichéen s'écrie : Je ne reçois ni Moïse ni les Prophètes. Eh quoi, Manichéen ! que faites-vous donc de l'apôtre saint Paul qui prélude ainsi dans son épître aux Romains : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi pour l'Évan- « gile de Dieu, qu'il avait promis auparavant par ses « Prophètes dans les saintes Écriture, touchant son « Fils qui lui a été donné de la race de David selon la « chair (2) ». C'est en vain, ô Manichéen, que vous vous élevez contre le Prophète, puisque l'Apôtre vous atteste que « le Fils de Dieu a été fait de la race de « David selon la chair ». Ce que les Prophètes avaient prévu et annoncé, les Apôtres l'ont vu et prêché. Qu'était-il ? et qu'a-t-il était fait ? Il était le Verbe, et le Verbe s'est fait chair ; le Fils de Dieu est devenu le Fils de l'homme. Il était Dieu et il s'est fait homme ; il a revêtu notre humanité sans perdre sa divinité ; il s'est abaissé et il est resté le Très-Haut ; il s'est fait homme sans cesser d'être Dieu. Voici ce que nous dit lui-même le Créateur des hommes, le Fils de l'homme : Qu'est-ce qui vous scandalise dans ma naissance ? La convoitise n'est entrée pour rien dans ma conception ; je suis le créateur de la mère qui m'a donné la naissance ; j'ai moi-même préparé et purifié la voie que je devais suivre dans ma course. Cette femme que vous méprisez, ô Manichéens, c'est ma mère ; c'est moi qui l'ai créée de ma propre main. Si j'ai pu me souiller en

(1) Ps. 31, 6. — (2) Rom., I, 1-3.

la formant, j'ai pu me souiller en sortant de son sein. De même que, dans mon passage, sa virginité n'a subi aucune atteinte; de même ma souveraine majesté n'a reçu aucune souillure. Le rayon du soleil peut dessécher un marais de fange, sans en être aucunement souillé; combien plus la splendeur de la lumière éternelle peut-elle purifier tout ce qu'elle touche, sans en recevoir aucune souillure. Insensés, où donc trouvez-vous des taches en Marie, puisqu'elle a conçu en dehors de toute concupiscence, et qu'elle a enfanté sans aucune douleur? Des souillures dans une mère vierge qui n'a jamais connu d'homme? des souillures dans une demeure dont personne ne s'est jamais approché? Dieu seul vint à elle; il y prit un vêtement qu'il n'avait pas; et, la trouvant fermée, il la laissa fermée. De même qu' « il est le seul libre entre les morts (1) », de même la pudeur de la Mère dont il est né est seule restée dans toute son intégrité; car la Vierge a enfanté un Fils vierge et est demeurée vierge; vierge avant l'enfantement, vierge après l'enfantement. Elle conçoit, et elle est vierge; elle engendre, et elle demeure vierge. Ève par sa désobéissance a mérité le châtiment; Marie par son obéissance a obtenu la grâce, parce qu'elle a engendré le Sauveur de tous les croyants, Celui qui vit avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Ps. LXXXVII, 6.

QUINZIÈME LECTURE

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

XII

1. La naissance de Jésus-Christ, cause de notre joie. — 2. Jésus-Christ à la fois Dieu et homme. — 3. Le Verbe en s'incarnant conserve la forme de Dieu et prend la forme d'esclave. — 4. Jésus-Christ a prouvé par ses œuvres qu'il est à la fois Dieu et homme.

1. Mes frères, je rends grâces au Seigneur notre Dieu de voir qu'il n'est point nécessaire de vous apprendre quelle est la solennité de ce jour, puisque votre dévotion a prévenu notre enseignement. Sur les mystères que nous célébrons, les oracles des prophètes et de l'Évangile se sont réunis pour nous rappeler ce que la foi nous a déjà enseigné. Puissiez-vous donc, par la grâce de Dieu, conformer toujours, comme aujourd'hui, vos œuvres avec la lecture des Écritures! puissiez-vous réaliser dans votre conduite la sainteté que vous prescrivent les commandements divins! Notre Sauveur nous est né aujourd'hui, tressaillons de joie: quand la source des joies nous apparaît, pourrions-nous être dans la tristesse? Or, la joie convient à tous, parce que c'est pour tous que Jésus-Christ est né. Que personne donc ne se croie étranger à cette allégresse. Celui qui est juste doit se réjouir, parce qu'il recevra

la récompense ; le pécheur doit se réjouir aussi, parce qu'il est appelé au pardon ; le païen lui-même doit se réjouir, parce qu'il est admis au salut. Pour nous, le Verbe divin a revêtu notre humanité. Par cela même que nous refusons de nous séparer de Jésus-Christ, nous sommes en Jésus-Christ. Reconnaissons donc notre rédemption, reconnaissons notre salut. C'est se séparer de Jésus-Christ que de refuser d'appartenir au corps de Jésus-Christ. Mais, mes frères, puisque les Écritures célèbrent à l'envi la naissance de Jésus-Christ, étudions cette naissance; voyons comment est né dans la plénitude des temps Celui qui est le créateur des siècles : « Car il a dit, et tout a été fait; il a commandé, « et toutes choses ont été créées (1) ».

2. Or, mes frères, nous croyons de Jésus-Christ Notre-Seigneur qu'il est en même temps Dieu et homme; Dieu consubstantiel au Père; homme formé par sa Mère; Dieu par sa propre nature; homme parce qu'il s'est fait chair; Dieu avant tous les siècles; homme dans le temps, Dieu avant le commencement des choses ; homme dans le cours des choses. Celui qui, au commencement, a tout créé par sa toute-puissance, vient aujourd'hui nous sauver par sa chair. La création fut le premier miracle de sa puissance; la rédemption fut le second prodige de son amour. Mû par son infinie bonté, Dieu a voulu que la miséricorde nous rendît ce qui nous avait été ravi par le péché. Le Verbe est donc descendu afin de nous faire monter; il a incliné les cieux, afin d'élever la terre; il s'est fait participant de la nature de l'homme afin de nous rendre participant de la nature divine; car, selon l'Apôtre, « il « a été fait de la femme, il a été fait sous la loi (2) ». Toutefois, quand on nous dit qu'une femme est devenue la

(1) Ps. XLVIII, 6. — (2) Gal., IV, 4.

mère de Dieu, que personne ne s'offense de cette proposition. Vierge, elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit, et le nom de femme n'est dû qu'à son sexe. L'Évangéliste que nous venons d'entendre lui donne le nom de vierge, et l'Apôtre celui de femme, afin de rendre plus éclatante aux yeux de tous la toute-puissance qui a présidé à son enfantement virginal, sans changer pour Marie sa condition de femme.

3. Notre Sauveur est donc né de la chair, mais non de la corruption charnelle; il est né homme, mais n'a pas été engendré par l'homme. Il a pris notre chair, mais de manière à sauver l'honneur de sa majesté. Ainsi donc, en sauvegardant la pureté de sa naissance contre toute intervention de la corruption humaine, il s'est parfaitement soumis aux conditions de la nature humaine, mais sans s'éloigner en quoi que ce soit de la dignité de Dieu. Il passa dans ce monde tel qu'il s'était montré à sa naissance, dont il conserva la pureté par l'innocence de sa vie. C'est de lui seul, en effet, qu'il a été écrit : « Jamais le mensonge ne se « trouva sur ses lèvres (1) »; lui qui n'avait pas connu la corruption humaine dans sa conception, pouvait-il la connaître dans le reste de sa vie? En effet, dit l'Apôtre, « il prit la forme d'esclave alors qu'il possé- « dait la forme de Dieu (2) ». Mes frères, tous les hommes avaient été esclaves du péché ; voilà pourquoi c'est à dessein que l'Apôtre nous dit du Sauveur qu'il ne prit que la forme d'esclave ; il revêtit substantiellement la nature humaine, mais sans en prendre les vices ; il eut la forme d'esclave, mais il n'en eut pas la culpabilité; il eut de l'homme toute la nature, mais il n'eut pas la conscience du pécheur; telle est la pensée de l'Apôtre : « Lorsqu'il était Dieu, il daigna prendre

(1) Pierre, II, 26. — (2) Philipp., II, 16.

« la forme d'esclave et parut réellement un homme ». Il avait de l'homme l'enveloppe extérieure, mais il possédait la puissance divine; par le dehors il paraissait un esclave, mais dans sa nature il était Dieu ; extérieurement il montrait la faiblesse qu'il tenait de sa Mère, mais intérieurement il possédait la majesté de son Père; extérieurement il n'avait que l'humble forme corporelle, mais intérieurement il brillait de tout l'éclat de la divinité.

4. Dans sa conduite au milieu des hommes, le Sauveur prouva sa double nature ; ses souffrances prouvèrent qu'il était homme, et ses miracles prouvèrent qu'il était Dieu. Il eut faim, et il multiplia les pains pour en nourrir ceux qui avaient faim. La faim qu'il ressentit prouvait qu'il était homme ; et en nourrissant miraculeusement la foule, il prouva qu'il était Dieu. Il pleura et consola ceux qui pleuraient. Ses larmes prouvaient qu'il était homme, et les consolations qu'il donnait aux autres prouvaient qu'il était Dieu. Il priait, et il exauçait les prières qu'il formulait. En priant, il montra qu'il était homme ; et en réalisant lui-même ce qu'il demandait, il montra qu'il était Dieu. En toutes choses il prouva ainsi sa double nature ; voilà pourquoi il est le Médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme; car, en inclinant les cieux, il a élevé la terre et a réuni ces deux extrêmes dans une harmonie parfaite. Dieu et l'homme se trouvent réunis dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, sorti aujourd'hui du sein de la Vierge Marie, vit et règne éternellement avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SEIZIÈME LECTURE

POUR LA NAISSANCE DU SEIGNEUR

Jésus-Christ né du Père, c'est le jour du jour. — Né de Marie c'est la vérité qui s'élève de la terre. — La justice vient du ciel pour se donner aux hommes et nous faire naître pour le ciel. — Merveille d'un Dieu naissant d'une Vierge. — Acceptons-le pour Maître, portons-le dans nos cœurs.

Voici le jour qu'a sanctifié pour nous le jour qui a fait tout le jour, et dont le Psalmiste a chanté : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, que « toute la terre chante le Seigneur : chantez au Sei- « gneur et bénissez son nom. Annoncez de jour en « jour que le salut vient de lui (1) ». Quel est ce jour du jour, sinon le Fils qui vient du Père, lumière de lumière. Mais ce jour enfantant cet autre jour qui naît aujourd'hui de la Vierge, ce jour qui n'a point de lever non plus que de coucher, ce jour, je l'appelle Dieu le Père; [car Jésus ne serait point jour du jour, si le Père n'était le jour aussi.] Qu'est-ce donc que ce jour, sinon la lumière? Non point cette lumière qui luit aux yeux de la chair et qui n'est pas lumière, non plus cette lumière commune aux hommes et aux

(1) Psal. xcv, 1, 2.

animaux; mais cette lumière qui est celle des anges et qui purifie les cœurs qui en jouissent. Elle passe en effet, cette nuit qui nous environne, dans laquelle nous vivons, dans laquelle on allume pour nous le flambeau des Saintes Écritures, et alors viendra ce matin que le psaume a chanté : « Au matin je me tiendrai « devant vous, et vous contemplerai (1) ». Ce jour est donc le Verbe de Dieu, jour qui éclaire les anges, qui resplendit dans cette patrie d'où nous sommes exilés, qui s'est revêtu de notre chair et a pris naissance de la Vierge Marie. Il est né d'une manière merveilleuse, et en effet, quoi de plus merveilleux que l'enfantement d'une vierge? Elle a conçu demeurant vierge, enfanté demeurant vierge encore. Car il a été créé de celle que lui-même a créée, il lui a fait don de la fécondité, sans léser son intégrité. D'où vient Marie? d'Adam. D'où Adam? De la terre. Si donc Adam vient de la terre, et que Marie vienne d'Adam, Marie vient de la terre; si Marie vient de la terre, comprenons cette parole : « C'est de la terre que s'est levée la vérité ». Quel bienfait pour nous que la vérité se soit levée de la terre? « C'est que la justice a regardé du haut du « ciel (2) ». Car les Juifs, comme l'a dit l'Apôtre, « ignorant la justice de Dieu et voulant établir leur « propre justice, n'ont pas été soumis à la justice de « Dieu (3) ». D'où l'homme peut-il être juste ? De lui-même? Quel pauvre se donne à lui-même du pain? Quel homme, s'il est nu, peut se couvrir, si on ne lui donne un vêtement? [Nous n'avions pas la justice, il n'y avait en nous que péchés]. D'où vient la justice? Quelle justice peut exister sans la foi? « Car le juste « vit de la foi (4) ». Celui qui sans la foi se dit juste,

(1) Ps. v, 5. — (2) Id., LXXXIV, 12. — (3) Rom., X, 3. — (4) Rom., I, 17.

est menteur par là même. Comment ne pas mentir quand on n'a pas la foi? Quiconque veut dire vrai, qu'il se convertisse à la vérité. Mais elle était loin. « La vérité s'est levée de la terre ». Tu dormais, elle est venue à toi; tu étais endormi, elle t'a éveillé; elle t'a par elle-même tracé ta voie, de peur que tu ne vinsses à t'égarer. Donc, parce que la vérité s'est levée de la terre, Notre-Seigneur Jésus-Christ est né d'une Vierge. « La justice a regardé du haut du ciel ». pour que les hommes aient non leur propre justice; mais celle de Dieu. Comment Dieu a daigné faire? Et dès lors combien nous étions indignes auparavant? Combien indignes? Nous étions mortels, accablés du poids de nos fautes, courbés sous nos peines. Tout homme qui vient au monde commence par la douleur. Ne cherche aucun prophète, interroge l'enfant nouveau-né et vois-le pleurer. Dès lors que sur la terre nous étions à ce point indignes de Dieu, comment tout à coup en sommes-nous devenus dignes? « La vérité « s'est levée de la terre ». Celui qui a tout créé a été créé parmi tout ce qui existe: il a fait le jour, il est venu au grand jour : il était avant le temps, et il a marqué le temps. Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans l'éternité sans commencement en son Père; [et toutefois demande qu'y a-t-il aujourd'hui. Une naissance. De qui? Du Seigneur. Il prend donc naissance? Oui, il prend naissance. Il prend naissance, ce Verbe au commencement, Dieu en Dieu? Il prend naissance.] S'il n'avait point sa génération parmi les hommes, nous ne parviendrions pas à la régénération divine : il naît pour que nous renaissions. Que nul n'hésite à renaître quand le Christ est né; quand il a une génération, celui qui n'a pas besoin de régénération. A qui faut-il une régénération, sinon à celui dont la génération est maudite? Que dès lors sa miséricorde se

fasse dans nos cœurs. Sa mère l'a porté dans son sein, portons-le dans notre cœur; le sein de Marie grossit par l'incarnation du Christ, que nos cœurs à notre tour grossissent de la foi au Christ; elle a enfanté le Sauveur, enfantons sa louange. Ne soyons point stériles, que nos âmes reçoivent de Dieu la fécondité. Il y a une génération du Christ qui vient du Père, et sans mère est une génération du Christ, qui vient de la mère, et sans père : toutes deux sont admirables. La première s'accomplit dans l'éternité, la seconde dans le temps. [Quand est-il né du Père? Qu'est-ce à dire quand? Tu cherches quand, là où il n'y a aucun temps? Là ne cherche pas quand, cherche-le ici; c'est à propos de sa mère que l'on demande quand, mais quand est déplacé à propos du Père, il est né, et ne connaît point de temps]; il est né éternel de l'Éternel, et coéternel. Pourquoi t'étonner? Il est Dieu. En considérant la divinité, tu sens tomber tout étonnement. [Et quand nous disons : Il est né de la Vierge, ô merveille, tu es dans l'admiration! C'est un Dieu, ne t'étonne plus]; qu'à l'admiration succède la louange. Que la foi te soutienne. Crois que cela fut fait.

Si tu ne le crois point, cela est fait également, et tu demeures dans l'infidélité. Il a daigné se faire homme, que cherches-tu de plus]? Est-ce peu, pour toi, qu'un Dieu se soit humilié? Parce qu'il était Dieu, il s'est fait homme, et comme l'hôtellerie était étroite, il a été enveloppé de langes et couché dans une crèche : vous l'avez entendu à la lecture de l'Évangile. Qui ne serait point dans l'admiration? Celui qui remplit le monde ne trouvait pas de place dans une hôtellerie, et il a été couché dans une crèche pour y devenir notre nourriture. Qu'ils viennent à l'étable, ces deux animaux, ou plutôt ces deux peuples; car le bœuf connaît son maître, et l'âne l'étable de son maître (1). Viens à l'é-

table, et ne rougis point d'être pour le Seigneur une bête de somme. Tu porteras le Christ sans t'égarer; tu marcheras dans la voie, et cette voie est assise sur toi. Vous souvient-il de cet âne que l'on amène au Seigneur? N'en rougissons pas, c'est nous. Que le Seigneur s'assoie sur nous et nous appelle où il voudra. Nous sommes sa monture et nous allons à Jérusalem. Sous un tel poids, loin de nous courber, nous nous relevons; sous sa direction nous ne saurions errer, nous allons à lui, nous allons par lui, et nous ne saurions périr.

(1) Isaï, I, 3.

DIX-SEPTIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR

I

1. Les deux naissances du Christ. — 2. Il s'est abaissé pour nous relever.

1. Notre-Seigneur est né aujourd'hui, aussi le Prophète invite-t-il toutes les créatures à se réjouir ; il s'écrie : « Que les cieux soient dans la joie ! que la « terre tressaille d'allégresse ! que la mer et tout ce « qu'elle renferme bondisse de bonheur (1) » ! Par les cieux, il faut entendre aujourd'hui les chœurs des anges, qui sont assis dans le ciel, et qui, en ce jour, font entendre aux bergers attentifs ce beau cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté (2) ». La terre est le symbole de la nature humaine. Quant à la mer, elle représente le monde entier, et, par tout ce qu'elle renferme, l'Écriture nous indique ceux pour qui ce jour de la nativité du Christ doit être la source d'une joie inexprimable. Le Christ est né d'une Vierge, afin que nous naissions de l'Esprit-Saint ; Celui qui a été engendré du Père avant tous les siècles est né aujour-

(1) Ps. xcvii, 7. — (2) Luc, ii, 14.

d'hui de la Vierge Marie. Sa Mère lui a donné le jour, mais il est resté dans le sein de son Père. Car si Celui qui est éternel est devenu ce qu'il n'était pas, il n'a pas cessé d'être ce qu'il était : il n'était pas homme, et il s'est fait homme, selon cette parole de l'Apôtre : « Il a « été formé d'une femme, il s'est assujetti à la loi, pour « racheter ceux qui étaient sous la loi (1) ». Mais il était Dieu, et il est resté ce qu'il était. Sa naissance selon la chair nous a été utile sans lui faire tort ; car elle nous a procuré la grâce de devenir les enfants adoptifs de Dieu, et il a continué à rester Dieu avec son Père.

2. Tout grand qu'il était, il s'est abaissé afin de nous relever ; car nous étions courbés vers la terre. Et de fait, avant l'avènement du Seigneur, la nature se trouvait courbée sous le fardeau de ses péchés qui l'écrasait : si elle s'était pliée jusqu'au niveau du péché, elle avait agi de son propre mouvement, mais elle était, par elle-même, incapable de se relever. L'homme ne supportait pas, sans gémir, les tristes inconvénients de cette courbature ; aussi le saint Prophète s'en plaignait-il avec amertume dans l'un de ses psaumes : « Je suis devenu malheureux », disait-il, « et courbé « à l'excès ; je marche dans la douleur durant tout le « jour (2) ». Durant tout le jour ; ces mots indiquent tout le temps qui s'est écoulé avant la venue du Christ : alors le genre humain marchait comme courbé, et il se désolait, car il n'y avait personne pour le redresser ; il était tombé dans l'abîme du péché, et personne n'était là pour lui tendre la main et l'en retirer. C'est pourquoi Notre-Seigneur est venu ; il a rencontré la femme que Satan forçait si bien, depuis dix-huit ans, à marcher courbée, qu'elle ne pouvait plus se redres-

(1) Galat , IV, 4. — (2) Ps. XXXVII, 7.

ser ; et, par l'effet de sa puissance divine, il a brisé ses entraves. Cette femme symbolisait la courbature du genre humain tout entier ; et, dans sa personne, notre Sauveur, qui est né aujourd'hui, a brisé les liens dans lesquels le démon nous retenait captifs ; de là nous est venu le pouvoir de regarder le ciel. Après avoir si longtemps marché dans la désolation et traînant derrière nous la chaîne de nos infortunes, recevons avec empressement le médecin qui vient aujourd'hui nous secourir, et tressaillons d'allégresse.

Oui, réjouissons-nous, mes frères.

DIX-HUITIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

II

1. Les anéantissements et les grandeurs du Christ Dieu et homme. — 2. — Le bienheureux docteur continue le développement de sa pensée. — 3. De la trinité et de l'unité en Dieu. — 5. Epilogue.

1. Tous les dialecticiens, à beaucoup près, ne considèrent pas les humiliations du Sauveur comme un motif de devenir hérétiques; au contraire, ils y trouvent des causes qui les portent à rendre gloire à Dieu, car

si le Christ s'est fait homme, s'il est né dans le temps de la Vierge Marie ; s'il a vécu sur la terre avant tous les siècles, il était Dieu et il a été engendré de Dieu. Toute ton attention, ô hérétique, se porte donc sur les anéantissements du Sauveur, et ils t'empêchent d'apercevoir sa glorieuse divinité. Après avoir lu ces paroles : « Mon Père est plus grand que moi (1) », lis donc aussi ces autres : « Mon Père et moi, nous sommes « un (2) », et alors tu reconnaîtras que son humanité est la cause de son infériorité, mais aussi tu comprendras qu'il est Dieu et égal à son Père. Tu vois en lui un nouveau-né enveloppé de langes, et tu n'aperçois pas les légions d'anges qui l'environnent ? Tu le vois petit enfant, fuyant en Égypte, et tu ne remarques pas que les anges lui préparent le chemin et préservent de tout péril son aller et son retour ? Devenu homme, il s'approche de Jean pour recevoir de sa main le baptême, tu vois cela et tu ne vois pas que les cieux s'ouvrent au-dessus de lui, et qu'au lieu de recevoir la grâce qui sanctifie, il la confère. Enfin, le Père se fait entendre du haut des nues ; le Saint-Esprit descend corporellement sous la forme d'une colombe : ainsi la Sainte Trinité tout entière vient consacrer le mystère du baptême, et le Père déclare lui-même que le Christ est vraiment son Fils.

2. En lui tu vois l'homme tenté par trois fois, et tu ne remarques pas le Dieu qui a triomphé des tentations du démon ? Tu vois l'homme qui a faim, et tu ne remarques pas les anges qui lui apportent à manger ? Tu le vois exposé aux tempêtes de la mer, et tu ne peux l'apercevoir quand il commande aux vents et qu'il marche à pieds secs sur les flots ? Tu le vois fatigué par la marche, et tu ne vois pas qu'il met fin aux fati-

(1) Jean, XIV, 28. — (2) Id., X, 30.

gues des hommes ? Tu le vois assis sur le puits, ressentant la soif et demandant à boire, et tu ne prends pas la peine de remarquer la source d'eau vive qui s'échappe de lui ? Il est pauvre, il n'a à sa disposition que quelques pains ; aussi, le regardes-tu d'un œil de pitié, et tu n'aperçois pas en lui le Dieu riche qui rassasie tant de milliers d'hommes avec de si minces provisions ? Tu te moques de lui, quand tu le vois aller au tombeau de Lazare et pleurer la mort de son ami, et tu ne le reconnais pas comme Dieu à le voir ressusciter celui qu'il pleurait tout à l'heure ? Judas vend l'homme, tu le remarques : le Dieu rachète l'univers, et tu n'y prêtes pas attention ? Si le Christ est retenu captif entre les mains des hommes, tu ouvres les yeux ; et tu les fermes obstinément quand il délivre les hommes de l'esclavage du démon ? Tu ne vois que le Fils de l'homme dans les chaînes, et tu méconnais le Fils de Dieu qui brise les chaînes du genre humain ? Puisque tu contemples le Fils de l'homme lorsqu'il est bafoué, pourquoi ne pas contempler le Fils de Dieu, lorsqu'il arrache les âmes humaines aux moqueries des démons ? Tu vois bien le bois de la croix ; pourquoi ne pas voir aussi l'arbre de la prévarication remplacé par celui de la passion ? Tu as pleuré, au sépulcre, sur son corps inanimé ; pourquoi ne pas te réjouir en voyant le Dieu ressusciter et remonter dans les cieux ? Puisque tu remarques en lui toutes les apparences de l'esclavage ; pourquoi refuser d'y voir la nature divine ?

3. Nous n'adorons qu'un seul Dieu, mais nous reconnaissons trois personnes unies dans une même Divinité : Un Père qui n'a pas été engendré, un Fils unique engendré du Père, et un Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils. Nous lisons cela dans l'Évangile. Aussi n'est-ce pas aux noms, mais « au nom du Père,

« et du Fils, et du Saint-Esprit (1) », que nous sommes consacrés par le baptême, que nous acquérons le glorieux titre d'enfant de Dieu, et, que par la grâce, Dieu devient notre Père : cette grâce, c'est Jésus de Nazareth qui nous l'a méritée par sa naissance et en vertu de sa glorieuse origine ; car, s'il est homme et s'il est né d'une Vierge, il est aussi Fils de Dieu ; et s'il a été enfanté sur la terre par une femme, le Père l'avait auparavant engendré dans le ciel. Il en est donc de la Divinité en trois personnes comme d'une source de sagesse, d'où s'échappent à la fois le son, la parole et la raison de la parole, ou comme du lit d'une rivière où se trouvent l'eau qui coule, son goût, et sa fraîcheur ; ce sont là autant de choses personnellement distinctes et bien tranchées, et néanmoins elles ne forment qu'une seule et même substance qu'on ne peut ni partager ni diviser, dans laquelle ne se rencontre ni plus grand ni plus petit.

4. Tenons-nous-en donc à cette règle de foi catholique : Dans l'ordre des personnes, tu ne dois en voir ni une plus grande, ni une moindre, et, en toutes, nous devons reconnaître une seule et même nature divine. Dieu, en effet, est toujours le même, et il demeure immuablement Dieu ; donc, dans l'ordre des personnes, il n'y en a pas d'inférieure aux autres, et la première n'est ni plus grande ni plus ancienne que les autres : elles puisent toutes en elles-mêmes le principe de leur existence, et le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Matth., XXVIII, 19.

DIX-NEUVIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR

III

---

1. Au sujet de l'éternité du Verbe il faut choisir entre Jean et Arius. — 2 Saint Paul affirme sa divinité. — 3. Immuable en lui-même, Dieu se manifeste à ses serviteurs, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. — 4. Il ne faut pas toujours entendre selon la lettre les paroles de l'Écriture. — 5. Funestes conséquences d'une interprétation par trop littérale. — 6. Les Ariens nous représentent le Père comme sujet au changement et à l'imperfection. — 7. L'orgueilleux Arien rencontre encore ici un adversaire dans l'apôtre Paul. — 8. Le Verbe n'infirme nullement sa propre divinité en disant que le Père est plus grand que lui, et en se proclamant le Fils de l'homme.

---

1. Je vais attaquer Goliath, il me faut donc prendre ma houlette pastorale, et, comme le bienheureux David, choisir trois pierres dans le lit du torrent. Arien, que fais-tu ? Tu oses dire : Le Fils de Dieu n'était pas, et Dieu était ? Mais l'Évangéliste sacré te contredit, puisqu'il s'écrie : « Au commencement était le Verbe ». Après avoir dit : « Il était », il ajoute : « Il était ». Car « voici la suite : » Et le Verbe était « en Dieu ». Non content d'avoir proféré deux fois ce mot : « Il était », il le prononce une troisième fois, en disant : « Et le

Verbe était « Dieu (1) ». Et parce qu'aux quatre coins du monde on devait, par la prédication, opposer la vérité à l'erreur, l'Apôtre affirme une quatrième fois qu' « il était », en ajoutant : « Il était au commencement en Dieu (2) ». Arius dit une seule fois : Il n'était pas ! mais Jean dit quatre fois : « Il était, Il était, Il « était, Il était ». Maintenant, que faire ? Il faut nécessairement nous ranger à la parole de l'un des deux, et répudier l'autre. Si nous croyons au dire d'Arius, nous encourons la colère de Jean, et si nous marchons sur les pas de Jean, Arius s'offensera de notre désertion. Toutefois, comme, pour nous tenir le langage qu'il vous tient, Jean a reçu les enseignements du Christ et qu'Arius a puisé son système dans les leçons d'Aristote, suivons tous le disciple du Christ et laissons là l'élève d'Aristote.

2. Cependant, ô Arien, dis-nous quelle raison t'a porté à prétendre que le Christ est une créature ? Parles-tu ainsi parce que, étant né d'une Vierge, on l'a vu sur la terre au milieu des hommes, ou parce que le Père nous le montre lui-même assis dans les cieux au rang des immortels ? Si c'est parce qu'il est le fils de la Vierge, je te dirai que Dieu ne peut s'appeler créature ; car il est le Créateur, et il s'est revêtu seulement de sa créature. En effet, s'il a apparu ici-bas, ce n'est point comme un véritable esclave au milieu de compagnons d'esclavage ; mais, étant Dieu, « il a pris la forme d'esclave (3) », afin de pouvoir entrer en société avec des hommes réduits à l'état de servitude. Si l'utilité de la république exige qu'il se cache dans la foule de ses sujets, l'empereur ne pourra le faire qu'en ôtant son diadème, en se dépouillant de son manteau de pourpre en se revêtant de l'ordinaire livrée du peuple. Nous

(1) Jean, I, 1. - (2) Ibid., 2. — (3) Philipp., II, 7.

employons cette comparaison pour expliquer l'avènement passé de notre Roi. Voilà comment l'apôtre Paul, notre maître, continue à développer sa pensée : « parce « qu'ayant la nature de Dieu il n'a point cru que ce fût « pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu (1) ». Qu'en dis-tu, Arien ? Cette phrase ajoutée par l'Apôtre casse les bras à ton Aristote. Paul dit le Verbe égal à Dieu ; suivant toi, il lui est inférieur. Au dire de Jean, « Il était » ; à t'entendre, Il n'était pas. Mais poursuivons notre tâche : « Il n'a pas cru », dit Paul, « que ce fût « pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu ; mais il « s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'es- « clave (2) ». Nous, qui sommes catholiques, attachons-nous inviolablement à ces deux points de doctrine : ainsi pourrons-nous répondre victorieusement à toutes les objections des hérétiques. « Il s'est anéanti « lui-même », dit l'Apôtre, « en prenant la forme d'es- « clave ». Quel est celui qui s'est anéanti ? Evidemment, c'est celui « qui, ayant la nature de Dieu, n'a « point cru que ce fût pour lui une usurpation de « s'égaler à Dieu ». En se revêtant de notre humanité, il n'a rien perdu de cette perfection qu'il partage à degré égal avec Dieu le Père : au contraire, il lui a donné un nouvel éclat ; car, dans sa divinité, il y a titre à des louanges toujours nouvelles, et quand elle s'adjoint quelque chose, elle ne s'expose point à encourir l'ombre même d'une critique. Or, en disant qu'en Dieu il y a titre à des louanges toujours nouvelles, nous prétendons que la créature pourra se rapprocher de plus en plus de lui, mais ne parviendra jamais à se confondre avec la nature divine.

3. En effet, Dieu n'acquiert aucun accroissement, comme il ne peut subir aucune diminution dans son

(1) Philipp. 6. — (2) Ibid., 7.

essence ; seulement, d'après la nature de l'être créé dont il se revêt, il se montre aux uns avec les proportions de la grandeur, et aux autres avec celles de l'exiguïté. Nous en trouvons la raison et la preuve dans son infinie puissance. Quant à le voir en lui-même, et selon ce qu'il est dans sa nature, jamais aucune créature n'en sera capable. C'est pourquoi, lorsqu'il fit connaître sa volonté à Adam, il ne lui avait point apparu sous la même forme que quand il vint lui reprocher sa désobéissance. Le juste Abel et Caïn le prévaricateur ne l'apercurent point sous des dehors pareils. Autre semblait-il être quand il enleva Enoch, autre quand il se montra à Noé, à l'heure du déluge, pour sauver le monde qui allait périr. Pour tenter Abraham relativement à son fils, il se montra à lui d'une manière, et il se manifesta d'une façon différente à Isaac pour le porter à servir de victime dans le sacrifice que son père allait offrir, à porter lui-même le bois destiné à le brûler, et à figurer ainsi le Christ chargé de sa propre croix. Jacob endormi et Moïse éveillé et gardant son troupeau ne l'ont point vu de la même manière. Quelle différence entre ce qu'il parut aux yeux des Egyptiens pendant qu'ils se noyaient, et ce qu'il parut aux enfants d'Israël en les délivrant ! N'était-ce point une colonne de nuée durant le jour et une colonne du feu durant la nuit ? Ici, c'étaient des éclats de voix, des tonnerres et des éclairs ; ailleurs, l'air était pur et le ciel tranquille, lorsqu'il se manifestait sous les traits splendides d'un prophète. Tantôt il ouvrait les cieux et en faisait tomber la manne qui devait nourrir son peuple ; tantôt un rocher se fendait pour donner issue à une source d'eau vive qui devait le désaltérer. Il n'apparaissait pas le même, quand, sous le coup du bâton de Moïse, les eaux de la mer se séparaient pour favoriser la fuite des Israélites, que quand elles se réunirent, sous le coup

du même bâton, pour détruire leurs persécuteurs. Autre il se montra au passage du Jourdain, lorsque les eaux reprirent leur cours interrompu ; autre il se fit voir, quand, au son des trompettes, les murailles ennemies s'écroulèrent. Manifestations bien diverses de la Divinité ! Sur un signe d'une prostituée, des hommes de mœurs pures échappent à la mort et sont protégés par des saints, et un homme commande au soleil de ne pas se coucher, et un homme défend aux nuées de donner de la pluie. Sur l'ordre d'un homme, le feu du ciel vient frapper d'autres hommes, et, à sa prière, le feu descend d'en haut pour consumer la victime d'un sacrifice ; l'attouchement de son manteau suffit à séparer les eaux du Jourdain, et cet homme est enlevé sur un char de feu, comme pour devenir le conducteur des chevaux de feu qui le traînent. Samuel, David, Salomon, ont aperçu Dieu sous des aspects très différents : Daniel a mérité de le voir autrement que Nabuchodonosor ; d'innombrables Prophètes l'ont contemplé sous une forme, et les Apôtres sous une autre.

4. Va, hérétique, et toutes les fois que tu liras que le Verbe a apparu d'une façon ou d'une autre, représente-le-toi sous tant de traits, sous tant de couleurs, qu'il t'apparaisse ici sous la forme d'un buisson, là sous celle du feu, tantôt comme une nuée, tantôt comme un rocher, puis comme un bûcher, enfin comme une mâchoire d'âne; dis-toi : Voilà le Fils de Dieu. Si, en effet, tu lis l'Ecriture, et que tu la comprennes dans le sens obvié de la lettre, non-seulement tu nieras l'existence de Dieu, mais encore tu embrouilleras les commandements de la loi elle-même. Car la loi ne défend-elle pas de refuser du pain aux faméliques, et un rafraîchissement à ceux que la soif dévore ? Toutefois, ne s'exprime-t-elle pas quelque part en ces termes : « Puise de l'eau à ta citerne, et ne laisse à

« personne le loisir d'en boire (1)? » Suivant la lettre, il y aura donc un précepte assez inhumain, assez cruel, pour nous interdire de donner même un verre d'eau à un homme consumé par la soif. Quiconque, en effet, ne fait attention qu'au sens littéral, s'expose au danger d'une condamnation au feu éternel; car il est écrit: « Allez, maudits, au feu éternel, car j'ai eu faim, « et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, « et vous ne m'avez pas donné à boire (2). »

5. A cela, ô Arien, tu pourras répondre ainsi : Vous m'avez dit, non seulement de ne point donner à boire à celui qui aurait soif, mais même de refuser de l'eau de ma citerne à celui qui désirerait s'en désaltérer. Voilà à quoi s'expose l'homme qui s'arrête à considérer l'écorce des saintes Écritures. S'il lit, au sujet de Dieu, ces paroles : « J'ai vu l'Ancien des jours assis sur un « trône (3) », il se figure que le Père est le plus vieux; et si cet autre passage lui tombe sous les yeux : « Quel « est ce jeune homme qui vient de Bozor? Qu'il est « beau! Comme il marche avec force et majesté (4)! » il s'imagine que le Fils de Dieu est la personnification de la jeunesse. C'est ainsi que, pour s'arrêter nonchalamment en route, il pense que la vieillesse s'avance d'une manière incessante au-devant de la jeunesse, et finit par l'atteindre. Dès lors, en effet, que tu supposes un plus grand et un plus petit, il faut nécessairement que tu les astreignes l'un et l'autre à l'indispensable obligation de croître, de devenir vieux, et, finalement, de cesser d'être.

6. Catholiques, je vous en prie, remarquez tous en quel abîme de blasphèmes se précipitent ceux qui, dans la lecture des saints Livres, se constituent leurs propres disciples et leurs propres docteurs : ils n'oseraient lire

(1) Prov., v, 15. — (2) Matth., xxv, 41, 42. — (3) Daniel, vii, 9. — (4) Isaïe, lxiii, 1.

les vaines et ineptes fables des poètes, sans se mettre sous la direction d'un maître ; et, pour les enseignements de « la sagesse du Christ cachée dans son mys- « tère (1) », ils refusent d'accepter les leçons des hommes spirituels, ils forcent la parole sacrée de Dieu de se plier à leurs caprices. En prenant la défense de l'honneur de Dieu, tu le déshonores. Veux-tu que je t'en donne la preuve, ô Arien ? Prétendrais-tu me forcer à croire, d'après toi, qu'il y a eu un temps où le Fils n'existait pas ? Explique-toi : dis-nous comment, dans ton système, le Père est immuable, puisqu'on ne peut appeler Dieu l'être que l'on supposerait capable de changer. Or, il est sûr que le Père est sujet à variation, s'il y a eu un temps où il n'avait pas de Fils ; car en soutenant que le Fils a commencé d'être ce qu'il n'était pas auparavant, tu seras par là même obligé de donner au Père ce nom qui n'était point précédemment conforme à sa nature. On verra donc le père nouveau d'un fils tout aussi nouveau, et tu ne pourras nier que l'ancienneté vient atteindre la nouveauté ; et comme à la nouveauté tu feras succéder l'ancienneté, comme, d'après toi, la vieillesse prendra la place de l'ancienneté ; de même tu forceras la vieillesse à disparaître sous les coups de la mort. Ne vois-tu pas, je te le demande, en quel abîme de ténèbres tu es plongé ? Si, en effet, tu ne refuses pas de croire « que le Christ « soit la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu (2) », et si, en même temps, tu soutiens qu'il y a eu un moment où le Fils n'était pas, il te faut deviner, blasphémateur, et dire que le Père a été sans force et sans sagesse, puisque tu cherches à démontrer qu'à un moment donné il n'avait pas ce Fils qui est sa force et sa sagesse. Or, être dépourvu de sagesse, c'est être fou,

(1) I Cor., II, 7. — (2) I Cor., I, 24.

comme être privé de force, c'est la faiblesse ; nul doute à cet égard.

7. Que fais-tu, ô hérétique? Pourquoi lever ton pied contre l'aiguillon? Il en sera infailliblement blessé. A t'entendre, le Fils n'est qu'une simple créature. Paul contredit tes blasphèmes en ce passage : « Dieu était « dans le Christ, se réconciliant le monde (1) ». Ne va point t'imaginer que cette parole de l'Apôtre soit la seule qui condamne ton système; dès l'instant je te prouve à nouveau ton blasphème. Si, en effet, tu prétends que le Fils est une créature ; comme Paul a dit : « La créature est assujettie à la vanité (2) », il est évident que le Christ est assujetti à la vanité. Nous lisons encore ces autres paroles : « Toutes les créatures « gémissent et sont dans les douleurs de l'enfante- « ment (3) » ; donc, celui qui est venu délivrer le monde entier des gémissements et de la douleur gémit lui-même et se trouve dans les douleurs de l'enfantement. Enfin, l'Apôtre nous dit : « La créature sera « affranchie de cet asservissement à la corruption (4) ». Donc, celui qui règne dans l'incorruptibilité au séjour céleste est asservi ici-bas à la corruption.

8. Mais, répliquent les Ariens, il faut, bon gré mal gré, te soumettre d'esprit et de cœur à la parole du Christ ; voici ce qu'il a dit de lui-même : « Le Père est « plus grand que moi (5) ». N'avez-vous lu que cela? On voit, ce me semble, dans les Évangiles, qu'il est le Fils de l'homme (6). Faites-nous donc un crime de l'appeler Fils de Dieu. Dites-nous pourquoi vous lui donnez le nom de Fils de Dieu, puisqu'il se proclame lui-même Fils de l'homme ? Si tu travestis les motifs de son anéantissement, tu emploies le remède à creuser tes plaies, et ce qui pourrait seul guérir tes blessures,

(1) II Cor., v, 19. — (2) Rom., VIII, 20. — (3) Ibid , 22. — (4) Rom. VIII, 21. — (5) Jean. XIV, 28. — (6) Matth., VIII, 20, etc.

tu t'en sers à porter la corruption jusque dans les parties saines. Pour nous, cherchons, dans la confession de la vraie foi, à conserver l'entière santé de nos âmes; croyons, sans hésiter, que la Trinité tout entière réside dans l'unique substance d'une même Divinité : par là, nous pourrons devenir participants de la vie éternelle, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VINGTIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR

On y explique ces paroles du psalmiste : « *Il descendra comme la pluie sur l'herbe des champs* ». (Ps. LXXI, 6.)

IV

1. Humilité et grandeur du Christ naissant. — 2. Son premier avènement a eu lieu dans les abaissements ; le second se fera dans tout l'éclat de la gloire.

1. On ne saurait en douter, mes très chers frères, cette partie du psaume qu'on vient de lire est l'annonce de l'avènement corporel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avènement qu'il a effectué aux yeux du monde, lors-

qu'il est descendu du ciel pour opérer notre salut. Et parce qu'il devait être humble dans sa chair, parce que, comme Dieu, il ne devait y affecter aucune puissance, y manifester aucune grandeur, il s'est montré aux regards des hommes avec le prestige de la grandeur. En effet, si les témoins de sa naissance l'ont vu apparaître dans les abaissements et la pauvreté, ceux qui ont cru en lui l'ont reconnu pour un Dieu; car si dans son extérieur, il agissait comme homme, par ce qu'il était intérieurement, il agissait en Dieu, tout en manifestant l'humanité dont il s'était revêtu, la condition corporelle et terrestre à laquelle il s'était soumis. Pauvre aux regards de ceux qui le considéraient seulement des yeux de la chair, il était plein de majesté et revêtu de la gloire céleste aux yeux de ses fidèles. Au moment de sa descente sur la terre, il fut humble, et, pareil à la pluie qui tombe sur l'herbe molle sans se faire entendre, il descendit du ciel sans annoncer son infinie puissance, sans faire aucun bruit, sans épouvanter les hommes par le fracas de sa venue; rien, dans les humiliations de sa naissance, ne trahit sa grandeur. De fait, il ne venait point ici-bas pour y régner ; sa mission était de souffrir pour notre salut, de triompher des tentations, de souffrir, bien qu'immortel, les douleurs de la mort en faveur des mortels, et d'ouvrir devant tous ceux qui auraient recours à lui le chemin d'une nouvelle vie.

2. Il a donc effectué son premier avènement, son avènement selon la chair, comme la pluie qui tombe des nuées sur l'herbe; c'est pourquoi il lui faudra opérer sa seconde venue au milieu du fracas et du bruit. Aussi, selon le langage de l'Écriture, « y aura-t-il des « éclairs, des tonnerres, des tremblements de terre et « de la grêle (1) ». « Un feu dévorant marchera de-

(1) Apoc., VIII, 5.

« vant lui, une effroyable tempête mugira autour de « sa personne (1) ». Et, comme dit l'Apôtre, « la vio- « lence du feu dissoudra les cieux et fera fondre tous « les éléments (2) ». « Un feu dévorant le précédera et « consumera autour de lui ses ennemis (3) ». « Les « montagnes se fondront comme la cire (4) ». « Mais « ceux qui craignent le Seigneur et attendent sa venue « seront enlevés sur les nuées pour aller, dans les airs, « au-devant de Jésus-Christ, et ainsi seront-ils éternel- « lement avec le Seigneur (5) ». Tout cela a été écrit, afin que nous nous préparions à sortir au-devant de Notre-Seigneur : par là, et en nous humiliant ici-bas à l'exemple du Sauveur, nous mériterons de régner avec lui dans les splendeurs de la gloire céleste. Car voici ce qui aura lieu : Quiconque, sur la terre, aura répandu les larmes de l'humilité comme une pluie abondante, jouira, dans le ciel, des félicités éternelles, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Ps., XLIX, 3. — (2) II Pierre, III, 12. — (3) Ps., XCVI, 3. — (4) Ibid., 5 — (5) Thessal. IV, 11-16.

VINGT ET UNIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

V

---

1. A la naissance du Christ, les anges font entendre les plus douces mélodies. — 2. Précieux martyre des Innocents. — 3. Saint Augustin parle de la Nativité même aux petits enfants. — 4. Epilogue.

---

1. Frères bien-aimés, Notre-Seigneur Jésus-Christ vient au monde pour le racheter tout entier et renouveler le genre humain. Le Christ naît dans une caverne, afin que le monde ne soit plus désormais enseveli dans le séjour de la mort. Il naît dans une caverne et il pleure, pour chasser de la caverne du péché les criminels voleurs qui s'y cachaient, et afin que, sous l'empire d'un nouvel enfant, tous les enfants devinssent innocents. C'est une Vierge qui lui donne la vie; par là, Eve n'est plus obligée de se cacher sous le feuillage, la sainte Église s'élève sur la croix, et le monde chante les louanges de la Vierge Mère, comme la tourterelle chante du haut des arbres l'éloge de sa propre chasteté. Les Mages adorent le Christ: que devant lui, le genre humain tout entier fléchisse le genou! Celui qui brille avec éclat dans les cieux se fait adorer sous des langes : les chrétiens doivent donc l'a-

dorer aussi maintenant qu'il est assis à la droite du Père non engendré. On l'adore dans une crèche ; nous devons donc l'adorer nous-mêmes aujourd'hui qu'il est sur l'autel éternel. La crèche est devenue un paradis, où se sont épanouies les fleurs des champs et les lis des vallées ; aussi, puisque la tige du péché s'est flétrie, le genre humain doit-il fleurir sous le souffle du Christ. Auparavant, grâce à l'iniquité, les épines surabondaient parmi les hommes : chez un très petit nombre d'entre eux se montraient les fleurs de la justice ; les autres se desséchaient, comme des plantes dépourvues de sève. Un nouveau lis, le Christ, est descendu sur la terre, et il a commencé à y planter une pépinière d'anges. Du haut du ciel étaient venus à ce monde des plants nouveaux, étrangers à son sol : c'étaient des anges, et ils exécutaient de mélodieuses symphonies, et, comme les Prophètes ne se faisaient plus entendre, le genre humain était à même de contempler ces esprits célestes et de chanter avec eux : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix, sur la « terre, aux hommes de bonne volonté (1) ». O louanges nouvelles exécutées par des instruments nouveaux ! O paix après le péché ! O vie après la peine de la géhenne ! O délices après les ronces ! O rose après les épines ! O cantique après le silence ! O musique des anges après les gémissements des captifs !

2. De nouvelles plantes, les anges, ont donc été apportées au paradis de l'Église, et lui ont donné un nouvel éclat par la beauté des fleurs : et parce que ces jeunes pousses, emblèmes de la paix, étaient venues d'en haut, on vit bientôt germer celles du précieux martyre des innocents. O tendres tiges des petits enfants, vous êtes empourprées de votre sang ; le glaive des brigands

(1) Luc, II, 14.

a travaillé sur vous, et pourtant vous n'aviez pas commis le péché, et votre sang était pur ! Voilà que vient de naître le jardinier vigilant du paradis ; Adam, son négligent usufruitier, a donc le droit de se réjouir. Où est le serpent ? Il ne poussera plus désormais l'homme à fuir le regard du Seigneur. Voilà que le Christ, le Maître éternel, vient en ce monde pour s'y préparer un perpétuel exil et reconduire au ciel l'homme qui lui appartient. Le paradis a été replanté depuis que le voleur y est entré ; aussi le rusé adversaire du genre humain ne peut-il plus s'y cacher. La caverne ne peut plus servir d'habitation aux brigands, depuis qu'une caverne nouvelle abrite un Sauveur nouveau, dont la venue a été annoncée du haut des cieux par une étoile. Une Vierge Mère se voit en ce monde, l'Église sur le bois de la croix, le larron dans le paradis, le Seigneur dans le tombeau.

3. Lorsque, victime de ta ruse, l'homme est jadis devenu pécheur, une sentence de condamnation a été prononcée contre lui. Quelle a été cette sentence ? « Tu « es poussière, et tu retourneras en poussière (1) ». Aujourd'hui les plaintes et les larmes ont cessé. Tu n'as plus aucune accusation à porter contre l'homme, car celui qui humilie le pécheur est venu, et il demeurera avec le soleil. « Car, depuis le lever du soleil jus- « qu'à son coucher, les enfants loueront le Sei- « gneur (2) ». « Et toi, enfant, tu seras appelé le Pro- « phète du Très-Haut (3) ». « Afin que les jeunes gens, « les vierges, les enfants et les vieillards louent le nom « du Seigneur (4) », « qui a délivré son peuple de ses péchés (5) ». Il a brisé les chaînes des pécheurs, ouvert les yeux des aveugles et les oreilles des sourds, ressuscité les corps morts, mis un terme aux gémisse-

(1) Gen., III, 19. — (2) Ps. CXII, 1-3. (3) Luc, I, 76. — (4) Ps. CXLVIII, 12. — (5) Matth., I, 31.

ments des captifs et rempli de joie le cœur des pasteurs. Que les brebis se réjouissent de brouter les lis de la chasteté ! Que les petits agneaux soient dans la joie d'avoir effeuillé les roses d'un précoce martyre, sans avoir commis de péché, sans ressentir encore les douleurs de la mort, sans verser inutilement leur sang, puisqu'ils souffraient pour le Fils du souverain Maître.

4. Aujourd'hui, les anges font entendre ce cantique à la louange du Christ : « Gloire à Dieu au plus haut « des cieux (1) » ; les Mages l'adorent en suppliants ; les pasteurs et les agneaux lui donnent leur amour. Aujourd'hui les chrétiens tempérants le bénissent ; les vivants et les morts fléchissent le genou devant ce Dieu qui est assis à la droite du Père et qui effacera les péchés du monde.

(1) Luc, II, 14.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

VI

1. Jour de la Nativité du Christ, jour de joie. — 2. Salutation de l'Ange. — 3. Incarnation du Verbe. — 5. La vraie beauté, c'est la chasteté.

1. Frères bien-aimés, un saint et solennel jour vient de luire pour le monde ; réjouissons-nous donc et tressaillons d'allégresse. Aujourd'hui le soleil s'est levé sur l'univers ; aujourd'hui les ténèbres du siècle ont vu apparaître au milieu d'elles la seule vraie lumière ; aujourd'hui nos yeux sont éclairés d'un jour plus vif que celui du soleil ; car ce qu'attendaient les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins, ce qu'ignoraient les serviteurs célestes du Très-Haut, s'est fait connaître de notre temps, afin que, nous aussi, nous pussions, avec justice, répéter ces paroles du prophète David : « Seigneur, vous avez fait briller « à nos yeux la lumière de votre visage ; vous avez « inondé de joie notre cœur (1). Admirable lumière ! lumière véritable, s'il en fut, c'est elle qui « éclaire « tout homme (2) ». Qu'est-ce que cette lumière, me

(1) Ps. IV, 7. — (2) Jean, I, 9.

diras-tu ? Je te réponds aussitôt : C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la vraie lumière : voilà le véritable soleil, la splendeur par essence. Le Prophète a dit de lui : « Le soleil de justice s'est levé pour nous (1) ». « Il était », ajoute l'Évangéliste, « il était la lumière « véritable qui éclaire tout homme venant en ce « monde (2) ». O la suave et douce lumière du visage de Dieu ! le peuple du Christ a obtenu la faveur d'en être éclairé. Qu'est-ce que le Christ ? le visage de la lumière, le visage de Dieu. Qu'est-ce que le Christ ? le visage et la sagesse de Dieu. Qu'est-ce que le Christ ? la lumière de l'ineffable lumière. O, mes frères, quelle peut être cette lumière, puisqu'elle nous a engendré une pareille lumière !

2. Le saint prophète David a dit dans un cantique, ou plutôt, la voix du Père a dit par l'organe de ce prophète : « De mon cœur s'est échappée une bonne « parole (3) ». Ecoutez, mes frères, cette bonne parole qui s'échappe du cœur. Ecoutez l'ange Gabriel ; voici ce qu'il dit à la Vierge Marie, au moment où il lui fait connaître les clauses du généreux contrat que Dieu va conclure avec elle. Ecoutez, vous dis-je, le messager céleste, descendu des marches du trône de l'Eternel, pour annoncer le mystère de la bienheureuse conception et de la naissance du Roi suprême. « L'ange « Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Gali- « lée, appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme, « nommé Joseph, de la maison de David, avait épou- « sée ; et le nom de cette vierge était Marie ». Il entra dans sa maison et lui dit : « Vous êtes bénie entre « toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ». Et Marie fut troublée en le voyant s'approcher d'elle et en l'entendant lui adresser ces paroles de bé-

(1) Malach., IV, 2. — (2) Jean, I, 9. — (3) Ps., XLIV, 1.

nédiction. L'ange vit son trouble et ajouta : « Marie, « ne craignez point, car vous avez trouvé grâce devant « Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et « que vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du « nom d'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. Il « sera grand, et s'appellera le Fils du Très-Haut, et le « Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son « père, et il règnera éternellement sur la maison de « Jacob, et son règne n'aura point de fin (1) ». Marie a entendu, elle a cru ; aussi a-t-elle conçu et enfanté. Elle a entendu la bonne parole, elle y a cru par la foi, elle a corporellement conçu, et, d'après la loi de la nature, elle a enfanté.

3. Aujourd'hui donc, Notre-Seigneur Jésus-Christ est né selon la chair, mais non selon la divinité ; car « au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commen- « cement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par « lui, et, sans lui, rien n'a été fait (2) ». Il est venu en ce monde, pour que les hommes fussent à même de le contempler des yeux de leur corps, puisqu'ils ne pouvaient l'apercevoir des yeux de leur cœur. O homme ! ne te montre pas ingrat. Tu vois devant toi celui-là même qui t'a créé à son image et à sa ressemblance. C'est à son sujet que le Psalmiste adressait aux hommes ce reproche : « Enfants des hommes, jusques à quand « votre cœur restera-t-il appesanti ? Pourquoi pour- « suivez-vous la vanité et embrassez-vous le mensonge ? « Sachez que le Seigneur a fait de son Christ l'objet de « notre admiration (3) ». C'est le Fils de Dieu, c'est son Verbe, c'est l'arbitre et le maître de tous ses secrets; car le Père lui a dit : « Faisons l'homme à notre image « et à notre ressemblance (4) ». Il a dis-

(1) Luc, I, 26-33. — (2) Jean, I, 3. — (3) Ps., IV, 3, 4. — (4) Gen., I, 26.

« posé toutes choses et les a conduites à leur fin, et il est parfois impossible de connaître ce qu'on a dans le cœur, sans la lumière de la parole, selon ce qui est écrit : « Une bonne parole s'est échappée de mon « cœur ». Aussi le Prophète annonce-t-il quelle a dû être dans Marie la chaste union de son cœur avec le Verbe : c'est l'indissoluble lien de la charité. Car les intentions et les pensées qui naissent dans le cœur ne peuvent se laisser entrevoir qu'à l'aide d'une sorte de maître spirituel, c'est-à-dire d'une parole qui leur soit assortie ; d'autre part, que pourra dire la parole, si la sagesse, auteur de toutes choses, ne vient préalablement, dans le secret du cœur, suggérer des idées ? Rien, absolument rien. « Une bonne parole », dit le « Prophète, s'est échappée de mon cœur ». Où était cette parole ? dans le cœur. D'où s'est-elle échappée ? du cœur. Qu'est-ce que la parole ? le miroir du cœur. Il faut qu'il soit laid ou beau, et par conséquent, digne de blâme ou de louange. C'est lui qui nous fait « bénir « Dieu et maudire l'homme, qui a été créé à l'image « et à la ressemblance de Dieu (1) ». « L'homme bon », dit l'Evangile, « tire de bonnes choses d'un bon trésor, « et l'homme mauvais tire de mauvaises choses d'un « mauvais trésor (2) ».

4. Voilà en quoi consistent la laideur du cœur, et aussi sa beauté. Place-toi du côté où brillent les rayons du soleil, où se trouve le Dieu de charité. Je ne veux point que tu te complaises dans les agréments extérieurs dont la nature peut t'avoir doué. Que, sur ton visage, de vives couleurs se marient à la blancheur du teint, que la beauté de ta figure se trouve rehaussée par celle de tes yeux et que l'élégance de tes formes mette le comble à ta perfection, tu ne seras jamais

(1) Jacq., III, 9. — (2) Matth., XII, 35.

qu'un être hideux, et tu seras toujours noté comme tel, si tu ne cherches point Dieu dans la simplicité de ton cœur. L'homme voit le visage, Dieu voit le cœur. Cherche donc à briller là où le Christ a bien voulu établir sa demeure. C'est pourquoi l'apôtre Paul a dit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu « et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Or, si quel- « qu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra ; car « le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce « temple(1) ». « Une bonne parole s'est échappée de mon « cœur ». Et quelle est cette parole ? C'est ce chaste époux, fruit de la chasteté, qui doit sortir d'une chaste couche et conserver à une vierge sa chasteté. Il est sorti de son lit, il s'est approché de l'Ange, et par l'entremise de l'Ange, qui a parlé en son nom, il a communiqué à la vierge le don de chasteté. Nous trouvons donc ici un père chaste, un époux chaste, une mère chaste, un fils chaste et une chaste union contractée sous les auspices et par l'opération du Saint-Esprit. Par sa foi, Marie a donc mérité de rester ce qu'elle était auparavant ; le Seigneur lui a conservé ce privilège, même quand elle a conçu, et, à l'heure de l'enfantement, elle n'en a rien perdu : elle est restée vierge après la naissance du Sauveur ; car Celui qui règne avec le Père, dans les siècles des siècles, a donné à sa Mère le privilège de la fécondité quand elle l'a conçu, et ne lui a point enlevé la gloire de la virginité, quand il est né d'elle et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Cor., III, 16, 17.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

VII

1. Le Christ est né d'une vierge. Analogies dans la vie de Samson. — 2. Et dans celle de Sara. — 3. Témoignage d'Isaïe. — 4. Parallèle entre Ève et Marie.

1. Frères bien-aimés, je ne me servirai que d'exemples pour vous prouver le mystère de ce jour. Samson se distinguait par sa force et sa valeur guerrière : il était, comme le Christ, natif de Nazareth, et sa mère avait été stérile jusqu'à sa naissance. Un jour que, inspiré de Dieu, il avait mis en déroute l'armée ennemie, et qu'à défaut d'armes il ne pouvait pas achever sa victoire, il trouva par terre, au milieu du camp, une mâchoire d'âne. L'ayant prise dans ses mains, il tua une multitude d'ennemis avec ce nouvel instrument de combat. Ainsi s'en exprimait-il et s'en faisait-il gloire après l'action : « Je les ai défaits avec une « mâchoire d'âne, j'ai tué mille hommes (1) ». A la suite de cette lutte vraiment gigantesque, Samson éprouva une soif qui lui brûlait les entrailles, et, toutefois, dans les environs, ne se trouvait aucune source

(1) Juges, xv, 16.

où il fut à même de puiser et de se désaltérer. Il s'écria donc : « C'est vous, Seigneur, qui avez sauvé votre serviteur et qui lui avait donné cette grande victoire, « et maintenant, je meurs de soif (1) ». Alors Dieu entr'ouvrit les parois de la mâchoire et en fit couler de l'eau ; Samson la recueillit, et sa soif fut calmée. O mâchoire, tout à l'heure instrument sanglant de mort, et, maintenant, source de force et de vie ! Ici, elle a servi à répandre le sang des ennemis, là elle a produit une eau salutaire ! De la mâchoire d'un âne mort, et contrairement aux lois de la nature, a pu s'échapper une source d'eau vive ; jusqu'à ce jour le membre desséché d'un animal a pu s'appeler du nom de la mâchoire ; et la bienheureuse Marie, donnant le jour au Fils de Dieu, n'aurait pu rester vierge, ni allaiter son enfant en dépit des lois de la nature ? Par l'effet de la puissance divine, une mâchoire a été capable de fournir ce que naturellement elle ne renfermait pas, et le même pouvoir céleste n'aurait pu permettre au corps de Marie de donner un lait qu'il possèdait naturellement ? D'une mâchoire s'est échappée une fontaine ; le Sauveur est sorti du sein de Marie. La vertu d'en haut a fait couler de l'eau d'un ossement aride, et elle eût été impuissante à tirer un corps vivant du sein d'une femme vivante. « Que l'infidélité se taise donc, qu'elle cesse de murmurer. Le même pouvoir qui a rendu féconde la mâchoire d'un animal privé de vie a aussi fait des mamelles d'une vierge devenue mère sans avoir contracté aucune souillure, une source de lait : ce prodige a été opéré par la vertu du Fils unique qu'elle a mis au monde.

2. Mais puisque tu veux circonscrire dans les bornes des lois de la nature l'enfantement et l'allaitement

(1) Juges, 18.

d'une vierge, dis-moi donc, oui, dis-moi en vertu de quelle loi la bienheureuse Sara a pu enfanter et allaiter à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Elle avait alors, pour deux causes, perdu la faculté de concevoir : elle était avancée en âge ; de plus elle était stérile et ne pouvait avoir d'enfants ; car, dit l'Écriture, « Sara « avait passé l'âge de la maternité (1) ». Néanmoins, au moment voulu par Dieu, elle a conçu et enfanté, et après avoir, en dépit de sa stérilité, mis au monde un fils, elle l'a allaité bien qu'elle fût devenue vieille. Sara a obtenu de Dieu une telle faveur, et, pour devenir mère, la Vierge Marie n'aurait pu l'obtenir? Ce que la vertu divine a accomplit à l'égard d'une femme avancée en âge et débilité, elle n'aurait pu l'accomplir à l'endroit d'une vierge ? Ou bien, celui qui a fécondé une mère décrépite n'aurait pu rendre féconde une vraie vierge, une mère toute jeune ?

3. Mais revenons-en au témoignage des prophéties. Isaïe s'exprime ainsi : « Voilà que le Seigneur est « porté sur un léger nuage : Il entre en Egypte ; à sa « présence, les idoles sont ébranlées et tous les cœurs « sont dans l'effroi (2) ». « Le Seigneur est porté sur « un léger nuage ». Ce passage a trait à l'humanité du Christ : elle portait le Seigneur et cachait en elle-même un Dieu qui se dérobait aux regards du monde, mais qui se manifestait par ses miracles. Le soleil, que nous voyons ne se cache-t-il pas quelquefois derrière les nuages? Alors, il ne luit plus à tes yeux, bien que pour lui-même il ne cesse d'être lumineux. Quand au soleil éternel, il se dérobait aux regards en se voilant du nuage de notre nature humaine, et pourtant il luisait pour lui-même et pour nous. « Sur un nuage « léger » : expression bien juste, puisqu'il ne portait

(1) Gen., XVIII, 11. — (2) Isaïe, XIX, 1.

point le fardeau du péché qui écrase toute chair. En effet, comme l'eau allourdit les nuages, ainsi les péchés pèsent beaucoup sur l'homme. Car, si notre chair s'adonne à l'iniquité, elle nous entraîne dans la boue et jusque dans les enfers ; si, au contraire, elle est sainte, elle s'élève vers les régions éthérées et jusque dans les Cieux. C'est avec justesse qu'Isaïe appelle un « nuage léger » l'humanité du Christ, puisqu'à aucun instant elle n'a été l'héritière de la prévarication originelle, et que même elle a purifié l'humanité entière de la tache du péché. Nous pouvons encore dire, sans aucun doute, que Marie, la bienheureuse Vierge, la sainte Mère de Dieu, a été « un léger nuage », puisque dans son corps et dans son âme, dans tout son être, elle a été douée de sainteté : car le Seigneur n'a-t-il pas dit de ses saints, ou le Prophète n'a-t-il pas fait cette question : « Qui sont ceux qui volent comme des nuées (1) ? » La vierge Marie, Mère du Sauveur, a été un nuage léger : en effet, elle a porté, suspendu à son cou ou couché sur ses bras, l'enfant divin ; elle a fui avec lui jusqu'en Égypte, où elle a demeuré, afin que s'accomplit cette parole de l'Écriture : « J'ai appelé « mon Fils de l'Égypte (2) ».

4. Toutefois, mes frères, remarquez bien le changement opéré dans les choses par la nativité du Sauveur ; faites attention aux aperçus nouveaux que nous fait découvrir ce mystère. Une vierge a conçu, elle a enfanté et allaité, et elle est restée vierge. Un homme est né sans la coopération de l'homme. Nulle trace de corruption dans ce qui devait être le principe de la vertu. Le premier homme est tombé, cédant aux conseils d'une vierge ; le second Adam a triomphé, parce qu'une autre vierge a consenti aux volontés d'en haut. Le

(1) Isaïe, LX, 8. — (2) Osée, XI, 1.

diable a introduit la mort dans le monde par l'intermédiaire d'une femme; c'est aussi par l'intermédiaire d'une femme que le Sauveur y a ramené la vie. Un mauvais ange a jadis trompé Ève, un ange bon a exhorté Marie. Ève a cru, et elle a perdu son époux; Marie a cru aussi, mais, par là, elle a préparé dans son sein au Fils de Dieu une habitation digne de lui; elle a eu pour Fils celui qu'elle avait pour Maître. Une parole a causé la chute d'Ève; Marie s'est également fiée à une autre parole, et elle a réparé ce qui avait été détruit. Par la pureté de sa foi. Marie a détruit le mal causé par la fausse confiance d'Ève. C'est d'une femme que date le péché, c'est à cause d'elle que nous mourrons tous; la foi aussi a commencé par une femme, et à cause d'elle nous avons retrouvé nos espérances de vie éternelle.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

POUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR

VIII

1. Parallèle entre Ève et Marie. — 2. La salutation angélique et l'obéissance de Marie. — 3. Infinie bonté du Christ à notre égard.

1. Témoins des désirs qui animent votre dévotion, nous voulons vous découvrir le saint mystère de ce jour ; car si vous apprenez de notre bouche à bien connaître la secrète portée de la naissance du Christ, nous aurons pleinement satisfait des aspirations enrichies des perles de la foi. Aujourd'hui le Roi des anges a pris naissance au milieu des pécheurs, afin de leur accorder la condonation de leurs fautes. « Que les cieux se « réjouissent! que la terre tressaille d'allégresse (1)! » car le véritable architecte est descendu des cieux pour relever le monde de ses ruines, et afin que, par Marie, fût réparé ce qu'Eve avait si malheureusement détruit. Autrefois une femme avait perdu l'univers, et voilà que Marie porte le ciel dans son sein : la première femme a goûté du fruit de l'arbre, elle en a donné à

(1) Ps. xcv, 11.

son époux, elle a introduit la mort ici-bas : pour Marie, elle a mérité d'engendrer le Sauveur.

2. Vous le savez, l'ange Gabriel s'approcha de la pudique Vierge de Nazareth et lui dit : « Je vous « salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, « vous êtes bénie entre toutes les femmes (1) » ; car votre sein est devenu la demeure du Fils de Dieu. Marie se troubla à la vue du messager céleste, elle entendit l'annonce du mystère, elle entra en négociation avec l'Ange, « Comment », lui dit-elle, « com- « ment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas « d'homme (2) ? » Ce que je vous dis là, je vous le dis d'après la manière dont les choses se passent en ce monde, mais je ne doute nullement de la puissance du Très-Haut. Votre parole me préoccupe, car j'ai résolu de rester vierge ; alors, et puisque je n'ai point de mari, comment pourrai-je engendrer un fils ? — Marie, les choses ne se passeront point comme vous le croyez ; vous n'enfanterez pas à la manière des autres femmes. Vous deviendrez mère, et, pourtant vous ne perdrez jamais votre innocence ; car vous aurez le bonheur de porter dans vos entrailles la Divinité elle-même. « Le Saint-Esprit descendra en vous, et la « vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre (3) », en effet, votre sein est devenu le palais de l'Esprit-Saint. — Dès qu'elle eut entendu les conditions du céleste traité, elle prêta l'oreille aux propositions divines, et aussitôt elle mérita d'avoir le Seigneur pour habitant de son sein. « Voici », dit-elle « la ser- « vante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre « parole (4) ». Alors se trouvent occupées par le Très-Haut les entrailles de la Vierge ; la Majesté suprême tout entière se trouve renfermée dans les bornes

(1) Luc, I, 28. — (2) Ibid., 34. — (3) Luc, I, 35. — (4) Ibid., 38.

étroites du corps d'une femme; alors se forme en elle son fils, son protecteur, son hôte, son gardien. Enfin, arrive le temps de le mettre au monde : Marie donne le jour à son enfant, et néanmoins la porte de sa chasteté demeure close. On voit apparaître le rejeton d'une lignée toute céleste, sans que la pureté de sa mère se trouve souillée de la moindre tache. L'enfantement fut, pour elle, exempt de douleurs et de larmes, parce que son fruit lui était venu du ciel. En ce jour, l'armée des anges s'écrie, dans les transports de la joie : « Gloire « à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes « de bonne volonté sur la terre (1) », parce que le sein d'une vierge est devenu fécond.

3. Remarquez bien, mes frères, de quel éclat a brillé la miséricorde de Dieu à notre égard : il a daigné naître parmi les hommes, qu'il avait lui-même formés du limon de la terre. Par sa naissance, il a réparé leurs ruines; il les a rachetés en mourant pour eux, et, après sa mort, il les a arrachés des abîmes profonds. Il a fallu qu'il nous aimât beaucoup pour prendre sur lui nos péchés, quoiqu'il fût juste, et pour se charger de nos crimes, malgré son innocence. Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous a délivrés des mains de nos ennemis, par cela même qu'il est descendu des cieux et que, après avoir subi les atteintes de la mort, il est sorti vivant et glorieux du tombeau, traînant à sa suite, dans son royal triomphe, tous les captifs dont il avait brisé les chaînes. Qu'à lui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Luc., II, 14.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

IX

---

1. La naissance du Christ nous fait admirablement connaître l'amour de Dieu pour nous. — 2. Cette naissance n'est pas sa première et éternelle naissance, mais la seconde et la temporelle. — 3. Elle a été précédée de l'existence de la mère de Jésus, en qui la virginité et la fécondité se sont trouvées merveilleusement unies. — 4. Dans la naissance du Christ se manifeste un ineffable mystère. — 5. Le Christ, venant au monde, était un homme véritable car il voulait sauver les hommes, et faire d'eux les enfants de Dieu. — 6. Les paroles par lesquelles on explique le mystère de l'incarnation semblent se contredire ; pourtant, il n'y a aucune contradiction dans l'enseignement de l'Église. — 7. Il faut donc croire fermement à ce que la sainte Église croit et enseigne sur ce mystère, et, en particulier, sur les deux naissances du Christ ; différences et rapports qui existent entre elles. — 8. Considérons avec une vive reconnaissance quels admirables bienfaits nous ont procurés les mystères de l'incarnation et de la rédemption. — 9. Il n'y a donc qu'un seul Christ, Dieu et homme tout ensemble, qui soit né et mort pour nous.

---

1. Frères bien-aimés, l'amour tout gratuit de Dieu pour nous trouve sa preuve dans la naissance temporelle, et selon la chair, du Fils de Dieu, Notre Seigneur, dans cette naissance décidée avant tous les siècles, effectuée en ce monde ; annoncée d'avance par les Pro-

phètes, prêchée par les Apôtres ; cachée, pendant l'ancienne alliance, sous des figures choisies, révélée, au temps de la nouvelle, par d'incontestables preuves ; promise à nos Pères, manifestée à nos regards. En effet, Dieu nous a montré une affection entièrement bénévole, puisque, sans que nous l'ayons mérité, il nous a donné son Fils unique pour rédempteur. « Le « Seigneur a envoyé un rédempteur à son peuple (1) ». Voici, au dire du bienheureux Paul, ce que nous devons penser du Christ : « Il nous a été donné de « Dieu comme notre sagesse, notre justice, notre sanc- « tification, notre rédemption (2) ».

2. Nous célébrons aujourd'hui cette naissance du Fils de Dieu ; toutefois, en venant au monde, il est sorti, non point du sein de son Père, mais du sein de la Vierge, sa mère ; il a fait précéder cet événement du commencement du monde, et, ce qui est plus admirable encore, de la plénitude des temps (3). Celui que le Père éternel a engendré en dehors de tous les temps a voulu naître ainsi, et, en naissant de la sorte, le Fils a daigné être envoyé par le Père, sans pouvoir, néanmoins, jamais se séparer de lui. Cette naissance n'est donc pas sa première, mais sa seconde.

3. Cette seconde naissance du Fils de Dieu a été précédée de l'existence en ce monde de celle qui lui a donné le jour ; mais jamais la divinité de son Père n'a préexisté relativement à sa première naissance. Celui qui est co-éternel à son Père est donc né après sa mère. Voilà pourquoi nous célébrons aujourd'hui l'enfantement de la très sainte Vierge, de cette vierge que nous proclamons aussi mère, en qui la gloire de la fécondité est venue accroître l'éclat de la virginité, et dont la fécondité s'est trouvée ennoblie par une virginité inalté-

(1) Ps. cx, 9. — (2) Cor., I, 30. — (3) Galat., IV, 4.

rable. Cette vierge a donc eu le privilège de la fécondité, mais elle n'a jamais perdu celui de la virginité ; son enfantement a été de telle nature, que jamais elle n'eût été féconde si elle avait dû perdre l'intégrité de son innocence. Elle a donc été seule à recevoir cette grâce singulière d'un caractère tout divin ; à elle seule a été accordée cette faveur miséricordieuse de former, dans son sein et de son sang, le Créateur de toutes choses, et de concevoir, sans l'intermédiaire d'aucun homme, Celui qui a formé la femme, et, enfin, d'engendrer dans le temps le Dieu engendré de toute éternité.

4. En parlant de cette naissance du Fils de Dieu, qui s'est effectuée dans le temps, le Docteur des nations a dit : « Lorsque les temps ont été accomplis, « Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme, et assu- « jetti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la « loi, afin que nous devinssions ses enfants adop- « tifs (1) ». Par ces paroles, le bienheureux Apôtre a attiré l'attention de nos esprits et leur a fait comprendre le mystère de notre rédemption. Il connaissait parfaitement les secrets divins, et, en interprète fidèle, il nous a présenté ce mystère sous l'aspect le plus aimable et le plus capable d'exciter notre admiration. Pourquoi ce mystère est-il si admirable ? Parce qu'il s'est ainsi accompli. Pourquoi est-il si aimable ? Parce qu'il s'est accompli en notre faveur. Pourquoi est-il digne de notre admiration ? C'est que celui qui est vrai Dieu de Dieu est aussi né vrai homme d'hommes. Y a-t-il rien de comparable à cette merveille, que le vrai Dieu, naturellement né du Père, et, par droit de naissance, Maître de toutes choses, soit aussi né de la Vierge, dans la condition d'esclave ? que le Créateur

(1) Galat., IV, 4, 5.

de tous les temps ait été créé dans le temps ? Pourquoi ce mystère est-il si aimable ? C'est que le Fils unique, qui est dans le sein du Père (1), a daigné devenir vrai homme et naître de l'homme, pour nous faire naître de Dieu.

5. Afin de rendre plus claire et plus intelligible pour nos auditeurs la vérité que nous énonçons, il nous faut reprendre ce que nous avons tous entendu relativement à la naissance humaine du Fils unique de Dieu. « Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé « son Fils, formé d'une femme et assujetti à la loi ». Voilà comment le vrai Dieu est né vrai homme. Mais de quel bienfait cette naissance humaine de Dieu a-t-elle été pour nous la source ? L'Apôtre nous l'enseigne par ces paroles : « Pour racheter ceux qui étaient sous « la loi, afin que nous devinssions ses enfants adop- « tifs (2) ». Voilà comment Dieu a agi : il est né vrai homme, afin que nous, qui sommes hommes, nous naissions de Dieu. En effet, nous sommes nés de Dieu lorsque, croyant en lui, nous avons été adoptés pour ses enfants. Le bienheureux Jean prouve en ces termes qu'il y a des hommes nés de Dieu : « Il a donné le « droit d'être faits enfants de Dieu à tous ceux qui « l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, à ceux qui « ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la « chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu « même (3) ». Nous avons reçu, dans la personne du nouvel Adam, l'adoption de la grâce divine que nous avions perdue dans la personne du premier. Nous étions privés de la grâce, lorsqu'après avoir été conçus dans l'iniquité, nous sommes nés dans le péché ; car c'est un fait certain, que nous l'avions perdue même avant de naître corporellement. Tous ont perdu la

(1) Jean, I, 18. — (2) Galat., IV, 4, 5. — (3) Jean, I, 12, 13.

grâce de l'adoption en celui « en qui tous ont « péché (1) ». Dieu a donc fait éclater son amour pour nous, en ce que son Fils unique, par qui toutes choses ont été faites, a été fait au milieu de toutes choses, et qu'il a été fait dans la plénitude des temps, bien qu'il eût fait tous les temps.

6. Frères bien-aimés, il faut comprendre avec exactitude comment a pu être fait Celui par qui toutes choses ont été faites, ou comment l'on peut dire que celui qui a fait tous les temps a été fait dans la plénitude du temps. Les saints Prophètes et les Apôtres ont avancé ces deux assertions, et les disciples de la vérité même nous ont enseigné cela avec encore plus de vérité. Le Christ qui, après sa naissance, a député les Apôtres pour en être les témoins, avait déjà, avant de naître, député les Prophètes dans le même but. Les Prophètes et les Apôtres sont donc venus, envoyés qu'ils étaient par la vérité, et ils ont entendu à la même école ce qu'ils devaient nous enseigner à leur tour. Dans leurs paroles, rien de faux, rien de hasardé : tout y est manifestement vrai, tout y est véritablement manifeste. Voilà, mes très chers frères, la doctrine des Prophètes et des Apôtres. Lorsqu'en parlant du Fils de Dieu, ils le désignent comme Créateur et créature, comme faisant et comme fait, comme tenant du temps et de l'éternité, il n'y a rien de discordant en leur manière de s'exprimer; la fausseté ne vicie pas non plus leur enseignement, mais leur profession de foi sur l'une et l'autre naissance est l'expression vraie de la vraie foi, de la foi qui sauve. Il est, en effet, évident, que du Seigneur, Fils unique de Dieu, on peut toujours affirmer une double naissance, puisqu'en lui se trouvent réellement unies la substance divine et la substance humaine. Voilà

(1) Rom., v, 12.

pourquoi l'Église catholique reconnaît, sans hésiter, en un seul et même Fils de Dieu son créateur et son rédempteur ; son créateur, parce que, comme Dieu, il lui a donné l'existence ; son rédempteur, parce que, comme homme, il a été fait à cause d'elle. Cette chaste épouse reconnaît en lui, et sans l'ombre d'un doute, son époux ; car elle lui est unie dans la plénitude et la vérité des deux natures. Elle confesse qu'il est son chef et que ce chef non seulement est du Père, demeure dans le Père, est l'Éternel et immuable Seigneur, mais est devenu, tout en étant Dieu, un homme parfait, né, dans le temps, de la Vierge Marie. Elle sait qu'il a, avec le Père, une seule nature divine, et, comme sa mère, la nature humaine, c'est-à-dire un corps et une âme. Elle avoue qu'un seul et même Christ a commencé à exister, et n'a jamais eu de commencement ; car, l'Église catholique en fait profession, le Fils unique de Dieu est, tout à la fois, Dieu éternel de Dieu éternel, et homme temporel d'homme temporel. Aussi prêche-t-elle un seul et même Fils de Dieu, égal et inférieur au Père ; car elle sait qu'il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes (1), Jésus-Christ homme. En effet, Dieu le Fils nous a emprunté notre nature pour la sauver ; et Dieu, après nous l'avoir empruntée tout entière, l'a sauvée de même par l'effet d'une bonté toute gratuite. Ainsi est-il arrivé que Dieu le Père a accordé le salut à l'homme par les mérites de Dieu le Fils avec qui il partage la divinité : de là il résulte encore que l'homme a obtenu le salut de Dieu le Père, par l'entremise de Dieu le Fils, entré en participation de la nature humaine : d'où il suit, enfin, que, pour les fidèles, la vraie source du salut se trouve en un seul et même Fils de Dieu. Telle est donc la véritable règle de

(1) I Tim., II, 5.

la foi catholique, voilà en quoi consiste la divine et saine doctrine : croire qu'il y a véritablement deux natures dans la personne du Fils de Dieu, et confesser, avec non moins d'assurance, la vérité des deux naissances d'un seul et même Fils de Dieu.

7. Mes frères, que ce point de foi soit donc bien certain pour nous ; que la croyance en soit bien affermie dans nos cœurs, appuyée sur la vérité de la foi et profondément enracinée dans la charité : Dieu, le Fils unique, par qui toutes choses ont été faites, est vraiment né une fois avant tous les temps, et une fois dans le temps ; une fois, sans avoir commencé, et une fois à une époque déterminée ; une fois de Dieu le Père, et une fois de la Vierge Marie ; de Dieu le Père sans avoir de mère ; de la Vierge Marie, non pas sans avoir de Père, mais sans avoir un homme pour père. En effet, Dieu le Fils a Dieu pour père, non seulement en tant qu'il est né de lui sans avoir commencé et qu'il est Dieu de Dieu le Père ; mais aussi en tant qu'il est né de la Vierge, dans le temps, et qu'étant Dieu il a été fait homme. Pour sa première naissance, le Verbe s'est échappé du cœur (1) de Dieu le Père ; dans la seconde, le Verbe s'est fait chair dans le sein de la Vierge Mère, et Marie l'a enfanté. A sa première naissance, il a été engendré par le Père, et il est sorti de son sein, et c'était le Dieu Très-Haut ; à sa seconde, le même Dieu, devenu humble époux, est sorti d'un lit virginal ; par la première, il nous a faits, et par la seconde, il nous a donné une nouvelle vie ; par l'une, il nous a créés ; et par l'autre, il nous a rachetés ; par celle-là, nous sommes devenus hommes ; par celle-ci, nous avons été adoptés comme enfants de Dieu. Par la première, il est notre Créateur et nous sommes son

(1) Ps. XLIV, 2.

ouvrage ; par la seconde, il est notre Rédempteur et nous sommes son héritage. Par l'une le Fils de Dieu nous a donné l'existence humaine ; par l'autre, il a daigné faire de nous ses héritiers ; c'est par l'effet de celle-là que tous les hommes viennent en ce monde, c'est par l'effet de celle-ci que tous les justes régneront dans le ciel. Comme conséquence de la première, nous sommes ses créatures et nous tenons de lui la vie ; comme conséquence de la seconde, ceux qu'il a rachetés entreront en possession de la béatitude éternelle.

8. O homme, remarque donc attentivement de quels bienfaits Dieu le Fils t'a comblé, quoique tu en fusses indigne! Tu étais égaré, et il t'a cherché; tu étais perdu et il t'a retrouvé; tu t'étais vendu, il t'a racheté ; tu t'étais arraché la vie, il te l'a rendue. Voilà les faveurs qu'il t'a accordées en venant en ce monde, et il te les a accordées toutes d'une manière entièrement bénévole ; car il n'a trouvé en toi ni le mérite d'aucune bonne œuvre, ni même un commencement de bonne volonté. Quand nous songeons aux bienfaits de Dieu, nous n'en apercevons pas d'autre cause que la grâce d'en haut : nos bonnes œuvres n'y sont pour rien. En effet, mes très chers frères, quel bien avons-nous fait pour mériter cette faveur singulière qu'un vrai Dieu se fît pour nous un vrai homme, que le Fils, par nature coéternel au Père, voulût naître d'une Vierge dans le temps, que le Très-Haut s'humiliât, que celui qui nourrit incessamment les anges demandât sa nourriture aux mamelles d'une femme, que le Dieu infini fût placé dans une crèche étroite, que le Roi de tous les siècles fût abreuvé d'outrage, que Celui qui justifie subît une injuste condamnation, que Celui en qui ne se trouve aucun péché fût compté au nombre des pécheurs, que l'Auteur de la vie fût conduit à la mort avec des brigands, et qu'il mourût, non-seulement avec des scélérats, mais

même pour des scélérats ? C'est pourtant un fait attesté par l'Apôtre, que « le Christ est mort pour des im-« pies (1) ». Mais a-t-il pû naître pour des justes, Celui qui a daigné mourir pour des impies ?

9. Il n'y a donc qu'un seul et même Christ, qui réunit véritablement en lui les deux natures, vrai Dieu et vrai homme, vraiment né du Père et vraiment né d'une Mère, appartenant d'une manière incontestable à l'éternité et au temps, possédant indubitablement l'immortalité et subissant réellement les coups de la mort, vraiment privé de vie et resssuscité effectivement. Voilà le grand mystère de piété! Dieu le Fils a été selon la chair, livré pour nos péchés, et, selon la chair encore, il est ressuscité pour notre justification. Et parce que le même Fils de Dieu a commencé, en naissant, l'œuvre de notre rédemption qu'il a achevée en mourant pour nous, nous vous annonçons à tous, au jour où nous célébrons la nativité du Sauveur, celui de sa résurrection, tant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles avec le Père et l'Esprit-Saint, a eu hâte d'opérer notre salut! Ainsi soit-il.

(1) Rom., v, 6.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR

X

1. Etonnants mystères renfermés dans la naissance du Christ. — 2. Un grand nombre de prodiges, sorte de prélude de ses miracles à venir, ont précédé la naissance du Sauveur. — 3. Motifs pour lesquels les Mages ont recherché et adoré ce roi des Juifs préférablement à tous les autres.

1. Le Christ vient au monde, aussi le cœur des hommes est-il inondé de joie. Le Créateur du genre humain sort du sein d'une jeune fille, et des entrailles, restées vierges de tout contact charnel, mettent au monde le Fils de l'homme, qui n'a pas eu d'homme pour père. Le temps voulu pour l'enfantement de Marie s'accomplit; si grand que soit celui qu'elle engendre à la vie, rien n'est changé aux lois qui régissent la naissance des humains. Ainsi a dû naître celui qui ne devait point refuser de mourir pour nous délivrer. Le Christ vient au monde : comme Dieu, il est du Père; en tant qu'homme, il vient d'une mère. Engendré par le Père; il est la source de la vie; enfanté par Marie, il est le tombeau de la mort. En lui se rencontrent le Révélateur du Père et le Créateur de la mère, le Verbe né avant tout les temps, et l'homme

né au temps opportun ; le Créateur du soleil et la créature formée sous le soleil ; celui qui est de toute éternité avec le Père, et celui qui est né aujourd'hui de la mère ; celui sans lequel le Père n'a jamais existé, et celui sans lequel la mère n'aurait jamais été mère. Celle qui a enfanté est en même temps mère et vierge ; Celui qu'elle a enfanté est tout à la fois enfant et Verbe. Celui qui a fait l'homme s'est fait homme, il a été mis au monde par une mère qu'il avait lui-même créée, et il a sucé les mamelles qu'il avait lui-même remplies. Celui qui était Dieu est devenu homme, et, sans perdre ce qu'il était, il a voulu devenir sa propre créature. En effet, il a ajouté l'humanité à sa divinité ; mais en devenant homme, il n'a point cessé d'être Dieu ; pour s'être revêtu de membres humains, il n'a pas discontinué ses œuvres divines, et quand il s'est enfermé dans le sein d'une Vierge, il ne s'y est pas emprisonné au point de soustraire aux anges la sagesse qui fait leur nourriture et de nous empêcher de goûter combien le Seigneur est doux. Ah ! c'est à juste titre que les cieux ont parlé, que les Anges ont rendu grâces, que les bergers se sont réjouis, que les Mages sont devenus meilleurs, que les rois sont tombés dans le trouble, que les petits enfants ont été couronnés. O Mère, allaitez notre nourriture, allaitez le pain qui nous vient du haut des cieux, placez-le dans la crèche, comme s'il était destiné à être la pâture de pieux animaux. Allaitez celui qui vous a créée pour faire de vous sa mère, celui qui, avant de naître, a choisi le sein dans lequel il s'incarnerait et le jour où il viendrait au monde ; celui, enfin, qui a créé ce qu'il destinait à devenir « le lit nuptial d'où, nouvel époux, il sortirait un « jour (1) », pour embrasser l'Église, son épouse.

(1) Ps. XVIII, 6.

2. Voyez quels prodiges ont précédé la naissance du Sauveur ! Longtemps auparavant les Prophètes annoncent que le Créateur du ciel et de la terre se fera adorer ici-bas ; l'Ange fait savoir qu'on verra venir dans la chair celui qui a tiré la chair du néant ; enfermé dans le sein d'Elisabeth, Jean salue le Sauveur enfermé dans celui de Marie ; le vieux Siméon reconnaît un Dieu dans un petit enfant, et la veuve Anne, une Vierge dans la personne de sa mère. Seigneur, notre Dieu, voilà quels témoins ont affirmé votre naissance, avant que vous marchiez sur les eaux, que la tempête s'apaisât sur votre parole, qu'à votre prière un mort sortît vivant du tombeau, que le soleil s'obscurcît tout à coup au moment de votre mort, qu'à l'heure de votre résurrection la terre tremblât sur ses bases, et que le ciel s'ouvrît à celle de votre ascension. Enfin, les Mages, partis des extrémités de l'Orient, sous la conduite d'une étoile, afin d'apporter au Christ les prémices de la foi, ont traversé d'immenses étendues de pays pour venir à la recherche du Roi, pour courber devant lui leurs fronts.

3. Mais, ô Mages, si vous avez regardé le Christ comme étant vraiment roi des Juifs, quel motif vous a portés à l'adorer de préférence aux autres ? Depuis de longs siècles n'a-t-on pas vu naître un grand nombre de rois juifs ? N'y a-t-il pas eu, parmi eux, l'illustre monarque David, et Salomon, le plus puissant de tous ? Pourtant, vous n'êtes venus vous approcher ni de leur berceau, ni de leur trône. Ah, c'est qu'avant le Christ, le ciel n'a trahi la grandeur d'aucun d'entre eux ! Mais, aujourd'hui, une étoile fait connaître le Roi des rois, et son Créateur : le ciel lui-même annonce qu'il est Dieu, et d'après les signes qui s'y manifestent, il est impossible de révoquer en doute sa nature divine.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

XI et XII

---

1. La naissance du Christ, sujet d'une grande joie. — 2. Que le peuple manifeste son allégresse en s'acquittant de ses devoirs. — 3. Le Christ s'est incarné pour triompher du diable. — 4. Que de merveilles à admirer dans la naissance du Sauveur! — 5. Marie mère et vierge.

---

1. Tous les passages de l'Écriture qu'on vient de nous lire, frères bien-aimés, doivent être pour chacun de nous un sujet d'allégresse : nous ne devons tous éprouver qu'un sentiment, celui de la joie. En effet, le Psalmiste dit : « Tressaillez de bonheur à la présence « du Dieu qui est notre soutien (1) ». L'Apôtre ajoute : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur (2) ». « Je vous annonce », continue l'Évangéliste, « je vous « annonce le sujet d'une grande joie (3) ». O l'heureux jour que celui-ci, puisque, d'après le témoignage des Écritures, nous y célébrons la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, de concert avec le Psalmiste et l'Évangéliste, avec les Prophètes et les Apôtres.

2. Oui, elle est grande, en ce jour, la joie des chré-

(1) Ps. LXXX, 2. — (2) Philipp., IV, 4. — (3) Luc, II, 10.

tiens, cette joie dont les saintes Écritures lui ont donné l'exemple. Oui, notre allégresse est sans bornes, puisque dans l'ivresse de son bonheur le peuple a fait son devoir. Quelle serait la sainteté des membres de cette Église, s'ils accomplissaient toujours la volonté du Christ! Je vous le demande donc instamment, mes très-chers frères, remplissez toujours les devoirs que le Seigneur vous impose ; ainsi mériterez-vous de vous réjouir éternellement les uns avec les autres. Le bonheur que nous éprouvons aujourd'hui à célébrer la naissance du Sauveur est, en effet, le prélude au bonheur que le serviteur fidèle de Notre-Seigneur Jésus-Christ en ce monde goûtera dans le ciel, à y célébrer avec les anges les solennités à venir de l'éternité.

3. Frères bien-aimés, c'est aujourd'hui le jour où le Christ a pris notre humanité dans le sein d'une Vierge. Il a voulu s'humilier jusqu'à se revêtir de notre pauvre nature pour délivrer nos âmes de leurs péchés. Par sa prévarication, le premier homme avait déçu le monde entier ; il n'y avait plus, dès lors, de remèdes à nos maux et de salut pour nous, que si le Christ descendait du ciel. Pour le serpent, il se réjouissait, dans l'excès de sa méchanceté, d'avoir inoculé son venin à l'homme nouvellement créé. Mais le Christ est descendu dans le sein d'une Vierge, afin d'y prendre un corps d'homme qui serait attaché à la croix, et dont la mort porterait le coup fatal à l'antique serpent. Le diable avait employé une ruse infernale ; c'était de parler à la femme par l'entremise d'un serpent, et de déguiser ainsi sa propre personne. Efforts inutiles ! Le Christ est descendu des cieux, le Fils de Dieu lui-même a pris un corps d'homme, et, en se montrant au démon sous l'apparence d'un homme, il lui a tendu un piège mortel. Ainsi, en effet, le tentateur a-t-il cru n'avoir affaire qu'à un homme, et a-t-il complètement méconnu

le Seigneur. Il voyait bien un homme devant lui, mais il était loin d'imaginer que ce fût le souverain Maître. La faiblesse s'étalait à ses regards, mais la divinité se dérobait à ses yeux, aussi demeura-t-il tout confus, lorsque dans l'homme se montra le Dieu.

4. Le Christ est donc descendu ici-bas, envoyé par Dieu son Père ; toutefois, il ne s'en est jamais séparé : il était sur la terre, sans avoir un seul instant quitté le ciel. Il a lui-même dit à ce sujet : « Personne n'est « monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, « le Fils de l'homme, qui est au ciel (1) ». Sur la terre, il parlait aux hommes en tant qu'homme, et il déclarait être au ciel en tant que Dieu. En lui, néanmoins, la divinité n'a subi aucun amoindrissement de ce qu'il s'est revêtu de notre infirmité : il a pris ce qu'il n'était pas, et il resté ce qu'il était dès le commencement, c'est-à-dire Dieu. Pour s'être fait homme, il a travaillé à notre avantage, mais non à son détriment; il est demeuré l'égal du Père, tout en anéantissant la plénitude de sa divinité et en prenant la forme d'esclave.

5. Seule parmi toutes les personnes de son sexe une Vierge a paru, qui a eu le singulier mérite de concevoir dans ses entrailles le Fils de Dieu, et de posséder sa virginité entièrement intacte, même après l'avoir enfanté. « Je vous salue, Marie », lui dit l'Ange; vous « êtes pleine de grâce; le Seigneur est avec vous ; vous « êtes bénie entre toutes les femmes (2) ». Car « voilà « que vous concevrez et enfanterez un fils, et vous lui « donnerez le nom de Jésus (3). » « Il délivrera son « peuple de ses péchés (4) ». Vous garderez tous les droits de la virginité, vous aurez un fils et vous ne perdrez pas le titre de vierge ; car la puissance divine

(1) Jean, III, 13. — (2) Luc, I, 28. — (3) Ibid., 31. — (4) Matth., I, 21.

est si grande, qu'elle donne la fécondité à la mère et conserve à la Vierge son intégrité, « Vous êtes bénie entre toutes les femmes », parce que vous concevrez du Saint-Esprit, et en cela agira, non pas un époux charnel, mais la grâce divine. L'enfant que vous allaiterez sera votre propre créateur. Vous, que Dieu nourrit de ses largesses, vous lui donnerez vos mamelles à sucer ; vous envelopperez de langes celui qui vous accorde le vêtement de l'immortalité ; vous placerez dans une crèche le corps enfantin de celui qui vous a préparé une table céleste. Tous les soins qu'une femme doit à son nourrisson, vous les prodiguerez à celui qui vous a promis la faveur de posséder surabondamment les biens réservés par lui à ses saints. Que dire de plus ? O Vierge, réjouissez-vous de ces magnifiques promesses ! Alors s'éloigna le messager d'en haut : alors vint prendre possession du sein de Marie le Dieu qui vit et règne, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VINGT-HUITIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

XIII

1. Un aliment spirituel est indispensable à notre âme pour acquérir la vie éternelle : c'est pour nous la procurer que Dieu nous a donné la loi et les Prophètes, et que le Christ s'est fait homme. — 2. Combien la venue du Christ était nécessaire à la délivrance de l'homme. — 3. En s'incarnant, le Christ nous a apporté le salut. — 4. Ce n'est pas sans un admirable mystère que nous connaissons la venue du Christ en ce monde. — 5. Réfutation des objections faites par les infidèles contre l'incarnation de Dieu.

1. Mes très-chers frères, c'est avec raison et pour notre plus grand bien qu'on nous fait lecture des paroles divines, car elles sont l'aliment de notre âme. « Car l'homme » chrétien « ne vit pas seulement de « pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de « Dieu (1) ». Comme nous avons, chaque jour, besoin d'aliments matériels pour sustenter la vie de notre corps, ainsi nous faut-il une nourriture spirituelle pour parvenir à la vie éternelle. En effet, si tant de personnes affectionnent cette vie terrestre en dépit des dangers et des peines dont elle se trouve comme

(1) Matth., IV, 4.

hérissée, combien plus vivement doit-on aimer la vie céleste et sans fin que nous partagerons plus tard avec les anges ; car le Sauveur a dit : « A la résurrection « des morts, ils ne se marieront pas et ne prendront « pas de femmes, mais ils seront semblables aux « anges (1)? » C'est en vue de cette vie éternelle que Dieu a donné sa loi et choisi les Patriarches, que les prêtres et les lévites ont reçu l'onction du chrême, que les Prophètes sont venus, que les anges ont été envoyés, qu'enfin le Seigneur, Fils de Dieu, est lui-même descendu des cieux sur la terre et a rétabli en nous son image. De là nous devons conclure quelle impérieuse nécessité il y avait pour nous que la Souveraine Majesté se revêtît de notre chair mortelle.

2. Pouvait-il y avoir pour cela un motif plus pressant que celui de notre mort éternelle? Pouvions-nous éprouver un châtiment plus cruel, que la servitude du péché? Quel supplice plus insupportable que notre captivité éternelle? Nous portions les entraves de la mort, nous étions plongés dans l'esclavage et la sujétion la plus dure. Où se trouve la preuve de notre mort éternelle? Dans les paroles de l'Apôtre; écoute-le : « Depuis Adam jusqu'à Moïse, la mort a régné sur « ceux-là mêmes qui n'avaient point péché (2) ». Par quel moyen établir la preuve de notre captivité? Par les plaintes des martyrs, qui s'exhalent jusque dans les psaumes : « Seigneur, comme le vent du midi « rompt les glaces des torrents, ainsi brisez nos « fers (3). La captivité imposée par des ennemis barbares est, certes, bien cruelle, bien féconde en amertumes! Et, pourtant, on peut s'y soustraire par la fuite, s'y dérober par une somme d'argent ; en tout cas, la mort lui sert de terme. S'il en est ainsi d'elle, que

(1) Luc, xx, 35. — (2) Rom., v, 14. — (3) Ps. cxxv, 4.

sera-ce de la captivité éternelle, qui ne finira point par la mort, mais qui, au contraire, sera, dans les abîmes éternels, la source d'intolérables douleurs ?

3. Donc, mes frères, des motifs impérieux de tous genres exigeaient que Notre-Seigneur Jésus-Christ vînt dans le temps sur la terre. Aussi, en se revêtant de notre humanité, nous a-t-il arrachés à la mort pour nous rendre à la vie ; il nous a délivrés de la servitude et nous a rendu la liberté ; il a brisé les chaînes par lesquelles les démons nous retenaient captifs, et nous sommes rentrés en possession de l'adoption des enfants ; car, a dit le Prophète, « il est monté au plus haut des « cieux traînant après lui de nouveaux captifs ; il a « répandu ses dons sur les hommes (1) ». Le Seigneur Christ est donc venu, à proprement parler, pour opérer notre délivrance. Ce n'est ni un prince, ni un député, ni un ange qui nous sauvera ; ce sera le Seigneur lui-même par sa venue.

4. Etonnante merveille, mes frères ! Le Christ est venu en ce monde, et, pourtant, il était dans le monde dès le commencement, il y est encore, et il y reviendra un jour. Qu'il soit venu dans le monde, c'est un fait attesté par l'Apôtre en ce passage : « C'est une vérité « certaine et digne d'être reçue avec une entière sou- « mission, que Jésus-Christ est venu en ce monde pour « sauver les pécheurs, parmi lesquels je suis le pre- « mier (2) ». Qu'il ait été dans le monde, l'Évangéliste l'affirme : « Il était dans le monde, et le monde « a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu (3) ». Il est encore maintenant avec nous dans le monde, car il a dit à ses Apôtres : « Allez, instruisez toutes les « nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et « du Saint-Esprit ; voici que je suis avec vous, tous les

(1) Ps. LXVII, 19; Ephés., IV, 8. — (2) I Tim., I, 15. — (3) Jean, I, 10.

« jours, jusqu'à la consommation des siècles (1) ». Quant à sa venue future, l'Ange en parle ainsi aux Apôtres : « Comme vous voyez le Christ monter au « ciel, ainsi l'en verrez-vous revenir (2) ». Précédemment déjà, le Prophète l'avait annoncée : « Il viendra « manifestement, notre Dieu, et il ne se taira plus (3) ». Aussi, parce que le Seigneur Christ « était dans le « monde, le monde », c'est-à-dire, le genre humain « ne l'a point connu (4) ». Et chose surprenante ! il ne le croyait pas invisible. Grand mystère ! Etonnante merveille ! Par cela même que le Créateur du monde a voulu devenir une des créatures qui peuplent le monde, il a effacé les péchés du monde, suivant cette parole de l'Évangile : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui « efface les péchés du monde (5) ».

5. Mes frères, nous croyons que le premier avènement du Seigneur Christ a déjà eu lieu, et nous lui en témoignons notre reconnaissance par notre adhésion à cette vérité ; mais il nous revient de tous côtés des objections faites par les Juifs endurcis, par les païens et les manichéens. — Qu'est-ce donc que soutiennent les chrétiens, s'écrient-ils ? Ils disent que le Dieu de gloire est venu en ce monde pour sauver le genre humain ? Pourquoi le prétendre ? N'y avait-il dans le ciel personne que Dieu pût envoyer à sa place ? N'avait-il pas à sa disposition un ange ou un autre représentant ? N'a-t-il pas, en effet, choisi Moïse et Aaron pour délivrer le peuple d'Israël de la captivité d'Egypte ? D'ailleurs, s'il a voulu venir en ce monde, pourquoi se servir de l'intermédiaire d'une femme ? Pourquoi passer par les membres obscènes d'une créature ? — Voici notre réponse. Nous disons : Dieu pouvait nous délivrer d'une autre manière, parce qu'il est tout-puissant.

(1) Matth., XXVIII, 19, 20. — (2) Act., I, 11. — (3) Ps. XLIX, 3. — (4) Jean, I, 10. — (5) Jean, I, 29.

Mais il ne nous suffisait pas qu'en Dieu se trouvât seulement la puissance, il fallait aussi qu'à la puissance se joignît la justice. La puissance se manifeste dans l'action, et la justice dans la raison. Or, la raison exigeait que l'homme eût pour rédempteur le Créateur même du genre humain ; car nous lisons, dans la sainte Écriture, que Dieu le Père a dit à son Fils : « Faisons « l'homme à notre image et à notre ressemblance (1) ». Quant à la difficulté qu'ils tirent du passage du Christ par des membres soi-disant obscènes, rien de plus facile que d'en triompher. Je ne vois aucune obscénité là où se rencontre l'intégrité virginale ; on ne peut dire qu'il y ait des taches là où la nature a conservé une pureté parfaite. Les rayons du soleil traversent les marais et la fange, sans contracter aucune souillure, bien qu'ils soient corporels, puisqu'ils sont un composé de lumière et de chaleur ; à bien plus forte raison la divinité incorporelle du Christ n'a-t-elle pu se salir en s'incarnant dans le sein d'une Vierge. Une Vierge a conçu, une Vierge a enfanté, et elle est demeurée vierge. Ce qu'Eve nous avait fait perdre, la Vierge Marie nous l'a rendu. La vierge Ève nous avait donné la mort, la Vierge Marie nous a donné notre Sauveur. La saine et droite raison a donc voulu que le nouvel Adam fût sauvé par les mêmes voies que celles par lesquelles le premier homme avait péri.

(1) Gen , I, 26

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

XIV

1. La naissance du Christ n'a rien de charnel, puisqu'il est le Verbe de Dieu. — 2. Marie saluée par l'ange. — 3. Miraculeuse conception du Christ; merveilleuse naissance du Sauveur; les anges l'annoncent aux pasteurs. — 4. Ce que nous ont valu le premier et le second Adam, la première et la seconde Ève.

1. D'après les ordres de celui qui vient de naître, ma langue audacieuse voudrait parler de la conception et de la naissance virginale de l'éternelle Divinité; mais mon esprit se trouble et ne peut que s'épouvanter en face d'une pareille tâche. Pourrait-on, en effet, n'éprouver aucune terreur quand il s'agit de raconter des merveilles ? Je tremble donc, et avec raison, car celui dont je vais parler est présent devant moi. Personne d'entre vous, mes bien-aimés, ne doit s'imaginer que Notre-Seigneur et Sauveur ait commencé d'exister au moment de sa naissance charnelle; car il a toujours été dans le Père, selon ce témoignage de l'Évangile: « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commen- « cement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par

« lui (1) ». Remarque attentivement et vois qui est celui qui était, où il était, quel il était, comment il était, ce qu'il faisait, « Au commencement était le Verbe ». D'après ces paroles, tu sais qui est-ce qui était. Écoute maintenant, voici où il était: « Et le Verbe était en « Dieu ». Puisque tu as appris où il était, sache quel il était : « Et le Verbe était Dieu » ; et où il était: « Il « était au commencement avec Dieu » ; et ce qu'il faisait : « Toutes choses ont été faites par lui » ; où il est venu : « Il est venu chez lui » ; pourquoi il est venu : Jean va nous l'apprendre : « Voici l'Agneau de Dieu, « voici celui qui ôte les péchés du monde (2) ».

2. « Au commencement donc était le Verbe, etc. » Si toutes choses ont été faites par le principe... Les anges chantent donc, pour l'annoncer, la naissance du Dieu éternel. Marie était Vierge avant d'enfanter, elle reste Vierge après l'enfantement, et ses entrailles seront la demeure où Dieu viendra se reposer en attendant qu'elle lui donne le jour. Voyez quel enfantement a annoncé l'ange Gabriel, à qui la parole d'en haut seule a donné un corps ; car il est écrit : L'Ange s'approcha de Marie et la salua en lui disant: « Le Sei- « gneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes « les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni (3) ». O virginité digne de tous nos hommages ! O humilité digne d'être publiée partout ! L'Ange appelle Marie la Mère du Seigneur, et Marie s'en dit hautement la servante. Admirable prévoyance de Dieu ! Marie n'a point su d'avance sa maternité future, parce que, dans sa simplicité virginale, elle eût refusé même l'honneur de concevoir. Gabriel s'approche d'elle, apportant avec lui le messager de Dieu et Dieu lui-même · il annonce à la jeune Vierge un mystère bien capable de la jeter dans

(1) Joan, I, 1-3. — (2) Ibid., 29. — (3) Luc, I, 28.

l'épouvante ; il lui annonce la visite du Dieu qui doit passer par elle. Marie est là, saisie de frayeur ; à la parole insinuante de l'Ange elle ne répond rien, tant son âme est troublée ! Sa pudeur virginale paralyse son cœur ; toutes ses entrailles frémissent sous l'impression de la crainte, et elle déclare en tremblant tout ce qu'elle redoute. C'était à bon droit que le frisson de la peur avait saisi la partie de son corps destinée à devenir l'asile de la Divinité. On ne saurait qu'innocenter le pudique effroi causé en elle par la crainte de Dieu et de l'enfantement ; aussi, comme le saint Ange savait que cette âme de femme allait se troubler soit en le voyant s'approcher d'elle, soit en entendant son message, il s'adresse à ce cœur de jeune fille en commençant par lui parler de bénédiction, afin qu'elle se réjouisse de se voir plus privilégiée que son premier père. O double fruit d'une bénédiction ! Le Seigneur fait tout à la fois bénir et instruire sa mère.

3. A peine l'Ange lui a-t-il annoncé son enfantement, que les membres destinés au Verbe sont conçus en elle et commencent à se former. Dieu se renferme dans le sein d'une femme ; celui pour qui le monde est peu de chose se trouve porté dans les entrailles d'une Vierge ; et, renfermé dans les étroites limites d'un corps humain, la Grandeur divine s'incarne pour nous sauver ! Les entrailles fécondées de Marie se dilatent sous l'action du Verbe, et quand le nombre des mois est arrivé à son terme, elles mettent au jour l'homme céleste. A ce moment les anges publient, par leurs cantiques, la naissance du Sauveur. Or, en la même contrée, il y avait des bergers qui gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit. Le Christ vient au monde ; les pasteurs ont commencé à veiller. La nuit, c'est le monde ; la lumière, c'est le Christ ; les pasteurs, ce sont les prêtres. L'Ange dit aux bergers : « Ne crai-

« gnez point, car je vous annonce une nouvelle qui « sera pour tout le monde le sujet d'une grande joie ; « c'est qu'il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, « le Seigneur (1) ». C'est avec juste raison que la naissance du Christ est annoncée aux pasteurs, car les pasteurs doivent l'intimer aux incrédules. Heureuse fécondité d'une Mère ! Elle donne, pour nous, le jour à un Dieu fait homme. Heureuse virginité d'une Mère qui a su adorer son céleste Fils avant de le nourrir ! Nous aussi, adorons en ce nouveau-né Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

4. Écoutez, frères bien-aimés, si cela est possible, le mystère de la loi. Le premier Adam venait de la terre et du ciel ; le second venait du ciel et de la terre. Celui-ci venait du ciel et de la terre, parce qu'il était de Dieu et de Marie ; celui-là venait de la terre et du ciel, car il était un composé de terre et d'esprit. La mère de l'un et de l'autre était Vierge, et leur naissance n'était le fruit d'aucun commerce charnel ; Marie ne connaissait pas la corruption, la terre était intacte, car ni semence, ni soc de charrue, ni pluie ne l'avait encore touchée. Le premier Adam nous a ôté la vie ; avec elle, le second nous a donné la grâce. Les conseils d'une Vierge ont causé la chute du premier ; par l'enfantement d'une Vierge, le second a relevé les ruines qu'Ève avait faites. L'un a péché et nous a fait punir de mort ; le second a souffert et nous a obtenu notre pardon. En raison de sa faute, le premier s'est vu chassé du Paradis ; à cause de sa bonté le second a été attaché au bois de la croix. Donc, le mal s'est fait par une femme, mais une femme a bien plus puissamment opéré le bien. En effet, si nous sommes tombés par le fait d'Ève, c'est Marie qui nous a remis sur nos pieds ; si

(1) Luc, II, 10, 11.

l'une nous a jetés par terre, l'autre nous a relevés ; si la première nous a condamnés à la servitude, la seconde a brisé nos chaînes ; celle-là nous a empêchés de vivre longtemps, celle-ci nous a rendu la vie éternelle. Entre les mains d'Ève le fruit de l'arbre a été la cause de notre condamnation ; Marie nous a absous par le fruit de l'arbre, car le Christ a été pendu à la croix comme un fruit. C'est donc un arbre qui nous a donné le coup de mort, et c'est un arbre qui nous a rendu la vie. L'arbre du péché a allumé en nous le feu des passions; l'arbre de la science nous a procuré un vêtement qui calme notre ardeur pour le mal. Un arbre nous a réduits à la nudité ; un arbre nous a donné ses feuilles pour nous couvrir d'indulgence. L'arbre de l'ignorance nous a produit des ronces et des épines ; l'arbre de la sagesse a été pour nous la source de l'espérance et du salut. Un arbre nous a apporté le travail et les sueurs ; un arbre nous a procuré le repos et la paix. Un arbre a ouvert les yeux du corps ; un autre les yeux du cœur. L'arbre du monde nous a inoculé l'astuce ; l'arbre de Dieu nous a enseigné la prudence. Un arbre nous a montré le mal; un arbre nous a fait voir le bien. Mais je veux remonter au jour de la prévarication, et, avec la permission de Dieu, vous dire ce qu'il m'inspirera. Si Adam n'était point tombé corporellement, le Christ n'aurait pas eu à nous ressusciter spirituellement en cette vie. Je l'ai déjà dit : O profondeur insondable des secrets éternels! O plan divin, caché à ceux qui n'ont pas la foi, et rayonnant de clarté pour ceux qui croient! L'Immortel crée une mortelle, et une mortelle donne le jour à l'Immortel. Celui qui n'a pas de corps se renferme en terre, et celui qui a un corps devient habitant des cieux. Dieu se fait homme et il se relève. Le genre humain tout entier est souillé par Ève, et Marie le purifie. Ève est donc bienheureuse,

puisqu'elle a donné l'occasion de tant de merveilles ; mais bien plus heureuse est Marie, car elle nous a guéris de tous nos maux ! Heureuse Ève ! elle est devenue la mère du genre humain ! bien plus heureuse est Marie ! elle a mis au monde le Christ. L'une est donc préférable à l'autre, mais toutes deux méritent nos louanges. En effet, si Ève, de qui descendait Marie, n'avait d'abord failli, le Christ n'aurait point rendu Marie heureuse ; et il ne se serait point abaissé jusqu'à nous, si Ève n'avait d'abord prévariqué ici-bas. L'une s'appelle la mère des hommes, l'autre la mère de la grâce ; l'une nous a formés, l'autre nous a fortifiés ; par Ève, nous grandissons, nous régnons par Marie. Celle-là nous a jetés à terre, celle-ci nous a élevés jusqu'au ciel. En deux mots, voici tout le mystère de la loi : Ève et Marie conspirent toutes deux au même but, comme tous les hommes s en sont écartés. En Ève se trouvait originairement Marie, et c'est par Marie qu'Ève a été plus tard réhabilitée.

TRENTIÈME LECTURE

UNITÉ DANS LA TRINITÉ, ET INCARNATION DU SEIGNEUR

1. L'orateur prie le Christ de nous enseigner ce qu'il est. — 2. Que le Christ soit Dieu, c'est un point de foi prouvé par ses propres paroles, — 3. par le témoignage du divin Paul, — 4. par celui de saint Pierre, — 5. par les paroles de saint Jean, — 6. par le témoignage que le Père a rendu du Fils. — 7. La Trinité est un seul Dieu. — 8. Réfutation de l'hérésie. La verge du pasteur. — 9. Nous devons tous imiter les exemples des saints.

1. Venez, Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur, qui partagez à degré égal, avec le Père, la souveraine puissance ; venez et écrasez la tête du grand dragon, et dites-nous ce que vous êtes : car Arius nous enseigne autre chose que ce que vous êtes. Parlez ; oui, parlez, nous voulons entendre de votre bouche ce qui doit nous aider à confondre les hérétiques.

2. Écoutez, frères bien-aimés, ce que dit le Sauveur : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne « ne vient au Père si ce n'est par moi (1) ». En tant que Dieu, il est la vérité ; en tant qu'homme, il est la voie. Et toi, hérétique Arien, tu prétends que la vérité et la vie sont moindres que la divinité ; aussi, et par une conséquence naturelle, tu ne pourras jamais arri-

(1) Jean, XIV, 6.

ver jusqu'au Père. Mais, Seigneur Jésus, continuez à écraser la tête du dragon ; dites-nous ce que vous êtes avec le Père ; nous voulons entendre vos leçons et non les blasphèmes de l'hérésie. Dites-nous qui vous êtes avec le Père : « Le Père et moi, nous sommes un (1) ». Dites encore : « Je suis dans le Père, et le Père est en « moi (2) ». Puis : « Celui qui me voit, voit aussi mon « Père (3) ».

3. O hérétique, crois-tu déjà à une pareille autorité ? ou bien n'admets-tu pas le témoignage que le Sauveur lui-même rend de sa propre personne ? Tu veux d'autres témoins : eh bien ! nous allons en citer contre toi, qui te convaincront d'erreur. Nous vous appelons comme témoin, seigneur Paul, vous qui avez résisté jusqu'au sang pour rendre ce témoignage, vous qui avez mieux aimé mourir que de céder à une fausse doctrine ; parlez donc, oui, parlez, afin que celui qui redoute d'être convaincu vous entende : « Que chacun « de vous soit dans la disposition où a été Jésus-« Christ ; lui qui, ayant la nature de Dieu, n'a point « cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaler à « Dieu (4) ». Voilà bien : « Égal à Dieu. Nature de « Dieu ». Et tu oses dire le Fils de Dieu inférieur à son Père !

4. Faisons venir un autre témoin, et que par deux ou trois témoins se confirme l'exacte vérité. Vous aussi, saint Pierre, prenez la parole : dites-nous « ce qui vous « a été révélé, non par la chair et le sang, mais par le « Père céleste (5) ». « Vous êtes le Fils du Dieu vi-« vant (6) ». Il ajoute, dans sa seconde Épître aux Gentils : « Nous vous avons fait connaître la puissance, « la prescience et la grandeur de Notre-Seigneur Jé-

(1) Jean, x, 30. — (2) Id., xiv, 10, 11. — (3) Ibid., 9. — (4) Philipp., ii, 6. — (5) Matth., xvi, 17. — (6) Ibid., 16.

« sus-Christ (1) ». Hérétique, où vois-tu que le Christ ne soit pas aussi grand que le Père?

5. Mais voici un troisième témoin : avec les deux autres, il rendra un même et véridique témoignage à la Trinité dans l'Unité, et à l'Unité dans la Trinité. Saint Jean, parlez à votre tour : vous avez reposé sur le cœur de Jésus, et par dessus toutes les merveilles célestes vous avez aperçu le Verbe de Dieu. Dites-nous ce que vous avez alors appris du Fils de Dieu. Dites-nous ce qu'il est : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (2) ». Dans son Épître, nous lisons ces autres paroles : « Nous « savons que le Fils de Dieu est venu et qu'il nous a « donné l'intelligence, afin que nous connaissions le « vrai Dieu et que nous vivions en son vrai Fils. C'est « lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle (3) ». Puisque tu dis moindre le Fils qui est « le vrai Dieu », tu n'auras pas la vie éternelle.

6. Mais, pour achever de confondre ton opiniâtreté, le Père va lui-même rendre témoignage à son Fils : après cela, tu n'auras plus rien à chercher, tu n'auras plus autre chose à croire. Il dit donc par la bouche du Prophète : « Le principe sera avec vous au jour de « votre puissance (4) ». Le Père est principe et aussi le Fils. Le Père et le Fils sont donc principe, sans commencement aucun. « Le principe sera avec vous au « jour de votre puissance dans les splendeurs des « saints : je vous ai engendré avant l'aurore (5) ». C'était dire, en d'autres termes : Vous êtes sorti de moi, pour éclairer les saints. Mes très chers frères, si les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit semblent eux-mêmes tout distincts l'un de l'autre, je n'en vois pas d'autre motif que celui-ci : instruire les hommes

(1) II Pierre, I, 16. — (2) Jean, I, 1. — (3) Jean, V, 20. — (4) Ps. CIX, 3. — (5) Ibid.

justes. Au reste, quel langage la substance même de la Trinité a-t-elle tenu à Moïse ? « Je suis celui qui « suis; et voici ce que tu diras: Celui qui est m'a en- « voyé (1) ». Le Fils a donc été engendré du Père dans les splendeurs des saints; mais pour que tu n'attaches à cette génération aucune idée de matière ou de temps, écoute. Voici la manière dont le Père a engendré le Fils: « De mon cœur s'est échappée une bonne pa- « role (2) ». Que dit maintenant le témoin Jean ? « Au « commencement était la Parole ». De son côté, Dieu le Père a dit: « De mon cœur s'est échappée une « bonne parole ». Puis Habacuc ajoute : « Le Verbe a « marché (3) », c'est-à-dire, la Parole, et, « au com- « mencement elle était en Dieu, et la Parole était « Dieu ». J'entends la Trinité crier contre toi par la voix du monde entier ; et toi, Arien, semblable à un chien enragé, tu aboies contre tout le monde ?

7. Mais voici qui va te prouver, d'une manière encore plus convaincante, que la Trinité est un seul Dieu. Voici ce que le Père dit au Fils par l'entremise du Prophète : « Je vous ai engendré dans la splendeur « des saints ». Il ajoute par l'organe d'Isaïe, au sujet du Saint-Esprit ; « L'Esprit est sorti de moi (4) ». A son tour, le Fils parle dans l'Évangile, il montre que le Père est en lui, et qu'il est dans le Père : « Mon « Père, qui demeure en moi, fait les œuvres que je « fais (5) », Il s'exprime aussi au sujet de l'Esprit-Saint, et il fait voir que cet Esprit procède de lui comme du Père. Ne dit-il pas, en effet, à ses disciples: « Recevez le Saint-Esprit ; si vous remettez à quel- « qu'un ses péchés, ils lui seront remis (6) ? ». Voilà pourquoi l'apôtre Paul a prononcé ces paroles : « Celui « qui n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ n'est point à

(1) Exod., III, 14. — (2) Ps. XLIV, 2. — (3) Habac., III, 3. — (4) Isaïe, LVII, 16. — (5) Jean, XIV, 10. — (6) Ibid.

« lui (1) ». Si donc le Fils est dans le Père, et du Père; si le Saint-Esprit est en même temps dans le Fils et dans le Père, il n'y a pas de différentes parties dans la Trinité, puisqu'il y a là Unité parfaite, et, puisque la Trinité est un seul Dieu, que l'Arien s'en aille : il est convaincu d'erreur.

8. Mais, hérésie perverse, quand mes paroles te seront-elles profitables? N'es-tu pas « l'aspic qui n'en- « tend rien, qui se bouche les oreilles pour ne pas ouïr « la voix de l'enchanteur (2) »? Sache, néanmoins, que tu seras dévoré, par la verge du serpent (3), lorsque les brebis que tu retiens captives auront été conduites par le pasteur, dans son bercail, afin qu'il n'y ait plus qu' « un seul troupeau et un seul pasteur (4) ». Mes bien aimés, notre pasteur, qui fait paître et conduit avec une verge de fer (5), est, en même temps, notre pasteur, notre gouverneur, notre créateur et notre architecte. Seigneur Jésus, je vois en vous un pasteur admirable, vous faites paître vos brebis, vous courez à la recherche de celle qui s'égare, et quand vous l'avez retrouvée, vous la rapportez tout joyeux sur vos épaules, jusqu'à la bergerie. J'aperçois en vous un architecte vraiment grand : vous portez la verge, et avec elle vous opérez une foule de prodiges. J'ai peur, mes frères, je tremble de vous parler de la verge : mais, en consultant les divers passages de nos livres saints, je vois que Marie est une verge, que le Christ en est encore une, comme aussi la croix; avec cette verge de la croix, le divin Architecte, qui fait de si grandes et de si admirables merveilles, a fait l'instrument de son supplice et les échelles célestes par lesquelles il a élevé jusqu'à son Père l'homme tombé. Tous les saints, et ceux qui ont vécu dans la continence, et ceux qui

(1) Rom., VIII, 9. — (2) Ps. LVII, 5. — (3) Exod., VII, 12. — (4) Jean, XI, 26. — (5) Ps. II, 9.

ont vécu dans l'état du mariage, tous les fidèles ont gagné le paradis au moyen de ces échelles; ils les ont gravies, non comme on gravit une échelle ordinaire, mais par la sainteté de leurs mœurs.

9. Que les bonnes mœurs s'implantent donc parmi nous, qu'on les rencontre en nous tous. Dans la foule des saints, chaque sexe et tous les âges peuvent trouver des exemples à imiter. Le modèle des vieillards, c'est Tobie : malgré la cécité corporelle dont il était affligé, il montrait à son fils le chemin qui conduit à la vie; il voyait des yeux de l'âme. Le fils donnait la main à son père et dirigeait ses pas à travers les écueils des chemins d'ici-bas, et le père, avec ses bons conseils, dirigeait son fils dans les sentiers du ciel. Les jeunes gens ont sous les yeux les exemples de Joseph : c'était un saint de formes élégantes, mais plus remarquable encore par les qualités de l'esprit et du cœur; sa chasteté était à tel point inébranlable, que ni les menaces de sa maîtresse, ni les suggestions de cette femme impudique ne purent faire aucune impression sur son corps, parce que Dieu était toujours le maître de son âme. Les vierges qui vivent saintement n'ont-elles point pour modèle Marie, la bienheureuse Mère de leur Sauveur ? Et les veuves la religieuse Anne ? Et les femmes mariées, la chaste Suzanne ? En effet, la vierge Marie, Mère du Christ, a parfaitement accompli les devoirs que le Seigneur lui avait imposés; la veuve Anne a persévéré jusqu'à la fin dans les exercices de la prière et la pratique du jeûne; Suzanne s'est exposée même au danger de mourir pour conserver sa pudeur conjugale. Épouses, remarquez bien quel exemple la sainte Écriture offre à votre imitation dans la personne de cette femme émérite. Elle ne vous dit point que Suzanne ait porté des pierreries, des colliers et des bracelets, de riches vêtements : c'étaient

là des ornements extérieurs bien moins précieux que la pudique innocence qui embellissait son âme. Dieu a donné la vie à tous ceux qu'il a doués de bonnes mœurs. Et le motif pour lequel il a daigné se faire homme et naître d'une femme, c'est qu'il a voulu sauver les créatures des deux sexes. — Nous vous avons parlé longuement, frères bien-aimés, il y a eu de votre côté une attention singulièrement soutenue ; vous avez pris une large part à ce festin dominical que je vous ai servi : rendez-moi la pareille, non par vos instructions, mais par vos prières : ainsi pourrai-je moi-même prendre mon repos.

TROISIÈME PARTIE

PREMIÈRE LECTURE

LE CHRIST DANS L'ÉCRITURE

L'Ecriture nous présente le Christ sous trois aspects divers : 1° Comme Fils unique de Dieu, et sous ce rapport le Christ est parfaitement égal à son Père, il est partout tout entier, comme la parole, mieux encore, comme la justice est partout tout entière ; 2° comme Fils de Dieu fait homme, et c'est sous le rapport de son humanité seulement qu'il est inférieur à son Père, car en Dieu il n'y a aucune diversité qui puisse établir une inégalité quelconque ; 3° comme ne formant qu'un seul tout avec son Église, dont il prend souvent la place et qu'il appelle son épouse et son corps. Quels motifs pressants de nous rendre dignes de lui !

1. Autant que nous avons pu le remarquer dans les pages sacrées, Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes frères, se présente sous trois aspects et sous trois noms quand il est parlé de lui, soit dans la loi et les Prophètes, soit dans les épîtres apostoliques, soit dans l'histoire des événements que nous fait connaître l'Évangile. Le premier aspect nous le montre comme Dieu et comme possédant, avant son incarnation, la divinité qui le rend égal et coéternel à son Père. Le second aspect nous le représente, après son incarnation, Dieu et homme tout ensemble : privilège singulier qui l'élève bien au-dessus des autres hommes, et qui a fait de lui le médiateur et le chef de l'Église. D'après le troisième aspect, le Christ dans sa totalité, si l'on peut parler ainsi, comprend toute l'Église, le chef et le corps

de l'Église ; il est comme un homme parfait dont les membres sont chacun de nous.

Voilà ce que l'Écriture prêche à notre foi, ce qu'elle offre de faire comprendre à l'intelligence. Nous ne saurions en si peu de temps ni rappeler, ni expliquer tous les passages inspirés qui démontrent cette triple proposition ; toutefois, nous ne saurions non plus laisser tout sans preuve, et en citant quelques textes seulement, nous vous mettrons en mesure de remarquer et de découvrir par vous-mêmes les autres passages que le temps trop court ne nous permet pas de rappeler.

2. Au premier point de vue sous lequel apparaît Jésus-Christ Notre-Seigneur et Sauveur, lui, le Fils unique de Dieu par qui tout a été fait, se rapporte ce magnifique et illustre témoignage de l'Évangile selon saint Jean : « Au commencement était le Verbe ; et le « Verbe était en Dieu ; et le Verbe était Dieu ; dès le « commencement il était en Dieu ; tout a été fait par « lui, et sans lui rien ne l'a été. Ce qui a été fait était « vie en lui, et la vie était la lumière des hommes, « et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres « ne l'ont point comprise (1). » Admirables et sublimes paroles, que nous devons embrasser avant même de les comprendre.

Si on vous servait une nourriture corporelle, l'un en prendrait une partie, un autre en prendrait une autre ; tous cependant auraient la même nourriture, mais tous ne l'auraient pas tout entière. Eh bien ! mes paroles vont maintenant à vos oreilles comme une espèce de nourriture et de breuvage, et chacun de vous reçoit tout ce que je donne. Est-ce que l'un, pendant que je parle, emporte une syllabe et l'autre une autre syllabe ? Est-ce que l'un prend une parole, et l'autre une

(1) Joan, I, 1-5.

autre parole? S'il en était ainsi, je devrais prononcer autant de mots que je vous vois ici réunis, afin que chacun de vous en ait au moins un. Il est vrai, je puis aisément en prononcer plus que vous n'êtes ici; mais tous vous recevrez tout ce que je dirai. Ainsi donc la parole humaine, pour être entendue de tous, n'a pas besoin de se fractionner par syllabes; et pour être partout le Verbe de Dieu se diviserait par parties! Cependant, mes frères, prétendons-nous comparer tant soit peu ces paroles qui bruissent et passent, au Verbe éternel et immuable? Ai-je voulu faire cette comparaison en disant ce que je viens de dire? Non, j'ai eu dessein seulement de faire une éducation telle quelle, de vous amener, au moyen de ce que Dieu nous montre dans les choses corporelles, à croire ce que vous ne voyez pas encore dans les choses spirituelles. Mais élevons-nous à quelque chose de mieux, car les paroles disparaissent avec le bruit.

Prenons des idées toutes spirituelles, songez à la justice. Un homme pensa à la justice dans ces contrées d'Occident, un autre y pense à l'Orient; comment se fait-il que la pensée de l'un la comprenne tout entière, et la pensée de l'autre également tout entière, que tout entière elle soit vue par l'un et tout entière par l'autre? Regarder la justice pour y conformer sa conduite, c'est agir avec justice, c'est regarder en dedans et agir en dehors. Comment voir en dedans, si rien n'y était? De ce que l'un soit quelque part, s'ensuit-il que la pensée de l'autre n'y parviendra pas? Mais quand ici, tout près, tu vois ce que voit cet autre si éloigné de toi, lorsque tu vois tout entier ce qu'il voit également tout entier, par la raison que les choses divines et spirituelles sont tout entières partout, ne croiras-tu pas que le Verbe est tout entier dans le sein de son Père, et dans le sein de sa mère

tout entier? Crois cela du Verbe de Dieu, du Verbe qui est Dieu en Dieu.

3. Mais voici une autre idée, une autre manière, offerte par l'Ecriture, de représenter le Christ. Ce que j'ai dit jusqu'alors s'applique à ce qui précède l'Incarnation; mais écoute ce que maintenant proclame l'Ecriture : « Le Verbe, dit-elle, s'est fait chair, et il a « habité parmi nous (1) ». L'Evangéliste a dit d'abord ; « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ; dès le commence- « ment il était en Dieu : tout a été fait par lui, et sans « lui rien ne l'a été. » Or, il nous parlerait vainement de la divinité du Christ, s'il ne faisait pas mention de sa divinité ; car pour me permettre de le voir, le Verbe vit ici avec moi ; pour me mettre en état de le contempler, il me purifie et soutient ma faiblesse. Il s'est fait homme en empruntant l'humaine nature à une nature humaine; porté en quelque sorte sur sa chair, il est venu vers le malheureux qui gisait tout blessé sur la voie publique (2), et dans le dessin de ranimer par le mystère de son incarnation le peu de foi qui nous restait, de fortifier et de rasséréner notre intelligence pour qu'elle puisse voir, à l'aide de ce qu'il a pris, ce que jamais il n'a quitté; car s'il a commencé à être homme, jamais il n'a cessé d'être Dieu. Voici donc ce qu'on doit dire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, considéré comme médiateur et comme chef de l'Eglise, c'est qu'il est un Dieu homme, un homme Dieu, conformément à ces paroles de saint Jean : « Et le Verbe « s'est fait chair, et il a habité parmi nous ».

4. Voyez maintenant l'une et l'autre nature dans ce passage si connu de l'apôtre saint Paul : « Il avait la

(1) Jean, I, 14. — (2) Luc, X, 30-37.

« nature divine, dit-il, et il ne crut pas usurper en se « faisant égal à Dieu. » N'est-ce pas la pensée contenue dans ces mots : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu? » L'Apôtre dirait-il : « Il ne crut pas usurper « en se faisant égal à Dieu », s'il n'était réellement l'égal de Dieu? Or, si le Père est Dieu, et que lui ne soit pas Dieu, comment est-il son égal? A ces mots : « Le Verbe était Dieu » reviennent donc ceux-ci : « Il « ne crut pas usurper en se faisant égal à Dieu »; et à ces autres : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi « nous », ceux-ci : « Il s'est anéanti lui-même en pre- « nant une nature d'esclave (1) Remarquez bien : par là même qu'il s'est fait homme, que « le Verbe s'est « fait chair et a habité parmi nous, il s'est anéanti lui- « même en prenant une nature d'esclave ». Comment, en effet, s'est-il anéanti? Non pas en perdant sa divinité, mais en se revêtant de notre humanité et en se montrant aux hommes ce qu'il n'était pas avant d'être homme. C'est en se montrant de la sorte qu'il s'est anéanti ; car tenant voilée alors sa suprême majesté, il ne faisait voir que sa chair, le vêtement de son humanité. Ainsi donc c'est en prenant une nature d'esclave qu'il s'est anéanti. Car il n'a point pris la nature divine : aussi l'Apôtre ne dit pas, en parlant, de la divine nature, qu'il l'ait prise, mais : « Comme il « était de la nature de Dieu, il ne crut pas usurper en « s'égalant à Dieu »; et en arrivant à la nature humaine : « Prenant, dit-il, une nature d'esclave. » Eh bien! c'est pour avoir pris cette nature qu'il est le médiateur et le chef de son Eglise : c'est lui qui a mérité notre réconciliation avec Dieu par les mystères de son abaissement, de sa passion et de sa résurrection, de son

(1) Philipp., II, 6, 7.

ascension et du jugement à venir : jugement futur qui comprend en un seul mot deux choses annoncées par Dieu. Lesquelles? C'est que « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres (1) ».

5. Assurés de ces vérités, pourquoi vous étonner de ce que certains hommes adressent des questions qui gagnent comme la gangrène, ainsi que s'exprime un apôtre (2) ? Veillez plutôt sur vos oreilles et sur la virginité de votre âme, car vous êtes comme fiancés, par un ami de l'Epoux, à cet Epoux unique auquel il doit vous présenter comme une vierge pure ; car vous devez être vierges dans l'âme. Peu de fidèles, dans l'Eglise, gardent la virginité du corps ; tous doivent garder la virginité de l'âme. C'est cette virginité que le serpent travaille à corrompre ; aussi l'Apôtre parle-t-il ainsi de lui. Après ces mots : « Je vous ai fiancés à l'Epoux « unique, pour vous présenter au Christ comme une « vierge chaste » ; il ajoute : « Et je crains que comme « le serpent séduisit Eve, par son astuce, ainsi vos sens « ne se corrompent et ne dégénèrent de la chasteté « qu'on puise dans le Christ Jésus (3) ». « Vos sens » sont ici pour vos âmes. Cette dernière expression est plus propre. Par sens on entend aussi les sens corporels de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher. Mais c'est pour nos esprits, où est la virginité de la foi, que l'Apôtre redoute la corruption. En avant donc, âme chrétienne, conserve ta virginité, pour être fécondée ensuite dans les chastes embrassements de l'Epoux. Comme il est écrit, environnez vos oreilles d'épines (4). La question arienne a troublé dans l'Eglise ceux de nos frères qui étaient faibles ; mais, par la miséricorde de Dieu, la foi catholique a pris le dessus. Dieu n'a point abandonné son Eglise ; et s'il l'a

(1) Matt., XVI, 27. — (2) II Tim., II, 17. — (3) II Cor., XI, 2, 3. — (4) Eccli., XXVIII, 28.

laissée dans le trouble pour un temps, il l'y a laissée pour la porter à élever sans cesse vers lui des mains suppliantes afin d'obtenir d'être affermie, par lui sur la pierre solide. Aujourd'hui encore le serpent siffle sans s'arrêter ; il cherche, en promettant je ne sais quelle science, à éloigner du paradis de l'Église pour ne laisser pas rentrer dans ce paradis d'où a été banni le premier homme.

6. Observation, mes frères. Ce qui s'est fait dans le paradis terrestre, se fait encore dans l'Eglise. Ah ! que personne ne nous tire de ce dernier paradis ; qu'il nous suffise d'être tombés du premier, et que notre expérience serve au moins à nous corriger. C'est toujours le même serpent qui porte à l'iniquité et à l'impiété ; c'est lui qui parfois encore promet l'impunité, comme il l'a promise en disant : « Mourriez-vous de mort (1) ? » Pour porter les chrétiens à mal vivre, il leur fait des insinuations semblables. Dieu, dit-il, perdrait-il tout le monde ? Dieu damnera-t-il tout le monde ? Dieu dit bien : Je condamnerai, mais il dit aussi ; Je pardonnerai à qui changera : qu'on change de vie, et je remplace mes menaces. C'est donc ce serpent qui murmure encore à l'oreille et qui dit : Tu vois bien qu'il est écrit : « Le Père est plus grand que moi (2) » ; et tu soutiens que le Fils est égal au Père ? — J'accepte cela, mais j'accepte aussi autre chose, car je lis deux choses. Pourquoi n'en veux-tu qu'une ? Pourquoi rejettes-tu l'autre ? Ne les as-tu pas lues toutes deux comme moi ? Oui, « le Père est plus grand que moi » ; j'apprends cela, non de toi, mais de l'Evangile. A ton tour apprends de l'Apôtre que le Fils est égal à Dieu son Père. Rapproche ces deux témoignages, accorde-les entre eux : celui qui a proféré l'un par l'organe de

(1) Gen., III, 4. — (2) Jean, XIV, 28.

Jean dans l'Evangile, a fait entendre l'autre par l'organe de Paul dans une épître. Dieu ne saurait se contredire; mais, ami de la chicane, tu ne veux pas voir l'accord des Ecritures entre elles. — Pourtant, reprend-on, je m'appuie sur l'Evangile : « Le Père est plus grand que moi ». Moi aussi c'est sur l'Evangile que je m'appuie : « Mon Père et moi nous sommes « un (1) ». Comment ces deux textes sont-ils également vrais ? Comment lisons-nous dans l'Apôtre : « Mon « Père et moi nous sommes un ? — Etant de la nature « de Dieu, et il ne crut pas usurper en s'égalant à « Dieu ». — Ecoute encore : « Le Père est plus grand « que moi : — Mais il s'est anéanti lui-même en « prenant une nature d'esclave ». Ainsi je te montre en quoi le Père est plus grand ; montre-moi en quoi le Fils ne lui est pas égal. En tant que fils de l'homme, le Fils est moindre que son Père ; il lui est égal, en tant que Fils de Dieu, car « le Verbe était Dieu ». Le Médiateur est à la fois Dieu et homme ; Dieu, égal à son Père, homme, inférieur au Père. Ainsi est-il son égal et son inférieur ; son égal, considéré dans sa nature divine, son inférieur, dans sa nature servile. A toi de nous expliquer comment il est inférieur et égal. Est-il égal d'un côté, et inférieur de l'autre ? Abstraction faite de son incarnation, montre-moi comment il est égal et inférieur au Père. Je voudrais te voir à l'œuvre.

7. Considérez quels goûts charnels dans cette aveugle impiété ; et pourtant il est écrit que « la sagesse charnelle est la mort (2) ». Arrête-toi ici. Je fais abstraction encore, et je ne parle pas pour le moment de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu ; supposons que ce qui est accompli ne

(1) Jean, x, 30. — (2) Rom., VIII, 6.

le soit pas encore : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, dès le « commencement il était en Dieu ». Considérons encore qu' « étant de la nature de Dieu il n'a point cru « usurper en s'égalant à Dieu ». Montre-le-moi ici, et plus grand et moins grand. Que vas-tu dire ? Vas-tu placer en Dieu des parties divisibles, des propriétés soit corporelles, soit animales où les sens nous démontrent des différences réelles ? Je pourrais dire que ces différences sont dans la nature; mais j'ignore si vous les comprenez comme moi, Dieu le sait. Revenons à ce que je disais. Montre-moi comment, avant de s'incarner, avant de se faire chair et d'habiter parmi nous, le Verbe était à la fois inférieur et égal à son Père. Y a-t-il en Dieu des parties diverses ? Le Fils lui est-il inférieur sous un rapport, et égal sous un autre ? Si nous disions : Voici des corps, tu pourrais me répondre que sous le rapport de la longueur l'un est égal à l'autre et inférieur sous le rapport de la force ; car on voit souvent deux corps égaux entre eux comme longueur, et inégaux comme force. Nous imaginerons-nous que le Père et le Fils sont comme deux corps Verrons-nous un corps dans Celui qui était tout entier dans le sein de son Père et tout entier dans le sein de sa mère, tout entier dans un corps, et tout entier au-dessus des anges ? Dieu garde de semblables pensées les cœurs de chrétiens! Iras-tu dire, dans ton imagination encore : Egaux sous le rapport de la force et de la longueur, le Père et le Fils sont inégaux en coloration ? Y a-t-il coloration ailleurs que dans les corps ? En Dieu, au contraire, c'est la lumière de la sagesse : montre-moi de quelle couleur est la justice. Si ces attributs ne sont d'aucune couleur, coloré tant soit peu par la pudeur, tu ne parlerais pas ainsi de Dieu.

8. Comment te tirer d'embarras ? Diras-tu qu'égal

en puissance, le Fils est inférieur en prudence ? Mais Dieu ne serait-il pas injuste de conférer à une prudence moindre une égale puissance ? D'un autre côté, s'il y a égalité de prudence, et dans le Fils infériorité de puissance, Dieu est jaloux, puisqu'à une prudence égale il communique une puissance moindre. Or, en Dieu, il n'y a aucune différence entre attributs et attributs ; la prudence en lui ne diffère pas de la puissance, ni la force de la justice ou de la chasteté. Considérées en Dieu, ces perfections sont les mêmes, c'est le langage humain qui se trouve incompétent. Aussi, ces manières de voir viennent-elles des âmes que pénètre en quelque sorte et que colore diversement, selon leurs dispositions, cette invisible lumière. C'est comme la lumière visible se projetant sur les corps. Que cette lumière disparaisse, il y a sur tous les corps même coloration, ou plutôt absence de toute coloration, Se projette-t-elle au contraire sur les corps ? Tout uniforme qu'elle soit, elle fait ressortir de ces corps des nuances diverses, selon la nature particulière de chacun d'eux. C'est ainsi que ces idées viennent des âmes, quand elles sont sous l'influence heureuse de cette lumière que rien n'impressionne, et sous l'empreinte de cette lumière qui est inaccessible à toute nuance.

9. Et pourtant, mes frères, nous parlons ainsi de Dieu : c'est que nous ne trouvons pas le moyen d'en parler mieux. Si je dis que Dieu est juste, c'est que je ne trouve pas mieux dans le langage humain ; car Dieu est bien au-dessus de notre justice. Il est vrai, on lit dans l'Écriture : « Dieu est juste, et il aime la « justice (1) » ; mais on y lit aussi et que Dieu s'est repenti (2), et que Dieu a ignoré quelque chose (3).

(1) Ps. x, 8. — (2) Gen., vi, 7. — (3) Id., xviii, 21.

Qui ne frémirait aussi? Quoi! Dieu ignorer! Dieu se repentir! Eh bien! le motif salutaire pour lequel l'Écriture recourt à ces paroles qui te font horreur, c'est de t'empêcher de regarder comme bien exprimé ce que tu y considères comme de grandes idées.

Demanderas-tu ce qu'on peut affirmer dignement de Dieu? Quelqu'un pourra te répondre que c'est sa justice ; mais quelque autre, plus sensé, assurera que ce terme même est au-dessous de son excellence, et qu'il ne convient pas en soi de le lui appliquer, bien qu'il soit réclamé par l'intelligence humaine. Le premier prétend-il appuyer son assertion sur ces mots de l'Écriture : « Le Seigneur est juste? » L'autre répondra avec raison qu'il est dit dans les mêmes Écritures que Dieu se repent; que si l'on ne doit pas entendre dans le sens vulgaire ce repentir du Seigneur, il ne faut pas non plus regarder l'attribut de juste comme étant en rapport avec sa grandeur suprême; que l'Écriture néanmoins a eu raison de l'employer, afin d'élever graduellement et à l'aide d'expressions telles quelles l'esprit de l'homme à ce qui ne saurait s'exprimer. Tu nommes Dieu juste ; mais comprends ici quelque chose de bien plus élevé que tu te le représentes dans l'homme. L'Écriture même l'appelle juste ; oui, mais comme elle dit de lui qu'il se repent et qu'il ignore, ce que pourtant tu ne voudrais pas affirmer. Si donc tu regardes les expressions qui te font frémir, comme justifiées par ta faiblesse ; regarde aussi, comme étant en rapport avec plus de force que tu n'en as, celles que tu estimes comme grandioses ; et s'élever au-dessus de ces dernières pour s'arrêter, autant que l'homme peut en devenir capable, à des idées dignes de Dieu, c'est rencontrer le silence mystérieux qui ne peut être exalté que par d'ineffables transports du cœur.

10. Concluons, mes frères : puisque en Dieu la force

est synonyme de justice, puisque, si nombreuses que soient les expressions, tout ce que l'on dit de Dieu, et on n'en parle jamais convenablement, revient au même, on ne peut avancer que le Fils soit égal au Père en justice et non pas en force, en force et non pas en science; car s'il lui est égal sous un rapport, il lui est égal de toute manière ; attendu que tout ce qu'on dit de lui a même signification et même valeur. Il me suffit donc que tu ne puisses assigner d'inégalité entre le Père et le Fils sans attribuer des accidents à la nature divine. Or, en les attribuant, tu te fais exclure par la vérité même, et tu n'approches pas du sanctuaire sacré où on contemple Dieu sans nuage. Et maintenant que tu ne saurais dire que d'un côté le Fils soit égal et d'un autre inégal à son Père, puisque en Dieu il n'y a point de parties ; ni affirmer que sous un rapport il soit aussi grand, et sous un autre moins grand que son Père, puisqu'il n'y a point en Dieu de qualités ; maintenant que tu ne saurais voir en lui quelque inégalité, sans admettre qu'il soit à tout point de vue son égal, comment peux-tu le dire inférieur, sinon en tant qu'il a pris une nature d'esclave? Aussi, mes frères, n'oubliez jamais ces considérations ; et, en prenant dans l'Écriture quelque principe, vous avez besoin d'être guidés en tout par la lumière même. Y trouvez-vous ce que nous avons dit, que le Fils est égal au Père? Entendez-le sous le rapport de la divine nature. Au point de vue de la nature d'esclave empruntée par lui, considérez-le comme inférieur : n'a-t-il pas dit : « Je suis l'Être? » Et encore : « Je « suis le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le « Dieu de Jacob (1)? » Ainsi, vous vous attacherez et à ce qu'il possède dans sa nature, et à ce qu'il a pris par miséricorde.

(1) Exod., III, 14, 15, 6.

Nous avons assez parlé, je pense, du point de vue où se placent les Écritures, lorsque, parlant de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, le chef et médiateur de l'Église, l'auteur de notre réconciliation avec Dieu, elles le représentent comme Dieu et comme homme.

11. Un troisième point de vue nous montre dans l'Église le Christ tout entier, c'est-à-dire le chef et les membres. En effet, le chef et le corps ne forment ici qu'un seul Christ; ce n'est pas que sans le corps le Christ ne soit pas entier; c'est qu'il a daigné faire un tout avec nous, lui qui sans nous est toujours entier, non seulement comme étant le Verbe, le Fils unique et égal du Père, mais encore comme s'étant fait homme, comme étant Dieu et homme tout ensemble.

Mais comment, mes frères, sommes-nous son corps et n'est-il avec nous que le même Christ? Où est-il dit que le Christ comprend le chef et le corps, que c'est le corps uni à son chef? On voit dans Isaïe l'épouse s'entretenir avec son Epoux comme s'il ne formaient ensemble qu'une seule personne : écoutez ce qu'elle dit : « Il m'a couronnée de la mitre comme l'époux, et « couverte de parures, comme l'épouse (1) ». Il semble être ici l'époux et l'épouse ; l'époux considéré comme le chef, et l'épouse considérée dans son corps. On croirait voir deux personnes ; et il n'y en a qu'une. S'il n'en était ainsi, serions-nous les membres du Christ, car l'Apôtre dit expressément : « Vous êtes le « corps et les membres du Christ (2)? » Ainsi nous sommes tous les membres et le corps du Christ ; tous, non seulement nous qui sommes ici, mais encore tous les fidèles répandus sur toute la terre : non seulement nous qui existons aujourd'hui, mais qui encore? depuis

(1) Isa., LXI, 10. — (2) I Cor., XII, 27.

le juste Abel jusqu'à la fin du monde et tant qu'il y aura des hommes pour engendrer et pour être engendrés, tous les justes qui traversent cette vie, tous ceux qui paraissent maintenant, non pas en ce lieu, mais en cette vie et tous ceux qui doivent y paraître encore, tous forment le corps unique du Christ et chacun d'eux est un de ses membres. Or, si tous forment son corps et que chacun d'eux soit un de ses membres, il est assurément le chef de ce corps unique. « Il est, dit l'Apôtre, le chef du corps de l'Église ; il « est le premier-né, il garde le premier rang (1) ». De plus, comme il est dit de lui encore qu'il est toujours « le chef de toute principauté et de toute puis- « sance (2) », notre Église, celle qui fait maintenant son pèlerinage, s'unit à l'Église céleste, où nous aurons les anges pour concitoyens. Il y aurait impudence à croire que nous serons leurs égaux après la résurrection des corps, si la Vérité même ne l'avait promis expressément par ces paroles : « Ils seront égaux aux « anges de Dieu (3) » : aussi n'y a-t-il qu'une Église, c'est la cité du grand Roi.

12. Ainsi donc le Christ est représenté dans les Écritures : tantôt comme le Verbe de Dieu, égal à son Père ; tantôt comme étant notre médiateur ; ainsi, « le « Verbe s'est fait chair » pour habiter « parmi « nous (4) » ; ainsi encore, le Fils unique par qui tout a été fait « n'a point cru usurper en s'égalant à Dieu, « mais il s'est anéanti lui-même en prenant une nature « d'esclave et en se faisant obéissant jusqu'à la mort « et la mort de la croix (5) » ; tantôt enfin comme étant à la fois le chef et le corps, car l'Apôtre lui applique clairement ce qui est dit dans la Genèse de l'homme et de la femme, savoir : « Ils seront deux dans une seule

(1) Col., I, 18. — (2) Ib., II, 10. — (3) Luc. XX, 36. — (4) Jean, I, 14. — (5) Philipp., II, 6-8.

« chair ». Ecoutez ce divin interprète, car nous ne voulons pas même paraître hasarder quoi que ce fût d'après nos propres conjectures.

« Ils seront deux dans une seule chair », dit donc l'Apôtre, et il ajoute : « Ce sacrement est grand ». Afin encore de détourner la pensée de l'union charnelle de l'homme et de la femme, il poursuit : « Je « dis : considéré dans le Christ et dans l'Église (1) » On peut donc considérer aussi dans le Christ et dans l'Église les paroles suivantes : « Ils seront deux dans « une seule chair ; dès lors ils ne sont plus deux, mais « une seule chair (2) »: N'y a-t-il pas le même rapport entre le chef et le corps, qu'entre l'époux et l'épouse, puisque l'homme est le chef de la femme ? Que je dise donc le chef et le corps, l'époux et l'épouse, ne voyez ici qu'un seul Christ. Si donc il fut dit à l'Apôtre, quand il était Saül encore : « Saül, Saül, pourquoi me « persécuter (3) ? » c'est à cause de l'union du corps avec le chef ; et si, devenu l'apôtre du Christ, il disait en souffrant de la part d'autrui les persécutions qu'il avait fait endurer à d'autres : « Pour accomplir dans « ma chair les afflictions qui manquent au Christ (4) », c'était afin de montrer que ses douleurs étaient encore les douleurs du Christ. Or, le Christ ne pouvait alors souffrir dans son chef, inaccessible au ciel à ces sortes de tourments ; il souffrait donc dans son corps ou dans son Église, puisque, uni à son chef, ce corps ne forme qu'un seul Christ.

13. Montrez donc en vous un corps digne d'un tel chef, une épouse digne d'un tel époux. Ce chef ne saurait avoir qu'un corps digne de lui, ni cet époux qu'une épouse qui mérite sa main. « Il veut, est-il dit, « faire paraître devant lui une Église glorieuse, n'ayant

(1) Gen., II, 24 ; Eph., V, 31, 32. — (2) Matt., XIX, 5, 6. — (3) Act., IX, 4. — (4) Coloss., I, 24.

« ni tache ni ride, ni rien de semblable (1) ». Telle est l'épouse du Christ ; elle n'a ni tache ni ride (2). Ne veux-tu pas avoir de tache ? fais ce que dit ici l'Écriture ; « Lavez-vous, purifiez-vous, bannissez l'iniquité « de vos cœurs (3) ». Ne veux-tu pas avoir de ride ? étends-toi sur la croix. Pour être sans tache ni ride, il ne te suffit pas de te laver, tu as besoin encore de t'étendre. En te lavant tu effaces tes péchés ; en t'étendant tu aspires au siècle à venir, en vue duquel a été crucifié le Christ. Écoute Paul après qu'il s'est purifié : « Ce n'est point à cause des œuvres de justice que « nous avons faites, c'est en suivant l'impulsion de sa « miséricorde qu'il nous a sauvés par le baptême de « régénération (4) ». Vois-le étendu : « Oubliant ce qui « est en arrière, et m'étendant vers ce qui est devant, « je me porte de toute mon ardeur vers la palme céleste « à laquelle Dieu nous convie par le Christ Jésus (5).

(1) Eph., v, 27. — (2) Rétract., liv., II, ch., XXXVIII. — (3) Isa , I, 16. — (4) Tit., III, 5. — (5) Philipp., III, 13, 14.

DEUXIÈME LECTURE

JÉSUS-CHRIST ET SAINT JEAN

Jésus-Christ et saint Jean sont les seuls dont nous célébrions la naissance. C'est que parmi les enfants des hommes il n'y a que le Fils de Dieu qui soit au-dessus de saint Jean. Malgré les rapprochements qui se rencontrent dans l'annonciation et dans la naissance de l'un et de l'autre, à quelle distance prodigieuse néanmoins Jésus n'est-il pas élevé au-dessus de Jean-Baptiste ?

1. Ce récit est long, mais les charmes de la vérité dédommagent de la peine de l'écouter. Nous avons assisté, pendant la lecture du saint Évangile, à l'illustre naissance du bienheureux Jean, le héraut et le précurseur du Christ. Que votre charité considère ici quel grand homme vient de naître.

L'Église ne célèbre le jour natal d'aucun prophète, d'aucun patriarche, d'aucun apôtre : elle ne célèbre que deux nativités, celle de Jean et celle du Christ. L'époque même où chacun d'eux est né figure un grand mystère. Jean était un grand homme, mais après tout un homme. C'était un si grand homme que Dieu seul était au-dessus de lui. « Celui qui vient après moi est plus grand que moi (1) ». C'est Jean lui-même qui a dit : « Celui qui vient après moi est plus grand

(1) Matt., III, 11.

« que moi ». S'il est plus grand que toi, comment lui avons-nous entendu dire, à lui qui est plus grand que toi : « Parmi les enfants des femmes, il n'en est aucun « qui soit plus grand que Jean-Baptiste (1) ? » Si nul d'entre les hommes n'est plus grand que toi, qu'est-ce que Celui que tu dis plus grand? Tu veux savoir ce qu'il est ? « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ».

2. Mais ce Dieu, ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait, qui est né avant l'origine du temps et par qui ont été faits les temps mêmes, comment se fait-il qu'il ait dans le temps le jour de sa nativité ? Oui, comment ce Verbe qui a créé les temps a-t-il dans le temps son jour natal? Tu veux savoir comment? Écoute encore l'Évangile : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (2) ». La naissance du Christ n'est donc pas la naissance du Verbe, mais de son humanité ; ou si c'est la naissance du Verbe, c'est en tant que « le Verbe « s'est fait chair ». Le Verbe est né, mais dans la chair et non en lui-même. En lui-même, sans doute, il est né du Père ; mais, sous ce rapport, sa naissance ne compte pas dans le temps.

3. Jean est né, le Christ est né aussi ; Jean a été annoncé par un ange. Grand miracle de côté et d'autre! C'est une femme stérile qui avec le concours d'un vieux mari donne le jour au serviteur, au précurseur; c'est une Vierge qui sans le concours d'aucun homme devient mère du Seigneur, du maître. Jean est un grand homme ; mais le Christ est plus qu'un homme, car il est l'Homme-Dieu. Jean est un grand homme ; mais pour exalter Dieu cet homme devait s'abaisser. Apprends de lui-même combien l'homme devait s'abaisser. « Je ne mérite pas de dénouer la courroie de sa

(1) Matt., xi, 11. — (2) Jean, i, 1, 14.

« chaussure », dit-il (1). S'il estimait le mériter, combien il s'humilierait! Il dit qu'il ne le mérite même pas. C'est se prosterner complétement, c'est s'abaisser sous la Pierre. Jean était un flambeau (2) ; il craignait de s'éteindre au souffle de l'orgueil.

4. Oui, il fallait que tout homme, et par conséquent Jean lui-même, s'humiliât devant le Christ; il fallait aussi que le Christ, que l'Homme-Dieu fût exalté : c'est ce que rappellent le jour natal et le genre de mort de Jésus et de Jean. C'est aujourd'hui qu'est né saint Jean : à partir d'aujourd'hui les jours diminuent. C'est le huit des calendes de Janvier qu'est né le Christ: à partir de ce jour les jours grandissent. Pour mourir, Jean fut décapité, le Christ fut élevé en croix.

Combien aussi de convenance, de vérité, de sainteté, dans la manière dont il fut annoncé à la Vierge Marie! « Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point « d'homme ». Marie croyait, mais elle voulait connaître le mode de naissance. Quelle réponse ? « L'Esprit- « Saint surviendra en vous ; et la vertu du Très-Haut », l'Esprit-Saint lui-même, « la vertu du Très-Haut vous « couvrira de son ombre. Aussi ce qui naîtra de saint « en vous sera appelé le Fils de Dieu (3) ». — « La « vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ». Vous concevrez, mais sans aucune atteinte de concupiscence. Comment sentir quelque ardeur de passion, quand l'Esprit-Saint couvre de son ombre ? — Mais nos corps étant en proie à de vives chaleurs, assez pour votre charité : bien méditées, ces pensées se multiplieront.

(1) Jean, I, 27. — (2) Id., V, 35. — (3) Luc, I, 34, 35.

TROISIÈME LECTURE

LA PAROLE ET LA VOIX

Après avoir annoncé que pour célébrer la naissance du Précurseur il va sonder un grand mystère, saint Augustin rappelle que nonobstant son élévation au-dessus de tous les hommes et de tous les prophètes, saint Jean disait simplement de lui-même qu'il était la voix, la voix du Verbe ou de la Parole éternelle. Quels traits de ressemblance en effet entre la voix et saint Jean d'une part, entre la parole divine et Jésus d'autre part! Il suffit d'en indiquer quelques-uns pour que l'esprit les saisisse. 1° La voix n'est rien sans la parole ou sans la pensée. Qu'est-ce que saint Jean sans Jésus ? 2° Dans l'intelligence qui la conçoit, la parole ou la pensée précède la voix ou le mot qui doit l'exprimer en quelque langue que ce soit ; mais dans l'esprit à qui s'adresse la pensée, la voix porte la pensée, elle la précède. N'est-ce pas ainsi que le Verbe existe d'abord dans l'intelligence divine et que pour arriver jusqu'à nous il a dû avoir un précurseur, des précurseurs même ; car s'il faut à l'idée bien des mots pour se communiquer, pourquoi le Fils de Dieu n'aurait-il pas eu à son service des patriarches, des prophètes, des Apôtres ? 3° Enfin la parole n'est plus nécessaire quand on a la pensée. C'est ainsi que saint Jean diminue et disparaît quand se montre Jésus; c'est ainsi encore qu'il ne sera plus nécessaire de le faire connaître par la parole quand au ciel nous le verrons face à face.

1. En revenant aujourd'hui comme chaque année, la fête que nous célébrons actuellement nous rappelle qu'avant l'Admirable est né admirablement le Précurseur du Seigneur. C'est aujourd'hui surtout qu'il con-

vient de contempler et de louer cette naissance. Si l'on a consacré au souvenir de ce miracle un jour de chaque année, c'est pour que l'oubli n'efface de nos cœurs ni les bienfaits de Dieu ni les magnificences du Très-Haut.

Le héraut du Seigneur, Jean fut envoyé avant lui, mais après avoir été fait par lui ; car « par lui tout a « été fait et sans lui rien ne l'a été ». C'était un homme envoyé devant l'Homme-Dieu, un homme reconnaissant son Seigneur, annonçant son Créateur, le distinguant intérieurement et le montrant du doigt quand il était déjà sur la terre. Voici en effet les paroles qu'il prononçait en montrant le Sauveur et en lui rendant témoignage : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà Celui qui « efface le péché du monde (1) ». N'était-il donc pas juste qu'une femme stérile fût la mère du héraut, et une Vierge celle du Juge ? On vit dans la mère de Jean la stérilité devenir féconde, et dans la mère du Christ la fécondité n'altérer en rien la virginité.

Si votre patience, si votre ardeur paisible, si votre attention silencieuse me le permettent, je vous dirai avec l'aide du Seigneur ce que le Seigneur m'inspire de vous dire, et pour vous dédommager de votre attention, de votre application, je ferai sûrement pénétrer dans vos oreilles et dans vos cœurs des vérités qui touchent à un profond mystère.

2. Il y a eu avant Jean-Baptiste de nombreux, de grands et de saints prophètes, des prophètes dignes de Dieu et remplis de Dieu, qui annonçaient le futur avènement du Sauveur et prêchaient la vérité. D'aucun d'eux néanmoins on n'a pu dire, comme de Jean : « Nul « ne s'est élevé, parmi les enfants des femmes, au- « dessus de Jean-Baptiste (2) ». Pourquoi cette gran-

(1) Jean, I, 3, 29. — (2) Matt., XI, 11.

deur envoyée devant la majesté ? Pour faire ressortir son humilité profonde.

Jean était si grand qu'on pouvait le prendre pour le Christ. Il lui était donc possible d'abuser de cette erreur répandue parmi ses contemporains et de leur persuader sans peine qu'il l'était réellement, puisque ceux qui le voyaient et l'entendaient se l'étaient imaginé sans qu'il l'eût dit. Il n'avait pas besoin de répandre l'erreur ; il n'avait qu'à l'accréditer. Mais au lieu de prendre en adultère la place de l'Epoux, cet humble, ami de l'Epoux, cet ami zélé de l'Epoux, rend témoignage à son ami et recommande à l'épouse celui qui est son époux véritable : il veut n'être aimé qu'en lui et aurait horreur qu'on l'aimât pour lui. « L'Epoux, « dit-il, est celui à qui appartient l'épouse ». Puis, comme si on lui demandait : Qu'es-tu donc ? « Mais « l'ami de l'Epoux, poursuit-il, reste debout, l'écoute « et se réjouit d'entendre sa voix (1) ». — « Il reste « debout et l'écoute » ; c'est le disciple écoutant le maître, car s'il l'écoute il reste debout, au lieu qu'il tombe s'il ne l'écoute pas. Ce qui montre principalement la grandeur de Jean, c'est qu'il aima mieux rendre témoignage au Christ, quand on pouvait le prendre pour le Christ ; c'est qu'il aima mieux le mettre en relief et s'humilier que de passer pour le Christ et de tromper le monde.

C'est avec raison aussi qu'il est présenté comme étant plus qu'un prophète. Voici en effet ce que dit le Seigneur lui-même, des prophètes qui ont précédé saint Jean : « Beaucoup de prophètes et de justes ont aspiré « à voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu (2) ». Effectivement ces hommes remplis de l'Esprit de Dieu pour prédire l'avènement du Christ, auraient désiré, s'il

(1) Jean, III, 29. — (2) Matt., XIII, 17.

eût été possible, voir le Christ présent sur la terre. Aussi bien, quand le Ciel prolongeait la vie à Siméon, c'était pour accorder à ce vieillard de voir sous la forme d'un nouveau-né Celui qui a créé l'univers (1). Sans doute il contempla dans son petit corps le Verbe de Dieu devenu enfant; mais cet Enfant n'enseignait pas encore, et tout Maître qu'il fût pour éclairer les anges auprès de son Père, il n'avait pas pris encore son rôle de Maître sur la terre. Siméon le vit donc, mais petit enfant : au lieu que Jean le vit quand il prêchait déjà et que déjà il faisait choix de ses disciples. Où le vit-il? Près du Jourdain ; c'est près de ce fleuve en effet que Jésus commença à enseigner. C'est là aussi que fut recommandé à la piété le futur baptême du Christ : car on y recevait un baptême avant-coureur qui semblait préparer la voie et dire : « Préparez la voie au Sei-« gneur, rendez droits ses sentiers (2) ». Si effectivement le Seigneur voulut recevoir le baptême de Jean serviteur, n'était-ce pas pour faire comprendre ce qu'on reçoit dans son baptême, à lui ? C'est donc par là qu'il commença, ce qui justifiait cette antique prophétie : « Il dominera d'une mer à l'autre, et du « fleuve jusqu'aux extrémités de l'univers (3). » Eh bien ! ce fut près de ce fleuve où commença la domination du Christ, que saint Jean vit, reconnut le Christ et lui rendit témoignage. Il s'humilia devant cette grandeur, pour être dans son humiliation relevé par elle. Il se dit bien l'ami de l'Epoux : mais quel ami ? Est-ce pour marcher avec lui sur le pied de l'égalité ? Nullement : c'est pour marcher bien au-dessous. A quelle distance de lui ? « Je ne mérite pas de dénouer les courroies de sa chaussure (4) ».

Aussi ce prophète, qui est plus qu'un prophète,

(1) Luc, II, 25, 26. — (2) Matt., III, 3. — (3) Ps. LXXXI, 8. — (4) Marc, I, 7.

mérita-t-il d'être prédit par un prophète. C'est de lui en effet que parlait Isaïe dans ce passage qu'on a lu aujourd'hui : « Voix de Celui qui crie dans le désert : « Préparez la voie au Seigneur, rendez droits ses « sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne « et toute colline sera abaissée ; les tortuosités seront « redressées et les aspérités aplanies, et toute chair « verra le salut de Dieu. Crie ! Que crierai-je ? Que « toute chair est de l'herbe et que toute sa gloire est « comme la fleur de l'herbe. L'herbe s'est desséchée, « la fleur est tombée : mais le Verbe du Seigneur « subsiste éternellement (1) ». Que votre charité se rende bien attentive. Quand on demanda à saint Jean qui il était, s'il était le Christ, Elie ou un prophète. « Je ne suis, répondit-il, ni le Christ, ni Elie, ni un « prophète. — Qui êtes-vous donc ? » reprirent les envoyés. — « Je suis la voix de Celui qui crie dans le « désert ». Il se dit donc une voix ; Jean est une voix. Et le Christ, pour qui le prends-tu, sinon pour le Verbe ? La voix précède pour donner l'intelligence de la pensée, du Verbe. De quel Verbe ? Ecoute, on va te le dire clairement : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu. Dès le commencement il était en Dieu. Tout a « été fait par lui, et sans lui rien ne l'a été (2) ». Si par lui tout a été fait, Jean aussi l'a été par lui. Pourquoi nous étonner que le Verbe se soit formé une voix ? Considère, considère tout à la fois près du fleuve et la Voix et le Verbe, Jean et le Christ.

3. Examinons ce qui distingue la voix et le verbe : examinons avec attention, car c'est une chose importante et qui demande une application soutenue. Le Seigneur nous accordera de ne point nous fati-

(1) Isaïe, XL, 3-8. — (2) Jean, I, 20, 21, 1, 2, 3.

guer, moi en vous expliquant, et vous en écoutant.

Voici donc deux choses : La voix et le verbe ou la parole ? Qu'est-ce que la voix ? Qu'est-ce que la parole ? Qu'est-ce ? Écoutez ce dont vous allez reconnaître la vérité en vous-mêmes, en vous interrogeant et en vous répondant intérieurement. Il n'y a parole qu'autant qu'il y a signification. Quand on a fait seulement un bruit de lèvres, un bruit qui n'a point de sens, comme le bruit qu'on fait en criant sans parler véritablement, on peut dire qu'il y a voix, mais il n'y a point parole. Un gémissement est une voix : un cri plaintif est une voix. La voix est comme un son informe qui retentit aux oreilles sans rien dire à l'entendement ; tandis qu'il n'y a parole qu'autant qu'il y a signification, qu'autant qu'on s'adresse à l'intelligence en frappant les oreilles, Je le répète, un cri jeté, c'est une voix ; mais prononcer les mots *homme, troupeau, Dieu, monde*, ou tout autre semblable, c'est parler. Car ces émissions de voix signifient quelque chose, elles ont du sens ; elles ne sont pas de vains sons qui n'apprennent rien. Si donc vous comprenez cette différence entre la voix et la parole, contemplez-la avec admiration dans saint Jean et dans le Christ.

De plus, séparée même de la voix, la parole peut avoir son efficacité : tandis que sans la parole la voix est vaine. Rendons compte de cette proposition, expliquons-la si nous le pouvons. Tu voulais dire quelque chose; ce que tu veux dire est déjà conçu dans ton cœur ; ta mémoire le garde, ta volonté se dispose à l'exprimer, c'est une idée vivante de ton intelligence. Mais ce que tu veux dire n'est encore formulé dans aucune langue; cette idée que tu veux émettre, que tu as conçue dans ton esprit n'est encore formulée dans aucune langue, ni grecque, ni latine, ni punique, ni hébraïque, aucune langue enfin : l'idée n'est encore

que dans l'esprit, d'où elle se prépare à sortir. Remarquez bien : C'est une idée, c'est une pensée, c'est une raison que conçoit l'intelligence et qui se prépare à s'en échapper pour s'insinuer dans l'esprit de l'auditeur. Or, en tant que connue de celui qui la possède dans son entendement, cette idée est un verbe, une parole ; parole connue de celui qui doit la proférer, mais non de celui qui doit la recueillir. Voilà donc dans l'esprit une parole déjà formée, déjà entière et cherchant à s'en échapper pour se donner à qui l'entendra. Considère à qui il va s'adresser, celui qui a conçu cette parole intérieure qu'il veut manifester et qu'il voit distinctement en lui-même.

Au nom du Christ je veux me faire entendre des esprits cultivés qui sont dans cette église, j'ose même présenter à ceux qui ne sont pas dépourvus de toute instruction, des considérations plus métaphysiques. Que votre charité se rende donc attentive.

Voyez une parole conçue dans l'intelligence, elle cherche à en sortir, elle veut qu'on la profère ; on examine à qui on va la porter. Rencontre-t-on un Grec ? On cherche une expression grecque pour la lui faire comprendre. Un Latin ? C'est un terme latin. Un Carthaginois ? C'est une expression punique. Supprime ces différents interlocuteurs, et la parole intérieure n'est ni grecque, ni latine, ni punique, ni d'aucune autre langue. Elle a besoin, pour se montrer, d'un son de voix connu de celui à qui on veut l'adresser.

Afin de vous faire parfaitement comprendre, je voudrais, mes frères, vous citer maintenant un exemple : je voudrais exprimer l'idée de Dieu. Cette idée conçue en moi est une idée grande ; car ce n'est pas la syllabe, ce n'est pas ce petit mot que j'ai en vue, c'est l'idée même de Dieu. Je considère donc à qui je parle. Est-ce à un Latin ? Je prononce : *Deus*. A un Grec ? Θεός. Au

Latin donc je dis : *Deus* ; au Grec : Θεός. Entre ces deux mots il n'y a de différence que le son et les lettres qui le forment ; mais dans mon esprit, dans l'idée que je veux exprimer, que je médite, il n'y a ni diversité de lettres, ni variété de sons et de syllabes : c'est la même idée. Pour parler à un Latin, il m'a fallu une voix latine ; une voix grecque pour m'adresser à un Grec. Pour me faire comprendre d'un Carthaginois, d'un Hébreu, d'un Egyptien, d'un Indien, il m'aurait fallu également des voix différentes. Combien de voix différentes, vu le changement de personnes, n'amènerait pas la même idée à former, sans changer ni sans se modifier en elle-même ! Elle se communique à un Latin sous la forme d'une voix latine, sous une voix grecque à un Grec, hébraïque à un Hébreu.

De plus, tout en parvenant à celui qui écoute, elle ne quitte pas celui qui parle. Est-ce en effet que je n'ai plus en moi ce que je dis à un autre ? En te portant ma pensée, le son qui m'a servi d'intermédiaire te l'a communiquée sans me la ravir. J'avais présente l'idée de Dieu ; tu n'avais pas encore entendu ma voix ; mais après l'avoir entendue tu as commencé à avoir la même idée que moi : l'ai-je perdue en te la donnant ? En moi donc, dans mon cœur qui lui donne le mouvement, dans mon esprit qui l'engage secrètement, la parole existe avant de paraître sous forme de voix. La voix n'est pas encore formée dans ma bouche, et la parole est dans mon intelligence : c'est pour arriver jusqu'à toi que cette conception de mon âme recourt au ministère de ma voix.

4. Si maintenant, soutenu par votre attention et vos prières, je pouvais exprimer ce que je désire, celui qui me comprendrait serait ravi, je pense ; pour celui qui ne me comprendra pas, je lui demande d'avoir égard à mes efforts et d'implorer la miséricorde de

Dieu. Ce que je dis viens de lui; je vois bien dans mon esprit ce que j'ai à exprimer; ce sont les termes, les voix que je cherche avec effort pour le porter à vos oreilles.

Que voulais-je donc dire, mes frères? que voulais-je dire? Vous avez bien remarqué, vous comprenez bien que la parole ou l'idée était en mon esprit avant de choisir un terme, une voix pour arriver jusqu'à vous. Vous comprenez aussi, je pense, que ce qui se fait en moi se produit également dans tous ceux qui parlent. Je sais donc ce que je veux dire, je le possède dans mon esprit, je cherche des termes pour l'exprimer; avant que ces termes soient prononcés par ma voix, je possède assurément la parole, la pensée en moi-même: Ainsi la parole est en moi antérieure à la voix; elle existe d'abord, la voix ne vient qu'ensuite. En toi, au contraire, c'est l'oreille qui est frappée d'abord du son de ma voix pour porter ma pensée, ma parole à ton esprit. Comment connaîtrais-tu ce qui était en moi avant aucune émission de voix, si ma voix ne l'avait porté jusqu'à toi?

Ne s'ensuit-il pas, si Jean est la voix, et le Christ la Parole et le Verbe, que le Christ est antérieur à Jean, mais dans le sein de Dieu, et que Jean parmi nous est antérieur au Christ? Quel mystère admirable, mes frères! Méditez-le, pénétrez-vous de plus en plus de la grandeur de cette vérité.

Je suis charmé de votre intelligence, elle m'enhardit près de vous, mais avec l'aide de Celui que je prêche, moi si petit et lui si grand, moi un homme quelconque et lui le Verbe de Dieu. Donc, avec son secours, je m'enhardis près de vous, et après avoir exposé cette formation et cette distinction de la voix et de la parole ou du verbe, je vais indiquer quelques conséquences.

D'après les mystérieux desseins de Dieu, la voix se

personnifiait dans saint Jean : mais seul il n'était pas la voix; car tout homme qui prêche le Verbe est la voix du Verbe, et ce que la voix de notre bouche est à la pensée conçue dans notre cœur, toute âme pieuse qui prêche le Verbe l'est à ce Verbe dont il est dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était en Dieu dès le commencement (1) ». Combien de paroles ou plutôt combien de voix produit aussi le Verbe conçu dans notre intelligence! Combien de prédicateurs a envoyés le Verbe tout en demeurant dans le sein de son Père! Il a envoyé les patriarches, il a envoyé les Prophètes, il a envoyé en si grand nombre les grands hommes qui l'ont fait connaître d'avance. Autant de voix qu'il a fait entendre sans sortir du sein de son Père; mais après toutes ces voix le Verbe est venu lui-même et tout seul, porté par sa chair, comme par sa voix, comme sur un véhicule sacré. Eh bien! réunis toutes ces voix qui ont précédé le Verbe, et mets-les dans la personne de Jean. Il en était comme l'incarnation, comme la personnification mystérieuse et sacrée. Si donc il a été seul et spécialement appelé *la Voix*, c'est qu'il était comme le symbole et la représentation de toutes ces autres voix.

5. Considérez maintenant la portée de ces mots : « Il « faut qu'il croisse et que je diminue ». Mais pourrai-je exprimer ma pensée? Pourrai-je même, non pas vous faire comprendre, mais comprendre moi-même de quelle manière, dans quel sens, dans quel but, pour quel motif, la voix elle-même, saint Jean a dit, d'après la distinction que je viens d'établir entre la voix et la parole : « Il faut qu'il croisse et que je diminue (2) » ? O mystère profond et admirable! Contemplez la voix

(1) Jean, I, 1, 2. — (2) Jean, III, 30.

en personne, ce précurseur en qui se résument symboliquement toutes les voix, disant de la personne du Verbe : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ! » Pourquoi ce langage ? Examinez.

L'Apôtre dit : « Nous connaissons partiellement et « partiellement nous prophétisons ; mais quand viendra « ce qui est parfait, alors s'évanouira ce qui est « partiel (1) ». Qu'entendre par *ce qui est parfait* ? « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu et le Verbe était Dieu : » Voilà *ce qui est parfait*. Qu'est-ce encore que ce qui est parfait ? Dites-le-nous à votre tour, apôtre Paul. « Il avait la nature « même de Dieu et il ne crut pas usurper en se faisant « l'égal de Dieu (2) ». Eh bien ! ce Dieu égal à Dieu le Père, ce Verbe de Dieu, qui demeure dans le sein de Dieu et par qui tout a été fait, nous le verrons tel qu'il est, mais à la fin seulement. Pour le moment en effet, comme s'exprime l'Évangéliste saint Jean, « mes « bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu, et ce « que nous serons ne se voit pas encore. Nous savons, « mes bien-aimés, que nous serons semblables à Dieu, « lorsqu'il apparaîtra, parce que nous le verrons tel « qu'il est (3) ». Cette vue de Dieu nous est promise ; c'est pour y parvenir que nous travaillons à nous instruire et à purifier nos cœurs. « Bienheureux, est-il « dit, ceux qui ont le cœur pur, car ils verront « Dieu (4) ».

Le Sauveur montrait ici son corps, il montrait à ses serviteurs sa nature de serviteur, après les voix nombreuses dont il s'était fait précéder, il voulut que son corps sacré fût en quelque sorte sa voix spéciale. Un jour qu'on lui demandait à voir son Père, comme si on l'eût vu lui-même tel qu'il est, lui le Fils égal au

(1) Cor., XIII, 9, 10. — (2) Philipp., II, 6. — (3) I Jean, III, 2. — (4) Matt., V, 8.

Père qui parlait à ses serviteurs sous sa forme de serviteur : « Seigneur, lui dit Philippe, montrez-nous « votre Père et cela nous suffit ». C'était le but de tous ses désirs, le terme de ses progrès, et après y être parvenu, il ne lui restait plus rien à ambitionner. « Montrez-nous votre Père, et cela nous suffit ». C'est bien, Philippe, c'est bien ; tu comprends à merveille que le Père te suffit. Qu'il te suffit? qu'est-ce à dire? Que tu ne chercheras plus rien au delà ; il te comblera, il te rassasiera, il te rendra parfait. Mais examine si Celui qui te parle ne te suffirait pas aussi. Te suffirait-il seul ou conjointement avec son Père? Eh! comment te suffirait-il seul, puisque jamais il ne se sépare de son Père? A ce désir qu'a Philippe de voir le Père, le Fils va répondre : « Il y a si longtemps que je « suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore? « Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père (1) ». — Ces mots : « Qui me voit, Philippe, voit aussi mon Père », ne signifient-il pas : Tu ne m'as donc pas vu, puisque tu cherches à voir mon Père? « Qui me voit, Philippe, « voit aussi mon Père ». Pour toi, tu me vois et tu ne me vois pas. Tu ne vois pas en moi Celui qui t'a fait, mais tu vois ce que je me suis fait pour toi. » Qui me « voit, voit aussi mon Père ». Pourquoi parle-t-il ainsi, sinon parce qu' « ayant la nature de Dieu, il n'a pas « cru usurper en se disant égal à Dieu ». Qu'est-ce que Philippe voyait en lui? Il voyait qu' « il s'est anéanti « en prenant une nature d'esclave, en devenant sem- « blable aux hommes et en paraissant homme par « l'extérieur (2) ». Voilà ce que voyait Philippe, la nature d'esclave, avant de devenir capable de voir en lui la nature de Dieu.

N'oublions pas que Jean était la personnification de

(1) Jean, XIV, 8, 9. — (2) Philip., II, 6, 7.

toutes les voix, et le Christ la personnification du Verbe. Or il est nécessaire que toutes les voix diminuent à mesure que nous devenons aptes à voir le Christ. N'est-il pas vrai que tu as d'autant moins besoin du secours de la voix d'autrui, que tu t'approches davantage de la contemplation de la sagesse ? La voix est dans les prophètes ; elle est dans les Apôtres, dans les psaumes, dans l'Évangile. Advienne ce Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu. Lorsque nous le verrons tel qu'il est, lira-t-on encore l'Évangile ? écouterons-nous encore les prophéties ? étudierons-nous encore les Epîtres des Apôtres ? Pourquoi non ? Parce que les voix se taisent quand le Verbe grandit : « Il faut qu'il « croisse et que je diminue ». Sans doute, considéré en lui-même, le Verbe ne croît ni ne déchoit. Mais en nous on peut dire qu'il croît, lorsque nos progrès dans la vertu nous élèvent vers lui. C'est ainsi que la lumière croît dans les yeux, lorsqu'en guérissant, les yeux voient plus qu'ils ne voyaient étant malades. Oui, la lumière était moindre dans les yeux souffrants que dans les yeux guéris, quoiqu'en elle-même elle n'ait pas diminué d'abord ni augmenté ensuite.

On peut donc dire que l'utilité de la voix diminue à mesure qu'on s'approche davantage du Verbe. Dans ce sens il faut que le Christ croisse et que Jean diminue. C'est ce qu'indique aussi la différence de leur mort. Jean décapité a été comme raccourci ; le Christ élevé en croix a en quelque sorte grandi. C'est ce que rappellent encore les jours de leur naisssance ; car à dater de la naissance de Jean les jours commencent à diminuer, et ils recommencent à augmenter à partir de la Nativité du Christ.

QUATRIÈME LECTURE

LE FLAMBEAU DU CHRIST

La naissance de saint Jean ayant été accompagnée de tant de merveilles, ce n'est pas sans raison qu'on la célèbre avec tant de solennité. Mais je voudrais pouvoir vous faire comprendre aujourd'hui ma pensée. — Sans doute il n'y a point de comparaison à établir entre le Christ et saint Jean. Toutefois le Christ lui-même a enseigné que saint Jean est le plus grand de tous les hommes. Aux yeux même de ses contemporains il était si grand qu'on se demandait s'il n'était pas le Christ. Mais saint Jean répondit qu'il n'en était que la voix, qu'il n'était qu'un homme mortel et fragile, tandis que le Christ, comme Verbe de Dieu, subsiste éternellement. N'était-ce pas montrer les grandeurs du Messie, en être le flambeau, selon l'expression du Messie lui-même ? Par lui-même et par ses actes il mérita encore ce titre de flambeau. En effet, s'il était le plus grand des hommes, quand on le voyait s'humilier si profondément aux pieds de Jésus, que devait-on penser de Jésus, sinon que Jésus était plus qu'un homme, qu'il était Dieu ? — Toutefois saint Jean n'est pas un flambeau ; les Apôtres sont aussi des flambeaux, des flambeaux élevés sur le chandelier, sur la croix, car ils nous prêchent le renoncement au monde et l'amour des souffrances. Montrons-nous dociles à leurs leçons.

1. Le motif qui réunit aujourd'hui cette grande assemblée est la nativité de saint Jean-Baptiste, dont l'Évangile vient de nous redire la conception et la naissance merveilleuse. Quel éclatant prodige, mes frères ! La mère de saint Jean était tout à la fois stérile

et fort avancée en âge ; son père aussi était un vieillard, et ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus espérer de postérité ; mais comme il n'y a rien d'impossible à Dieu, un fils leur fut promis. Le père ne crut pas, et pour avoir manqué de foi il perdit l'usage de la parole. Déjà en effet il était écrit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé (1) » ; et lui n'ayant pas cru ne parla pas.

Vers la même époque une Vierge conçut aussi : c'était un miracle de premier ordre et bien plus grand encore que celui-là. Si une femme stérile devient mère du héraut, une Vierge le devient du Juge. Jean naît d'un père et d'une mère ; le Christ, d'une mère seulement. Voudrions-nous comparer Jean au Christ ? Nullement, ce n'est pas sans raison toutefois qu'un si grand homme a précédé un personnage si grand. Ah ! si le Seigneur notre Dieu daignait bénir et rendre efficaces mes efforts, si je pouvais expliquer ce que je sens, ni ma misère n'échouerait, ni votre attente ne serait frustrée. Si cependant je ne puis rendre mes impressions, le Seigneur notre Dieu y suppléera dans vos cœurs, et vous accordera ce qu'il aura refusé à ma faiblesse. La raison pour laquelle je jette en avant ces réflexions, c'est que je sais, et non pas vous, ce que je voudrais dire ; c'est que je sens toute la difficulté d'exposer clairement mon idée. Je devais vous en prévenir afin que, tout en me prêtant une grande attention vous puissiez prier pour moi.

2. Elisabeth a conçu un homme, Marie en a conçu un ; Elisabeth est devenue la mère de Jean, Marie, la Mère du Christ ; le fils d'Elisabeth n'est qu'un homme, le Fils de Marie est Dieu et homme. O merveille ! comment une créature a-t-elle pu concevoir son Créateur ? Ici donc, mes frères, dans Celui qui emprunte un corps

(1) Ps. cxv, 10.

à sa Mère seulement, ne faut-il pas reconnaître Celui qui a formé le premier homme sans lui donner ni père ni mère ? Notre chute première date du moment où la femme qui nous a fait mourir reçut dans son cœur le poison du serpent ; car le serpent la portant au péché, elle s'abandonna à ce perfide. Si notre première chute vient de ce qu'une femme a reçu dans son cœur le poison du serpent, est-il étonnant que notre salut vienne de ce qu'une femme aussi a conçu dans son sein le corps du Tout-Puissant? Chaque sexe étant tombé, il fallait les relever tous deux. Une femme était l'auteur de notre perte, une femme devint pour nous le principe du salut.

3. Mais pourquoi saint Jean ? Pourquoi intervient-il ici ? Pourquoi l'envoyer en avant ? Je le dirai si je puis.

Jésus-Christ Notre-Seigneur disait de lui : « Parmi « les enfants des femmes, nul ne s'est élevé au-dessus « de Jean-Baptiste (1) ». Si donc on compare Jean aux autres hommes, il l'emporte sur tous, et pour l'emporter sur lui il n'y a que l'Homme-Dieu. Jean précède le Christ ; et il y a en lui tant de grandeur, tant de grâce, qu'on le prend pour le Christ. Alors en effet les Juifs attendaient l'avènement du Christ, promis dans les ouvrages des prophètes qu'ils avaient entre les mains. Hélas ! ils l'attendaient quand il était absent, et présent ils le mirent à mort ; ils ne voulurent pas le reconnaître et disparurent, tandis que lui se maintint avec son empire. Tous cependant ne lui manquèrent point, et beaucoup d'entre eux crurent en lui. Au milieu de cette attente où ils étaient du Christ, voyez éclater la gloire de Jean. Comme on remarquait en lui une grâce extraordinaire, comme il donnait le bap-

(1) Matt., xi, 11.

tême de la pénitence et que, semblable aux courriers envoyés en avant, il préparait la voie au Seigneur, les Juifs envoyèrent lui demander : « Qui êtes-vous? « Etes-vous Elie ou un prophète, ou bien êtes-vous le « Christ? — Je ne suis, répondit-il, ni le Christ, ni « Élie, ni un prophète. — Qui êtes-vous donc? — Je « suis la voix de Celui qui crie dans le désert (1) ». Ainsi lorsque les Juifs lui demandaient qui il était et commençaient à croire qu'il était le Christ, il répondit : « Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert ».

Si vous étiez attentifs, vous avez remarqué le passage du prophète qu'on a lu d'abord ; il y est dit : « Voix de Celui qui crie dans le désert : Préparez la « voie au Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute « vallée sera comblée ; toute montagne et toute col- « line abaissée, les tortuosités seront redressées et les « aspérités aplanies, et toute chair verra le Salut de « Dieu ». Le Seigneur dit ensuite par l'organe du prophète : « Crie! Je repris : Que crierai-je? » Le Seigneur continue : « Toute chair n'est que de l'herbe, « et tout l'éclat de la chair n'est que comme une fleur « des champs. L'herbe s'est desséchée et la fleur est « tombée, mais le Verbe du Seigneur subsiste éternel- « lement (2) ». Ainsi donc quand saint Jean disait : « Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert : Pré- « parez la voie au Seigneur », c'était comme s'il avait tenu ce langage : C'est de moi que le prophète a prédit que je crierais dans le désert. Le rôle de Jean est donc aussi de dire : « Toute chair n'est que de l'herbe, et « tout l'éclat de la chair n'est que comme la fleur des « champs. L'herbe s'est desséchée et la fleur est « tombée, mais le Verbe de Dieu subsiste éternelle- « ment ». Ce Verbe est conçu dans le sein d'une

(1) Jean, I, 21-23. — (2) Isaïe, XL, 3-8.

Vierge, et une voix le fait retentir au milieu du désert.

Quand la voix ne fait pas entendre une parole ou un verbe, elle n'est qu'un bruit qui retentit aux oreilles ; est-elle même un bruit véritable ? Toute parole est une voix, mais toute voix n'est pas une parole. Qu'un homme ouvre la bouche et crie de toutes ses forces, il fait entendre une voix, non pas une parole. Quand la voix prend-elle le nom de parole ? Quand la voix exprime une idée, elle prend le nom de parole. Supposons que ma voix ne se fasse pas encore entendre ; je veux cependant dire quelque chose : la parole est alors dans mon esprit ; la parole est dans mon esprit, quand la voix n'est pas encore dans ma bouche. Par conséquent la Parole peut exister indépendamment de la voix, et la voix indépendamment de la parole. Mais unis la voix à la parole ; la parole alors se manifeste.

Par rapport à Marie, qu'est-ce que le Christ ? La Parole cachée. Une voix vient de se faire entendre devant cette Parole. Qu'est-ce que Jean ? « La voix de « Celui qui crie dans le désert ». Qu'est-ce que le Christ ? « Au commencement était le Verbe (1) ». Et toi, ô voix ? et toi, mortel ? « Toute chair n'est que de « l'herbe, et toute la gloire de l'homme n'est que « comme la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée, « et la fleur est tombée ; mais la Parole du Seigneur « subsiste éternellement ». Attache-toi à cette Parole, car le Verbe est pour toi devenu de l'herbe. Le Christ est le Verbe incarné.

Ah ! puisque « toute chair n'est que de l'herbe, » et puisque « tout l'éclat de la chair ressemble à la fleur « des champs », dédaignons les biens présents et portons vers l'avenir nos espérances. « Toute vallée sera « remplie » : toute humilité sera élevée ; « toute mon-

(1) Jean, I, 1.

« tagne et toute colline sera abaissée » : tout orgueil sera déprimé. Abats les montagnes, comble les vallées, tu obtiens une plaine. Donne-moi des riches et des hommes qui brillent de tout l'éclat de l'herbe; qu'ils prêtent l'oreille à ces mots : « Dieu résiste aux super- « bes, et il donne aux humbles sa grâce (1) ». Donne-moi des pauvres découragés, qui aient conscience de leur faiblesse : qu'ils ne désespèrent point, qu'ils croient en Celui qui est venu pour tous les hommes. Que les uns donc s'élèvent et que les autres s'abaissent. Que Celui qui doit venir trouve ainsi une plaine et non des pierres où il se heurte le pied. C'est pour écarter ces obstacles que saint Jean disait : « Préparez la voie au Seigneur » ; au Seigneur et non au serviteur.

4. Pourtant « n'es-tu pas le Christ ? » poursuivent les Juifs. Si Jean n'était pas une de ces vallées qu'il faut combler, mais une montagne à abattre, quelle occasion pour lui de tromper ! Quand on l'interrogeait, c'était pour ajouter foi à sa réponse ; car on avait tant d'admiration pour la grâce qui éclatait en lui, qu'on croyait sans hésitation ce qu'il disait. Il pouvait donc alors tromper aisément le genre humain ; on l'aurait cru, s'il avait dit : Je suis le Christ. Mais en se parant d'un titre étranger, il aurait perdu son propre mérite. D'ailleurs, s'il s'était vanté d'être le Christ, ne se serait-il pas dit lui-même : « Pourquoi t'élever ainsi ? « Toute chair n'est que de l'herbe, et son éclat ressem- « ble à la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée et « la fleur est tombée. Sache que ce qui demeure « éternellement, c'est le Verbe du Seigneur ».

Ainsi Jean se connaissait, et c'est avec raison que le Seigneur l'a nommé un flambeau. « Il était un flam- « beau ardent et luisant, disait de Jean-Baptiste le

(1) Jacq., IV, 6.

« Sauveur même ; et vous avez voulu un moment vous « réjouir à sa lumière (1) ». Que dit de lui toutefois Jean l'Évangéliste ? « Il y eut un homme envoyé de « Dieu ; il se nommait Jean. Il vint en témoignage, « pour rendre témoignage à la lumière. il n'était pas « la lumière ». Qui n'était pas la lumière ? Jean-Baptiste. Qui dit cela ? Jean l'Évangéliste. « Il n'était pas « la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la « lumière ». Comment ! de celui dont la Lumière dit elle-même ; « Il était un flambeau ardent et luisant », tu dis : « Il n'était pas la lumière ? » — Mais je sais, répond l'Evangéliste, de quelle lumière j'entends parler ; je sais en comparaison de quelle lumière un flambeau n'est pas lumière. Ecoute ce qui suit : « Celui-là « était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant « en ce monde (2) ». Ce n'est pas Jean, c'est le Christ qui éclaire tous les hommes. Aussi pour ne s'éteindre pas au souffle de l'orgueil, Jean reconnut-il qu'il n'était qu'un flambeau. Un flambeau peut s'allumer et s'éteindre : le Verbe de Dieu ne peut s'éteindre jamais, un flambeau le peut toujours.

5. Le plus grand des hommes a donc été envoyé pour rendre témoignage à Celui qui est plus qu'un homme. Quand, en effet, celui que nul ne surpassa parmi les enfants des femmes, s'écrie : « Je ne suis pas le Christ », et que devant le Christ il s'humilie, c'est que sûrement le Christ est plus qu'un homme. Veux-tu aller à Jean, le plus grand des hommes ? Mais le Christ est plus qu'un homme. Ainsi donc en voyant le précurseur, cherche le Juge ; crains le Juge en entendant la voix de son héraut. Jean est un envoyé ; il a prédit l'apparition prochaine du Messie. Quel témoignage lui rend-il ? Ecoute : « Je ne mérite pas, dit-il, de dénouer les

(1) Jean, v, 35. — (2) Jean, i, 6-9.

« courroies de sa chaussure (1) ». — Comprends-tu bien, ô homme, ce que tu ferais alors ? — « Quiconque « s'abaisse sera élevé (2) ». — Que dit-il encore du Christ ? « Nous avons tous reçu de sa plénitude (3) ». *Tous*, qu'est-ce à dire ? C'est que patriarches, prophètes ou apôtres sacrés, envoyés avant ou après l'Incarnation, « nous avons tous reçu de sa plénitude ». Nous sommes comme des vases ; il est lui, la Fontaine.

Si donc nous avons bien compris ce mystère, Jean, mes frères, n'est qu'un homme, et le Christ est Dieu. Que l'homme donc s'humilie ; c'est Dieu qui doit être élevé. Pour apprendre à l'homme à s'humilier, Jean est né le jour où commencent à décroître les jours : et pour enseigner qu'il faut exalter Dieu, le Christ est né le jour où les jours commencent à croître. Mystère profond ! Si nous célébrons la naissance de Jean comme celle du Christ, c'est que cette naissance aussi est remplie d'enseignements sacrés. De quels enseignements ? De ceux qui nous montrent en quoi consiste notre grandeur. Afin de croître divinement, diminuons humainement. Humilions-nous en nous-mêmes pour grandir en Dieu. Les morts différentes de Jean et du Christ nous montrent aussi cette grande vérité d'une manière frappante. Pour dire à l'homme de diminuer, Jean a perdu la tête ; pour lui dire aussi combien il doit exalter Dieu, le Christ a été élevé en croix. Jean a été envoyé pour nous servir de modèle et pour nous attacher au Verbe. Tant que puisse se vanter l'orgueil humain, si éminente que soit la sainteté dont il se flatte, qui jamais égalera Jean ? Toi qui t'estimes grand, jamais, qui que tu sois, tu ne seras ce qu'il était. Il n'était pas né encore, et déjà par son tressaillement dans le sein maternel il prédisait la prochaine naissance

(1) Jean, I, 27. — (2) Luc, XIV, 11. — (3) Jean, I, 16.

du Seigneur. Est-il rien de plus sublime que cette sainteté ? Imite-la, écoute ce qu'il dit du Christ : « Nous « avons tous reçu de sa plénitude ». C'est le flambeau qui te montre durant la nuit la source où lui-même a bu : « Nous avons tous reçu de sa plénitude. — Nous « tous » : il est la Fontaine, nous sommes des vases ; il est le Jour, nous sommes des flambeaux. Triste faiblesse humaine ! c'est avec un flambeau qu'on cherche le jour.

6. Mais les Apôtres sont aussi, mes frères, des flambeaux de ce jour. Ne vous imaginez point que Jean seul était un flambeau à l'exclusion des Apôtres. Le Seigneur ne dit-il pas à ceux-ci : « Vous êtes la lumière du monde ? » Ils ne devaient pas toutefois se croire lumière au même titre que Celui dont il écrit : « Celui- « là était la lumière véritable qui éclaire tout homme « venant en ce monde » ; aussi le Sauveur s'empresse-t-il de leur enseigner quelle est la vraie lumière. Après avoir dit : « Vous êtes la lumière du monde » ; il ajoute : « Nul n'allume un flambeau pour le mettre « sous le boisseau ». Si j'ai dit que vous êtes lumière, j'entendais par là un flambeau ; gardez-vous donc de tressaillir d'orgueil, pour ne pas éteindre cette petite flamme. Je ne veux pas vous mettre sous le boisseau ; mais pour que vous répandiez la clarté vous serez sur le chandelier. Quel est ce chandelier ? Apprenez-le, et pour y être placés, soyez des flambeaux. La croix du Christ est comme un grand chandelier. Celui qui veut répandre la lumière ne doit pas rougir de ce chandelier de bois.

Veux-tu comprendre que le chandelier est réellement la croix du Christ ? Prête l'oreille : « Nul n'allume un « flambeau pour le placer sous le boisseau ; on le met « sur un chandelier pour éclairer tous ceux qui sont « dans la maison. Que votre lumière brille donc

« devant les hommes de manière qu'ils voient vos « bonnes œuvres et qu'ils glorifient », non pas toi, car en cherchant à te glorifier tu cherches à t'éteindre; « mais votre Père qui est dans les cieux (1) ». Que vos bonnes œuvres servent ainsi à faire glorifier votre Père. Vous n'avez pu, pour devenir des flambeaux, vous allumer vous-mêmes ni vous placer sur le chandelier; faites donc glorifier Celui qui vous a accordé cette faveur.

Écoute aussi l'apôtre saint Paul, écoute ce flambeau qui pétille en quelque sorte sur la croix. « A Dieu ne plaise », dit-il, (ici applaudissent ceux qui connaissent la suite du texte) « à Dieu ne plaise », quoi ? « que je me glorifie dans autre chose que dans « la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Je me glorifie d'être sur le chandelier; si on me l'ôte, je tombe. « A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre « chose que de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « par qui le monde m'est crucifié comme je le suis au « monde (2) ». Vous venez d'applaudir, de montrer vos bonnes dispositions. Que le monde vous soit donc crucifié et soyez vous-mêmes crucifiés au monde. Qu'est-ce à dire ? Ne demandez point la félicité au monde; abstenez-vous du bonheur du monde. Le monde vous flatte, évitez ce corrupteur; il vous menace, ne redoutez point cet ennemi. Ne te laisses-tu corrompre ni par les biens ni par les maux du monde ? Le monde t'est crucifié et tu l'es au monde. Sois heureux d'être sur le chandelier; pour n'y pas perdre ton éclat, ô flambeau, conserves-y toujours l'humilité; prends garde que l'orgueil ne vienne à t'éteindre. Garde avec soin ce que tu es devenu, pour te glorifier de Celui qui t'as fait ce que tu es. Qu'étais-tu, en effet, ô homme ? Qui que tu sois, ô

(1) Matt., v, 14-16. — (2) Gal., vi, 14.

homme, considère ce que tu étais en naissant. Fusses-tu noble de naissance, tu étais tout nu en venant au monde : qu'est-ce donc que la noblesse ? Le pauvre et le riche sont également nus à leur naissance. Pour être noble d'origine, vis-tu autant qu'il te plaît? C'est à ton insu que tu es entré dans la vie, et malgré toi que tu en sors. Regarde enfin dans les tombeaux; y distingueras-tu les ossements des riches.

CINQUIÈME LECTURE

RAPPORTER TOUT A DIEU

Si Dieu a fait de saint Jean-Baptiste le plus grand des hommes, c'était pour qu'en s'abaissant devant le Christ il montrât visiblement que le Christ est plus qu'un homme. Si Zacharie est châtié pour avoir prononcé à peu près les mêmes paroles que Marie, c'est que Dieu voyait dans les deux cœurs des intentions bien différentes. Si enfin Marie est si grande et si sainte, c'est à la grâce de Dieu qu'elle en est redevable, et elle-même proclame que c'est aux humbles que Dieu accorde cette grâce, tandis qu'il rejette les orgueilleux. Tout donc nous prouve dans ce mystère qu'il faut tout rapporter à Dieu, éviter avec soin l'orgueil des Pharisiens et l'orgueil plus grand encore des Pélagiens actuels.

1. Saint Jean, non pas saint Jean l'Évangéliste, mais saint Jean-Baptiste, a été envoyé devant le Christ pour lui préparer les voies. Voici le témoignage que le Christ rend à Jean : « Nul d'entre les enfants des

« femmes ne s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste (1) ». Voici d'autre part le témoignage que Jean rend au Christ : « Celui qui vient après moi est plus grand que « moi, et je ne mérite pas de dénouer les courroies de « sa chaussure (2) ». Examinons ces deux témoignages, celui que rend le Seigneur au serviteur, et celui que le serviteur rend au Seigneur.

Quel est le témoignage rendu par le Seigneur à son serviteur ? « Parmi les enfants des femmes, nul ne « s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste ». Et quel est le témoignage rendu par le serviteur à son Seigneur? « Celui qui vient après moi est plus grand que moi ». Mais si aucun des enfants des femmes n'est plus grand que Jean-Baptiste, que doit-on penser de Celui qui est plus grand que lui? Jean est un grand homme, après tout ce n'est qu'un homme; si le Christ est plus grand encore que Jean, c'est qu'il est Dieu et homme tout ensemble.

Tous deux sont nés d'une manière admirable, tous deux, savoir : le héraut et le Juge, le flambeau et le Jour, la voix et le Verbe, le serviteur et le Seigneur. C'est dans un sein stérile, avec le concours d'un père déjà vieillard et d'une mère qui depuis longtemps avait passé l'âge, que le Seigneur se forma un serviteur; et c'est dans le sein d'une Vierge, sans le secours d'aucun père, que le Seigneur se forma un corps, lui qui avait formé le premier homme sans le concours d'aucune mère. « Parmi les enfants des femmes nul ne « s'est élevé plus haut que Jean-Baptiste ». Jean paraissait si grand que plusieurs le prenaient pour le Christ. Mais l'orgueil ne le porta point à adopter cette erreur étrangère, il ne se permit point de dire : Je suis ce que vous pensez ; mieux inspiré, il reconnut son

(1) Matt., XI, 11. — (2) Jean, I, 27.

néant jusqu'à se prosterner aux pieds du Seigneur, jusqu'à parler en serviteur des courroies de sa chaussure : Humble flambeau, il ne voulait point s'éteindre au souffle de l'orgueil.

2. Aussi comme il était destiné, dès sa naissance, à révéler un grand mystère, il est le seul juste dont l'Église célèbre la nativité. On célèbre bien la naissance du Seigneur, mais c'est le Seigneur. Montrez-moi parmi les patriarches, parmi les prophètes, parmi les Apôtres, un serviteur de Dieu autre que saint Jean, dont l'Eglise du Christ solennise la naissance. Il en est plusieurs dont nous honorons le martyre ; Jean est le seul dont nous fêtions le jour natal.

Vous avez remarqué, pendant la lecture de l'Evangile dans quel ordre sont nés, l'un et l'autre, le précurseur et le Souverain, ou comme je viens de dire, le héraut et le Juge, la voix et le Verbe. L'ange Gabriel annonce l'avènement de Jésus-Christ Notre-Seigneur, L'un précède, l'autre le suit ; l'un précède en obéissant, l'autre le suit en le dirigeant ; car s'il lui est postérieur par l'âge, il lui est bien supérieur par l'autorité. Jean en effet n'a-t-il pas été créé par le Christ? Le Christ aussi n'a-t-il pas été créé après Jean, et n'est-il pas ainsi Créateur et créé, Créateur avant l'existence de sa Mère et créé dans le sein de sa Mère? Pourquoi dire qu'il est Créateur avant l'existence de sa Mère? Parce que lui-même a dit, au rapport de l'Evangile : « Je « suis avant Abraham (1) » ; écoutez ou lisez cela. C'est peu de dire que dès avant Abraham il était Créateur; il l'était avant l'existence d'Adam, avant la formation du ciel et de la terre, avant la création de tous les anges et de toutes les créatures spirituelles, soit Trônes, soit Dominations, soit Principautés, soit Puis-

(1) Jean, VIII, 58.

sances, de tout enfin. Effectivement, « au commence-« ment était » et ne fut pas fait « le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était en Dieu « dès le commencement. Tout a été fait par lui (1) ». Si c'est tout, ce sont donc les choses visibles et invisibles, le ciel et la terre et la Vierge Marie; puisque la Vierge Marie, elle aussi, a été formée de terre, et qu'ainsi le Christ qui a formé la terre a été formé de terre lui-même. Aussi « la vérité s'est-elle élevée de terre (2) ».

3. Je voudrais donc rappeler brièvement à votre charité quel est notre grand mystère. Beaucoup devaient s'imaginer que le Christ n'était qu'un homme, qu'il n'était rien de plus. C'est pour ce motif qu'un grand homme, que le plus grand des hommes, que Jean lui rendit témoignage en se soumettant à lui, en s'abaissant, en s'humiliant devant lui. Combien ne se serait-il pas humilié, s'il avait dit de lui-même qu'il méritait de dénouer les courroies de sa chaussure! Soyez attentifs, car c'est ici le grand mystère. Combien donc Jean se serait humilié s'il s'était reconnu digne de cette fonction! Que penser de lui quand il proclame qu'il n'en est pas digne? C'est pour ce motif qu'on a distingué le jour de sa naissance et qu'il a été recommandé à l'Église d'en faire la fête.

4. Néanmoins, si grande que soit la différence entre les deux mères, puisque l'une est Vierge et que l'autre est une femme stérile, puisque l'une a enfanté par l'opération du Saint-Esprit le Fils même de Dieu, Notre-Seigneur, et que l'autre a conçu de son vieil époux le précurseur du Seigneur; en voici une autre que je vous prie de considérer :

Zacharie manqua de foi. Comment en manqua-t-il ?

(1) Jean, I, 1-3. — (2) Ps. LXXXIV, 3.

Il demanda à l'Ange un moyen de s'assurer de la vérité de sa promesse, attendu qu'il était vieux déjà et que sa femme était fort avancée en âge. L'ange alors lui répondit : « Voilà que tu seras muet et que tu ne pour-« ras parler jusqu'au jour où ces deux choses arrive-« ront, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui « s'accompliront en leur temps ». Le même ange arrive près de Marie, il lui annonce que d'elle doit naître le Christ incarné, et Marie fait une réponse analogue. En effet, Zacharie demande : « Comment m'assurer de « cela ? car je suis un vieillard, et mon épouse est « fort avancée en âge ». L'ange lui répond : « Voilà « que tu seras muet, et tu ne pourras parler jusqu'au « jour où ces choses s'accompliront, attendu que tu « n'as point cru à mes paroles ». Puis, en punition de son manque de foi, Zacharie devient muet. Qu'est-ce que le prophète avait dit de Jean : « Voix de Celui qui « crie dans le désert (1) ». Zacharie devient donc muet quand il doit engendrer la voix ! Il est muet pour n'avoir pas cru ; il était juste qu'il le fût jusqu'à ce que naquit la voix. S'il a été dit avec raison, ou plutôt comme il a été dit avec raison : « J'ai cru, c'est pour-« quoi j'ai parlé (2) » ; puisqu'il ne croyait point, il ne devait point parler. Cependant, Seigneur, je vous en prie, je vous en conjure conjointement avec ceux qui m'écoutent, ouvrez-nous, montrez-nous comment résoudre la question suivante. Zacharie demande à l'ange de quelle manière il peut s'assurer de ce qui vient de lui être annoncé, car il est vieux et son épouse est fort avancée en âge; on lui répond : « Parce que tu n'as « point cru, tu seras muet ». On annonce à la Vierge Marie la naissance du Christ ; elle aussi interroge sur le moyen, et elle dit à l'ange : « Comment cela se fera-

(1) Isaïe, XL, 3. — (2) Ps. CXV, 10.

« t-il ? Car je ne connais point d'homme ». L'un dit : « Comment m'assurer de cela ? car je suis vieux, et « mon épouse est fort avancée en âge ». L'autre : « Comment cela se fera-t-il ? Car je ne connais point « d'homme ». Eh bien ! au premier il est répondu : Tu seras muet pour avoir manqué de foi ; quant à la seconde, au lieu de lui imposer silence, on lui fait connaître le moyen. « Comment cela se fera-t-il ? car je ne « connais point d'homme », dit-elle. Et l'ange reprend : « L'esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du « Très-Haut vous couvrira de son ombre ». Voilà comment s'accomplira ce que vous demandez ; voilà comment vous deviendrez mère sans connaître aucun homme ; voilà le moyen ; c'est que « l'Esprit-Saint « surviendra en vous et que la vertu du Très-Haut « vous couvrira de son ombre ». A l'ombre d'une telle sainteté, ne crains pas les ardeurs de la passion.

Pourquoi cette différence ? Si nous examinons les paroles, il semble que tous deux, Zacharie et Marie, ont également cru ou douté également. Mais si nous pouvons écouter les paroles, Dieu peut aussi interroger les cœurs.

5. Nous le comprenons, mes très chers, quand Zacharie dit à l'ange : « Comment m'assurerai-je de cela ? « car je suis vieux, et mon épouse est fort avancée en « âge », il ne cherchait pas à s'instruire, il exprimait son incrédulité ; mais quand Marie dit au contraire : « Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point « d'homme », elle ne se défiait pas, elle demandait des renseignements, elle questionnait, mais elle ne doutait pas de la promesse qui lui était faite.

Ah ! elle était vraiment pleine de grâce ; aussi bien l'ange lui dit-il en l'abordant : « Je vous salue, pleine « de grâce ». Qui parlerait convenablement de cette grâce ? Qui suffirait à en rendre grâces ? L'homme est

créé, puis il périt victime de son libre arbitre ; le Créateur ensuite se fait homme, pour ne pas laisser périr entièrement l'homme fait par lui. Celui qui, dès le commencement, est le Verbe de Dieu, Dieu dans le sein de Dieu et le Créateur de toutes choses, celui-là se fait chair. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi « nous (1) ». Le Verbe donc se fait chair, en ce sens que la chair s'unit au Verbe, et non point en ce sens que le Verbe disparaisse dans la grâce. O grâce divine ! Étions-nous dignes, hélas ! d'un tel bienfait ?

6. Mais considérez ce que dit cette sainte Vierge, ce que dit Marie avec la foi, avec la grâce dont elle est pleine, elle qui doit demeurer vierge tout en devenant Mère. Que dit-elle parmi tant de vérités dont il nous serait trop difficile de parler en détail ? Que dit-elle ? « Il a rempli de biens les affamés et renvoyé les riches « les mains vides (2) ». Qu'entendre ici par les affamés ? Les humbles, les pauvres. Et par les riches ? Les orgueilleux, les superbes.

Nous n'irons pas chercher au loin : maintenant encore voyez dans le même temple un de ces riches que Dieu renvoie les mains vides, et un de ces pauvres qu'il remplit de biens. « Deux hommes montèrent au temple « pour y prier. L'un était pharisien, et l'autre publi- « cain. Le pharisien disait ». Que disait-il ? Écoute ce riche plein de lui-même et exhalant le rassasiement de l'orgueil et non de la justice : « Dieu, dit-il, je vous « rends grâces de ce que je ne suis point comme les « autres hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, « ni comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; « je donne la dîme de tout ce que je possède ». Es-tu venu pour prier ou pour te louer ? Tu prétends avoir tout, et ne te croyant pas dans le besoin, tu ne deman-

(1) Jean, I, 14. — (2) Luc, 1.

des rien. Comment dire que tu es venu prier ? « Sei-« gneur, je vous rends grâces ». Il ne dit pas : Sei-gneur, faites-moi grâce. « Car je ne suis pas comme « les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adul-« tères ». Il n'y a donc que toi de juste ? « Ni comme « ce publicain ». C'est une insulte plutôt qu'un tres-saillement de joie. « Je jeûne deux fois la semaine, je « donne la dîme de tout ce que je possède ». O riche ! que tu as besoin d'être appauvri ! Viens, pauvre ; viens, publicain ; ou plutôt reste où tu es. Car « le publicain « se tenait éloigné ». Mais le Seigneur s'approchait de cet humble, « Il n'osait pas même lever les yeux au « ciel ». Mais il avait le cœur là où il n'osait lever les yeux. « De plus il se frappait la poitrine en disant : « Seigneur, prenez pitié de moi, qui suis un pécheur » O affamé, tu seras rempli de biens.

7. Seigneur, vous avez ouï la double plaidoierie ; prononcez la sentence. Vous, mes frères, écoutez cette sentence qui décide entre les parties. Le condamné n'en appelle point, car il n'est personne à qui il puisse en appeler. Il n'en appelle pas du Fils au Père ; attendu que « le Père ne juge personne ; il a remis tout juge-« ment au Fils (1) ». Que la Vérité prononce donc entre les parties. « En vérité je vous le déclare, dit-« elle, celui-ci sortit du temple justifié, plutôt que ce « pharisien ». Pourquoi, je vous le demande ? Où est sa justice ? Veux-tu le savoir ? « Parce que quiconque « s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera « exalté (2) ». Par qui sera exalté celui qui s'humilie, et humilié celui qui s'exalte ? Par Celui « qui remplit « de biens les affamés et qui renvoie les riches avec « les mains vides ».

Va maintenant et vante tes richesses ; flatte-toi et

(1) Jean, v, 22. — (2) Luc, xviii, 10-14.

t'écrie : Je suis dans l'opulence ; et dans quelle opulence, puisque je suis juste, si je veux l'être, comme je ne le suis pas, si je n'y aspire point! Il dépend de moi d'être juste ou de ne l'être pas. N'entends-tu pas ces paroles d'un psaume : « Ceux qui se confient dans « leur vertu (1)? » Ainsi c'est Dieu qui t'a donné le corps, les sens, l'âme, l'esprit, l'intelligence ; et c'est toi qui te donnes la justice ? Sans la justice, qu'est-ce que le corps et les sens, qu'est-ce que l'âme, l'esprit et l'intelligence? N'est-il pas vrai que sans la justice tout cela ne fera que te conduire au supplice ? Ainsi, Dieu t'aurait donné ce qu'il y a de moindre en toi, et tu serais assez riche pour te donner ce qu'il y a de plus précieux ? Mauvais riche, ah ! mauvais riche, tu seras appauvri, si toutefois tu possèdes ce que tu prétendais posséder. « Qu'as-tu en effet que tu ne l'aies reçu (2) ? » Comment, tu n'as pas même appris, de ce pharisien orgueilleux et opulent, à rendre grâces à Dieu de ce que tu prétendais avoir ?

(1) Ps. XLVIII, 7. — (2) I Cor., IV, 7.

SIXIÈME LECTURE

TOUT RAPPORTER A DIEU

De même que les merveilles qui éclatent à la naissance de saint Jean sont destinées à mettre davantage en relief les grandeurs de Jésus-Christ, ainsi la conduite de Zacharie en face de l'ange fait mieux ressortir la vertu de Marie, que sa foi rend mère sans qu'elle cesse d'être vierge. Mais aussi Marie proclame hautement qu'elle doit tout à la grâce de Dieu.

1. Il n'est pas besoin de vous dire quel jour nous célébrons aujourd'hui, puisque vous avez tous entendu lire l'Evangile. Aujourd'hui donc naît parmi nous saint Jean, le précurseur du Seigneur, le fils d'une mère stérile qui annonce le fils de la Vierge, le serviteur qui annonce son Maître. En effet, l'Homme-Dieu devant avoir pour Mère une Vierge, s'est fait précéder d'un homme admirable qui a pour mère une femme stérile ; afin que l'homme admirable se proclamant indigne de dénouer les courroies de ses souliers, on reconnût le Dieu fait homme. Admire Jean autant que tu en es capable; ton admiration tourne au profit du Christ : au profit du Christ, non pas en ce sens que tu lui donnes, mais en ce sens que tu fais en lui des progrès. Admire donc Jean autant que tu le peux.

Or, tu viens d'entendre de quoi admirer en lui. Un ange l'annonce au prêtre, son père, et celui-ci ne croyant pas, l'ange le rend muet; il reste ainsi sans

parole jusqu'à ce que sa langue se délie à la naissance de son fils. Jean est conçu par une femme stérile et de plus avancée en âge : ce qui est l'infécondité ajoutée à l'infécondité. L'ange aussi prédit ce qu'il sera ; la prophétie s'accomplit, et ce qu'il y a d'extrêmement merveilleux, c'est que dès le sein de sa mère l'enfant est rempli du Saint-Esprit ; puis à l'arrivée de sainte Marie, il tressaille dans les entrailles maternelles et salue par ses mouvements Celui qu'il ne saurait saluer encore par ses paroles. Il naît et rend à son père l'usage de la parole ; le père, qui n'est plus muet, donne un nom à son fils, et tous admirent des grâces aussi éclatantes (1). Qu'était-ce, en effet, si ce n'étaient des grâces ? Qu'est-ce que Jean avait jusqu'alors mérité de Dieu ? Qu'a-t-il pu mériter de Dieu, puisqu'il n'existait pas encore ? O grâce vraiment gratuite !

2. Tous sont dans l'étonnement, dans une sorte de stupeur, et sous l'impression qu'ils ressentent, ils disent ce qu'on a écrit pour que nous ayons à le lire : « Que « pensez-vous que sera cet enfant ? car la main du « Seigneur était avec lui. — Que pensez-vous que « sera cet enfant ? » Il dépasse les bornes de la nature humaine. Nous connaissons les enfants ; mais « que « pensez-vous que sera celui-ci ? » Pourquoi dire : « Que pensez-vous que sera cet enfant, car la main du « Seigneur est avec lui ? » C'est que si nous savons déjà que la main du Seigneur est avec lui, nous ignorons encore ce qu'il sera. Sans aucun doute, il deviendra fort grand, puisque il est si grand au début. Que sera ce petit qui est si grand ? Que sera-t-il ? La faiblesse humaine est à bout, tous les esprits attentifs sont saisis d'effroi. « Que pensez-vous que sera cet « enfant ? » Il sera fort grand : que sera donc Celui

(1) Luc, 1.

qui l'emportera sur lui en grandeur? Il sera fort grand : que sera donc Celui dont la grandeur l'emportera sur sa grandeur? S'il doit être si grand, lui qui vient de commencer, que sera Celui qui était auparavant? Qui était auparavant? Que dis-je? Avant le précurseur était Zacharie; à plus forte raison Abraham, Isaac et Jacob, le ciel et la terre étaient avant lui. Que sera donc Celui qui était dès le commencement? En effet, « au commencement »; avant l'existence de Jean et de tous les autres hommes, « Dieu fit le ciel et la « terre (1) ». Veux-tu savoir ce qu'il employa pour cela? Au commencement Dieu ne fit pas le Verbe, car le Verbe était : « Au commencement était le Verbe », non pas un Verbe quelconque, car « le Verbe était « Dieu. Tout a été fait par lui ». Or, ce Verbe, qui était dès le commencement, s'est fait à son tour, pour ne laisser pas périr ce que lui-même avait fait.

« Que pensez-vous que sera cet enfant? car la main « du Seigneur est avec lui ». Si un enfant doit être si grand parce que la main du Seigneur est avec lui, que sera la main du Seigneur elle-même? Car cette main du Seigneur n'est autre que le Christ, que le Fils de Dieu, que le Verbe de Dieu. La main du Seigneur, en effet, n'est-elle pas Celui par qui toutes choses ont été faites? « Que pensez-vous que sera cet enfant? car la « main du Seigneur est avec lui ». O faiblesse humaine! que feras-tu en face du Juge, puisque tu es si peu sûre en face de son héraut? Mais qu'est-ce que je viens de dire moi-même? Je rentre dans des considérations purement humaines. Qu'est-ce que je viens de dire? Je viens de parler de héraut, de Juge. Un héraut n'est-il pas un homme? un juge n'est-il pas un homme? J'ai donc parlé de ce qui était visible dans

(1) Gen., I, 1.

le Christ : qui parlera de ce qui restait caché? « Le « Verbe s'est fait chair (1) », sans toutefois se changer en chair. Le Verbe s'est fait chair en prenant ce qu'il n'était pas, mais sans rien perdre de ce qu'il était.

Nous venons d'admirer la naissance de son héraut, que nous célébrons aujourd'hui : ne nous lassons pas de considérer Celui qui en était le but.

4. L'ange Gabriel descendit près de Zacharie ; il ne vint pas vers Élisabeth son épouse et la mère de Jean ; l'ange Gabriel vint donc vers Zacharie et non vers Élisabeth. Pourquoi? Parce que c'était Zacharie qui devait donner Jean à Élisabeth. Or, il convenait qu'en annonçant la future naissance de Jean, l'ange s'adressât à Celui qui le donnerait plutôt qu'à celle qui le recevrait. Jean devait être le fils de l'un et de l'autre, le fruit de l'union d'un homme et d'une femme ; mais, encore une fois, ce fut au père que l'ange l'annonça. Dans son message suivant, ce fut à Marie et non à Joseph que fut envoyé le même ange Gabriel, parce qu'en Marie devait se former et prendre naissance la chair du Fils de Dieu. En quels termes l'ange prédit-il au prêtre Zacharie qu'il allait avoir un fils? « Ne crains « pas, Zacharie, lui dit-il, ta prière est exaucée ». Mais quoi? mes frères, ce prêtre était-il entré dans le Saint des saints pour demander des enfants au Seigneur? Loin de nous cette idée. Comment prouver que ce n'était pas pour cela, demandera-t-on, puisque Zacharie n'a point fait connaître ce qu'il venait de demander? Je ne ferai qu'une seule et courte observation : si Zacharie avait demandé un fils, il aurait cru quand Dieu le lui fit annoncer. L'ange lui assure qu'un fils lui naîtra bientôt : il ne le croit pas, et c'est ce qu'il venait de demander. Prie-t-on sans espoir? Ne croit-on

(1) Jean, I, 1, 2, 14.

pas quand on espère? Si tu n'espères pas, pourquoi demandes-tu? Si tu espères, pourquoi ne crois-tu pas? Que dit donc l'ange? « Ta prière est exaucée; car Éli- « sabeth concevra et t'enfantera un fils ». Pourquoi? « Parce que ta prière est exaucée ». Supposons que Zacharie ait demandé : Pourquoi? est-ce que j'ai sollicité cette faveur? L'Ange n'eût été ni trompeur en répondant : « Ta prière est exaucée: car ton épouse « t'enfantera un fils ». Pourquoi, en effet, cette raison donnée par l'Ange? C'est que Zacharie sacrifiait pour le peuple, en sa qualité de prêtre. Or, le peuple attendait le Christ, et Jean l'annonçait.

4. Le même Ange, cependant, dit à la Vierge Marie : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec « vous »; déjà est avec vous Celui qui doit venir en vous. « Vous êtes bénie parmi les femmes ». Un idiotisme de la langue hébraïque, c'est d'appeler femmes toutes les personnes du sexe; c'est ce qu'attestent les saintes Écritures, et c'est ce que je remarque pour prévenir l'étonnement ou le scandale de ceux qui n'ont pas l'habitude d'en écouter la lecture. Ainsi le Seigneur y dit quelque part en terme formels : « Mettez de côté les femmes qui n'ont pas connu « d'homme (1) » Rappelez-vous aussi nos origines. Quand Ève fut formée du côté d'Adam, que dit le texte sacré? « Dieu lui tira une côte et en bâtit la « femme (2) ». Dès ce moment, Ève est appelée femme; et pourtant, quoique tirée d'Adam, elle ne s'était pas encore unie à lui. Lors donc que vous entendez l'Ange dire à Marie : « Vous êtes bénie parmi les femmes », comprenez ces paroles dans le même sens que si nous disions aujourd'hui : Vous êtes bénie parmi les personnes du sexe.

(1) Nomb., xxxi, 17, sel., les Sept. — (2) Gen., ii, 22.

Un fils est promis à Zacharie, un fils aussi est promis à sainte Marie, et celle-ci prononce à peu près les mêmes paroles qu'avait proférées Zacharie. Qu'avait dit Zacharie? « Comment m'assurer de cela? car je « suis vieux; de plus mon épouse est stérile et fort avancée en âge ». Que dit à son tour sainte Marie? « Comment cela se fera-t-il. » Les expressions se ressemblent; les dispositions sont fort différentes. Si l'oreille nous dit que les paroles sont semblables, apprenons de l'ange même combien sont dissemblables les intentions. David, après son péché, fut repris par un prophète et s'écria : « J'ai péché », et aussitôt il lui fut répondu : « Ton péché t'est remis (1) ». Saül aussi pécha et fut également repris par un prophète; il répondit aussi : « J'ai péché », mais son péché ne lui fut point pardonné, et la colère de Dieu continua à peser sur lui (2). Ici encore n'est-ce pas le même langage avec des dispositions contraires? Ah ! si l'homme entend la voix, c'est Dieu qui lit dans le cœur. L'ange vit donc que Zacharie ne parlait pas avec foi, mais avec doute et défiance; il le montra en rendant Zacharie muet et en le punissant ainsi de son manque de foi.

Sainte Marie dit dans un autre sens : « Comment « cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme ». Reconnaissez ici sa résolution de garder sa virginité. Si elle avait dû lier des rapports avec un homme, comment aurait-elle dit : « Comment cela se fera-t-il? » Si son Fils avait dû naître de la même manière que tous les autres enfants, aurait-elle dit : « Comment « cela se fera-t-il? » Mais elle avait le souvenir de sa résolution, la conscience de son vœu sacré, car elle savait ce qu'elle avait promis à Dieu, lorsqu'elle disait : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point

(1) II Rois, XII, 13. — (2) I Rois, XV, 30, 35.

« d'homme? » Sachant donc que les enfants ne naissent que par suite des relations entre époux, comme elle avait résolu de n'avoir pas de ces relations, lorsqu'elle dit : « Comment cela se fera-t-il » elle n'exprimait pas un doute sur la toute-puissance de Dieu, elle demandait comment elle deviendrait Mère. « Comment cela se fera-t-il? » Quel moyen est à employer pour y parvenir? Vous m'annoncez un Fils, vous connaissez les dispositions de mon âme, dites-moi la manière dont ce Fils me viendra. Vierge sainte, elle pouvait craindre qu'en voulant lui donner un Fils, Dieu ne désapprouvât son vœu de virginité; elle pouvait au moins rester dans l'ignorance sous ce rapport. Et si l'ange lui avait dit : Consommez votre mariage, unissez-vous à votre mari? Dieu ne pouvait parler ainsi; il avait agréé en Dieu son vœu de virginité : il ne faisait même, en l'agréant, qu'accepter d'elle ce que lui-même lui avait donné. Dites-moi donc, messager divin, « comment cela se fera-t-il? » — Reconnais ici que l'ange connaissait le secret, et que Marie, sans manquer de foi, cherchait à le savoir aussi. Aussi, la voyant chercher à s'instruire sans manquer de foi, il ne refusa pas de le lui enseigner. Voici ma réponse, dit-il : Vous resterez Vierge; croyez seulement la vérité, conservez votre virginité, recevez même ce qui la complétera. Votre foi étant intègre, votre virginité restera sans tache. Ecoutez encore comment cela se fera : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la « vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ». Sous un tel ombrage on est à l'abri des ardeurs de la passion.

« Aussi », parce que « l'Esprit-Saint surviendra en vous, et que la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre », parce que vous concevrez par la foi, non les rapports sexuels, vous donnera un Fils;

« le saint qui naîtra de vous s'appellera « le Fils du « Très-Haut ».

6. Vous qui devez être Mère, qui êtes-vous ? Comment avez-vous mérité cette grâce ? Comment se formera en vous Celui qui vous a formée ? D'où vient donc un tel bonheur ? Vous êtes Vierge, vous êtes sainte, vous avez fait un vœu sacré : voilà beaucoup de mérites ou plutôt de grâces reçues. Comment, en effet, avez-vous mérité tout cela ? En vous se forme Celui qui vous a formée, en vous se forme Celui qui vous a faite, ou plutôt Celui qui a fait le ciel et la terre. Celui qui a tout fait devient en vous le Verbe fait chair. Il y prend un corps sans perdre sa divinité. Le Verbe s'unit, le Verbe s'incorpore à la chair; votre sein est comme le lit nuptial de cette union mystérieuse; oui, cette union mystérieuse du Verbe et de la chair s'opère dans votre sein; aussi le Verbe est-il comme « l'Epoux sortant de son lit nuptial (1) ». Il vous a trouvée vierge en y entrant, il vous laisse vierge en en sortant. Il vous rend féconde sans altérer en vous l'intégrité. D'où vous vient cette grâce ?

Je semble peu réservé en faisant ces questions et importuner des oreilles si chastes en parlant ainsi. Mais, je le vois, tout en rougissant, la Vierge me répond et me dit : Vous me demandez d'où me vient ce bonheur ? Je rougirais de vous parler de ma félicité : écoutez plutôt la salutation de l'ange, et reconnaissez en moi ce qui fera votre salut. Croyez à qui j'ai cru. D'où me vient ce bonheur ? Que l'ange réponde. — Dites-moi donc, ange de Dieu, d'où vient à Marie cette faveur ? — Je l'ai fait connaître quand je lui ait dit : « Je vous salue, pleine de grâce (2) ».

(1) Ps. XVIII, 6. — (2) Luc, I, 28.

SEPTIÈME LECTURE

LA VRAIE SOURCE DE LA GRACE

Les Donatistes, comme on sait, prétendaient que la grâce conférée par un sacrement venait du ministre qui l'administrait, et conséquemment, que le sacrement ne conférait pas la grâce quand il était administré par un pécheur. Saint Augustin entreprend de réfuter cette erreur, contre laquelle il a tant écrit, dans ce discours adressé au peuple. Quelle clarté d'exposition ! quelle vigueur de logique ! Voici comment il procède. — Après avoir dit d'abord que si Jean-Baptiste est le seul de tous les saints dont on célèbre la naissance, c'est qu'il est le seul qui ait glorifié le Christ, même avant de naître ; après avoir dit encore que si saint Jean, au lieu d'être un disciple de Jésus-Christ, avait des disciples comme lui, c'était pour rendre à sa divinité un plus éclatant témoignage, saint Augustin aborde la question du baptême. Pourquoi Jésus a-t-il voulu être baptisé par saint Jean ? C'était sans aucun doute pour pratiquer la même humilité dont il nous a donné l'exemple en s'incarnant. Mais saint Jean aussi n'avait-il pas raison de s'écrier : « C'est moi qui dois plutôt être baptisé par vous ? » Jésus répond : Baptise-moi ; « ainsi doit s'accomplir toute justice ». C'est qu'il avait en vue ces hérétiques futurs qui attribueraient au ministre la grâce du sacrement. Est-ce de saint Jean que vient la sainteté de Jésus-Christ ? Saint Jean est-il l'arbre, comme ils disent, et Jésus-Christ le fruit ? Mais ne voient-ils pas que faire découler du ministre la justification, c'est faire dire au ministre qu'il est le Christ, puisque seul, le Christ justifie ceux qui croient en lui ? Pour n'exposer pas les fidèles à de stériles alarmes, s'ils venaient à craindre que tout en paraissant bon le ministre du sacrement ne fût intérieurement mauvais, ils disent que Dieu alors confère la grâce lui-même. Ne comprennent-ils pas que d'après ce principe, mieux vaudrait être baptisé par un hypocrite que par un saint, puisque baptisé par un saint on naît

d'un homme, et de Dieu quand on est baptisé par un hypocrite ? Qu'ils apprennent donc de saint Jean que si le ministre verse l'eau, c'est Jésus-Christ qui envoie la grâce et l'Esprit-Saint ; qu'à l'exemple de saint Jean encore, ils soient de vrais disciples de Jésus-Christ et avouent que de lui ils ont tout reçu.

---

1. La solennité de ce jour demande un discours solennel, lequel est d'ailleurs bien vivement attendu. Aussi, Dieu aidant, nous vous présenterons ce qu'il nous donnera, mais sans oublier, mais avec la pensée bien précise que le devoir de notre charge est de vous parler, non comme maître, mais comme ministre ; non comme à des disciples, mais comme à des condisciples ; non comme à des serviteurs, mais comme à des collègues. Car nous n'avons tous qu'un Maître, dont l'école est sur la terre et la chaire dans le ciel, et qui a eu pour précurseur ce saint Jean dont la tradition nous rapporte que ce fut aujourd'hui la naissance ; aussi la célébrons-nous aujourd'hui. Voilà ce que nous ont appris nos pères ; voilà ce que nous transmettons à la postérité avec une fidélité religieuse qu'elle devra imiter. Aujourd'hui donc nous célébrons la naissance, non pas de Jean l'Evangéliste, mais de Jean-Baptiste.

Cela posé, une question se présente qu'il ne faut pas négliger, savoir, pourquoi nous célébrons plutôt la naissance charnelle de saint Jean que la naissance de tout autre, apôtre, martyr, prophète ou patriarche ? Si on nous adresse cette question, que répondrons-nous ? Voici, je crois, autant du moins que je puis le comprendre avec une force d'intelligence aussi médiocre que la mienne, quel en est le motif : C'est après leur naissance et quand ils eurent avec l'âge atteint leur développement, que les disciples du Seigneur furent admis à son école ; ils s'attachèrent ensuite de

tout leur cœur au Sauveur, mais aucun d'eux ne le servit dès sa naissance. Reportons notre souvenir vers les prophètes, vers les patriarches : ils naquirent comme les autres hommes, ils grandirent ensuite, puis remplis de l'Esprit-Saint ils prédirent le Christ ; ils naquirent donc pour le prédire ensuite. Mais la naissance même de Jean-Baptiste fut une prédiction de l'avènement du Sauveur, puisqu'il le salua du sein de la mère qui le portait.

2. Cette question résolue comme nous avons pu la résoudre, abordons-en une autre avec toute l'énergie que nous donnera le Seigneur. Ici, en effet, se présente une autre question, laquelle me semble plus obscure et plus difficile à résoudre, et pour laquelle vous aiderez beaucoup ma faiblesse par votre attention et par vos prières. Jean-Baptiste avait reçu une grâce si éminente que, comme nous l'avons dit, étant encore dans le sein maternel il salua le Seigneur, non par ses paroles, mais par ses tressaillements, et qu'ainsi l'attrait qui l'attachait à Dieu était déjà manifeste, quoique son corps fût encore enfermé dans un autre corps. Néanmoins on ne le rencontre point parmi les disciples du Seigneur, on remarque plutôt qu'il avait lui-même des disciples. Pourquoi ? Que penser de lui ? C'est un grand homme ; quel est ce grand homme ? Que penser de cette grandeur ? Non, il ne suivait pas le Seigneur avec ses disciples, il avait lui-même des disciples pour le suivre. Loin de moi la pensée qu'il fût contre le Seigneur ! cependant il semblait vivre loin de lui. Le Christ avait des disciples, Jean en avait aussi ; le Christ enseignait, Jean enseignait également. Que dire encore ? Jean baptisait, le Christ aussi baptisait ; il y a même plus ici : Jean baptisa le Christ.

Où sont les superbes, qui, à propos de l'administration du baptême, se gonflent arrogamment d'animosité

et d'orgueil ? Où sont ces mots si peu humbles et si fiers : C'est moi qui baptise, c'est moi qui baptise ? Que n'aurais-tu pas dit, si tu avais mérité de baptiser le Christ ?

Ici déjà, votre sainteté en fait la remarque, se dessine visiblement le grand motif pour lequel Jésus devait être envoyé par son Père, et Jean envoyé en avant par Jésus. Sans doute Jean précède Jésus, mais comme les serviteurs précèdent le juge. Jésus ne s'est fait homme qu'après Jean, mais Jean a été créé par Jésus, par Dieu même. Jean était donc un homme si parfait et doué d'une grâce si éclatante, que le Sauveur disait lui-même : « Parmi les enfants des femmes, « nul ne s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste (1) ». Or, c'est ce grand homme qui reconnaît le Seigneur dans un si petit corps ; c'est cet homme qui reconnaît le Dieu qui vient de se faire homme. S'il est vrai que parmi les enfants des femmes, c'est-à-dire parmi les hommes, nul ne s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste ; quiconque est au-dessus de Jean n'est pas seulement un homme, il est Dieu. C'est pour rendre plus frappante cette conclusion que ce grand homme dut avoir des disciples, et conjointement avec eux reconnaître dans le Christ le Maître de tous. Pouvait-il faire éclater un témoignage plus saisissant de vérité, qu'en reconnaissant par ses abaissements Celui dont l'envie pouvait le porter à se faire le rival ? Jean pouvait être pris pour le Christ, être regardé comme le Christ ; il ne le voulut pas, il s'y opposa. Trompé sur son compte, on disait : Ne serait-il pas le Christ ? Et lui de répondre qu'il ne l'était pas. C'était le moyen de rester ce qu'il était ; car si Adam perdit en tombant ce qu'il était d'abord, ce fut pour avoir cherché à usurper ce qu'il

(1) Matt., xi, 11.

n'était pas. Ce souvenir revenait à cet homme si grand, mais si petit devant le Christ abaissé ; il savait cela, il se le rappelait, il n'avait garde de l'oublier, car il songeait à reconquérir ce qu'Adam avait perdu.

Comme je viens déjà de le dire, ce grand homme que glorifia la Vérité même et à qui le Seigneur rendit témoignage jusqu'à dire de lui : « Parmi les « enfants des femmes, nul ne s'est élevé au-dessus de « Jean-Baptiste », Jean put donc passer pour le Christ ; séduits même par la grâce étonnante qui brillait en lui, plusieurs le prenaient déjà pour le Christ, et ils seraient morts dans cette erreur, si lui-même en confessant sa foi ne les en avait repris. Il leur répondit donc au moment où ils avaient de lui cette opinion : « Je ne suis pas le Christ (2) ». C'était leur dire en quelque sorte : Votre méprise me fait honneur, l'opinion que vous avez de moi ajoute beaucoup à ma gloire : cependant je dois reconnaître ce que je suis, afin que le Christ même puisse vous pardonner un tel mécompte. De fait, s'il n'avait pas détruit l'opinion fausse qu'on avait de lui, il n'aurait point eu de part avec Celui qui était réellement ce qu'on le supposait.

3. Jean a été envoyé en avant pour baptiser le Seigneur si profondément humble. Si le Seigneur voulut recevoir le baptême, ce fut en effet pour pratiquer l'humilité et non pour effacer en lui quelque iniquité. Pourquoi le Christ Notre-Seigneur a-t-il voulu être baptisé ? Pourquoi a voulu être baptisé le Christ, le Fils unique de Dieu ? Apprends pourquoi il est né, et tu sauras en même temps pourquoi il a été baptisé. Tu le verras sur ce chemin de l'humilité que ne foule pas ton pied superbe, quoiqu'en t'abstenant d'y marcher

(1) Jean, I, 20.

d'un pied modeste tu ne puisses parvenir où il mène. Le Christ est descendu pour toi, et pour toi il s'est fait baptiser. Vois combien il est descendu du haut de sa grandeur! « Il était de la nature de Dieu et il « n'estimait pas usurper en s'égalant à Dieu ». En effet, l'égalité du Fils avec le Père n'était pas une usurpation, c'était sa nature. Pour Jean c'eût été une usurpation de se présenter comme étant le Christ. Mais le Christ « n'estima pas usurper en s'égalant à Dieu » ; attendu qu'il lui était réellement coéternel, étant né de toute éternité. « Cependant il s'est anéanti lui-même « en prenant une nature d'esclave », c'est-à-dire en prenant la nature humaine. « Ayant donc la nature de « Dieu », sans l'avoir prise ; « ayant ainsi la nature « de Dieu, il s'est anéanti lui-même en prenant une « nature d'esclave » ; en prenant ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était ; en demeurant Dieu et en devenant homme. Oui, en prenant cette nature d'esclave, le Dieu qui a fait l'homme est devenu l'Homme-Dieu. Ah! quelle majesté, quelle puissance, quelle grandeur, quelle égalité avec le Père, est venue le revêtir pour l'amour de nous d'une nature d'esclave! Considère la voie d'humilité que t'a ouverte un si grand Maître ; ne s'est-il pas plus abaissé en voulant se faire homme qu'en voulant se faire baptiser par un homme?

4. Ainsi donc, je le répète, le Christ se fait baptiser par Jean, le Seigneur par le serviteur, le Verbe par la voix. Car, n'oubliez pas ces mots : « Je suis la voix de « Celui qui crie dans le désert » ; ni ces autres : « Le « Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous (1) ». Le Christ donc est baptisé par Jean, le Seigneur par le serviteur, le Verbe par la voix, le Créateur par la créa-

(1) Jean, I, 23, 14.

ture, le soleil par le flambeau ; le soleil qui a formé cet autre soleil; le soleil dont il est dit : « Pour moi « s'est levé le soleil de justice, le salut est sous ses « ailes (1) » ; et dont les impies impénitents finiront par dire au jugement de Dieu : « Que nous a servi « l'orgueil ? Que nous a procuré l'ostentation des « richesses ? Tout cela a passé comme une ombre » ; a passé avec les ombres poursuivant des ombres. « Ainsi donc, poursuivent-ils, nous avons erré loin de « la voie de la vérité, et la lumière de la justice n'a « point lui à nos yeux, et le soleil ne s'est point levé « sur nous (2) ». Sur eux ne s'est pas levé le Christ, parce qu'ils ne l'ont pas reconnu. Ce Soleil de justice sans nuage et sans nuit ne se lève ni sur les méchants, ni sur les impies, ni sur les infidèles ; au lieu que Dieu fait lever chaque jour sur les bons et sur les méchants son soleil visible (3).

Le Créateur a été baptisé, je le répète, par la créature, le Soleil par le flambeau ; mais au lieu de s'élever, Jean s'est abaissé en baptisant. Comme Jésus s'approchait de lui : « Vous venez me demander le « baptême ? lui dit-il ; et c'est moi qui dois être bap- « tisé par vous ». Importante profession de foi ! elle met en sûreté le flambeau dans son humilité. Si ce flambeau se lançait contre le Soleil, il serait bientôt éteint au souffle de l'orgueil. C'est ce qu'a prévu le Seigneur, c'est ce qu'il nous a appris en se faisant baptiser ; quand, si grand qu'il était, il a voulu recevoir le baptême d'un être si petit ; quand, pour tout dire en un mot, le Sauveur s'est fait baptiser par un homme ayant besoin d'être sauvé par lui. Tout grand qu'il fût en effet, Jean sans doute avait conscience de quelque mal secret ; sans quoi aurait-il dit : « C'est moi qui

(1) Malach., IV, 2. — (2) Sag., V, 6-8. — (3) Matt., V, 45.

« dois être baptisé par vous? » Le baptême du Sauveur conférait assurément le salut; car « le salut vient « du Seigneur (1) »; de plus, « le salut des hommes est « vain (2) ». Jean donc aurait-il dit : « C'est moi qui « dois être baptisé par vous », s'il n'avait eu besoin d'être guéri? O merveilleux remède de l'humilité! L'un baptisait, l'autre guérissait. Si le Christ est « le Sau- « veur de tous les hommes, surtout des fidèles (3) »; or c'est une vérité aussi incontestable qu'elle est apostolique, que le Christ est le Sauveur de tous les hommes; personne ne doit dire : Je n'ai pas besoin du Sauveur. Parler ainsi, ce n'est pas s'humilier devant le médecin, c'est périr de la maladie dont on est atteint. Si le Christ est le Sauveur de tous les hommes, il est donc aussi le Sauveur de Jean, attendu que Jean ne laisse pas que d'être un homme. Il est sans doute un grand homme; mais après tout c'est un homme. Le Christ est le Sauveur de tous les hommes; aussi Jean reconnaît-il en lui son Sauveur, et le Christ n'excluait pas Jean du salut qu'il conférait. Jean non plus ne le suppose pas lorsqu'il dit avec tant d'humilité : « C'est moi qui « dois être baptisé par vous ». Aussi le Seigneur lui répond-il : « Fais maintenant, pour que toute justice « s'accomplisse (4) ». Qu'est-ce à dire, toute justice? C'est l'humilité qu'il recommande sous le nom de justice; oui, c'est à l'humilité surtout que le Maître du ciel, que le Seigneur de vérité donne le nom de justice. Si effectivement il se faisait baptiser, c'était par humilité; et c'était avant de faire cet acte d'humilité qu'il disait : « Que s'accomplisse toute justice ».

5. Il voyait dans l'avenir beaucoup d'hommes qui devaient s'enorgueillir de donner le baptême et qui devaient dire : C'est moi qui baptise; tel je suis en

(1) Ps. III, 9. — (2) Ps. LIX, 13. — (3) Tim., IV, 10. — (4) Matt., III, 14, 15.

baptisant, tel je rends celui que je baptise. — Et le prouver ? — Je le prouve. — Par quels témoignages ? — Des témoignages de l'Évangile. Ecoutons cet étrange et nouvel évangéliste s'élevant contre le plus ancien ministre du baptême. Donc par quels témoignages évangéliques prouves-tu que tel tu es, tel tu rends celui que tu baptises ? — C'est qu'il est écrit : « L'arbre « bon porte de bons fruits ». Je ne fais que lire, j'ai en main l'Evangile : « L'arbre bon porte de bons fruits, « et l'arbre mauvais, de mauvais fruits (1) ». — Je reconnais ici l'Évangile ; mais, me semble-t-il, tu ne te reconnais pas, toi. Je vais prendre quelque peu patience ; explique ta pensée, suppose provisoirement que je ne l'ai pas comprise. Dis-moi à quoi se rapportent ces témoignages ? Comment peuvent-ils servir à résoudre la question que nous agitons sur le baptême ? — L'arbre bon est le bon ministre du baptême. — L'arbre bon, dit avec son parti mon interlocuteur, l'arbre bon est le bon ministre du baptême ; le bon fruit de cet arbre est celui qui le reçoit, car l'un est bon fruit si l'autre est bon arbre. Que penses-tu du Christ et de Jean ? Allons, éveille-toi, voici la lumière d'une éclatante vérité qui te frappe les yeux ; vois ce que nous avons rappelé précédemment ; lis l'Evangile. Jean a baptisé le Christ : diras-tu que Jean est l'arbre, que le Christ en est le fruit ? Diras-tu que la créature est l'arbre et que le fruit en est le Créateur ? Ah ! si le Christ Notre-Seigneur a voulu recevoir le baptême des mains de Jean, ce n'était pas pour effacer l'iniquité, c'était pour fermer la bouche à l'impiété. Celui qui baptise est l'inférieur, dirai-je qu'il est meilleur que Celui qu'il baptise ? — J'aurais peut-être assez de mal à comprendre cela. — Reviens aux hommes, considère

(1) Matt., VII, 17.

deux hommes. Ananie a baptisé Paul ; Paul l'a emporté sur Ananie. Le fruit vaudrait-il mieux que l'arbre ? C'est l'arbre qui porte le fruit, et non le fruit qui porte l'arbre.

6. Tu ne vois plus à quoi te prendre ? Le Seigneur a dit en personne : « Beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ (1)». Beaucoup d'égarés et de séducteurs sont venus, il est vrai, au nom du Christ : mais nous n'en avons entendu aucun dire : Je suis le Christ. Si innombrables qu'ils soient, tous les hérétiques se sont présentés au nom du Christ, c'est-à-dire en se cachant sous le nom du Christ et en décorant d'un nom glorieux leur séparation de boue ; mais nous n'en avons entendu aucun qui ait dit : Je suis le Christ. Que conclure ? que le Seigneur ne savait ce qu'il prédisait ? N'a-t-il pas voulu plutôt nous tirer de notre sommeil pour nous faire comprendre ses secrets et nous les ouvrir : pour nous exciter à sonder, à frapper, afin d'obtenir qu'il découvre en quelque sorte la toiture, et que, semblables à ce paralytique, nous soyons déposés à ses pieds et méritions d'être guéris par lui (2) ?

Eh bien ! il est parfaitement vrai que tous ces égarés disent : Je suis le Christ ; ils ne le disent pas de vive voix ; mais, ce qui est pire, ils le disent par leurs actes. Ils n'auraient pas l'audace de prononcer ces paroles : qui les écouterait ? qui serait assez dupe pour ouvrir à ces insensés ou l'oreille ou le cœur ? Qu'on vienne dire à celui qu'on va baptiser : Je suis le Christ ; le néophyte aussitôt détourne le visage, il laisse ce superbe avec sa sotte arrogance et court chercher la grâce de Dieu. L'hérétique ne dit donc pas formellement : Je suis le Christ ; il le dit indirectement. Voici de quelle manière. C'est le Christ qui guérit, le Christ

(1) Matt., XXIV, 5. — (2) Marc., II, 3-12.

qui purifie, le Christ qui justifie : l'homme ne justifie pas. Qu'est-ce que justifier ? Rendre juste. De même que mortifier signifie faire mourir ; vivifier, faire vivre ; ainsi justifier veut dire rendre juste. Voici donc qu'entrant de côté, non par la porte, mais par-dessus la muraille, un ministre du baptême qui n'est ni pasteur ni gardien du troupeau, mais voleur et larron, vient baptiser sans mission, et sans mission il dit : Je baptise. S'il baptise simplement comme ministre, soit : ne fais pas davantage, tout ce qui va au delà vient du mal (1). Mais il va plus loin et sans hésiter. Jusqu'où va-t-il ? Jusqu'à dire : C'est moi qui justifie, c'est moi qui rends juste ; car tel est le sens de ces mots : Je suis le bon arbre, et de moi a besoin de naître quiconque veut être bon fruit. S'il y a en toi prise encore à la sagesse, écoute un peu ; je ne t'adresserai que peu de mots ; mais si je ne me trompe, ils portent la lumière avec eux.

C'est donc toi qui justifies, qui rends juste ? Eh bien ! celui que tu justifies doit croire en toi. Dis, ose lui dire : Crois en moi, puisque tu ne crains pas de lui dire : C'est moi qui te justifie. — Ici on se trouble, on hésite, on s'excuse. Eh ! dit-on, quel besoin ai-je de dire : Crois en moi ? Je dis au contraire : Crois au Christ. — Tu as chancelé, tu as douté ; tu as donc daigné descendre quelques pas jusqu'à nous ; tu as fait un aveu qui peut servir à redresser toutes tes opinions dépravées. Ecoute donc, non plus moi, mais toi. Tu n'oses dire : Crois en moi. — A Dieu ne plaise ! — Tu oses bien dire pourtant : C'est moi qui te justifie. Ecoute donc et apprends que si tu n'oses dire : Crois en moi, pour le même motif tu ne dois pas oser dire non plus : C'est moi qui te justifie. L'Apôtre lui-même va parler,

(1) Matt., v, 37.

et bon gré mal gré, il faut que tu cèdes devant lui, que tu lui sois soumis. Ici en effet tu ne dois pas le regarder comme un homme mais comme le représentant de Celui dont il disait : « Voulez-vous éprouver Celui qui « parle en moi, le Christ ? (1) » Ecoute donc, non pas l'Apôtre, mais le Christ s'exprimant par l'organe de l'Apôtre. Que dit l'Apôtre ? « Quand un homme croit « en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à « justice (2) ». Remarquez bien, je vous en prie; voyez combien est claire et nette cette phrase : « Quand un « homme croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui « est imputée à justice ». Ainsi quiconque croit en Celui qui justifie l'impie, qui d'impie qu'il était le rend pieux ; quiconque croit en Celui qui justifie l'impie, qui le rend juste d'impie qu'il était ; sa foi lui est imputée à justice. Dis encore, si tu l'oses, c'est moi qui justifie. Vois comment je te réponds d'après l'Apôtre : Si c'est toi qui me justifies, je dois croire en toi, car « c'est quand un homme croit en Celui qui « justifie l'impie, que sa foi lui est imputée à justice ». C'est toi qui me justifies ? Alors je vais croire en toi, croire en Celui qui me justifie ; c'est-à-dire qui justifie l'impie, et je crois en toi sans inquiétudes puisque croyant en celui qui me justifie, ma foi m'est imputée à justice. Si donc tu n'oses dire : C'est moi qui te justifie ; je me trompe, si tu n'oses dire : Crois en moi, évite de dire encore : C'est moi qui te justifie. Retrouve-toi, homme égaré, pour ne pas me perdre avec toi.

7. Quant à ce que tu as dit de l'arbre et de son fruit, je vais te citer quelque exemple et tu apprendras à comprendre quel est le sens véritable de ces mots : « L'arbre bon porte de bons fruits et l'arbre mauvais, « de mauvais fruits ». Pour moi effectivement je les

(1) II Cor., XIII, 3. — (2) Rom., IV, 5.

« entends dans le sens même que leur assigne le Seigneur. Que signifie donc : « L'arbre bon porte de bons « fruits (1) ? — L'homme de bien tire le bien du bon « trésor de son cœur ; et du mauvais trésor de son « cœur l'homme mauvais tire le mal (2) ». Les hommes sont ainsi comparés à des arbres, et leurs actes à des trésors. Tel est l'homme, tels sont ses actes. Bon, ses actes sont bons ; mauvais, ils sont mauvais : l'homme de bien ne saurait faire des actes mauvais, ni le méchant des actes bons. Est-il rien de plus clair, de plus limpide, de plus manifeste ?

Pour toi au contraire, l'arbre bon, c'est toi qui baptises, or son fruit est celui qui est baptisé par toi, en sorte qu'il te ressemblerait. Ah ! qu'il s'en garde bien, et saisis combien tu comprends mal.

N'y a-t-il pas ou n'y a-t-il pas eu parmi vous quelque adultère même inconnu ? — Ce que je ne connais pas, réplique-t-on, ne saurait me souiller. — Il ne s'agit pas de cela, la question est ailleurs, je veux parler du baptême, c'est ce que nous avons entrepris. Il y a donc parmi vous un adultère inconnu, dissimulé, par conséquent ; non qu'il soit un faux adultère : l'adultère en lui n'est que trop réel, c'est la chasteté qui est feinte. Eh bien ! de cet adultère dissimulé, et d'autant plus dissimulé qu'il est plus inconnu, car s'il était connu il ne serait plus dissimulé, de cet adultère dissimulé s'éloignera sûrement l'Esprit-Saint, car il est dit bien clairement : « l'Esprit-Saint qui enseigne à vivre fuira « l'homme dissimulé (3) ». Néanmoins cet adultère inconnu baptise. Voici donc un homme baptisé par un adultère inconnu : c'est un fruit produit ; est-ce par un bon arbre ? Il est baptisé, il est innocent, ses péchés sont effacés ; par conséquent, c'est un impie justifié,

(1) Matt., VII, 17. — (2) Ib. XII, 35. — (3) Sag., I, 5.

c'est un bon fruit, produit par quel arbre ? Dis, réponds-moi. Cet arbre, l'adultère caché, est un arbre mauvais ; si donc le baptisé est le fruit de cet arbre, c'est assurément un mauvais fruit ; le Seigneur même ayant dit : « L'arbre mauvais porte de mauvais fruits ». Pour certifier que c'est un bon fruit, tu répondras qu'il n'est pas le produit de cet arbre ; si tu ignores que cet arbre est mauvais, il n'en est pas moins mauvais pour cela ; il l'est même d'autant plus qu'on le sait moins, puisqu'il lui faut en ce cas, pour cacher son crime, une malice plus consommée. S'il se faisait connaître pour ce qu'il est, cet aveu même préparerait sa guérison. Voilà donc un très mauvais arbre, et cependant le fruit est bon. D'où vient-il ? Diras-tu qu'il n'est produit nulle part ? — Je ne le dirai pas. — Où donc est-il né ? Que vas-tu répondre ? Où est-il né ? Il n'y a qu'une réponse à faire, c'est qu'il est né de Dieu ; j'ignore si on essaiera jamais une autre réponse que celle-là. Si l'hérétique en disait autant de tous ceux qui sont baptisés ; si au lieu de se présenter avec dissimulation pour un bon arbre, quand il n'est qu'un arbre mauvais, et par conséquent de se rendre plus mauvais encore, il disait de tous ceux qui ont reçu le baptême qu'ils sont nés de Dieu, il aurait pour lui cette assertion si claire de l'Évangile : « Il a donné le pouvoir de « devenir enfants de Dieu à ceux qui ne sont nés ni de « la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, ni « de la volonté de la chair, mais qui sont nés de « Dieu (1) ».

Revenons à ce fidèle : Est-il né de Dieu ? — Oui. — Pourquoi est-il né de Dieu ? — Parce qu'un bon fruit ne saurait naître d'un mauvais arbre. Quand celui qui baptise est chaste, c'est un bon arbre, ce n'est pas un

(1) Jean, I, 12, 13.

homme dissimulé ; quand il est vraiment chaste et qu'il a baptisé, c'est un bon fruit porté par un bon arbre. — Mais ce fidèle dont nous parlons, ce bon fruit, quel arbre l'a produit ? Oseras-tu dire que c'est un mauvais arbre ? — Je ne l'oserai. — C'est donc aussi par un bon arbre qu'il a été produit ? — C'est par un bon arbre. — Quel est ce bon arbre ? — C'est Dieu. — Et l'autre baptisé ? — Il est le fruit d'un homme chaste. — Arrête-toi un peu ; comprenons ce que nous disons. Ce catéchumène baptisé par un homme chaste est le fruit d'un bon arbre, d'un homme de bien ; et cet autre qui est baptisé par un adultère inconnu comme tel, est le fruit d'un mauvais arbre ; mais quel fruit ? — Un bon fruit. — C'est chose impossible. Si le fruit est bon, change-le d'arbre. Selon toi le fruit est bon, et l'homme qui l'a produit est mauvais, puisque c'est un homme secrètement adultère ; change donc ce fruit d'arbre. — Je l'ai fait, et voilà pourquoi j'ai dit que le fidèle est né de Dieu. — Compare maintenant ces deux hommes nouvellement baptisés : l'un a été baptisé par un homme manifestement chaste ; l'autre par un homme secrètement adultère ; le premier est né de l'homme, le second est né de Dieu. Il vaut donc mieux être né d'un homme secrètement adultère que d'un homme manifestement chaste ?

8. Ah ! que tu ferais mieux, ô hérétique, d'écouter saint Jean ; homme arriéré, d'écouter le précurseur ; ô superbe, d'écouter cet humble ; ô lumière éteinte, d'écouter ce flambeau ardent. Oui, écoute Jean. Lorsqu'on venait à lui : « Moi, disait-il, je vous baptise avec « l'eau » seulement. Si donc tu savais te connaître ! tu ne fais que donner l'eau. « Moi, je vous baptise avec « l'eau ; mais quelqu'un viendra qui est au-dessus de « moi ». De combien au-dessus de toi ? « Je ne mérite « pas de dénouer les courroies de sa chaussure ». S'il

prétendait mériter cela, ne s'humilierait-il pas déjà beaucoup ? Eh bien ! il prétend n'être pas même digne de cet office de dénouer les courroies de sa chaussure. « C'est Lui qui baptise avec l'Esprit-Saint (1) ». Pourquoi te substituer au Christ ? « C'est Lui qui baptise « avec l'Esprit-Saint », C'est donc Lui qui justifie. Pour toi, que dis-tu ? C'est moi qui baptise avec l'Esprit-Saint, c'est moi qui justifie. Ce n'est pas dire : Je suis le Christ ? Ce n'est pas être du nombre de ceux dont il est écrit : « Beaucoup viendront en mon nom, « disant: Je suis le Christ (2) » Tu es pris. Et plût à Dieu que tu le fusses pour être retrouvé, toi qui étais perdu quand tu ne l'étais pas ! Ah ! il est bon de se laisser prendre dans les filets de la vérité, pour servir d'aliment au grand Roi. Ne dis donc plus : C'est moi qui justifie, c'est moi qui sanctifie, si tu ne veux pas être convaincu de dire: Je suis le Christ. Dis plutôt avec un ami de l'Époux, et sans vouloir te faire passer pour l'Epoux : « Ce n'est ni celui qui plante, ni celui « qui arrose qui sont quelque chose ; mais Dieu, qui « donne l'accroissement (3) ».

Ecoute aussi cet autre ami de l'Epoux dont nous parlons maintenant. Il avait en quelque sorte des disciples comme le Christ et ne comptait pas au nombre des disciples du Christ : vois cependant comme il se confesse le disciple du Christ ; vois-le parmi ces disciples, disciple d'autant plus fidèle qu'il est plus humble, et d'autant plus humble qu'il est plus grand ; vois-le pratiquant ce conseil de l'Ecriture : « Humilie-toi en toutes « choses d'autant plus que tu es plus grand, et tu « trouveras grâce devant Dieu (4) ». Il a déjà dit : « Je « ne mérite pas de dénouer les courroies de sa chaus- « sure » ; mais ce n'était pas se donner comme son

(1) Luc, III, 16 ; Jean, I, 27, 33. — (2) Matt., XXIV, 5. — (3) I Cor., III, 7. (4) Eccli., III, 20.

disciple. Il dit donc encore : « Celui qui descend du « ciel est au-dessus de tous (1) ; et tous nous avons « reçu de sa plénitude (2) », Ainsi, tout en réunissant des disciples comme le Christ, il était un des disciples du Christ. Ecoute-le en faire l'aveu d'une manière plus explicite : « L'Epoux est celui à qui appartient l'épouse ; « mais l'ami de l'Epoux est celui qui se tient debout et « l'écoute (3) » ; et s'il reste debout, c'est parce qu'il l'écoute. « Il se tient debout et écoute » ; car s'il n'écoute pas, il tombe. C'est avec raison que cet ancien s'écriait : « Vous ferez retentir à mon oreille la joie et « l'allégresse ». Parler ainsi, c'est dire qu'on écoute le Seigneur, et non pas qu'on veut être écouté à sa place. Voulez-vous savoir encore qu'aux yeux du prophète c'est pratiquer l'humilité ? Il ajoute aussitôt : « Et « mes os humiliés tressailleront (4) ». C'est ainsi qu'il reste debout et écoute. Ses « os humiliés tressailleront », car ils se brisent quand ils se gonflent.

Ainsi donc, qu'aucun serviteur ne s'attribue la puissance du Seigneur. Qu'il s'estime heureux de compter dans la famille, et s'il est préposé à quelque service, qu'il ait soin de donner en temps voulu la nourriture à ses compagnons (5) ; mais en en vivant comme eux, sans les faire vivre de lui-même. Qu'est-ce, en effet, que donner la nourriture en temps opportun, sinon donner le Christ, louer le Christ, exalter, prêcher le Christ ? C'est bien là donner la nourriture au temps voulu ; car pour devenir la nourriture de ses bêtes de charge, le Christ est né dans une étable.

(1) Jean, III, 21. — (2) Ib., I, 16. — (3) Ib., III, 29. — (4) Ps. L, 10. — (5) Matt., XXIV. 45.

HUITIÈME LECTURE

MISSION DU PRÉCURSEUR

La mission confiée au saint précurseur avait pour but la gloire de Jésus-Christ et nos propres intérêts. I. *La gloire de Jésus-Christ.* Si la naissance et la vie de saint Jean offrent tant d'analogies avec la naissance et la vie de Jésus-Christ, c'était pour que le témoignage rendu à Jésus-Christ par saint Jean fît sur les hommes une impression plus profonde. Qu'était-ce que Jésus-Christ ? Le Fils de Dieu sans doute ; mais le Fils de Dieu voilé dans un corps humain. Combien donc on devait être frappé de la parole de saint Jean, de saint Jean qui paraissait le rival de Jésus-Christ et que plusieurs prenaient pour le Messie, lorsqu'on lui entendait répéter avec une conviction si profonde que Jésus était le Christ, qu'il était le Fils même de Dieu ! II. *Nos propres intérêts.* En effet, Jésus-Christ incarné est notre médiateur, médiateur nécessaire à tous, aux enfants mêmes, puisque les enfants sont coupables et reçoivent le baptême. Rien donc de plus indispensable que de nous attacher à lui. Or, n'est-ce pas ce que nous apprend encore saint Jean, soit lorsqu'à l'approche de Jésus il tressaille comme pour implorer de lui le salut, soit lorsque dans le Jourdain il lui demande et reçoit sans doute de lui le baptême ?

1. Nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Jean, dont nous venons d'entendre avec admiration lire la naissance dans le récit évangélique. Quelle n'est pas la gloire du Juge, si telle est celle de son héraut ? Quel n'est pas Celui qui doit venir, si tel est celui qui lui prépare la voie ?

L'Eglise considère la nativité de saint Jean comme

une fête sacrée, et parmi tous les Pères il n'en est pas un seul dont nous célébrions solennellement la naissance. Nous célébrons la naissance de Jean, nous célébrons aussi celle du Christ : ce rapprochement ne saurait être sans raison, et si nos explications ne peuvent s'élever à la hauteur de ce grand mystère, nous y penserons avec plus de fruit et avec plus de profondeur. Jean naît d'une mère âgée et stérile ; le Christ d'une Mère jeune et Vierge. Jean est le fruit de la stérilité ; le Christ, celui de la virginité. Pour donner naissance à Jean, l'âge de ses parents n'était plus convenable ; et pour donner naissance au Christ, l'union des sexes a fait défaut. L'un est annoncé par le message d'un ange ; à la voix d'un ange l'autre est conçu. Le père ne croit pas à la future naissance de Jean, et il devient muet, la mère croit au Christ qui lui est annoncé, et sa foi l'amène dans son sein ; la foi descend dans son cœur, puis la fécondité dans ses entrailles. Les paroles toutefois sont à peu près les mêmes de part et d'autre. A l'ange qui annonçait Jean, Zacharie répond : « Comment m'assurer de cela ? car je suis « vieux et mon épouse est déjà fort avancée en âge » ; et quand le même ange prévint Marie qu'elle allait devenir Mère, la sainte reprit : « Comment cela se fera-t-« il ? car je ne connais point d'homme » : les expressions sont presque identiques. A Zacharie il est dit : « Voilà que tu seras muet, sans pouvoir parler, jusqu'à « ce que ces événements s'accomplissent ; parce que tu « n'as pas eu foi à mes paroles, qui se réaliseront dans « leur temps ». A Marie au contraire : « L'Esprit-Saint « surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous « couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint qui « naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. » Le premier donc est repris, la seconde renseignée. A l'un il est dit : Parce que tu n'as pas eu foi ; à l'autre : Rece-

vez ce que vous avez demandé. Encore une fois, ce sont presque les mêmes paroles de part et d'autre. « Com- « ment m'assurer de cela ? — Comment se fera cela ? » Mais Celui qui entendait ces paroles voyait aussi le cœur sans qu'aucun repli lui demeurât caché. Le langage de chacun d'eux voilait une pensée ; mais si cette pensée était voilée, elle l'était pour les hommes et non pour l'ange, où plutôt pour Celui qui s'exprimait par l'organe de l'ange.

Enfin Jean naît à l'époque où le jour diminue et où la nuit commence à croître ; le Christ naît au moment où la nuit décroît et où le jour augmente. Ne semble-t-il pas que le précurseur ait eu en vue ces époques mystérieuses des deux naissances lorsqu'il disait : « Il faut « qu'il croisse et que je diminue (1) ? »

Voilà ce que nous nous sommes proposé d'examiner et d'approfondir. Mais j'ai cru devoir mettre tout cela en avant, et si le défaut de temps ou de lumière nous empêche de pouvoir sonder tous les replis de ce profond mystère, il sera suppléé avantageusement à notre enseignement par Celui qui vous parle intérieurement, même en notre absence, par Celui en qui se repose pieusement votre pensée, que vous avez reçu dans votre cœur, et dont vous êtes devenus les temples.

2. Jean paraît être une limite établie entre les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau. Le Seigneur même enseigne qu'il est en quelque sorte cette limite, lorsqu'il dit : « La loi et les prophètes jusqu'à Jean- « Baptiste (2) » Jean personnifie ainsi l'antiquité et annonce les temps nouveaux. Comme chargé de personnifier l'antiquité, il naît de parents âgés ; et comme chargé d'annoncer les temps nouveaux, il se montre

(1) Jean, III, 30. — (2) Luc, XVI, 16.

prophète dès le sein de sa mère. Car il n'était pas né encore, lorsqu'à l'arrivée de sainte Marie, il tressaillit dans le sein maternel. Là déjà il était marqué du caractère prophétique, marqué avant de naître; et il montra de qui il était le précurseur avant même de l'avoir vu. Ce sont là des traits divins et qui dépassent les bornes de ce que peut la faiblesse humaine. Enfin il naît, reçoit son nom, et la langue de son père se dénoue (1).

Rapproche ce fait de ce que figure saint Jean pourvu que, tout en en signalant peut-être la signification, tu ne nies pas la réalité du fait en lui-même. Rapproche donc ce fait de ce qui est figuré par Jean, et vois quel profond mystère. Zacharie garde le silence, il perd l'usage de la parole jusqu'à ce qu'en naissant le précurseur du Seigneur lui rouvre la bouche. Que rappelle ce silence de Zacharie, sinon que les prophéties étaient voilées, et en quelque sorte cachées et scellées jusqu'à la prédication du Christ; tandis qu'elle s'ouvre à son avènement, et qu'elles s'éclaircissent quand doit arriver Celui dont elles parlent? Ainsi la bouche ouverte à Zacharie au moment de la naissance de Jean a le même sens que le voile du temple déchiré quand Jésus était en croix. Si Jean s'était simplement annoncé lui-même, il n'aurait pas ouvert la bouche à Zacharie ; mais la langue de celui-ci se délie. parce que la naissance de son fils est « la naissance de la voix. En effet, quand Jean prêchait déjà Jésus-Christ, on vint lui demander : « Qui êtes-vous? » et il répondit : « Je suis la voix de Celui qui crie dans le « désert (2) ».

3. Jean est la voix, mais dès le commencement le Seigneur était le Verbe (3). C'est pour un temps que

(1) Luç, 1. — (2) Jean, 1, 22, 23. — (2) Ib., 1.

Jean est la voix : Verbe dès le principe, le Christ est Verbe pour l'éternité. Supprime la parole : qu'est-ce la voix? Il ne reste qu'un vain bruit, là où manque le sens. Ainsi la voix qui n'est point parole frappe l'oreille sans édifier le cœur. Remarquons ce qui se passe dans notre cœur lorsqu'il s'agit de l'édifier. Si je réfléchis à ce que je veux dire, la parole est déjà dans mon cœur; mais en cherchant à m'adresser à toi, je suis en quête de la manière dont je ferai passer dans ton esprit ce qui déjà est dans le mien. En examinant ainsi comment te faire parvenir, comment te mettre au cœur la parole, l'idée qui est en moi, je recours à la voix, et avec ma voix je te parle. Le son de ma voix conduit jusqu'à ton esprit l'intelligence de mon idée, et quand le son t'a ainsi conduit le sens de mon idée, ce son passe; mais l'idée conduite par ce son est en toi, sans que je l'aie perdue. Quand donc le son t'a ainsi mené mon idée, ne semble-t-il pas te dire : « Il faut qu'elle croisse et que je diminue? » Le son de ma voix a fait son œuvre et en disparaissant il semble s'écrier : « Ma joie est ainsi accomplie (1) ». Mais nous gardons l'idée, faisons-la entrer comme dans la moelle de nous-mêmes, ne la perdons pas.

Veux-tu voir la voix qui passe et la divinité du Verbe qui demeure? Où est maintenant le baptême de Jean? Il a fait son œuvre et il s'en est allé; au lieu que le baptême du Christ est toujours en usage. Tous encore nous croyons au Christ, nous espérons en lui le salut. C'est ce que nous a fait entendre la voix. Aussi, comme il est difficile de discerner la parole de la voix, Jean a été pris pour le Christ. La voix a été prise pour la Parole; mais pour n'offenser pas la Parole, la voix a reconnu ce qu'elle était. « Je ne suis, a-t-elle dit, ni

(1) Jean, III, 30, 29.

« le Christ, ni Elie, ni un prophète. — Qui donc êtes-« vous? » ajouta-t-on. — « Je suis, reprit-elle, la voix « de Celui qui crie dans le désert : Préparez la voie au « Seigneur (1) ». — « La voix de Celui qui crie dans le « désert »; qui rompt le silence. « Préparez la voie au « Seigneur. » C'était comme dire : Si je me fais entendre, c'est pour l'introduire dans vos cœurs; mais si vous ne lui préparez la voie, il ne daigne pas venir où je voudrais le faire entrer. Que signifie : « Préparez la « voie », sinon : Priez avec ardeur? Que signifie : « Préparez la voie », sinon : Soyez humbles dans vos pensées ? Imitez en lui ses exemples d'humilité. On le prend pour le Christ; il dit qu'il n'est pas ce qu'on pense de lui, et il ne profite pas, pour s'élever, de l'erreur d'autrui. S'il disait : Je suis le Christ, avec quelle facilité on le croirait, puisque, avant qu'il eût rien dit, on le croyait déjà! Il ne dit pas cela, il sait ce qu'il est, il ne se confond pas avec le Christ, il s'humilie. Il sait où trouver le salut; et comprenant qu'il n'est qu'un flambeau, il craint de s'éteindre au souffle de l'orgueil.

4. Aussi Dieu se plut-il à voir rendre ainsi témoignage au Christ, un homme comblé de tant de grâces qu'il pouvait passer pour le Christ. « Parmi les enfants « des femmes, dit le Christ lui-même, nul ne s'est « élevé au-dessus de Jean-Baptiste (2) ». Mais si nul homme ne surpassa Jean, Celui qui le surpassait était sûrement plus qu'un homme. Voilà certes un remarquable témoignage que le Christ se rend à lui-même, Mais pour des yeux chassieux et malades, le jour est peu sensible.

Cependant si les yeux malades redoutent la lumière du jour, ils supportent celle d'un flambeau. Voilà pourquoi le Jour, avant de paraître, se fit précéder d'un

(1) Jean, I. 20-23. — (2) Matt., XI, 11.

flambeau; il s'en fit précéder aux yeux des fidèles, et pour confondre les incrédules. « J'ai préparé, est-il « dit, un flambeau à mon Christ » C'est Dieu le Père qui s'exprime ainsi dans une prophétie. « J'ai préparé un « flambeau à mon Christ » : ce flambeau est Jean, le héraut du Sauveur, le précurseur du Juge, l'ami de l'Époux qui va venir. « J'ai préparé un flambeau à mon « Christ », Pourquoi le lui avez-vous préparé? « Je « couvrirai ses ennemis de confusion, et sur sa tête « fleurira ma sainteté (1) ». Comment ce flambeau a-t-il servi à couvrir ses ennemis de confusion? Ouvrons l'Évangile. Les Juifs calomniateurs y disent au Seigneur : « En vertu de quel pouvoir agis-tu ainsi? Si tu « es le Christ, dis-le-nous sans détour ». Ils cherchaient, non pas à croire, mais à accuser; non pas à se sauver, mais à le surprendre. Aussi remarquez ce que leur répondit Celui qui lisait dans leurs cœurs; il va prendre le flambeau pour les couvrir de confusion. « A mon tour, leur dit-il, je vous ferai aussi une ques- « tion. Dites-moi, le baptême de Jean, d'où vient-il? « du ciel ou des hommes? » Frappés tout à coup et, bien que la lumière ne rayonnait que faiblement à leurs yeux, réduits à tâtonner, parce qu'ils ne pouvaient rester en face du jour, ils coururent se cacher dans les ténèbres de leur cœur, et là ils se troublèrent, heurtant et se précipitant de tous côtés. « Si nous répon- « dons », se disaient-ils dans le secret de leur pensées où les discernait l'œil du Sauveur; « si nous répon- « dons qu'il vient du ciel, il nous demandera : Pourquoi « donc n'avez-vous pas cru à sa parole? » Jean, en effet, avait rendu témoignage au Christ comme étant le Seigneur même. « Mais si nous répondons qu'il vient « des hommes, le peuple va nous lapider », attendu

(1) Ps. cxxxi, 17, 18.

que Jean passait pour un grand prophète. Ils répliquèrent alors : « Nous ne savons ». Vous ne savez! vous êtes donc dans les ténèbres, vous perdez la vue. Qu'il serait bien préférable, lorsqu'il survient des ténèbres dans le cœur humain, d'y faire entrer la lumière au lieu de l'en écarter! Dès qu'ils eurent répondu : « Nous ne savons », le Seigneur reprit : « Je « ne vous dis pas non plus en vertu de quel pouvoir « j'agis ainsi (1) », car je sais dans quel dessein vous dites : « Nous ne savons » : vous ne voulez pas vous instruire, vous redoutez de faire un aveu.

5. Autant que l'homme est en état de le comprendre, et le meilleur comprend mieux, de même que comprend moins celui qui vaut moins, cette disposition providentielle nous révèle un profond mystère. Le Christ devait venir parmi nous avec un corps; c'était le Christ, non pas un ange, non pas un envoyé, non pas tout autre, mais Celui qui doit les sauver (2). Celui qui devait venir n'était donc pas le premier venu; et pourtant, comment devait-il venir? Il devait naître avec un corps mortel, être petit enfant, placé dans une crèche, enveloppé de langes, se nourrir de lait, croître avec l'âge et finir par être victime de la mort. C'étaient autant d'actes d'humilité et d'humilité extrême. Or, qui devait s'humilier ainsi? Le Très-Haut. Et combien est-il élevé! Ne cherche point sur la terre de terme de comparaison, élève-toi jusqu'au-dessus des astres. Lorsque tu te seras approché des célestes armées des anges, elles te diront : Monte plus loin encore. Arrivé près des Trônes, des Dominations, des Principautés et des Puissances, on te dira de nouveau : Encore plus loin; nous aussi nous sommes des créatures : « Tout a été fait par lui » Élève-toi au-dessus

(1) Matt., xxi, 23-97. — (2) Isaïe, xxxv, 4.

de la création entière, au-dessus de tout ce qui a été formé, établi, au-dessus de tout ce qui est muable, corporel ou incorporel, enfin, au-dessus de tout. Tu ne saurais t'élever encore ainsi réellement, élève-toi par la foi, élève-toi jusqu'au Créateur, élève-toi jusqu'à lui, guidé et précédé par la foi. Là, contemple le Verbe qui était au commencement. Jamais il n'a été fait, mais au commencement il était. Il est dit de la créature : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la « terre (1) ». Pour le Verbe, au contraire, il était dès le commencement, et jamais il ne fut sans être. Eh bien ! ce Verbe qui était au commencement; ce Verbe qui était en Dieu et qui était Dieu lui-même ; ce Verbe par qui tout a été fait, sans qui rien ne l'a été, et en qui est vie tout ce qui a été fait (2), est descendu vers nous. Vers nous? Le méritions-nous? Nullement; nous étions bien indignes. Aussi « le Christ est-il mort pour des impies (3) et des indignes, lui si digne. Car si nous ne méritions pas qu'il eût pitié de nous, il était digne, lui, de nous prendre en compassion et de s'entendre dire : « En considération de votre miséri- « corde, délivrez-nous, Seigneur ». Hélas! nous ne l'avons pas mérité jusqu'alors; mais « en considéra- « tion de votre miséricorde, délivrez-nous, Seigneur, « et pour la gloire de votre nom, pardonnez-nous nos « péchés (4) ». Nous ne sollicitons point ce pardon à cause de nos mérites, puisque nos mérites sont des péchés; mais « pour la gloire de votre nom ». Des pécheurs, hélas! ne méritent point des récompenses, mais des supplices; et voilà pourquoi nous disons : « Pour la gloire de votre nom ».

Tels sont ceux vers qui il vient, telle est la grandeur de Celui qui s'approche de nous. Mais comment vient-

(1) Gen., I, 1. — (2) Jean, I, 1-14. — (3) Rom., V, 6. — (4) Ps. LXXVIII, 9.

il? Sûrement « le Verbe s'est fait chair » pour habiter parmi nous (1). S'il n'était venu qu'avec sa divinité, qui aurait pu supporter sa majesté? qui l'aurait accueilli? qui l'aurait reçu? Pour ne pas nous laisser ce que nous étions, il a pris, non pas ce que nous étions par notre faute, mais ce que nous étions par notre nature. S'il s'est fait homme pour se donner aux hommes, il ne s'ensuit pas que pour se donner aux pécheurs il se soit fait pécheur. De ces deux parties de notre humanité, la nature et la faute, il a pris l'une et il a guéri l'autre. S'il s'était chargé de nos iniquités, lui aussi n'aurait-il pas eu besoin d'un Sauveur? Et pourtant il s'en est chargé, mais pour en porter le poids et nous en délivrer, et non pour les garder, tandis que, voilant sa divinité, il s'est montré homme au milieu des hommes.

6. Qui donc rendra témoignage à ce grand Jour caché en quelque sorte dans les nuages de la chair? Donne-moi un flambeau pour me montrer le Jour; donne à ce flambeau tant d'éclat que le Jour seul le surpasse en splendeur. « Parmi les enfants des « femmes, nul ne s'est élevé au-dessus de Jean-Bap- « tiste (2) ». Oh! quelle ineffable Providence! Pour moi, mes frères, lorsque je réfléchis à cela, je suis frappé d'admiration au souvenir de ce que, d'après l'Évangile, saint Jean dit du Christ : « Je ne mérite « pas, ce sont ses expressions, de dénouer les courroies « de sa chaussure (3) ». Se peut-il rien de plus humble? Mais aussi quoi de plus élevé que le Christ? et que de plus bas qu'un homme crucifié? « L'Époux est Celui à « qui appartient l'épouse; pour l'ami de l'Époux, il « reste debout, il l'écoute, et se trouve fort heureux « d'entendre sa voix (4) », et non de parler lui-même.

(1) Jean, I, 14. — (2) Matt., XI, 11. — (3) Jean, I, 27. — (4) Ib., III, 29.

« Nous, dit encore saint Jean, nous avons tous reçu de « sa plénitude (1) ». Que de grandes choses il dit du Christ! combien est magnifique, combien est relevé, combien est digne ce qu'il nous en apprend, si toutefois on peut dire de lui quelque chose qui soit en rapport avec lui! Nonobstant, Jean-Baptiste ne marche point parmi ses disciples, il ne le suit point comme le suivent Pierre, André, Jean et leurs compagnons. Lui-même a aussi réuni des disciples, et il les conserve, bien que le Seigneur soit près de lui avec les siens. On les appelait les disciples de Jean, et on ne craignait pas de dire au Seigneur lui-même : « Pourquoi les « disciples de Jean jeûnent-ils, tandis que les vôtres « ne jeûnent pas (2)? »

Eh bien ! c'est qu'il était nécessaire que le Christ fût prêché par un précurseur fidèle qu'on pouvait regarder comme son rival. Jean avait des disciples, le Christ aussi en avait; Jean paraissait enseigner en dehors de son école, mais il lui était attaché intimement et lui rendait témoignage. Voilà pourquoi « nul « parmi les enfants des femmes ne s'est élevé au-des- » sus de Jean-Baptiste ». Des prophètes ont paru avec des disciples aussi, mais quand le Seigneur n'était pas là. Vinrent ensuite les grands Apôtres, mais comme disciples du Christ et non comme ayant pu avoir des disciples en même temps que Lui. Jean, au contraire, a des disciples, il appelle à lui, il baptise; mais où, mes frères ? Est-ce en dehors de lui ou d'accord avec lui ? C'était de plein accord avec lui ? C'était de plein accord avec lui et pour être, vu qu'il était homme, sauvé par Dieu : s'il paraissait agir en dehors, c'était pour donner plus d'autorité à son témoignage, Remarque bien cette circonstance : Quand, par exemple, Pierre,

(1) Jean., I, 16. — (2) Marc, II, 18.

André, Jean et les autres rendaient témoignage au Sauveur, on pouvait leur dire : Vous louez, après tout, Celui que vous suivez, vous prêchez Celui à qui vous vous êtes donné. Vienne donc le flambeau destiné à confondre les ennemis du Christ, qu'autour de lui accourent des disciples. Le Christ en a, Jean aussi. Le Christ baptise, Jean aussi ; et quand on vient à Jean, on lui dit : « Celui à qui vous avez rendu témoignage, « le voilà qui baptise, et tous courent à lui ». C'était comme pour exciter sa jalousie et l'amener à dire du Christ quelque mal. Mais c'est alors que la flamme de ce flambeau vacille moins que jamais, qu'elle jette un plus vif éclat, qu'elle est plus nourrie et d'autant moins exposée à s'éteindre, qu'elle montre plus distinctement la vérité. « Je vous ai déjà dit, leur répond Jean, que « je ne suis pas le Christ. L'Epoux est Celui à qui « appartient l'épouse ; Celui qui est descendu du ciel « l'emporte sur tous (1) ». Ceux qui ajoutèrent foi à sa parole furent alors saisis d'une admiration qui se reporta sur le Christ ; quant aux ennemis du Sauveur, ils furent couverts de confusion en voyant, comme forcé de publier sa gloire, celui qui aurait pu lui porter envie. Ici, en effet, le serviteur est contraint de reconnaître son Seigneur, la créature de rendre témoignage au Créateur : ou plutôt il n'y a point contrainte ici, mais plaisir ; Jean n'est pas un envieux mais un ami, et son zèle n'est pas pour lui, mais pour l'Epoux.

7. C'est ce qu'on voit dans les amis d'un époux ordinaire. C'est, en effet, une coutume dans les mariages humains de choisir, indépendamment des autres amis, un ami plus intime, un confident des secrets de l'union conjugale, que l'on nomme paranymphe. Mais il y a ici une différence, et une différence énorme. Dans les

(1) Jean, III, 26-31.

noces humaines, c'est un homme qui sert de paranymphe à un homme; ici c'est Jean qui sert de paranymphe au Christ; mais le Christ, mais l'Epoux est Dieu, et comme homme il est médiateur entre Dieu et les hommes. Comme Dieu, il n'est pas médiateur, il est égal à son Père il a la même nature que lui, il est un seul Dieu avec lui. Comment aurait pu être médiatrice cette nature suréminente si loin de laquelle nous étions relégués et abattus sous le poids du mal ? Pour être médiateur, il faut que le Fils de Dieu devienne ce qu'il n'était pas; et qu'il demeure ce qu'il était, pour que nous puissions parvenir jusqu'à lui. En effet, ne voyez-vous pas que Dieu est au-dessus de nous, que nous sommes au-dessous de lui, qu'entre lui et nous s'étendent des espaces immenses, surtout depuis que le péché nous rejette et nous relègue si loin de lui ? Comment franchir une telle distance pour arriver jusqu'à Dieu ? Dieu reste ce qu'il est; mais une nature humaine s'unit à lui de manière à ne former avec lui qu'une même personne. Il n'est donc pas ce qu'on pourrait appeler un demi-Dieu, un être moitié Dieu et moitié homme; il est à la fois complètement Dieu et homme complètement, Dieu, libérateur et homme médiateur; c'est par lui que nous allons à lui, ce n'est point par un autre que nous allons à qui n'est pas lui ; mais c'est par le moyen de ce que nous sommes en lui que nous allons à lui comme Auteur de notre être.

L'Apôtre connaissait la divinité du Christ, aussi disait-il de lui, en parlant de ce qu'avaient mérité les Juifs jusqu'alors : « Dont les pères sont ceux de qui « est sorti, selon la chair, le Christ même, qui est, au- « dessus de toutes choses, Dieu béni pour tous les siècles (1) ». Mais tout en reconnaissant que le Christ

(1) Rom., IX, 5.

était Dieu, Dieu au-dessus de tout, et au-dessus de tout pour avoir tout fait ; lorsqu'il eut à parler de son rôle de médiateur, il ne le nomma point Dieu, attendu que s'il est médiateur, ce n'est pas comme Dieu, mais comme Dieu fait homme. « Il n'y a qu'un Dieu », dit-il. Comme vous êtes catholiques et catholiques instruits, vous prêtez ici une oreille fort attentive. « Il n'y a qu'un Dieu ». Ne s'agit-il ici que du « Père, que du Fils, que de l'Esprit-Saint ? Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'un seul Dieu. Donc « il n'y a qu'un Dieu, il n'y a non plus qu'un « seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-« Christ, homme (1) ». Si l'Apôtre disait : Il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a non plus qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ ; on prendrait le Christ pour un Dieu d'ordre inférieur ; car il semblerait séparé de la Trinité divine, s'il était dit simplement : Il n'y a qu'un Dieu : il n'y a non plus qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, c'est Jésus-Christ, attendu qu'il ne paraîtrait pas être ce Dieu que l'Apôtre dit unique. Mais l'unité de Dieu comprenant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la divinité du Sauveur reste dans l'unité divine, et par son humanité il devient médiateur.

8. C'est cette médiation qui réconcilie avec Dieu la masse du genre humain, éloignée de lui par Adam. « Par Adam, en effet, le péché est entré dans le monde, « et, à l'aide du péché, la mort ; et ainsi elle a passé « dans tous les hommes par celui en qui tous ont « péché (2) ». Qui aurait pu se tirer de là ? Se séparer de cette masse sur qui pèse la colère, pour être l'objet de la miséricorde divine ? « Qui te discerne, demande « l'Apôtre ? et qu'as-tu que tu n'aies reçu (3) ? » Ainsi, ce n'est pas le mérite, c'est la grâce qui nous sépare

(1) I Tim., II, 5. — (2) Rom., V, 12. — (3) I Cor., IV, 7.

de cette masse. Si c'était le mérite, la séparation serait un droit : si elle était un droit, elle ne serait point gratuite ; mais si elle n'était point gratuite, elle ne serait plus une grâce. C'est le raisonnement de l'Apôtre lui-même : « Si c'est par la grâce, dit-il, ce n'est « plus par les œuvres ; autrement la grâce ne serait « plus une grâce (1) ».

Tous donc, grands et petits, vieillards et jeunes gens, enfant de tout âge, tous nous devons le salut à un seul. « Car il n'y a qu'un Dieu : il n'y a non plus qu'un mé- « diateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, « homme. — Par un homme est venue la mort, et par « un homme la résurection des morts. Et comme tous « meurent en Adam, tous revivront aussi dans le « Christ (2) ».

9. Quelqu'un vient me dire ici : Comment est-il possible que ce soient tous ? Tous ? Ceux donc aussi qui seront jetés en enfer, condamnés avec le diable et tourmentés dans les feux éternels ? Comment dire tous de part et d'autre ? C'est que personne ne meurt que par Adam, et que personne ne ressuscite que par le Christ. Si un autre qu'Adam était cause de notre mort, nous ne mourrions pas tous en Adam ; et si un autre que le Christ nous rendait la vie, nous ne revivrions pas tous dans le Christ.

10. Quoi ! me dira-t-on encore, un enfant même aurait besoin d'être délivré ? Sans aucun doute : nous en avons pour garant cette mère qui court à l'église avec son petit pour le faire baptiser. Nous en avons pour garant notre sainte mère l'Eglise elle-même qui reçoit ce petit pour le purifier, soit qu'elle doive le laisser mourir après l'avoir délivré, ou le faire élever avec piété. Qui oserait élever la voix contre une telle

(1) Rom., xi, 6. — (1) I Cor., xv, 21, 22.

mère ? Nous en avons pour garant enfin les pleurs mêmes que répand cet enfant en témoignage de sa misère. Si peu intelligente qu'elle soit, cette faible nature atteste à sa manière son malheureux état ; elle ne commence point par rire, mais par pleurer. Ah ! reconnais cette triste situation et prête-lui secours. Que tous ici prennent des entrailles de miséricorde. Moins ces petits peuvent faire pour eux mêmes, plus nous devons parler en leur faveur. L'Eglise a coutume de protéger les intérêts des orphelins : ah ! parlons tous pour eux, tous portons-leur secours afin de les faire échapper à la perte du patrimoine céleste. C'est pour eux que leur Seigneur s'est fait petit enfant. Comment n'auraient-ils point part à la délivrance qu'il assure, puisque les premiers ils ont mérité d'être mis à mort pour lui ?

11. Ajoutons qu'au moment où on annonçait la prochaine naissance du Sauveur, il fut dit de lui : On lui « donnera le nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peu« ple de ses péchés (1) ». Nous possédons Jésus, nous connaissons la signification de son nom. Pourquoi ? pourquoi s'appelle-t-il Jésus, c'est-à-dire Sauveur ? « C'est « qu'il sauvera son peuple ». Mais Moïse aussi l'a sauvé : avec la main puissante et le secours du Très-Haut, il l'a sauvé de la persécution et de la tyrannie des Egyptiens ; Jésus, fils de Navé, l'a sauvé des attaques et des guerres que lui faisaient les gentils ; les juges l'ont sauvé en le délivrant des Philistins, les rois également l'ont sauvé en l'arrachant au joug des gentils qui ne cessaient d'aboyer autour de lui. Ce n'est pas ainsi que le sauve Jésus : il le sauve « de ses péchés. « — On lui donnera le nom de Jésus ». Pourquoi ? « Parce que lui-même sauvera son peuple ». De quoi ? « de ses péchés ».

(1) Matt., I, 21.

Parlons maintenant de ce petit enfant. On l'apporte à l'Eglise pour le baptiser, pour en faire un chrétien, pour le faire entrer, je présume, dans le peuple de Jésus. De quel Jésus ? De Celui qui « sauvera son peu- « ple de ses péchés ». Dans cet enfant il n'y a rien à sauver, qu'on l'emporte d'ici. Pourquoi ne disons-nous pas aux mères : Loin d'ici ces enfants ; Jésus est le Sauveur ; si dans ces petits il n'y a rien à sauver, emportez-les : « Ceux qui ont bonne santé n'ont pas « besoin de médecin, mais les malades (1) » Pendant que se débattrait ainsi la cause de cet enfant, y aurait-il un seul homme pour oser me dire : J'ai un Jésus, celui-ci n'en a point ? — Tu as un Jésus, cet enfant n'en a point ? N'est-il pas venu près de Jésus ? Ne répond-on pas pour lui qu'il croira en Jésus ? Etablissons-nous pour les enfants un nouveau baptême où il ne s'agit pas de la rémission des péchés ? Ah ! si cet enfant pouvait se défendre, comme il réfuterait ce contradicteur ! Il s'écrierait : Donnez-moi la vie du Christ ; je suis mort en Adam ; donnez-moi la vie du Christ, « car à ses yeux personne n'est pur, pas même « l'enfant qui ne respire que depuis un seul jour sur « la terre (2) ».

Fallût-il donner du sien, on ne refuserait point la grâce à ces petits. Qu'on ait de la compassion pour ces infortunés. Pourquoi vanter démesurément leur innocence ? Qu'ils trouvent un Sauveur : ils ont le temps d'avoir des adulateurs. Quand ils sont si exposés, nous ne devons pas même discuter, dans la crainte de paraître par là retarder leur salut. Qu'on les apporte, qu'on les purifie, qu'on les délivre, qu'on leur donne la vie. « Comme tous meurent en Adam, ainsi tous « revivront dans le Christ ». On ne peut venir dans la

(1) Matt., IX, 12. — (2) Job, XIV, 4, Sept.

vie de ce monde que par Adam ; on ne pourra échapper aux châtiments du siècle futur que par Jésus-Christ. Pourquoi leur fermer cette porte, quand il n'y en a qu'une ? « Car il n'y a qu'un seul Dieu ; il n'y a « non plus qu'un seul médiateur entre Dieu et les « hommes, Jésus-Christ, homme ». Et c'est lui qui te crie, écoute : « Ceux qui ont bonne santé n'ont pas « besoin de médecin, mais les malades ». Pourquoi dire que cet enfant a bonne santé ? N'est-ce pas te mettre en contradiction avec le Médecin ?

12. Ainsi donc, poursuit-on, Jean-Baptiste lui-même, dont vous venez de nous dire de si grandes choses, serait né aussi avec le péché ? — Tu n'as sûrement trouvé pour être exempt de péché à sa naissance, que celui que tu pourrais me montrer n'être pas de la race d'Adam. Jamais tu n'arracheras aux mains des fidèles cette vérité : « Par un homme est venue la mort, et « par un homme la résurrection des morts. De même « que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront « dans le Christ. Par un seul homme le péché est « entré dans le monde, et par le péché, la mort, qui « a ainsi passé dans tous les hommes ». Si ces paroles étaient les miennes, aurais-je pu m'exprimer plus formellement ? plus clairement ? plus intégralement ? « Ainsi la mort a passé dans tous les hommes par « celui en qui tous ont péché ». Maintenant donc excepte Jean de cette loi. Si tu parviens à l'écarter du genre humain, à lui donner une autre origine que celle des descendants du premier couple, à le faire naître autrement que de l'union d'un homme et d'une femme, il ne sera point compris dans cet arrêt : car Celui qui a voulu se placer en dehors a daigné naître d'une Vierge.

Pourquoi me pousser à examiner ce qu'a mérité Jean ? Dans le sein maternel il a salué le Seigneur ;

mais, je le crois, il l'a salué en sollicitant de lui le salut. Il ne demande pas à être si malheureusement défendu par toi. Lorsqu'ensuite le Seigneur vient lui demander le baptême, il lui dit avec la conscience de partager l'infirmité commune : « C'est moi qui dois « être baptisé par vous (1) ». Le Seigneur se présentait alors pour recommander l'humilité même en recevant le baptême et tout en consacrant ce sacrement ; car il a reçu le baptême dans sa jeunesse avec les mêmes dispositions que la circoncision dans son enfance. Mais recommander l'utilité d'un remède, ce n'est pas faire l'éloge du mal. Quant au précurseur, dirait-il : « C'est moi qui dois être baptisé par vous », s'il était exempt de toute faute absolument, s'il n'y avait en lui rien à guérir, rien à purifier ? Il croit avoir des dettes, et tu déclares le contraire, sans doute pour qu'il n'en soit pas déchargé. « C'est moi qui dois être « baptisé par vous » : j'ai besoin de votre baptême, il m'est nécessaire. Ce baptême, il le reçut après ; car il n'était pas hors de l'eau, quand le Seigneur était dans l'eau.

Pourquoi en dire davantage ? Maintenant au moins, s'il est possible, que la contradiction se taise, puisque le Sauveur lui-même a délivré son héraut.

(1) Matt., III, 14.

NEUVIÈME LECTURE

SUR SAINT JEAN-BAPTISTE

1. Jésus-Christ supérieur à saint Jean, inférieur à son Père, comme homme, et égal à son Père comme Dieu. — 2. Jésus-Christ véritablement égal à son Père. — 3. Jésus-Christ, comme homme, est inférieur à son Père, mais reste supérieur à tous les hommes.

1. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu (1). » De quel homme le Seigneur a-t-il permis que l'on pût dire : « Toutes choses ont été faites par lui (2) ? » Le Verbe a retenu pour lui la divinité, et il nous a donné la grâce. Nous disons de Jésus-Christ qu'il est homme pour nous, et qu'il est Dieu au-dessus de nous ; il est tout à la fois homme et Dieu. Or, vous avez devant vous deux personnages : saint Jean et Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ, qui, extérieurement, ne paraît qu'un homme, est infiniment plus grand que saint Jean, qui a dû s'écrier : « Je ne suis pas digne de « délier les cordons de sa chaussure (3) ». Proclamez donc sa supériorité, et sa supériorité si suréminente que saint Jean lui est infiniment inférieur, quoiqu'il soit le plus grand de tous les justes. Jésus-Christ est

(1) Jean, I, 1. — (2) Ibid., 3. — (3) Ibid., 27.

plus grand que la terre et le ciel, plus grand que les anges, plus grand que les Vertus, plus grand que les Trônes, les Puissances et les Dominations. D'où lui vient cette supériorité ? De ce que « toutes choses ont été « faites par lui, et que rien n'a été fait sans lui (1). » En tant que Dieu, il est égal à son Père ; en tant qu'homme, il est inférieur à son Père. N'a-t-il pas dit lui-même : « Moi et mon Père, nous sommes un (2) ? » ; et aussi : « Mon Père est plus grand que moi (3) ? » Ces deux propositions semblent se contredire, et pourtant elles sont parfaitement vraies. Que votre cœur ne se révolte pas, car les paroles du Sauveur se concilient parfaitement. « Moi et mon Père, nous sommes « un » ; ces mots expriment l'égalité : « Mon Père est « plus grand que moi » ; on ne peut mieux formuler l'inégalité.

2. Sur ces paroles : « Moi et mon Père nous sommes « un », écoutez l'Apôtre expliquant dans un seul passage ces deux propositions contradictoires : « Jésus-« Christ étant dans la forme de Dieu, a pu se dire, « sans injustice, égal à Dieu (4) » ; car il est Dieu et éternellement engendré de Dieu. L'injustice est le fait d'un usurpateur ; tel fut Adam. Parce qu'il voulut devenir ce qu'il n'était pas, il se trouva déchu de ce qu'il était. Comment a-t-il voulu la rapine ? Il se laissa séduire par le serpent qui lui-même était déchu pour avoir dit : « Je placerai mon trône vers l'Aquilon, et « je serai semblable au Très-Haut (5) ». Cette pensée fit du premier des anges un démon. Plus tard, il rendit l'homme participant de son orgueil. Lui qui était tombé, se prit de jalousie contre l'homme encore debout et le précipita d'où il était tombé lui-même. Si le démon et l'homme aspiraient à la divinité, c'était

(1) Jean., 3. — (2) Id., x, 30. — (3) Id., xxiv, 28. — (4) Philipp., ii, 6. — — (5) Isaïe, xiv, 13, 14.

donc par rapine. Il n'en fut pas de même de Jésus-Christ, parce qu'il était, par nature, égal à son Père, il l'était de toute éternité, il ne le devint pas et ne le deviendra jamais. En parlant de Lui, on ne saurait dire : Il a été, il est et il sera ; le présent seul lui convient : il est. Dire qu'il a été, c'est dire qu'il n'est plus ; et dire qu'il sera, c'est dire qu'il n'est pas encore. C'est à Lui que Moïse adressa cette question : « Quel « est votre nom? Que dirai-je aux enfants d'Israël? Le « Seigneur répondit : Je suis Celui qui suis ; tu diras « aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers « vous (1) ». Ce qui est, voilà la vérité, la réalité, ce qui ne peut changer. Or, l'Être par essence appartient au Père, appartient au Fils, appartient au Saint-Esprit. Voilà, mes frères, ce qui est au-dessus de tout et ce qui prouve que le Fils est égal au Père ; de là ces paroles de l'Apôtre : « Ce n'est point par une usurpa- « tion de sa part qu'il s'est dit égal au Père ».

3. Nous lisons : « Mon Père est plus grand que moi, « mais il s'est anéanti lui-même (2) ». Voyez, pesez ces paroles : « Il a pris la forme d'esclave ». Quand il s'agit de la forme d'esclave, on se sert du mot : « Il « prit » ; mais quand il s'agit de la forme de Dieu, au lieu de dire : il prit, le texte porte : « Quoiqu'il fût « dans la forme de Dieu, il prit la forme d'esclave, se « rendant semblable aux hommes, portant l'extérieur « de l'homme ; il s'est humilié, et s'est fait obéissant « jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Voilà pour- « quoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est « au-dessus de tout nom (3). » En tant qu'il était homme, il a été exalté. Son exaltation fut la conséquence de son humiliation, et en tant qu'il est mort, il est ressuscité. « Il lui a donné un nom qui est au-

(1) Exod., III, 13, 14. — (2) Philipp., II, 7. — (3) Ibid., 7, 9.

« dessus de tout nom ». Jésus-Christ vint sur la terre, mais sans quitter le ciel ; il ressuscita et monta au ciel, et cependant il n'avait pas quitté le ciel. Vous le regardez comme un homme, ce qu'à Dieu ne plaise. Voici l'homme : « Parmi les enfants des femmes, il « n'en fut pas de plus grand ». Ecoutez cet homme parlant de sa propre personne : « Je ne suis pas digne « de délier les cordons de sa chaussure ». Ne confondez pas ces deux personnages : l'un est Homme-Dieu, l'autre est un homme juste envoyé par Dieu ; l'Homme-Dieu, c'est Jésus-Christ ; l'homme juste, c'est saint Jean ; le premier est la Vérité même, le second n'est que le héraut de la vérité.

DIXIÈME LECTURE

SAINT JEAN, PRÉCURSEUR DU CHRIST

L'homme ne saurait, ni par lui-même, ni par un autre moyen humain, se faire une idée de la nature du Verbe ; mais pour l'instruire, le Fils de Dieu s'est fait chair et est mort sur une croix. Il est la lumière véritable ; néanmoins, afin de n'être pas méconnu, il a envoyé devant lui une lampe destinée à ménager la faiblesse de nos yeux et à nous faire voir ce soleil qui éclaire le monde, ce maître qui le gouverne. Malgré cela plusieurs ne l'ont pas reçu ; pour ceux qui lui ont fait bon accueil, ils sont devenus par la grâce de l'Incarnation les enfants adoptifs de Dieu, et ils ont reconnu en Jésus-Christ le Fils de l'Éternel.

1. Il est bon, mes frères, lorsque nous nous appliquons à étudier les divines Ecritures, principalement le saint Evangile, de n'omettre autant que possible aucun passage, afin de nous en nourrir selon notre capacité, et de vous faire part ensuite de ce qui nous a été donné. Il nous souvient d'avoir expliqué les paroles du premier chapitre, c'est-à-dire : « Au com-« mencement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commen-« cement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par « lui, et sans lui rien n'a été fait. Ce qui a été fait « est vie en lui ; et la vie était la lumière des hommes. « Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres

« ne l'ont point comprise ». Si je ne me trompe, voilà jusqu'où nous avons poussé nos explications ; tous ceux qui se trouvaient ici s'en souviennent ; pour vous, qui étiez absents, croyez à ma parole et à celle des personnes qui ont bien voulu venir nous entendre. Il nous est impossible de revenir sans cesse sur nos pas ; car nous deviendrions ennuyeux, si, sous prétexte de ne point priver les absents d'hier, nous répétions ce que nous avons déjà dit devant ceux qui étaient alors présents, et qui désirent entendre la suite. Daignent donc les personnes qui n'ont pas assisté à notre première dissertation, ne point exiger de nous un retour en arrière, et se mettre avec les autres à écouter ce que nous devons dire aujourd'hui.

2. Voici la suite : « Il y eut un homme envoyé de « Dieu, qui s'appelait Jean ». Aussi bien ce qui a été dit plus haut, mes très chers frères, a été dit de l'ineffable divinité du Verbe, et dans un langage presque ineffable. En effet, qui pourra comprendre : « Au com- « mencement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu ? » Afin que ce nom de Verbe ne te semble pas commun, en raison de l'habitude où l'on est de prononcer tous les jours des verbes, Jean ajoute : « Le « Verbe était Dieu ». C'est de ce même Verbe que nous avons abondamment parlé. Dieu veuille que de tant de paroles, quelques-unes au moins aient trouvé accès jusqu'à votre cœur. « Au commencement était le « Verbe ». Il est toujours le même, toujours de la même manière : ce qu'il est, il l'est toujours, il ne peut changer ; être ainsi c'est être. Etre, voilà son nom. Il l'a dit à son serviteur Moïse : « Je suis celui qui suis ». Et encore : « Celui qui est m'a envoyé (1) ». Encore une fois, qui est-ce qui pourra le comprendre, quand on

(1) Exod., III, 14.

voit que ce qui est mortel est changeant; non seulement les corps sont soumis à des modifications diverses, comme naître, croître, s'affaiblir, mourir; les âmes elles-mêmes s'étendent et se déchirent sous l'effort des désirs qui les sollicitent en sens contraires; quand on voit les hommes capables de percevoir la sagesse, s'ils se soumettent à l'influence de sa lumière et de sa chaleur, capables aussi de la perdre, si leurs affections déréglées les en éloignent? Quand donc vous voyez tant de vicissitudes en toutes choses, de quel œil pouvez-vous considérer ce qui est ? Ne vous semble-t-il pas placé bien au-dessus des êtres qui sont comme s'ils n'étaient pas ? Encore une fois, qui pourra le comprendre ? De quelque façon qu'il emploie les forces de son esprit pour s'élever de son mieux jusqu'à ce qui est, n'importe de quelle manière et dans quelle proportion il puisse le faire, un homme sera-t-il jamais capable d'y parvenir ? Ainsi en est-il de celui qui voit de loin sa patrie, mais qui en est séparé par la mer; il a beau voir le but où il doit diriger ses pas, les moyens lui manquent pour s'y transporter. Pareillement nous voulons parvenir à cette patrie permanente où se trouve ce qui est véritablement, parce que seul il est toujours de telle façon qu'il ne peut jamais cesser d'être. Entre elle et nous s'étend la mer du siècle présent qu'il nous faut traverser ; toutefois dès maintenant nous voyons où nous allons ; mais plusieurs ne le voient même pas. Afin de nous procurer le moyen d'y parvenir, celui-là est venu vers qui nous voulions aller. Et qu'a-t-il fait ? Il a préparé un navire sur lequel nous pourrons traverser la mer. Personne, en effet, ne peut traverser la mer de ce siècle, à moins que la croix de Jésus-Christ ne le porte. Celui-là même dont la vue est faible s'attache parfois à cette croix : que le chrétien, même celui qui est incapable d'aper-

cevoir de loin le terme de son voyage ne s'en dessaisisse point, et elle le conduira au port.

3. Voici donc, mes Frères, ce que j'ai eu dessein d'insinuer à vos cœurs : Si vous voulez vivre avec piété et chrétiennement, attachez-vous à Jésus-Christ selon ce qu'il s'est fait pour nous afin de parvenir à lui selon ce qu'il est et selon ce qu'il était. Il s'est approché de nous, afin de devenir tel pour nous ; il est devenu tel, afin que les faibles soient portés par lui, qu'ils traversent la mer et parviennent à la patrie où tout navire cessera d'être nécessaire, parce qu'il n'y aura plus de mer à franchir. Il vaut donc mieux ne pas voir en esprit celui qui est, et cependant ne pas se séparer de la croix de Jésus-Christ, que le voir en esprit et mépriser la croix du Sauveur. Il est préférable encore, et singulièrement meilleur, de voir, s'il est possible, où il faut aller, et de se tenir attaché à ce qui peut nous y porter. C'est ce qu'ont pu faire ces grandes âmes appelées du nom de montagnes, éclairées plus que toutes les autres de la lumière de la justice. Elles ont pu le faire, et elles ont vu ce qui est. Car c'est pour l'avoir vu que Jean disait : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ». Elles l'ont vu et, pour parvenir à ce qu'elles voyaient de loin, elles ne se sont pas dessaisies de la croix de Jésus-Christ, elles n'ont pas méprisé ses abaissements. Pour les petits qui n'ont pas la même intelligence, s'ils ne restent pas étrangers à la croix, à la passion et à la résurrection de Jésus-Christ, le navire qui mène au port ceux qui voient, les conduira eux-mêmes à ce qu'ils ne voient pas.

4. Mais certains sages de ce monde ont existé, qui ont cherché le Créateur par l'intermédiaire de la créature ; car on peut le trouver par ce moyen, suivant cette formelle déclaration de l'Apôtre : « Ce qui est

« invisible en Dieu est vu et compris par ce qu'il « a fait depuis le commencement du monde ; comme « aussi sa puissance éternelle et sa divinité, en sorte « qu'ils sont inexcusables ». Et ensuite : « Parce « qu'ayant connu Dieu » ; il ne dit pas : parce qu'ils ne l'ont pas connu, mais bien : « parce qu'ayant connu « Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui « ont pas rendu grâces ; mais ils se sont évanouis en « leurs pensées, leur cœur s'est obscurci et est demeu- « ré sans intelligence ». Comment obscurci ? Il continue et dit plus ouvertement : « Se vantant d'être sages, « ils sont devenus fous (1) ». Ils ont vu où il fallait venir ; mais, ingrats à l'égard de celui qui leur avait donné de le voir, ils ont voulu s'attribuer ce qu'ils avaient vu et, devenus orgueilleux, ils ont mérité de le perdre; après quoi ils se sont tournés vers les idoles, les simulacres et le culte du démon, ils ont adoré la créature et méprisé le Créateur. A la vérité, ils étaient déjà brisés quand ils ont fait ces choses ; mais ils s'étaient vu briser parce qu'ils étaient devenus des orgueilleux, et, parce qu'ils s'étaient abandonnés à l'orgueil, ils s'étaient vantés d'être sages. Ceux dont Paul a dit: « Parce qu'ayant connu Dieu », ont donc vu ce que dit Jean, c'est-à-dire que toutes choses ont été faites par le Verbe. Car on trouve cette vérité dans les livres des philosophes ; on y voit aussi que Dieu a un Fils unique par lequel toutes choses existent. Ils ont pu voir ce qui est, mais ils ont vu de loin ; ils n'ont pas voulu s'attacher aux abaissements de Jésus-Christ; montés sur ce navire ils seraient parvenus sûrement à ce qu'ils avaient pu voir de loin. Mais la croix de Jésus-Christ leur a inspiré du dégoût. Il faut passer la mer, et le bois qui te porte tu le méprises ! O sagesse orgueil-

(1) Rom., I, 20-22.

leuse, tu te moques de Jésus crucifié ! Mais c'est celui-là même que tu as vu de loin ! « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu ». Mais pourquoi a-t-il été crucifié ? Parce que le bois de ses abaissements t'était nécessaire. Pour toi, tu étais enflé d'orgueil ; tu te trouvais jeté à une distance énorme de la patrie, les flots de ce siècle te coupaient le chemin qui conduit à la patrie, tu n'avais pas d'autre ressource que d'y être porté sur le navire. Ingrat, tu te moques de celui qui vient à toi pour faciliter ton retour ! Il s'est fait la voie, et la voie au travers des flots. De là vient qu'il a marché sur la mer (1), pour montrer que sur la mer était la voie. Mais toi, qui ne peux comme lui marcher sur la mer, fais-toi porter par le vaisseau, par le bois de la croix ; crois au Crucifié et tu pourras arriver. C'est pour toi qu'il a été crucifié, afin de t'apprendre l'humilité, et aussi parce que s'il était venu comme Dieu, il ne serait pas venu pour ceux qui ne pouvaient voir Dieu. Il n'est donc pas venu du ciel, il n'y est pas retourné en tant que Dieu, puisque comme tel il est partout et n'est renfermé nulle part. Comment donc est-il venu ? Tel qu'il nous a apparu, avec la nature humaine.

5. Aussi, parce qu'il était un homme, mais un homme en qui Dieu était caché, il a envoyé devant lui un homme extraordinaire dont le témoignage le fit reconnaître comme étant une nature supérieure à celle de l'homme. Quel était ce personnage extraordinaire ? « Il y eut un homme ». Comment pouvait-il dire la vérité sur Dieu ? « Il était envoyé de Dieu ». Son nom ? « Il s'appelait Jean ». Pourquoi est-il venu ? « Il est venu pour rendre témoignage, pour « rendre témoignage de la lumière, afin que tous crus-

(1) Matth., XIV, 25.

« sent par lui ». Qui était-il pour rendre témoignage de la lumière ? C'était quelque chose de grand, grand mérite, grande grâce, grande élévation ! Admirez-le, oui, admirez-le, mais admirez-le comme une montagne. Or, une montagne demeure dans les ténèbres, à moins que la lumière ne vienne l'éclairer de ses rayons. Ainsi, n'admirez Jean que pour entendre ce qui suit : « Il n'était pas la lumière », de peur que, prenant la montagne pour la lumière, tu y trouves non pas la consolation, mais le naufrage, Mais que dois-tu admirer ? La montagne comme montagne. Cependant dresse-toi vers celui qui illumine la montagne, élevée pour recevoir la première les rayons de la lumière et la refléter ensuite à tes yeux. Donc, « il n'était pas la lumière ».

6. Pourquoi donc est-il venu ? « Pour rendre témoi- « gnage de la lumière ». Pourquoi ce témoignage ? « Afin que tous crussent en lui ». Quelle était cette lumière dont il devait rendre témoignage ? « Il était la « lumière véritable ». Pourquoi l'Évangéliste a-t-il ajouté le mot véritable ? Parce que l'homme éclairé est appelé lumière, tandis que la lumière véritable est celle qui éclaire. En effet, nos yeux sont aussi appelés lumières ; et cependant, si de nuit on n'allume pas une lampe, ou si de jour le soleil ne se rencontre pas, c'est inutilement que ces lumières sont ouvertes. Ainsi Jean était la lumière, mais non la lumière véritable ; parce que, avant d'être éclairé, il était ténèbres, et que, après avoir été éclairé, il est devenu lumière. S'il n'avait pas reçu les rayons de la lumière, il serait resté ténèbres, comme tous les impies auxquels, même après leur conversion à la foi, l'Apôtre disait : « Autrefois vous étiez ténèbres. Cependant, parce qu'ils avaient reçu la foi, qu'ajoutait-il ? « Maintenant vous êtes lumière dans le Sei-

gneur (1) ».S'il n'avait pas ajouté : « Dans le Seigneur », nous n'aurions pas compris ce qu'il voulait dire. « Vous êtes », disait-il « lumière dans le Seigneur ». Vous étiez ténèbres, mais non dans le Seigneur ; car « autre-« fois vous étiez ténèbres » ; là il n'ajoute pas dans le Seigneur. Donc vous étiez ténèbres en vous, et lumière dans le Seigneur, Ainsi, « Jean n'était pas la lumière, « mais il était venu pour en rendre témoignage ».

7. Mais la lumière même, où est-elle ? « Il était la « lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde ». S'il éclaire tout homme venant en ce monde, il éclairait aussi Jean ; il éclairait donc celui par qui il voulait être montré. Que votre charité s'applique à m'entendre. Il venait à des esprits infirmes, à des cœurs blessés, à des âmes dont l'œil était malade. Tel était l'objet de sa venue. Et comment l'âme aurait-elle pu voir ce qui a la perfection de l'être ? De la manière dont il arrive souvent de connaître, par les rayons tombés sur un corps étranger, le lever du soleil que nous ne pouvons encore voir de nos yeux. Comme ceux qui ont les yeux malades, sont capables de voir un mur, une montagne, un arbre, ou tout autre objet illuminé et éclairé par le soleil, et par le moyen de cette lumière autre que la sienne, de s'apercevoir qu'il est levé ; ce que leur regard trop faible ne peut découvrir directement : ainsi tous ceux vers qui Jésus-Christ était venu étaient trop peu à même de le voir. Il a répandu son éclat sur Jean ; et en avouant qu'il reçut les rayons et la lumière, qu'il n'était ni les rayons ni la lumière, Jean a fait connaître celui qui illumine, celui qui éclaire, celui qui remplit de sa plénitude. Et celui-là qui est-il ? « Celui qui « éclaire tout homme venant en ce monde ». Car si

(1) Ephés., v, 8.

l'homme n'était déchu d'ailleurs, il n'aurait pas eu besoin d'être éclairé de la lumière ; mais elle lui est nécessaire en ce monde parce qu'il est déchu de l'endroit où il lui était loisible de l'avoir toujours.

8. Quoi donc ? S'il est venu ici, où était-il ? « Il était dans le monde ». Il était ici et il y est venu. Il y était par sa divinité, il y est venu par son incarnation ; car, bien qu'il fût ici par sa divinité, les ignorants, les aveugles et les méchants ne pouvaient le voir. Les méchants sont les ténèbres dont il est écrit : « La lumière luit dans les ténèbres, et les « ténèbres ne l'ont point comprise (1). ». Voici qu'il est ici à cette heure, et il y était, et il y est toujours ; jamais il ne s'en éloigne, et il y est partout présent. Il te faut de quoi voir ce qui ne s'éloigne jamais de toi ; il te faut ne pas t'éloigner du soleil qui remplit tous les lieux de sa présence. Pour ne pas être abandonné de lui, il ne faut jamais t'en séparer. Ne tombe pas et il ne disparaîtra pas ; si tu tombes, il disparaît à tes yeux. Si tu demeures debout, il est présent devant toi ; mais si tu n'es pas resté debout, souviens-toi d'où tu es tombé ; d'où tu as été précipité par celui qui est tombé avant toi. Il t'a précipité, non par la force, non par la violence, mais par un acte de ta volonté. Car si tu n'avais pas consenti au mal, tu serais debout, et tu aurais continué à être éclairé. Mais maintenant que tu es tombé et que tu as été blessé au cœur, comment cette lumière pourra-t-elle venir jusqu'à toi ? Il est venu dans des conditions telles que tu fusses à même de le voir ; et il s'est montré homme à ce point de rechercher le témoignage d'un homme. Dieu a un homme pour témoin ; mais c'est à cause de l'homme : car nous sommes si faibles ! Au moyen de la lampe nous cher-

(1) Jean, I, 5.

chons le jour, puisque Jean a été appelé une lampe, suivant ces paroles du Seigneur : « Il était une lampe « ardente et luisante, et vous avez voulu pour un « peu de temps vous réjouir à sa lumière ; pour « moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de « Jean (1) ».

9. Il le montre donc ; c'est pour les hommes qu'il a voulu qu'une lampe le fît voir ; il l'a voulu pour exciter la foi de ceux qui devaient croire, et pour confondre par elle tous ses ennemis. Ces ennemis, c'étaient ceux qui lui demandaient pour le tenter : « Dites-nous : Par quel « pouvoir faites-vous ces choses-là ? — Et moi, leur ré- « pondit-il, je vous adresserai seulement une question : « Dites-moi : Le baptême de Jean, d'où est-il ? Du ciel, ou « des hommes ? — Et ils furent troublés, et ils se dirent en « eux-mêmes : Si nous répondons du ciel, il nous dira : « Pourquoi donc n'avez-vous pas cru à sa parole ? » Car il avait rendu témoignage à Jésus-Christ, et il avait dit : « Je ne suis pas le Christ, mais c'est lui (2). Si, au « contraire, nous répondons des hommes, nous crai- « gnons que le peuple ne nous lapide, parce qu'on « regardait Jean comme un Prophète ». Craignant d'être lapidés, mais craignant davantage encore de dire la vérité, ils répondirent par un mensonge à la vérité, mais l'iniquité se mentit à elle-même (3) ; car ils dirent : « Nous ne savons pas ». Et parce qu'ils n'avaient pas voulu le laisser pénétrer dans leur âme, parce qu'ils avaient nié ce qu'ils savaient ; le Sauveur ne s'ouvrit pas non plus à eux, car ils n'avaient pas frappé. Il est dit, en effet : « Frappez et l'on vous « ouvrira (4) ». Quant à eux, non seulement ils n'avaient pas frappé pour qu'on leur ouvrit ; mais, par leur mensonge, ils avaient même fermé la porte à leur

(1) Jean, v, 35, 36. — (2) Id., i, 20, 27. — (3) Ps. xxvi, 12. — (4) Matth., vii, 7.

propre détriment. Et moi, leur dit le Seigneur : « Je « ne vous dis pas non plus par quel pouvoir je fais ces « choses (1) ». Ainsi furent-ils confondus par Jean, et cette parole s'accomplit en eux : « J'ai préparé une « lampe pour mon Christ, je couvrirai de confusion « ses ennemis (2) ».

10. « Il était dans le monde, et le monde a été fait « par lui ». Ne pense point qu'il était dans le monde, comme y est la terre, comme y est le ciel, comme y sont le soleil, la lune, les étoiles, comme y sont les arbres, les animaux, les hommes. Ce n'est pas ainsi qu'il était dans le monde. Mais comment y était-il ? Comme un ouvrier qui gouverne ce qu'il a fait. Non, toutefois, qu'il ait fait son œuvre comme un ouvrier fait la sienne : hors de l'ouvrier est le coffre qu'il façonne ; ce coffre est placé dans un endroit autre que celui où il se trouve lui-même, pendant qu'il le fabrique : et bien que l'ouvrier se tienne à côté de son œuvre, il est cependant ailleurs et en dehors de l'objet de son travail. Pour Dieu, il est répandu dans le monde qu'il crée, il demeure dans toutes ses parties, il ne se retire nulle part ailleurs ; il n'est point placé au dehors du monde, pour le laisser en quelque sorte tomber de ses mains. Par la présence de sa majesté il fait ce qu'il fait, par sa présence il gouverne ce qu'il a fait. Ainsi il était donc dans le monde comme celui par qui a été fait le monde : « Car le monde a été fait par lui, et « le monde ne l'a pas connu ».

11. Qu'est-ce à dire : « Le monde a été fait par « lui ? » Le ciel, la terre et tout ce qui s'y trouvent s'appellent le monde. En outre, et dans un autre sens on appelle de ce nom les amis du monde. « Le monde « a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu ».

(1) Matth., xxi, 26-27 ; Marc, xi, 28, 33 ; Luc, xx, 2, 8. — (2) Ps. cxxxi, 17, 18.

Quoi! les cieux n'ont point connu leur Créateur? les anges ne l'ont point connu? les astres ne l'ont point connu, lui dont les démons confessent la puissance? En tous lieux, toutes choses lui rendent témoignage. Mais qui sont ceux qui ne l'ont point connu? Ceux qui, aimant le monde, ont été appelés de ce nom; car où se trouvent nos affections, nous y habitons par le cœur. Aussi, dès lors qu'ils aimaient le monde, ils ont mérité le nom du lieu où ils avaient fixé leurs affections. Ainsi lorsque nous disons : Mauvaise est cette maison, ou bonne est cette maison, nous ne jetons pas plus un blâme sur les murailles de la première, que nous ne faisons l'éloge de la seconde. Mais, en disant qu'une maison est mauvaise, nous entendons que ceux qui l'habitent sont des méchants ; et en disant qu'elle est bonne, nous voulons dire que ceux qui y demeurent sont des gens honnêtes. Ainsi, par le monde nous entendons ceux qui y ont fixé leurs affections. Qui sont-ils encore une fois? Ceux qui l'aiment, parce qu'ils y habitent par le cœur. Car pour les autres qui n'aiment pas le monde, leur corps est bien dans le monde, mais leur cœur habite au ciel, comme dit l'Apôtre : « Notre conversation est au ciel (1) ». Donc, « le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas « connu ».

12. « Il est venu chez soi », parce que tout cet univers a été fait par lui. « Et les siens ne l'ont pas reçu ». Qui, les siens? Les hommes qu'il a créés. Les Juifs qu'il a dès le commencement élevés au-dessus de toutes les nations. Car les autres peuples adoraient les idoles et servaient les démons; mais les Juifs étaient issus de la race d'Abraham; ainsi ils étaient particulièrement les siens parce qu'ils lui appartenaient par le lien de la

(1) Philipp., III, 20.

chair dont il a daigné se revêtir pour notre amour. « Il « est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu ». A-t-il été absolument rejeté de tous? Aucun d'eux ne l'a-t-il reçu? Aucun d'eux n'a-t-il été sauvé? Car personne ne sera sauvé à moins de recevoir Jésus-Christ.

13. Mais il ajoute : « Quant à ceux qui l'ont reçu ». Que leur a-t-il accordé? Etonnante miséricorde! Admirable bienveillance! Unique par sa naissance, il n'a pas voulu demeurer seul. Plusieurs n'ayant pas eu d'enfants, et l'âge où l'on peut en avoir étant passé pour eux, ils en adoptent, et par leur volonté ils se donnent ce que leur a refusé la nature : ainsi font les hommes. Mais si quelqu'un a un fils unique, il en éprouve une joie d'autant plus vive, parce que celui-ci est seul appelé à posséder tout le bien de son père, et qu'il n'aura point à partager avec d'autres son héritage : en le partageant il s'appauvrirait. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Le Fils unique qu'il avait engendré, et par qui il avait fait toutes choses, il l'a envoyé dans le monde afin qu'il ne fût pas seul, mais qu'il eût des frères adoptifs. Pour nous, en effet, nous ne sommes pas nés de Dieu comme son Fils unique; mais nous avons été adoptés par sa grâce. Ce Fils unique est venu pour nous délivrer des péchés dans lesquels nous étions enveloppés, et qui formaient un obstacle à notre adoption. Aussi a-t-il d'abord délivré de leurs fautes ceux dont il voulait faire ses frères, puis il les a rendus ses cohéritiers. Voilà, en effet, ce que dit l'Apôtre : « S'il « est fils, il est aussi héritier par la grâce de Dieu (1) ». Et encore : « Héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-« Christ (2). » Il n'a pas craint d'avoir des cohéritiers; car le grand nombre de ceux qui possèdent son héri-

(1) Galat., IV, 7. — (2) Rom., VIII, 17.

tage, ne peut en amoindrir la valeur ; il y a plus : ses cohéritiers deviennent son bien et son héritage, et lui-même il devient leur héritage à son tour. Ecoute, voici comment ils deviennent son héritage. « Le Sei-« gneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré « aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les « nations pour ton héritage (1) ». Mais lui, comment devient-il leur héritage? Il est dit en un psaume : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon « calice (2) ». Puissions-nous le posséder, et puisse-t-il nous posséder nous-mêmes? Qu'il nous possède comme étant Notre-Seigneur, possédons-le comme notre salut, possédons-le comme notre lumière. Qu'a-t il donc donné à « ceux qui l'ont reçu? » « A ceux qui croient en « son nom, il leur a donné d'être enfants de Dieu », afin qu'ils se tiennent attachés au bois qui doit leur faire traverser la mer.

14. Et comment naissent ils ? C'est en devenant enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ qu'ils naissent, cela est évident. Si, en effet, ils ne naissaient pas, comment pourraient-ils être fils? Les enfants des hommes naissent de la chair et du sang, par un effet de la volonté de l'homme et de l'usage de l'union conjugale. Pour eux, comment naissent-ils ? « Ceux qui « ne sont pas nés du sang ». Il entend, par là, le sang de l'homme et de la femme. Sang au pluriel n'est pas latin, mais parce que ce mot est employé au pluriel dans le grec, l'interprète a préféré l'employer ainsi à son tour, et par une expression moins latine, au gré des grammairiens, mettre la vérité au niveau des intelligences des faibles. S'il eût dit sang au singulier, il n'eût pas expliqué ce qu'il voulait, car les hommes naissent du mélange des sangs de l'homme et de la

(1) Ps. II, 7, 8. — (2) Id., XV, 5.

femme. Disons-le donc aussi, sans craindre les férules des grammairiens, s'il nous est possible par là d'arriver à une connaissance de la vérité plus claire et plus solide. Celui qui comprend, condamne cette manière de parler ; sa facilité à saisir les choses le rend intraitable. « Ceux qui ne sont pas nés des sangs, ni de la « volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme » ; l'évangéliste emploie le mot chair pour celui de femme ; car, lorsqu'elle fut formée de la côte d'Adam celui-ci s'écria : « Voici l'os de mes os et la chair de ma « chair (1) » ; et l'Apôtre a dit : « Celui qui aime sa « femme s'aime lui-même, car personne ne hait sa « propre chair (2). » Ce mot chair est donc employé pour désigner la femme, de même que le mot esprit est quelquefois mis pour désigner le mari. Pourquoi ? Parce que l'esprit gouverne et que la chair est gouvernée, parce que l'un doit commander et l'autre obéir. En effet, où la chair commande, l'esprit obéit, c'est une maison en désordre. Y a-t-il rien de pire qu'une maison où la femme a le commandement sur l'homme ? Une maison bien ordonnée est celle où l'homme commande, et où la femme obéit ; ainsi, encore, l'homme n'est lui-même dans l'ordre, qu'autant que chez lui l'esprit est le maître, et que le corps est l'esclave.

15. « Ils ne sont donc pas nés de la volonté de la « chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ». Pour que l'homme pût naître de Dieu, d'abord Dieu est né de l'homme. Car Jésus-Christ est Dieu, et Jésus-Christ est né de l'homme. A la vérité, il n'a cherché qu'une mère sur la terre, parce qu'il avait déjà un Père au ciel. Il est né de Dieu pour nous créer, et il est né de la femme pour nous refaire. Ne t'étonne pas, ô homme, de ce que tu deviens fils de Dieu par la grâce,

(1) Gen., II, 23. — (2) Ephés., V, 28, 29.

de ce que tu nais de Dieu par son Verbe. Le Verbe a voulu d'abord naître de l'homme, afin que tu fusses assuré de naître de Dieu, et que tu fusses à même de te dire à toi-même : Ce n'est pas sans motif que Dieu a voulu naître de l'homme, il faut qu'il m'ait jugé comme ayant quelque valeur, pour me rendre immortel, et pour naître lui-même mortel à cause de moi. L'Évangéliste a donc dit : « Ils sont nés de Dieu »; mais afin que nous ne soyions ni étonnés ni effrayés de cette grâce immense en vertu de laquelle, chose presque incroyable! des hommes sont devenus enfants de Dieu, il veut, en quelque sorte, te rassurer, et il ajoute : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité « parmi nous ». Pourquoi t'étonner que des hommes soient nés de Dieu? Fais attention que Dieu lui-même est né de l'homme. « Et le Verbe s'est fait chair, et il « a habité parmi nous ».

16. « Le Verbe s'étant donc fait chair, et ayant « habité parmi nous », il nous a, par sa naissance, préparé un collyre pour guérir nos yeux, et nous aider à apercevoir sa grandeur cachée sous le voile de ses abaissements. « Le Verbe s'est donc fait chair, et il a « habité parmi nous », il a guéri nos yeux. Que lisons-nous ensuite? « Et nous avons vu sa gloire ». Sa gloire, personne n'aurait pu la voir, à moins d'être guéri par l'humilité de sa chair. Pourquoi nous était-il impossible de la voir? Que votre charité soit attentive, et comprenez bien mes paroles. L'œil de l'homme s'était comme rempli de poussière ou de terre, et sa vue en était troublée; il ne pouvait voir la lumière. On applique le remède sur cet œil malade; la terre avait fait son mal, on y met de la terre pour le guérir. Car tous les collyres et tous les médicaments pour les yeux ne tirent leur vertu que de la terre. La poussière t'avait aveuglé, la poussière te guérit; ton aveugle-

ment était venu de la chair, de la chair est venue ta guérison. L'âme était, en effet, devenue charnelle par le consentement qu'elle avait donné aux désirs de la chair ; c'est ce qui avait crevé l'œil de ton cœur. « Le « Verbe s'est fait chair », et le médecin t'a préparé un collyre. Et parce qu'il est venu afin d'éteindre en sa chair les vices de la nôtre, et de tuer notre mort par la sienne, il s'est fait en toi, et ainsi : « Le Verbe s'étant « fait chair », tu peux dire que « nous avons vu sa « gloire ». Quelle gloire? Quel fils de l'homme est-il devenu ? C'est là pour lui de l'humiliation et non de gloire. Mais jusqu'où s'est porté le regard de l'homme, une fois qu'il a été guéri par la chair? « Nous avons « vu sa gloire », dit l'Évangéliste, « sa gloire comme « Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité ». Cette grâce et cette vérité, si Dieu nous en a fait la grâce, nous en parlerons plus au long une autre fois, quand nous expliquerons d'autres passages de ce même Évangile. Que ceci nous suffise pour aujourd'hui. Quant à vous, cherchez votre édification dans le Christ : que votre foi s'affermisse; soyez attentifs à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres; ne laissez point échapper de vos bras le bois qui doit vous aider à traverser la mer.

ONZIÈME LECTURE

LOI ET GRACE

Le médecin, venu pour guérir ceux qui étaient sous la loi, c'est le Verbe fait chair. Il était Fils de Dieu, véritable lumière du monde : celui-ci ne l'a pas connu : aussi, Jean est-il venu le montrer au monde, comme source de grâce et de bonheur. Par Adam, nous étions condamnés à la mort éternelle ; par le Christ, nous avons été amenés à avoir la foi et à mériter la récompense des élus. La loi rendait les hommes coupables ; la grâce et la vérité du Christ nous ont donné l'innocence. Les observateurs de la loi ne recevaient qu'une récompense temporelle ; si nous accomplissons la loi nouvelle, la vie éternelle sera notre partage.

1. Distinguer des dons de l'Ancien Testament, parce qu'elles appartiennent au Nouveau, la grâce et la vérité de Dieu, dont était rempli son Fils unique notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, lorsqu'il apparut aux saints, telle est la tâche que nous avons entreprise au nom du Seigneur et que nous avons promis à votre charité de remplir. Soyez donc attentifs, afin que Dieu m'accorde autant de savoir que mon esprit peut en comporter, et vous donne toute l'intelligence dont vous êtes susceptibles. Si cette semence répandue dans vos âmes n'est pas emportée par les oiseaux, si les épines ne l'étouffent pas, si elle n'est pas desséchée par la chaleur, si la pluie de mes exhortations quotidiennes unie à vos bonnes pensées vient encore faire en votre cœur

ce que la rosée fait dans les champs où elle ameublit la terre, couvre la semence et l'aide ainsi à germer, facilite son développement, il vous restera pour votre part, à produire une moisson qui fasse la joie et le contentement du laboureur (1). Que si, pour cette bonne semence et pour cette pluie bienfaisante, vous produisez, non du blé, mais des épines, on n'en accusera ni la semence, ni la pluie, mais les épines seront réservées au feu qu'elles méritent.

2. Nous sommes des hommes, et ce qui, à mon avis, ne demande pas de longs raisonnements pour le persuader à votre charité, nous sommes des chrétiens ; si nous sommes des chrétiens, ce titre montre que nous appartenons à Jésus-Christ. Nous en portons le signe sur le front ; nous ne devons pas en rougir, pourvu toutefois que nous le portions aussi sur notre cœur. Ce signe du Sauveur n'est autre que son humilité ; une étoile a servi à le faire connaître aux Mages : c'était le signe donné par le Seigneur, signe brillant et venu du ciel (2) ; il n'a pas voulu qu'une étoile fût marquée comme signe sur le front des fidèles, il a choisi la croix. Le principe de ses humiliations est devenu celui de sa gloire. Nous étions plongés dans un abîme ; il s'est abaissé, il y est descendu et il nous en a retirés. Nous appartenons donc à l'Évangile, nous appartenons au Nouveau Testament. « La loi a été donnée par « Moïse, mais la grâce et la vérité ont été apportées « par Jésus-Christ ». Interrogeons l'Apôtre, il nous enseigne que nous sommes sous l'empire, non de la loi, mais de la grâce (3), et il nous dit : « Dieu a donc « envoyé son fils, formé de la femme, formé sous la « loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi et « nous rendre enfants adoptifs (4) ». Voilà pourquoi

(1) Matth., XIII, 3-23. — (2) Id., II, 2. — (3) Rom., VI. 14. — (4) Galat., V, 4, 5.

Jésus-Christ est venu ; c'était pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que désormais nous ne soyions plus sous l'empire de la loi, mais sous celui de la grâce. Qui a donné la loi ? Celui-là même a donné la loi, qui a donné la grâce ; mais la loi, il l'a envoyée par son serviteur, la grâce, il est descendu pour nous l'apporter. Mais comment les hommes étaient-ils venus se ranger sous la loi ? En n'accomplissant pas la loi. Celui qui accomplit la loi n'est pas sous la loi, mais quiconque est sous la loi, en est écrasé au lieu d'en être soulagé. Aussi tous les hommes placés sous la loi, la loi les rend criminels, c'est pourquoi elle est sur leur tête, non pour ôter leurs péchés, mais pour montrer qu'ils sont pécheurs. La loi ordonne, mais pour accomplir ce qu'ordonne la loi, la miséricorde du législateur est indispensable. En s'efforçant d'accomplir les préceptes de la loi avec leurs propres forces, les hommes ont été entraînés dans l'abîme par cette présomption téméraire et irréfléchie, et au lieu d'être avec la loi, ils sont tombés sous la loi, et sont devenus criminels ; mais comme, par leurs propres forces, ils n'ont pu accomplir la loi, ils sont tombés sous la loi et sont devenus coupables ; alors ils ont imploré le secours du Libérateur. Ainsi cette culpabilité sous la loi a rendu malades les superbes. La maladie des superbes leur a inspiré l'humilité et les a portés à avouer leur faiblesse ; déjà les malades confessent leur mal, vienne le médecin et qu'il les guérisse.

3. Quel est ce médecin ? Jésus-Christ Notre-Seigneur. Qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Celui qui s'est montré même à ceux qui l'ont crucifié, celui qui a été pris, souffleté, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, attaché à la croix, qui est mort, qui a été percé d'une lance, descendu de la croix et mis dans un sépulcre. C'est bien Jésus-Christ Notre-Seigneur,

oui, c'est lui, c'est lui seul qui a mis le remède sur nos blessures, c'est le crucifié qu'on a accablé d'injures, devant qui les bourreaux passaient en secouant la tête et en disant : « Il est le Fils de Dieu, qu'il descende de « la croix (1) ». Voilà notre unique médecin; oui, c'est lui. Pourquoi donc n'a-t-il pas montré à ses insulteurs qu'il était le fils de Dieu ? S'il leur a permis de l'élever en croix, au moins, lorsqu'ils lui disaient: « S'il est le « Fils de Dieu, qu'il descende de la croix », pourquoi n'en est-il pas descendu, ne leur a-t-il pas montré qu'il était le vrai Fils de Dieu dont ils avaient osé se moquer ? Il ne l'a pas voulu. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Etait-ce défaut de puissance ? Non, assurément. Quel est en effet le plus difficile, de descendre d'une croix ou de sortir vivant du tombeau ? Cependant, il a supporté les insultes, car sa croix devait lui servir à nous donner, non pas une preuve de sa puissance, mais un exemple de patience. Ainsi il a guéri tes blessures, là où les siennes l'ont fait longtemps souffrir ; il t'a guéri des atteintes de la mort éternelle, là où il a daigné mourir de la mort du temps. Est-ce lui qui est mort, ou bien est-ce la mort qui est morte en lui ? Quelle mort que celle qui a tué la mort ?

4. Mais était-ce bien Notre-Seigneur Jésus-Christ tout entier que l'on voyait, dont on s'emparait, que l'on crucifiait ? Etait-ce bien lui tout entier ? Oui, certainement, mais non pas tel que le voyaient les Juifs, car ce qu'ils voyaient n'était pas le Christ dans tout son entier. Qu'était-ce donc encore que le Christ ? « Au commencement était le Verbe ». Quel commencement ? « Dieu en qui était le Verbe ». Et quel Verbe ? « Le Verbe était Dieu », Le Verbe aurait-il été fait par Dieu ? Non. Car « au commencement il était en Dieu ». Hé

(1) Matth., xxvii, 39, 40.

quoi ! les autres choses que Dieu a faites ne sont-elles pas semblables au Verbe ? Non, car « toutes choses ont « été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait ». Comment toutes choses ont-elles été faites par lui ? Parce que « ce qui a été fait, était vie en lui », et avant que cela fût fait, c'était la vie. Ce qui a été fait n'est pas vie, mais dans le plan, c'est-à-dire dans la sagesse de Dieu avant d'avoir été fait, cela était la vie. Ce qui a été fait passe, ce qui est dans la sagesse de Dieu ne peut passer. Ce qui a été fait était vie en lui. Quelle était cette vie ? Comme l'âme est la vie du corps, notre corps a sa vie propre; dès qu'elle se sépare de lui, il meurt. La vie dont nous parlons était-elle pareille à celle-là ? Non. « Mais la vie était la lumière des hommes ». Etait-elle aussi la lumière des bêtes ? Cette lumière qui nous éclaire est tout à la fois la lumière des bêtes et celle des hommes. Il y a une lumière propre aux hommes, voyons ce qui distingue les hommes des bêtes et alors nous comprendrons quelle est cette lumière des hommes. Tu ne diffères des bêtes que par l'intelligence, car pour tout le reste tu n'as pas sujet de te préférer à elles. Tu as confiance en tes forces ? Les bêtes sont plus fortes que toi. Ton agilité t'enorgueillit ? Les monstres sont plus agiles. Tu te vantes de ta beauté ? Quelle beauté dans les plumes du paon. En quoi leur es-tu supérieur ? En ce que tu es fait à l'image de Dieu ? Dans ton esprit, dans ton intelligence. Si donc tu vaux mieux que la bête, c'est parce que tu es doué d'un esprit capable de comprendre ce que les bêtes ne peuvent saisir. Tu es homme parce que tu es supérieur aux animaux. La lumière des hommes est donc la lumière des esprits. La lumière des âmes est au-dessus d'elles et les surpasse toutes. C'était là la vie par laquelle toutes choses ont été faites.

5. Où était-elle ? Etait-elle ici ? Ou bien était-elle

dans le Père, sans être ici ? Ou, ce qui est plus exact, était-elle ici ou dans le Père ? Si elle était ici, pourquoi ne la voyait-on pas ? Parce que « la lumière luit dans les ténèbres et que les ténèbres ne l'ont point comprise ». O homme, ne soyez pas ténèbres, ne soyez pas infidèles, injustes, ennemis de l'équité, ravisseurs, avares, amateurs du siècle ; être tels, c'est être ténèbres. La lumière n'est pas absente, mais c'est vous qui êtes absents par rapport à la lumière. Le soleil est présent pour l'aveugle sur qui tombent ses rayons ; mais l'aveugle est absent par rapport au soleil. Ne soyez donc pas ténèbres. Voilà en quoi consiste la grâce dont nous vous parlerons plus tard ; c'est que nous ne soyons plus ténèbres, et qu'à nous s'appliquent ces paroles de l'Apôtre : « Vous « étiez autrefois ténèbres mais maintenant vous êtes « lumière dans le Seigneur (1) ». Cependant, comme on ne voyait pas la lumière des hommes, c'est-à-dire la lumière des esprits, il fallait qu'un homme lui rendît témoignage, et pour cela, il était nécessaire qu'il fût, non point plongé encore dans les ténèbres, mais déjà enveloppé des rayons de la lumière. Toutefois, pour être brillant, il n'en était pas davantage la lumière même, « mais il était pour rendre témoignage de la « lumière ». Car « il n'était pas la lumière ». Et quelle était cette lumière ? « C'était la lumière véritable qui « éclaire tout homme venant en ce monde ». Et où était-elle ? « Elle était en ce monde ». Et comment « était-elle dans le monde ? » Cette lumière était-elle dans ce monde comme y est la lumière du soleil, de la lune, des lampes ? Non, car « le monde a été fait par « lui, et le monde ne l'a pas connu » c'est-à-dire : « La « lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont « point comprise ». En effet, le monde est ténèbres,

(1) Ephés., v, 8.

parce que les amateurs du monde c'est lui. La créature n'a-t-elle pas reconnu son Créateur ? Le ciel lui a rendu témoignage par une étoile (1) ; la mer lui a rendu témoignage, en portant le Christ, pendant qu'il marchait sur ses flots (2) ; les vents lui ont rendu témoignage, à son ordre ils se sont apaisés (3) ; la terre lui a rendu témoignage, elle a tremblé au moment de sa mort (4). Si toutes ces créatures lui ont rendu témoignage, comment peut-on dire que le monde est demeuré sans le reconnaître, si ce n'est que par le monde il faille entendre les amateurs du monde, ceux qui s'y trouvent fixés par leurs affections ? Ainsi mauvais est le monde parce que mauvais sont ceux qui l'habitent, de même que mauvaise est une maison, non à cause de ses murailles, mais à cause de ceux qui y demeurent.

6. « Il est venu chez soi », c'est-à-dire dans ce qui était à lui, et les siens ne l'ont pas reçu ». Quelle espérance nous reste-t-il donc si ce n'est que « tous « ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de « devenir enfants de Dieu ». S'ils deviennent enfants, ils naissent; s'ils naissent, comment naissent-ils? « Ce n'est « pas de la chair, ni du sang, ni de la volonté de la chair, « ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ». Qu'ils se réjouissent donc, puisqu'ils sont nés de Dieu, qu'ils ne craignent pas de croire qu'ils lui appartiennent ; voici la preuve de leur divine origine : « Et le Verbe « s'est fait chair, et il a habité parmi nous ». Si le verbe n'a pas rougi de naître de l'homme, les hommes rougiraient de devenir les enfants de Dieu? Ce qu'il a fait, il l'a réparé, parce qu'il l'a fait ; qu'il l'ait réparé nous en avons la preuve. Parce que le Verbe s'est fait « chair en habitant parmi nous » il est devenu notre remède ; la terre nous aveuglait, c'est par de la terre

(1) Matth., II, 2. — (2) Id., XIV, 26. — (3) Id., VIII, 27. — (4) Id., XXVII, 51.

qu'il nous a guéris. Que voulait-il nous faire voir en nous guérissant? « Et nous avons vu sa gloire », dit Jean, « sa gloire comme Fils unique du Père, plein « de grâce et de vérité (1) ».

7. Jean rend témoignage de lui et il crie en disant : « Voilà celui dont je vous ai dit : Celui qui vient « après moi a été fait avant moi ». Il est venu après moi, et il m'a précédé. Qu'est-ce à dire ? « Il a été fait « avant moi ». C'est-à-dire : il m'a précédé, non qu'il ait été fait avant que je n'aie été fait moi-même, mais il m'a été préféré ; voilà ce que signifie : « Il a été fait « avant moi ».Comment a-t-il été fait avant toi, puisqu'il n'est venu qu'après toi ? « Parce qu'il était avant moi ». Avant toi, ô Jean ? Qu'y a-t-il d'étonnant, s'il est avant toi ? c'est vraiment chose admirable, puisque tu lui rends témoignage. Ecoutons en effet ce qu'il dit de lui-même. « Je suis avant Abraham (2) ». Par sa naissance Abraham a tenu le milieu dans la vie du genre humain mais écoute ce que le Père dit à son Fils : « Je t'ai « engendré avant Lucifer (3)». Celui qui a été engendré avant Lucifer éclaire évidemment tous les hommes. On a donné le nom de Lucifer à cette créature déchue de la dignité d'ange et tombée à l'état de démon ; l'Ecriture a dit de cet être : « Lucifer est tombé, lui qui se « levait au point du jour (4) ». Pourquoi lui donner le nom de Lucifer ? Parce qu'il réflétait la lumière qu'il avait reçue d'ailleurs. Comment s'est-il obscurci ? Parce qu'il ne sut pas se tenir dans la vérité (5). Jésus-Christ devait donc avant Lucifer, avant tout, être éclairé. De fait, celui dont la lumière brille dans tous les êtres susceptibles d'être éclairés, celui-là doit nécessairement être avant tout illuminé.

8. Aussi Jean ajoute : « Et nous avons tous reçu de

(1) Jean, I, 1-14. — (2) Jean, VIII, 58. — (3) Ps. CIX, 3. — (4) Isaïe, XIV, 12. — (5) Jean, VIII, 44.

« sa plénitude ». Qu'avez-vous reçu? « Et grâce pour « grâce ». Ainsi lisons-nous dans le texte évangélique, copié sur les exemplaires grecs. Il n'est pas dit : nous avons reçu de sa plénitude grâce pour grâce ; mais : « Nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce pour « grâce »,sous-entendu nous avons reçu. L'Evangéliste veut nous donner à entendre que nous avons reçu je ne sais quoi de la plénitude de Jésus-Christ, et en outre grâce pour grâce. De sa plénitude nous avons d'abord reçu la grâce, puis nous avons reçu une grâce nouvelle que l'Evangéliste appelle grâce pour grâce. Quelle est la première grâce reçue? La foi. Dès lors que nous marchons dans la foi, nous marchons dans la grâce. Par quoi l'avons-nous méritée ? Par quels mérites antécédents ? Que personne ne se flatte que chacun rentre en soi-même, qu'il scrute ses pensées les plus secrètes, qu'il remonte anneau par anneau la chaîne de ses œuvres, qu'il ne fasse pas attention à ce qu'il est, si tant est qu'il soit déjà quelque chose, mais à ce qu'il a été pour être quelque chose, et il trouvera qu'il n'a jamais mérité que le supplice. Si tu n'as rien mérité que le supplice, et si le Christ est venu non pour punir tes péchés, mais pour te les remettre, tu as donc reçu une grâce et non une récompense. Pourquoi la grâce s'appelle-t-elle ainsi ? Parce qu'elle est donnée gratuitement. En effet, ce que tu as reçu, tu ne l'as acheté au prix d'aucun mérite antécédent. Le pécheur a donc reçu cette première grâce pour la rémission de ses fautes. Qu'avait-il mérité ? S'il interroge la justice, il n'avait droit qu'à être puni : s'il le demande à la miséricorde, elle lui accorde la grâce. Dieu l'avait promise par l'organe des Prophètes ; aussi lorsqu'il vint pour accomplir sa promesse, donna-t-il, non-seulement la grâce, mais encore la vérité. En quoi s'est manifestée la vérité? En ce que Dieu a donné suite à ses promesses.

9. Qu'est-ce donc à dire : « Grâce pour grâce ? » Par la foi nous méritons Dieu ; nous ne méritions pas le pardon de nos péchés, et parce que nous étions indignes de ce don immense que nous avons reçu, ce don porte le nom de grâce ; que signifie grâce ? Donnée gratuitement. Que veut dire donnée gratuitement ? Accordée comme présent et non comme récompense. Si elle était due, c'était une récompense méritée, et non pas un don gratuit Si elle était vraiment exigible, c'est que tu aurais été bon ; mais si, ce qui est indubitable, tu as été mauvais, comme néanmoins tu as cru en celui qui justifie l'impie (1), (qu'est-ce à dire : qui justifie l'impie ? Qui rend pieux l'homme impie), songe aux maux dont te menaçait la loi et aux biens que t'a procurés la grâce. En recevant cette grâce de la foi, tu deviendras juste par la foi (car le juste vit de la foi) (2), et en vivant de la foi tu mériteras Dieu : et alors que tu auras mérité Dieu par cette vie de la foi, tu recevras pour récompense l'immortalité et la vie éternelle. Et cette récompense est elle-même une grâce. Car, en considération de quoi reçois-tu la vie éternelle ? En considération de la grâce. Effectivement, si la foi est une grâce et si la vie éternelle est, en quelque sorte, la récompense de la foi, en te donnant la vie éternelle Dieu semble s'acquitter d'une dette. (A l'égard de qui l'aurait-il contractée ? A l'égard du fidèle qui, par sa foi, y aurait acquis un droit.) Mais parce que la foi est elle-même une grâce, la vie éternelle est une grâce pour une grâce.

10. Écoute Paul : il reconnaît la grâce et ensuite il réclame un dû. Comment Paul reconnaît-il la grâce ? « J'étais auparavant un blasphémateur, un persécu-« teur, un diseur d'injures ; mais », ajoute-t-il, « j'ai

(1) Rom., IV, 5. — (2) Habacuc, II, 4 ; Rom., I, 17.

« trouvé miséricorde (1) ». Il se reconnaît indigne d'avoir obtenu miséricorde, il a trouvé grâce cependant, non par suite de ses mérites, mais par un effet de la miséricorde divine. Il vient d'avouer qu'il a reçu une grâce imméritée : maintenant, il exige un dû ; écoute-le. « Pour moi », dit-il, « je suis au moment de mon « sacrifice et le temps de ma dissolution approche. « J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, « j'ai conservé la foi : il me reste à recevoir la cou- « ronne de justice qui m'est réservée ». Il réclame un dû, il exige le paiement d'une dette ; car, vois ce qui suit : « Que le Seigneur, comme un juste juge, me « rendra au dernier jour (2) ». Pour recevoir d'abord la grâce, il lui fallait la miséricorde de Dieu ; pour la récompense de la grâce, il lui faut la justice du Juge. Celui qu'il n'a pas condamné pendant qu'il était impie, le condamnera-t-il maintenant qu'il est fidèle ? Et cependant, si tu y réfléchis bien, tu verras que Dieu t'a d'abord donné la foi par laquelle tu l'as mérité ; car tu n'as point mérité par toi-même qu'il fût redevable envers toi de quelque chose. Aussi, quand il t'accorde ensuite la récompense de l'immortalité, il couronne ses dons et non pas tes mérites. Donc, mes frères, « tous nous avons reçu de sa plénitude », de la plénitude de sa miséricorde, de l'abondance de sa bonté. Qu'avons-nous reçu ? La rémission de nos péchés qui nous a mis à même d'être justifiés par la foi. Quoi encore ? « Grâce pour grâce », c'est-à-dire pour cette grâce de la vie de la foi, nous recevrons une autre grâce. Que pourrions-nous recevoir, sinon une grâce ? Car, si je dis que cela m'est dû, je m'adjuge donc quelque chose, comme si Dieu me le devait ; or, ce que Dieu couronne en nous, ce sont les dons de sa miséri-

(1) I Tim., I, 13. — (2) II Tim., IV, 6-8.

corde, à condition, cependant, que nous marchions jusqu'à la fin dans cette grâce qu'il nous a donnée.

11. « Car la loi a été donnée par Moïse »; cette loi retenait les hommes dans le péché. En effet, que dit l'Apôtre ? « La loi est survenue pour faire abonder le « péché (1) », L'abondance du péché, voilà le bénéfice des orgueilleux ; car les hommes se donnaient beaucoup à eux-mêmes, ils attribuaient beaucoup à leurs forces, et ils étaient incapables, cependant, d'accomplir la justice sans le secours de Celui qui l'avait commandée. Pour dompter leur orgueil, Dieu leur a donné la loi comme pour leur dire : Tenez, accomplissez-la et ne vous imaginez pas que vous n'avez pas de maître ; ce qui manque, ce n'est pas celui qui commandera, c'est celui qui obéira.

12. Que si l'homme manque pour accomplir la loi, pourquoi ne l'accomplit-il pas ? parce qu'il est né esclave du péché et de la mort. Issu d'Adam, il traîne avec soi ce qu'il a puisé à cette source empoisonnée ; le premier homme est tombé, et tous ceux qui sont nés de lui en ont hérité la concupiscence de la chair. Il fallait qu'un autre homme vint au monde, qui ne traînât à sa suite aucune concupiscence. Il y a donc un homme et un homme. Un homme pour la mort, et un homme pour la vie. Ainsi parle l'Apôtre : « Comme la « mort est par un homme, par un homme aussi la ré« surrection des morts ». Par quel homme la mort, par quel homme la résurrection des morts ? Patience, l'Apôtre continue et ajoute : « Comme tous meurent en « Adam, ainsi tous seront vivifiés en Jésus-Christ (2) ». Qui sont ceux qui appartiennent à Adam ? Tous ceux qui sont nés d'Adam. Qui sont ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ? Tous ceux qui sont nés par Jésus-

(1) Rom., v, 20. — (2) I Cor., xv, 21, 22.

Christ. Pourquoi tous les hommes naissent-ils dans le péché ? Parce qu'il n'en est aucun qui ne soit né d'Adam. Mais naître d'Adam, c'est le résultat de la nécessité imposée par sentence divine ; naître de Jésus-Christ, c'est l'effet de la volonté et de la grâce. Les hommes ne sont pas contraints de naître par Jésus-Christ. Ce n'est pas leur volonté qui les a fait naître d'Adam ; tous ceux, cependant, qui sont nés d'Adam, sont nés avec le péché et sont pécheurs ; tous ceux qui naissent par Jésus-Christ, naissent justifiés et justes, non en eux-mêmes, mais en lui. Car, si tu les considères en eux-mêmes, ils sont d'Adam ; si tu les considères par rapport au Christ, ils sont de lui. Comment cela ? Parce que notre chef, Jésus-Christ Notre-Seigneur, est venu sans l'héritage du péché, bien qu'il soit venu avec un corps.

13. Chez les pécheurs, la mort était un châtiment ; en Jésus-Christ, elle était non la punition du péché, mais la preuve de sa généreuse miséricorde. Car il n'y avait rien en Jésus-Christ qui pût lui faire mériter la mort. Il le dit lui-même : « Voici que vient le prince « de ce monde, et il ne trouvera rien en moi ». Pourquoi donc mourez-vous ? « Mais pour que tous connais- « sent que je fais la volonté de mon Père, levez-vous, « sortons d'ici (1) ». Il n'y avait rien en lui qui pût lui faire mériter la mort, et néanmoins il est mort ; et toi, qui as mérité de mourir, tu refuses de le faire. Consens à souffrir de bon cœur, puisque tu l'as mérité, ce qu'il a bien voulu endurer lui-même pour te délivrer de la mort éternelle. Il y a donc un homme et un homme. Mais l'un n'est que cela, l'autre est Dieu et homme tout ensemble. L'un est l'homme du péché, l'autre est l'homme de la justice. Tu es mort en Adam,

(1) Jean, XIV, 30, 31.

ressuscité en Jésus-Christ ; car, de part et d'autre, voilà ton lot. Tu crois déjà en Jésus-Christ, tu paieras cependant la dette que tu as contractée en Adam. Mais le péché ne te retiendra pas à jamais captif, parce qu'en mourant dans le temps, Notre-Seigneur a tué en toi la mort éternelle. C'est là, mes frères, la grâce ; c'est là aussi la vérité : parce qu'il y a eu une promesse et qu'elle a été exécutée.

14. Elle n'existait pas dans l'Ancien Testament. La loi y faisait des menaces aux hommes, mais ne leur venait pas en aide ; elle ordonnait, mais ne guérissait pas ; elle montrait la maladie, mais n'apportait pas le remède. Cependant elle frayait par là le chemin au médecin qui devait venir avec la grâce et la vérité. Ainsi fait un médecin qui, voulant guérir un malade, lui envoie d'abord son serviteur afin de le trouver lié quand il viendra lui-même. L'homme était malade, il ne voulait pas la guérison, et pour ne pas se laisser guérir, il se vantait d'être en santé. La loi lui a été envoyée, elle l'a lié, il se trouve coupable, et du milieu de ses entraves il crie déjà. Notre-Seigneur vient : il le guérit au moyen de remèdes parfois âcres et amers. Patience, dit-il au malade, courage ; n'aime pas le monde ; point d'emportement : que le feu de la continence te guérisse ; que le fer des persécutions cautérise tes blessures. Quoique garrotté, tu frémissais d'épouvante ; mais ton médecin, bien que libre de toute entrave, a goûté le breuvage qu'il te présentait, il a souffert le premier pour te réconforter ; il semblait te dire : ce que tu crains de souffrir pour toi-même, je l'endure le premier pour toi. Voilà une grâce et une grande grâce. Qui est-ce qui pourrait en faire dignement l'éloge.

15. Je parle, mes frères, des humiliations du Christ : que vous dire de sa divinité et de ses grandeurs ?

Pour vous dire, pour vous expliquer d'une manière quelconque les humiliations du Sauveur, notre parole ne suffit pas, les expressions nous manquent. Nous laissons à vos pensées le soin de suppléer à notre impuissance, car nous ne sommes point capables de vous satisfaire par nos discours. Pensez donc aux avertissements de Jésus-Christ. Mais, diras-tu, qui nous les expliquera, si tu ne nous en parles ? Que lui-même en parle à votre cœur. Celui qui habite en vous parle mieux que celui dont la voix frappe vos oreilles. Celui qui a commencé à demeurer dans vos cœurs vous fera apprécier le bienfait de ses humiliations. Toutefois, si nous nous trouvons déjà réduits à l'impuissance, rien qu'à vouloir vous en parler et vous en donner une idée, comment vous entretenir de ses grandeurs ? Si nous tremblons quand il nous faut discourir sur « le Verbe « fait chair », comment vous expliquer « qu'au com- « mencement était le Verbe ? » Aussi, mes frères, tenez-vous-en là comme à un solide fondement.

16. « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la « vérité ont été apportées par Jésus-Christ ». Donnée par le serviteur, la loi a fait des coupables ; donnée par le Maître, la grâce a délivré les criminels. « La loi a été « donnée par Moïse ». Que le serviteur ne s'attribue rien de plus que ce qu'il a fait lui-même. Choisi pour remplir une charge importante, comme un serviteur dans la maison de son maître, mais cependant comme un serviteur, il peut agir selon la loi, il ne peut délivrer de l'état de péché qu'établit la loi. « La loi donc a « été donnée par Moïse, la grâce et la vérité ont été « apportées par Jésus-Christ ».

17. Pour que personne ne dise : La grâce et la vérité n'ont-elles pas aussi été apportées par Moïse, qui a vu Dieu ? Jean ajoute aussitôt : « Personne n'a jamais vu Dieu ». Comment donc Dieu s'est-il fait connaître à

Moïse ? En ce que le Seigneur lui a fait une révélation. Quel Seigneur ? Jésus-Christ lui-même, qui a d'abord envoyé la loi par son serviteur, et qui est venu lui-même avec la grâce et la vérité. « Car personne n'a jamais vu Dieu ». S'il en est ainsi, comment s'est-il montré à ce serviteur autant que les facultés de Moïse pouvaient le lui permettre ? « Mais », ajoute-t-il, « le Fils unique qui est dans le sein du Père le lui a raconté ». Qu'est-ce à dire : « dans le sein du Père ? » Dans le secret du Père. En effet, Dieu, n'a pas de sein comme nous en avons un sous nos vêtements ; nous ne devons pas nous figurer qu'il s'asseie comme nous le faisons nous-mêmes, ou qu'il se ceigne pour se faire un sein : mais comme notre sein est caché sous nos vêtements, le secret du Père s'appelle le sein du Père. Celui donc qui connaît le Père parce qu'il est dans son secret, l'a lui-même raconté ; car « personne « n'a jamais vu Dieu ». Il est donc venu lui-même, et il a raconté tout ce qu'il a vu. Qu'a vu Moïse ? Il a vu une nuée, il a vu un ange, il a vu une flamme. Créature que tout cela. C'était l'image du Seigneur, non sa personne. Sans doute, car tu lis formellement au livre de la loi : « Moïse parlait avec le Sei- « gneur, face à face, comme un ami avec son ami » ; mais continue ta lecture, tu verras que Moïse disait : « Si j'ai trouvé grâce en votre présence, montrez-vous « à moi à découvert, afin que je vous voie ». Et c'est peu qu'il ait ainsi parlé, écoute ce qu'on lui répond « Tu ne peux voir ma face (1) ». Mes frères, l'ange parlait donc avec Moïse, et cet ange était l'image de Dieu et tout ce qui a été fait par l'ange, en cette circonstance, était la promesse de cette grâce et de cette vérité réservées aux temps à venir. Ceux qui étudient

(1) Exod , xxxiii, 11, 13, 20.

sérieusement les Ecritures ne l'ignorent pas, et lorsque l'occasion opportune de vous en parler se présente à nous, autant que Dieu nous fait la grâce de nous le faire connaître, nous avons soin de vous le découvrir.

18. Sachez donc que toutes ces représentations corporelles aperçues par Moïse n'étaient pas la substance de Dieu. En effet, nous voyons de pareils signes avec les yeux de notre corps ; mais le moyen de voir la substance de Dieu ? Interroge l'Evangile : « Bienheureux « ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront « Dieu (1) ». Des hommes se sont rencontrés qui, déçus par la vanité de leur cœur, ont dit : Le Père est invisible, mais le fils est visible. En quoi visible ? Si c'est en sa chair, puisqu'il a pris un corps, cela est manifeste. Car de ceux qui ont vu Jésus-Christ en sa chair, quelques-uns ont cru en lui, d'autres l'ont crucifié. Et parmi ceux qui ont cru, il en est dont la foi a chancelé à l'heure de son crucifiement ; et si après sa résurrection ils ne l'avaient touché de leurs mains, la foi ne leur serait pas revenue. Si donc c'est à cause de la chair que le Fils est visible, nous l'accordons, et c'est la foi de l'Eglise catholique ; mais si, comme ils disent, le Fils était visible avant sa chair, ou, en d'autres termes, avant son incarnation, leur folie est grande ; grande est leur erreur. Car ces représentations corporelles se faisaient par le moyen de la créature pour donner une idée de Dieu ; elles ne montraient, ni ne manifestaient sa substance. Voici qui vous le fera exactement entendre, que votre charité l'écoute avec attention ; La sagesse de Dieu ne peut être vue par les yeux. Mes frères, si Jésus-Christ est la sagesse de Dieu, s'il est la vertu de Dieu (2), s'il est le Verbe de Dieu, la parole de l'homme ne pouvant être

(1) Matth., v, 8. — (2) I Cor., i, 24.

vue par les yeux, comment la parole de Dieu le pourrait-elle ?

19. Chassez donc de vos cœurs toute pensée charnelle á cet égard, afin d'être vraiment sous l'empire de la grâce et d'appartenir au Nouveau Testament ; c'est pour cela que dans le Nouveau Testament est promise la vie éternelle. Lisez l'Ancien Testament. Alors le peuple était encore charnel, et pourtant on lui avait imposé des obligations pareilles aux nôtres. Car, nous aussi, nous avons reçu l'ordre d'adorer un seul ; Dieu : « Ne prends pas le nom de Dieu en vain » ; on nous le commande comme à eux. C'est le second précepte. « Observe le jour du sabbat ». Ce précepte est plus étendu pour nous, parce qu'il nous est ordonné de l'observer selon l'esprit. Car les Juifs observaient servilement le jour du sabbat, l'employant à l'ivrognerie et à la débauche. Leurs femmes n'auraient-elles pas mieux fait, ce jour-là, de travailler leur laine que de danser sur la terrasse de leurs maisons ? Loin de nous, mes frères, la pensée de dire que par là ils observaient le sabbat. Pour le chrétien, observer le sabbat selon l'esprit, c'est s'abstenir de toute œuvre servile. Qu'est-ce s'abstenir de toute œuvre servile ? C'est se préserver du péché. Et comment le pouvons-nous ? Interroge Notre-Seigneur : « Tout homme qui fait le péché est l'esclave du pé-« ché (1) ». Il nous est donc commandé d'observer le sabbat selon l'esprit. Quant aux autres préceptes, ils s'adressent à nous encore plus qu'aux Juifs, et nous devons les observer plus parfaitement qu'eux : « Vous « ne tuerez pas. Vous ne commettrez pas de fornica-« tion, d'adultère ; vous ne déroberez pas ; vous ne « direz pas de faux témoignage ; honorez votre père et « votre mère ; vous ne désirerez pas le bien de votre

(1) Jean, VIII, 34.

« prochain ; vous ne désirerez pas la femme de votre « prochain (1) ». Tout cela ne nous est-il pas aussi commandé ? Mais si tu cherches à savoir quelle récompense était promise à l'observation de la loi, tu verras qu'il y est dit : « Afin que tes ennemis soient « chassés de ta présence et que tu entres en possession « de la terre promise par Dieu à tes pères (2) ». Comme ils étaient incapables d'apprécier les biens invisibles, on les retenait par la promesse des biens matériels. Pourquoi ? Pour les empêcher de périr tout à fait et d'en venir à adorer les idoles. Néanmoins, mes frères, ils l'ont fait, comme nous le lisons, se montrant ainsi oublieux de tant de merveilles opérées par Dieu sous leurs yeux. La mer s'est séparée en deux à leur approche, un chemin leur a été frayé au milieu des flots, les ennemis accourus à leur poursuite ont été engloutis sous ces mêmes flots qui leur avaient livré passage (3), et quand Moïse, l'homme de Dieu, a disparu à leurs regards, ils ont réclamé une idole et ils ont dit : « Fais- « nous des dieux qui marchent devant nous, puisque « cet homme nous a quittés ». Toute leur espérance était fondée sur un homme, et non sur Dieu. Cet homme fût-il mort, le Dieu qui les avait tirés de la terre d'Egypte était-il mort aussi ? Lorsqu'ils se furent fait l'image d'un veau, ils l'adorèrent en disant : « O Israël, « voici tes dieux, les dieux qui t'ont délivré de la terre « d'Egypte (4) ». Combien peu de temps il leur a fallu pour oublier une grâce aussi éclatante ! Par quel moyen donc retenir dans le devoir un pareil peuple, sinon par des promesses charnelles ?

20. Ainsi les mêmes commandements se trouvent pour eux et pour nous au décalogue de la loi ; mais les promesses n'y sont pas les mêmes. Que nous pro-

(1) Exod., xx, 3, 17. — (2) Lévit., xxvi, 1, 13. — (3) Exod., xiv, 21-31. — (4) Id., xxxii, 1-4.

met-on à nous? La vie éternelle. « Or, la vie éternelle « est de vous connaître, vous, seul vrai Dieu, et Jésus « Christ que vous avez envoyé (1) ». La connaissance de Dieu, voilà ce qui nous est promis, voilà la grâce pour la grâce. Maintenant, mes frères, nous croyons, nous ne voyons pas. Cette foi aura sa récompense, ce sera de voir ce que nous croyons. Les Prophètes ont connu ce mystère, bien qu'il fût caché avant la venue de Notre-Seigneur. Ainsi un ami de cette récompense qui, soupirant après elle dans ses psaumes, a dit : « Je « n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, je la « rechercherai avec ardeur ». Mais, diras-tu, que demande-t-il? Est-ce la terre, d'où découlent matériellement le lait et le miel? bien qu'il faille se mettre à sa recherche et la demander dans le sens spirituel. Est-ce l'assujettissement de ses ennemis, la mort de ceux qui veulent lui nuire, les hautes places ou les richesses du siècle? Il aime avec ardeur, il soupire grandement, il brûle, il est hors d'haleine ; voyons ce qu'il demande : « Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, je « la rechercherai avec ardeur ». Qu'est-ce donc que cette chose ainsi recherchée? « C'est d'habiter », dit-il, « dans la maison du Seigneur tous les jours de ma « vie ». Et quand habiteras-tu dans la maison du Seigneur, en quoi y trouveras-tu ton bonheur? « Et d'y « contempler », continue-t-il, « les délices du Sei- « gneur (2) ».

21. Mes frères, quand jetez-vous des cris de joie? Quand tressaillez-vous d'allégresse? Quand vous sentez-vous portés à aimer? N'est-ce point lorsqu'une étincelle de charité se montre à vous? Je vous le demande : quel est l'objet de vos désirs? Pouvez-vous le voir de vos yeux? Le toucher de vos mains? Y découvrez-vous

(1) Jean, xvii, 3. — (2) Ps. xxvi, 4.

des charmes qui fascinent vos regards? Certes, nous aimons grandement les martyrs ; et quand nous célébrons le souvenir de leurs souffrances, il suffit à enflammer notre amour. Qu'aimons-nous en eux, mes frères? Leurs membres déchirés par les bêtes féroces ? Quoi de plus hideux pour les yeux de ton corps, quoi de plus beau pour les yeux du cœur ? Que vous semble le plus beau jeune homme, s'il est voleur ? Le dégoût et l'horreur se peignent dans tes yeux. Mais sont-ce bien tes yeux de chair qui frémissent à sa vue ? A juger par eux, rien de plus correct que le corps de ce jeune homme ; rien de mieux ordonné : la belle proportion de ses membres, la fraîcheur de son teint captivent ton admiration ; mais si tu apprends qu'il est un voleur, ton cœur se détourne aussitôt de lui. D'autre part, un vieillard se présente à toi ; il est plié en deux, et il s'appuie sur un bâton ; il a peine à se mouvoir ; son corps est partout couvert de rides : y a-t-il rien qui puisse charmer tes yeux ? On te dit qu'il est juste ; c'en est assez : tu l'aimes et tu l'embrasses. Telles sont, mes frères, les récompenses qui nous sont promises. Que de tels biens possèdent vos affections : soupirez après ce royaume ; que cette patrie soit l'objet de vos désirs ;si vous prétendez parvenir à ces biens apportés par Notre-Seigneur, lors de sa venue, c'est-à-dire à la grâce et à la vérité. Si, au contraire, tu désires recevoir de Dieu une récompense temporelle, tu es encore sous la loi, et il t'arrivera de ne pas même l'accomplir ; car dès le moment où tu verras que les biens temporels sont abondamment accordés à ceux qui offensent Dieu, tes pas chancelleront et tu te diras : Voici que j'honore Dieu, je cours tous les jours à l'Église, je brise mes genoux à force de prier et je suis continuellement malade. D'autres, au contraire, se livrent à l'homicide et aux rapines, ils sont dans l'allégresse et l'abondance ;

tout leur réussit. Etaient-ce donc là les biens que tu demandais à Dieu? Il est sûr pourtant que tu appartenais à la grâce. Si Dieu t'a donné ce qu'on appelle la grâce, parce qu'il te l'a donnée gratuitement, aime-le donc gratuitement. N'aime pas Dieu pour la récompense; qu'il soit seul ta récompense; que ton âme s'écrie : « Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, « je la rechercherai avec ardeur : c'est d'habiter dans « la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, et « d'y contempler les délices du Seigneur ». Ne crains pas de faiblir sous le poids de l'ennui. Tel sera le charme de la beauté divine que, toujours présente à tes yeux, elle ne te rassasiera jamais, ou plutôt, qu'elle te rassasiera toujours sans que tu sois jamais rassasié. Car, si je disais que tu ne seras jamais rassasié, ce serait dire que tu auras faim, et si je disais que tu le seras, ce serait t'annoncer le dégoût ; mais puisqu'en Dieu on ne sera ni dégoûté ni affamé, je ne sais vraiment de quels termes me servir. Mais comme Dieu le possède en lui-même, il peut nous montrer ce qu'il nous est impossible d'exprimer, et nous faire entrer en possession de ce que nous croyons.

DOUZIÈME LECTURE

SAINT JEAN, AUTRE ELIE

Par son Incarnation le Fils de Dieu s'était si profondément abaissé, que les Juifs le méconnurent : néanmoins, comme ils attendaient le Messie, et que la vertu de Jean les étonnait, ils envoyèrent des députés à celui-ci pour lui demander qui il était : « Je ne suis pas le Christ ; mais un autre, plus grand que moi, « vient après moi : c'est l'Agneau de Dieu, c'est son Fils ». Ainsi par ses paroles et son baptême Jean-Baptiste a-t-il rempli, pour le premier avènement du Christ, le même rôle qu'Elie pour le second, et fait reconnaître notre Sauveur, malgré les abaissements de son humanité, pour le Messie envoyé de Dieu.

1. Bien souvent votre sainteté l'a entendu dire, et vous le savez parfaitement, Jean-Baptiste a d'autant mieux mérité de devenir l'ami de l'Époux, qu'il a été plus grand parmi les enfants des hommes, et qu'il s'est montré plus humble pour connaître le Sauveur. Il était jaloux, non de son honneur personnel, mais de celui de l'époux ; il recherchait, non sa propre gloire, mais la gloire de son juge, de celui devant qui il marchait comme un héraut pour l'annoncer. Aussi, tandis que les Prophètes, ses prédécesseurs, ont seulement prédit les événements relatifs au Christ, il a eu le privilège de le montrer du doigt. Comme avant sa venue, le Sauveur n'était pas connu de ceux qui refusaient de croire aux Prophètes ; ainsi fut-il méconnu d'eux,

même quand il vivait parmi eux. A son premier avènement il s'est fait voir dans un état d'humiliation où il était difficile à reconnaître, d'autant plus difficile qu'il était plus humilié ; aussi les hommes, aveuglés par leur orgueil à cause de ses profonds abaissements, ont crucifié leur Sauveur, et par là ils se sont préparé en lui un juge qui les condamnera.

2. Mais celui qui d'abord est venu caché parce qu'il est venu humble, ne sera-t-il pas facile à reconnaître quand il viendra plus tard, puisque alors il sera élevé au-dessus de toutes choses ? Vous venez d'entendre dire au Psalmiste : « Dieu viendra manifesté à tous, « c'est notre Dieu, et il ne se taira plus ». Il s'est tu, afin d'être jugé. Il ne se taira pas quand il commencera à juger à son tour. Le Psalmiste ne dirait pas : « Il viendra manifesté à tous », si auparavant il n'était venu caché ; aussi pareillement il ne dirait pas : « Il « ne se taira plus », si d'abord il n'avait gardé le silence. Comment s'est-il tu ? Interroge Isaïe : « Il a « a été mené à la mort comme une brebis, comme un « agneau devant celui qui le tond ; il est demeuré sans « voix, il n'a pas ouvert la bouche (1) ». Cependant « il viendra manifesté et il ne se taira plus ». Comment sera-t-il « manifesté ? » « La flamme marchera « devant lui, et, à ses côtés une violente tempête (2) ». La tempête doit enlever de son aire toute la paille qui s'y trouve maintenant foulée aux pieds. Le feu brûlera ce qu'aura emporté la tempête. Aujourd'hui le Christ se tait. Il se tait comme juge, il ne se tait pas comme docteur. Car si Jésus-Christ se tait tout à fait, à quoi bon les Évangiles ? A quoi bon les accents des Apôtres, les cantiques du Psalmiste, les prédictions des Prophètes ? En tout cela Jesus-Christ ne se tait pas.

(1) Isa., LIII, 7. — (2) Ps. XLIX, 3.

Aujourd'hui il se tait en ce qu'il ne se venge pas ; mais il ne se tait pas sous le rapport de notre instruction. Un jour il viendra, il se manifestera pour la vengeance ; il apparaîtra à tous, même à ceux qui ne croient pas en lui. En attendant, comme il était caché aux yeux des hommes, bien qu'il se trouvât au milieu d'eux, il fallait qu'on le méprisât ; car si on ne l'avait pas méprisé, on ne l'aurait pas crucifié ; s'il n'avait pas été crucifié, il n'eût point répandu ce sang au prix duquel il nous a rachetés. Afin de pouvoir donner pour nous cette rançon, il a été crucifié ; pour être crucifié, il a été méprisé ; pour être méprisé, il s'est fait voir dans un état d'humiliation.

3. Cependant, parce qu'il s'est montré dans un corps mortel, comme dans les ombres de la nuit, il a allumé une lampe afin qu'elle aidât à le voir. Cette lampe était Jean, dont je vous ai déjà beaucoup parlé (1). Et la leçon de l'Évangile que nous venons d'entendre renferme les paroles de Jean, et d'abord cette importante confession qu'il n'était pas le Christ. Telle était l'excellence de Jean, qu'on aurait pu aisément le prendre pour le Christ, et ç'a été la preuve de son humilité, que, pouvant être pris pour le Christ, il a déclaré qu'il ne l'était pas. « Voici donc le témoignage de Jean, « quand les Juifs envoyèrent vers lui, de Jérusalem, « des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui « êtes-vous ? » ce qu'ils n'auraient point fait s'ils n'avaient eu une haute idée de son excellence et de l'autorité qui lui donnait la hardiesse de baptiser. « Et il « confessa, et il ne le nia pas ». Que confessa-t-il ? « Et « il confessa qu'il n'était pas le Christ ».

4. « Et ils lui demandent : Qui donc es-tu ? Es-tu « Elie ? » Car ils savaient qu'Elie devait précéder le

(1) Jean, v, 35.

Christ chez les Juifs, le nom du Christ n'était inconnu de personne. Ils n'ont pas reconnu pour le Christ celui qui l'était véritablement ; mais ils n'ont pas cru que le Christ ne dût jamais venir. Tout en espérant qu'il viendrait, ils n'ont pas laissé de se heurter à sa présence, quand il est venu parmi eux : ils se sont heurtés à ses abaissements comme à une pierre. Quoique petite encore, cette pierre était déjà détachée de la montagne, sans le secours de main d'homme. C'était d'elle que parlait le prophète Daniel quand il disait avoir vu une pierre détachée de la montagne, sans le secours de main d'homme. Mais que dit-il ensuite ? « Et cette pierre « vint à grossir, et elle devint une grande montagne, « et elle couvrit la surface de la terre (1) ». Que votre charité remarque ce que je dis : mis en présence des Juifs, le Christ était détaché de la montagne ; cette montagne était leur royaume. Toutefois, le royaume des Juifs ne couvrait pas la surface de la terre. C'est de là qu'a été séparée la pierre, parce que c'est de là qu'est sorti selon la chair Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et pourquoi sans le secours de main d'homme. Parce qu'une vierge l'a enfanté sans le secours de l'homme. Cette pierre était donc déjà détachée de la montagne sans le secours de main d'homme, puisqu'elle se trouvait placée sous les yeux des Juifs ; mais elle était encore toute petite. En cela, rien d'étonnant ; car elle n'était pas encore devenue grande ; elle n'avait pas encore rempli l'univers. Le Christ l'a fait plus tard avec son royaume qui est l'Eglise ; car il a couvert la surface de la terre. Comme donc il n'avait pas encore pris tout son développement, les Juifs se sont heurtés à lui comme à une pierre ; et ainsi s'est vérifié en eux ce qui est écrit : « Celui qui tombera sur cette pierre s'y bri-

(1) Dan., II, 34, 35.

« sera, et ceux sur lesquels elle tombera, elle les écra-« sera (1) ». D'abord ils sont tombés sur Jésus-Christ humilié, il viendra tomber sur eux du haut de sa grandeur ; mais pour que sa grandeur les écrasât un jour, il a fallu qu'auparavant son humilité les brisât. Ils se sont heurtés à lui et s'y sont brisés ; il les a non pas broyés, mais brisés ; il viendra dans sa grandeur et il les brisera. Or, les Juifs sont excusables de s'être heurtés à cette pierre : car elle était encore petite. Mais qui sont ceux qui se sont heurtés à la montagne elle-même ? Ceux dont je veux vous parler, vous les connaissez. Ceux qui nient l'Église répandue par tout l'univers ; ce n'est pas à la petite pierre qu'ils se heurtent, c'est à la montagne elle-même ; car, en grandissant, cette pierre est devenue une montagne : en raison de leur aveuglement, les Juifs n'ont pas vu la petite pierre ; mais de quelle cécité ne faut-il pas être frappé pour ne pas voir la montagne ?

5. Les Juifs ont donc vu Jésus-Christ dans l'abaissement, et ils ne l'ont pas reconnu. Une lampe le leur montrait ; car d'abord cet homme, le plus grand de ceux qui sont nés de la femme, leur dit : « Je ne suis « pas le Christ ». On lui demande ensuite : « Es-tu « Elie ? » Il répond : « Je ne le suis pas ». Car le Christ devait envoyer Elie devant lui. Cependant il répond : « Je ne le suis pas » ; et par là il soulève une difficulté qu'il nous faut résoudre. Il est à craindre, en effet, que quelques-uns, peu avancés dans la connaissance des Ecritures, ne croient voir une contradiction entre les paroles de Jean et celles de Jésus-Christ. Le Sauveur parlant de lui-même dans un autre endroit de l'Evangile, ses disciples lui dirent : « Comment donc les Scri-« bes », c'est-à-dire les habiles dans la science de la

(1) Luc., xx, 18.

loi, « disent-ils qu'Elie doit d'abord venir ? » Et le Seigneur leur dit : Elie est déjà venu et ils l'ont traité « comme ils ont voulu ; et si vous le voulez connaître, « c'est Jean-Baptiste (1) ». Notre-Seigneur Jésus-Christ répondit : « Elie est déjà venu, c'est Jean-Baptiste ». Cependant, Jean, interrogé, confesse qu'il n'est pas Elie, de la même manière qu'il avait confessé n'être pas le Christ. Et de fait, comme sa confession était véritable quand il reconnaissait n'être pas le Christ, elle ne l'était pas moins quand il reconnaissait n'être pas Elie. Comment accorder ensemble les paroles du juge et les paroles de celui qui l'annonce ? Il s'en faut de tout que le héraut soit un menteur ; car ce qu'il dit, il le dit sous l'inspiration du Juge. Pourquoi donc Jean dit-il : « Je ne suis pas Elie », et le Seigneur : « Il est Elie ? » Parce que Notre-Seigneur a voulu par là annoncer figurément son avènement futur, et dire que Jean était venu dans l'esprit d'Elie. Car ce que Jean était pour le premier avènement, Elie le sera pour le second. Comme donc il y aura deux avènements du Juge, ainsi y aura-t-il deux envoyés qui l'annonceront ; le juge sera le même ; il y aura bien deux envoyés différents, mais il n'y aura pas deux juges. Il fallait d'abord que le juge vint pour être jugé. Il s'est fait précéder d'un premier envoyé, qu'il a appelé Elie, parce qu'Elie sera pour le second avènement ce que Jean a été pour le premier.

6. Que votre charité remarque combien est vrai ce que je dis. Lorsque Jean fut conçu, ou plutôt lorsqu'il vint au monde, le Saint-Esprit fit de lui cette prophétie, qui devait s'accomplir un jour : « Il sera le précur- « seur du Très Haut dans l'esprit et la vertu d'Elie (2) ». Il n'était donc pas Elie ; mais « il devait venir dans l'es-

(1) Matth., XVII, 10-13 ; XI, 11-14. — (2) Luc, I, 17.

« prit et la vertu d'Elie ». Qu'est-ce à dire, « dans l'es-
« prit et la vertu d'Elie ? » C'est-à-dire à la place d'Elie et dans le Saint-Esprit comme lui. Pourquoi à la place d'Elie ? Parce qu'au premier avènement Jean a rempli le rôle qu'Elie doit remplir au moment du second. Ainsi, la réponse de Jean est juste, mais au sens propre. Notre-Seigneur avait dit en figure : « Il est Elie ». Mais Jean dit au sens propre, ainsi que je l'ai expliqué : « Je ne
« suis pas Elie ». Si tu considères sous le rapport figuratif la mission de précurseur, Jean est Elie ; car ce qu'il est pour le premier avènement, Elie le sera pour le second. Mais si tu t'arrêtes à la propriété de la personne, Jean est Jean, Elie est Elie. C'est pourquoi Notre-Seigneur, parlant en figure, a dit avec justesse : « Il est Elie » ; et Jean, parlant selon la propriété des personnes, a dit avec non moins de justesse : « Je ne
« suis pas Elie ». Ni Jean, ni le Seigneur, ni le précurseur, ni le juge n'ont parlé contre la vérité ; seulement il faut les bien comprendre. Mais qui les comprendra ? Celui qui aura imité l'humilité du précurseur et reconnu la grandeur du juge. Rien, en effet, de plus humble que ce Précurseur. Mes frères, Jean n'a jamais eu de plus grand mérite que celui dont l'humilité a été pour lui la source, en la circonstance présente : il pouvait, en effet, tromper les hommes et se faire regarder comme le Christ et passer pour lui (tant étaient grandes sa grâce et son excellence !) Cependant il l'a déclaré ouvertement et il l'a dit : « Je ne suis pas le Christ.
« Es-tu donc Elie ? » S'il avait dit : Je le suis, ç'aurait donc été le second avènement du Christ où il viendra comme juge, et non plus le premier où il est venu afin d'être jugé. Mais comme pour leur dire : Elie doit venir, il répond : « Je ne suis pas Elie ». Remarquez, cependant, qu'il s'agit du Christ humilié, dont Jean a été le précurseur, et non du Christ élevé en gloire que

doit précéder Elie. Car voici le complément donné par Notre-Seigneur : « Jean est Elie qui doit venir ». Il est déjà venu pour être en figure ce qu'Elie sera en réalité. Alors Elie sera Elie en personne, maintenant Jean n'est Elie que par ressemblance. En réalité, maintenant Jean est Jean, par similitude il est Elie. Ils étaient tous les deux des précurseurs : chacun d'eux a rempli le même ministère que l'autre, sans perdre toutefois sa personnalité ; mais pour l'un comme pour l'autre, il n'y a eu qu'un seul Seigneur, qu'un seul juge.

7. « Et ils lui demandaient ; Qui êtes-vous donc ? « Etes-vous Elie? et il répondit : non. Et ils lui dirent : « Etes-vous prophète ? et il répondit : non. Ils lui « dirent donc : Qui êtes-vous afin que nous donnions « réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites- « vous donc de vous-même ? Il leur répondit : Je suis « la voix de celui qui crie dans le désert ». Isaïe l'avait déjà dit (1). Cette prophétie s'est accomplie en Jean-Baptiste : « Je suis la voix de « celui qui crie dans le « désert ». Que crie-t-elle ? « Redressez la voie du « Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu ». A votre avis n'est-ce pas le rôle d'un héraut de dire : Sortez d'ici ? Le héraut dit : Sortez d'ici, et Jean dit : Venez ; voilà la différence. Jean appelle vers le Sauveur humble pour qu'on n'ait rien à souffrir du Juge lorsqu'il viendra dans sa grandeur. « Je suis la voix de « celui qui crie dans le désert ; redressez les voies du « Seigneur, comme dit le prophète Isaïe ». Il ne dit pas : Je suis Jean, je suis Elie, je suis un prophète ; mais que dit-il ? Voici mon nom : « La voix de celui « qui crie dans le désert, redressez les voies du Sei- « gneur », je suis la prophétie même.

(1) Isa., XL, 3.

8. « Et ceux qui avaient été envoyés étaient du nom-« bre des Pharisiens », c'est-à-dire des principaux d'entre les Juifs. « Et ils l'interrogèrent et lui dirent : « Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le « Christ, ni Elie. ni prophète ? » Ce leur semblait être une sorte de témérité que de baptiser, ils lui demandaient : Au nom de qui le fais-tu ? Nous t'avons demandé si tu étais le Christ ; tu nous as répondu que tu ne l'étais pas ; si tu es son précurseur; car nous savons qu'avant l'avènement du Christ, Elie doit venir. Tu nous as aussi dit que tu n'es pas Elie ; serais-tu par hasard quelque personnage envoyé longtemps avant les précurseurs, c'est-à-dire un prophète qui aurait la puissance de baptiser ? Tu ne te donnes pas non plus comme prophète. En effet, Jean n'était pas prophète, il était plus grand qu'un prophète. C'est le témoignage qu'a rendu de lui Notre-Seigneur. « Qu'êtes-vous allés « voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? » Assurément tu supposes qu'il n'en était pas ainsi de Jean ; car il ne ressemblait en rien à ce que le vent agite. Car être agité du vent, c'est subir de tous côtés le souffle de tout esprit séducteur. « Qu'êtes-vous donc « allés voir ? Un homme vêtu avec mollesse ». Or, les vêtements de Jean étaient grossiers : c'était une tunique faite de poils de chameau. « Car ceux qui sont « vêtus avec mollesse, c'est dans les palais des rois « qu'ils habitent ». Vous n'êtes donc pas allés voir un homme vêtu avec mollesse. « Mais qu'êtes-vous allés « voir ? Un prophète. Oui, je vous le dis, il est plus qu'un « prophète (1) ». Car les Prophètes ont annoncé le Christ longtemps avant sa venue, Jean l'a montré pendant qu'il était présent sur la terre.

9. « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ,

(1) Matth., xi, 7, 8, 9.

« ni Elie, ni prophète ? Jean leur répondit : Pour moi, je « baptise dans l'eau, mais au milieu de vous demeure « celui que vous ne connaissez pas ? » Les abaissements du Christ faisaient obstacle à ce qu'on le vît ; c'est pourquoi la lampe a été allumée. Voyez comment il cède la place, lui qui aurait pu se faire passer pour ce qu'il n'était pas. « C'est lui qui est venu après moi, « qui a été fait avant moi » : c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, qui m'a été préféré. « Et je ne « suis pas digne de dénouer les cordons de ses sou- « liers ». Comme il s'est abaissé ! C'est pourquoi il a été grandement élevé parce que celui qui s'abaisse sera exalté (1). Votre sainteté doit le comprendre maintenant. Si Jean s'est humilié jusqu'à dire : « Je ne suis « pas digne de dénouer les cordons de ses souliers », quel sujet de s'humilier ont ceux qui disent : C'est nous qui baptisons, ce que nous donnons est à nous ce qui est à nous est saint ! Jean dit : Ce n'est pas moi, c'est lui. Eux disent : c'est nous. Jean se reconnaît indigne de délier les cordons de ses souliers ; s'il avait reconnu en être digne, combien déjà il se serait montré humble ! S'il s'en était déclaré digne et qu'il eût dit : Celui-là est venu après moi, qui a été fait avant moi, je ne suis digne que de délier les cordons de ses souliers, il se serait déjà beaucoup humilié. Mais avouer qu'une telle fonction est bien au-dessus de ses mérites, il n'y a qu'un homme véritablement rempli du Saint-Esprit qui l'ait pu faire, et le serviteur qui a ainsi reconnu son maître a mérité de devenir son ami.

10. « Ceci se passa en Béthanie, au delà du Jour- « dain, où Jean baptisait. Un autre jour Jean vit Jésus « qui venait à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu,

(1) Luc, XIV, 11.

« voilà celui qui enlève les péchés du monde ». Que personne ne s'en fasse accroire et ne dise qu'il enlève lui-même les péchés du monde. Remarquez, dès maintenant, quels orgueilleux Jean désignait du doigt. Les hérétiques n'étaient pas encore nés, et déjà le Précurseur les faisait connaître. Du milieu du fleuve il criait déjà contre ceux contre lesquels il crie dans l'Evangile. Voici venir Jésus, et que dit Jean ? « Voici « l'Agneau de Dieu ». Si, pour être agneau il suffit d'être innocent, Jean est agneau. Lui aussi n'est-il pas innocent ? Mais quel innocent est-il ? Et jusqu'à quel point l'est-il ? Tous viennent de cette souche, tous sortent de cette source au sujet de laquelle David chante et gémit ainsi : « Moi j'ai été conçu dans l'ini- « quité, et ma mère m a enfanté dans le péché (1) ». Celui-là seul est donc agneau, qui n'est pas venu en cette manière. En effet, il n'a pas été conçu dans l'iniquité, puisqu'il n'a pas été conçu par le fait d'un mortel ; sa mère ne l'a pas, non plus, enfanté dans le péché, puisqu'une vierge l'a conçu et mis au monde. C'est par la foi qu'elle l'a conçu, c'est aussi par la foi qu'elle l'a enfanté. Donc, « voici l'agneau de Dieu », celui-là ne tire pas d'Adam son origine. Il ne lui a emprunté que son corps, sans en prendre le péché ; il n'a pas puisé l'iniquité à cette source empoisonnée. C'est pourquoi il enlève notre péché. « Voici l'agneau « de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde ».

11. Certains hommes, vous le savez, disent quelquefois : Nous sommes saints, nous ôtons les péchés du monde ; car, ajoutent-ils, si celui qui baptise n'est pas saint, comment, étant rempli de péchés, peut-il ôter le péché d'autrui ? A des arguments de cette nature n'opposons pas nos paroles, lisons notre Evangile :

(1) Ps. L, 7.

« Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché « du monde ». Que des hommes ne cherchent pas à l'emporter sur d'autres hommes ; que le passereau ne se retire pas sur la montagne, qu'il se confie au Seigneur (1). Et s'il lève les yeux vers les montagnes d'où lui viendra le secours, qu'il reconnaisse que ce secours lui vient du Seigneur, Créateur du ciel et de la terre (2). Telle était l'excellence de Jean, qu'on lui dit : Tu es le Christ ? Non, répondit-il. Tu es Elie ? Non. Tu es prophète ? Non. Pourquoi donc baptises-tu ? « Voici « l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du « monde. C'est lui de qui j'ai dit : Après moi est venu « un homme qui a été mis devant moi, parce qu'il était « avant moi. Il est venu après moi », parce que ma naissance a précédé la sienne ; « il a été mis devant moi », parce qu'il m'a été préféré ; « il était avant moi, parce « qu'au commencement il était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu. et le Verbe était Dieu ».

12. « Pour moi », continue-t-il, « je ne le connais- « sais pas, mais afin qu'il fût manifesté à Israël, je « suis venu baptiser dans l'eau. Et Jean rendit témoi- « gnage en disant : J'ai vu le Saint-Esprit descendre « du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. « Cependant je ne le connaissais pas ; mais celui qui « m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur « qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer est « celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu, et j'ai « rendu le témoignage qu'il est le Fils de Dieu ». Que votre charité veuille être un peu attentive : A quel moment le précurseur Jean a-t-il connu le Christ ? D'abord il est envoyé pour baptiser dans l'eau ; on lui demande pourquoi il baptise : « Afin »,répond-il, « qu'il soit manifesté à Israël ». Quelle a été l'utilité du baptême

(1) Ps. x, 2. — (2) Id., cxx. 1, 2.

de Jean ? Mes frères, si le baptême de Jean avait été utile, il se donnerait encore, les hommes seraient encore baptisés du baptême de Jean, et ils arriveraient ainsi au baptême de Jésus-Christ. Mais que dit-il ? « Afin « qu'il soit manifesté à Israël », c'est-à-dire au peuple d'Israël. C'est donc pour manifester le Christ au peuple d'Israël que Jean est venu baptiser dans l'eau. Jean a reçu la mission de baptiser et de préparer la voie au Seigneur par l'eau de la pénitence, avant l'apparition du Christ ; mais le Sauveur une fois connu, il était inutile de lui préparer la voie, car il s'est fait lui-même la voie de tous ceux qui le connaissent. C'est pourquoi le baptême de Jean n'a pas été de longue durée. Mais dans quel état s'est manifesté le Christ ? Dans un état d'humilité, jusqu'à confier à Jean le baptême que Notre-Seigneur devait recevoir.

13. Mais le Sauveur avait-il besoin d'être baptisé ? Je vous demande à mon tour : Notre-Seigneur avait-il besoin de se faire homme ? d'être crucifié ? de mourir ? d'être mis dans un tombeau ? Puisqu'il s'est ainsi abaissé pour nous, pourquoi donc n'aurait-il pas reçu le baptême ? Et puisqu'il a reçu le baptême de son serviteur, qu'en conclure, sinon que tu ne dois pas dédaigner de recevoir celui de ton maître ? Que votre charité soit attentive. Il devait y avoir plus tard dans l'Église des catéchumènes doués d'une grâce plus parfaite. Ainsi voyez-vous quelquefois un catéchumène s'abstenir de tout commerce charnel, dire adieu au siècle, renoncer à tous ses biens, les distribuer aux pauvres, et quoique simple catéchumène, connaître peut-être mieux la doctrine du salut qu'un grand nombre de fidèles. Il est à craindre pour lui qu'il n'arrive à se dire intérieurement au sujet du saint baptême par lequel les péchés sont remis : Que recevrai-je que je n'aie déjà ? Déjà je suis meilleur que tel ou tel fidèle ; ce disant, il pensera à tels et tels

fidèles, les uns mariés, les autres peut-être dépourvus d'intelligence, les autres possédant encore leurs biens, tandis que lui-même a déjà distribué les siens aux pauvres. Alors il s'estimera meilleur que ces fidèles déjà baptisés, et il dédaignera de se présenter au baptême. Après tout, se dira-t-il en ayant soin de porter son attention sur ceux dont il fait moins de cas, je ne recevrai que ce que tels et tels ont reçu, et il regardera comme indigne de lui de recevoir ce qu'il sait avoir été reçu par d'autres qu'il juge lui être inférieurs. Cependant, tous ses péchés demeurent sur lui, et à moins qu'il se présente à ce baptême salutaire où les péchés sont remis, il ne peut, même avec toute sa supériorité de mérites, entrer dans le royaume des cieux. Aussi, afin d'attirer à son baptême un homme si supérieur aux autres, et de lui ménager, par ce moyen, le pardon de ses péchés, le Sauveur est-il venu lui-même se faire baptiser par son serviteur : il n'y avait en lui rien à remettre, rien à effacer, et pourtant il a reçu de son serviteur le baptême. Par là il semblait s'adresser à ce fils orgueilleux et superbe qui ne daigne pas recevoir avec les simples ce qui lui procure la grâce du salut. Par là il semblait lui dire : Si étendues que soient tes prétentions, si haut que monte ton orgueil, quels que soient ton excellence et tes mérites, peuvent-ils être plus grands que les miens ? Hé quoi ! je suis venu à mon serviteur, j'ai reçu son baptême et tu dédaignerais de venir à ton maître et d'être baptisé par lui ?

14. Sachez-le bien, mes frères, aucun péché n'obligeait Notre-Seigneur à venir vers Jean ; les autres Évangélistes nous apprennent que le Seigneur arrivant pour être baptisé, Jean lui dit : « Vous venez à « moi ? C'est moi qui dois être baptisé par vous ». Et que lui répondit Jésus-Christ ? « Laisse présentement,

« il faut que toute justice s'accomplisse (1) » Qu'est-ce à dire : « Il faut que toute justice s'accomplisse ? » Je suis venu mourir pour les hommes, n'est-ce pas juste que je sois aussi baptisé pour eux ? Qu'est-ce encore : « Il faut que toute justice s'accomplisse ? » Il faut que je porte à son comble mon humilité. Jean était un bon serviteur, et le Christ n'aurait pas permis à Jean de le baptiser, quand il a permis à de mauvais serviteurs de le faire souffrir et mourir ? Remarquez bien ceci : Puisque Jean baptisait afin que son baptême fît connaître l'humilité du Sauveur, le Christ étant baptisé, personne autre ne devait-il désormais recevoir le baptême de Jean ? Plusieurs ont reçu le baptême de Jean ; mais après que Jésus-Christ l'eut reçu, le baptême cessa aussitôt d'être donné. En effet Jean alors fut mis en prison ; car l'on ne voit pas qu'à partir de ce moment quelqu'un ait été baptisé par lui. La raison d'être du baptême de Jean a été de nous manifester l'humilité de Notre-Seigneur : et nous devons conclure de là que si le Christ a reçu le baptême de son serviteur, nous ne devons pas dédaigner de recevoir celui de notre maître. Mais puisque telle a été la raison d'être du baptême de Jean, il semble que celui-ci n'aurait dû baptiser que le Sauveur. Toutefois, si Jean n'avait baptisé que Jésus-Christ, plusieurs se seraient rencontrés qui auraient regardé le baptême de Jean comme plus saint que celui de Jésus-Christ, sous ce prétexte que Jésus-Christ seul a mérité de recevoir le baptême de Jean, tandis que tous les hommes peuvent prétendre à celui de Jésus-Christ. Que votre charité m'écoute avec attention. Nous avons tous reçu le baptême de Jésus-Christ : en disant cela, j'entends parler non seulement de nous-mêmes, mais encore de l'univers tout

(1) Matth., III, 14, 15.

entier ; et jusqu'à la fin des siècles c'est ce baptême que l'on recevra. Lequel d'entre nous, n'importe sous quel rapport, peut se comparer à Notre-Seigneur, dont saint Jean a dit qu'il n'était pas digne de dénouer les cordons de ses souliers ? Si donc le Christ, lui si parfait, lui Homme-Dieu, avait été seul à recevoir le baptême de Jean, que n'auraient pas dit les hommes ? Quel baptême a été celui de Jean ! Quel admirable baptême ! Vois : le Christ seul a mérité de le recevoir. Ainsi le baptême du serviteur aurait dans l'idée générale primé celui du maître. D'autres donc ont reçu le baptême de Jean, afin qu'il ne semblât pas meilleur que celui de Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur l'a reçu à son tour, afin qu'ayant consenti humblement à être baptisé par le serviteur, les autres serviteurs ne dédaignassent pas le baptême du maître. Voilà donc pourquoi Jean a été envoyé.

15. Mais Jean connaissait-il Jésus-Christ ou ne le connaissait-il pas ? S'il ne le connaissait pas quand Jésus-Christ vint au bord du Jourdain, pourquoi disait-il : « C'est moi qui dois être baptisé par vous ? » N'était-ce pas dire : Je sais qui vous êtes ? Si donc à ce moment il ne le connaissait pas déjà, assurément il a appris à le connaître quand il a vu la colombe descendre sur lui. Il est certain que la colombe n'est descendue sur le Seigneur qu'après qu'il fut sorti des eaux du Jourdain. Après avoir été baptisé, le Sauveur surgit de l'eau, et alors les cieux s'ouvrirent. Or, Jean vit descendre sur lui la colombe : la colombe n'est descendue qu'après le baptême de Notre-Seigneur. Avant de le baptiser Jean lui a dit : « Comment venez-« vous à moi, c'est à moi d'être baptisé par vous » ; dès lors il savait quel était celui à qui il disait : « Com-« ment venez-vous à moi, c'est à moi d'être baptisé « par vous ? » Comment donc a-t-il pu dire ensuite :

« Pour moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui « m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur « lequel tu verras descendre le Saint-Esprit en forme « de colombe, c'est lui qui baptise dans le Saint- « Esprit ». Question importante, mes frères : en saisir la difficulté, c'est déjà beaucoup ; daigne le Seigneur nous accorder la grâce de la résoudre. Voici Jean-Baptiste, vous le savez ; il est sur les bords du Jourdain, arrive Notre-Seigneur demandant le baptême qu'il n'a pas encore reçu, Jean va parler : « Com- « ment », s'écrie-t-il, « vous venez à moi, mais c'est « à moi d'être baptisé par vous ! » Déjà donc il connaît Notre-Seigneur puisqu'il veut être baptisé par lui. Après avoir été baptisé, Notre-Seigneur sort de l'eau, les cieux s'ouvrent, le Saint-Esprit descend sur lui. Alors Jean apprend à le connaître. Si, alors seulement, il apprend à le connaître, comment a-t il pu dire quelques instants auparavant : « C'est à moi d'être « baptisé par vous ? » Mais s'il n'apprend pas alors à le connaître parce qu'il le connaissait déjà, comment peut-il s'exprimer ainsi ? « Je ne le connaissais pas ; « mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a « dit : Celui sur qui tu verras descendre et demeurer « le Saint-Esprit en forme de colombe, c'est lui qui « baptise dans le Saint-Esprit ».

16. Mes frères, essayer de répondre aujourd'hui à cette question, ce serait, je n'en doute pas, vous fatiguer ; car je vous ai parlé déjà bien longuement. Il faut néanmoins que vous le sachiez ; cette question est si importante que de sa solution dépend l'anéantissement du parti de Donat. J'en ai entretenu votre charité, afin, selon mon habitude, de vous exciter à être attentifs. Je l'ai fait aussi, afin que vous priiez Dieu pour nous et pour vous ; car nous avons besoin, nous de parler d'une manière digne d'un pareil sujet ; et

vous, de nous bien comprendre. Aujourd'hui permettez-moi de ne point aborder ce sujet. Je vais en attendant vous dire ce petit mot : Interrogez, en esprit de paix, sans animosité, sans contention, sans querelles, loin de toute disposition haineuse, cherchez en vous-mêmes et demandez aux autres; dites-leur : Notre évêque nous a proposé aujourd'hui cette question qu'il nous a promis de résoudre avec l'aide de Dieu. Mais que je puisse la résoudre ou que j'en sois incapable, cette difficulté que je vous ai proposée me préoccupe, je vous l'assure, et me préoccupe beaucoup. Jean dit au Christ, comme s'il le connaissait déjà : « Je dois être baptisé par vous ». S'il ne connaissait pas celui dont il voulait recevoir le baptême, c'était, de sa part, une grande imprudence de lui dire : « C'est à moi d'être baptisé par vous ». Donc il le connaissait. Or, s'il le connaissait, que signifie ce qu'il dit : « Je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé « baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras « descendre et demeurer le Saint-Esprit en forme de « colombe, c'est celui-là qui baptise dans le Saint-« Esprit? » Que dirons-nous? Que nous ne savons pas quand est venue la colombe? Mais ne laissons pas aux partisans du Donat (1) ce moyen de défense. Lisons le récit des autres évangélistes qui ont parlé d'une manière plus précise de la descente de la colombe, et nous l'y trouverons clairement marquée au moment où le Seigneur sortit de l'eau. Ce fut, en effet, après le baptême du Sauveur que les cieux s'ouvrirent et que Jean-Baptiste vit descendre le Saint-Esprit (2). Si Jean n'a connu Jésus-Christ qu'après son baptême, comment pouvait-il dire au moment où le Sauveur s'appro-

(1) Donatistes, disciples de Donat, évêque schismatique de Carthage. Ce schisme malheureux fut presque complètement éteint par l'éloquence et la douceur de saint Augustin. — (2) Matth., III, 16; Marc, I, 10; Luc, III, 21, 22.

chait de lui, pour en recevoir le baptême : « C'est à « moi d'être baptisé par vous ? » Occupez-vous intérieurement de cette difficulté ; jusqu'à notre prochaine réunion conférez-en les uns avec les autres, traitez-la par ensemble. Plaise au Seigneur notre Dieu d'en révéler d'abord la solution à quelqu'un d'entre vous, avant le jour où je dois vous en entretenir. Quoi qu'il en soit, mes frères, la question sera résolue, retenez-le bien : sur la question de la grâce du baptême, les Donatistes jettent de la poussière aux yeux des ignorants, ils tendent des lacets, pour y prendre, comme on prendrait des oiseaux au vol, les esprits inconsidérés. Aujourd'hui ils lèvent la tête ; ils cesseront de la lever, et nous leur fermerons parfaitement la bouche.

TREIZIÈME LECTURE

LA NAISSANCE SPIRITUELLE

L'homme ne peut naître spirituellement qu'une seule fois, comme il ne peut qu'une seule fois naître corporellement. Qu'il reçoive le baptême dans l'Eglise catholique, dans l'hérésie ou le schisme, peu importe : pourvu qu'il soit soumis à Jésus-Christ. La naissance spirituelle est indispensable au salut, mais elle n'a lieu qu'autant qu'on se rapproche du Sauveur par l'humilité. Pour comprendre ce mystère, il faut croire à celui de l'Incarnation du Verbe. Le Verbe s'est humilié jusqu'à la mort, afin de nous élever jusqu'à la vie éternelle; mais tous ne participent point à sa rédemption, car il en est que leurs péchés empêchent de croire. Reconnaissons et confessons nos fautes, et nous arriverons à la foi et à la justification.

1. L'attention avec laquelle vous avez écouté le sujet que nous avons traité hier me fait comprendre comment il se fait que vous soyez aujourd'hui si empressés et si nombreux. Cependant, si vous le trouvez bon, nous suivrons l'ordre accoutumé de ces lectures de l'Évangile, et nous vous en donnerons l'explication ; après quoi votre charité apprendra ce que nous avons déjà fait, ce que nous espérons faire encore pour la paix de l'Eglise. Pour ce moment que toute votre attention se porte sur le saint Evangile, que personne ne laisse divaguer ses pensées. En effet, si celui qui s'applique à le comprendre peut à peine y parvenir, celui qui se

partage en une foule de pensées diverses ne laissera-t-il pas échapper ce qu'il aura saisi ?

2. On ne peut être régénéré spirituellement qu'une seule fois, comme on ne peut qu'une seule fois naître corporellement. Nicodème s'exprimait avec justesse, quand il disait à Notre-Seigneur, que l'homme devenu vieux ne peut rentrer dans le sein de sa mère et en sortir de nouveau. A la vérité, il ne parle que de l'homme devenu vieux, paraissant supposer que s'il était encore enfant, il serait à même de le faire. Or, il n'en est capable à aucune époque de sa vie, ni au temps de la plus tendre enfance, ni à l'âge le plus avancé, il ne peut rentrer dans le sein de sa mère, pour en sortir une seconde fois. Et comme les entrailles de la femme ne peuvent enfanter le même homme qu'une fois, ainsi pour la naissance spirituelle, le sein de l'Eglise ne peut la donner au même homme qu'une fois ; aussi chacun ne peut recevoir qu'une fois le baptême. Que personne, cependant, ne dise : un tel est né dans l'hérésie, un tel dans le schisme ; car, s'il vous en souvient, toute difficulté a été tranchée à cet égard par ce que nous vous avons dit au sujet des trois patriarches ; le Seigneur a voulu s'appeler leur Dieu, non qu'il n'y ait eu d'autres patriarches, mais parce que eux seuls ont suffi à figurer parfaitement le peuple futur. Nous avons vu que le fils de la servante a été privé de l'héritage, et que le fils de la femme libre a été appelé à en jouir. Nous avons vu aussi qu'un fils de la femme libre a été déshérité, tandis qu'un fils de la servante a été constitué héritier. Né de la servante, Ismaël (1) est déshérité ; né de la femme libre, Isaac (2) devient héritier ; né de la femme libre, Esaü (3) est dépouillé de la succession paternelle ; et les enfants de Jacob (4) nés de ses ser-

(1) Gen., XXI, 10. — (2) Id., XXV, 5. — (3) Id., XXVII, 35. — (4) Id., XLIX.

vantes lui succèdent dans ses biens. Ainsi, en ces trois patriarches apparaît en son entier l'image du peuple futur, et c'est avec justice que Dieu a dit : « Je suis le « Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ; « c'est là mon nom pour l'éternité (1) ». Pour le mieux comprendre, rappelons-nous la promesse faite à Abraham, cette promesse a été renouvelée à Isaac et à Jacob. Quelle a été cette promesse ? « En votre race « seront bénies toutes les nations (2) ». Abraham crut alors ce qu'il ne voyait pas encore, les hommes le voient et ils ferment les yeux. Ce qui a été promis à un seul homme a reçu son accomplissement parmi les nations, et ceux-là se séparent de leur communion, qui refusent de voir ce qui s'est accompli. Mais à quoi leur sert de vouloir fermer les yeux sur ce fait éclatant ? Bon gré, mal gré, ils le voient ; il leur est impossible d'en nier l'évidence, elle frapperait les yeux même quand on ne voudrait pas les ouvrir.

3. Ce Nicodème, auquel répond le Sauveur, était du nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et auxquels cependant il ne se fiait pas. Il y en avait, en effet, plusieurs auxquels Jésus-Christ ne se fiait pas, bien que déjà ils crussent en lui. Voici le texte évangélique : « Plusieurs crurent en son nom, à la vue « des miracles qu'il opérait. Mais Jésus ne se fiait pas « à eux ; et il n'avait pas besoin que personne ne lui « rendit témoignage d'aucun homme ; car il savait ce « qui était dans l'homme (3) ». Voilà donc des hommes qui déjà croyaient en Jésus-Christ, et à qui il ne se fiait pas. Pourquoi ? Parce qu'ils n'étaient pas encore régénérés dans l'eau et le Saint-Esprit. C'est le motif qui nous a portés déjà et qui nous porte encore à exhorter nos frères les catéchumènes à ne pas dif-

(1) Exod., III, 6, 15. — (2) Gen., XXII, 18. — (3) Jean, II, 23-25.

férer leur baptême. Car, si tu les interroges, tu verras qu'ils croient déjà en Jésus-Christ; mais comme ils n'ont pas encore reçu la chair et le sang de Jésus-Christ, il ne se fie pas encore à eux. Qu'ont-ils à faire pour que Jésus-Christ se fie à eux ? Qu'ils renaissent de l'eau et du Saint-Esprit. L'Église les a engendrés, qu'elle les mette au monde. Déjà ils sont conçus, qu'ils apparaissent à la lumière, l'Église a des mamelles qui les nourriront: qu'ils ne craignent pas d'être étouffés après leur naissance ; qu'ils ne s'éloignent pas du sein maternel.

5. Aucun homme ne peut rentrer dans le sein de sa mère pour en sortir à nouveau ; mais quelqu'un, je ne sais qui, est-il né de la servante? Est-ce que les enfants que les patriarches ont eus autrefois de leurs servantes sont rentrés dans le sein des femmes libres, pour naître une seconde fois? Ismaël lui-même est venu d'Abraham, et si ce patriarche a eu le pouvoir de se donner un fils par l'intermédiaire de la servante, c'est l'épouse qui le lui donne. C'est l'époux qui engendre Ismaël, sinon de son épouse, du moins d'après son consentement (1). Est-ce pour être né de la servante qu'Ismaël s'est vu déshérité? Mais, s'il avait été déshérité en raison de sa naissance, aucun enfant de servante n'aurait été admis à l'héritage. Les enfants de Jacob ont hérité de leur père; quant à Ismaël, s'il a été déshérité, ce n'est point parce qu'il est né de la servante, c'est à cause de son orgueil envers sa mère et envers le fils de sa mère. Car Sara était sa mère bien plus qu'Agar. L'une a prêté son sein, l'autre a donné son consentement ; Abraham n'eût pas agi sans le consentement de Sara; Ismaël est donc plutôt le fils de Sara que celui d'Agar. Mais parce qu'il a été orgueil-

(1) Gen., xvi, 2-4.

leux envers son frère, et orgueilleux en jouant avec lui, c'est-à-dire on se jouant de lui, que dit Sara? « Chasse la servante et son fils; car le fils de la ser- « vante ne sera pas héritier avec mon fils Isaac (1) ». Ce n'est donc pas sa naissance de condition servile, mais son orgueil qui l'a fait deshériter; eût-il été libre, il lui suffisait d'être orgueilleux pour devenir esclave, et, qui pis est, de devenir esclave d'une méchante maîtresse, de l'orgueil. C'est pourquoi, mes frères, à celui qui vous demanderait si un homme peut naître de nouveau, répondez hardiment : Non. Toute réitération est un jeu, toute réitération est une tromperie. Ismaël joue; chassez-le. Sara les ayant vus jouer ensemble, dit à Abraham : « Chasse la servante et son fils ». Ce jeu des enfants déplut à Sara; sans doute elle aperçut dans ce jeu quelque nouveauté, les mères ne désirent-elles pas voir jouer leurs enfants? Celles-ci les vit jouer, et elle désapprouva leur jeu. J'ignore ce qu'elle vit en ce jeu, elle y vit quelque tromperie, elle remarqua l'orgueil du fils de la servante, il lui déplut et elle le fit chasser. Les enfants des servantes sont chassés lorsqu'ils sont méchants. Ainsi en est-il encore d'Esaü, le fils de la femme libre. Que personne donc ne se rassure en s'appuyant sur ce prétexte, qu'il est né d'un homme de bien ou qu'il a été baptisé par un saint. Celui qui a été baptisé par un saint doit craindre d'être, non pas un Jacob, mais un Esaü. Aussi, mes frères, je vous le dis : il vaut mieux recevoir le baptême de la part d'hommes esclaves de leurs intérêts et amateurs du monde (ce que signifie le nom de servante), et rechercher en esprit l'héritage de Jésus-Christ, afin de ressembler aux enfants que Jacob a eus de ses servantes, que d'être baptisé par des saints et

(1) Gen. xxi, 9, 10.

mériter par son orgueil d'être rejeté comme le fut Esaü, bien qu'il fut né d'une femme libre. Mes frères, retenez-le bien, nous ne vous caressons pas. Ne mettez pas en nous votre espérance, nous ne flattons ni vous ni nous; car chacun de nous porte sa besace. Notre devoir est de vous dire la vérité, pour ne point subir un jugement sévère, le vôtre est de nous écouter, et de nous prêter l'oreille de votre cœur, pour ne pas avoir à rendre compte de ce que nous vous communiquons; où plutôt, que ce compte, quand on vous le demandera, se trouve être à votre avantage, au lieu de se trouver à votre détriment.

5. Le Seigneur réplique à Nicodème par une exposition plus développée du mystère : « En vérité, en « vérité, je te le dis : si quelqu'un ne renaît de l'eau « et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume « de Dieu ». C'est la naissance charnelle que tu as en vue, que tu dis : « Un homme peut-il rentrer dans le « sein de sa mère et en sortir à nouveau? » Pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut naître par l'eau et le Saint-Esprit. Pour qu'un homme succède à un autre homme, à son père, dans la possession de ses biens temporels, il doit nécessairement naître d'une mère charnelle; mais celui qui veut posséder l'héritage éternel de Dieu, de son Père céleste, il lui faut puiser la vie dans le sein de l'Église. C'est par l'intermédiaire de son épouse qu'un père sujet à la mort engendre le fils destiné à lui succéder un jour. Dieu engendre par l'Église des enfants destinés, non pas à lui succéder, mais à demeurer éternellement avec lui. Le Christ ajoute : « Ce qui est né de la chair est chair, « et ce qui est né de l'Esprit est esprit ». Nous naissons donc selon l'Esprit, et cette naissance spirituelle provient de sa parole et du sacrement. Le Saint-Esprit intervient pour nous faire naître, et si le Saint-

Esprit intervient d'une manière invisible pour te faire naître, la raison en est que ta naissance même est invisible. C'est pourquoi Jésus-Christ continue et dit : « Ne sois pas étonné de ce que j'ai dit. Il « faut que vous naissiez de nouveau; l'Esprit souffle « où il veut, et tu entends sa voix; mais tu ne sais ni « d'où il vient, ni où il va ». Personne ne voit l'Esprit, mais comment entendons-nous sa voix? Le Psalmiste nous parle, c'est l'Esprit qui nous parle; nous entendons l'Évangile, c'est la voix de l'Esprit qui retentit à nos oreilles. « Tu entends sa voix, mais tu « ne sais d'où il vient, ni où il va. » Si tu nais de l'esprit, il m'arrivera de même de toi, et celui qui ne sera pas encore né de l'Esprit ne saura ni d'où tu viens ni où tu vas. Voilà bien ce que dit ensuite Notre-Seigneur : « Ainsi en est-il de tout homme qui est « né de l'Esprit ».

5. « Nicodème lui répondit : « Comment cela peut-il « se faire? » Toujours des idées charnelles; il ne comprenait pas. En lui se vérifiait ce qu'avait dit le Seigneur; il entendait la voix de l'Esprit, sans savoir ni d'où il venait, ni où il allait. « Jésus lui dit : Tu es « maître en Israël, et tu ignores ces choses! » Hé quoi! mes frères, penserons-nous que le Seigneur ait voulu insulter ce docteur des Juifs? Le Seigneur savait ce qu'il faisait; il voulait le faire naître de l'Esprit. Nul à moins d'être humble, ne naît de l'Esprit. C'est, en effet, l'humilité qui nous fait naître de l'Esprit, et le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur brisé (1). Nicodème était fier de sa qualité de maître en Israël, il se croyait un personnage d'importance parce qu'il était docteur en Israël; Jésus-Christ abaisse son orgueil afin de le faire naître selon l'Esprit,

(1) Ps. XXXIII, 19.

il se moque de lui comme s'il n'était qu'un ignorant, sans vouloir néanmoins paraître supérieur à lui. Qu'y aurait-il de si étonnant en cela ? D'un côté, un Dieu ; de l'autre, un homme ; d'un côté la vérité, de l'autre, le mensonge. Doit-on penser, croire et dire que le Christ fut plus que Nicodème ? Dire que le Christ soit supérieur aux anges ne serait-ce pas ridicule ? Il est incomparablement au-dessus de toute créature, Celui qui a fait toutes les créatures. Mais Jésus-Christ veut mettre à bout l'orgueil de l'homme : « Tu es maître en Israël, « et tu ignores ces choses ? » C'était lui dire : Tu vois bien que tu ne sais rien, docteur orgueilleux ; nais donc de l'Esprit, alors seulement tu marcheras dans la voie de Dieu et tu imiteras l'humilité du Christ. Il est si élevé au-dessus des anges que, « ayant la forme de « Dieu, il a pu sans usurpation s'estimer son égal, et « qu'il s'est néanmoins anéanti en prenant la forme « d'esclave, en se rendant semblable aux hommes ; « et, reconnu pour homme par tout ce qui a paru de « lui, il s'est humilié lui-même et il est deveuu obéis- « sant jusqu'à la mort » ; et pour que tu n'imagines pas un genre de mort digne d'envie, il ajoute : « Et « jusqu'à la mort de la croix (1) ». Il était attaché à la croix, et on l'insultait. Il pouvait descendre de la croix, mais il différait de le faire, afin de sortir glorieux du sépulcre. Comme maître, il a supporté l'insolence de ses serviteurs ; comme médecin, il a supporté celle de ses malades. Si telle a été sa manière d'agir, quelle doit être celle des hommes, pour qui c'est une obligation de naître du Saint-Esprit ? Comment doivent-ils se conduire, quand le maître, non-seulement des hommes, mais des anges, leur a donné un pareil exemple ? En effet, ce que savent les anges, ils l'ont appris du Verbe

(1) Philipp., II, 6-8.

de Dieu ; cherchez à savoir qui est-ce qui les a instruits et l'Évangile vous le dira : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu (1) » Voilà qui ôte à l'homme sa tête, mais sa tête dure et rebelle, pour lui en donner une qui se courbe sous le joug du Christ, joug dont il est dit : « Mon joug est doux et mon fardeau est « léger (2) ».

7. Le Sauveur ajoute : « Si lorsque je vous ai dit des « choses de la terre, vous ne m'avez pas cru, quand je « vous dirai des choses du ciel, comment me croirez-« vous ? » Mes frères, quelles choses terrestres le Sauveur leur a-t-il dites ? « Si quelqu'un ne naît une « seconde fois » ; est-ce là une chose de la terre ? « L'Esprit souffle où il veut, et tu entends sa voix, et « personne ne sait ni d'où il vient, ni où il va » ; est-ce là une chose de la terre ? Voulait-il parler du vent, comme quelques-uns l'ont déclaré lorsqu'on leur demandait ce que le Sauveur avait pu dire de terrestre d'après ces paroles : « Si lorsque je vous ai dit des cho-« ses de la terre, vous ne m'avez pas cru, quand je vous « dirai des choses du ciel, comment me croirez-vous ? » En effet, quand on a demandé à certains hommes ce que le Sauveur a pu dire de terrestre, ils se sont trouvés embarrassés et ils ont prétendu qu'il avait fait allusion au vent dans ces paroles : « L'Esprit souffle où il « veut, et tu entends sa voix ; mais tu ne sais ni d'où « il vient, ni où il va ». Dans son entretien avec Nicodème, qu'a-t-il dit qui ait trait à la terre ? Il parlait de la naissance spirituelle ; puis il a ajouté : « Ainsi en « est-il de tout homme qui est né de l'esprit ». En outre, mes frères, lequel d'entre nous ne s'aperçoit point, par exemple, que le vent se dirige du Midi à l'Aquilon,

(1) Jean, I, 1. — (2) Matth., XI, 30.

ou qu'il va de l'Orient à l'Occident ? Dès lors, comment peut-il se faire que nous ne sachions ni d'où il vient, ni où il va ? Qu'a donc dit le Christ en fait de choses terrestres, que les hommes ne voulaient pas croire ? Est-ce l'allusion qu'il a faite à son corps, à ce temple qu'il devait rétablir en trois jours? Ce corps, en effet, il l'avait reçu de la terre, et c'était cette terre qu'il avait prise dans un corps terrestre qu'il se disposait à ressusciter. Or, cette résurrection de la terre, on ne croyait pas qu'il l'opérerait. « Si, lorsque je vous ai dit des « choses de la terre, vous ne m'avez pas cru, quand je « vous dirai des choses du ciel, comment me croirez-« vous ? » C'est-à-dire, si vous ne croyez pas que je puisse relever le temple de mon corps quand vous l'aurez détruit, comment croirez-vous que les hommes puissent être régénérés par le Saint-Esprit ?

8. Il ajoute : « Et personne n'est monté au ciel, sinon « Celui qui est descendu du ciel : le Fils de l'homme qui « est au ciel ». Ainsi, Jésus-Christ était sur la terre et il était au ciel ; sur la terre par son corps, au ciel par sa divinité, ou plutôt en tous lieux par sa divinité. Il était sorti du sein de sa mère sans quitter celui de son Père. Car il y a deux naissances en Notre-Seigneur, l'une divine et l'autre humaine, l'une qui nous donne la vie, l'autre qui nous la rend : naissances également admirables, puisque l'une s'effectue sans mère, et l'autre sans père. Comme il tenait son corps d'Adam, vu que Marie venait d'Adam ; comme d'ailleurs, c'était le même corps qu'il devait ressusciter, il avait dit quelque chose de terrestre en prononçant ces paroles : « Détruisez « ce temple, et je le rétablirai dans l'espace de trois jours (1) ». Mais il avait dit quelque chose de céleste, quand il avait dit : « Si l'homme ne renaît de l'eau et

(1) Jean, II. 19.

« de l'Esprit, il ne verra pas le royaume de Dieu (1) ». Mes frères, Dieu a voulu devenir le Fils de l'Homme et il a voulu que les hommes devinssent les enfants de Dieu. Il est descendu à cause de nous; à notre tour montons à cause de lui. Car nul ne monte ni ne descend, que celui qui a dit: « Personne ne monte au ciel, « sinon Celui qui est descendu du ciel ». Ceux qu'il fait enfants de Dieu ne monteront-ils pas au ciel? Ils y monteront, nous n'en pouvons douter; car voici ce qui nous a été promis: « Ils seront comme les anges « de Dieu (2) ». Alors comment se fait-il que personne n'y monte, si ce n'est Celui qui en est descendu? C'est que, comme un seul en est descendu, un seul doit y monter. Que dire des autres? Qu'en penser? sinon qu'il lui seront unis comme ses membres, et qu'en un sens il sera seul pour monter au ciel? Aussi, il ajoute: « Personne ne monte au ciel, sinon Celui qui est des- « cendu du ciel, le Fils de l'Homme qui est au ciel ». Tu es surpris qu'il ait été en même temps sur la terre et dans le ciel? Il a accordé le même privilège à ses disciples. Ecoute l'apôtre Paul; voici comme il s'exprime: « Notre conversation est dans le ciel (3) ». Bien qu'il fut un homme et qu'il vécût sur la terre dans un corps mortel, l'apôtre Paul avait néanmoins sa conversation dans le ciel; et le Dieu du ciel et de la terre ne pourrait être en même temps dans le ciel et sur la terre?

9. Si donc personne que Jésus-Christ n'est descendu du ciel et n'y remonte, quelle espérance ont les autres? Leur espérance est fondée sur ce fait que le Christ est descendu du ciel pour que tous les hommes ne fissent qu'un en lui et avec lui, pour être à même d'y monter par lui. L'Apôtre fait cette remarque: « L'Ecriture ne

(1) Jean, III, 5. — (2) Matth., XXII, 30. — (3) Philipp, III, 20.

« dit pas : Et ceux qui naîtront, comme si elle avait « voulu en marquer plusieurs ; mais elle dit, comme en « parlant d'un seul : Celui qui naîtra de toi, qui est le « Christ ». Puis il dit aux fidèles : « Vous êtes du Christ; « si vous êtes du Christ, donc vous êtes la race d'A- « braham (1) ». En parlant d'un seul, le Sauveur a parlé de nous tous. C'est pourquoi, dans les psaumes, tantôt plusieurs chantent, et en cela nous devons reconnaître la pluralité dans l'unité ; tantôt un seul chante, pour marquer l'unité dans la pluralité. C'est pour la même raison qu'un seul malade a été guéri à la piscine de Bethsaïda (2), tandis qu'aucun des autres n'y retrouvait la santé. Cette unique personne est le symbole de l'unité de l'Eglise. Malheur aux ennemis de l'unité, à ceux qui se forment des partis parmi les hommes ! Qu'ils écoutent l'Apôtre : il veut ne faire qu'un seul en un seul, et pour un seul ; qu'ils l'écoutent quand il dit: « Gardez-vous de vous faire plusieurs. « C'est moi qui ai planté. Appollo a arrosé ; mais c'est « Dieu qui a donné l'accroissement. Celui qui plante « n'est rien, non plus que celui qui arrose, mais c'est « Dieu qui donne l'accroissement (3).» Ils disaient : « Moi je suis à Paul, moi à Appollo, moi à Céphas » ; et il répondait : « Jésus-Christ est-il divisé (4) ? » Soyez en un seul, soyez une seule chose, soyez un seul. « Per- « sonne ne monte au ciel, sinon Celui qui est descendu « du ciel ». Mais nous voulons être à vous, disaient-ils à Paul ; et il leur répondait : Je m'y refuse, ne soyez pas à Paul ; mais soyez à celui à qui Paul est avec vous.

10. Car il est descendu et il est mort, et par sa mort il nous a délivrés de la mort. Au moment où la mort le tuait, il la tuait lui-même. Vous le savez, mes frères,

(1) Galat., III, 16, 29. — (2) Jean, V, 4. — (3) I Cor., III, 6, 7. — (4) Id., I, 12, 13.

c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. « Dieu n'a pas fait la mort », dit l'Ecriture, « et », ajoute-t-elle, « il ne se réjouit pas de la perte « des vivants ; car il a créé toutes choses afin qu'elles « soient (1) ». Mais qu'ajoute le sage ? « C'est par un « effet de l'envie du diable que la mort a fait son entrée « dans le monde (2) ». L'homme n'aurait pu être amené par la force à prendre le breuvage de la mort, que le diable lui avait proposé, car le diable n'avait pas le pouvoir de le violenter ; il n'avait rien que celui de le persuader par la ruse. Si tu n'avais pas donné ton consentement à ses suggestions, il ne t'aurait pas fait de mal, mais parce que tu y as cédé, ô homme, tu as été condamné à mourir. Nous sommes nés mortels d'un père mortel ; d'immortels que nous étions nous sommes devenus sujets à la mort. Par Adam, tous les hommes sont condamnés à la mort ; mais Jésus, Fils de Dieu, Verbe de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, le Fils unique et l'égal du Père, s'est fait homme mortel parce que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous (3).

11. Jésus-Christ s'est donc revêtu de la mort et il l'a attachée à la croix, et par cette mort, il délivre ceux qui y sont sujets. Ce mystère avait été représenté en figure chez les anciens, et Notre-Seigneur y fait allusion au saint Evangile. « De même », dit-il, « que « Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il « que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quicon- « que croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la « vie éternelle ». Mystérieuse annonce de l'avenir ; tous ceux qui l'ont lue la comprennent. Toutefois écoutez-en le récit, vous tous qui ne l'avez pas lue ou qui, après l'avoir lue ou entendue, en avez perdu le

(1) Sag., I, 13, 14. — (2) Id., II, 24. — (3) Jean, I, 13, 14.

souvenir. Dans le désert, Israël tout entier gisait à terre, victime de la morsure de serpents. Une multitude innombrable d'hommes tombaient sous les coups de la mort, car Dieu frappait durement son peuple, pour le corriger. Alors se manifesta l'admirable symbole de ce qui devait arriver un jour. Notre-Seigneur lui-même y fait allusion dans la leçon d'aujourd'hui, et personne n'a le droit de l'interpréter autrement que ne le fait la Vérité même, ni, par conséquent, de l'appliquer à d'autres qu'à elle. Le Seigneur dit donc à Moïse de faire un serpent d'airain, de le placer sur un bois élevé dans le désert et de recommander aux Israélites de porter leurs regards sur ce serpent attaché au bois, s'ils venaient à être mordus par un serpent vivant. Ses ordres furent accomplis. Dès que les hommes étaient mordus, ils jetaient les yeux sur le serpent d'airain, et ils étaient guéris (1). Que représentent les serpents et leurs morsures ? Les péchés enfantés par la corruption de la chair. Que représente le serpent élevé dans le désert ? Notre-Seigneur mort sur la croix. Comme la mort venait des serpents, elle a été représentée sous l'emblême d'un serpent. La morsure d'un serpent donnait la mort, la mort de Notre-Seigneur donne la vie. On jetait les yeux sur le serpent, afin que le serpent fût inoffensif. Qu'est-ce à dire ? Pour que la mort n'ait sur nous aucun pouvoir, il nous faut regarder la mort ; la mort de qui ? La mort de la vie ; oui, la mort de la vie, si l'on peut s'exprimer ainsi, et précisément parce qu'on peut s'exprimer de la sorte, c'est un admirable langage. Mais pourquoi ne pourrait-on pas dire ce qui a pu se faire ? Eh quoi ! craindrais-je de dire ce que Jésus-Christ a daigné faire pour moi ? Jésus-Christ n'était-il pas la

(1) Nomb., xxi, 6-9.

vie ? Et cependant il a été attaché à la croix. Jésus-Christ n'était-il pas la vie ? Et cependant il est mort. Mais dans la mort de Jésus-Christ, la mort a trouvé la sienne, parce qu'en mourant, la vie a tué la mort, la plénitude de la vie l'a engloutie, elle a été anéantie dans le corps de Jésus-Christ. C'est ce que nous dirons nous-mêmes au moment de notre résurrection, lorsque dans notre triomphe nous nous écrierons : « O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton « aiguillon (1) ? » Cependant, mes frères, pour être guéris du péché, jetons les yeux vers Jésus-Christ en croix, puisque selon sa parole : « Comme Moïse a élevé « le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de « l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui « ne meure pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » De même que la morsure des serpents était de nul effet pour ceux qui regardaient le serpent d'airain, ainsi le péché n'a rien de dangereux pour ceux qui considèrent des yeux de la foi le Christ mourant. Dans le désert, les Juifs n'étaient préservés que de la mort du temps, ni ramenés qu'à une vie fugitive ; mais le Christ est mort, pour que les hommes aient la vie éternelle. Telle est, en effet, la différence qui se trouve entre la réalité et la figure, entre la figure qui donnait la vie du temps et la réalité qu'elle symbolisait et qui procure la vie éternelle.

12. « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le « monde, pour juger le monde, mais afin que le monde « soit sauvé par lui ». Ainsi le médecin s'approche du malade, pour lui rendre, autant que possible, la santé. Mais le malade se donne à lui-même la mort, s'il refuse d'observer les prescriptions du médecin. Le Sauveur est venu en ce monde ; pourquoi l'appelle-t-on

(1) I Cor., xv, 54, 55.

Sauveur du monde, si ce n'est qu'il est venu pour sauver le monde et non pour le juger ? Tu refuses le salut qu'il t'apporte ? Tu seras jugé d'après ta conduite. Que dis-je, tu seras jugé ? Ecoute ce que dit Jésus : « Qui croit en lui ne sera point jugé ; mais qui « n'y croit pas », à ton avis que va-t-il dire ? Il sera jugé ? Non ; « il est déjà jugé ». Le jugement n'a pas encore paru, mais le jugement est déjà rendu. Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent, il connaît ceux qui sont destinés à recevoir la couronne et ceux qui doivent être jetés dans les flammes ; il sait quel est le froment qui se trouve dans son aire, il sait aussi quelle est la paille, il distingue entre le bon grain et l'ivraie. Celui qui ne croit pas est déjà jugé. Pourquoi ? « Parce « qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu ».

13. Or, voici le jugement : « la lumière est venue « en ce monde et les hommes ont préféré les ténèbres à « la lumière ; car leurs œuvres étaient mauvaises ». Mes frères, où sont ceux dont le Seigneur trouve les œuvres bonnes ? Nulle part ; car il a trouvé mauvaises les œuvres de tous. Comment donc y en a-t-il eu pour agir selon la vérité et venir à la lumière ? Il y en a eu, puisque le Sauveur ajoute : « Mais celui qui accomplit « la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres « soient manifestées parce qu'elles sont faites en Dieu. » Comment certains hommes ont-ils opéré le bien, de façon à venir à la lumière, c'est-à-dire à Jésus-Christ ? Comment d'autres ont-il préféré les ténèbres ? Car si Jésus-Christ trouve tous les hommes pécheurs, s'il les guérit tous de leurs péchés, si le serpent, figure du Sauveur mis en croix, guérissait ceux qui avaient été mordus, si enfin le serpent n'a été élevé qu'en raison de la morsure des serpents, c'est-à-dire si le Seigneur est mort pour les hommes trouvés par lui dans le péché et condamnés à mourir, quel sens donner à ces paro-

les : « Voici leur jugement ; la lumière est venue dans « le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à « la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises ? » Qu'est-ce que cela ? Quels sont ceux dont les œuvres étaient bonnes? N'êtes-vous pas venu pour justifier des pécheurs? Mais, ajoute-t-il : « Ils ont préféré les ténèbres « à la lumière ». Là se trouve toute la force du raisonnement du Sauveur. Plusieurs, en effet, ont aimé leurs péchés, plusieurs les ont confessés ; or, celui qui confesse ses péchés et s'en accuse, commence à agir conjointement avec Dieu. Dieu accuse tes péchés ; si tu en fais autant, tu te joins à lui. Il y a en nous comme deux choses distinctes : l'homme et le pécheur. Comme homme, nous sommes l'ouvrage de Dieu; comme pécheurs, nous sommes notre propre ouvrage. Détruis ce que tu as fait, afin que Dieu sauve ce qu'il a créé. Il haut haïr en toi ton œuvre et y aimer l'ouvrage de Dieu. Or, quand ce que tu as fait commencera à te déplaire, alors tu commenceras à faire le bien, puisque tu accuses tes mauvaises œuvres. Le commencement du bien n'est autre chose que la confession du mal. Dès lors que tu fais la vérité, tu ne te trompes pas toi-même, tu ne te flattes pas, tu ne t'en fais pas accroire, tu ne dis pas : Je suis juste, alors que tu es pécheur et que tu commences seulement à faire la vérité. Mais tu viens à la lumière, afin que tes œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. Car ton péché te déplaît; mais il ne te déplairait pas, si la lumière de Dieu ne t'éclairait, et si la vérité ne te le montrait à découvert. Mais celui qui, même après cet avertissement, aime encore son péché, hait la lumière qui l'avertit ; il s'en éloigne pour ne point entendre ses reproches au sujet des œuvres mauvaises qu'il aime. Pour celui qui fait la vérité, il condamne ce qu'il y a de mal en lui, il ne s'épargne pas, il ne se pardonne pas ; car

il veut que Dieu lui pardonne. En effet, ce dont il désire le pardon de la part de Dieu, il le reconnaît; il vient à la lumière et il lui rend grâce de lui avoir montré ce qu'il devait haïr en lui-même. Il dit à Dieu : « Détour-« nez vos yeux de mes péchés », et de quel front pourrait-il parler de la sorte, s'il n'ajoutait aussitôt : « parce que je connais mon iniquité et que mon péché « est toujours devant moi (1) ? » Vois ce que tu désires que Dieu ne voie pas. Si tu rejettes derrière toi ton péché, Dieu le remettra devant tes yeux, et il choisira, pour le faire, le moment où il ne te servira plus de rien de t'en repentir.

14. Courez donc, mes frères, de peur que les ténèbres vous surprennent (2). Réveillez-vous pour opérer votre salut, réveillez-vous tandis que vous le pouvez ; que nul ne se montre lent à venir au temple de Dieu ; que nul ne se montre lent à faire l'œuvre du Seigneur ; que nul ne cesse de prier continuellement ; que nul ne se relâche de sa dévotion accoutumée. Réveillez-vous, puisqu'il fait jour, le jour luit, ce jour, c'est Jésus-Christ. Il est prêt à excuser, mais ceux qui s'accuseront ; comme aussi à punir ceux qui se défendront, qui se vanteront d'être justes, qui se croiront quelque chose, quand ils ne sont rien. Pour celui qui marche dans sa miséricorde et dans son amour, alors même qu'il est délivré des péchés graves et mortels, comme les crimes énormes, les homicides, les vols, les adultères, il rend hommage à la vérité en confessant les fautes légères qu'il a commises dans ses conversations, dans ses pensées, dans l'usage immodéré des choses permises. Aussi vient-il à la lumière par la pratique des bonnes œuvres ; car, en se multipliant, les petits péchés donnent la mort à l'âme, si on n'y prend

(1) Ps. L, 11, 5. — (2) Jean, XII, 35.

garde. Ce sont de petites gouttes d'eau qui alimentent le cours des rivières. Les grains de sable sont presque imperceptibles ; néanmoins, si vous en mettez une grande quantité sur les épaules d'un homme, ils le surchargent et l'écrasent. Ce que fait la violence des flots, l'eau qui s'infiltre dans la sentine peut le faire aussi, quand on n'y porte pas remède : elle s'y introduit petit à petit ; à force de s'y accumuler, sans jamais en sortir, elle finit par entraîner le navire dans l'abîme. Qu'est-ce que vider la sentine, sinon empêcher, par les bonnes œuvres, les gémissements, les jeûnes, les aumônes, le pardon des injures, que nos péchés nous entraînent dans le précipice ? Le chemin de cette vie est difficile, il est hérissé d'obstacles. La prospérité peut y donner de l'orgueil, le malheur peut nous y abattre. Celui qui t'a départi les joies de la vie présente, le fait pour te consoler, et non pour te donner l'occasion de te corrompre. Par la même raison, celui qui te châtie en ce monde, le fait pour te corriger, et non pour te punir. Accepte les leçons de Dieu comme celles d'un père, afin qu'un jour il ne te punisse pas comme ton juge. Nous vous disons cela tous les jours, et il faut le dire souvent ; car tout cela est bon et utile pour votre salut.

QUATORZIÈME LECTURE

LE SALUT PAR LE CHRIST (1)

Après avoir invité ses auditeurs à élever leurs désirs vers Dieu pour obtenir sa lumière, saint Augustin aborde l'examen du texte indiqué. Il rappelle d'abord que les mouvements de concupiscence auxquels on ne consent pas, ne sont pas des péchés pour ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ. Il constate encore que des trois lois dont parle saint Paul dans le même texte, savoir : la loi du péché, la loi des œuvres et la loi de l'Esprit de vie, cette dernière seule donne la force d'éviter ce qu'elle défend et de faire ce qu'elle ordonne. Mais d'où vient cette efficacité soit au baptême, soit à la loi de l'Esprit de vie ou de la grâce? De ce que Dieu a envoyé son Fils parmi nous et nous a rendu sa faveur en considération du sacrifice de Jésus-Christ.

1. Votre charité doit se souvenir que j'ai examiné une question fort épineuse tirée de ce passage d'une épître de saint Paul : « Je ne fais pas ce que je veux, « et je fais ce que je hais (2) ». Vous qui étiez ici, vous vous rappelez cela. Maintenant donc soyez attentifs et continuons.

Voici par où a commencé la leçon d'aujourd'hui : « Dieu a envoyé son Fils dans une chair semblable à « celle du péché, et dans cette chair il a condamné le « péché par le péché même; afin que la justification de

(1) Rom., VIII, 1-4. — (2) Rom., VII, 15.

« la loi s'accomplît en nous, qui ne marchons point « selon la chair, mais selon l'esprit ». Et voici d'un autre côté ce qui a été lu dernièrement et n'a pas été expliqué : « Ainsi, j'obéis moi-même par l'esprit à la « loi de Dieu, et par la chair à la loi du péché (1). Il « n'y a donc pas de condamnation pour ceux qui sont « maintenant en Jésus-Christ, qui ne marchent pas « selon la chair; parce que la loi de l'Esprit de vie, qui « est dans le Christ Jésus, t'a affranchi de la loi du « péché et de la mort. Car ce qui est impossible à la loi « parce qu'elle était affaiblie par la chair » ; et immédiatement ce qui vient d'être lu : « Dieu a envoyé son « Fils dans une chair semblable à la chair du péché ».

Les passages obscurs ne présentent point de difficulté quand on est soutenu par l'Esprit-Saint. Que vos prières obtiennent donc qu'il nous éclaire, car votre désir de comprendre est réellement une prière adressée à Dieu ; et c'est de lui que vous devez attendre le secours nécessaire. Pour nous, en effet, semblables aux hommes de la campagne, nous ne travaillons qu'extérieurement. S'il n'y avait personne pour agir à l'intérieur, ni la semence ne prendrait racine en terre, ni le germe ne s'élèverait, aucune tige ne se fortifierait non plus jusqu'à devenir un tronc d'arbre; il n'y aurait enfin ni rameaux, ni fruits, ni feuillages. Aussi l'Apôtre, pour discerner ce que fait l'ouvrier de ce que fait le Créateur, a-t-il dit : « J'ai planté, Apollo a arrosé, mais c'est « Dieu qui a fait croître ». Puis il ajoute : « Ni celui qui « plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais « Dieu qui donne l'accroissement (2) ». Aujourd'hui donc, si Dieu ne produit l'accroissement intérieur, c'est en vain que le bruit de mes paroles retentit à vos oreilles ; au lieu que si Dieu le produit, il y a pour nous

(1) Rom., VII, 25. — (2) I Cor., III, 6, 7.

utilité à planter et à arroser, et notre peine n'est pas stérile.

2. Je vous l'ai déjà dit : le sens qu'il faut donner à ces paroles de l'Apôtre : « J'obéis par l'esprit à la loi de « Dieu, et par la chair à la loi du péché (1) », c'est qu'on ne doit laisser aux organes corporels que les impressions qu'on ne saurait détruire. Consentez-vous, sans y résister, à ces désirs mauvais ? Vous êtes vaincus et vous gémirez; encore est-il à souhaiter que vous gémissiez et que vous n'alliez pas jusqu'à perdre le sentiment de votre malheur. Il est bien vrai, tous nos vœux, tous nos désirs, toutes nos aspirations, quand nous répétons : « Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez- « nous du mal (2) », c'est de souhaiter de ne ressentir plus aucun désir pervers dans notre chair; mais durant la vie présente nous n'y saurions parvenir : de là ces mots : « Je ne trouve pas à accomplir le bien ». Je trouve à faire, quoi ? à ne pas consentir aux impressions mauvaises. Mais « je ne trouve pas à accomplir « le bien », à n'avoir pas de mauvais penchants. Ce qu'il faut donc faire dans ce combat, c'est de ne pas consentir dans l'âme aux impressions coupables et d'obéir ainsi à la loi de Dieu, pendant qu'on obéit à la loi du péché en éprouvant sans y consentir la convoitise charnelle. La chair produit ses désirs ? produis aussi les tiens. Tu ne saurais étouffer, éteindre les siens ; qu'elle n'éteigne pas les tiens non plus : lutte ainsi avec courage et tu ne seras ni vaincu, ni chargé de chaînes.

3. L'Apôtre continue ainsi : « Il n'y a donc pas main- « tenant de condamnation pour ceux qui sont en « Jésus-Christ ». Si tu ressens, sans y consentir, des désirs charnels, s'il y a dans tes organes une loi qui

(1) Rom , VII, 25. — (2) Matt., VI, 13.

s'élève contre la loi de ton esprit et qui cherche à mettre ton âme sous le joug; comme la grâce du baptême et du bain régénérateur a effacé soit la tache que tu as apportée en naissant, soit les péchés que tu as commis en consentant aux désirs mauvais, crimes ou impuretés, pensées ou paroles coupables; oui, comme tout est purifié dans ces fonts sacrés où tu es entré en esclave pour en sortir affranchi, « il n'y a plus maintenant de « condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ ». Il n'y en a plus, mais il y en a eu, car d'un seul est venue la condamnation de tous (1). Cette condamnation est l'œuvre de la génération, et la justification est due à la régénération. « Car la loi de l'Esprit de vie qui est « dans le Christ Jésus nous a affranchis de la loi du « péché et de la mort. » Cette loi reste dans les membres, mais sans te rendre coupable; tu en es affranchi. Combats en homme libre, mais prends garde d'être vaincu et de tomber de nouveau dans les fers. S'il y a fatigue à combattre, quelle joie à triompher!

4. A propos de la lutte sans laquelle nous ne pouvons exister, je vous ai fait une remarque dont vous devez surtout vous souvenir. Le juste même, ai-je dit, ou plutôt le juste principalement, a les armes à la main, car celui qui ne vit pas dans la justice ne combat pas non plus et se laisse entraîner; mais ne croyez pas pour ce motif qu'il y ait en nous comme deux natures issues de principes différents; c'est le rêve insensé des Manichéens qui ne veulent pas que la chair soit formée par Dieu. Quelle erreur! Nos deux substances viennent également de Dieu, et si notre nature est le théâtre de tant d'hostilités, c'est la juste punition du crime. La guerre en nous n'est qu'une maladie; guérissons, et nous aurons la paix. Cette lutte qui divise actuelle-

(1) Rom., v, 16.

ment la chair et l'esprit a pour but d'établir la paix ; l'esprit travaille à faire entrer la chair dans ses vues. Si dans une même demeure l'homme et la femme se font la guerre, l'homme doit faire effort pour dompter sa femme. La femme une fois domptée se soumettra à son époux, et la paix, par là, sera rétablie.

5. Ces paroles : « La loi de l'Esprit de vie, qui est « dans le Christ Jésus, t'a affranchi de la loi de la mort « et du péché », nous invitent à étudier la nature de ces lois. Regardez et distinguez bien ; vous avez besoin de bien discerner. « La loi de l'Esprit de vie » ; voilà une première loi : « t'a affranchi de la loi du péché « et de la mort » ; c'en est une seconde. Ce qui suit : « Car ce qui était impossible à la loi, parce qu'elle « était affaiblie par la chair », indique une troisième loi. Cette dernière est-elle un résumé des deux premières ? Examinons et tâchons de comprendre avec l'aide de Dieu.

Que dit l'Apôtre de la loi bonne ? « La loi de l'Esprit « de vie t'a affranchi de la loi du péché et de la mort ». Cette loi n'est pas sans efficacité : « elle t'a affranchi, « cette loi de l'Esprit de vie, de la loi du péché et de « la mort ». Ainsi la loi bonne t'a délivré de la mauvaise loi. Quelle est cette mauvaise loi ? « Je vois dans « mes membres une autre loi qui résiste à la loi de « mon esprit et qui m'assujettit à la loi du péché, « laquelle est dans mes membres ». Pourquoi donner à celle-ci le nom de loi ? C'est qu'il était fort juste que la chair refusât d'obéir à l'homme, puisque lui-même avait refusé d'obéir à son Seigneur. Au-dessus de toi est ton Seigneur, et ta chair au-dessous. Obéis à ton chef, pour être obéi de ton sujet. Mais tu as dédaigné ce chef, tu es puni par ton sujet. Telle est la loi du péché ; on l'appelle aussi la loi de la mort, car le péché a introduit la mort. « Le jour où vous en mangerez,

« vous mourrez de mort (1) ». C'est cette loi du péché qui tente l'esprit et qui essaie de le mettre sous le joug. « Mais je me complais dans la loi de Dieu selon « l'homme intérieur ». Ainsi s'engage la lutte pendant laquelle on s'écrie : « J'obéis par l'esprit à la loi de « Dieu, et par la chair à la loi du péché ».

« La loi de l'Esprit de vie t'a affranchi de la loi du « péché et de la mort ». Comment t'a-t-elle affranchi ? D'abord en te donnant le pardon de tous tes péchés ; car c'est de cette loi que parle un psaume quand il y est dit à Dieu : « Et par votre loi soyez-moi propice (2)». C'est donc la loi de la miséricorde, la loi de la foi et non pas la loi des œuvres ? Dans ces mots : « La loi de « l'Esprit de vie t'a affranchi de la loi du péché et de « la mort », vous avez vu l'excellente loi de la foi ; vous y avez vu aussi la loi du péché et de la mort. Maintenant : « Ce qui était impossible à la loi, parce « qu'elle était affaiblie par la chair », voilà une troisième loi à laquelle il manque un je ne sais quoi qui a été comblé par la loi de l'Esprit de vie, puisque celle-ci a affranchi de la loi du péché et de la mort. La loi mentionnée en troisième lieu est donc la loi qui a été donnnée au peuple sur le mont Sinaï, par le ministère de Moïse, et qu'on appelle la loi des œuvres. Elle sait menacer mais non pas secourir ; commander et non pas aider. Elle a dit : « Tu ne convoiteras pas » ; de là cet aveu de l'Apôtre : « Je ne connaîtrais pas « la concupiscence si la loi n'eût dit : Tu ne con- « voiteras ». A quoi m'a servi que cette loi ait dit : « Tu ne convoiteras pas ? C'est que, prenant occasion « du commandement, le péché m'a séduit et m'a tué ». On me défendait de convoiter, je n'ai pas obéi, et j'ai été vaincu. Ainsi j'étais pécheur avant la loi, et après

(1) Gen., II, 17. — (2) Ps. CXVIII, 29.

l'avoir reçue, prévaricateur. « Car prenant occasion du « commandement, le péché m'a séduit et m'a tué (1) ».

6. « Ainsi la loi est sainte », poursuit l'Apôtre. Elle est donc bonne aussi cette loi, quoique les Manichéens la condamnent comme ils condamnent la chair. Oui, dit saint Paul, « la loi est sainte, et le commande- « ment saint, juste et bon. Ce qui est bon est donc « devenu pour moi la mort ? Loin de là ; mais le péché, « pour apparaître péché, a, par une chose bonne, opéré « pour moi la mort (2) ». Ainsi s'exprime l'Apôtre, et pesez avec soin tous ses termes.

« Ainsi la loi est sainte ». Qu'y a-t-il de plus saint que de dire : « Tu ne convoiteras pas ? » Y aurait-il du mal à enfreindre la loi, si la loi n'était bonne ? Non, il n'y aurait aucun mal, puisqu'il n'est pas mal de rejeter le mal ; et si c'est mal de l'enfreindre, c'est qu'elle est bonne. Qu'y a-t-il aussi meilleur que de dire : « Tu ne convoiteras point ? » Ainsi la loi est « sainte, « et le commandement saint, juste et bon ». Comme l'Apôtre insiste ! comme il veut faire pénétrer sa pensée ! On dirait qu'il crie contre nos ennemis : Que dis-tu donc, Manichéen ? Que la loi donnée par Moïse est mauvaise, répètent-ils. Quel front ! Quel audace ! Tu la qualifies d'un seul mot, *mauvaise*. Et l'Apôtre ? « La « loi, dit-il est sainte, et le commandement saint, juste « et bon », Te tairas-tu, enfin ? — « Ce qui est bon. « reprend-il est donc devenu pour moi la mort ? — « Loin de là ; mais le péché, pour se montrer péché, « a, par une chose bonne, opéré pour moi la mort ». Remarquez : « par une chose bonne », c'est accuser le pécheur sans manquer à faire l'éloge de la loi. « Le « péché, par une chose bonne, produit pour moi la « mort ». Quelle est cette chose bonne ? Le comman-

(1) Rom., VII, 7, 11. — (2) Rom., VII, 12, 13.

dement. Et encore ? La loi. Comment s'est produite la mort ? Par le péché, pour apparaître péché, pour pécher « au delà de toute mesure, puisque c'est pécher par le « commandement même (1) ». Avant le commandement, le péché était moindre ; depuis le commandement, il dépasse toute mesure. Quand on ne rencontre pas de défense, on s'imagine bien faire ; en rencontre-t-on ? on veut d'abord ne pas enfreindre, puis on est vaincu, entraîné, mis sous le joug, et n'ayant pu observer la loi on ne doit plus songer qu'à demander grâce.

7. Il est donc bien vrai que la loi dont parle l'Apôtre en ces termes : « La loi de l'Esprit de vie t'a affranchi « de la loi du péché et de la mort », est la loi de la foi, la loi de l'Esprit, la loi de la grâce, la loi de la miséricorde ; tandis que cette autre loi du péché et de la mort n'est pas la loi de Dieu, mais réellement la loi du péché et de la mort. Pour cette autre encore dont l'Apôtre dit : « La loi est sainte, et le commandement « saint, juste et bon », elle est bien la loi de Dieu, mais la loi des œuvres, la loi des observances ; loi des œuvres qui commande sans aider, qui montre le péché sans le détruire. Une loi donc le fait connaître, et une autre l'efface.

Il y a deux alliances, l'ancienne et la nouvelle. Ecoute l'Apôtre : « Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, « n'avez-vous pas lu la loi ? Car il est écrit : Abraham « eut deux fils, l'un de la servante et l'autre de la « femme libre. Or, celui de la servante naquit selon la « chair, et celui de la femme libre, en vertu de la pro- « messe. Ce qui a été dit par allégorie. Ce sont en « effet les deux alliances : l'une sur le mont Sina, « engendrant pour la servitude, est Agar », la servante

(1) Rom., VII, 13.

de Sara, que Sara donna à Abraham et qui devient mère d'Ismaël. Ainsi l'ancienne alliance est figurée par Agar « engendrant pour la servitude ; tandis que la « Jérusalem d'en haut est libre ; c'est elle qui est notre « mère (1) ». De là il suit que les fils de la grâce sont les fils de la femme libre, et les fils de la lettre, les fils de la servante. Veux-tu connaître les fils de la servante ? « La lettre tue ». Les fils de la femme libre ? « l'Esprit vivifie (2) ». — « La loi de l'Esprit de vie, « qui est dans le Christ Jésus, t'a affranchi de la loi du « péché et de la mort », dont n'a pu t'affranchir la loi de la lettre. « Car c'est chose impossible à la loi, parce « qu'elle était affaiblie par la chair ». Cette chair en effet se révoltait contre toi, elle te rendait son esclave ; elle entendait la loi et n'excitait que plus vivement la conscupiscence. C'est ainsi que par la chair s'affaiblissait la loi de la lettre, et qu'il était impossible à cette loi de t'affranchir de la loi du péché et de la mort.

8. « Dieu a envoyé son Fils dans une chair sem- « blable à la chair de péché » ; non pas dans une chair de péché. Oui, dans une chair, mais non dans celle de péché. La chair des autres hommes est donc une chair de péché ; lui seul fait exception, car sa Mère l'a conçu non pas avec concupiscence. mais par la grâce. Sa chair toutefois ressemble à la chair de péché, et c'est ce qui lui a permis de manger, d'avoir faim et soif, de dormir, de se fatiguer et de mourir. « Dieu a envoyé « son Fils dans une chair semblable à la chair de « péché ».

9. « Et dans sa chair il a condamné le péché par le « péché même ». Quel péché ? Par quel péché ? « Il a « dans sa chair condamné le péché par le péché même,

(1) Gal., IV, 21-26. — (2) II Cor., III, 6.

« afin que la justification de la loi s'accomplit en nous ». Oui, qu'elle s'accomplisse en nous, qu'elle s'accomplisse en nous par le secours de l'Esprit, cette justice qui nous est prescrite ; en d'autres termes, que la loi de la lettre s'accomplisse par l'Esprit de vie, en nous « qui « ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit ». Quel est donc ce péché et par quel péché le Seigneur l'a-t-il condamnée.

Je vois, je vois clairement quel est le péché condamné. « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui enlève le « péché du monde (1) ». Quel péché ? Tout ce qui est péché, tous les péchés commis par nous.

Maintenant, par quel péché ? Il était, lui, sans péché. « Il n'a point commis de péché, est-il dit de lui, et on « n'a point découvert de tromperie dans sa bouche (2) ». Non, il n'en a aucun, ni péché originel, ni péché actuel ; aucun, ni péché transmis, ni péché commis par lui. La Vierge nous fait connaître quelle fut son origine, et sa vie sainte nous montre suffisamment qu'il ne fit jamais rien qui lui méritât la mort. Aussi disait-il : « Voici « venir le prince de ce monde », le diable, « et il ne « découvrira rien en moi ». Ce prince de la mort ne trouvera pas un motif de me faire mourir. Ah ! pourquoi donc mourez-vous ? « Afin que tous sachent que « je fais la volonté de mon Père, sortons d'ici (3) ». Il s'en alla alors pour souffrir la mort, une mort volontaire, une mort choisie librement et non une mort imposée. « J'ai le pouvoir de déposer la vie, et j'ai le pou- « voir de la reprendre. Personne ne me l'a ravie, c'est « moi qui la dépose et la reprends (4) ». Tu t'étonnes de ce pouvoir, rappelle-toi sa majesté. C'est le Christ qui parle, et il parle en Dieu.

10. Par quel péché donc a-t-il condamné un péché ?

(1 Jean, I, 29. — (2) I Pierre, II, 22. — (3) Jean, XIV, 30, 31. — (4) Ib., X, 17, 18.

Quelques-uns ont donné à ces mots un sens qui n'est pas mauvais ; mais je crois qu'ils n'ont pas compris la pensée même de l'Apôtre. Encore une fois, cependant, leur sens n'est pas hétérodoxe, je le rapporterai d'abord, j'exposerai ensuite le mien et je montrerai par les divines Ecritures combien il est incontestable.

Ils se demandaient donc avec effroi par quel péché Dieu a condamné le péché : Dieu est-il coupable ? Et ils se sont répondu : S'il « a condamné le péché par le pé- « ché », ce n'est pas assurément par le sien. Cependant « il a condamné » réellement « le péché par le péché ». Or ce n'est pas par le sien. Par lequel donc ? C'est par le péché de Judas, par le péché des Juifs. Comment, en effet, a-t-il répandu son sang pour la rémission des péchés ? Parce qu'il a été crucifié par les Juifs. Qui le leur a livré ? Judas. Ainsi les Juifs l'ont attaché à la croix et Judas l'a trahi. Ont-ils fait bien ou mal ? Ils ont péché. C'est par ce péché que Dieu condamne le péché.

Sans doute il est juste, il est vrai de dire que c'est par le péché des Juifs que le Christ a condamné tout ce qui est péché, car c'est leur fureur qui lui a fait répandre le sang expiatoire de tous les péchés. Remarque toutefois comment s'exprime ailleurs le même Apôtre. « Nous faisons, dit-il, les fonctions d'ambassa- « deurs pour le Christ, Dieu exhortant par notre bou- « che. Nous vous en conjurons par le Christ », supposez que le Christ vous en conjure lui-même, car c'est en son nom que nous vous parlons, « réconciliez-vous à Dieu », Puis il ajoute : « Il ne connaissait point le « péché » ; en d'autres termes, ce Dieu à qui nous vous conjurons de vous réconcilier, voyant Celui qui ne connaissait pas le péché, voyant innocent son Christ, Dieu comme lui, « l'a rendu péché pour l'amour de « nous, afin qu'en lui nous devinssions justice de

Dieu (1) ». Comment voir ici le péché de Judas, le péché des Juifs, le péché de tout autre mortel ? Nous lisons en propres termes : « Celui qui ne connaissait point le péché, il l'a rendu péché pour « l'amour de nous ». Qui a rendu ? Qui a été rendu ? C'est Dieu qui a rendu son Christ péché pour l'amour de nous. L'Apôtre ne dit pas qu'il l'a fait pécheur, mais qu'il « l'a fait péché ». Ce serait un blasphème de dire que le Christ a péché : comment souffrir qu'on l'accuse d'être le péché même ? Et pourtant nous ne saurions donner le démenti à l'Apôtre. Nous ne pouvons pas lui dire : Que prétends-tu là ? Parler ainsi à l'Apôtre ce serait nous élever contre le Christ, puisque l'Apôtre dit encore ailleurs : « Voulez-« vous éprouver Celui qui parle en moi, le Christ (2) » ?

11. Quel est donc le vrai sens ? Que votre charité contemple ici un grand et profond mystère : heureux si vous l'aimez en le contemplant et si vous parvenez à le posséder en l'aimant. Oui, c'est le Christ notre Seigneur, c'est Jésus notre Sauveur, notre Rédempteur, qui est devenu péché afin qu'en lui nous devinssions justice de Dieu. Comment ? Ecoutez la loi. Ceux qui la connaissent savent ce que je dis ; quant à ceux qui ne la connaissent pas, qu'ils la lisent ou qu'ils l'entendent. Dans la loi donc on donnait le nom de péchés aux sacrifices offerts pour l'expiation des péchés. Preuve : quand on amenait la victime à immoler pour le péché la loi disait : « Que les prêtres mettent leurs mains sur « le péché (3) », c'est-à-dire sur la victime du péché. Or le Christ est-il autre chose que la victime du péché ? « Le Christ, dit saint Paul, nous a aimés et s'est livré « lui-même pour nous comme un sacrifice à Dieu et « une hostie de suave odeur (4). » Voilà par quel péché le Seigneur a condamné le péché ; il l'a condamné par

(1) II Cor., v, 20, 21. — (2) Cor., XIII, 3. — (3) Lévit., IV. — (4) Ephés., v, 2.

le sacrifice de lui-même pour l'expiation de nos péchés. Telle est « la loi de l'Esprit de vie qui t'a affranchi de « la loi du péché et de la mort ». Toute bonne qu'elle fût, en effet, tout saints, tout justes et tout bons que fussent ses commandements, cette autre loi, la loi de la lettre, la loi des ordonnances, « était affaiblie par la « chair », et nous ne pouvions accomplir ses prescriptions. Une loi donc, comme je l'ai déjà dit, te montrera le péché, une autre loi t'en délivrera; à la loi de la lettre de te le montrer, à la loi de la grâce de t'en délivrer.

QUINZIÈME LECTURE

DE LA CROYANCE A L'INCARNATION (1)

Dans ce discours et dans le discours suivant, qui n'est que comme une seconde partie de celui-ci, saint Augustin veut faire comprendre la vérité de cette assertion de saint Jean l'évangéliste, que tout esprit, croyant véritablement à l'Incarnation, vient de Dieu, et qu'il n'y a pour venir de Dieu que ceux qui y croient de cette sorte. Après avoir rapporté le texte et en avoir établi le sens; donc, conclut-il, les Manichéens ne viennent pas de Dieu, puisqu'ils nient ouvertement l'incarnation du Christ. En vain s'appuient-ils sur le texte même de saint Jean pour essayer de prouver la réalité des deux natures opposées qu'ils présentent comme les principes de toutes choses. Il est évident que, d'après l'Apôtre, c'est l'erreur même et non l'homme qui ne vient pas de Dieu; ce qui

(1) Jean, IV, 1-3.

démontre en même temps que la nature humaine n'est pas une partie de Dieu, puisque Dieu ne saurait se tromper. Or, non-seulement l'homme se trompe, mais il pèche encore très souvent par faiblesse. L'orateur termine en annonçant qu'il continuera dans le discours suivant le développement du même sujet.

---

1. Pendant qu'on lisait l'apôtre saint Jean, nous avons entendu l'Esprit-Saint nous dire par sa bouche : « Mes biens-aimés, gardez-vous de croire à tout esprit, « mais éprouvez les esprits pour savoir s'ils viennent « de Dieu ». Je répète, car il est nécessaire de répéter et d'imprimer fortement, avec la grâce de Dieu, ce texte dans vos esprits : « Mes biens-aimés, gardez-vous « d'ajouter foi à tout esprit, mais éprouvez les esprits « pour savoir s'ils viennent de Dieu ; parce que beau- « coup de faux prophètes se sont élevés dans le « monde ». Le Saint-Esprit nous défend donc de croire à tout esprit ; de plus, il fait connaître le motif de cette défense. Quel est ce motif ? « C'est que beaucoup « de faux prophètes se sont élevés dans le monde ». D'où il suit que mépriser cette défense et avoir confiance en tout esprit, c'est se jeter nécessairement dans les bras des faux prophètes, et, ce qui est pire, outrager les prophètes de vérité.

2. Une fois sur la réserve, à cause de cette défense, ne va-t-on pas pas me dire : J'entends, je n'oublierai pas, je veux obéir, car ni moi non plus je ne veux pas me briser contre les faux prophètes ? Eh ! qui voudrait être dupe du mensonge ? Or, le faux prophète est un prophète de mensonge. Voici un homme religieux ; il ne veut pas tromper. Voici un impie et un sacrilège ; il veut bien tromper, mais il ne veut pas être trompé. Il s'ensuit que si les bons ne veulent pas tromper, ni les bons ni les méchants ne veulent être déçus. Qui donc

veut être séduit par les faux prophètes ? Je connais le conseil que l'on me donne ; mais ce n'est jamais que malgré soi qu'on se laisse abuser par un faux prophète. J'ai entendu cette défense de Jean, ou plutôt du Seigneur s'exprimant par sa bouche : « Gardez-vous de « croire à tout esprit ». J'y acquiesce, je veux m'y conformer. Il ajoute : « Mais éprouvez les esprits, « pour savoir s'ils viennent de Dieu ». Comment les éprouver ? Je désirerais le faire ; mais ne puis-je me tromper ? Et pourtant, si je n'éprouve pas les esprits qui viennent de Dieu, je me jetterai inévitablement dans ceux qui ne viennent pas de lui, et conséquemment je serai dupe des faux prophètes. Que faire donc ? Que considérer ? Oh ! si non content de nous avoir dit : « Gardez-vous de croire tout esprit, mais « éprouvez quels esprits viennent de Dieu », saint Jean nous daignait indiquer encore à quels signes on les reconnaît ! — Eh bien ! ne t'inquiète pas, écoute. « Voici comment se distingue l'Esprit de Dieu », dit-il. Que voulais-tu savoir ? Le moyen d'éprouver que les esprits viennent de Dieu. Or, « voici comment se dis- « tingue l'Esprit de Dieu », dit encore saint Jean, saint Jean et non pas moi, et c'est ce qui suit immédiatement dans le passage que j'explique. En effet, après nous avoir avertis d'être sur nos gardes et de ne pas ajouter foi à tout esprit, mais d'éprouver quels esprits viennent de Dieu, attendu que beaucoup de faux prophètes sont entrés dans le monde, il remarqua aussitôt quel désir s'éveillait en nous ; et prévenant ce désir, fixant le regard sur notre pensée silencieuse, il ajouta, et Dieu soit béni de nous avoir daigné donner par lui encore cet enseignement : « Voici comment on dis- « tingue l'Esprit de Dieu ».

Courage, écoutez ; écoutez, saisissez, distinguez bien ; attachez-vous à la vérité, résistez à ce qui est

faux. « Voici comment se reconnaît l'Esprit de Dieu ». Comment, de grâce? C'est ce que j'ambitionne d'apprendre : « Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ « est venu dans la chair, est de Dieu; et tout esprit qui « nie que Jésus-Christ se soit incarné, n'est pas de « Dieu (1). » Par conséquent, mes bien-aimés, repoussez dès maintenant loin de vous tout raisonneur, tout prédicateur, tout écrivain et tout calomniateur qui nie l'Incarnation de Jésus-Christ. Par conséquent aussi, éloignez les Manichéens de vos demeures, de vos oreilles et de vos cœurs; car les Manichéens nient hautement cette Incarnation du Christ; d'où il suit que leurs esprits ne viennent pas de Dieu.

3. Je vois ici par où le loup cherche à pénétrer; je le vois et je vais montrer de toutes mes forces combien il faut s'en détourner. J'ai dit, ou plutôt j'ai rappelé ces paroles de l'Apôtre : « Tout esprit qui nie l'Incarna- « tion de Jésus-Christ, ne vient pas de Dieu ». Or les Manichéens incidentent sur passage et s'écrient : Puisque l'esprit qui nie l'Incarnation de Jésus-Christ ne vient pas de Dieu, d'où vient-il? Oui, d'où vient-il, s'il ne vient pas de Dieu? Dès qu'il existe, ne vient-il pas sûrement d'ailleurs? Mais, dès qu'il ne vient pas de Dieu et qu'il vient d'ailleurs, ne vois-tu pas ici l'existence de deux natures?

Voilà bien le loup; tendons des rêts pour nous préserver, poursuivons-le, saisissons-le, puis l'égorgeons. Oui, égorgeons-le, mort à l'erreur; mais aussi salut à l'homme. Ces seuls mots que je viens de prononcer : Saisissons-le et l'égorgeons; mort à l'erreur et salut à l'homme, tranchent la question. Mais rappelez-vous ce que j'ai avancé; car si vous oubliiez la question vous ne comprendriez pas la réponse. « Tout esprit qui nie

(1) Jean, IV, 1-3.

« l'Incarnation de Jésus-Christ ne vient pas de « Dieu. »

D'où vient-il donc, s'écrie aussitôt le Manichéen? S'il ne vient pas de Dieu, il vient d'ailleurs; et s'il vient d'ailleurs, voilà mes deux natures. — Retenez bien cette objection et reportez vos esprits sur ces mots : Saisissons et égorgeons, mort à l'erreur et salut à l'homme. L'erreur ne vient pas de Dieu, mais de Dieu vient l'homme. Encore les paroles qui renferment la question : « Tout esprit qui nie l'Incarnation « de Jésus-Christ ne vient pas de Dieu ». J'ajoute : « Par lui tout a été fait (1). — Que tout esprit loue le « Seigneur (2) ». Mais si tout esprit ne vient pas de Dieu, comment l'esprit qui ne vient pas de lui est-il appelé à louer le Seigneur? Oui, que tout esprit loue le Seigneur. Je vois ici deux choses, je vois un malade : guérissons le mal et sauvons la nature. Le mal n'est pas la nature, il en est l'ennemi. Supprime le mal qui te fait languir, restera la nature qui te portera à bénir. N'est-ce pas contre le mal et non contre la nature que se déclare la médecine ? « Tout esprit qui nie l'Incar- « nation de Jésus-Christ ne vient pas de Dieu ». C'est en temps qu'il nie cette incarnation, qu'il ne vient pas de Dieu, attendu que ce n'est pas de Dieu que vient cette erreur.

Pourquoi, mes frères, notre régénération ? Pourquoi une seconde naissance, si la première était parfaite? Cette seconde naissance est destinée à réparer la nature corrompue, à relever la nature tombée, à réformer et à embellir la nature dégradée et défigurée. Car au seul Créateur, Père, Fils et Saint-Esprit ; à cette unité en trois personnes, à cette Trinité en une seule nature, à cette seule nature immuable et inva-

(1) Jean, I, 3. — (2) Ps., CL, 6.

riable, qui ne peut ni défaillir ni progresser, il appartient et de ne pas tomber pour s'amoindrir, et de ne pas s'élever pour s'agrandir, car elle est seule parfaite, seule éternelle et seule immuable sous tous rapports. Quant à la créature, toute bonne qu'elle soit, à quelle distance elle est du Créateur! Vouloir égaler la créature au Créateur, c'est chercher à s'unir à l'ange apostat.

4. Que l'âme sache donc ce qu'elle est; elle n'est pas Dieu. En se croyant Dieu elle outrage Dieu, et au lieu d'être sauvée par lui, elle est par lui condamnée. En condamnant les âmes perverses, Dieu ne se condamne pas; or, il se condamnerait, si l'âme était Dieu. Ah : mes frères, honorons notre Dieu. Nous lui crions : « Délivrez-nous du mal (1) ». Un souffle tentateur vient-il te troubler durant la prière et te dire : Pourquoi crier « délivrez-nous du mal? » Ne prétends-tu point que le mal ne subsiste pas? — Réponds-lui : C'est moi qui suis mal, et si Dieu me délivre du mal, je serai bon, de mauvais que je suis. Ah! qu'il me délivre de moi, pour que je ne me jette pas en toi. Quant au Manichéen, dis-lui : Si Dieu me délivre de moi, je ne m'abandonnerai pas à toi. En effet, si Dieu me délivre de moi, qui suis mauvais, je serai bon; si je suis bon, je serai sage; si je suis sage je ne m'égarerai pas; et si je ne m'égare pas, je ne pourrai être séduit par toi. Oui, que Dieu me délivre de moi, je ne me livre pas à toi. Le mal en moi serait de m'égarer et de te croire; car mon âme est remplie d'illusions (2). Pour moi donc je ne suis pas lumière; lumière, je ne m'égarerais pas. C'est ce qui prouve que je ne suis pas une portion de la divinité. En effet, la nature de Dieu, la substance

(1) Matt., VI, 13. — (2) Ps XXXVII, 8.

même de Dieu, ne saurait tomber dans l'erreur. Or j'y tombe, moi; tu l'avoues toi-même, puisque, avec la prétention d'être sage, tu travailles à te sauver de l'erreur. Mais tomberais-je dans l'erreur, si j'étais de la nature de Dieu? Rougis et rends-lui gloire. Je soutiens même qu'aujourd'hui encore tu es dans de profondes erreurs, et tu avoues, toi, avoir été dans l'égarement. C'était donc la nature de Dieu qui s'était égarée? la nature de Dieu qui se plongeait dans la débauche? la nature de Dieu qui se livrait à l'adultère? la nature de Dieu qui commettait des abominations? la nature de Dieu qui marchait en aveugle? la nature de Dieu qui se précipitait dans toutes sortes de forfaits et d'impuretés? Rougis et rends gloire à Dieu.

5. Tu ne saurais être ta propre lumière, non, non. « Il existait une lumière véritable ». C'est par rapport à Jean qu'il est écrit : « Il existait une vraie lumière ». — Mais Jean n'était-il pas lumière aussi? « Il était un « flambeau ardent et luisant », a dit de lui le Seigneur (1). Mais un flambeau n'est pas une lumière? Sans doute, mais il est parlé ici de « la lumière véri- « table ». On peut allumer un flambeau, on peut aussi l'éteindre. Quant à la lumière véritable, on peut y allumer, mais on ne saurait l'éteindre. « Celui-là « donc était la vraie lumière qui éclaire tout homme « venant en ce monde (2) ». Ainsi nous avons besoin d'être éclairés et nous ne sommes pas la lumière. Réveille-toi donc et crie avec moi : « C'est le Seigneur « qui m'éclaire (3) ».

Et maintenant, diras-tu encore qu'il n'y a pas des choses mauvaises? Il y en a, mais elles sont susceptibles de changement; et une fois changées elles sont

(1) Jean, v, 35. — (2) Ib., i, 9. — (3) Ps. xxvi, 1.

bonnes, attendu que le mal est en elles un défaut et non pas leur nature. Que signifie : « Délivrez-nous du « mal? » Ne pourrions-nous pas, ne pouvons-nous dire encore : Délivrez-nous des ténèbres? De quelles ténèbres? De nous-mêmes, s'il y reste encore quelques traces d'erreurs, et jusqu'à ce que nous soyons plus que lumière, ne ressentant plus rien d'opposé à la charité, d'opposé à la vérité, rien qui soit sujet à la faiblesse, rien qui fléchisse sous le poids de la mortalité. Ah! quelle transformation totale, lorsque ce corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité, lorsque ce corps mortel se revêtira d'immortalité! « Alors s'ac- « complira cette parole de l'Écriture : La mort est ané- « antie dans sa victoire. O mort, où est ton ardeur au « combat? O, mort, où est ton aiguillon? Cet aiguil- « lon de la mort est le péché (1) ». Où donc alors sera le mal?

6. Quels sont maintenant les maux de l'humanité? L'ignorance et la faiblesse. Car ou on ne sait ce qu'on fait et l'erreur fait pécher, ou on sait ce qu'on doit faire et on est vaincu par la faiblesse. D'où il suit que tous les maux de l'humanité consistent dans l'ignorance et la faiblesse. Pour combattre l'ignorance, écrie-toi : « Le Seigneur est ma lumière »; et pour combattre la faiblesse. « Il est aussi mon salut (2) ». Aie la foi, travaille à devenir bon, et tu le seras, si mauvais que tu sois aujourd'hui. Point de scission; c'est ta nature qu'il faut guérir et non diviser. Veux-tu savoir ce que tu es? Ténèbres. Pourquoi ténèbres? Eh! mon ami, se peut-il rien de plus ténébreux qu'un homme qui prétend que Dieu est corruptible? Crois donc, reconnais que le Christ est venu s'incarner; qu'il a pris ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il

(1) I Cor., xv, 53-56. — (2) Ps. xxvi, 1.

était; qu'il a élevé l'homme jusqu'à lui, sans confondre sa nature avec la nature de l'homme. Reconnais cela, et de pervers tu deviendras bon; de ténèbres, lumière. Est-ce une assertion fausse, et n'y a-t-il pas de quoi te convaincre? Tu reconnais l'autorité de l'Apôtre, à moins toutefois que tu ne manques de sincérité. Tu lis donc l'Apôtre; de plus tu es trompé, tu trompes aussi, Comment es-tu trompé? En t'égarant pour ton malheur. Crois-tu ensuite et dissipes-tu cette erreur. L'Apôtre te dira : « Autrefois vous étiez « ténèbres, vous êtes maintenant lumière ». Lumière, dit-il, mais « dans le Seigneur (1) ». Réduit à toi, tu es donc ténèbres, et lumière avec le Seigneur. Incapable de t'éclairer toi-même, tu t'éclaires en approchant de lui, comme tu redeviens ténèbres en le quittant; n'étant pas ta lumière, tu la reçois d'ailleurs. « Approchez-vous de lui, et soyez éclairés (2) ».

7. Je le vois, mes biens-aimés, ce passage de saint Jean m'a retenu bien longtemps sur une même idée; je sais aussi que je ne dois ni trop vous fatiguer ni vous donner outre mesure; il faut également tenir compte de notre propre faiblesse; car il y a dans ces paroles de saint Jean de nouvelles et immenses profondeurs. En attendant, repoussez ceux qui nient l'Incarnation du Christ, car il est sûr qu'ils ne viennent pas de Dieu. Ils n'en viennent pas, considérés comme égarés, comme pécheurs et comme blasphémateurs; qu'ils guérissent et ils viendront de lui, car ils en viennent au point de vue de leur nature; et quoi que j'aie dit sur ce sujet, soyez attentifs à l'enseignement des Ecritures, n'ajoutez pas foi à ceux qui nient l'Incarnation du Christ.

Tu me feras sans doute cette objection : Quoi! on

(1) Ephés., v, 8. — (2) Ps. xxxiii, 6.

vient de Dieu quand on reconnaît l'Incarnation du Christ? Ecoutons alors et les Donatistes qui la reconnaissent, et les Ariens qui la confessent également; écoutons aussi soit les Eunomiens, soit les Photiniens qui professent cette croyance. Si tous les esprits qui admettent publiquement l'Incarnation viennent de Dieu, combien il y a pour l'admettre d'hérésies menteuses, séductrices, insensées! — A cela que répondre? Comment résoudre cette difficulté? Quelle qu'en doive être la solution, elle ne peut se donner aujourd'hui. Je vous la dois, et exigez-la; mais en même temps implorez le secours de Dieu et pour vous et pour moi.

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

SEIZIÈME LECTURE

DE LA CROYANCE A L'INCARNATION (1)

Nous l'avons dit, ce discours n'est que la suite et comme la seconde partie du précédent. Les Manichéens ne viennent pas de Dieu, puisqu'ils n'admettent pas l'Incarnation du Christ. Mais dans quel sens saint Jean dit-il encore que tous ceux qui l'admettent viennent de Dieu? Doit-on regarder comme venant de Dieu les Ariens, les Eunomiens, les Sabelliens, les Photiniens? Doit-on regarder aussi comme animés de son esprit les Pélagiens, les Donatistes et en général tous les hérétiques et tous les mauvais catho-

(1) Jean, IV, 2.

liques ? Assurément non, car ils professent, au moins en pratique, une idée fausse de Jésus-Christ : les Ariens en ne reconnaissant pas sa génération éternelle ; les Eunomiens, en n'admettant pas même sa ressemblance avec le Père ; les Sabelliens, en le confondant avec lui ; les Photiniens, en ne voyant en lui qu'un homme ; les Donatistes, en croyant qu'il n'est pas l'Epoux de l'Eglise universelle ; les Pélagiens en ne voulant pas qu'il ait pris une chair semblable à notre chair de péché. Ainsi en est-il de toutes les hérésies, si nous voulions les examiner en détail. Mais tout en confessant de bouche la vérité de l'Incarnation, les mauvais catholiques la renient par leurs œuvres. C'est à Dieu qu'il faut demander la grâce de conformer sa vie à sa croyance.

---

1. L'attente où je vois votre charité, exige que je paie ma dette. Vous vous souvenez, j'en suis sûr, de ce que je vous ai promis, avec l'aide du Seigneur, à propos de la dernière lecture de saint Jean. Aussi en entendant le lecteur, vous m'avez senti, je n'en doute pas, obligé de m'acquitter.

Le précédent discours prenant une longue étendue, nous avons ajourné l'importante question de savoir dans quel sens on doit entendre ces paroles d'une épître du bienheureux Jean, non pas de saint Jean-Baptiste, mais de saint Jean l'Évangéliste : « Tout esprit qui confesse « l'Incarnation de Jésus Christ, vient de Dieu ». Combien d'hérésies ne voyons-nous pas confesser cette Incarnation, sans que nous puissions admettre, toutefois, qu'elles viennent de Dieu ! Le Manichéen nie l'Incarnation ; mais il ne faut travailler ni beaucoup ni longtemps pour vous persuader que cette erreur n'a point Dieu pour auteur. Or, l'Arien, l'Eunomien, le Sabellien et le Photinien confessent l'Incarnation. Pourquoi chercher ici des témoins pour les confondre ? Qui pourrait compter toutes ces espèces de contagion ? Arrêtons-nous toutefois à ce qui est plus connu. Beau-

coup en effet ignorent les hérésies que je viens de citer, et cette ignorance est préférable. Ce que nous savons tous c'est que les Donatistes aussi confessent l'Incarnation ; loin de nous pourtant la pensée que cette erreur vienne de Dieu ! Pour parler même d'hérétiques plus récents, les Pélagiens admettent l'Incarnation également; sûrement néanmoins, ce n'est pas Dieu qui leur enseigne l'erreur.

2. Appliquons-nous donc avec soin, mes bien-aimés; et comme nous ne révoquons point en doute la vérité de cette assertion ; « Tout esprit qui confesse l'Incarna- « tion de Jésus-Christ vient de Dieu », prouvons à tous ces hérétiques que réellement ils ne la confessent pas. Si nous admettions avec eux qu'ils la confessent, ce serait avouer qu'ils viennent de Dieu. Et comment alors pourrions-nous vous détourner, vous éloigner de leurs erreurs et vous protéger contre leurs assauts avec le bouclier de la vérité? Daigne le Seigneur nous accorder le secours que sollicite pour nous votre attente, et nous leur montrerons qu'ils ne confessent véritablement pas l'Incarnation du Christ.

3. L'Arien entend parler et il parle à son tour du Fils de la Vierge Marie. Ne confesse-t-il pas ainsi l'Incarnation ? — Non. — Comment le prouver ? — Très facilement, si le Seigneur répand sa lumière dans vos esprits. En effet, que cherchons-nous; si l'Arien confesse l'Incarnation du Christ ? Mais comment peut-il confesser l'Incarnation du Christ, puisqu'il nie le Christ ? Qu'est-ce que le Christ. Adressons-nous au bienheureux Pierre. Vous venez d'entendre ce qu'on a lu dans l'Evangile. Notre-Seigneur Jésus-Christ demandait ce que les hommes pensaient de lui, Fils de l'homme ; ses disciples rapportèrent quelles étaient leurs différentes manières de voir : « Les uns, dirent-ils, croient que « vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres

« encore Jérémie ou l'un des prophètes ». Avec ces idées on ne voyait et on ne voit encore dans Jésus-Christ que l'humanité. Mais ne voir dans Jésus-Christ que son humanité, c'est ne pas le connaître; car il n'est pas vrai de dire que Jésus-Christ ne soit qu'un homme. « Pour vous, demanda alors le Sauveur, « qui dites-vous que je suis? » Et parlant au nom de tous, parce que tous ont la même foi : « Vous êtes, répondit Pierre, le « Christ, le Fils du Dieu vivant (1) ».

4. Voilà pour former une profession de foi vraie, une profession de foi entière. Joins ce que le Christ a dit de lui à ce que Pierre a dit du Christ. Qu'est-ce que le Christ a dit de lui-même? Il a demandé ce que les hommes pensaient de lui, « Fils de l'homme ». Et Pierre? « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Unis ces deux idées, et voilà le Christ incarné. Le Christ a dit de lui ce qui est plus humble, et Pierre a dit du Christ ce qui est plus glorieux. L'humilité a rendu témoignage à la vérité, et la vérité à l'humilité; en d'autres termes, l'humilité de l'homme à la vérité de Dieu, et la vérité de Dieu à l'humilité de l'homme. « Qui « pense-t-on que je sois, moi, Fils de l'homme ? » J'exprime ici ce que je me suis fait pour vous; à toi de nous dire, Pierre, quel est Celui qui vous a faits.

Ainsi donc confesser l'Incarnation de Jésus-Christ, c'est confesser l'Incarnation du Fils de Dieu. Dis-nous, maintenant, ô Arien, si tu admets réellement cette Incarnation. Il l'admet, s'il confesse que le Christ est le Fils de Dieu; mais s'il nie que le Christ soit le Fils de Dieu, il ne connaît pas le Christ, il nomme l'un pour l'autre, il parle d'un autre que de lui. Qu'est-ce en effet que le Fils de Dieu? Nous nous demandions tout à

(1) Matt., xvi, 13 16.

l'heure : Qu'est-ce que le Christ ? Et on nous répondait : C'est le Fils de Dieu. Demandons-nous maintenant : Qu'est-ce que le Fils de Dieu ? Le voici : « Au commen- « cement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu ; il était en Dieu dès le commence- « ment. — Au commencement était le Verbe ». Mais toi, Arien, que dis-tu ? « Au commencement, lisons-nous dans la Genèse, Dieu a fait le ciel et la terre (1) » ; et toi tu dis au contraire : Au commencement Dieu a fait le Verbe ; car tu prétends que le Verbe a été fait, qu'il est une créature et tu dis ainsi que Dieu l'a *fait* au commencement, tandis que selon l'Évangéliste il *était*. Et c'est parce qu'il *était* que Dieu a fait au commence- cement le ciel et la terre. « Tout a été fait par lui (2) » ; et tu dis, toi, qu'il a été fait. S'il avait été, il ne serait pas le Fils de Dieu.

5. Car il s'agit ici d'un Fils par nature et non d'un fils par grâce ; d'un Fils unique ; d'un Fils unique engendré et non pas adopté. Le Fils qu'il nous faut est un Fils vrai, un Fils « qui étant de la nature de Dieu », comme s'exprime l'Apôtre, que je nomme ici à cause des moins instruits, et pour qu'ils ne m'attribuent pas ses paroles, « qui étant donc, dit saint Paul, de la nature « de Dieu, ne crut point usurper en s'égalant à Dieu ». Cette égalité n'était pas une usurpation, c'était sa nature même ; il l'avait de toute éternité, éternel avec son Père, égal, absolument égal à lui. « Mais il s'est « anéanti » ; c'est publier son incarnation. « Il s'est « anéanti. » Comment ? Est-ce en quittant ce qu'il était et en prenant ce qu'il n'était pas ? Continuons à écouter l'Apôtre : « Il s'est anéanti en prenant une nature d'esclave (3) ». Ainsi donc s'est-il anéanti, en prenant une nature d'esclave et non pas en laissant sa

(1) Gen., I, 1. — (2) Jean, I, 1-3. — (3) Philip., II, 6, 7.

nature de Dieu. Il s'est uni l'une sans se dépouiller de l'autre : voilà comment il faut confesser l'Incarnation ; d'où il suit que l'Arien ne la confesse pas. En effet, en ne croyant pas le Fils égal au Père, il ne le croit pas Fils. En ne croyant pas qu'il est Fils, il ne croit pas non plus qu'il est le Christ. Or, en ne croyant pas au Christ, comment croire à l'Incarnation du Christ ?

6. Ainsi en est-il de l'Eunomien, son pareil, son associé et qui a peu de différences avec lui. Les Ariens, dit-on, admettaient au moins que le Fils est semblable au Père ; ils ne le disaient point égal à lui, mais semblable ; tandis que l'Eunomien ne veut même pas de cette similitude. N'est-ce pas aussi nier le Christ? Effectivement, si le Christ, si le vrai Fils de Dieu est à la fois égal et semblable à son Père, n'est-ce pas le nier que de prétendre qu'il n'a ni cette égalité ni cette similitude? N'est-ce pas aussi nier par là même son Incarnation? Je demande : Le Christ s'est-il incarné ? — Oui, répond l'Eunomien. — Nous serions portés à croire qu'il a la foi. Je poursuis. — Quel est le Christ qui s'est incarné ? Est-il égal ou inégal au Père ? — Il est inégal. — Ainsi c'est un être inégal au Père qui selon toi s'est incarné. Donc ce n'est pas le Christ, puisque le Christ est égal au Père.

7. Voici le Sabellien. Le Fils, dit-il, n'est pas distinct du Père ; c'est là qu'il fait une large ouverture à la foi pour répandre au loin le poison de sa doctrine. Le Fils, selon lui, n'est pas différent du Père. Dieu, comme il le veut, est tantôt Père et tantôt Fils. Mais ce n'est pas là le Christ, et tu t'égares si tu crois à l'Incarnation d'un tel Christ ; ou plutôt tu ne crois pas à l'Incarnation du Christ, puisque cet être n'est pas le Christ.

8. Et toi, Photin, que dis-tu ? — Que le Christ n'est pas Dieu et qu'il est simplement un homme. — Ainsi tu admets en lui la nature humaine et non la nature

divine. Pourtant le Christ, dans sa nature divine, est égal à Dieu, tandis que sa nature humaine le rend semblable à nous. Toi donc aussi tu nies l'Incarnation du Christ.

9. Que pensent les Donatistes ? Il en est parmi eux qui admettent avec nous que le Fils est égal au Père et de même nature que lui ; d'autres reconnaissent l'identité de nature et rejettent l'égalité. Pourquoi argumenter contre ces derniers ? En rejetant l'égalité ils nient la filiation ; en niant la filiation ils nient le Christ. Mais dès qu'ils nient le Christ, comment croient-ils à l'Incarnation du Christ ?

10. Il faut raisonner davantage contre ceux qui confessent avec nous que le Fils est égal au Père, qu'il a la même nature et la même éternité, tout en restant Donatistes. Disons-leur donc : Vous confessez de bouche, mais vous niez par vos actes. On peut en effet nier par ses actes, et toute négation ne consiste pas en paroles, il est des négations par effets. Adressons-nous à l'Apôtre : « Tout est pur, dit-il, pour ceux qui sont purs ; « mais pour les impurs et les infidèles rien n'est pur ; leur « esprit et leur conscience sont souillés. Ils publient « qu'ils connaissent Dieu, et ils le nient par leurs œu- « vres (1) ». Qu'est-ce que le nier par ses œuvres ? C'est se livrer à l'orgeuil et établir des divisions ; c'est mettre sa gloire, non pas en Dieu, mais dans un homme. N'est-ce pas aussi nier le Christ, puisque le Christ aime l'unité ?

Disons plus clairement encore comment les Donatistes nient le Christ. Pour nous, le Christ est celui dont saint Jean Baptiste disait : « L'Epoux est celui à qui appartient l'épouse (2) ». Sainte union ! noces heureuses ! Le Christ même est l'Epoux, l'Eglise est

(1) Tit., I 15, 16. — (2) Jean, III, 29.

l'épouse. Or, c'est l'Epoux qui nous fait connaître l'épouse. Ah ! que cet Epoux nous dise donc quelle est son épouse; qu'il nous l'apprenne pour nous empêcher de nous égarer et de troubler la solennité sainte où il nous a conviés; qu'il nous instruise, en nous enseignant d'abord lui-même qu'il est véritablement l'Epoux.

11. Après sa résurrection il disait à ses disciples : « Ne saviez-vous pas qu'il fallait que fût accom-« pli tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, « dans les Prophètes et dans les Psaumes? Alors, pour-« suit l'Évangéliste, il leur ouvrit l'esprit pour leur « faire comprendre les Écritures : et il leur dit : C'est « ainsi que devait souffrir le Christ et ressusciter le « troisième jour, d'entre les morts ». Voilà quel est l'Epoux confessé par Pierre : c'est le Fils même du Dieu vivant qui était destiné à souffrir ainsi et à ressusciter le troisième jour. Or, cet événement était accompli; les disciples en étaient témoins; ils voyaient le Chef divin, mais où était son corps? Le Christ est ce Chef qui a souffert et qui est ressuscité le troisième jour ; et c'est de l'Église qu'il est le Chef ; d'où il suit que l'Église est son corps. Encore une fois, les disciples voyaient le Chef, mais non pas le corps. Dites-leur, ô Chef sacré, où est votre corps qu'ils ne voient pas. Parlez, Seigneur Jésus, parlez, ô saint Époux, parlez-nous de votre corps, de votre épouse, de votre bien-aimée, de votre colombe, de celle à qui vous avez donné pour dot votre propre sang; dites : « Il fallait que « le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts, le « troisième jour ». Voilà pour l'Époux. Parlez maintenant de l'épouse, écrivez sur les tablettes, dans l'acte de mariage. — Voici donc pour l'Épouse : « Et qu'on « prêchât » ; c'est ce qui suit ces mots : « Il fallait que « le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts, « — et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la

« rémission des péchés au milieu de toutes les na-« tions ». Où te cacher ? « Au milieu de toutes les na-« tions, à commencer par Jérusalem (1) ». Ce qui a été fait. Si nous lisons cette promesse, nous la voyons accomplie. Voilà à quelle lumière je marche. D'où fais-tu venir les ténèbres où tu te plonges ?

Ainsi le Christ a pour épouse cette Église que l'on prêche au milieu de toutes les nations, qui se multiplie et qui s'étend jusqu'aux extrémités de la terre, à partir de Jérusalem : c'est bien de cette Église que le Christ est l'Époux. Mais toi, que prétends-tu ? Quelle est selon toi l'Épouse du Christ ? La faction de Donat ? Non, non, non, non, homme, le Christ n'est pas l'Époux de cette faction ; ou plutôt, non, méchant, il n'est pas son Époux. Nous voici près du contrat, lisons-le et point de disputes. Diras-tu encore que le Christ est l'Époux de la faction de Donat ? Je lis l'acte de mariage et je constate au contraire que le Christ a pour épouse l'Eglise répandue par tout l'univers. Or, dire de lui ce qu'il n'est pas, c'est nier son incarnation.

12. Des hérésies que j'ai rappelées dans le peu de temps que j'ai à vous donner, reste le Pélagianisme ; car il est beaucoup d'autres hérésies encore, et j'ai dit moi-même : Qui pourrait nombrer ces sortes de contagion ? Que disent donc les Pélagiens ? Ecoutez : Ils semblent d'abord admettre l'Incarnation ; mais en y regardant de près on voit qu'ils la rejettent. En effet le Christ a pris une chair qui n'était pas une chair de péché, mais qui en avait la ressemblance. Voici les termes mêmes de l'Apôtre : « Dieu a envoyé son Fils dans « une chair semblable à la chair de péché (2) ». Il ne l'a pas envoyé dans une espèce de chair, dans une chair qui n'en était pas une ; mais « dans une chair

(1) Luc, XXIV, 44-47. — (2) Rom., VIII, 3.

semblable à la chair de péché » ; chair réelle, mais qui n'était pas une chair de péché. Or Pélage ne veut-il pas que la chair de tous les enfants soit tout à fait semblable à la chair du Christ? Il n'en est rien, mes bien-aimés. Pourquoi mettre si fort en relief que le Christ n'avait qu'une chair semblable à la chair de péché, si toute autre chair n'était pas une chair de péché ? Qu'importe de dire que le Christ s'est incarné, quand on ne fait de lui, sous le rapport de la chair, qu'un enfant comme tous les autres? Je te dirai donc ce que j'ai dit au Donatiste : Ce n'est pas lui. Ne vois-je pas les entrailles mêmes de l'Eglise notre mère rendre témoignage à la vérité ? Les mères ne courent-elles pas, leurs petits enfants dans les bras, les offrir au Sauveur pour qu'il les sauve, et non à Pélage pour qu'il les perde? Qu'on le baptise et qu'il soit sauvé, s'écrie toute mère pieuse en apportant à la hâte son cher petit. — Qu'il soit sauvé? réplique Pélage : il n'y a rien à sauver en lui, il n'y a en lui aucun vice, il n'a rien puisé de condamnable en puisant la vie. — S'il est vraiment égal au Christ, pourquoi recourir au Christ ? Ecoute-moi donc : L'Epoux, le Fils de Dieu incarné est le Sauveur des grands et des petits, des hommes mûrs et des enfants; voilà quel est le Christ. Tu prétends au contraire qu'il est le Sauveur des grands seulement et non pas des petits; tel n'est pas le Christ. Or, si ce n'est pas lui, il est évident que tu nies son incarnation.

13. Nous constaterions, en étudiant chaque hérésie, que toutes sont contraires à l'Incarnation ; oui, tous les hérétiques nient l'Incarnation du Christ. Pourquoi vous étonner que les païens la nient, que les Juifs la nient, que les Manichéens la nient ouvertement ? J'ose même dire à votre charité que tous les mauvais catholiques, tout en la confessant de bouche, la nient par leurs œuvres.

De grâce donc, ne comptez pas sur la foi seule. Joignez à la vraie foi une vie sainte : confessez l'Incarnation du Christ par la justice de vos œuvres aussi bien que par la vérité de vos paroles. La confession de bouche accompagnée de la négation des œuvres est une foi de mauvais catholiques qui ressemble beaucoup à la foi des démons. Ecoutez-moi, mes bien-aimés, écoutez-moi, de peur que ma sueur ne dépose contre vous : ah ! écoutez-moi. L'apôtre saint Jacques parlait de la foi et des bonnes œuvres pour condamner des esprits qui croyaient la foi suffisante, sans vouloir y joindre la pratique des vertus. Or, il s'exprimait ainsi : « Tu crois « qu'il n'y a qu'un Dieu ; les démons le croient aussi, et « ils tremblent (1) ». De ce que les démons croient et tremblent, faut-il conclure qu'ils seront tirés du feu éternel ? Vous venez d'entendre dans l'Evangile cette réponse de Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du « Dieu vivant ». Lisez encore, et vous verrez que les démons ont dit aussi : « Nous savons que vous êtes le « Fils de Dieu ». Pierre cependant est applaudi, et le démon repoussé. Les paroles sont les mêmes, mais les œuvres sont diverses. D'où vient la différence de ces deux confessions ? De ce que l'une est inspirée par un amour louable et l'autre par une crainte condamnable. Car ce n'est pas l'amour qui faisait dire aux démons : « Vous êtes le Fils de Dieu » ; c'est la peur et non l'amour. Aussi s'écriaient-ils, tout en le proclamant : « Qu'y a-t-il entre nous et vous (2) ? » tandis que Pierre lui répétait : « Je vous accompagne même à la mort (3) ».

14. Cependant, mes frères, comment Pierre lui-même pouvait-il lui dire avec amour : « Vous êtes le Christ, « le Fils du Dieu vivant ? » D'où lui venait cet amour ? Uniquement de lui-même ? Nullement. Le même pas-

(1) Jacq., II, 19. — (2) Marc., I, 24, 25. — (3) Luc, XXII, 33.

sage de l'Evangile nous fait connaître et ce qui, en lui, venait de Dieu et ce qui venait de son propre fonds. Tout y est ; lis, tu n'as pas besoin de mes explications. Je rappelle le texte sacré. « Vous êtes le Christ, le Fils « du Dieu vivant», dit Pierre. « Tu es heureux, Simon, « fils de Jonas », reprend le Seigneur. Pourquoi ? Est-ce de toi que te vient ce bonheur ? Nullement. « C'est parce que ni la chair, ni le sang ne t'ont révélé « cela » ; car tu es chair et sang ; « mais mon Père qui est dans les cieux ». Et le Sauveur ajoute beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter.

Un peu après cependant, après ces éloges donnés à la foi de Pierre qu'il a montrée comme une pierre mystérieuse, le Seigneur commença à apprendre à ses disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup, y être réprouvé par les anciens, par les scribes, par les prêtres, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Inspiré alors par lui-même, Pierre trembla, l'idée de la mort du Christ lui fit horreur ; pauvre malade qui reculait devant le remède : « Non, « non, Seigneur, s'écria-t-il, ayez pitié de vous-même « et que cela ne vous arrive point ». Oublies-tu donc : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre (1) ? » Oublies-tu cela, Pierre ? Oublies-tu encore : « Nul n'a un amour plus grand que de don- « ner sa vie pour ses amis (2) ?» Tu n'y penses pas. Cet oubli venait de lui-même ; sa peur, l'horreur qu'il éprouvait, la frayeur de la mort, tout cela venait de Pierre ou plutôt de Simon et non pas de Pierre. Aussi : « Arrière, Satan, dit alors le Seigneur. — Tu es bien- « heureux, Simon, fils de Jonas. — Arrière, Satan.— « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas » : voilà qui vient de Dieu. « Arrière, Satan » ; d'où cela vient-il ?

(1) Jean, x, 18. — (2) Ib., xv, 10.

Rappelez-vous d'où vient son bonheur. Je l'ai déjà dit, « c'est que tu n'as été instruit ni par la chair ni par le « sang, mais par mon Père qui est aux cieux ». Pourquoi est-il Satan ? apprenons-le du Seigneur même : « C'est que tu ne goûtes pas ce qui est de Dieu, mais « ce qui est des hommes », lui dit-il.

15. Espérez donc au Seigneur, et à la vraie foi joignez les bonnes œuvres. Confessez l'Incarnation du Christ par la pureté de votre croyance et par la sainteté de votre vie ; si vous avez reçu de lui cette double grâce, attachez-vous-y, et espérez-en par lui l'accroissement et la consommation. Maudit soit, est-il écrit en effet, quiconque met sa confiance dans l'homme ; et pour celui qui se glorifie il est bon de se glorifier dans le Seigneur (1).

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

(1) Jér., XVII, 5 ; I Cor., I, 31.

L'ÉPIPHANIE

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE LECTURE

LA GLOIRE DU CHRIST

La gloire du Christ nous est aujourd'hui révélée, premièrement par les Mages accourus d'Orient pour l'adorer, secondement par l'étoile qui les dirige, troisièmement par les Écritures qui lui rendent témoignage. En vain des savants superficiels essaient-ils d'appuyer sur l'apparition de l'étoile le système impie de l'astrologie judiciaire. Les astres évidemment n'exercent aucun empire sur le Christ ; au contraire ils lui obéissent à sa naissance comme ils lui obéiront à sa mort.

1. Nous célébrions dernièrement le jour où le Seigneur est né parmi les Juifs ; nous célébrons aujourd'hui celui où il a été adoré par les gentils. « Ainsi le « salut vient des Juifs (1) » ; et ce « salut s'étend jus- « qu'aux extrémités de la terre (2) ». Le premier jour ce sont les bergers qui l'ont adoré, ce sont les Mages aujourd'hui. Aux uns il a été annoncé par des anges, aux autres par une étoile ; et tous, en voyant sur la terre le Roi du ciel, ont appris du ciel même que Dieu allait être glorifié au plus haut des cieux et la paix accordée sur la terre aux hommes de bonne volonté (3). Car le Sauveur « est notre paix, puisque de « deux il a fait un » ; et c'est ainsi que muet encore il s'annonce comme la pierre angulaire, et qu'il se mon-

(1) Jean, IV, 22. — (2) Isaïe, XLIX, 6. — (3) Luc, II, 14.

tre tel dès le début de sa vie. Dès lors, en effet, il commence à unir en lui les deux murs qui viennent de directions différentes; amenant les bergers de la Judée et les Mages de l'Orient, « afin de former en lui-même « un seul homme de ces deux peuples, en accordant « la paix à ceux qui étaient loin, et la paix à ceux qui « étaient proche (1). » Voilà pourquoi les uns en venant plus tôt et de près, et les autres en venant de loin et aujourd'hui seulement, ont signalé aux siècles futurs deux jours à célébrer, quoique les uns comme les autres n'aient vu qu'une seule et même lumière du monde.

2. Mais aujourd'hui il nous faut parler de ceux d'entre eux que la foi a amenés, de pays lointains, aux pieds du Christ. Ils sont donc venus et l'ont cherché en disant : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? Car « nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes « venus l'adorer (2) ». C'est à la fois annoncer et questionner, croire et chercher : n'est-ce pas l'image de ceux qui se conduisent par la foi et qui désirent voir la réalité.

Cependant, n'était-il pas né bien des fois en Judée d'autres rois des Juifs? Pourquoi Celui-ci est-il par des étrangers reconnu dans le ciel et cherché sur la terre? Pourquoi rayonne-t-il en haut, et se cache-t-il en bas? Les Mages voient en Orient une étoile, et ils comprennent qu'il est né un roi en Judée ! Quel est donc ce Roi, si petit et si grand, qui ne parle pas encore sur la terre et qui déjà promulgue ses lois dans le ciel?

Toutefois, comme il voulait se faire connaître à nous par les saintes Écritures, après avoir fait briller pour les Mages un signe aussi éclatant dans le ciel et leur avoir

(1) Ephés., II, 14-20. — (2) Matt., II, 2.

révélé au cœur qu'il était né dans la Judée, le Seigneur voulut, à cause de nous, que leur foi en lui fût appuyée aussi sur ses prophètes. En s'informant de la ville où était né Celui qu'ils aspiraient à contempler et à adorer, ils eurent besoin d'interroger les princes des Juifs, de savoir quelle réponse ils trouveraient pour eux dans l'Écriture, dans l'Écriture qu'ils avaient sur les lèvres et non dans le cœur. C'étaient donc des infidèles qui instruisaient les fidèles touchant le bienfait de la foi; des hommes qui mentaient par eux-mêmes et qui contre eux-mêmes proclamaient la vérité. Ah ! qu'ils étaient éloignés d'accompagner ces étrangers à la recherche du Christ, quoiqu'ils eussent appris d'eux que c'était après avoir vu son étoile qu'ils étaient venus l'adorer; de les conduire eux-mêmes dans cette cité de Bethléem de Juda, qu'ils venaient de leur faire connaître d'après les livres saints, de contempler enfin, de comprendre et d'adorer avec eux ! Malheureux, qui sont morts de soif, après avoir montré à d'autres la fontaine de vie; semblables à ces pierres milliaires qui indiquent la route aux voyageurs et qui demeurent insensibles et immobiles.

Les Mages donc cherchaient pour trouver, Hérode cherchait pour tuer; quant aux Juifs ils lisaient le nom de la ville où naissait le nouveau Roi, mais ils ne comprenaient pas le temps de son arrivée. Placés entre l'amour pieux des Mages et la crainte sanguinaire d'Hérode, les Juifs se perdirent tout en indiquant Bethléem. Sans chercher alors le Christ qui venait de naître dans cette ville, ils devaient le voir plus tard; le voir, non pas silencieux, mais rendant ses oracles, le renier et le mettre à mort. Combien l'ignorance des enfants qu'Hérode persécuta dans sa frayeur, était préférable à la science de ces docteurs qu'il consulta dans son trouble ! Sans pouvoir confesser encore le Christ,

ces enfants purent souffrir pour lui ; tandis qu'après avoir pu connaître la ville où il était né, ces docteurs ne s'attachèrent point à la vérité qu'il prêchait.

3. C'est bien l'étoile qui conduisit les Mages au lieu précis où était Dieu même, le Verbe devenu enfant. Rougis enfin, folie sacrilège, science ignorante, si je puis parler ainsi, qui t'imagines que le Christ en naissant fut soumis à l'arrêt des astres, parce que, d'après l'Évangile, des Mages virent à sa naissance, son étoile en Orient. Tu n'aurais pas raison, alors même que les autres hommes seraient, en naissant, assujettis de cette sorte à la fatalité, puisqu'ils ne naissent pas, comme Fils de Dieu, par leur volonté propre, mais d'après les lois d'une nature mortelle. Or, il est si peu vrai que le Christ soit né sous l'empire des astres, qu'aucun de ceux qui ont la vraie foi chrétienne, ne le dirait d'aucun homme absolument. Que ces esprits superficiels publient sur les naissances humaines ce que leur suggère leur défaut de sens ; qu'ils nient en eux l'existence de la liberté quand ils pèchent; qu'ils imaginent je ne sais quelle fatalité pour excuser leurs crimes ; qu'ils travaillent à faire remonter jusqu'au ciel même les désordres qui les font détester par les hommes sur la terre ; qu'ils multiplient les mensonges pour en rejeter la responsabilité sur les astres : au moins que nul d'entre eux ne perde de vue comment il croit pouvoir régler, non pas sa vie, mais sa famille, quelque autorité qu'il y possède. Eh ! pourrait-il, avec ce sentiment, frapper ses esclaves lorsqu'ils lui manquent dans sa demeure, sans avoir dû préalablement blasphémer contre ses dieux qui brillent au haut du ciel?

Cependant ni les vains raisonnements de ces hommes, ni les livres qui sont pour eux, non pas des livres révélateurs, mais sûrement des livres menteurs, ne leur permettent de croire que le Christ soit né sous

l'empire des astres, parce qu'à sa naissance les Mages virent une étoile en Orient. Cette apparition prouve au contraire que, loin d'être dominé par elle, le Christ dominait cette étoile. Aussi ne suivait-elle point dans le ciel la route ordinaire des étoiles, puisqu'elle conduisit jusqu'au lieu même où venait de naître le Christ ceux qui le cherchaient pour l'adorer. Ce n'est donc pas à elle qu'on doit rapporter la vie admirable du Christ, c'est au Christ plutôt qu'il faut attribuer la merveille de son apparition; elle ne fut point l'auteur des miracles du Christ, le Christ montra au contraire qu'elle était un de ses miracles. Fils du Père, c'est lui qui a formé le ciel et la terre; comme Fils de sa mère, il fit briller dans le ciel un nouvel astre aux yeux de la terre. Si une nouvelle étoile répandit à sa naissance une lumière nouvelle, l'antique lumière du monde s'éclipsa à sa mort dans le soleil même. Les cieux à sa naissance rayonnèrent d'une gloire nouvelle, comme les enfers à sa mort furent saisis d'une nouvelle frayeur, comme les disciples à sa Résurrection se sentirent embrasés d'un nouvel amour, comme en s'ouvrant à son Ascension l'empyrée lui rendit un hommage nouveau.

Ainsi donc célébrons avec pompe et avec dévotion le jour où le Christ fut reconnu et adoré des Mages de la gentilité (1); comme nous célébrions cet autre jour où les pasteurs de la Judée vinrent le contempler après sa naissance (2). C'est lui, le Seigneur notre Dieu, qui a choisi dans la Judée des pasteurs, c'est-à-dire ses Apôtres, afin de recueillir par eux les pêcheurs de la gentilité pour les sauver.

(1) Matt., II, 1-11. — (2) Luc, II, 8-20.

DEUXIÈME LECTURE

GRANDEUR DU CHRIST

Tout ici proclame la grandeur du Christ. C'est d'abord l'adoration des Mages et l'apparition de l'étoile miraculeuse ; c'est en second lieu la frayeur d'Hérode qui tremble sur son trône, au lieu que, plus sages aujourd'hui, les rois de la terre sont devenus les serviteurs du Christ ; c'est en troisième lieu le témoignage que les Juifs rendent au Messie, quoiqu'ils condamnent par là leur propre conduite ; c'est enfin l'union que Jésus commence à former, en se les attachant, entre les Juifs fidèles et les gentils qui se convertissent.

1. Des Mages sont venus d'Orient pour adorer l'Enfant de la Vierge. Voilà le motif de la fête d'aujourd'hui, voilà pourquoi cette solennité et ce discours, qui sont pour nous une dette. Les Mages virent d'abord ce jour ; devant nous il est ramené chaque année par la fête. Ils étaient les premiers de la gentilité ; nous en sommes le peuple. Nous avons été instruits par la langue des Apôtres : ils le furent, eux, par une étoile, interprète du ciel. Les mêmes Apôtres, comme s'ils eussent été le ciel, nous ont raconté la gloire de Dieu (1). Pourquoi d'ailleurs ne verrions-nous pas en eux le ciel, puisqu'ils sont devenus le trône de Dieu conformément à ces paroles de l'Écriture : « L'âme du

(1) Ps. XVIII, 1.

« juste est le siège de la sagesse (1)? » N'est-ce point dans ce ciel que Celui qui a créé et qui habite le ciel, a fait retentir son tonnerre et trembler l'univers entier, lequel maintenant est croyant?

O mystère étonnant! Il était couché dans une crèche, et d'Orient il amenait les Mages: il était caché au fond d'une étable, et proclamé du haut du ciel, afin qu'ainsi proclamé dans le ciel on le reconnût dans l'étable, ce qui a fait donner à ce jour le nom d'Épiphanie, c'est-à-dire manifestation. Ainsi mettait-il en relief et sa grandeur et son humilité ; car si les astres le révélaient au loin dans le ciel, il fallait le chercher pour le trouver dans un étroit réduit; et s'il était faible dans ce petit corps et enveloppé des langes de l'enfance, il n'en était pas moins adoré par les Mages et redouté des méchants.

2. Car Hérode le redouta lorsqu'il eut entendu les Mages, encore à la recherche de ce petit Enfant dont le ciel leur avait attesté la naissance. Eh! que sera son tribunal quand il viendra nous juger, puisque des rois superbes ont ainsi tremblé devant le berceau de son enfance muette? Que les rois aujourd'hui sont bien mieux inspirés, puisqu'au lieu de chercher, comme Hérode, à le mettre à mort, ils sont heureux de l'adorer comme les Mages; maintenant surtout qu'en subissant pour ses ennemis et de la part de ses ennemis la mort dont nous menaçait l'ennemi, il l'a étouffée dans son propre corps! Toutefois, si un roi impie a tremblé devant lui quand il prenait encore le sein de sa Mère; maintenant qu'il siège à la droite de son Père, que les rois aient pour lui une crainte pieuse. Qu'ils écoutent ces paroles : « Et maintenant, ô rois, « comprenez, instruisez-vous, vous qui jugez la terre

(1) Sag., VII.

« servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec frayeur (1) ». En effet, ce grand Roi qui châtie les rois impies et qui dirige les rois pieux, n'est pas né comme naissent les rois de la terre, attendu que la couronne ne lui vient pas de ce monde. Sa grandeur se manifeste dès sa naissance dans la virginité de sa Mère, comme la grandeur de sa Mère éclate dans la divinité de son Fils. Si donc de tant de rois qui sont nés et qui sont morts parmi les Juifs, il n'en est aucun autre que des Mages aient cherché pour l'adorer, c'est qu'il n'en est aucun autre que leur ait fait connaître le langage des cieux.

3. N'oublions pas toutefois combien ce rayonnement de la vérité dans l'esprit des Mages fait ressortir l'aveuglement des Juifs. Les premiers venaient voir le Messie dans le pays de ceux-ci, et ceux-ci ne l'y voyaient point. Ils le trouvèrent parmi eux sous la forme d'un enfant sans parole, et eux le renièrent quand il enseignait en leur présence. Accourus de loin, des étrangers adorèrent parmi eux le Christ dans un enfant qui ne disait rien encore; et eux, ses concitoyens, le crucifièrent dans la vigueur de l'âge et lorsqu'il faisait des miracles. Les uns le reconnurent pour leur Dieu malgré la faiblesse de ses membres, et les autres n'épargnèrent pas même son humanité, malgré la puissance de ses œuvres. Mais devait-on être plus frappé de voir une étoile nouvelle briller au moment de sa naissance, que de voir le soleil s'obscurcir au moment de sa mort?

Il est vrai, l'étoile qui conduisit les Mages à l'endroit même où était le Dieu-Enfant avec la Vierge sa Mère, et qui pouvait également les conduire jusqu'à la ville où il était né, disparut tout à coup et ne se

(1) Ps., II, 10, 11.

montra plus à eux pour le moment. Ils durent interroger les Juifs sur le nom de la cité où devait naître le Christ, leur demander ce que disaient sur ce point les divines Écritures ; et les Juifs durent répondre : « A « Bethléem de Juda ; car voici ce qui est écrit : Et toi, « Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre des « principales villes de Juda, puisque de toi sortira le « Chef qui conduira mon peuple d'Israël (1). » La divine providence ne voulait-elle pas nous montrer par là que les Juifs ne conserveraient plus que les saints livres pour éclairer les Gentils et s'aveugler eux-mêmes ; et qu'ils les porteraient dans le monde, non point comme un moyen de salut pour eux, mais comme un témoignage du salut qui nous serait accordé ? Aussi, quand aujourd'hui nous citons les antiques prophéties relatives au Christ et dont les événements accomplis ont fait éclater la lumière, s'il arrive aux païens que nous voulons gagner de nous objecter qu'elles ne sont pas si anciennes, que nous les avons fabriquées après coup pour donner aux faits l'air d'avoir été prédits ; nous ouvrons, pour dissiper ce doute, les exemplaires juifs. Ainsi les païens sont figurés par ces Mages à qui les Juifs faisaient connaître d'après l'Écriture la ville où était né le Christ, sans qu'eux-mêmes se missent en peine soit de le rechercher, soit de le reconnaître.

4. Maintenant donc, mes bien-aimés, enfants et héritiers de la grâce, réfléchissez à votre vocation, et puisque le Christ a été révélé aux Juifs et aux Gentils comme étant la pierre angulaire, attachez-vous à lui avec un amour dont rien ne dompte la persévérance. Oui, dès le berceau où reposait son enfance, ceux qui étaient près et ceux qui étaient loin l'ont également

(1) Matt., II, 1-6.

connu ; les Juifs qui étaient près, dans la personne des bergers, et les Gentils qui étaient loin, dans la personne des Mages. Les uns sont venus à lui le jour même de sa naissance, et les autres aujourd'hui, d'après ce que l'on croit. S'il s'est manifesté aux premiers, ce n'est point parce qu'ils étaient savants; aux seconds, ce n'est point parce qu'ils étaient justes. L'ignorance n'est-elle pas le caractère de ces pasteurs des champs, et l'impiété, la marque de ces Mages sacrilèges? Les uns comme les autres, toutefois, ont été attirés par la pierre angulaire ; car elle est venue choisir ce qu'il y a d'insensé dans le monde pour confondre les sages (1), appeler les pécheurs et non les justes (2), afin que personne n'eût à s'enorgueillir de sa grandeur ni à désespérer de sa bassesse. Aussi n'est-il pas étonnant que les Scribes et les Pharisiens, pour se croire trop savants et trop justes, l'aient rejetée de leur édifice après avoir montré, par la lecture des oracles prophétiques, la ville où il venait de naître. Il n'en est pas moins devenu la première pierre de l'angle (3), accomplissant par sa Passion ce qu'il avait indiqué à sa naissance; et pour ce motif attachons-nous à lui avec ce mur où je vois les restes d'Israël qui doivent leur salut au choix de la grâce (4). Car ces Israélites, qui n'avaient pas à venir de loin pour se lier à la pierre angulaire, étaient figurés par les bergers, comme nous, qui avons été appelés de si loin, l'étions par les Mages, pour n'être plus des hôtes et des étrangers, mais pour être des concitoyens des saints, pour faire partie de la maison de Dieu, pour être bâtis ensemble sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, pour avoir comme principale pierre angulaire Jésus-Christ même ; lui qui a réuni les deux en un (5), afin de nous faire aimer l'unité dans sa per-

(1) Cor., I, 27. — (2) Matt., IX, 13. — (3) Ps., CXVII, 22. — (4) Rom., XI, 5. — (5) Ephés., II, 11-22.

sonne, afin aussi de nous inspirer une ardeur infatigable à recueillir les rameaux qui, après avoir été greffés sur l'olivier franc, en ont été détachés par l'orgueil pour s'attacher à l'hérésie, et que Dieu est assez puissant pour greffer de nouveau (1).

TROISIÈME LECTURE

LE MESSIE GLORIFIÉ

Nous célébrons l'Epiphanie à aussi juste titre que la Nativité, car cette fête nous montre le Christ glorifié premièrement par l'apparition de l'étoile merveilleuse ; secondement par les adorations qu'il reçoit des Mages ; troisièmement par le titre de Roi des Juifs qu'ils lui donnent comme plus tard le lui donnera Pilate et comme pour faire une allusion future à cette prophétie du Sauveur : « Les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres » ; quatrièmement enfin par le témoignage que les prêtres de Jérusalem rendent au Christ en présence des Mages, témoignage qui prélude au témoignage qu'ils doivent lui rendre dans tout l'univers où ils seront dispersés.

1. Il y a quelques jours seulement nous célébrions la naissance du Seigneur; nous célébrons aujourd'hui, à aussi juste titre, le jour solennel où il commença à se révéler aux Gentils. Des bergers juifs, l'autre jour, le contemplèrent aussitôt qu'il fut né, des Mages venus

(1) Rom., XI, 17-24.

d'Orient l'adorent aujourd'hui. C'est qu'en naissant il était déjà cette pierre angulaire sur laquelle devaient reposer les deux murailles de la circoncision et de l'incirconcision, accourant vers lui de directions fort opposées afin de s'unir en lui, en lui devenu notre paix pour n'avoir fait qu'un peuple des deux (1). C'est ce qu'ont figuré les bergers parmi les Juifs, et les Mages parmi les Gentils ; en eux a commencé ce qui devait se développer et s'étendre dans l'univers entier. Ainsi donc célébrons avec une joie vive et toute spirituelle ces deux jours de la nativité et de la manifestation de Notre-Seigneur.

C'est à la voix d'un ange que les bergers juifs accoururent à lui, et les Mages de la gentilité à l'indication d'une étoile. Cette étoile couvre de confusion les vains calculs et les conjectures des astrologues, puisqu'elle conduit les adorateurs des astres à adorer plutôt le Créateur du ciel et de la terre. C'est lui en effet qui fit briller en naissant cette étoile nouvelle, comme il obscurcit en mourant le soleil déjà si ancien. A cette lumière commença la foi des Gentils, comme à ces ténèbres s'accusa la perfidie des Juifs. Qu'était-ce donc que cette étoile que jamais auparavant on n'avait aperçue parmi les astres, et qu'on ne put plus signaler ensuite ? Qu'était-elle, sinon le langage magnifique du ciel racontant la gloire de Dieu, publiant, par son éclat tout nouveau, l'enfantement nouveau d'une Vierge et préludant à l'Évangile qui devait la remplacer dans l'univers entier quand elle aurait disparu ?

Qu'est-ce aussi que diront les Mages en arrivant ? « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? » Quoi ! n'était-il pas né auparavant bien des rois des Juifs ? Comment se fait-il que des étrangers désirent avec tant

(1) Ephés., II, 11-22.

d'ardeur connaître et adorer Celui-ci ? « Nous avons « vu, disent-ils, son étoile en Orient, et nous sommes « venus l'adorer (1) ». Le chercheraient-ils avec tant d'ardeur, désireraient-ils l'adorer avec une piété si affectueuse, si dans ce Roi des Juifs ils ne voyaient en même temps le Roi des siècles?

2. Aussi Pilate avait-il reçu comme un souffle de vérité, quand au jour de sa Passion il écrivit ainsi son titre : « Roi des Juifs », titre que les Juifs s'efforçèrent de corriger au lieu de se corriger eux-mêmes. « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit », leur répondit Pilate (2); car il avait été dit, dans un psaume prophétique : « Ne change rien aux mots écrits du titre (3) ». Mais étudions ce grand et merveilleux mystère.

Les Mages étaient des gentils, et Pilate également gentil: les premiers virent l'étoile dans le ciel, le second grava le titre sur la croix; mais tous cherchaient ou reconnaissaient dans Jésus, non pas le Roi des Gentils, mais le Roi des Juifs. Quant aux Juifs mêmes on ne les vit ni suivre l'étoile, ni adopter le titre. Ah! c'était l'emblème de ce que devait dire plus tard le Seigneur en personne : « Beaucoup viendront d'Orient et d'Occi- « dent et prendront place au festin avec Abraham, « Isaac et Jacob dans le Royaume des cieux; tandis que « les enfants du royaume s'en iront dans les ténèbres « extérieures (4) ». Les Mages effectivement vinrent d'Orient et Pilate d'Occident; voilà pourquoi les uns rendirent témoignage au Roi des Juifs à son lever, c'est-à-dire à sa naissance; et l'autre à son coucher, c'est-à-dire à sa mort : afin de prendre place au festin du Royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, dont les Juifs étaient issus, et sur lesquels ils étaient eux-mêmes entés par la foi sans en descendre par la

(1) Matt., II, 2. — (2) Jean, XIX, 19, 22. — (3) Ps. LVI, 1. — (4) Matt. III, 11, 12

chair ; c'était donc déjà l'emblème du sauvageon dont parle l'Apôtre, qui devait se greffer sur l'olivier franc (1). Si donc ces Gentils ne cherchaient ni n'adoraient le Roi des Gentils mais le Roi des Juifs, c'est que le sauvageon devait être greffé sur l'olivier et non l'olivier sur le sauvageon. De plus, lorsque les Mages demandèrent où devait naître le Christ, les rameaux qui devaient être rompus, les Juifs infidèles répondirent : « A Bethléem de Juda (2) » ; et quand Pilate leur reprocha de vouloir faire crucifier leur Roi, leur animosité contre lui se montra de plus en plus opiniâtre. Si donc les Mages durent aux Juifs, qui leur firent connaître le lieu de la naissance du Christ, de pouvoir l'adorer ; c'est que l'Ecriture, confiée d'abord aux Juifs, nous le révèle à nous-mêmes : et si Pilate, le représentant des Gentils, se lava les mains pendant que les Juifs demandaient la mort du Sauveur (3), c'est que le sang versé par eux nous sert pour nous purifier de nos péchés. Mais nous traiterons ailleurs, au temps même de la Passion, du témoignage que rendit Pilate en écrivant au haut de la croix que Jésus était le Roi des Juifs.

3. Achevons ce que nous avons encore à dire de la manifestation, ou, comme parlent les Grecs, de l'Epiphanie du Sauveur lorsque, après sa naissance, il commença à se révéler aux Gentils et qu'il reçut les adorations des Mages. Nous ne saurions nous lasser de considérer comment les Juifs répondirent aux questions des Mages sur le lieu où devait naître le Christ, lorsqu'ils leur dirent que c'était « à Bethléem de Juda », sans néanmoins venir eux-mêmes vers lui ; comment encore l'étoile reparut, quand les Mages eurent quitté les Juifs, et les conduisit jusqu'au lieu où était l'Enfant divin :

(1) Rom , xi, 24. — (2) Matt., ii, 5. — (3) Ib., xxvii, 24.

n'était-ce pas faire entendre clairement qu'elle pouvait aussi bien leur indiquer la ville de Bethléem, et que si elle disparut un moment c'était pour les porter à s'adresser aux Juifs ? Si donc les Juifs furent interrogés, c'était pour enseigner qu'ils étaient dépositaires des divins oracles, moins pour leur propre salut que pour le salut et l'instruction des Gentils ; et si ce peuple reste expulsé de son pays et dispersé dans le monde, c'est pour le forcer de rendre témoignage à la foi même dont il est l'ennemi. Sans temple, sans sacrifice, sans sacerdoce, sans empire, quelques rites anciens lui suffisent pour maintenir son nom et sa nationalité, l'empêchent de disparaître en se confondant complètement avec les peuples parmi lesquels il est répandu, et de perdre le témoignage qu'il rend à la vérité. C'est Caïn recevant au front un signe qui empêche de le mettre à mort, quoique par orgueil et par envie il ait donné la mort au juste, son frère (1).

On peut, avec quelque vraisemblance, interpréter dans ce sens un passage du psaume cinquante-huitième, où le Christ dit au nom de son corps mystique : « Mon Dieu m'a dit, au sujet de mes ennemis : Ne les « fais pas mourir, dans la crainte qu'on n'oublie un « jour ta loi (2) ». Ces ennemis de la foi chrétienne ne montrent-ils pas aux Gentils comment le Christ a été prédit ? et en voyant avec quel éclat sont accomplies les prophéties, n'aurait-on pas été porté à croire qu'elles avaient été, après coup, fabriquées par les chrétiens ? Mais quand les Juifs déploient leurs exemplaires, c'est Dieu qui nous éclaire par le moyen de nos ennemis. En ne les mettant point à mort, en ne les faisant point disparaître complètement du globe, il préserve sa loi de l'oubli ; et quand les Juifs la lisent, quand ils en obser-

(1) Gen., IV, 1-15. — (2) Ps. LVIII, 12.

vent quelques points, d'une façon même purement charnelle, ne dirait-on pas qu'ils y cherchent leur condamnation et notre justification ?

QUATRIÈME LECTURE

UNITÉ DE L'ÉGLISE

C'est aujourd'hui que, représentants de la Gentilité, les Mages viennent, après les bergers juifs, s'unir à Jésus-Christ et fonder ainsi l'unité de l'Église. Aussi les Donatistes ne veulent pas de cette fête. C'est pourtant aujourd'hui que le Sauveur enlève glorieusement les dépouilles de Damas et de Samarie. — S'il semble donner des marques de faiblesse, c'est pour nous enseigner l'humilité ; et s'il veut que les Mages interrogent les Juifs et retournent par un autre chemin, c'est pour nous rappeler la docilité à sa parole, ainsi que l'esprit de pénitence nécessaire aux vrais membres de son Église.

1. Quelle joie nous apporte, dans l'univers entier, la solennité de ce jour ? Que nous rappelle le retour de cet anniversaire ? L'époque où nous sommes demande que je l'expose par ce discours, qui revient également chaque année.

Le mot grec Epiphanie peut se rendre dans notre langue par celui de manifestation. C'est à pareil jour en effet, croit-on, que les Mages sont venus adorer le Seigneur, avertis par l'apparition d'une étoile et con-

duits par sa marche. Le jour même de la nativité ils virent cette étoile en Orient et comprirent de qui elle annonçait l'avénement. A dater de ce jour jusqu'à celui-ci ils franchirent la distance, effrayèrent Hérode par la nouvelle qu'ils lui apprirent; et lorsque les Juifs interrogés par eux leur eurent répondu, d'après les prophéties de l'Ecriture, ils surent que le Seigneur était né dans la ville de Bethléem. Conduits ensuite par la même étoile, ils arrivèrent près du Seigneur lui-même; après l'avoir reconnu ils l'adorèrent, lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, puis retournèrent par un autre chemin (1). Il est vrai, le jour même de sa naissance il se manifesta aux bergers qu'il fit avertir par un ange ; le même jour encore il se fit annoncer, par l'étoile, au loin, en Orient, aux Mages; mais c'est aujourd'hui seulement qu'il a été adoré par eux. Si donc toute l'Eglise des Gentils a voulu célébrer ce jour avec une grande dévotion, n'est-ce point parce que les Mages étaient les prémices de la gentilité ? Les bergers étaient Israélites, les Mages Gentils : les premiers étaient près, les seconds éloignés ; mais les uns comme les autres accoururent se joindre à la même pierre angulaire. « Ainsi en « venant il a annoncé la paix, comme dit l'Apôtre, et « à nous qui étions loin, et à ceux qui étaient près. Car « c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux en a fait « un, lui qui les a établis tous deux en lui, pour fonder « sur l'unité l'homme nouveau, pour mettre la paix ; « de plus il a changé ces deux peuples réunis en un « seul corps, en les réconciliant avec Dieu et en « détruisant leurs inimitiés dans sa propre per- « sonne (2) ».

2. On comprend pourquoi les Donatistes n'ont jamais

(1) Matt., II, 1-12. — (2) Ephés., II, 11-22.

voulu célébrer avec nous cette fête : ils n'aiment pas l'unité et ne sont pas en communion avec l'Eglise d'Orient, où se montra cette étoile. Pour nous, au contraire, honorons en demeurant dans l'unité catholique, ce jour où se révéla notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et où il recueillit en quelque sorte les prémices de la gentilité. N'est-ce pas alors que, selon l'oracle d'un prophète, avant de pouvoir bégayer encore les noms de son père et de sa mère (1) ; en d'autres termes, avant de pouvoir, comme fils de l'homme, articuler aucune parole humaine, il s'empara des dépouilles de Samarie et de la puissance de Damas, de ce qui faisait la gloire de cette ville ? Jouissant, à une certaine époque, de ce que le monde appelle prospérité, Damas s'était enorgueillie de ses richesses. Mais les richesses sont représentées par l'or principalement, et les Mages offrirent avec humilité de l'or au Christ.

Quant aux dépouilles de Samarie, il faut entendre par là ceux qui l'habitaient ; car Samarie est ici l'emblème de l'idolâtrie, à laquelle s'était livré dans ses murs le peuple d'Israël en se séparant du Seigneur. Avant donc de marcher, avec le glaive spirituel, contre le royaume du démon établi par tout l'univers, le Christ encore enfant enleva à sa domination ces premières dépouilles de l'idolâtrie ; détachant les Mages de cette superstition contagieuse après les avoir déterminés à l'adorer lui-même ; leur parlant du haut du ciel par le moyen d'une étoile, avant de parler sur la terre par l'organe humain de la pensée ; leur apprenant en même temps, non par la bouche, mais par l'impression du Verbe fait chair, qui il était, dans quelle région et en faveur de qui il était venu au monde. Car ce même Verbe qui dès le commencement était Dieu en Dieu, et

(1) Isaïe, VIII, 4.

qui venait de se faire chair pour habiter parmi nous, était en même temps près de vous et dans le sein de son Père, ne quittant point les anges dans le ciel, et sur la terre nous attirant à lui par le moyen des anges ; faisant, par son Verbe, briller l'immuable vérité aux yeux des habitants des cieux, et obligé, par l'étroitesse de l'étable, de demeurer couché dans une crèche; montrant dans le ciel une étoile nouvelle, et se présentant lui-même aux adorations de la terre.

Et néanmoins cet Enfant si puissant, ce Petit si grand, s'enfuit en Egypte porté sur les bras de ses parents, pour échapper à l'inimitié d'Hérode. Ainsi disait-il à ses membres, non par ses paroles, mais par ses actions et en gardant le silence : « Si on vous per-« sécute dans une ville, fuyez dans une autre (1) ». Pour nous servir en effet de modèle, ne s'était-il point revêtu d'une chair mortelle, d'une chair où il devait souffrir pour nous la mort au temps convenable? Aussi les Mages lui avaient-ils offert, non seulement de l'or pour l'honorer et de l'encens pour l'adorer, mais encore de la myrrhe pour témoigner qu'on devait l'ensevelir un jour. Il fit voir aussi, dans la personne des petits enfants mis à mort par Hérode, ce que devaient être quelle innocence et quelle humilité devaient avoir ceux qui mourraient pour sa gloire. Car les deux ans qu'ils avaient rappellent les deux commandements qui comprennent toute la Loi et les Prophètes (2).

3. Mais qui ne se demande avec surprise pourquoi les Juifs, questionnés par les Mages, leur firent connaître d'après l'Écriture en quel lieu devait naître le Christ, sans aller l'adorer avec eux? Ce phénomène ne se reproduit-il pas encore aujourd'hui sous nos yeux, puisque les pratiques religieuses auxquelles se sou-

(1) Matt., x, 23. — (2) Matt., xxii, 37-40.

mettent ces cœurs durs ne prêchent que le Christ en qui ils refusent de croire? Quand aussi ils immolent et mangent l'Agneau pascal (1), ne montrent-ils pas le Christ aux Gentils, sans pourtant l'adorer avec eux? Et quand, rencontrant des hommes qui se demandent si les passages des Prophètes relatifs au Christ n'ont pas été composés après coup par des chrétiens, nous les renvoyons aux exemplaires que les Juifs ont en main, afin de dissiper leur doute; alors encore n'est-ce pas les Juifs qui montrent le Christ aux Gentils sans vouloir l'adorer avec eux?

4. Pour nous, mes bien-aimés, dont les Mages étaient comme les prémices; pour nous qui sommes l'héritage de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre; pour nous en faveur de qui une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que soit entrée la plénitude des Gentils (2); pour nous qui connaissons notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et qui savons qu'afin de nous consoler il a été jeté dans un étroit réduit et qu'il trône au ciel pour nous élever jusqu'à lui; ayons soin, en le prêchant sur cette terre, dans ce pays où vit notre corps, de ne pas repasser par où nous sommes venus, de ne pas reprendre les traces de notre première vie. Voilà pourquoi les Mages ne retournèrent point par le chemin qui les avait amenés. Changer de chemin, c'est changer de vie. A nous aussi les cieux ont raconté la gloire de Dieu (3); nous aussi avons été amenés à adorer le Christ par la vérité qui brille dans l'Évangile, comme brillait l'étoile dans le ciel; nous aussi nous avons prêté une oreille docile aux prophéties publiées par les Juifs, au témoignage rendu par ces Juifs qui ne marchent pas avec nous; nous aussi nous avons vu dans le Christ notre Roi, notre

(1) Exod., XII, 9. — (2) Rom., XI, 25. — (3) Ps. XVIII, 2.

Pontife et la victime immolée pour nous, et nos louanges ont été pour lui comme une offrande d'or, d'encens et de myrrhe : il ne nous reste donc plus qu'à suivre un chemin nouveau, pour publier sa gloire, qu'à ne point retourner par où nous sommes venus.

CINQUIÈME LECTURE

L'HUMILITÉ

C'est à pareil jour que les Gentils ont commencé à devenir chrétiens. Si les Juifs ont eu le privilège d'avoir été appelés les premiers à cette grâce, les Gentils semblent, d'après l'Écriture, y avoir apporté une humilité plus profonde, et les douze jours qui se sont écoulés entre la naissance du Sauveur et l'adoration des Mages, paraissent désigner que les Gentils devaient se convertir dans le monde entier.

1. Le mot Epiphanie, qui vient du grec, peut se traduire par manifestation. C'est donc pour s'être aujourd'hui manifesté aux Gentils que le Rédempteur de tous les Gentils a établi cette fête pour la Gentilité tout entière; et après avoir, il y a quelques jours, célébré sa naissance, nous célébrons aujourd'hui sa manifestation. Né il y a treize jours, Jésus-Christ Notre-Seigneur a été aujourd'hui même, dit la tradition, adoré par les Mages. L'adoration a eu lieu, nous en avons

pour garant la vérité évangélique ; quel jour a-t-elle eu lieu ? Une fête aussi solennelle le proclame partout avec autorité. Puisque les Mages ont connu, les premiers d'entre les Gentils, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; puisque, sans avoir encore entendu sa parole, ils ont suivi l'étoile qui leur a apparu (1), et dont l'éloquence céleste et visible leur a tenu lieu de la parole du Verbe encore enfant, ne semblait-il pas véritablement juste que les Gentils vissent avec reconnaissance le jour où fut accordée la grâce du salut aux premiers d'entre eux, et qu'ils le consacrassent à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le remercier et le servir solennellement ? Les premiers d'entre les Juifs qui furent appelés à la foi et à la connaissance du Christ, sont ces pasteurs qui le jour même de sa naissance vinrent de près le contempler. Ils y furent invités par les Anges, comme les Mages par une étoile. Il leur fut dit : « Gloire à « Dieu au plus haut des cieux (2) » ; et pour les Mages s'accomplit cet oracle : « Les cieux racontent la gloire « de Dieu (3) ; Les uns et les autres, toutefois, furent comme les premières pierres de ces deux murs de direction différente, la circoncision et l'incirconcision ; ils coururent se réunir à la pierre angulaire, afin d'y trouver la paix et de se confondre dans l'unité (4).

Cependant les premiers louèrent Dieu de ce qu'ils avaient vu le Christ, et non contents d'avoir vu le Christ, les seconds l'adorèrent. Les uns furent appelés les premiers à la grâce, les autres montrèrent une humilité plus profonde. Ne dirait-on pas que, moins coupables, les bergers ressentaient une joie plus vive du salut qui leur venait du ciel, tandis que, plus chargés de crimes, les Mages imploraient plus humblement le pardon ? Aussi les divines Écritures montrent-

(1) Matt., II, 1-12. — (2) Luc, II, 14. — (3) Ps. XVIII, 2. — (4) Ephés., II, 11-22.

elles dans les Gentils plus d'humilité que dans les Juifs. N'était-il pas gentil ce centurion qui après avoir fait au Seigneur un accueil si cordial, se proclama indigne de le recevoir dans sa demeure, ne voulut pas qu'il y vînt voir son serviteur malade, mais seulement qu'il décrétât sa guérison (1), le retenant ainsi dans son cœur, quand pour l'honorer davantage il l'éloignait de sa demeure? Aussi le Seigneur s'écria-t-il : « Je n'ai pas découvert une telle foi en Israël ». N'était-elle pas une gentille aussi, cette Chananéenne qui, après avoir entendu le Seigneur la traiter de chienne, et déclarer qu'elle n'était pas digne qu'on lui jetât le pain des enfants, ne laissa pas de demander les miettes qu'on ne refuse pas à une chienne, méritant ainsi de n'être plus ce qu'elle ne nia point avoir été? Elle aussi entendit le Seigneur s'écrier : « O femme, « que ta foi est grande (2) ! » Oui, parce qu'elle s'était rapetissée elle-même, l'humilité avait agrandi sa foi.

3. Ainsi donc les bergers viennent de près voir le Christ, et les Mages viennent de loin l'adorer. Cette humilité a mérité au sauvageon d'être greffé sur l'olivier franc et, contre sa nature, de produire des olives véritables (3) ; la grâce changeant ainsi la nature. Le monde entier était couvert de ces sauvageons amers ; et une fois greffé par la grâce, le monde entier s'est adouci et éclairé. Des extrémités de la terre accourent des hommes qui disent avec Jérémie : « Il n'est que « trop vrai, nos pères ont adoré le mensonge (4) ». Et ils viennent, non pas d'un côté seulement, mais comme l'enseigne l'Evangile de saint Luc, « de l'Orient et de « l'Occident, du Nord et du Midi », pour prendre place avec Abraham, Isaac et Jacob, au festin du royaume des cieux (5).

(1) Matt., VIII, 5-10. — (2) Ib., XV, 21-28. — (3) Rom., XI, 17. — (4) Jér. XVI, 19. — (5) Luc, XIII, 29.

Ainsi c'est des quatre points cardinaux que la grâce de la Trinité appelle à la foi l'univers entier. Or ce nombre quatre multiplié par trois, est le nombre sacré des douze Apôtres, lesquels paraissaient figurer ainsi que le salut serait accordé aux quatre parties du monde par la grâce de l'auguste Trinité. Ce nombre était marqué aussi par cette nappe immense que saint Pierre aperçut remplie de toutes sortes d'animaux (1), représentant tous les Gentils. Suspendue aux quatre coins, elle fut à trois reprises descendue du ciel puis remontée : trois fois quatre font douze. Ne serait-ce pas pour ce motif que, durant les douze jours qui suivirent la naissance du Seigneur, les Mages, les prémices de la Gentilité, furent en marche pour aller voir et adorer le Christ, et méritèrent d'être sauvés eux-mêmes ainsi que d'être le type du salut de tous les Gentils ?

Ah ! célébrons donc ce jour encore avec la plus ardente dévotion ; si nos pères dans la foi ont adoré le Seigneur Jésus couché dans un humble réduit, nous aussi adorons-le maintenant qu'il habite au ciel. Car cette gloire que les Mages saluaient dans l'avenir, nous la voyons dans le présent. Les prémices des Gentils adoraient l'Enfant attaché au sein de sa Mère ; les Gentils adorent aujourd'hui le Triomphateur siégeant à la droite de Dieu son Père.

(1) Act., x, 11.

SIXIÈME LECTURE

LA PIERRE ANGULAIRE

Déjà le jour même de Noël les Juifs s'étaient attachés au Sauveur ; c'est aujourd'hui le tour des Gentils, représentés par les Mages. Ainsi s'accomplit la prophétie qui montre Jésus Christ comme la pierre angulaire où viennent s'unir les Juifs et les Gentils. S'il est dit que les Juifs ont rejeté cette pierre, c'est qu'il y avait au sein de ce peuple deux partis figurés par le patriarche Jacob, que l'Écriture nous représente comme étant à la fois boiteux et comblé des bénédictions divines.

1. Nous célébrions, il y a quelques jours, la naissance du Seigneur ; nous célébrons aujourd'hui son *Epiphanie*, expression d'étymologie grecque qui signifie *manifestation*, et qui rappelle ces mots de l'Apôtre : « Il est grand sans aucun doute le mystère de piété qui « s'est *manifesté* dans la chair (1) ». Il y a donc deux jours où le Christ s'est manifesté. Dans l'un il a quitté, comme homme, le sein de sa Mère, lui qui est éternellement, comme Dieu, dans le sein de son Père. C'est à la chair qu'il s'est montré alors, puisque la chair ne pouvait le voir dans sa nature spirituelle. Au jour donc de sa naissance, il a été contemplé par des bergers de la Judée ; et aujourd'hui, le jour de son Epiphanie ou de sa manifestation, il a été adoré par des

(1) Tim., III, 16

Mages de la Gentilité. Aux uns il fut annoncé par des anges, aux autres par une étoile ; et comme les anges habitent le ciel et que les astres en sont l'ornement, on peut dire qu'aux bergers et aux Mages les cieux ont raconté la gloire de Dieu.

2. C'est que pour les uns et les autres venait d'apparaître la pierre angulaire, « afin de fonder sur elle, « comme s'exprime l'Apôtre, les deux peuples dans « l'unité de l'homme nouveau, d'établir la paix, de les « charger tous deux en les réconciliant avec Dieu par « le mérite de la croix, pour en former un seul corps ». Qu'est-ce en effet qu'un angle,sinon ce qui sert à lier deux murs qui viennent de directions différentes et qui se donnent là comme le baiser de paix ? La circoncision et l'incirconcision ; en d'autre termes, les Juifs et les Gentils étaient ennemis entre eux à cause de la diversité, de l'opposition même qu'établissaient d'une part le culte du seul vrai Dieu, et d'autre part le culte d'une multitude de faux dieux. Ainsi les uns étaient rapprochés, les autres éloignés de lui ; mais il a attiré à lui les uns comme les autres « en les réconciliant « avec Dieu pour former un seul corps, détruisant en « lui-même leurs inimitiés, comme ajoute immédiate- « ment l'Apôtre. Il a aussi, en venant, annoncé la paix « et à vous qui étiez éloignés, et à ceux qui étaient « près de lui, car c'est par lui que nous avons accès les « uns et les autres auprès du Père dans un même Es- « prit (1) ».

N'est-ce pas mettre en quelque sorte sous nos yeux ces deux murs qui partent de points opposés et ennemis;puis cette pierre angulaire, Jésus Notre-Seigneur auquel se rattachent les deux ennemis et en qui ils font la paix ? Je veux parler ici des Juifs et des Gentils qui

(1) Ephés., II, 11-22.

ont cru en lui et à qui il semble qu'on ait dit : Et vous qui êtes près, et vous qui êtes loin, « approchez de lui, « et soyez éclairés, et vous n'aurez point la face cou- « verte de confusion (1) ». Il est écrit d'ailleurs : « Voi- « ci que je pose en Sion une pierre angulaire, choisie, « précieuse ; et quiconque aura foi en elle ne sera point « confondu (2) ». Les cœurs dociles et soumis sont venus des deux côtés, ils ont fait la paix et mis fin à leurs inimitiés ; les bergers et les Mages ont été comme les prémices de ce mouvement. C'est en eux que le bœuf a commencé à connaître son maître et l'âne l'étable de son Seigneur (3). Celui de ces deux animaux qui a des cornes représente les Juifs, à cause des deux branches de la croix qu'ils ont préparée au Sauveur ; et celui qui a de longues oreilles rappelle les Gentils desquels une prophétie disait : « Le peuple que je ne « connaissais point m'a obéi, il m'a prêté une oreille « docile (4). » Quant au Maître du bœuf et de l'âne, il était couché dans la crèche et semblait servir aux deux animaux une même nourriture. C'était donc la paix et pour ceux qui étaient loin et pour ceux qui étaient près ; aussi les bergers d'Israël, qui étaient tout près, se présentèrent au Christ le jour même de sa naissance ; ils le virent et tressaillirent de bonheur ce jour-là. Plus éloignés, les Mages de la Gentilité n'arrivèrent à lui qu'aujourd'hui, plusieurs jours après sa naissance ; aujourd'hui seulement ils le virent et l'adorèrent. Ne devions-nous donc pas, nous qui sommes l'Église recrutée parmi les Gentils, célébrer solennellement ce jour où le Christ s'est manifesté aux prémices de la Gentilité, comme nous célébrons solennellement aussi cet autre jour où il est né parmi les Juifs, et consacrer par une double fête la mémoire de si imposants mystères ?

(1) Ps. xxxiii, 6. — (2) I Pierre, ii, 6. — (3) Isaïe, i, 3. — (4) Ps. xvii, 45.

3. Quand on se rappelle ces deux murailles de la Judée et de la Gentilité qui viennent s'unir à la pierre angulaire pour y conserver l'unité d'esprit dans le lien de la paix (1), on ne doit pas s'étonner de voir le grand nombre des Juifs réprouvés. Parmi eux étaient des architectes, c'est-à-dire des hommes qui prétendaient être docteurs de la loi ; mais, comme s'exprime l'Apôtre, « ils ne comprenaient ni ce qu'ils disaient, ni ce qu'ils affirmaient (2) ». Cet aveuglement d'esprit leur fit rejeter la pierre placée au sommet de l'angle (3) ; cette pierre, néanmoins, ne serait pas la pierre angulaire si par le ciment de la grâce elle n'unissait dans la paix les deux peuples d'abord opposés. Ne voyez donc point dans la muraille formée par Israël les assassins du Christ, ces hommes qui ont renversé la foi sous prétexte d'affermir la loi, qui ont rejeté la pierre angulaire et attiré la ruine de leur infortunée patrie. Ne pensez pas à ces Juifs répandus en si grand nombre dans tout pays pour rendre témoignage aux saints livres qu'ils portent partout sans les comprendre. Ils sont pour ainsi dire la jambe boiteuse de Jacob ; car ce patriarche eut la jambe blessée et comme paralysée (4), pour figurer d'avance la multitude de ses descendants qui s'écarteraient de ses voies. Voyez au contraire, dans la sainte muraille formée par leur nation pour s'unir à la pierre angulaire, ceux qui représentent la personne bénie de Jacob : car Jacob était à la fois boiteux et béni ; boiteux pour désigner les réprouvés, béni pour figurer les saints. Voyez donc dans cette sainte muraille la foule qui précédait et qui suivait l'âne monté par le Sauveur, en s'écriant : « Béni Celui qui vient au nom du Seigneur (5) » Pensez aux disciples choisis parmi ce peuple et devenus les Apôtres. Pensez à Etienne, dont le nom grec

(1) Ephés., IV, 3. — (2) Tim., I, 7. — (3) Ps. CXVII, 22. — (4) Gen., XXXII, 25. — (5) Matt., XXI, 9.

signifie couronne et qui reçut le premier, après la Résurrection, la couronne du martyre. Pensez à tant de milliers d'hommes qui sortirent des rangs des persécuteurs, après la descente du Saint-Esprit, pour devenir des croyants. Pensez à ces églises dont l'Apôtre parle ainsi : « J'étais inconnu de visage aux églises de « Judée attachées au Christ. Seulement elles avaient « ouï dire : Celui qui autrefois nous persécutait an- « nonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de « détruire ; elles glorifiaient Dieu à mon sujet (1) ».

Telle est l'idée qu'il faut se former de la muraille d'Israël pour la rapprocher de cette muraille de la Gentilité qui se voit partout ; on comprendra ainsi que ce n'est pas sans raison que les Prophètes ont représenté d'avance Notre-Seigneur comme la pierre angulaire : de l'étable où elle fut posée d'abord, cette pierre s'est élevée jusqu'au haut des cieux.

(1) Galat., I, 22-24.

DEUXIÈME PARTIE

PREMIÈRE LECTURE

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR

1. Jésus-Christ révélé aux Juifs et aux Gentils. — 2. Biens qu'il apporte aux uns et aux autres. — 3. Les Mages l'adorent ; Hérode veut le faire mourir. — 4. Massacre des Innocents. — 5. Conclusion.

1. Il y a peu de jours nous avons célébré, comme il vous en souvient, la naissance de Celui qui est appelé le Jour. En ce moment nous célébrons le mystère de sa manifestation, alors qu'il s'est révélé aux Gentils avec un éclat ravissant. En ce jour, selon le texte même de l'Évangile, les Mages vinrent d'Orient, cherchant le Roi des Juifs qui venait de naître, en s'écriant : « Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes « venus l'adorer (1) ». Pour annoncer Jésus-Christ aux bergers d'Israël, nous avons lu que des anges étaient descendus du ciel ; et pour amener les Mages des confins de l'Orient au berceau du Sauveur, une étoile parut jetant un vif éclat dans le ciel. Soit qu'il s'agisse des Juifs avertis par des anges, soit qu'il s'agisse des Gentils guidés par une étoile étincelante, il est toujours vrai de dire que « les cieux ont raconté la gloire

(1) Matth., II, 2.

« de Dieu (1) » ; et c'est par ces prémices de la foi des peuples à la nativité du Sauveur, « que notre pierre angulaire » s'est manifestée (2). Ils ont cru, et bientôt ils ont prêché Jésus-Christ. Avertis par la voix des anges, les bergers ont cru ; les Mages aussi ont adoré, eux qui venaient de pays si éloignés. De son côté, Jésus-Christ, qui était venu « annoncer la paix à ceux qui « étaient loin et à ceux qui étaient près (3) » reçut, dans la paix chacun de ces peuples ; car « il est lui-« même notre paix, ayant formé des uns et des autres « l'unité (4) », c'est-à-dire de tous les peuples dont il avait reçu les prémices au moment de sa naissance ; cette unité, cependant, ne commença à se réaliser qu'après le grand miracle de l'Ascension.

Isaïe avait entrevu cette unification des peuples par Jésus-Christ, quand il s'écriait : « Le bœuf connaît son « possesseur, et l'âne l'étable de son maître (5) ». Le bœuf désigne ici les Israélites courbés sous le joug de la loi ; les Gentils sont désignés par l'âne, animal immonde, parce que l'impureté de l'idolâtrie séparait ces Gentils des Israélites adorateurs du vrai Dieu ; et cependant ces Gentils, comme les Juifs, devaient venir à l'étable, et après y avoir été purifiés par la foi de Jésus-Christ, participer à la table commune du corps de Jésus-Christ. C'est ainsi que le Seigneur, s'adressant à l'Église formée des deux peuples disait : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes chargés « de quelque fardeau, et je vous soulagerai. Prenez « sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos « de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau « est léger (6) ». Comme s'il eût dit au bœuf : « Mon joug est doux », et à l'âne : « Mon fardeau est léger ».

(1) Ps. XVIII, 2. — (2) Ephés., II, 20. — (3) Id., II, 17. — (4) Id., 14. — (5) Isa., I, 3. — (6) Matth., XI, 28-30.

Aux Juifs courbés sous le joug écrasant de la loi, il disait : « Mon joug est doux »; aux Gentils plongés dans les voluptés naturelles et refusant le fardeau salutaire des préceptes, il disait : Pourquoi restez-vous rebelles; pourquoi refusez-vous d'accepter le fardeau? « Mon fardeau est léger ».

3. Aux Mages qui, à leur arrivée, demandaient où était né le Christ, les Juifs firent connaître le lieu de sa naissance, et cependant restèrent immobiles. Dans tous les livres des Prophètes, les Juifs trouvent clairement désignés Jésus-Christ et son Église, et cependant ce n'est point par eux, mais par les Gentils, que Jésus-Christ est adoré. De son côté, l'impie Hérode, apprenant des Mages la naissance du Roi des Juifs, frémit aussitôt pour sa couronne, et se flattant, « malgré l'Ange du Grand Conseil (1) », de triompher de ses alarmes par l'habileté de ses desseins, prend deux moyens, à ses yeux infaillibles, de s'assurer la victoire : le mensonge et la cruauté. D'abord, il ment aux Mages quand il leur dit : « Allez donc, informez-vous avec soin de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, empressez-vous de m'en instruire, afin que j'aille moi-même et que je l'adore (2) »; il feint ainsi de vouloir adorer Celui qu'il désirait tuer. Déçu dans ses desseins, il ordonna d'immoler, dans toute la Judée, les enfants qui pourraient avoir le même âge que Jésus-Christ. Horrible cruauté dictée par l'ambition, et qui fit couler inutilement des flots de sang innocent.

4. Vous le voyez, mes frères, Jésus-Christ est encore porté dans les bras de sa Mère, et déjà il multiplie les prodiges. Petit enfant, il triomphe d'un roi puissant; sans armes, il se joue de la force armée; enveloppé de

(1) Isa., IX, 6. — (2) Matth., II, 8.

langes, il dédaigne ce prince couvert de la pourpre; couché dans une crèche, il se joue du tribunal d'un roi ; silencieux, il a ses hérauts ; caché, il trouve des témoins. Hérode, vous usez de cruauté, et parmi les persécuteurs du Christ, vous tenez le premier rang. Mais Celui « qui a le pouvoir de donner sa vie (1) », n'a rien à craindre de votre colère. L'aiguillon de la crainte peut vous agiter, vous pouvez brûler des feux de la fureur ; mais pour Jésus-Christ, le temps n'est point encore venu de mourir. Toutefois, s'il vous faut satisfaire votre affreuse cruauté, faites des martyrs de Jésus-Christ. Arrachez aux embrassements des nourrices ceux que vous n'arracherez pas aux embrassements des anges. Qu'ils quittent le sein maternel pour s'élever au-dessus des astres; qu'ils échappent aux larmes de leurs mères pour se couvrir de la gloire des martyrs; qu'ils quittent les bras de celles qui les portent, afin qu'ils parviennent à la couronne immortelle; qu'ils soient témoins, eux qui ne peuvent encore parler, qu'ils rendent témoignage, ceux qui n'ont pas encore l'usage de la parole, et que ceux qui, par leur âge, ne peuvent prononcer le nom de Jésus-Christ, commencent, par sa grâce, à confesser Jésus-Christ. Hérode, vous ne connaissez pas l'ordre des décrets divins, et voilà ce qui vous trouble. Jésus-Christ est venu sur la terre, non point pour s'emparer de votre trône, mais pour subir des humiliations de toute sorte; non pas pour s'enivrer des flatteries des peuples et de leurs adulations, mais pour s'élever sur la croix que lui auront assignée les clameurs des Juifs; non pas pour faire scintiller sur son front le diadème royal, mais pour être méprisé sous une couronne d'épines.

5. Nous, mes frères, pour qui tout a été fait, pour

(1) Jean, x, 18.

qui le Très-Haut s'est humilié si profondément, pour qui un Dieu s'est fait homme, pour qui notre Créateur a été créé, pour qui notre pain a daigné avoir faim, et passant tant d'autres titres, nous pour qui notre vie a goûté les horreurs de la mort, vivons de telle sorte qu'au moins en quelque manière nous nous rendions dignes d'un si grand bienfait ; marchons sur les traces mortelles de l'humilité de Jésus-Christ, afin que nous recevions de lui la récompense éternelle.

DEUXIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR

I

1. Le Christ, figuré par les signes donnés à Gédéon, a apparu aux Gentils. — 2. Gloire de Marie qui a mis au monde l'Agneau sans tache. — 3. En oignant la pierre, Jacob nous a tracé une figure du Christ. — 4. Il nous a aussi symbolisé la Trinité dans les branches qu'il a placées sous les yeux de ses brebis. — 5. Unité du baptême et ses effets. — 6. Combien notre temps est préférable à celui de Jacob. — 7. Conclusion en forme d'exhortation.

1. A proprement parler, le jour de l'Épiphanie, mes bien-aimés frères, a été fait pour nous, c'est-à-dire pour les Gentils. Le ciel lui-même nous l'a annoncé,

suivant cette expression du dix-huitième psaume : « Les « cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament « annonce l'œuvre de ses mains (1) ». Voilà aussi pourquoi s'est accomplie pour la gentilité cette promesse du Prophète : « Le peuple des Gentils, qui marchait « dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et le « jour s'est levé sur ceux qui habitaient la région des « ombres de la mort (2) ». En effet, le peuple des Gentils, c'est-à-dire notre peuple, plongé dans les ténèbres de ses iniquités, serait demeuré dans l'aveuglement de l'esprit, si la lumière de la grâce n'avait projeté d'en haut, sur ces ingrats, l'éclat de ses rayons. Partout et toujours, Dieu se montre admirable. Nos âmes étaient dépourvues de justice ; c'étaient, à vrai dire, des grains de poussière desséchés. Par un prodige renouvelé de Gédéon, le Seigneur a donc fait descendre son Verbe divin, comme une rosée céleste, sur la toison d'une brebis, dans le sein de la Vierge très pure. Vous savez tous le miracle opéré sous les yeux de Gédéon, le Seigneur a donc fait descendre son Verbe divin, comme une rosée céleste, sur la toison d'une brebis, dans le sein d'une vierge très pure. Vous savez tous le miracle opéré sous les yeux de Gédéon : son aire était toute desséchée, et, néanmoins, une toison de brebis, étendue au milieu de cette aire, se trouva tellement humide qu'il en fit couler la rosée. Un prodige plus admirable s'est opéré en Marie : de son sein, comme d'une toison de laine, s'est échappé du lait, et pourtant son corps virginal, pareil à une aire desséchée, ne s'est jamais humecté au contact d'un homme.

2. Marie est donc unique parmi toutes les jeunes filles, elle est incomparable à toutes autres par son innocence. Pareille à une brebis, elle a engendré

(1) Ps. XVIII, 1. — (2) Isaïe, IX, 2.

l'Agneau sans tache, et il est sorti de ses entrailles comme jadis la rosée est tombée de la toison de Gédéon ; c'est cet Agneau que les anges ont annoncé, que les bergers ont serré dans leurs bras, que l'étoile a montré ; et sa mère, la Vierge féconde, a fait trembler Hérode au milieu de ses richesses ; elle a reçu les adorations et les présents des Mages. Puisque nous avons comparé la chaste Marie à une sainte brebis, nous avons aussi donné à son Fils le nom d'Agneau sans tache ; l'Évangile de Jean nous y a d'ailleurs autorisé, car nous y lisons ces paroles : « Voici l'Agneau de Dieu, voici « celui qui ôte les péchés du monde (1) ».

3. C'est à vous, saint homme Jacob, c'est à vous que je vais m'adresser : à l'âge de vingt ans vous étiez un berger digne de louanges et vous êtes devenu pour nous l'image du Dieu pasteur, de l'Agneau sans tache que nous devons adorer. Saint Jacob, je vous en prie instamment, dites-nous, vous si petit et si grand tout à la fois, dites-nous pourquoi et comment vous avez aperçu en songe cette échelle mystérieuse qui allait jusqu'au ciel et au sommet de laquelle se trouvait couché l'Agneau virginal ? Pourquoi et comment vous avez reconnu cet Agneau ? Pourquoi et comment, à votre réveil, vous avez dressé et consacré la pierre sur laquelle votre tête avait reposé ? En tout cela, je le vois, vous nous avez annoncé le mystère de la croix ; car, au Sauveur mort en croix pour votre salut et le nôtre, s'appliquent ces paroles du psaume que l'on adresse aux nouveaux baptisés, surtout en raison du chrême : « Le Seigneur votre Dieu vous a sacré d'une « onction de joie, qui vous élève au-dessus de tous « ceux qui doivent la partager avec vous (2) » ; qui vous élève, non pas au même rang que ceux qui doivent

(1) Jean, I, 29-36. — (2) Ps. XLIV, 8.

la partager avec vous, mais au-dessus d'eux. L'Apôtre Pierre explique ainsi ce passage : « Ce Jésus de Naza- « reth, que Dieu a rempli de l'onction de l'Esprit- « Saint (1) ».

4. Je le sais, ô homme une fois et deux fois saint, trois fois et quatre fois heureux, je le sais, la charité était l'âme de vos œuvres ; la piété inspirait votre fuite, vous ne suiviez d'autre chemin que celui de la vérité ; votre repos était en Dieu, l'éternité devait être votre récompense. Que faisiez-vous donc en ces réservoirs d'eau (2), qui étaient votre mystique bergerie ? Quelles merveilles y opérait votre merveilleux savoir-faire ? Pourquoi mettre l'une sur l'autre, dans les auges des brebis, ces trois branches vertes, en enlever la couleur verte à certains endroits, leur donner une teinte très blanche, les placer toutes trois au fond des canaux au moment de la conception, montrer en un sens prophétique ces branches, placées dans l'eau, aux brebis qui voulaient concevoir et boire, et disposer ainsi les mères à vous donner un nombreux troupeau d'agneaux blancs ? Écoutez le Patriarche, mes frères, il va vous apprendre de grandes choses, non pas sous l'influence d'une prudence charnelle, mais d'après l'inspiration toute puissante du Saint-Esprit. Laissons-lui la parole : Quand je tenais les trois branches dans l'une de mes mains, je présentais le symbole de la Trinité catholique. Les trois branches étaient de bois, et chacune d'elles avait des qualités propres à elle seule ; ainsi en est-il de la Trinité : dans le Dieu vivant, chacune des trois personnes est distincte des autres, mais entre elles on ne saurait trouver aucune diversité de nature. La première branche était de storax, la seconde d'amandier et la troisième de platane. Comparons celle de

(1) Act., x, 38. — (2) Gen., xxx, 37-43.

storax au Père, celle d'amandier au Fils, et celle de platane à l'Esprit-Saint. Pourquoi comparons-nous la branche de storax à Dieu le Père ? Évidemment, parce que c'est des petits bourgeons de cet arbre que s'échappe la plus forte odeur qu'il puisse produire. Ainsi Dieu le Père a-t-il produit l'odoriférant Sauveur. Écoute l'Apôtre, voici ce qu'il dit : « Nous sommes devant Dieu « la bonne odeur du Christ, en tous lieux, pour ceux « qui se perdent et pour ceux qui se sauvent (1) ». Comment cela ? Parce que ceux qui se perdent et ceux qui se sauvent ont été oints du chrême odorant. Pourquoi encore comparons-nous la branche d'amandier à Dieu le Fils ? De même que la verge d'amandier, qui avait servi à Aaron, était redevenue verte et avait fleuri dans le temple, après avoir été longtemps desséchée ; ainsi le corps du Christ, revenant à la vie, a refleuri au sortir du tombeau. La verge desséchée est l'image du corps inanimé de Jésus ; la verge redevenue verte représente ce corps revenant à la vie ; la verge fleurie dans l'arche du Testament symbolise ce même corps s'échappant glorieux du sépulcre. Et c'est parce que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ a refleuri au moment de sa résurrection, que le Psalmiste, parlant de lui, a chanté ces paroles : « Ma chair a refleuri, « et je le louerai de toute mon âme (2) ». Les branches du platane sont larges et touffues, comme s'il avait été planté sur la montagne sainte ; aussi, je comprends qu'il s'agit de la venue du Dieu Saint-Esprit dans ces paroles du Prophète : « Dieu viendra du Midi, et le « Saint descendra de la sombre et ombrageuse monta- « gne (3) ». Le platane est donc un arbre aux branches larges et touffues, et l'homme qui fuit les ardeurs du soleil trouve sous son ombre la fraîcheur et le repos.

(1) II Cor., II, 15. — (2) Ps. XXVII, X. — (3) Habac., III, 3.

Aussi comparons-nous les branches du platane au Saint Esprit et à son action rafraîchissante ; car l'Ange a dit à la Vierge, au moment de la conception : « Le « Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très- « Haut vous couvrira de son ombre (1) ». Quand Jacob enlevait, en certains endroits, l'écorce des trois branches, et mettait à découvert leur blancheur intérieure, voici ce dont il nous offrait l'emblème: l'unité de la divine Trinité ne peut être comprise même par les plus savants, tant qu'ils ne se sont point dépouillés de leurs pensées charnelles ; car le vrai et unique Dieu, le Dieu un en trois personnes, et l'unité de ces trois personnes, ne sont à la portée que des hommes spirituels ; elles dépassent, du tout au tout, les facultés des hommes charnels. En effet, l'homme charnel, que l'Apôtre appelle en d'autres termes l'homme animal, « ne per- « çoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu : « l'inintelligence est son partage (2) ». La variété dans la couleur, et l'agréable aspect des trois branches est l'image de l'unité des trois personnes divines, qui, par la diversité de ses mystères et la différence dans la manière dont on les présente, s'offre, aux esprits désireux de la connaître, sous les aspects les plus divers et les plus beaux. Cette variété dans l'unité fait la joie de l'Église catholique, selon cette parole des saints cantiques : « Ses vêtements sont resplendissants d'or ; on y remarque une admirable variété (3) ».

5. Jacob plaçait les trois branches dans les canaux où les brebis du saint troupeau allaient s'abreuver, et pourtant la même eau servait à les désaltérer. Autre symbole. En effet, dans l'Église, dépositaire de la vérité, c'est au nom de la Trinité qu'on baptise, et l'on y prêche l'unité du baptême ; c'est ce que Paul disait

(1) Luc, I, 35. — (2) I Cor., II, 14. — (3) Ps. XLIV, 15.

formellement à ceux qu'il avait baptisés: « Il n'y a « qu'un Seigneur, une foi et un baptême (1) ». En s'abreuvant aux courants d'eau, les brebis y puisaient une boisson vivifiante ; ainsi en est-il de tout fidèle : la piscine sacrée, où il reçoit le baptême, est pour lui la source d'un lait qui le fait croître, comme le lait maternel fait grandir le nouveau-né ; voilà pourquoi Pierre adressait ces paroles aux chrétiens nouvellement régénérés dans les eaux baptismales : « Comme « des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le « lait spirituel et pur, afin qu'il vous fasse croître pour « le salut (2) ». Enfin, en se désaltérant au ruisseau, les brebis y avaient, à cause des trois branches, des visions singulières et qu'un homme n'aurait jamais pu supposer: emblème de l'effet produit par le baptême des catholiques: quiconque s'y désaltère devient capable de contempler l'unité d'un seul Dieu en trois personnes, mystère dont la vue est réservée, non pas aux impies, mais aux cœurs purs. « Bienheureux ceux qui « ont le cœur pur, car ils verront Dieu (3) ».

6. Illustre Jacob, Dieu lui-même a prononcé votre éloge en louant trois grands hommes : « Je suis », a-t-il dit, « le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et « le Dieu de Jacob (4) ». Je ne vous demande plus qu'une chose, c'est la dernière : je vous en prie, comparez patiemment avec moi le temps où vous viviez avec celui-ci : notre époque n'est-elle pas, plus que la vôtre, enrichie des faveurs de la grâce ? Il est positif que notre brebis, la vierge Marie, est préférable aux vôtres. Notre siècle surpasse donc votre siècle en bonté, car notre Vierge est devenue féconde sans le concours de l'homme; et parce que cette Vierge sainte a miraculeusement enfanté, bien qu'elle n'eût eu de

(1) Ephés., IV., 5. — (2) I Pierre, II, 2. — (3) Matth., V, 8. — (4) Exod., III, 6.

commerce charnel avec aucun homme, elle a été, en ce jour, honorée, dans la personne du Christ, des respects et des présents des Mages.

7. C'est pourquoi, mes très chers frères, il faut nous réjouir aujourd'hui d'avoir reçu le don de la foi catholique, jadis symbolisée par les trois branches de Jacob. Réjouissons-nous aussi à la vue de l'étoile qui a projeté sur toute la terre le vif éclat de ses rayons. Réjouissons-nous encore à l'aspect des présents des Mages, emblème sensible de la Trinité : que dans notre conduite se rencontrent les trois vertus désignées par ces présents ! Puisse la foi faire de notre cœur un cœur d'or ; que l'encens du repentir brûle sur l'autel de ce cœur en sacrifice d'agréable odeur ; qu'enfin la myrrhe de la charité à l'égard du prochain nous obtienne le pardon de nos fautes par Jésus-Christ notre Seigneur.

TROISIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR

II

1. Marie est désignée sous le nom d'étoile. — 2. Elle a été également symbolisée par la tige sortie de la racine de Jessé, et par la verge fleurie d'Aaron. — 3. A elle encore s'applique ce que Salomon dit de l'amandier, du câprier et de la sauterelle. — 4. Conduits par l'étoile, les Mages adorent le Christ et retournent dans leur pays par un autre chemin. — Exhortation morale.

1. « Une étoile sortira de Jacob, et un homme s'élè-« vera d'Israël, et il frappera les chefs de Moab, et il « détruira tous les enfants de Seth, et l'Idumée « deviendra son héritage (1) ». D'après le récit de la sainte histoire du vieux Testament, Balach, roi des Médianites, appela près de lui le prophète Balaam, pour lui faire maudire le peuple de Dieu : à peine celui-ci eut-il aperçu au loin les campements et les tentes des Israélites, qu'il se sentit inspiré de l'Esprit-Saint : il prévit donc que de leur race et d'une Vierge immaculée naîtrait, un jour, le Fils de Dieu, et entre autres paroles prophétiques qu'il leur adressa pour leur annoncer l'avenir, il prononça tout à coup celles-ci et

(1) Nomb., XXIV, 17, 18.

s'écria : « Une étoile sortira de Jacob, et un homme « s'élèvera d'Israël ». Sous ce nom d'étoile, qu'est-ce qui est désigné, mes très chers frères ? C'est évidemment la sainte mère de Dieu. Pareille à un astre du ciel, elle a brillé, plus que tous les fils et toutes les filles des hommes, par sa virginité et son humilité, elle en a projeté les éclatants rayons sur le monde entier ; car elle est cette étoile de la mer, cet astre du matin, qui a donné le Soleil de justice aux hommes « assis « dans les ténèbres et à l'ombre de la mort (1) » ; grâce à elle, la clarté de la lumière d'en haut est venue se répandre sur le genre humain, qu'enveloppaient les ténèbres d'une nuit profonde. C'est l'étoile radieuse que le nuage du péché n'a jamais obscurcie, qui a laissé échapper son rayon, sans connaître même l'ombre de la corruption, qui a enfanté son Fils sans éprouver le moindre dommage dans sa virginité ; c'est l'étoile illustre et toute belle, qui a brillé par ses mérites, qui nous a guidés par ses exemples, qui éclaire les aveugles et ranime les faibles. C'est dans cette étoile que s'est caché le vrai Soleil de justice, lorsqu'il a disparu derrière le nuage de notre humanité ; c'est d'elle qu'il est sorti, laissant entière et intacte son innocence. Balaam a dit que cette étoile sortirait de Jacob, parce qu'en effet la Vierge immaculée descendait, en ligne droite, de la race des patriarches.

2. Voilà pourquoi le Prophète a prononcé ces poroles : « Une tige sortira de la racine de Jessé, et une « fleur s'élèvera de ses racines (2) ». Balaam avait désigné la vierge Marie sous le nom d'étoile qui sortira de Jacob, Isaïe l'appelle la tige qui sortira de la racine de Jessé : les noms d'étoile et de tige, que les deux Prophètes lui ont donnés, lui conviennent également

(1) Luc, I, 79. — (2) Isaïe, XI, 1.

bien. C'est une étoile, car, après avoir été éclairée de la lumière d'en haut, elle a brillé plus que tous les mortels et répandu sur la terre les splendides rayons de toutes les vertus. C'est une tige, parce qu'elle est demeurée ferme et inflexible dans la force et la perfection de ses vertus, et que, sans porter nulle atteinte à son innocence, elle a produit une fleur céleste, le Fils de Dieu. Aussi, et pour nous en donner d'avance un emblème, le bienheureux Moïse avait-il placé dans le tabernacle du témoignage douze verges au nombre desquelles se trouvait celle du grand-prêtre Aaron. Tandis que tous les autres demeurèrent sèches et arides, le verge d'Aaron fut seule à produire des feuilles, des fleurs et des amandes. Elle fut le symbole de la bienheureuse Vierge. Comme, en effet, Marie avait été élevée sous l'empire de l'ancienne loi, et qu'elle avait pris part, avec ses parents, aux cérémonies légales, elle semblait avoir été placée avec les autres dans le tabernacle ; mais pendant que les Juifs demeuraient stériles sous le rapport de la foi et des bonnes œuvres, notre tige d'Aaron, fécondée par l'Esprit-Saint, produisit les feuilles des bonnes œuvres et donna une fleur odoriférante, puis un fruit d'une saveur sans égale, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sans avoir été humectée par la rosée ou trempée par la pluie, sans rien perdre de sa substance, la verge d'Aaron a produit une amande ; la royale Vierge, baignée de la rosée céleste, trempée de la pluie divine, et conservant intacte son innocence, a mis au monde le Fils de Dieu. La verge d'Aaron n'avait pas de racine, et elle a fleuri : Marie n'a pas connu d'homme, et elle a conçu en fleurissant. La verge d'Aaron n'a rien perdu de sa verdeur : la Vierge n'a subi, en son intégrité, aucun dommage par son enfantement sacré.

3. Salomon avait encore en vue la vierge Marie,

quand il a dit : « Quand l'amandier fleurira, le câprier « sera détruit, la sauterelle deviendra pesante (1) ». Vous le savez, mes bien-aimés frères, de tous les arbres, l'amandier est le premier à fleurir, lorsque viennent les chaleurs du printemps, et il produit une fleur d'odeur singulièrement agréable : ainsi la Vierge Mère, sous la chaude influence de l'Esprit-Saint, a conçu de bonne heure ; puis elle a fleuri, et sa fleur a répandu dans le monde le plus suave parfum. Pour le câprier, d'une odeur peu agréable, amer au goût, il figurait le peuple juif, qui, tout imprégné de l'amertume et de la sévérité de la loi, n'a jamais montré aucune douceur d'esprit, ni obéi que dans l'amertume de la lettre : au moment où l'amandier a fleuri, la lettre a disparu, parce que, la Vierge ayant enfanté le Fils de Dieu, les rites de la loi ont été abolis et ont cessé d'être, et le peuple juif, en punition de sa perfidie, a été détruit et dispersé dans tout l'univers. Y a-t-il le moindre avantage à ce que la sauterelle se reproduise ? Certainement non ; peut-on en faire usage ? Non encore. Vous ne pouvez la saisir, elle saute de ci et de là ; elle fait entendre un cri strident : de quel autre peuple est-elle l'image, que du peuple des Gentils ? Ne donnant aucun fruit de justice, se laissant emporter à tout vent de doctrine (2), n'ayant de confiance que dans le grand nombre et la sonorité des paroles, étrangers à la personne divine du Verbe, pareils, enfin, à des sauterelles, les Gentils semblaient n'avoir ni sang ni fécondité. Mais sitôt qu'ils furent convertis et respirèrent le parfum répandu par les branches naissantes du jeune amandier, sitôt qu'ils eurent goûté du miel de ses fleurs, la pâleur et la maigreur, conséquences de leurs vices, disparurent pour faire place à l'embonpoint

(1) Eccle., XII, 5. — (2) Ephés., IV, 14.

que donne la grâce céleste. C'est donc avec raison que le Prophète a dit : « Quand fleurira l'amandier, le « câprier sera détruit et la sauterelle deviendra « pesante » : En effet, lorsque notre virginal amandier a eu produit sa fleur délicieuse, Jésus-Christ, la nation juive a disparu en punition de sa perfidie, et le peuple des Gentils s'est converti, et l'abondance de l'Esprit-Saint, avec la graisse des bénédictions d'en haut, est venue lui donner une santé spirituelle florissante. C'est donc avec justesse qu'on a désigné la bienheureuse Vierge, sous les noms d'étoile, de verge et d'amandier ; car elle a brillé comme une étoile, projetant autour d'elle les rayons de ses vertus : pareille à une verge, elle a conservé, avec fermeté et d'une manière inflexible, la droiture de la justice ; puis, comme un amandier, elle a produit les belles et odorantes fleurs de toutes les perfections.

4. Toutefois, cette étoile virginale se trouvait enfermée dans les étroites limites d'une étable, avec le Soleil de justice qu'elle avait mis au monde ; aussi, et afin de la faire connaître, un astre d'un éclat nouveau apparaît-il en Orient ; par l'éclat inouï de sa lumière, il prévient les Gentils de l'apparition de l'étoile sortie de Jacob, et, marchant en avant des Mages pour leur indiquer leur chemin, il les amène jusqu'à Bethléem. C'est ainsi que le ciel fait connaître le ciel, qu'une étoile indique une étoile, que la lumière rend témoignage de la lumière, qu'un astre découvre un astre. Les Juifs sont là, tout près, et ils ne veulent reconnaître l'enfant Jésus ni d'après les oracles des Prophètes, ni sur l'attestation des Mages, et, sur un signe venu du ciel par le moyen d'une étoile qui raconte sa gloire, la gentilité, qui se trouve bien loin, le reconnaît pour son Dieu. Eclairés de la lumière céleste, arrivés à Bethléem sous la conduite de l'astre qui les précède, les Mages entrent

dans la maison et y trouvent l'étoile et le soleil; ils adorent comme un Dieu, vénèrent comme un roi, reconnaissent pour un homme l'auteur de notre salut, couché dans une crèche : par leur triple offrande, ils font l'aveu de ses deux natures, la divine et l'humaine, et ce qu'ils croient de cœur, ils l'affirment hautement par leurs dons. Ils sont trois, ils font à un seul hommage de trois sortes de présents ; par là, ils confessent publiquement l'unité de Dieu en trois personnes. Après avoir accompli, à l'égard de l'enfant Jésus, les devoirs d'une pieuse dévotion, mais prévenus par un ange, ils prennent un autre chemin et s'en retournent dans leur pays.

5. Pour vous, frères bien-aimés, vous savez qu'une étoile virginale est sortie de Jacob; vous adorez Jésus, non comme pleurant encore sur la paille, mais comme régnant dans les cieux; l'astre brillant de l'Évangile vous a envoyé, du haut du ciel, les rayons de son admirable lumière; il vous précède et vous dirige : marchez donc à sa suite par vos bonnes œuvres, courez jusqu'à Bethléem, jusqu'à la demeure du pain vivant, c'est-à-dire jusqu'à la sainte Église : vous y trouverez Marie et Jésus, et au lieu d'entendre ses gémissements enfantins, vous l'entendrez prêcher et instruire le peuple. Que les heureux Mages, prémices de votre foi et de votre conversion, deviennent vos modèles : quand Jésus était couché dans la crèche, ils l'ont vénéré, ils lui ont fait hommage de leurs présents : pour vous, offrez-lui vos bonnes œuvres en signe d'adoration, maintenant qu'il règne dans le ciel. Offrez-lui en don, non des choses du temps, car elles finissent par périr, non des choses transitoires et visibles, mais des présents qui viennent de votre cœur, des louanges et des actions de grâces. Au lieu d'or, offrez-lui de la sagesse; au lieu d'encens, de la dévotion; au lieu de myrrhe,

la mortification de vos sens; puis, instruits par l'Évangile, quittez le chemin des œuvres mauvaises, qui vous a amené de l'endroit où vous étiez, et retournez par une voie toute différente, celle des bonnes œuvres jusqu'à la patrie, au séjour de la lumière éternelle, où daigne vous faire entrer Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu, qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR

III

1. Dans l'Epiphanie se célèbrent plusieurs mystères, mais spécialement la venue des Mages. — 2. Ils sont venus, non par suite de calculs astrologiques, mais par esprit de religion. — 3. L'opposition des Donatistes est condamnée par les Eglises apostoliques. — 4. et même par le monde entier; car à peine sont-ils connus, même en Afrique. — 5. L'Eglise catholique a trouvé dans les persécutions le principe de son développement : on ne peut en dire autant des sectes dissidentes. — 6. L'orateur exhorte son auditoire à conserver l'unité.

1. Le nom d'Epiphanie a passé du grec dans le latin ; les interprètes de cette dernière langue le traduisent par le mot manifestation, parce qu'en ce jour

le Christ a manifesté sa grandeur divine et l'a fait connaître au monde par certains faits miraculeux. Toutefois, l'Église célèbre aujourd'hui, dans tout l'univers, des mystères de plus d'une sorte : d'abord, elle nous enseigne qu'une étoile plus brillante que les autres a montré à des Mages opulents l'humble demeure d'un grand Roi ; elle nous apprend aussi qu'à pareil jour il a, dit-on, opéré son premier miracle, en changeant subitement de l'eau en vin ; enfin, elle nous rappelle la croyance où l'on est qu'en ce jour encore, Jean a baptisé Jésus : au moment où le Sauveur se trouvait dans le lit du Jourdain, Dieu le Père le reconnut hautement pour son Fils ; car, au rapport de l'Évangéliste, sitôt « qu'il sortît de l'eau on entendit « une voix du ciel qui disait : Celui-ci est mon Fils « bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : « écoutez-le (1) ». Voilà, à ce que l'on croit, par quels indices publics a été aujourd'hui manifestée la puissance du Sauveur ; mais l'on s'accorde plus communément à reconnaître qu'à l'Epiphanie l'étoile a servi de flambeau aux Gentils pour leur montrer le chemin qui devait les conduire à travers les ténèbres jusqu'au Christ, et que, même au milieu de ses compatriotes, des Orientaux ont été les premiers à l'adorer. Car tel est le récit de l'Évangile : « Voilà que des Mages vin- « rent d'Orient à Jérusalem, et ils disaient : Où est « celui qui est né roi des Juifs? Car nous avons vu son « étoile en Orient, ot nous sommes venus pour l'ado- « rer (2) ». Mais les Donatistes, séparés de l'Orient, privés de la lumière, plongés dans les ténèbres de l'Occident, révoquent en doute la foi des Mages ; car ils supposent qu'ils se sont mis à la recherche du Dieu incarné, par calcul et non par esprit de religion. Or,

(1) Matth., III, 16, 17. — (2) Id., II, 1, 2.

serait il possible qu'ils eussent parcouru de si vastes pays, qu'ils eussent offert au Sauveur de si précieux dons et se fussent prosternés à deux genoux pour adorer un enfant qu'ils voyaient enfermé en de si étroites limites et couvert de si pauvres haillons, s'ils n'avaient reconnu dans cet enfant le Roi du ciel, et remarqué en lui les traits de la grandeur divine?

2. En effet, les astrologues, tremblants au milieu du monde sidéral, et poussés par la rage de la curiosité jusqu'à en devenir les habitants, les astrologues n'ont jamais su que Dieu dût un jour s'incarner. Ils ont eu beau, depuis le commencement du monde, s'occuper de la marche des corps célestes ; jamais ils n'ont connu les secrets desseins de l'Éternel ; car tous les nombres des étoiles sont impuissants à découvrir les pensées du Créateur du ciel. Puisque la création des astres a précédé celle de l'homme, comme toutes les plaines de l'air ont existé avant que les champs se soient parés de verdure et que les vastes prairies du firmament se soient émaillées d'étoiles d'or, il est certain que l'homme est postérieur en date aux destins qui l'ont précédé. Or, les astrologues raisonnent comme si les sorts avaient été faits les premiers, et jetés ensuite du haut du ciel sur les hommes, tandis que le destin ne date ni d'avant ni d'après l'homme, mais qu'il doit avoir commencé au moment même de sa conception. D'ailleurs, les astres ayant été répandus dans toute l'étendue des cieux, et ayant brillé deux jours avant la naissance du genre humain, comment donc, ô astrologue, dis-tu que le destin a passé par les astres pour aller jusqu'à l'homme, puisque l'existence de l'homme est de plus fraîche date que les astres? Moi, mes frères, je vous dirai, oui, je vous dirai ce qui a porté les Mages à reconnaître, au moyen de l'étoile, le Roi des Juifs, ce Roi auquel ils ont rendu témoignage par des présents

si bien appropriés à sa nature ; car ils lui ont offert de l'or, comme au grand Roi, de l'encens, comme à Dieu, de la myrrhe, comme à l'homme dont le petit corps devait mourir pour le salut du monde : et alors s'est vérifié cet oracle du Prophète : « Tous viendront de « Saba, apportant de l'or, de l'encens et de la « myrrhe (1) » ; et, en l'offrant, ils ont fait connaître le don du Seigneur. Je vais donc vous dire pourquoi les Mages ont remarqué l'étoile, pourquoi ils ont suivi la voie lumineuse qu'elle leur indiquait. Le devin Balaam avait été appelé auprès du roi Balac, pour maudire les enfants d'Israël ; mais Dieu lui fit des menaces terribles et lui ordonna de bénir, au lieu de maudire, son peuple qui passait. Balaam annonça donc, malgré lui, aux Juifs, un grand nombre d'événements heureux pour lui et, entre autres promesses, il leur fit, en ces termes, celle de la venue future du Seigneur Christ : « Une étoile sortira de Jacob, et un homme « s'élèvera d'Israël, et il broiera tous les chefs des « étrangers, et tous les confins de la terre deviendront « son bien (2) ». De tous les Mages et de tous les devins de ce temps-là, Balaam passait pour le plus capable ; aussi sa prophétie, qu'il avait puisée en Dieu, et non dans les calculs de l'art astrologique, a-t-elle été soigneusement recueillie dans les livres des Mages et transmise, pour mémoire, à leur postérité. Les Mages avaient donc cet oracle présent à la pensée, lorsque l'astre royal vint ajouter son éclat à celui des autres astres et projeter ses rayons lumineux sur le pays des Juifs. A l'apparition de ce signe, ils coururent en toute hâte, et l'étoile, qui brillait ainsi au service du Christ, ne quitta ces hommes fidèles qu'après les avoir conduits à la pauvre maison de

(1) Isaïe, LX, 6. — (2) Nomb., XXIV, 17.

Marie, sous le toit de laquelle se cachait le Christ.

3. Orgueilleuse ignorance et téméraire incapacité des Donatistes, pourquoi attaquer ce que vous ne connaissez pas? Pourquoi déchirer ces hommes dévots et nullement fatalistes, que vous voyez prosternés aux pieds du Roi des cieux, et lui offrant leurs dons ? Mais, je le sais, vous détestez, non pas l'astrologie, mais la foi ; ce ne sont point les astrologues que vous repoussez, c'est la foi de ces Orientaux qui vous fait peur. Supposez qu'ils se soient mis à la recherche du Roi Très-Haut par suite de calculs magiques, et non par sentiment de religion, ils mériteraient encore la louange plus que le blâme, parce qu'en réalité ils ont adoré le Dieu de l'étoile, et n'ont point rendu à l'étoile un culte idolâtrique. Les Mages ont donc vu l'astre nouveau, et, vite, ils sont venus avec des présents pour adorer Dieu. Et toi, ô donatiste, non seulement tu ne cours pas à la suite de l'étoile, mais tu vas jusqu'à te séparer des Mages fidèles ; ainsi tu marches en aveugle et tu te heurtes au milieu des ténèbres. Les Mages arrivent jusqu'auprès du Christ, et toi, tu deviens étranger pour lui. Le monde entier est avec eux aux pieds du Sauveur ; et toi, tu es resté en dehors de la crèche ; tu as repoussé la lumière qui éclaire le monde. Voilà donc l'Orient devenu adorateur de Jésus! Au Septentrion, au Midi, et jusqu'aux extrémités de l'Occident, toutes les nations, réunies dans le sentiment d'une même foi, devenues en quelque sorte parentes par la conformité de leurs croyances religieuses, vénèrent un seul Dieu. Malheureuse erreur, où vas-tu te cacher ? Jusques à quand te réfugieras-tu sur une terre étrangère ? Partout les catholiques sont les maîtres et ils te chassent de chez eux ; puisqu'ils sont entrés en possession de toutes les contrées du monde, n'ont-ils pas le droit d'éloigner de leurs terres tous ceux qui veulent y

mettre le pied ? Tu ne trouves de refuge ni chez les Corinthiens, ni chez les Galates, ni chez les habitants d'Ephèse ; on te déteste à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée ; car par l'organe de l'Apôtre Jean, Dieu rend témoignage à la foi de ces villes. Les Colossiens et les Thessaliens te condamnent, et de leur côté se range tout le pays d'Orient, d'où les Mages sont venus, comme les représentants de la foi de leur province, conclure avec le Christ un nouveau traité d'alliance. Qu'y a-t-il de commun entre toi et les Indes ? entre toi et les Perses ? entre toi et les Arméniens, les Ethiopiens et les Egyptiens ? La Bretagne est physiquement séparée du reste du monde, mais elle nous est unie par les liens de la religion : si la mer nous en éloigne, la foi nous en rapproche. Tu es insupportable à l'Espagnol, au Gaulois, à l'Italien ; car avec le glaive spirituel, ils ont coupé le cou à ton archipirate.

4. A quoi bon énumérer toutes les parties de l'empire céleste des Patriarches, des Prophètes et des Apôtres, où la foi a pris naissance, où elle a été confirmée par la parole de Dieu et celle des anges ? Ne rougis-tu pas de vivre, après avoir mérité d'être exclu de l'héritage des saints ! Il serait superflu de nommer en détail tous les pays qui te sont opposés ; car tu es en contradiction avec les derniers pays du monde qu'éclaire le soleil : tu es inconnu sur le vaste réseau des mers, et toutes les nations, tous les peuples de la terre te condamnent. Il y a même, en Afrique, des contrées qui ne savent point votre nom, et les campagnes où vous errez sont de mince étendue. Dès qu'elle vous a vus, elle vous a rejetés de son sein ; en vertu des lois divines, elle vous a chassés de ses propriétés. Écoutez-moi, s'il vous plaît : l'Afrique commence aux confins de l'Égypte et de la ville d'Alexan-

drie, à l'endroit où Parétonie se trouve située et aux montagnes que les naturels du pays appellent Catabaahmon : voilà où elle commence; de là, elle s'étend le long du désert d'Ethiopie, pour aller se terminer, en Occident, aux limites de l'Europe, c'est-à-dire au détroit de Cadix, où l'Océan se jette dans la mer de Toscane; enfin, ses bornes les plus reculées et les plus extrêmes sont, dans le sens de la largeur, le mont Atlas et les îles auxquelles on donne le nom de Fortunées. L'Afrique a donc pour limites, à l'Orient, l'Égypte; au Septentrion, la mer de Libye; au Couchant les grandes Syries, et au Midi, le désert d'Ethiopie. O insensés, qui ignorez toutes choses, ne voyez-vous pas sur quelle immensité de terrain l'Église universelle règne, même en Afrique, et en quelles étroites limites vous êtes vous-mêmes renfermés? Combien de fois la vérité vous a-t-elle déjà vaincus? Que de fois vous êtes-vous convertis! Que de fois vous avez menti au Christ! Aussi votre race s'est-elle éteinte petit à petit, et a-t-elle fini par se dessécher sous les atteintes du feu du ciel, comme un gazon dépourvu de racines. O hérétique, es-tu à Jérusalem pour adorer le tombeau ou la croix du Sauveur? Es-tu à Bethléem pour vénérer, avec l'univers, la crèche qui a porté le Christ naissant? Es-tu à Nazareth pour visiter respectueusement la chambre où l'ange a visité Marie, où il lui a annoncé que, sans cesser d'être vierge, elle donnerait le jour à Notre-Seigneur et Sauveur? Pourquoi briser les liens de parenté qui devraient t'unir aux petits enfants qui ont souffert pour Jésus-Christ? Cesse-t-on d'entendre prononcer le nom des chrétiens à l'endroit où les premiers martyrs ont été mis à mort? La foi chrétienne serait-elle assez malheureuse pour se trouver circonscrite dans l'étroit espace que tu occupes? Le Christ ne te dit-il pas : J'ai tout racheté, j'ai versé

mon sang pour le salut de tout le monde; je ne connais pas de partage, j'exige que tous ne fassent qu'un, parce que ma propriété ne peut avoir deux maîtres?

5. Ne va pas dire que si tu es réduit à des proportions si minimes, c'est le fait de la puissance romaine; rappelle-toi ceci, oui, rappelle-toi ceci, et si tu ne peux te le rappeler, lis-en le récit dans l'histoire : Combien de fois nous avons, nous aussi, souffert de la part des Romains? Combien de leurs princes ont tiré contre l'Église catholique le glaive sanglant de la persécution. Pourtant leur cruauté barbare n'a point réussi à étouffer notre foi; l'on peut même dire que plus le persécuteur abbattait d'épis dans le champ de la religion, plus la moisson du Christ devenait abondante sous sa faux; car l'homme ne peut l'emporter sur son Dieu. Jamais on a pu faire mentir la prophétie d'après laquelle l'Église devait se répandre jusqu'aux extrémités de l'univers. Écoute l'antique présage relatif à la solennité de ce jour : « Les rois de la mer et des îles « lointaines lui apporteront des présents; les princes « de l'Arabie et de Saba, des offrandes : tous les rois « de la terre l'adoreront, et toutes les nations lui « seront soumises (1) ». Fais-tu chœur avec tous ces rois pour adorer le Christ, toi qui erres avec tous ceux du dehors? Écoute, voici comment le Prophète annonce les présents des rois, avant que ceux-ci les offrent : « Tous viendront de Saba, apportant avec eux « de l'or, de l'encens et de la myrrhe »; en les offrant, ils proclameront le salut de Dieu. Cherche maintenant à savoir à l'égard de quelle hérésie peuvent s'accomplir ces paroles : « Il dominera de la mer jusqu'à la « mer, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. « Devant lui se prosterneront les habitants du désert,

(1) Ps. LXXI, 10, 11.

« et ses ennemis baiseront la poussière de ses « pieds (1) ». Remarquez bien à quelle Église peuvent s'appliquer ces paroles adressées au Christ par le Psalmiste : « Dispersez les nations qui veulent la « guerre : les princes de l'Égypte accourront pour « demander la paix ; l'Ethiopie étendra les mains vers « le Seigneur. Rois de la terre, chantez le Seigneur, « célébrez en chœur l'Éternel (2) ». O hérétique, reconnais ta solitude : vois, tu es séparé des habitants des îles et des nations, tu n'as plus de part aux mérites sanglants du Christ. Tu es désormais incapable de t'étendre et d'atteindre aux frontières du monde ; car, tu le sais, dans un moment tu ne seras plus. Je te le demande, à quelle époque commenceras-tu à régner dans les îles ? Quand pourras-tu explorer les mers les plus lointaines ? Tu ne peux plus sortir nulle part sans y rencontrer l'Église, puisque le pouvoir royal s'exerce partout. Mais supposons que le Gaulois puisse aller en Numidie et l'Italien en Byzancène, sans y trouver l'Église ; il sera toujours vrai de dire qu'autre chose est de parcourir le monde en marchant, autre chose est d'adorer le Christ dans tous les pays de la terre, comme si l'on était au milieu de ses concitoyens.

5. Enfin nous lisons dans le Prophète ce passage : « Et tous les habitants des îles, tous les peuples l'ado- « reront, chacun en sa place (3) ». Entends-tu : « En « sa place ? » Pourquoi alors gémis-tu dans la solitude d'une terre qui n'est pas la tienne ? Apprends, apprends à partager la foi de l'univers, et nulle part tu ne seras forcé d'errer comme en pays étranger. Sois l'ami de toute la terre, entre en participation de l'unité, devient membre de cette Église qui règne partout, et, en aucun lieu, tu ne seras hors de ta parole, parce que toutes

(1) Ps., 8, 9. — (2) Id., XLVII, 31-33. — (3) Soph., II, 11

les contrées de la terre seront pour toi le pays natal. Courbe tes épaules sous le joug céleste, et alors tu verras que tu es dans l'unité, suivant cette parole de l'Écriture : « Que tous invoquent le nom de Jéhovah et « lui obéissent sous le même joug ; des confins des « fleuves, l'Ethiopie offrira à Dieu ses présents ». Tu portes un autre joug, et un autre hérétique en porte un qui lui est particulier ; mais, dans toutes les parties du monde, le catholique est soumis à un seul Dieu, et porte le même joug ; par conséquent, il ne saurait s'égarer. Mais, mes frères, pourquoi vous fatiguer si longtemps à vous démontrer une vérité parfaitement évidente? C'est inutilement qu'on ose célébrer cette solennité, si l'on ne veut point partager la foi que professe le monde entier.

CINQUIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR

IV

1. Les Mages amenés aux pieds du Christ par une étoile nouvelle. — 2. Le Christ n'est pas né sur l'ordre d'une étoile. — 3. Les petits innocents, pierres précieuses incrustées dans la couronne du Christ; c'est de l'or, et leurs mères sont les mines du sein desquelles on l'a tiré.

1. Une couronne a brillé aujourd'hui aux yeux du monde, car une étoile, qui la précédait, en a révélé la richesse ; et le précieux martyre des innocents est venu y attacher comme des pierres précieuses. Quand, de l'intérieur de son palais, un roi de la terre s'avance au milieu de la foule réunie pour l'acclamer, et qu'il étale aux yeux de tous les richesses de son diadème, quels cris d'admiration, au milieu des pierres éblouissantes qui en font l'ornement ! De quel éclat a paru environnée la couronne aujourd'hui exposée aux regards du monde, puisqu'elle est l'emblème d'une puissance qui s'exerce tout à la fois sur la terre et dans les cieux ! Les cieux l'ont aperçue ; aussi les Anges de Dieu sont-ils descendus ici-bas, afin de l'admirer. Ses rayons ont pénétré dans le chœur des étoiles ; ils ont porté le trouble dans leurs rangs, et, dans la viva-

cité de leur joie, elles se sont hâtées de lui obéir. Voici donc notre rédemption, puisqu'apparaît une étoile splendide, l'étoile du matin ; elle est splendide, à cause de l'Epiphanie, qui se manifeste aux Gentils ; c'est l'étoile du matin, car, en sortant du tombeau à l'heure de l'aurore, le Christ a vidé les enfers ; dès le matin, il a fait sortir de leur sépulcre les corps des morts, après les avoir enveloppés de l'éclat de son aurore naissante, comme d'un manteau de pourpre. Les Mages ont vu cette couronne qui projetait dans le monde ses rayons brillants ; ils se sont hâtés de venir de l'Orient et de marcher à la suite de l'étoile. Le ciel s'étonna à la vue de cet astre extraordinaire, les légions des corps célestes le contemplèrent avec stupéfaction ; car, s'il était nouveau, il annonçait aussi un enfantement non moins nouveau. Cette étoile n'était point du nombre des autres étoiles : elle ne s'était levée que pour un temps ; les autres astres ne la connaissaient nullement, parce que le genre humain ne connaissait pas non plus le Christ.

2. Mais que personne ne dise que le Seigneur Christ est né forcément sous le destin fortuit de cette étoile, adoptant ainsi l'opinion soutenue par les païens et peut-être aussi par les hérétiques. Elle n'était point placée dans le ciel pour imposer des lois : ce n'était qu'une messagère envoyée pour annoncer un événement. Jésus n'était pas fatalement soumis à ses ordres, c'était elle qui obéissait en le faisant aussitôt connaître. L'existence du Christ n'a donc pas été la conséquence de l'apparition de l'étoile : au moment où il est né, et parce qu'il est né, elle a brillé dans le ciel ; mais le Sauveur n'est pas venu au monde à cause d'elle. Au-dessus de la couronne de gloire qui apportait la joie à toute la terre, on voyait donc voltiger et briller, au milieu des ténèbres, les mystérieuses et bleuâtres

lueurs destinées à annoncer le Sauveur ; et, par la route de feu qu'elle traçait, avec un empressement joyeux, dans les airs, l'étoile amenait d'Orient les trois mages, comme trois pierres précieuses à ajouter à la couronne du Christ naissant dans l'innocence ; ils devaient y être incrustés à titre de prémices et en fléchissant le genou.

3. Voilà donc que des milliers de pierres précieuses viennent s'attacher à la couronne de cet enfant qui naît pour rajeunir la vieillesse d'un monde devenu caduc. Avant d'être fixés à l'auréole du Sauveur, les diamants de Bethléem, les petits innocents avaient été arrachés des mamelles de leurs mères. Le glaive du cruel persécuteur ayant abattu ces précoces et tendres fleurs, celui qui distribue les couronnes en avait fait une couronne pour orner son diadème, et leurs tiges devaient d'autant mieux briller sur son front, qu'elles étaient de couleur pourpre. C'étaient des lis, en raison de leur innocence ; ils sont devenus des roses, parce qu'ils ont été teints dans leur sang. C'étaient des pépites d'or sorties des riches entrailles de leurs mères ; ils sont devenus des lingots aux mains des anges, en attendant l'heure de leur incrustation dans la couronne du Premier-né. Le sein maternel est la mine où on les a séparés d'avec la terre, pour en faire des martyrs précieux. Bienheureuses mères ! Elles ont acquis du prix, elles ont brillé comme des mines d'or, puisqu'elles ont enfanté au Christ des martyrs. De même que les mines d'or sont placées sous la sauvegarde du fisc, de même elles jouissent du repos, sous l'œil protecteur des anges : dès lors que leurs enfants ont subi le martyre, elles ont donné au Sauveur des pépites d'or ; aussi sont-elles placées sous la double sauvegarde de la grandeur de leurs fils et de leur propre sécurité. D'autre part, les hommes, condamnés à creuser les mines

d'or, sont coupables, puisqu'ils sont condamnés ; c'est pourquoi les satellites d'Hérode sont déjà condamnés au jugement du Christ. Il est, toutefois, bon de le remarquer : les criminels condamnés à l'extradition de l'or dans les mines sont seuls coupables : ainsi en a-t-il été des serviteurs d'Hérode ; ils fouillaient en quelque sorte des mines d'or, et en extrayaient des sortes de pépites qui étaient les innocents, et tandis que les bourreaux devenaient noirs, ces petits enfants brillaient d'un vif éclat ; car, sous le glaive, ils étaient purs de toute faute. A leur exemple, tous ceux qui rendent témoignage au Christ naissant et se manifestant ont tout espoir de recevoir dans le royaume des cieux la couronne immortelle.

SIXIÈME LECTURE

L'EPIPHANIE DU SEIGNEUR

V

Nom de l'Epiphanie et célébration de cette fête après celle de la Nativité du Seigneur. — 2. L'eau est changée en vin par la toute-puissance du Christ. — 3. Explication du sens mystique de ce changement. — 4. Les Mages adorent le Christ et lui offrent des présents tout aussi mystiques. — 5. D'après l'opinion de quelques-uns, le Christ a été, à pareil jour, baptisé, pour nous apprendre à puiser une nouvelle vie dans le baptême. — 6. Un jour si grand mérite d'être honoré par nous d'une manière spéciale.

---

1. Nous devons connaître les motifs probables de célébrer cette grande fête. L'Ephiphanie, que nous solennisons aujourd'hui, tire son nom d'un mot grec qui signifie dans notre langue, manifestation ou apparition. Or, ce jour est appelé le jour de la manifestation ou de l'apparition, parce que le Christ, Notre-Seigneur, s'y est fait connaître par des signes évidents. En effet, nos auteurs attestent qu'en ce jour les Mages sont venus, sous la conduite de l'étoile, adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, et aussi que, dans le pays de Galilée, le Sauveur a changé de l'eau en vin. Après avoir dernièrement célébré le jour où est né le Christ,

nous solennisons aujourd'hui celui où il s'est manifesté.

2. Jésus s'est donc fait connaître lorsque, par un prodige admirable autant qu'inouï, il a changé de l'eau en vin. Comme c'est Dieu qui a établi les lois constitutives des êtres, il lui appartient également de les changer : aussi, après avoir créé l'eau dans les conditions ordinaires, lui a-t-il donné une autre nature : il avait pu d'abord la tirer du néant ; ne lui était-il pas aussi facile de la changer en une substance différente ? On faisait donc une noce ; pendant le festin, nous dit l'Evangile, le vin fit défaut. Alors le Seigneur ordonna aux serviteurs de mettre de l'eau dans les vases et de les remplir, et quand ils furent remplis, il commanda d'y puiser. Admirable prodige ! Entre les mains, et sous les yeux des serviteurs, la puissance divine agit sans se laisser apercevoir. Le miracle s'accomplit, et néanmoins personne ne voit comment il s'opère. La cause reste inconnue, l'effet seul apparaît. Pourquoi cela ? Evidemment parce que Dieu fait tout ce qu'il veut ; parce qu'en lui pouvoir c'est vouloir. Pourquoi encore ? Le voici : sa puissance est tellement grande que, en face des harmonies de la création, le Prophète a pu dire de lui avec justice : « Il a dit, et toutes cho-« ses ont été faites ; il a commandé, et toutes choses ont « été créées (1) ». Quelle merveille ! Mais de toutes les œuvres que le Seigneur a placées sous nos yeux, y en a-t-il une seule qui ne soit digne de notre admiration ?

3. Mais cherchons à découvrir, en ce miracle, des enseignements plus élevés ; tâchons de connaître son sens mystique. Que représentaient ces noces à la célébration desquelles assistait le Sauveur ? Elles étaient certainement l'emblème de celles par lesquelles le Christ

(1) Ps. xxxii, 9.

s'est uni à l'Eglise ; car, « pareil à un époux qui sort « de sa couche nuptiale (1) », il s'est approché, en vertu du contrat d'alliance, de sa fiancée ; et alors il a changé son œuvre : avec de l'eau il a fait du vin, c'est-à-dire qu'avec des Gentils il a fait des fidèles. Il y a donc un changement de l'eau en vin, quand des infidèles deviennent chrétiens, que des avares se font généreux, que des orgueilleux se transforment en hommes humbles, des personnes colères en personnes pleines de douceur, des gens cruels en gens miséricordieux, des adultères en continents. Ainsi donc Jésus change de l'eau en vin, quand, par sa divine opération, un homme que son infidélité rendait vil devient précieux en raison de ses sentiments religieux. J'ose même le dire : de côté et d'autre c'est l'œuvre du Christ, sans doute ; mais il y a, de sa part, un miracle plus admirable, quand, avec un pécheur, il fait un juste, que quand, avec de l'eau il fait du vin ; car en pareille circonstance, plus l'homme devient précieux, plus ce changement l'emporte sur l'autre. Dans le premier cas, il n'exerce sa puissance que sur un élément sorti de ses mains, c'est-à-dire sur l'eau ; dans le second cas, il l'exerce sur l'homme, qui est son image ; ici, les apparences, la couleur et le goût de l'eau se transforment en vin ; là, chose vraiment plus étonnante ! c'est toujours le même homme, et, pourtant, il n'est plus le même : extérieurement c'est toujours lui ; il devient tout différent à l'intérieur. Le Seigneur a dit : « Moi, je tuerai, « et moi, je ferai vivre (2) ». Comment Dieu peut-il faire vivre, s'il tue ? Il tue de la même manière qu'il fait vivre ; car, dans un seul et même homme, il tue l'impie et fait vivre l'innocent.

4. Comme nous l'avons dit précédemment, on croit

1) Ps. XVIII, 6. — (2) Deut., XXXII, 39.

donc que c'est en ce jour que le Christ a reçu les adorations des Mages. Une étoile extraordinaire avait brillé à leurs yeux : aussitôt ils se mirent sous sa conduite et tandis que, sur terre, leurs pieds marchaient, leurs yeux suivaient, dans le ciel, sa trace de feu. Aussi, lorsqu'ils eurent trouvé Notre-Seigneur Jésus-Christ, « ils se prosternèrent pour l'adorer et lui offri-« rent, en présents, de l'or, de l'encens et de la « myrrhe (1) ». Par la myrrhe, ils faisaient connaître sa condition mortelle ; par l'or, ils, le proclamaient roi, et, par l'encens, ils l'adoraient comme Dieu : et, tout en lui offrant leurs présents, ils faisaient don d'eux-mêmes à la divinité. Alors s'accomplit ce qu'avait dit le Prophète : « Avant que l'enfant puisse « nommer son père et sa mère, il recevra la puissance « de Damas et les dépouilles de Samarie (2) » Le peuple de Damas, possesseur d'immenses richesses, a vraiment donné sa puissance au Seigneur, lorsque les Mages ont offert au Christ l'or qui était le maître des Gentils. Les dépouilles de Samarie, c'est-à-dire, de la gentilité, car Samarie en était l'emblème, lui ont été données au moment où, par l'accession des Mages à la foi, la gentilité a paru dépouillée de tous ses biens. Dans leur personne, en effet, ont été dédiées au Sauveur les prémices des nations ; car ils ont annoncé, par leur exemple, ce qui s'est accompli dans la suite, c'est-à-dire, que les Gentils, amenés par la foi, viendraient un jour, à notre Seigneur et Sauveur, et que, des extrémités de la terre, des peuples accourraient, qui reconnaîtraient en Jésus-Christ leur Maître et leur Dieu. Il était bien loin du pays des Mages et néanmoins ils sont venus à sa recherche : il était né chez les Juifs, et les Juifs l'ont méprisé. Ceux-là l'ont adoré,

(1) Matth., II, 2. — (2) Isaïe, VIII, 4.

bien que les pauvres langes dont il était enveloppé le rendissent encore méconnaissable ; ceux-ci l'ont attaché à une croix malgré les prodiges éclatants qui dénotaient sa puissance. Les Prophètes d'abord, et ensuite les Mages, l'ont annoncé, afin de rendre inexcusable l'homme qui ne reconnaîtrait pas le Seigneur dans la personne du Christ. Les Juifs ne pouvaient donc avoir aucun motif d'excuse en ne le reconnaissant pas, puisque leurs Prophètes l'avaient prédit ; il devait en être de même pour les Gentils incrédules, puisque les Mages avaient cru.

5. Il en est dont l'opinion est que notre Seigneur et Sauveur aurait encore été baptisé en ce même jour ; si la chose était vraie, nous aurions tout motif de célébrer cette fête avec la plus grande solennité. En ce cas, notre Seigneur et Sauveur, après nous avoir déjà fait naître, nous enseignerait aujourd'hui qu'il nous faut aussi prendre une nouvelle vie ; après nous avoir accordé le bienfait d'une première naissance, il nous aurait encore gratifiés d'une seconde, en vue de laquelle, et tout en nous donnant un exemple salutaire, il aurait sanctifié l'eau où les hommes devaient puiser la grâce.

6. Aussi, mes très-chers frères, devons-nous célébrer avec respect le jour où le Seigneur a été honoré soit par d'admirables prodiges, soit par la visite des Mages. Nous avons solennisé sa naissance, solennisons de même sa manifestation : évidemment, la loi ne nous eût procuré aucun avantage, si, en vertu des hauts conseils de Dieu, le Christ n'était pas venu en ce monde ; par la même raison, les hommes auraient peu profité du bienfait de sa naissance, s'il n'avaient pas cru en lui. C'est pourquoi, frères bien-aimés, craignons toujours, aimons incessamment, désirons avec ardeur notre Créateur, le Créateur de toutes choses ; non con-

tent de descendre jusqu'à nous, il a voulu encore nous fournir les motifs de croire en lui après sa naissance : en effet, il s'est fait annoncer comme Fils de Dieu par les Prophètes; les Mages nous l'ont montré; il nous en a prévenus par ses paroles et nous l'a prouvé par ses miracles. Cherchons-le sans fin pour notre salut, dirigeons vers lui nos regards et les désirs de nos cœurs. Celui que les Mages ont trouvé enveloppé de langes, cherchons-le dans le ciel; celui qu'ils ont adoré bien qu'il fût encore caché et obscur, glorifions-le; car il est assis sur le trône de la Majesté suprême.

SEPTIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR

VI

1. Au jour de l'Epiphanie, le Christ s'est révélé, non seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils. — 2. Il est reconnu par les Mages, et son Père proclame lui-même sa grandeur. — 3. Dans cette manifestation du Sauveur apparaît la Trinité. — 4. Le changement miraculeux de l'eau en vin prouve encore la Divinité.

1. « Chantez », dit David, « chantez », dit le Prophète; « chantez un cantique nouveau, car il a opéré « des merveilles (1) ». Nous sommes réunis pour

(1) Ps. xcvii, 1.

célébrer la fête insigne de l'Epiphanie : cette parole du psalmiste David s'accorde donc avec l'esprit de cette solennité, qui veut nous voir chanter des cantiques de joie, pour nous mettre à l'unisson de la fête. Ainsi, autre chose est ce que nous demande la solennité, autre chose ce que nous demande le psaume ; car à la première nous devons de l'allégresse, au second, des cantiques de bonheur. Que lisons-nous ensuite dans le psaume ? « Jéhovah a manifesté son « salut, il a révélé sa justice aux yeux des nations (1) ». Voyons David : quel parfait accord y a-t-il entre la solennité de ce jour et la mention, que fait le Psalmiste, de la manifestation du Christ aux Gentils ? Ouvrons l'Evangile, et nous verrons non-seulement comment Dieu a révélé son salut aux Juifs, mais aussi, selon le psaume qu'on nous a lu, comment « il l'a révélé aux « yeux des nations ». D'abord, remarquons ceci : aussitôt après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Mages viennent, avec des présents, auprès de l'humble enfant Jésus, pour l'adorer; mais à vrai dire, ce sont les peuples gentils qui viennent en leur personne : en effet, les Mages étaient les docteurs et les chefs de la superstition païenne, vu qu'ils tenaient le principat chez les gentils plongés dans l'erreur, et qu'ils servaient de modèle à la gentilité. Ensuite, l'étoile, s'associe à eux ; elle s'arrête au-dessus de l'enfant, pour montrer que là se trouve réellement celui vers lequel elle accourait tout à l'heure, et pour indiquer par son arrêt, aux Mages qu'elle a amenés, le but de leur voyage.

2. Les Mages pénètrent donc dans la grotte où est né le saint enfant, ils s'approchent de la crèche, ils y aperçoivent un homme et y reconnaissent Dieu ; alors

(1) Ps., 2.

ils se prosternent aux pieds de cet enfant, dont ils comprennent la grandeur, dont la puissance leur inspire l'épouvante. Ils voient sa chair et adorent sa majesté : son humanité frappe leurs regards, et ils vénèrent sa divinité. Les choses étant ainsi, voyons comment, par cette conduite des Mages, s'est accomplie la prophétie de David qu'on nous a lue tout à l'heure ; elle est conçue en ces termes : « Le Seigneur a manifesté son « salut, il a révélé sa justice aux yeux des nations ». Par cela même qu'une étoile l'a fait connaître, l'humanité du « Sauveur a été manifestée, ainsi le Seigneur a manifesté son salut » : et comme il a été vu par les Gentils, « le Seigneur a révélé sa justice aux yeux des « nations ». Maintenant, puisque, au rapport de l'Ecriture, le Père a déclaré, en ce jour et à l'occasion de son baptême, que le Christ était son Fils, cette parole du psalmiste a évidemment reçu son accomplissement : « Le Seigneur a manifesté son salut ». Car le Père pouvait-il mieux faire connaître son Sauveur qu'en le faisant connaître lui-même par ces paroles : « Celui-ci est mon Fils (1) ? »

3. Autrefois le Père s'était servi de Moïse et des Prophètes, il avait employé des emblèmes et des figures pour annoncer que son Fils s'incarnerait un jour ; au baptême, il a donné par lui-même et ouvertement la preuve que l'Incarnation était un fait accompli. La foule était là présente : le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, servaient de témoin : il faisait grand jour, les faits se montrèrent indéniables : on entendit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, « en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Cette voix était très forte ; mais, pour qu'elle ne fût pas seule à rendre témoignage à celui que le Père révélait de la

(1) Luc. III. 22.

sorte, le Saint-Esprit vint lui-même déclarer sa divinité : une colombe descendit donc sur sa tête, et la preuve qu'il résulta de cette apparition en faveur de la filiation divine du Christ, précéda celle qui ressortait de la déclaration de son Père. Pour moi, je ne vois pas, en cela, seulement un témoignage en faveur du Christ, j'y aperçois encore un mystère relatif à la divinité : en effet, cette manifestion de Notre-Seigneur Jésus-Christ mettait en relief le Fils, qui était alors désigné comme tel, le Saint-Esprit qui le faisait voir, et le Père, qui déclarait sa filiation : ainsi donc, par le fait même que la divinité toute entière proclamait le Sauveur Fils unique de Dieu et Dieu lui-même, les personnes divines se manifestaient toutes les trois.

4. Mais arrivons enfin au passage de l'Evangile qu'on nous a lu tout à l'heure, et considérons avec le plus grand soin ce trait de la puissance divine : le changement de l'eau en vin, opéré au festin des noces et raconté dans ce passage de l'Ecriture, est la preuve évidente que celui qui l'a accompli est Dieu ; oui, cette preuve est incontestable. L'action divine peut-elle, en effet, se manifester d'une manière plus convaincante qu'en bouleversant et en changeant la nature des choses ? A qui peut appartenir le pouvoir de changer en un clin d'œil les éléments ? A celui-là seul qui peut les créer : cela va de soi ; car donner un autre être à ce qui existe, et tirer du néant ce qui n'existe pas encore, c'est le fait de la même puissance. O l'admirable, ô l'inestimable force de notre Sauveur ! Les urnes se remplissent d'eau, et elles fournissent du vin aux convives : on y verse une chose, et l'on en tire une autre. Qui donc a communiqué à un élément assez d'obéissance pour le faire cesser d'être, et à un autre élément la substance nécessaire pour le faire exister ? Que des êtres pourvus d'oreilles pour entendre, et

d'intelligence pour comprendre, sachent obéir, soit ; mais il est certain qu'ici ni l'eau ni le vin n'avaient des oreilles et de l'intelligence. Comment donc a-t-on pu rencontrer de la soumission en ce qui ne pouvait en avoir naturellement ? Quand des êtres entendent sans avoir d'oreilles, comprennent sans avoir d'intelligence, obéissent sans être pourvus du sentiment du devoir, l'omnipotence de la divinité s'affirme donc d'une manière palpable ; car il prouve qu'il est le Dieu de toutes les natures, celui qui donne une nature aux êtres dépourvus d'intelligence par nature. Il nous reste encore quelque chose à dire ; Dieu nous en fera plus tard la grâce. Pour aujourd'hui prions, afin que la conversion de nos cœurs manifeste la grandeur et la puissance du Christ, comme les a déjà manifestées aujourd'hui le changement des éléments de la nature.

HUITIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR

VII

1. Le Christ se fait connaître aux Mages par l'entremise de l'étoile — 2. Les Mages l'adorent et lui offrent des présents mystiques. — 3. Cruauté d'Hérode ; il fait massacrer les petits enfants. — 6. Epilogue.

1. Frères bien-aimés, portez vos regards sur l'astre nouveau ; c'est le signe, non pas de la fatalité, mais de la royauté. Voyez-le briller dans sa course rapide, conduire les Mages au berceau du Christ, et, du haut du ciel, témoin de son obéissance, appeler à la crèche le monde entier. Comme, après la nuit, le pôle nous apparaît sous les teintes brillantes de l'aurore, ainsi les premiers rayons de la lumière se montrent au genre humain assis dans les ténèbres et les ombres de la mort ; ainsi s'annonce le Fils de Dieu, jusqu'alors inconnu. Voici venir les Mages, ces esclaves de l'astrologie, ces admirateurs des étoiles. Un globe de feu, qu'ils n'ont pas encore vu, projette dans les cieux d'éclatants rayons ; d'un pas rapide, il trace devant eux un chemin enflammé ; ils le suivent et voient bientôt, enfermé dans l'étroite enveloppe d'un maillot, celui dont l'étoile lumineuse annonçait tout à l'heure, du

haut des airs, la glorieuse puissance. Jamais torche ardente ne répandit autour d'elle une lueur semblable à celle de cet astre; jamais l'aurore n'envoya à la terre de rayons plus nombreux et plus doux; jamais d'une fournaise nouvellement allumée ne s'échappèrent de pareils torrents de flammes : il brillait si vivement, que, à la vue de cette lumière sans précédente, la terre se trouvait saisie d'épouvante. Comment ne pas reconnaître la majesté suprême en celui dont la grandeur se lisait dans l'écrin céleste?

2. Les Mages, au cœur desquels naissait la foi, prélude de la nôtre, s'approchent donc du Christ; il lui offrent de l'or, lui donnent de l'encens, lui apportent de la myrrhe. Pauvre petit enfant, vous êtes devenu bientôt riche! Au milieu de tous ces présents, il pleure; et bien qu'il gémisse, on le redoute comme un Dieu. Ses clients lui apportent des cadeaux; ils courbent devant lui leurs fronts et l'adorent. On lui offre de l'or, parce qu'on reconnaît en lui un grand Roi; on lui sacrifie de l'encens, en témoignage de sa divinité; on lui donne de la myrrhe, comme à la victime qui doit mourir pour le salut de tous.

3. Mais, à force de craindre, l'impie Hérode devient cruel; il sévit avec d'autant plus de rage qu'il veut cacher mieux sa honte. Dès le premier abord, il feint de vouloir adorer celui dont la naissance le remplit d'épouvante. A mon avis, mes frères, si cet ennemi intime du Christ ne fait pas de mal aux Mages, c'est qu'il n'est pas assez fort; s'il joue le rôle d'innocent, c'est qu'il ne peut donner libre cours à sa méchanceté. Plein d'anxiété au sujet de ce successeur, tourmenté par la crainte de perdre sa royauté, Hérode se couvre du masque de suppliant, tout en nourrissant dans son âme des sentiments hostiles. Mais pouvait-il prendre au piège celui qui était venu détruire toutes les malices de la duplicité?

Il temporisa donc, il attendait, mais inutilement : trompé dans ses espérances, il n'eut pas la patience de tenir plus longtemps cachées les secrètes pensées de son cœur. Aussi donna-t-il l'ordre de massacrer les innocents, de faire tomber sous le glaive et sous les pierres des membres non encore affermis et nouvellement sortis des entrailles maternelles. O cruel attentat! O rage inouïe de ce monde! Ce massacre était de telle nature, que le bourreau ne pouvait ni les tenir pour les tuer, ni les voir après leur avoir ôté la vie. On les arrachait tout tremblants des mamelles de leurs mères; leur frêle existence s'éteignait, incapable de résister aux tiraillements simultanés de celle-ci et de leurs bourreaux; de la sorte, on tuait moins des vivants qu'on n'égorgeait des morts. Alors ces pauvres mères sanglotaient et remplissaient l'air de leurs cris : on les voyait serrer leurs enfants dans leurs bras; elles auraient voulu mourir avec eux, mais on ne leur donnait point le coup de grâce. Leurs entrailles se tordaient, non plus sous l'effort des douleurs de l'enfantement, mais sous le poids du chagrin et du deuil : elles avaient beau pleurer et tendre vers les bourreaux des mains suppliantes, les cruels sicaires demeuraient insensibles; dans leur fureur, ils brisaient ces petits membres à peine nés de la veille, et, malgré les prières des mères éplorées, ils étalaient à leurs yeux le hideux spectacle de sang de leur chère progéniture. Hérode, à quoi t'a servi cet acte de cruauté? Pour atteindre un enfant, tu en as fait mourir une multitude, et néanmoins tu ne parviens pas à frapper celui que tu cherches; et ainsi, ta stérile méchanceté n'aboutit qu'à te donner à toi-même le coup de mort et à donner au Christ des martyrs de son âge!

4. Pour nous, mes frères, réjouissons-nous dans l'unité de la foi, « dans une charité sincère, dans la

« parole de vérité, dans la force de Dieu (1) ». Marchons de pair avec les Mages, suivons la brillante lumière de l'étoile, adorons le Christ dans sa crèche, offrons-lui l'hommage de nos vœux. Il est aujourd'hui couché devant la porte, enveloppé dans les langes de la pauvreté ; les Mages lui offrent de l'or ; que des chrétiens ne refusent pas aux indigents une pièce de monnaie.

NEUVIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR

VIII

1. Saint Augustin rappelle au souvenir de ses auditeurs l'admirable Nativité du Christ. — 2. Le miracle des cinq pains et des deux poissons était autrefois fêté le jour de l'Epiphanie — 3. Il en était de même du baptême du Christ, auquel se rapporte d'une manière mystique le miracle précité.

1. Nous l'avons précédemment expliqué : Notre-Seigneur Jésus-Christ a été engendré dans le sein d'une vierge, en dehors des règles de la condition humaine et de la nature ; il a donc eu pour signe distinctif d'opérer des prodiges dès le commencement d'une

(1) II Cor., VI, 6.

existence qu'il devait marquer plus tard par des miracles sans nombre : la puissance qu'il manifestait au moment de sa naissance devait disposer les hommes qui en étaient témoins, à croire plus facilement les opérations extraordinaires et merveilleuses dont le reste de sa vie serait rempli. Car, une fois venu à la vie, une fois devenu homme, que ne pouvait-il pas faire, quand avant de naître, il avait pu conférer à sa mère le privilège de la virginité ? Marie l'a porté dans son sein avant de le mettre au monde ; après l'avoir enfanté, elle est demeurée vierge ; en elle se sont donc trouvées réunies la maternité et la virginité. Ne vous étonnez nullement de m'entendre dire que, après l'enfantement, Marie est restée vierge : il y a pour ces deux priviléges, une seule et même raison : car, la conception du Sauveur ayant eu lieu sans le concours de la chair... Que le Seigneur ait pénétré en des lieux fermés sans en briser les portes, nous en avons un exemple. Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'Évangile : Quand les Apôtres se tenaient enfermés dans le Cénacle, et que, par crainte des Juifs, ils en gardaient les portes closes, Jésus-Christ se trouva subitement au milieu d'eux, et, néanmoins, pour pénétrer dans la salle de leur réunion, il n'avait pas seulement entre-bâillé les portes. S'il a pénétré à travers une épaisse et solide charpente, sans même en ébranler l'ouverture, à bien plus forte raison a-t-il pu, en traversant la subtile nature d'un corps ouvert, entrer et sortir sans porter atteinte à l'intégrité des membres ?

2. Nous avons d'abord parlé du fait et des merveilles de la nativité du Seigneur ; puis, entre autres prodiges opérés par lui, nous vous avons signalé celui-ci, à savoir qu'avec cinq pains et deux poissons il a nourri plus de cinq mille personnes, et qu'après un repas

copieux, il y a eu plus de restes qu'on n'avait apporté de provisions. Nous ne pouvons maintenant passer sous silence un autre fait que beaucoup supposent avoir eu lieu aujourd'hui; nous voulons parler de la circonstance où le Sauveur a changé de l'eau en vin : alors l'odeur, le goût et la couleur d'une substance simple et commune se sont trouvés tout à coup métamorphosés. A cette vue le ministre du festin se perd au milieu de ses urnes, c'est-à-dire que, s'il les reconnaît, il ne reconnaît plus leur contenu. Il a puisé une chose à la fontaine, et dans ses vases il en trouve une autre : de là, grand sujet d'étonnement pour lui. En versant le liquide, il s'aperçoit que l'eau toute limpide a pris une teinte rouge, il demeure interdit, stupéfait, et parce qu'il verse à boire, il s'imagine que ses yeux le trompent. Pour écarter toute idée d'ivresse, il aime mieux croire que ses yeux le trompent, et il en appelle aux sens. Il en verse donc dans un verre et le porte à l'intendant; celui-ci le goûte, appelle l'époux, lui adresse de vifs reproches, lui demande comment il se fait qu'on ait gardé si longtemps le bon vin, et qu'à l'encontre de l'usage adopté pour les festins, on ait bu d'abord le mauvais vin, pour boire le meilleur seulement à la fin. Le trouble se répand alors parmi tous les convives; les servants ont perdu leur eau ; l'intendant ne connaît plus rien à son vin : l'un réclame ce qu'il a puisé à la fontaine, l'autre redemande ce qu'on a bu ne comprenant pas que du vin improvisé par la bénédiction du Christ soit meilleur que du vin naturel. Voilà donc, suivant l'opinion commune, le prodige opéré en ce jour par le Sauveur; selon la nôtre, le Sauveur a été baptisé aujourd'hui dans le Jourdain.

3. Remarquons-le néanmoins : ces deux opinions peuvent se concilier ensemble. Car, en un sens, il y a eu changement d'eau en vin, quand l'eau

du Jourdain à été sanctifiée, et par là même, transformée ; quand de l'eau jusqu'alors simplement naturelle, a gagné de la valeur à être bénite par le Christ, et acquis la propriété, non-seulement de laver les corps, mais aussi de purifier les âmes. Comme, en effet, le vin « réjouit le cœur de l'homme (1) » lorsqu'on le boit, et qu'il débarrasse de toute inquiétude ; de même la grâce du baptême réjouit la conscience de l'homme, quand on la reçoit, et elle le délivre de la crainte de n'importe quelle tentation. C'est de ce vin tout spécial que parlait le Prophète quand il disait : « Le vin a rempli de joie ses yeux ». Le changement de l'eau en vin s'opère donc lorsque les péchés font place à la justice. L'eau, dis-je, se change en vin, quand le baptême, où nous puisons l'immortalité, communique une autre couleur à l'eau froide du péché qui donne la mort, quand les vases de nos corps, auparavant hideux à voir ou remplis d'une odeur infecte, reçoivent un nouveau goût et une odeur nouvelle. Que dans les chrétiens se trouve une bonne odeur, l'Apôtre le dit expressément : « Nous sommes, devant « Dieu, la bonne odeur de Jésus-Christ (2) », si, du moins, nous aimons le Seigneur.

1) Ps. CIII, 15. — (2) II Cor., II. 13.

DIXIÈME LECTURE

L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR

IX

1. Les Mages viennent sous la conduite de l'étoile. — 2. Comparaison entre eux et la reine de Saba, qui est allée visiter Salomon. — 3. Extravagance d'Hérode. — 4. Nous devons joyeusement accourir aux pieds du Christ avec les Mages.

1. Le jour solennel de la sainte Épiphanie vient de se lever sur l'univers : le monde entier doit donc le célébrer, car un astre a dissipé, par l'éclat de ses rayons, les ténèbres où il était plongé, une étoile nouvelle a brillé aux yeux des hommes. Sous la conduite de cette étoile, les Mages sont venus d'Orient à Jérusalem; par le fait d'une révélation d'en haut, ils ont reconnu dans l'enfant celui dont ils attendaient leur salut, et ils l'ont adoré. Rien, pourtant, dans le Christ nouveau-né, ne prêtait à l'adulation : il n'était point assis sur un trône royal, il ne portait point de manteau de pourpre, sur son front ne brillait point de diadème, autour de lui, nul apparat de domestique, point de gardes pour inspirer la crainte. Ce n'était pas non plus la gloire acquise en d'heureux combats qui avait pu attirer les Mages auprès du Christ; s'ils ont suivi l'étoile, ç'a été uniquement sous l'influence d'un sen-

timent de religion et de piété. Et parce qu'un Sauveur était né pour les nations, ils lui ont apporté, des extrémités de la terre, trois sortes de présents, emblèmes magnifiques de la Trinité. Un enfant, nouvellement né, était couché dans une crèche, son corps était tout petit, sa pauvreté le rendait méprisable; mais sous ces minces apparences se cachait quelque chose de grand; et cet enfant, les Mages avaient appris à le connaître, non sur un signe venu de la terre, mais d'après le langage muet du ciel; c'est pourquoi ils venaient de si loin pour lui offrir leurs hommages et le prier.

1. Une reine du Midi était venu des confins du monde; elle voulait recevoir, de la bouche de Salomon, des leçons de sagesse. Ce n'était pas son règne qu'elle désirait connaître, c'était la lumière de l'esprit, le radieux éclat de la sagesse, qu'elle souhaitait de contempler. La sagesse qui brillait en Salomon était si grande, que le bruit s'en était répandu à d'énormes distances, et que les esprits studieux s'étaient sentis enflammés du désir d'apprendre; par conséquent, cette femme était venue à la recherche, non point d'un Dieu caché, mais d'un homme qui lui parlerait : elle était venue, non pour adorer, mais pour écouter. Qui avait donné à Salomon cette admirable connaissance de toutes choses? C'était le Christ, notre Seigneur et Sauveur, celui qui, revêtu de l'infirmité de notre chair, se cachait encore ici-bas sous les dehors d'un petit enfant, mais qui faisait déjà briller, dans le ciel, le signe radieux de son infinie majesté.

3. Le bruit de sa naissance se répand dans le ciel, parmi les étoiles, au milieu des anges; il s'étend jusqu'aux bergers, aux scribes, aux pharisiens, aux nations, aux Mages; et, par toutes ces routes à la fois, il arrive aux oreilles du roi Hérode. Celui-ci l'entend, l'épouvante le saisit. Hérode, que crains-tu? Pourquoi ton

âme méchante se trouble-t-elle? Si tu veux arriver au salut, celui-là est né, qui pourra te mettre en possession du royaume de Dieu, mais qui ne saurait t'inspirer aucune jalousie parce qu'il n'est point un roi de la terre. Pourquoi te montrer cruel? A quoi bon massacrer des enfants? Pourquoi faire du mal à un âge qui n'en fait pas? Le glaive de ce roi qui vient de naître ne sera jamais l'instrument de la méchanceté et de la vengeance, mais celui de la miséricorde et de la liberté. Ce roi omnipotent sortira portant son glaive sur sa cuisse, mais ce glaive ne servira qu'à détruire l'emportement des passions ; il fera triompher la virginité et la chasteté. Hé quoi, Hérode, tu tombes dans le trouble parce qu'il est né un Roi des Juifs ! Et pourquoi? Son royaume n'est pas de ce monde (1). Il régnera, oui, sans doute, mais pas comme tu crains de le voir régner. Toi, tu finiras bientôt, mais « son « règne », à lui, « n'aura pas de fin (2) ». Pourquoi trembler d'épouvante en présence d'un vivant? Il n'y a rien à craindre; le Roi des Juifs, qui est venu au monde, ne t'enlève point ta vaine royauté. Tu crains de la perdre, cette royauté, et tu ne redoutes pas de périr toi-même! Le Christ régnera sur les Juifs, mais sur des Juifs à lui, sur des Juifs circoncis de cœur et non de corps, sur des Juifs en esprit, et non selon la lettre, sur des Juifs réels, et non fictifs. A des Juifs de ce caractère et dont il est le Roi, il prépare le royaume éternel des Juifs : tu peux arriver à posséder ce royaume, si tu le veux; mais alors tu régneras, non point sur eux, mais avec eux tu régneras éternellement, non pas à la place du Christ, mais conjointement avec lui. Aujourd'hui, par le massacre des innocents, tu désires retenir entre tes mains les rênes de

(1) Jean, XVIII, 36. — (2) Luc, I, 33.

la royauté; ton crime ne t'empêchera pas de mourir, et ta mort te forcera à les abandonner. Celui dont tu cherches à te débarrasser te survit en ce monde, et, quand il aura été mis à mort, il régnera sur tous les peuples. Va donc maintenant, marche, précipite-toi dans le sang d'une multitude d'enfants, afin d'arriver presque à faire mourir le seul que tu cherches. Si tu y parviens, ah! du moins tu le crois, tu régneras tranquillement. Ne crains rien, ne te trouble pas : cet enfant que tu prétends livrer à la mort, est venu pour ravir la royauté à la mort, et pas à toi. Peut-être te dis-tu : Je le tuerai, par là même je pourrai vivre. Inutile précaution! C'est là, au contraire le moyen de mourir, ce n'est pas le moyen de s'assurer l'existence. Crois plutôt en lui, si tu veux vivre; car il est la vie celui que tu veux faire mourir. Les Mages, étant venus, cherchent le Seigneur; Hérode le cherche aussi : mais ceux-là veulent vivre pour lui, celui-ci se propose de le faire passer de vie à trépas. L'amour guide les premiers jusqu'au berceau du Christ, et le leur fait adorer; le second voudrait en finir avec lui, mais sa fureur est déjouée; les uns, guidés par l'étoile, rencontrent le salut; l'autre, aveuglé par sa méchanceté, trouve sa propre perte; les Mages se réjouissent à voir Jésus-Christ, Hérode se consume à lui en vouloir.

4. Mes frères, prenons nous-mêmes part à la joie de tous les peuples gentils, dont les Mages ont été les prémices : aussi éviterons-nous de périr avec les Juifs, qui ont préféré, pour leur roi, Hérode au Christ. Sans doute, on ne saurait trop flétrir la folle cruauté du roi Hérode; mais il faut s'étonner bien davantage de la sottise des Juifs. Ils ont découvert l'endroit où se trouvait le Christ; suivant qu'ils l'avaient appris par les écrits des Prophètes, ils ont désigné Bethléem comme le lieu de sa naissance, et, par envie, ils ont refusé de

croire au Sauveur naissant, se montrant ainsi plein de zèle pour lire et remplis de mauvaise volonté pour se soumettre à la foi. Laissons-les dans la vieillerie de la lettre; préparons-nous tous les jours à adorer conjointement avec les Mages Notre-Seigneur Jésus-Christ; célébrons, avec une sobriété exemplaire et saintement, cette grande solennité, afin que nous méritions, comme tous les saints, d'arriver jusqu'à notre Seigneur et Sauveur. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVERTISSEMENT v
NOTICE SUR SAINT AUGUSTIN x

LECTURES PRÉPARATOIRES

Première lecture. — Lecture spirituelle. xix
Deuxième lecture. — L'Annonciation. xxx

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE PARTIE

Première lecture. — Abaissement et élévation. 3
Deuxième lecture. — Justification de l'homme. 7
Troisième lecture. — Le fils de Dieu devenu fils de l'homme. 11
Quatrième lecture. — Jésus-Christ Dieu et homme. 15
Cinquième lecture. — Le but de l'Incarnation. 20
Sixième lecture. — Vérité et justification. 25
Septième lecture. — Trois circonstances. 29
Huitième lecture. — De la virginité. 34
Neuvième lecture. — Bonté de Dieu dans l'incarnation. . . 39
Dixième lecture. — Jésus notre paix. 43
Onzième lecture. — Le Pain de vie. 47
Douzième lecture. — Les titres du Sauveur. 52
Treizième lecture. — Pour qui l'Incarnation. 55

DEUXIÈME PARTIE

Première lecture. — L'avènement de Notre-Seigneur. . . 65
Deuxième lecture. — — 78
Troisième lecture. — L'incarnation. 83
Quatrième lecture. — Naissance de Jésus-Christ. I. . . 87
Cinquième lecture. — — II. . 117
Sixième lecture. — — III. . . 120
Septième lecture. — — IV. . . 123
Huitième lecture. — — V. . . 127

Pages.

Neuvième lecture. — Naissance de Jésus-Christ. VI. . . 131
Dixième lecture. — — VII. . . 134
Onzième lecture. — — VIII. . . 141
Douzième lecture. — — IX. . . 144
Treizième lecture. — — X. . . 151
Quatorzième lecture. — — XI. . . 153
Quinzième lecture. — — XII. . . 157
Seizième lecture. — — XIII. . . 161
Dix-septième lecture.— La nativité du Sauveur. I. . . 166
Dix-huitième lecture. — — II. . . 168
Dix-neuvième lecture. — — III. . . 172
Vingtième lecture. — — IV. . . 180
Vingt et unième lecture. — — V. . . 183
Vingt-deuxième lecture. — — VI. . . 187
Vingt-troisième lecture. — — VII. . . 192
Vingt-quatrième lecture. — — VIII. . . 197
Vingt-cinquième lecture. — — IX. . . 200
Vingt-sixième lecture. — — X. . . 209
Vingt-septième lecture. — — XI et XII. . . 212
Vingt-huitième lecture. — — XIII. . . 216
Vingt-neuvième lecture. — — XIV. . . 221
Trentième lecture. — Unité de la Trinité. 227

TROISIÈME PARTIE

Première lecture. — Le Christ dans l'Écriture. 237
Deuxième lecture. — Jésus-Christ et saint Jean. . . . 251
Troisième lecture. — La parole et la Paix. 256
Quatrième lecture. — Le flambeau du Christ. 269
Cinquième lecture. — Rapporter tout à Dieu. 279
Sixième lecture. — — 288
Septième lecture. — La vraie source de la grâce. 296
Huitième lecture. — Mission du précurseur. 313
Neuvième lecture. — Sur saint Jean-Baptiste 332
Dixième lecture. — Saint Jean précurseur du Christ. . . 336
Onzième lecture. — Loi et grâce. 353
Douzième lecture. — Saint Jean, autre Elie. 375
Treizième lecture. — La naissance spirituelle. 394
Quatorzième lecture. — Le salut par le Christ. 413
Quinzième lecture. — De la croyance à l'Incarnation. . . 425
Seizième lecture. — — 434

ÉPIPHANIE

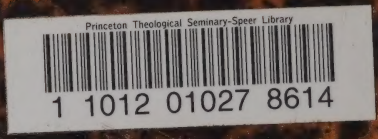
PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
Première lecture. — Les gloires du Christ.	449
Deuxième lecture. — Grandeur du Christ.	454
Troisième lecture. — Le Messie glorifié.	459
Quatrième lecture. — Unité de l'Eglise.	464
Cinquième lecture. — L'humilité.	469
Sixième lecture. — La pierre angulaire.	473

DEUXIÈME PARTIE

Première lecture. — Epiphanie de Notre Seigneur.				481
Deuxième lecture. — L'Epiphanie du Sauveur.			I. . .	485
Troisième lecture.	—	—	II . .	493
Quatrième lecture.	—	—	III. . .	499
Cinquième lecture.	—	—	IV. . .	509
Sixième lecture.	—	—	V. . .	513
Septième lecture.	—	—	VI. . .	518
Huitième lecture.	—	—	VII. . .	523
Neuvième lecture.	—	—	VIII. . .	526
Dixième lecture.	—	—	IX. . .	530

PARIS. — IMP. G. MAURIN, RUE DE RENNES, 71.


Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01027 8614